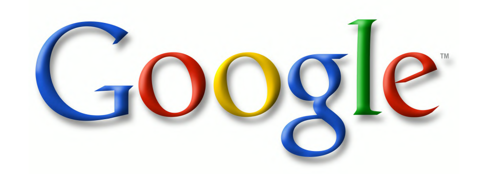
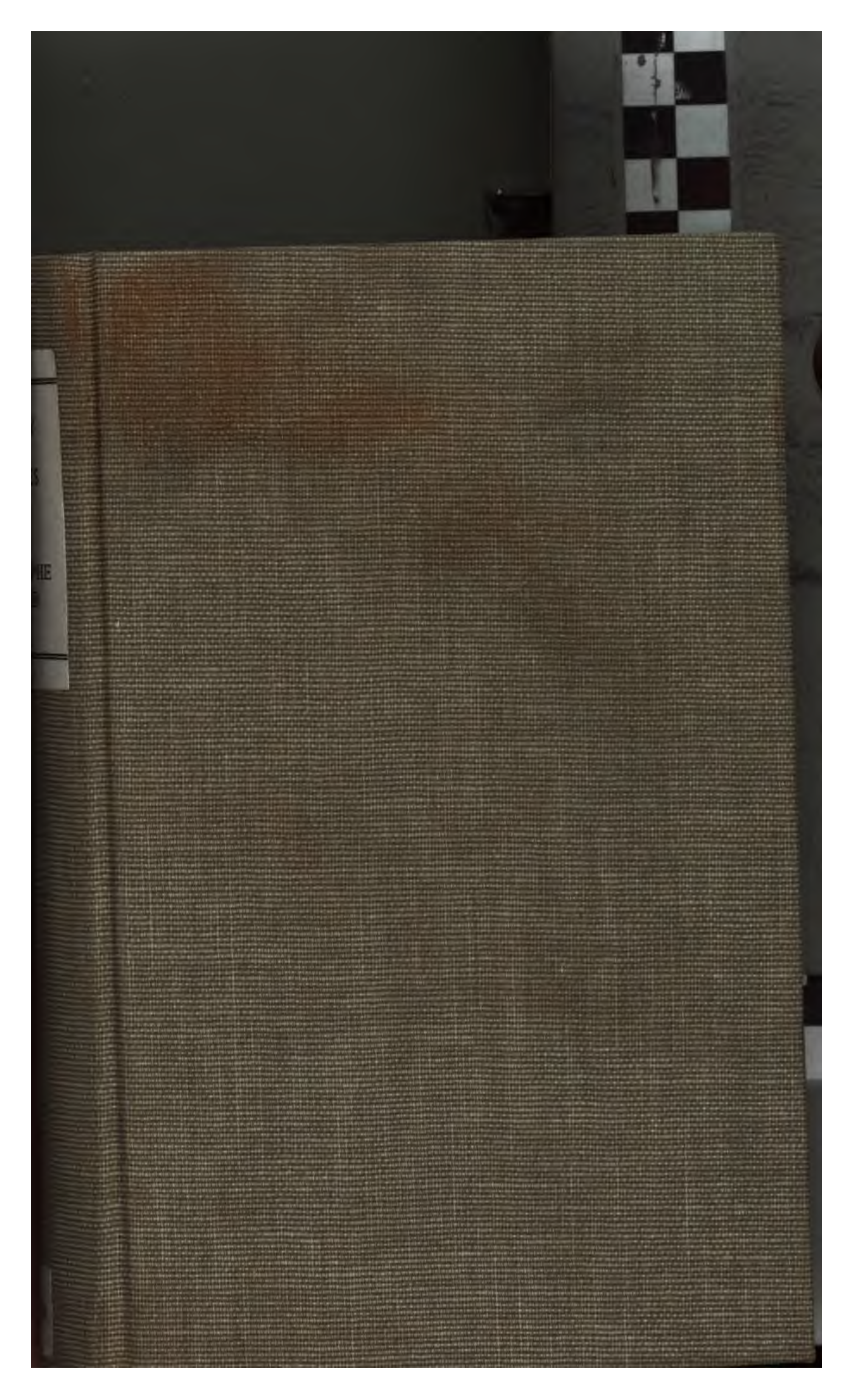
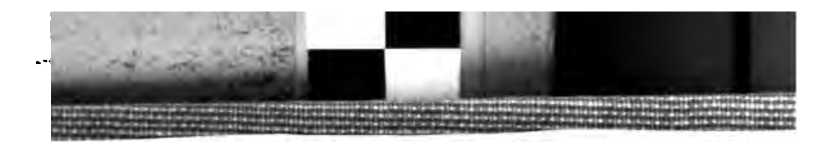
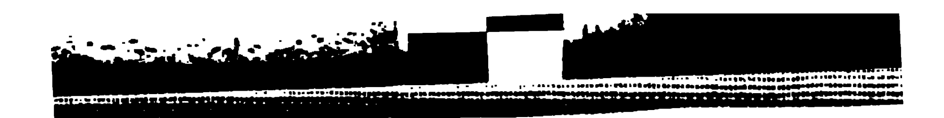


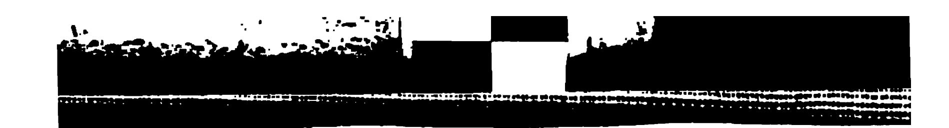




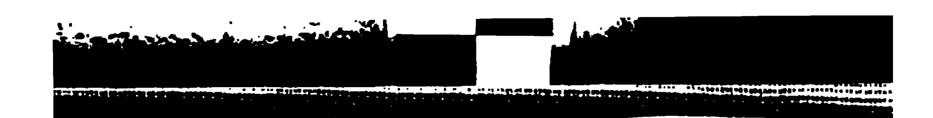

EX LIBRIS

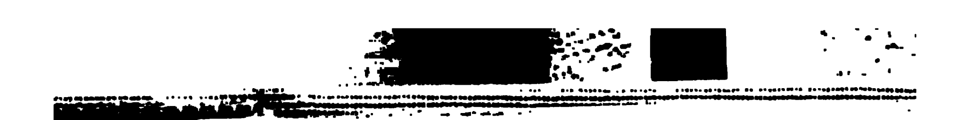






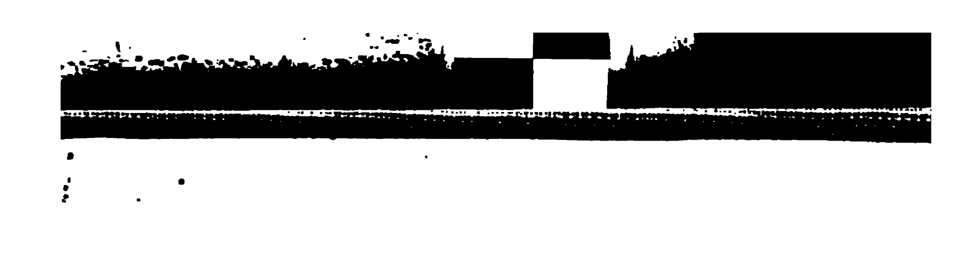






CHRISTOPHE COLOMB

I



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LE CHRIST DEVANT LE SIÈCLE, ou nouveau témoignage des Sciences en faveur du Catholicisme; 18e édition française. 1 vol. in-8 et in-12.

LE LIVRE DES COMMUNES, ou régénération de la France par le Presbytère, l'École et la Mairie; 4e édition. 1 vol. in-8 et in-12.

DE LA MORT AVANT L'HOMME ET DU PÉCHÉ ORIGINEL, analysé à l'Académie des Sciences morales et politiques; 3e édition. 1 vol. in-8 et in-12.

LA CROIX DANS LES DEUX MONDES, ou la Clef de la connaissance; 3e édition. 1 vol. in-8 et in-12.

Paris. — Imprimerie de Gustave GRATIOT, rue Mazarine, 30.



CHRISTOPHE COLOMB

CHRISTOPHE

1856



CHRISTOPHE COLOMB

CHRISTOPHE

COLOMB

HISTOIRE

DE SA VIE ET DE SES VOYAGES

D'APRÈS DES DOCUMENTS AUTHENTIQUES TIRÉS D'ESPAGNE ET D'ITALIE

PAR

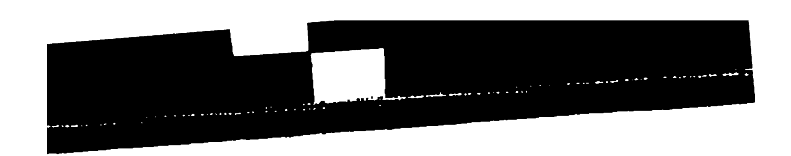
ROSELLY DE LORGUES

TOME PREMIER



PARIS
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
QUAI DES AUGUSTINS, 35

1856



LETTRE LATINE

DE

SA SAINTETÉ LE PAPE PIE IX

AU COMTE

ROSELLY DE LORGUES.

PIUS P. P. IX.

Dilecte Fili salutem et Apostolicam benedictionem. In tuis ad nos litteris Kalendis Novembris proximi datis, novum invenimus tui jampridem cogniti et probati pro sanctissima religione studii testimonium cum singularis erga Nos Sanctamque hanc Petri Sedem devotionis et observantiæ sensibus conjunctum. Quare nihil potius te habere significas quam ut historiæ luce adhibita stupenda et maxime insignia beneficia ab Religione ipsa in remotissimas novi orbis plagas derivata ostendas atque propugnes. Ejus sane generis est argumentum,

de quo scribere, ut ais, mox tibi proposuisti. Cum in lucem publicam illa prodierint documenta, quæ partem novi orbis a Christophoro Colombo primum detectam spectant, apparebit certissime, ut tu jure optimo affirmas, Dilecte Fili, Christophorum ipsum Apostolicæ hujus Sedis impulsu et auxilio Clerique præsertim magno studio id præcellentis cœpisse consilii. Ingenio idicirco et voluntati tuæ jam tunc gratulamur, Dilecte Fili, tibi que uberem cœlestium munerum copiam ab Illo impense precamur, a quo est omne datum optimum, et omne donum perfectum. Quorum auspicem simulque paternæ qua te prosequimur caritatis pignus, habeas Apostolicam Benedictionem quam ipsi tibi, Dilecte Fili, intimo cordis affectu amanter impertimur.

Datum Romæ apud S. Petrum die 10 decembris anni 1851 Pontificatus Nostri anno VI.

PIUS P. P. IX.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Près de trois cent soixante-quatre ans se sont écoulés, sans que l'événement le plus considérable de l'humanité, celui qui a doublé ce Globe, ait encore été décrit dans sa réalité ou rapporté à sa cause véritable. Jamais un écrivain catholique n'a essayé de retracer, complétement, la vie de Christophe Colomb, ce Héros du Catholicisme. L'école protestante seule avait eu, jusqu'à ce jour, le privilége de nous raconter cette histoire. Ses jugements étaient acceptés sans conteste, quand enfin a sonné l'heure d'une grande réhabilitation.

Pour la première fois, depuis l'établissement de la chaire de Pierre dans la Ville Éternelle, s'est assis sur le siége du Prince des Apôtres un Pontife, qui avait traversé l'amplitude de l'Atlantique, contemplé

les espaces du vaste Océan, et admiré les merveilles du Créateur dans les éclatantes régions du Nouveau Monde. Mieux que tout autre, l'illustre pape Pie IX avait pu apprécier quelle énergie de certitude, quelle force de résolution et quelle foi en la Providence ceignirent le cœur de l'homme qui le premier entreprit de porter, à travers l'immensité des flots, le signe de la Rédemption dans ces contrées alors mystérieuses, dont l'existence même était niée par la science contemporaine.

La grandeur de l'œuvre et la sublimité de l'âme de Colomb se révélaient intuitivement à l'esprit de l'homme supérieur qui, après avoir acquis une complète notion du monde physique, ainsi que des destinées de l'humanité, s'est vu appeler au gouvernement du Catholicisme. Une sympathie instinctive attachait l'immortel Pie IX à la mémoire du chrétien suscité de Dieu, pour nous découvrir la totalité de l'œuvre terrestre.

Il était naturellement digne du Chef de l'Église, de protéger la gloire du premier Catholique par lequel fut plantée la Croix, dans ces lointains parages, et proclamé le nom du Rédempteur.

Il semblait aussi naturellement appartenir à un Français, puisque, sans le vouloir, la France contribua la première à dépouiller Colomb de ses droits,

en donnant un autre nom que le sien au Continent qu'avait découvert son génie, d'accomplir un acte de justice réparatrice en publiant l'histoire exacte de ce grand serviteur de Dieu. Si nous avons accepté l'honneur de cette mission tant au-dessus de nos forces, c'est que la bienveillance dont a daigné nous illustrer [1] le Souverain Pontife régnant, notre amour de la vérité, notre exemption de toute préoccupation personnelle, notre confiance en Dieu, nous laissent espérer, malgré notre indignité, qu'il plaira au Père des lumières, Auteur de tout don parfait, d'éclairer la route de nos investigations; et, par cet ascendant du vrai qui supplée à l'attrait de la forme et se passe des charmes du style, de faire que nous soyons lus, nonobstant une impuissance humblement avouée.

Nous allons donc résumer avec simplicité, droiture et plénitude, suivant l'ordre des dates, la série des circonstances et des faits dont l'ensemble constitua la vie de Christophe Colomb.

Il existe une coterie d'écrivains qui n'estime l'histoire qu'autant qu'elle est écrite par l'esprit, en l'absence du cœur; et l'historien, qu'à la condition

[1] Indépendamment de la lettre dont Elle avait daigné honorer M. le comte Roselly de Lorgues, SA SAINTETÉ par une faveur toute exceptionnelle aux usages de la cour pontificale, a bien voulu souscrire à cet ouvrage; et durant sa rédaction, envoyer à l'auteur la croix de l'ordre insigne de S. Grégoire le Grand. (*Note de l'Éditeur*).

d'enfermer dans les termes d'une froide élégance, les délicatesses d'une pensée desséchée, à force de circonspection et de timidité. L'idée que l'âme de l'auteur entre, pour quelque chose, dans son récit les blesse comme une infraction aux règles de la composition historique. Nous allons cependant, ne leur déplaise, écrire suivant notre propre impulsion, sans nous préoccuper des exigences systématiques de l'école qui prétend faire loi en pareil sujet. Nous raconterons uniquement les événements inhérents aux actes ou à la personne de Colomb, nous abstenant même de peindre l'état des contrées qu'il découvrit et des peuples qu'il observa le premier. Les détails de son administration, les considérations scientifiques qui semblent naturellement découler de ses voyages, nous sont également interdits par l'étroitesse du cadre, dans lequel nous avons dû résumer les traits de cette noble existence.

Mais auparavant, il nous faut répondre à cette interrogation souvent réitérée : D'où vient que la vie du Héros, à qui l'humanité doit la possession de l'autre hémisphère, n'a jamais été racontée par un catholique? Pourquoi seuls les écrivains protestants, rendus maîtres de cette éminente biographie, s'arrogeant le privilége de nous montrer exclusivement à leur point de vue l'image de Christophe Colomb,

sont-ils parvenus à imposer leurs préventions comme l'inflexible jugement de l'histoire?

En satisfaisant à cette légitime curiosité, nous démontrerons implicitement, par l'excès même de l'aberration dans laquelle on tombe au sujet de Colomb, la nécessité de publier enfin une relation sincère et complète de sa vie. Alors on sentira toute l'importance du service que rend à l'intégrité de l'histoire l'assentiment du Souverain Pontife, dont l'esprit magnanime daigne encourager nos efforts. C'est ce que nous allons faire incontinent, dans nos prolégomènes, sous le titre d'introduction.

Pour bien connaître l'histoire de la vie et de la renommée de Colomb, la lecture de cette introduction devient indispensable. Elle permettra de passer ensuite, sans discussion qui embarrasse le récit, à l'exposé de la vie la plus prodigieuse qu'on puisse raconter. Les esprits justement curieux de s'initier aux mouvements intimes du précurseur de l'apostolat dans le Nouveau Monde, n'omettront pas une ligne des préliminaires dans lesquels nous devons entrer. Quant aux lecteurs superficiels, nous leur accordons pleinement congé pendant ce sérieux préambule.

INTRODUCTION.

Indifférence des contemporains de Christophe Colomb à l'égard de sa gloire. — Constantes sympathies du Saint-Siége pour son œuvre. — Causes de l'oubli et du dédain de sa mémoire. — Tendances de notre époque à la réhabiliter. — Préventions récemment inspirées au public par l'érudition protestante. — Accusations systématiques et complicité rétrospective d'une coterie étrangère. — Erreur inévitable des Biographes sur la personne, le caractère et la situation civile de Christophe Colomb. — Nécessité d'une histoire nouvelle de ce héros du Catholicisme.

§ I.

Le 20 mai 1506, jour de l'Ascension, vers midi, à Valladolid, dans une chambre d'auberge, le vice-roi des Indes, grand amiral de l'Océan, don Christophe Colomb, étendu sur son lit de douleurs, assisté de quelques religieux Franciscains, entouré de ses deux fils et de sept officiers de sa maison, rendait son âme à Dieu.

La mort de l'homme qui avait doublé l'espace de la Terre ne parut faire aucun vide, causer aucune tristesse; elle ne sembla point un événement pour la cité, bien moins encore une perte pour l'Espagne où elle n'occasionnait ni bruit ni sensation, et resta complétement ignorée au dehors. En ce moment, l'attention publique se trouvait dé-

tournée par l'arrivée de la princesse Jeanne, fille d'Isabelle la Catholique, venant accompagnée de son royal époux, l'archiduc Philippe d'Autriche, que sa bonne grâce faisait surnommer « le Beau », prendre possession du royaume de Castille, devenu son héritage. Tous les grands s'étaient portés à la rencontre des augustes princes, dont on venait d'apprendre le débarquement à la Corogne, après les incidents périlleux d'une traversée interrompue par une sorte de naufrage sur les côtes d'Angleterre. L'entraînement était général. Le frère dévoué de Christophe Colomb, l'ami de son enfance, don Barthélemy, avait dû lui-même, dans l'intérêt de ses neveux, quitter le chevet du malade et aller, en son nom, complimenter les nouveaux souverains.

De malignes indiscrétions touchant les contestations conjugales qui s'élevaient fréquemment entre les jeunes monarques, la mésintelligence haineuse qu'on disait déjà séparer de son gendre le Roi Catholique, les divisions du palais, les partis qui s'y formaient, de sérieuses inquiétudes sur l'avenir que préparaient ces conflits, préoccupant tous les esprits, firent perdre de vue le sort de Christophe Colomb. D'ailleurs on savait depuis longtemps, l'amiral de l'Océan tombé dans la disgrâce du Roi Catholique, et par conséquent délaissé de la cour. L'isolement s'était fait autour de lui avant sa dernière heure. Son trépas resta inaperçu. L'homme qui avait octroyé en don à l'Espagne la moitié de ce Globe, n'obtint ni honneurs, ni oraison funèbre, ni monument, ni épitaphe !

Telle était l'indifférence du public pour Christophe Colomb, qu'un littérateur lombard, alors fort en vogue, Pierre Martyr d'Anghierra, qui s'était vanté autrefois de sa familiarité avec le grand homme, et avait pris pied en Espagne, espérant, disait-il, passer à la postérité s'il écri-



vait l'histoire des premiers événements de la Découverte, ne daigna pas mentionner cette mort. Et même la Chronique de Valladolid, qui, depuis l'an 1333 jusqu'à l'année 1539, a minutieusement enregistré tous les événements d'intérêt local : fondations de chapelle, d'école, naissances et mariages de conséquence, incendies, exécutions criminelles, installations d'évêques, nominations d'échevins, ne crut pas que cette mort valût d'être marquée dans ses annales. C'est que déjà pour Colomb le silence de l'oubli précédait celui de la tombe. Nul ne prit garde à sa fin. Ses restes glorieux et méconnus furent pieusement déposés par ses seuls amis, les Franciscains, dans leur couvent de Valladolid.

Cependant au bout de sept ans, Ferdinand le Catholique s'étant ravisé, et voulant laisser à l'histoire un exemple de sa royale gratitude, se ressouvint de l'homme qui avait accru si magnifiquement la grandeur de l'Espagne, et qu'en récompense il avait tué, peu à peu, par son manque de foi, la politesse désespérante de ses refus, ses mortelles lenteurs froidement calculées. Il ordonna de faire au défunt des obsèques conformes à son rang de grand amiral. Son cercueil fut exhumé du couvent de Saint-François et transporté dans la cathédrale de Séville, où aux frais du souverain se fit un service solennel. Après quoi, le corps fut descendu dans les caveaux du couvent de Las Cuevas, dans la chapelle du Christ, nouvellement construite. On grava sur la pierre funéraire la légende, en deux vers, de ses armes ; et tout fut dit.

Colomb, providentiellement venu d'Italie en Espagne, y était considéré comme étranger, malgré ses lettres de naturalisation. Il n'y avait laissé, en mourant, aucune alliance puissante qui épousât les intérêts de sa gloire et de sa descendance. Depuis neuf ans, la route audacieuse-

ment ouverte par son génie, à travers la MER TÉNÉBREUSE, jusqu'alors redoutée et crue infranchissable, était sillonnée par des aventuriers habiles et heureux. De nombreuses découvertes avaient succédé aux siennes. Les faciles succès du présent faisaient oublier les âpres travaux d'un passé, plus connu par ses prodiges que par ses richesses. De nouveaux astres s'élevaient sur l'horizon de la renommée. Les découvertes des Portugais à l'Orient, et la navigation des Castillans dans les Indes Occidentales faisaient surgir des noms ignorés. Depuis que Vasco de Gama avait doublé le cap des Tempêtes, découvert Mozambique, Mélinde, Guzarate; établi des comptoirs à Cochin et à Cananor; d'un autre côté, sous le pavillon de Castille, Vincent Yañez Pinzon avait franchi la ligne équinoxiale. Pendant que la soumission de Madagascar, de Zocotora, la découverte de Sumatra, de Malaca, la conquête de Goa répandaient au loin la gloire des armes portugaises, une nouvelle ardeur animait tous les ports de l'Espagne, et activait les essais de colonisation sur le nouveau continent, dans le golfe d'Uraba, au Darien, à Porto Bello, et amenait la découverte de la Floride par Juan Ponce de Léon, bientôt suivie de celle de la Mer du Sud par le généreux Vasco Nuñez de Balboa. Au milieu de ces triomphes, de ces espérances, qui songeait à Colomb?

Pendant deux années consécutives, son fils aîné avait inutilement sollicité du roi Ferdinand l'investiture des charges et dignités de son père, conformément au texte des conventions signées le 17 avril 1492, dans la plaine de Grenade, ratifiées le 23 avril 1497, et confirmées à Valence, par lettre royale du 14 mars 1502. Tout ce qu'il put obtenir enfin de l'ombrageux monarque, fut l'autorisation de faire valoir juridiquement ses droits. Mais dans ce procès qu'il intentait à la couronne de Castille, don Diego



Colomb rencontrait pour adversaire le ministère public, sous le nom de Procureur Fiscal. Celui-ci, dans l'intérêt opposé, ouvrit des enquêtes où tous les ennemis de Colomb, les ingrats, les envieux, d'anciens officiers rebelles à son autorité, furent invités à déposer contre sa gloire. Le Procureur Fiscal opposait aux prétentions du fils, que son père n'avait rendu à la Castille aucun éminent service; qu'il n'avait pas été le véritable auteur des découvertes. On l'accusait d'avoir dépouillé de son plan, de ses cartes, de ses observations un pilote inconnu, qui serait mort dans sa maison, quand il habitait l'île portugaise de Porto-Santo, et d'avoir à l'aide de cette spoliation quasi-sacrilége, exécuté son entreprise. On assurait qu'au surplus, s'il avait découvert des îles, il n'avait pas abordé le premier la Terre Ferme, le nouveau Continent. Ainsi se reproduisirent, fortifiées et rajeunies, toutes les vieilles calomnies que, de son vivant, l'envie sema sous ses pas à la suite de son triomphe.

Pendant que se poursuivaient ces enquêtes, un Florentin lettré et mathématicien, Amerigo Vespucci, venait d'être nommé président de la commission des Examens de la marine. D'abord, premier commis dans l'importante maison d'expédition maritime qu'avait fondée à Séville l'armateur Juanoto Berardi, son compatriote, et par cela établi nécessairement en rapport assidu avec Christophe Colomb, il puisa dans ses conversations le goût de la cosmographie et la curiosité des merveilles lointaines. Amerigo quitta le comptoir pour l'astrolabe et le sextant; et accomplit plusieurs voyages après lesquels il devint Pilote-Major. On le mit plus tard, à la tête du Conseil Hydrographique. Dans sa jeunesse, son oncle, George Antoine Vespucci, docte religieux de Saint-Marc, chargé de l'éducation de plusieurs enfants de sang illustre, l'avait associé

à leurs études. Doué d'un style abondant et gracieux, Amerigo continua, après ses classes, de correspondre avec plusieurs de ses anciens condisciples haut placés en Europe. La description des voyages qu'il avait accomplis dans ces pays nouveaux, par lui adressée au duc René de Lorraine, à Lorenzo de Pier Francesco de Médicis, et au gonfalonier de Florence, Pietro Soderini, eut un grand retentissement. Dans l'une de ses Quatre Relations, quelques termes vagues et ambigus laissaient facultatif de croire qu'il avait, le premier, vu la Terre Ferme. Il semblait avoir donné à ces contrées inconnues le nom de Nouveau Monde.

Toutefois, personne jusqu'alors n'avait imposé un nom au continent découvert par Colomb. La Découverte ayant été faite sous les auspices de la Croix, et pour le triomphe de la Croix, cette terre nouvelle était généralement indiquée, sur les cartes, par le signe et le nom de la Croix. Ce continent nouveau s'appela d'abord : TERRE DE LA SAINTE CROIX ou *Nouveau Monde*. La célèbre édition de la *Géographie de Ptolémée*, faite à Rome, dans l'imprimerie d'Évangelista Tosino, par Marc de Bénévent et Jean Cotta de Vérone, en 1608, reproduisait une mappemonde de Ruysch, où le nouveau Continent était désigné par ces mots : TERRA SANCTÆ CRUCIS, *sive Mundus Novus*[1]. Mais pendant ce temps, déjà la Relation d'Amerigo Vespucci, imprimée à Vicence, l'année précédente, était réimprimée à Milan ; et, sans le vouloir, la France venait d'enlever pour jamais à Colomb l'honneur de doter de son nom ce Nouveau Monde, dont il était l'inventeur.

[1] L'édition de Ptolémée, faite à Venise, en 1511, par Jacobus Pentius de Leucho, avec cartes gravées sur bois, désignait aussi le Continent nouveau, par ces mots, écrits en majuscules rouges : TERRA SANCTÆ CRUCIS.

Un géographe lorrain, habitant Saint-Dié, dans les Vosges, avait publié, sous le pseudonyme de Martinus Hylacomilus, un ouvrage de Cosmographie, suivi des Quatre Relations[1] de voyages d'Amerigo Vespucci. Cet écrit, intitulé : INTRODUCTION A LA COSMOGRAPHIE, rédigé à Saint-Dié, imprimé d'abord dans cette ville en 1507, et réimprimé à Strasbourg en 1509, était dédié à l'empereur Maximilien. L'auteur, Martin Waldsemüller, n'y nommait pas une seule fois Christophe Colomb, et paraissait ne pas même soupçonner son existence. Il attribuait ouvertement la découverte du nouveau Continent au génie d'Amerigo Vespucci. Dans son admiration pour la sagacité d'Améric, le cosmographe de Saint-Dié déclarait qu'il ne voyait pas, quel droit défendait de donner à ce monde nouveau le nom d'Améric qui l'avait découvert, et de l'appeler Amérique, puisque l'usage a rendu féminins les noms de l'Europe et de l'Asie[2]. La haute destination de cet écrit, facilita l'adoption du nom proposé par Martin Waldsemüller. On voit dans l'édition de Jean Gruniger, en 1509, que la première copie de la relation des Quatre Voyages de Vespucci, d'abord écrite en espagnol, puis traduite en portugais, fut mise en italien, d'où elle se trouva ensuite traduite en français, et bientôt du français reproduite en latin, ce qui la rendit européenne. Cette grande notoriété préparait l'acquiescement du public à l'injuste dénomination, que proposait si candidement le géographe de Saint-Dié.

[1] Le titre complet de l'ouvrage est celui-ci : *Cosmographiæ introductio, cum quibusdam geometriæ ac astronomiæ principiis ad eam rem necessariis, insuper quatuor Americi navigationes.* — Imprimé d'abord en cette ville en 1507, et réimprimé à Strasbourg en 1509.

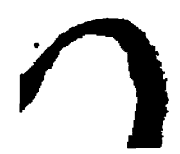
[2] « Non video cur quis jure vetet ab Americo inventore sagacis ingenii viro *Amerigem* quasi Americi terram, sive *Americam* dicendam, cùm et Europa et Asia a mulieribus sua sortitæ sint nomina. » — *Cosmographiæ introductio*, cap. IX.

Nous sommes encore obligé d'avouer, hélas! que la France inscrivit la première ce nom d'AMÉRIQUE sur ses cartes de géographie. Les plus anciennes cartes imprimées à Lyon portèrent le nom d'*Amérique*, comme désignation du Nouveau Monde. Telle était la carte de 1522, gravée sur bois, qui fut jointe à la réimpression du Ptolémée dans les ateliers de Melchior et Gaspard Trechsel[1]. Telle était aussi celle que publia en 1541 l'éditeur Hugues de Portes.

Les presses protestantes de l'Allemagne multiplièrent à l'envi cette aveugle usurpation. Le moine apostat Sébastien Munster, auteur de « l'Introduction à la table de Cosmographie, » répandit ce nom d'*Amérique* par l'imprimerie de Bâle. D'un autre côté, Joachim Vadianus, dans sa « Cosmographie universelle, » imprimée à Zurich en 1548, propageait le nom d'*Amérique*. Florence accueillit avec empressement une dénomination dont s'enorgueillissait son patriotisme; et l'Italie fut dupe de ces assertions vaniteuses. Après avoir été inscrit d'abord dans un ouvrage de Cosmographie, puis gravé sur des planisphères, le nom d'*Amérique* se trouva pour la première fois, en 1570, buriné sur un globe en relief. Ce globe, de composition métallique, richement damasquiné d'or et d'argent, était l'œuvre du Milanais Francisco Basso.

A cette date, le nom d'AMÉRIQUE était accepté sans conteste. Depuis longtemps on ne songeait plus à Colomb. Sa postérité était déjà éteinte dans la ligne masculine qui eut fait revivre son nom. En formant son recueil de voyages en 1507, Fracanzo de Montalbodo ne s'était point enquis de la mort de Christophe Colomb, et ignorait même sa

[1] « Sous ce titre : *Orbis typus universalis juxta hydrographorum traditionem exactissime depicta.* » 1522.



dernière expédition maritime. Dans la traduction latine dont la préface paraît signée par Madrignano, le 1er juin 1508, il était dit que « jusqu'à ce jour Christophe Colomb et son frère, délivrés de leurs fers, vivaient en honneur à la cour d'Espagne. » Le continuateur de la célèbre Chronique des Rois Catholiques par Hernando del Pulgar, maître Vallès, attribue la découverte du Nouveau Monde, non pas à un homme, mais à une caravelle[1]; il fait allusion à la fable du pilote mort chez Colomb. Cette insouciance, qui était la conséquence naturelle de tant d'erreurs, découlait naturellement du profond décri dans lequel s'était terminée la carrière du grand Amiral de l'Océan. On peut juger de l'indifférence du public pour sa gloire, puisqu'un contemporain de la Découverte, chapelain du Roi Catholique, esprit élégant, Lucio Marineo, attiré de Sicile en Castille afin d'y propager le goût des lettres latines, en écrivant son *Histoire des choses mémorables d'Espagne*, faisait déjà confusion au sujet de la découverte du Nouveau Monde, défigurait le nom merveilleusement symbolique de Christophe Colomb, et ne rougissait pas de l'appeler PIERRE COLOMB[2]! Il se rendait ainsi le complice du médecin allemand Jobst Ruchamer, qui dans le premier livre germanique où l'on ait parlé du Nouveau Monde, ne prononce pas une fois le nom de Colomb; et s'obstine à l'appeler Christoffel Dawber, ce qui signifie en français : CHRISTOPHE PIGEON MALE.

[1] « El primero que las descubrio, fue aquella caravella llevado por viento contrario en levante, y tan contrario que vinó á en tierras no conocidas, etc. » — Valles, *Brevé y compendiosa adicion á la Chronica de los católicos y esclarecidos reyes*, etc., capit i, fol. cciii.

[2] « Petrum Colonum cum triginta quinque navibus quas caravellas appellant et hominum magno numero misere. » — Lucii Marinei Siculi, *De rebus Hispaniæ memorabilibus*. Lib. XIX.

Ces hommes ne se doutaient pas de l'énormité de leur profanation.

Après son troisième voyage, Christophe Colomb était tombé si bas dans l'opinion publique, qu'on ne daignait pas même s'occuper de lui. Pour beaucoup, il n'était déjà plus de ce monde. D'autres, n'attachant aucune importance à ce qui le touchait, ne prenaient pas la peine de vérifier les dates. Nous voyons que cette dépréciation de sa gloire était générale, à l'époque où parurent les trois premières Décades Océaniques de Pierre Martyr, à Alcala de Hénarès, en 1516, dix ans avant la première édition des premiers livres de l'histoire des Indes, par Oviedo, publiée à Tolède, et quand le Vénitien Ramusio avait déjà entrepris sa Collection de voyages. La preuve en ressort de leurs écrits. Tous ont à disculper Colomb des accusations que la malveillance continue de répandre contre lui, depuis sa mort. Toutefois le sentiment des historiens espagnols était impuissant à réformer l'opinion publique. D'abord, parce que leurs ouvrages, comportant une assez grande étude, n'étaient pas destinés à devenir populaires; ensuite, parce que aucun de ces ouvrages ne fut publié dans un état d'achèvement complet; enfin, et surtout, par cela qu'ils restèrent la plupart manuscrits. Le second fils de Colomb, don Fernando, qui se fit son biographe, ne termina son travail qu'en 1536, et le laissa manuscrit. Le vertueux Barthélemi Las Casas commença le sien fort tard, et ne l'acheva que cinquante-trois ans après la mort de Christophe Colomb. Il le laissa manuscrit. L'opinion resta donc sous l'influence des préventions les plus injustes. La calomnie, qui avait éprouvé chacun des jours de Colomb, depuis son triomphe, au retour de son premier voyage, implacable malgré le trépas, s'acharna contre son nom, s'assit sur sa tombe et diffama séculairement sa mémoire.

§ II.

Au milieu de cette erreur presque générale, seul le Pontificat romain conservait le pressentiment de la grandeur apostolique de Christophe Colomb.

Successivement trois Papes avaient honoré de leur confiance ce héraut de la Croix ; le Saint-Siége ne se démentit jamais envers lui. Le sacré Collége resta fidèle à cette noble sympathie. Déjà pendant sa vie, alors que sa gloire rencontrait tant de détracteurs dans cette Espagne qu'il rendait la plus grande nation du monde, à Rome, le Saint-Père et les Cardinaux honoraient ses travaux immortels. Le seul écrit de ce grand homme, qu'on ait publié de son vivant, fut imprimé à Rome, en 1493, par Aliander de Cosco, chez Eucharius Argentinus.

Le premier personnage de Rome qui reçut et propagea les détails historiques de la Découverte, fut le cardinal Ascanio Sforza.

Le cardinal Bernardin Carvajal correspondait, au sujet de Colomb, avec le célèbre littérateur Pierre Martyr d'Anghierra, professeur de latinité à la cour d'Espagne.

Le cardinal Luiz d'Arragon envoyait un de ses secrétaires recueillir, sous la dictée de Pierre Martyr, ce que cet élégant littérateur apprenait de Colomb lui-même.

L'illustre cardinal Bembo intercalait dans son *Histoire de Venise* un livre entier sur la découverte de Christophe Colomb.

Le pape Léon X se faisait lire, pendant les soirées d'hiver, au milieu de la cour pontificale, toutes les découvertes de Colomb, dont Pierre Martyr d'Anghierra avait composé l'histoire sous le titre de DÉCADES OCÉANIQUES.

Le Cardinalat romain, presque entier, invita un noble

citoyen de la ville, Giulio-Cesare Stella, à écrire en vers latins l'épopée du Nouveau Monde.

Le cardinal Alexandre Farnèse donna particulièrement une grande célébrité à cette œuvre, par la lecture qu'il fit faire du manuscrit, à sa villa Farnèse, en présence des toges pourprées. Il engagea le père jésuite Francesco Benci à l'enrichir d'une préface.

Le cardinal Benedetto Pamphili conseilla à un autre jésuite, le père Ubertino Carrara, de composer un poëme sur le même sujet.

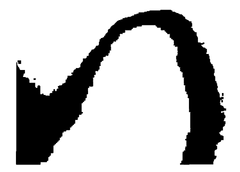
Le cardinal Sforza Pallavicino célébra lui-même l'œuvre de Colomb dans ses Fasti Sacri.

Le Cardinal-Évêque de Vérone, le grand Agostino Valerio, dans son livre de Consolatione ecclesiæ, signala magnifiquement l'œuvre de la Découverte, son importance catholique; et glorifia implicitement Colomb, en appliquant à sa mission des textes remarquables des prophéties d'Isaïe.

Ce fut sous les auspices du pape Innocent IX et du cardinal Gabriel Paleotto que le savant oratorien, Thomas Bozius, publia la partie de son ouvrage de Signis ecclesiæ Dei, dans laquelle il applique aussi à Christophe Colomb divers passages des prophéties.

Le premier Cardinal qui engagea un poëte à célébrer dans la langue italienne la navigation de Colomb fut un Français : son Éminence Antoine Perrenot, plus connu sous le nom de cardinal Granvelle. Et il en faut convenir: le poëte de Brescia, Lorenzo Gambara, remplit dignement ses intentions.

Ce fut à Rome qu'un noble Génois, historien des grandeurs de la Ligurie, Uberto Foglieta, puisa son indignation contre « le honteux silence et l'incroyable aveuglement » de sa patrie, qui accordait des statues à quelques



citoyens pour des causes vulgaires, et n'en érigeait aucune au seul de ses enfants dont la gloire fut sans pareille[1]. Jusqu'à l'année 1577, la république de Gênes, partageant l'indifférence des autres États à l'égard de Colomb, n'avait pas songé à lui consacrer un bloc de ce marbre dont ses palais sont si prodigues. Ce fut de la Ville Éternelle que partit la généreuse protestation du patricien génois, et sa déclaration du service incomparable[2], rendu par son compatriote à l'Église de Jésus-Christ.

Grâce à l'influence romaine, l'Italie ne perdit pas entièrement le souvenir de Christophe Colomb. La voix des poëtes, suscités par le Cardinalat, réveilla le patriotisme. Ainsi qu'aux temps héroïques de l'ingénieuse Grèce, sept villes s'étaient disputées le berceau d'Homère, on vit alors sept cités et bourgades revendiquer l'honneur d'avoir produit Christophe Colomb. Savone, Pradello, Nervi, Cugureo, Bugiasco, Cuccaro osèrent prétendre contre Gênes la Superbe. Mais à part cette lutte d'amours-propres toute locale, le reste de l'Europe, et la France particulièrement, n'attacha aucune attention sérieuse ni à la personne de Christophe Colomb, ni à son œuvre surhumaine, et nul ne songea à écrire son histoire. On ne prit même pas la peine de traduire en entier, la partie des ouvrages relatifs à l'Amérique, qui étaient publiés en Espagne, sous le titre d'*Histoire des Indes Occidentales.* On s'en tint à de vagues rumeurs, à des erreurs palpables. La seule circonstance qui empêcha d'oublier entièrement

[1] « Turpis silentii oblivione... sed civiorum tuorum supina negligentia incredibili cæcitate conjuncta lugenda est. » — Uberto Foglieta, *Clarorum ligurum elogia*, p. xxxvi. Imprimé à Rome chez Joseph des Anges, 1577.

[2] « Ac neutiquam comparabile in christianam Ecclesiam promeritum. » — Uberto Foglieta, *Clarorum ligurum elogia.*

Christophe Colomb fut, peut-être, ce stupide conte de l'œuf qui, nonobstant son énorme invraisemblance, réussit à s'accréditer. Christophe Colomb avait découvert le Nouveau Monde, et, pour expliquer sa découverte, écrasé le bout d'un œuf sur une table. L'opinion résumait ainsi les deux points principaux de sa vie, les seuls qui restassent dans le souvenir. Le conte de l'œuf récréant l'enfance, la première histoire de Christophe Colomb qu'on ait écrite en Allemagne fut destinée à l'amusement de la jeunesse.

Comment se serait-on occupé sérieusement de Colomb, alors que son œuvre était si peu considérée par les écrivains, les philosophes qui faisaient loi dans le dix-huitième siècle, époque où la totalité du Continent américain était connue, et l'étendue comme la forme de la Terre complétement déterminée? Ces hommes, qui croyaient avoir trouvé en Amérique des objections contre Moïse et les livres saints, n'étaient pas favorablement placés pour apprécier la mission de l'homme qui mit l'ancien monde en rapport avec le nouveau.

On ne saurait s'étonner de l'erreur du vulgaire, quand on voit un écrivain célèbre, Raynal, paré du titre de philosophe, et auteur de la fameuse *Histoire philosophique des Indes*, mettre Vasco de Gama au-dessus de Colomb, en considérant le passage du Cap comme la plus grande époque de l'histoire[1] ! Pour remercier l'Académie de Lyon de l'avoir élu parmi ses membres, il lui proposa un prix sur cette niaise platitude qu'il décorait du nom de question : « La découverte de l'Amérique a-t-elle été nuisible ou utile au genre humain? » Parmi ces encyclopédistes, qui d'après leur titre possédaient toutes les sciences, pas

[1] Raynal, *Hist. philos. et polit. des Indes*, t. I, p. 98.



un seul ne se doutait du génie de Christophe Colomb et de la grandeur de son œuvre. Le savant Buffon lui-même, partageant la méprise commune sur l'importance du Nouveau Monde, plaçait la découverte des Portugais avant celle de Colomb : « Ils doublèrent le cap de Bonne-Espérance, ils traversèrent les mers de l'Afrique et des Indes, et tandis qu'ils dirigeaient toutes leurs vues du côté de l'Orient et du Midi, Christophe Colomb tourna les siennes vers l'Occident[1]. »

Le protestantisme vient en aide à la philosophie française.

Robertson trouva que pour la Découverte il n'était aucunement besoin de Colomb. « Si la sagacité de Colomb, dit-il, ne nous avait pas fait connaître l'Amérique, quelques années plus tard, un heureux hasard nous y aurait conduits[2]. » Comme si jamais on eût osé s'aventurer sous ces latitudes redoutées, sans la réussite de Christophe Colomb, qui avait rassuré les marins, et éclairci les mystères de la MER TÉNÉBREUSE ! Voyant qu'on pouvait se passer si facilement de Colomb, un diplomate français, M. Otto, crut faire acte de perspicacité philosophique, et bien mériter de l'archéologie, en essayant de prouver que Colomb n'avait point fait de découverte, puisque l'Amérique était connue antérieurement à son entreprise. Le 1er avril 1786, il adressait de New-York, au célèbre Franklin, un mémoire sur ce sujet. L'année suivante, dans les observations et additions matérialistes à la traduction des mémoires philosophiques d'Ulloa, sur la découverte de l'Amérique, on ressuscita la vieille accusation des ennemis de Colomb, et l'on qualifia de NAVIGATEUR[3], ce fameux pilote inconnu qui

[1] Buffon, *Œuvres compl.*, augmentées par Cuvier, t. I, p. 266.

[2] Robertson, *Hist. de l'Amérique*, t. I, liv. 2e, p. 198, édit. de 1828.

[3] « Ce navigateur auquel il dut toute la gloire de ses découvertes. » —

lui aurait confié ses cartes. Déjà, d'autres ne se bornant pas à le dépouiller de sa découverte, lui avaient disputé son assiduité et ses méditations. Chacun sait que la première observation de magnétisme terrestre fut faite sur la boussole, par Christophe Colomb, le 13 septembre 1492. Fontenelle, dans l'*Histoire de l'Académie royale des sciences*, ne craint pas de faire hommage de cette découverte à Sébastien Cabot, qui ne partit qu'en 1497, ou même au Dieppois Grignon, postérieur de trente-huit ans à ce dernier.

Cette dépréciation de Colomb, l'incertitude qui régnait sur son origine, sa patrie, son œuvre, fit qu'on parla de lui à l'aventure, sans y attacher d'importance. Les hommes les plus graves ne se piquèrent aucunement d'exactitude dans les faits et les dates quand il s'agit de Colomb. Ainsi Montesquieu lui-même, dans son *Esprit des Lois*, blâme ceux qui regrettaient que François Ier n'eût pas fourni des navires à « Christophe Colomb, qui lui proposait les Indes[1]. » Il oublie que l'Amérique était découverte depuis vingt-trois ans, lorsque François Ier monta sur le trône. C'est ainsi qu'un autre magistrat, notre contemporain, M. de Marchangy, dans sa *Gaule poétique*, ne désigne qu'accessoirement la Découverte ; ne lui accorde qu'un rang secondaire ; et, après avoir parlé du cap de Bonne-Espérance, doublé par Vasco de Gama, dit seulement : « Vers le même temps, la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, donna de nouveaux développements à cette activité commerciale, à ce goût des expéditions lointaines, etc.[2]. »

Ulloa, *Mémoires philos. histor. phys., concernant la découverte de l'Amérique*, t. II, p. 175.

[1] Montesquieu, *de l'Esprit des Lois*, t. II, liv. XXI, chap. XVIII, p. 78, in-4, à Genève.

[2] Marchangy, *Gaule poétique*, t, VII, p. 276.

Comme si l'expédition de Vasco de Gama, qui date de 1497, n'était pas la conséquence de la découverte de Christophe Colomb en 1492! Par suite de cette opiniâtre méprise sur le caractère exceptionnel de Colomb, notre géographe Malte-Brun, se joignant aux détracteurs de sa gloire, supposait qu'il s'était servi, pour sa découverte, du journal particulier du Vénitien Antonio Zeno. Mais ce journal manuscrit avait été oublié et perdu dans sa famille; il ne fut connu qu'au moment où, à peine retrouvé, Marcolini le publia en 1558, c'est-à-dire cinquante-deux ans après la mort de Colomb.

Pareillement l'Espagne ne montrait pas de plus grands scrupules, et continuait à traiter fort cavalièrement cette immortelle renommée. Dans sa grande Histoire générale d'Espagne, Mariana ne reconnaît à Colomb aucun mérite d'invention et d'initiative. Pour lui, la Découverte fut une œuvre collective. Il dit : « Avec quel bonheur et quel succès prodigieux *ces hommes intrépides* traversèrent des espaces immenses de mer. » Après avoir raconté cette ignoble calomnie du prétendu pilote mort chez Colomb, et par celui-ci dépouillé de sa gloire, il rapporte qu'à l'aide des cartes larronées au défunt, Colomb reconnut « toutes les côtes qui sont entre les deux pôles, depuis le détroit de Magellan jusqu'au cap de Vacallao, » qu'il parcourut ainsi « plus de cinq mille lieues[1]. » L'auteur d'une autre Histoire générale d'Espagne, Ferreras, fait découvrir le Nouveau Monde par Améric Vespuce, qu'il confond avec le fabuleux pilote, toujours mort chez Colomb, et prétend que ce fut au moyen des notes et des cartes d'Améric, que Colomb s'élança dans son entreprise [2]! Un capitaine général, le marquis de la Solana,

[1] Mariana, *Histoire générale d'Espagne*, liv. XXVI, § 11.
[2] Ferreras, *Histoire générale d'Espagne*, tom. VIII, p. 129.

osait écrire ces lignes au fameux Godoï, prince de la Paix : « Colomb ne fit que des découvertes.... la conquête de si belles colonies fut réservée aux Cortez, aux Sandoval, aux Alvarez, aux Pizarre[1]. » Dans son précis de l'*Histoire d'Espagne*, Ascargorta est en pleine erreur sur tout ce qui regarde Colomb : il ignore la moitié de sa vie; ne connaît que deux de ses voyages; confond les événements, les dates, et croit qu'il découvrit la Terre Ferme dans sa seconde expédition[2].

Lorsque des Espagnols commettent une telle erreur sur l'histoire de leur pays, nous ne nous sentons pas la force de blâmer sévèrement un écrivain français, M. Paquis, d'avoir dans son *Histoire d'Espagne* fait aborder Colomb en Portugal, seulement au retour de son second voyage; et M. Alexandre Dumas d'écrire, qu'il « avait passé une partie de sa vie en prison, » tandis que son incarcération dura moins de trois mois. M. de Lamartine fait aborder Colomb en Espagne, en 1471, quinze ans avant son arrivée[3]. M. Granier de Cassagnac affirme que, « les Iles Vierges furent découvertes par Christophe Colomb à son dernier voyage, en novembre 1493[4]. » Or, le dernier voyage de Colomb, commencé en mai 1502, se termina en novembre 1504, onze ans après l'époque fautivement indiquée. Dans son *Histoire d'Espagne*, M. Rosseeuw-Saint-Hilaire désigne le célèbre Las Casas parmi les douze missionnaires qu'emmenait le Père Boyl, au second voyage de Colomb[5], en 1493. Mais Las Casas ne passa la mer qu'en 1502, et ne chanta sa première messe qu'en 1510, conséquemment

[1] Lettre du 30 mai 1804, datée d'Aranjuez.
[2] Ascargorta, *Précis de l'histoire d'Espagne*, t. II, chap. XLV.
[3] Lamartine, *Le Civilisateur*, n° d'août 1852, p. 264.
[4] Granier de Cassagnac, *Voyage aux Antilles*, 2e partie, p. 128.
[5] Rosseeuw-Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, t. VI, liv. XIX, p. 114.

dix-sept ans plus tard. Deux anciens ministres de l'instruction publique, membres de l'Institut, écrivains éminents et habituellement exacts, ne se sont pas fait scrupule de commettre à l'endroit de Colomb, des erreurs de fait, de date et de lieu. Nous passons sous silence les anachronismes, les contradictions et les confusions sans nombre, commises par la foule des littérateurs secondaires.

Toutefois, afin d'être juste, il faut reconnaître que cette légèreté de nos écrivains à l'égard de Colomb ne leur est pas directement imputable; ils l'ont recueillie dans l'héritage du siècle dernier. De nos jours, se manifeste un mouvement de justice réparatrice et de bienveillance pour la renommée de Colomb. On cherche à l'honorer. On multiplie les portraits, les statues du héros. Plusieurs villes lui élèvent des monuments. Des livres, des recueils périodiques tendent à vulgariser sa biographie. Pourtant, jamais sa gloire ne fut plus en danger qu'aujourd'hui. Nonobstant la droiture des intentions, Christophe Colomb reste forcément méconnu. La pire des obscurités, celle que procrée la fausse érudition, nous sépare de lui. L'erreur historique a condensé ses ténèbres autour de sa mémoire. Cette erreur hautaine et pédantesque nous la connaissons intimement. Nous avons surpris le secret de sa naissance, suivi ses traces à partir du berceau, noté la date de ses débuts, saisi la cause de ses succès et du crédit qu'elle a su acquérir. Nous espérons toutefois la démasquer aujourd'hui.

Mais, auparavant, pour constater quel vivace intérêt s'attache au souvenir de Colomb, portons un regard sur les sympathies de notre époque, vers cette grandeur, qui ne lui est pas encore révélée tout entière.

§ III.

Au commencement de ce siècle, un Français, que nous avons personnellement connu, le chevalier de Pons, écrivit ses voyages dans la partie du Continent découverte par Christophe Colomb[1], et vint à Paris imprimer son livre où perçait son admiration pour l'inventeur du Nouveau Monde. Vers le même temps, l'Académie de Turin écoutait des communications relatives à Christophe Colomb.

En 1805, un Piémontais, le comte Galeani Napione, publia une dissertation sur la patrie de Christophe Colomb, qu'il prétendait né à Cuccaro, dans le Montferrat[2].

En 1808, le comte Damian Priocca reproduisit à Florence cette publication en la commentant.

En 1809, l'abbé François Cancellieri fit paraître, à Rome, des dissertations épistolaires, sur Christophe Colomb. Et encouragé par le succès, Galeani Napione donna, sur le même sujet, une dissertation intitulée : *Du premier découvreur du nouveau Continent*[3]. Un an après, le bibliophile Morelli répandit à Venise et réimprima, à Bassano, sous le nom de *Lettera rarissima*, une lettre de Christophe Colomb écrite de la Jamaïque. Ce document, depuis longtemps oublié, fit grand bruit dans les sociétés savantes. Savone se préoccupa des prétentions de Cuccaro, et écrivit pour revendiquer ses propres droits. Gênes releva les siens. Son Académie des sciences, lettres et arts, nomma

[1] De Pons, *Voyage à la partie orientale de la Terre Ferme*. 3 vol. in-8.

[2] Napione, *Della patria di Cristoforo Colombo*. In-8.

[3] *Del primo scopritore del continente del Nuovo Mondo*. — Firenze, 1809.

parm ses membres une commission chargée d'examiner la question de la naissance de Christophe Colomb; et en 1812 son rapport excita une vive curiosité [1].

La chute de l'Empire français et la réorganisation des États italiens ajournèrent cette discussion, sans la terminer.

En 1816, la *Revue d'Édimbourg* reprenait de nouveau cet irritant débat.

En 1817, Luigi Bossi préparait, à Milan, sa vie de Christophe Colomb.

En 1818, le cardinal Zurla parlait de Christophe Colomb, dans son travail sur les *Voyages des Vénitiens les plus illustres*.

En 1819, le père Spotorno, barnabite et bibliographe, publiait, à Gênes, son ouvrage en trois livres, intitulé : *De l'origine et de la patrie de Christophe Colomb*.

Pendant l'année 1821, un auteur anonyme faisait imprimer, à Milan, l'*Éloge des découvertes du Nouveau Monde*, accompagné de notes historiques sur la patrie de ce héros [2]. Vers le même temps, l'excellent roi Victor-Emmanuel donnait à la municipalité de Gênes le recueil des priviléges de Christophe Colomb, conservé par le sénateur Michel-Ange Cambiaso.

En 1823, le conseil municipal de Gênes fit, à l'aide de souscriptions, imprimer tous les titres et documents relatifs à Colomb, et les réunit dans un magnifique volume

[1] Il parut sous ce titre : *Ragionamento nel quale si conferma l'opinione generale intorno alla patria di Cristoforo Colombo, presentato all' Accademia delle science, lettere e arti de Genova, nell' Adunanza del di* 16 *dicembre* 1812. — Dagli accademici Serra, Carrega e Piaggio.

[2] Cet écrit était intitulé : *Orazione di un anonimo in lode di Cristoforo Colombo scopritor del Nuovo Mondo, con note storiche intorno alla sua patria.* — Milano, 1821.

sous le titre de *Codice diplomatico Colombo Americano*, qu'il chargea le père Spotorno d'orner d'une introduction biographique.

L'année suivante, la France, qui ne pouvait rester indifférente à cet entraînement vers la gloire de Colomb, eut une traduction de sa vie, par Bossi [1]. L'Espagne n'était point étrangère à cette préoccupation. Le directeur de l'Académie royale d'histoire de Madrid, don Martin Fernandez de Navarrete, hâtait le recueil des documents relatifs à l'histoire de l'Amérique et aux progrès de la Marine qu'il formait par ordre de la couronne. En 1825, il mit sous presse le premier volume [2].

Dans le cours de 1826, pendant que l'avocat Giambattista Belloro renouvelait à Gênes les prétentions de Sacone, à se dire le berceau de Christophe Colomb, et insérait sa dissertation dans la *Correspondance astronomique du baron de Zach*. Le Mexique imprimait les deux ouvrages de La Vega et de Bustamente sur la découverte du Nouveau Monde. La même année, un littérateur américain qui séjournait en Espagne, M. Washington Irving, mis en rapport avec les archivistes de Madrid, et ayant à sa disposition des matériaux déjà préparés, écrivit son « histoire de la vie et des voyages de Christophe Colomb. » Cet ouvrage accueilli par un vif empressement, se répandit en peu d'années dans tous les États de l'Europe.

En 1828, M. Ferdinand Denis donna, sous la forme du roman historique, un tableau gracieux et poétique de la Découverte, dans lequel le caractère distinctif de Colomb était saisi avec autant d'exactitude qu'exprimé avec bon-

[1] *Histoire de Christophe Colomb*. Paris, 1824, chez Carnevillier aîné.

[2] L'ouvrage a pour titre : *Coleccion de los Viages y Descubrimientos que hicieron por mar los Españoles, desde fines del siglo* XV.



heur. *Ismoël ben Kaïssar*[1], tel est le titre de cette composition où la richesse des vives couleurs locales s'allie heureusement à la vérité de l'histoire. On a vu, plus tard, un célèbre romancier des États-Unis, Fenimore Cooper, s'inspirer de ce sujet, vouloir se l'approprier et le transporter dans sa langue[2], mais sans réussir à y faire passer cet éclat spontané, ce charme de description poétiquement fidèle et ces parfums de la nature intertropicale, dont M. Ferdinand Denis avait imprégné son œuvre. Ensuite on fit à Gênes la traduction de Washington Irving, augmentée d'annotations. Quelques années après, M. de Humboldt commenta les découvertes de Christophe Colomb, dans cinq volumes, sous le titre d'*Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau Continent*.

Plus tard, le signor Felice Isnardi, recommença la querelle sur la patrie de Christophe Colomb; et voulut l'attribuer au bourg de Cogoletto. En 1839, l'infatigable avocat Belloro répliqua par sa *Revue critique;* et pulvérisa cette prétention. Felice Isnardi ayant riposté, l'avocat Belloro, non content de son triomphe, ajouta un *appendice* à sa *Revue critique*[3].

En 1843, notre livre, LA CROIX DANS LES DEUX MONDES, vint révéler, pour la première fois, la mission providentielle confiée à Colomb, et affirmer hautement la quasi sainteté de son caractère. Cet ouvrage, parvenu à sa quatrième édition, traduit, comme on le sait d'abord en italien, apprit à considérer sous son véritable aspect

[1] *Ismaël ben Kaïssar, ou la découverte du Nouveau Monde*, roman historique, publié chez Charles Gosselin, 1829.

[2] Sous ce titre : *Mercedès de Castille.*

[3] *Appendice dell' avvocato Giambattista Belloro alla revista critica sopra la patria di Cristoforo Colombo, contra la riposta di un accademico di Cogoletto.* — Genova, 1839.

le héraut de la Croix. L'année suivante, l'illustre Charles-Albert, ce Roi chevalier et chrétien, si bien fait pour comprendre l'héroïsme, dans sa juste admiration de Colomb, ordonna qu'un monument à sa mémoire fût enfin élevé à Gênes, aux frais du trésor. Mais le patriotisme des Liguriens s'émut d'une noble susceptibilité. Gênes ne souhaitait point recevoir, en pur don, de la munificence royale, ce témoignage qu'elle désirait rendre elle-même au plus glorieux de ses enfants. Tout en acceptant avec gratitude cette marque d'intérêt royal, elle demanda de contribuer aussi, de ses propres deniers, à éterniser ce souvenir. En 1845, une commission de notables Génois, ayant en tête les marquis Durazzo et Lorenzo Pareto, ouvrit une souscription à cet effet. Le congrès des savants italiens, qui allait se tenir à Gênes, donnait un éclat national à cette cotisation.

En 1846, pour profiter de l'à-propos, le somptueux ouvrage des LIGURIENS ILLUSTRES fut mis en édition populaire, par les soins de l'abbé Luigi Grillo, aumônier de la marine sarde. On y cherchait avec empressement l'article de l'abbé Gavotti sur le grand amiral de l'Océan. M. Lorenzo Costa imprimait avec luxe son chaleureux poëme sur le héros génois. Au même instant, le professeur Angelo Sanguineti écrivait un abrégé de la vie de Christophe Colomb. Mais, de son côté, l'histoire du Montferrat, par Vincenzio de Conti, reprenait le vieux débat sur la véritable patrie de ce héros.

Durant le cours de 1847, plusieurs gouvernements étrangers confondirent leurs sympathies dans l'hommage que Gênes préparait à cette grande mémoire. La France voulut apporter son offrande à l'érection de ce monument. L'histoire, la peinture, la poésie, la sculpture ayant payé leur tribut à Christophe Colomb, la musique vint aussi exhaler

celui de son charme. L'amoureux chantre du Désert, Félicien David, composa en son honneur ses mélodies de l'Océan.

Les événements de 1848, la commotion européenne qui en fut la suite, ne détournèrent pas longtemps l'attention publique d'un sujet qui l'absorbe toujours, sans l'épuiser jamais. Des républiques américaines voulurent honorer aussi le héros des Deux Mondes. Plusieurs villes lui décernèrent un monument. Dès 1850, le gouvernement du Pérou s'occupa de lui élever une statue colossale, sur la grande place de Lima, et en confia l'exécution au célèbre sculpteur Salvatore Revelli. En 1851, un Ligurien éminent, attaché au service de Sa Sainteté, monseigneur Stefano Rossi, imprima, sous la dictée du patriotisme, un remarquable écrit intitulé : *De l'exil de Christophe Colomb, Génois* [1].

A peu près vers la même époque, le patricien génois qui a le plus contribué à élever au dehors le royaume de Sardaigne, en ajoutant sa dignité personnelle à la haute mission dont il était revêtu, S. Exc. le marquis Antonio Brignole-Sale, longtemps Ambassadeur en France, si universellement estimé dans le monde diplomatique, si connu des pauvres, si cher aux arts, aux lettres et surtout au catholicisme, faisait exécuter à Paris, par son compatriote, l'excellent sculpteur Raggi, un groupe très-remarquable représentant Christophe Colomb au moment de sa découverte.

En 1852, notre illustre ami, le comte Tullio Dandolo, publiait à Milan son œuvre : *Les siècles de Dante et de Colomb* [2], dans lequel il reproduisait la partie de notre

[1] *Del Discacciamento di Cristoforo Colombo, Genovese, dalla Spagnuola*, in-8.

[2] *I secoli di Dante e Colombo.* — Milano, 2 vol. in-12.

livre : LA CROIX DANS LES DEUX-MONDES, qui touche au caractère religieux de Colomb. Et l'Italie entière applaudissait ce nouvel ouvrage. Au même instant, à Paris, M. de Lamartine trempait la plume en l'honneur de Colomb, pour colorer poétiquement un demi volume, de sa prose la plus éclatante. Peu après, un digne marin, qu'eu égard à sa droiture d'intentions nous ne nommerons pas, mêlait étrangement la fiction à l'histoire, dans un gros volume, et croyait sérieusement avoir écrit, en homme du métier, la vie du héros des mers.

En 1853, l'unique descendant des comtes Colombo de Cuccaro, dernier membre survivant de la famille de Colomb, Mgr Luigi Colombo, prélat domestique de Sa Sainteté et secrétaire de la Congrégation des Indulgences, composait un écrit sur son immortel parent. Dans son livre [1], qui se trouvait sous presse lors de notre dernier séjour à Rome, et dont le vertueux Prélat eût la courtoisie de nous communiquer les épreuves, la question du lieu de la naissance est soulevée, mais non vidée définitivement. Cet ouvrage offrant plutôt un ensemble d'appréciations au point de vue exclusif de la parenté, qu'une histoire réelle des découvertes de Christophe Colomb, contient cependant un aperçu des services qu'a rendus au monde l'homme qui le compléta.

Le 20 février 1854, l'hommage le plus solennel qu'eut encore reçu Christophe Colomb lui fut rendu à Gênes.

S. M. le roi Victor-Emmanuel était venu avec la famille royale, la cour, les ministres, le corps diplomatique, les députations des chambres législatives, inaugurer la voie de fer, qui relie désormais le port de Gênes à la capitale du Piémont. En présence du monarque, des princes et des

[1] *Patria e biografia del grande ammiraglio D. Cristoforo Colombo*, etc. — Roma, tipografia Forense.

notabilités du royaume, devant un splendide autel érigé dans l'embarcadère, pressé par l'affluence des populations de la Ligurie et d'une foule accourue de toutes les parties des États sardes, le vénérable Archevêque de Gênes, en qui la science et la piété s'allient franchement au plus généreux patriotisme, Mgr Andrea Charvaz, dans une allocution [1] magnifique, modèle de goût littéraire, semée de larges aperçus, pleine de grandeur chrétienne, et révélant une profonde connaissance de l'époque, après avoir déployé aux regards de l'immense assemblée [2] les vieux titres de gloire de Gênes la Superbe, couronna ce trophée de brillants souvenirs par l'image de Christophe Colomb. Et, tout en appelant les bénédictions du ciel sur ce progrès de l'industrie qui rapproche les hommes et les continents, l'illustre Archevêque évoquait la mémoire du Navigateur génois, ce missionnaire du progrès, qui le premier planta dans le Nouveau Monde, la Croix, immortel symbole du Salut et de la civilisation des peuples.

[1] Cet admirable Discours de S. Exc. Mgr Andrea Charvaz a été imprimé par les soins de la Municipalité de Gênes. — *Allocuzione detta da Monsignor Andrea Charvaz, Arcivescovo di Genova, in occasione dell' inaugurazione della Ferrovia dello stato*, etc. — Genova, Dai fratelli Ferrando. Q. Gio, tipografi del municipio, in-4.

[2] Pendant plusieurs jours consécutifs, Gênes, envahie d'une foule élégante et d'étrangers curieux, prolongea l'étourdissement de ses réjouissances. Son Exposition des arts et de l'industrie coïncidait avec cette Inauguration royale. Quelques mois seulement se sont écoulés, et déjà nous ne pouvons retourner à ce souvenir sans être navré de tristesse. Dans l'éclat souverain de ses grâces et le renom de ses vertus, la reine Marie-Adélaïde était le plus bel ornement de ces fêtes. Le noble Duc de Gênes, dont la science égale à la bravoure n'avait de rivale que sa modestie, y attirait les regards, à côté de son valeureux frère, le roi Victor-Emmanuel..... En quelques mois cette grandeur, ces charmes, tous ces prestiges du sang et du rang se sont dérobés sous la tombe ! .. Il ne nous reste avec nos éternels regrets que la mémoire de leurs vertus.

§ IV.

Ainsi, dès les premiers jours du dix-neuvième siècle, jusqu'au delà de sa première moitié, une série ascendante de publications de plus en plus rapprochées, à mesure qu'on s'éloigne de l'époque de la Découverte, trace l'intérêt progressif qui s'attache à la mémoire de Colomb. Cette succession non interrompue de travaux et de témoignages sur le même sujet, constance dont notre époque n'offre pas un second exemple, indique assez combien l'attention est loin d'avoir épuisé ce magnifique argument d'histoire.

Mais cette persistance de la curiosité publique décèle implicitement, un besoin non satisfait, et indique une attente nouvelle. L'on a raison de vouloir de nouveaux détails, d'autres éclaircissements. L'instinct des peuples ne se trompe pas. Car, nous l'affirmons : après ces hommages des arts, ces travaux des érudits, ces assertions des historiens, Christophe Colomb est, de nos jours, plus mal connu qu'il y a un siècle. Alors du moins on l'ignorait, sans prétendre le connaître à fond. L'incertitude de l'opinion était chose notoire ; et l'on savait que l'on ne savait pas, ou que l'on savait mal ; ce qui souvent est pire. Aujourd'hui tout le monde a la prétention, en apparence très-fondée, de connaître et de juger Colomb. L'opinion s'est formée sur l'appréciation d'écrivains dont les noms accrédités protégent l'erreur du vulgaire. L'on n'a entendu qu'une voix, celle d'une coterie docte et ambitieuse qui s'est mise en possession de l'histoire de Christophe Colomb, et a fait de sa mémoire, sa propriété personnelle.

Le temps de la Réhabilitation historique est enfin venu. Nous dirons la vérité tout entière.

Cette coterie se compose uniquement de Quatre écri-

vains. Sur les Quatre, un seul a écrit la vie de Colomb dans la forme régulière de l'histoire ; deux n'ont fait que des dissertations, des annotations et introductions ; le dernier n'a rédigé ni mémoire, ni biographie ; il s'est borné à un commentaire ; mais l'autorité de son nom européen a sanctionné les erreurs émises par les trois autres, les aggravant de tout le poids des siennes.

Allons jusqu'au bout dans notre franchise.

Ces Quatre écrivains, dont l'association tacite et rétrospective a entrepris l'accaparement de l'histoire de Colomb, dénaturé sa personne et son rôle providentiel, sont : le Génois Giambattista Spotorno, l'Américain Washington Irving, l'académicien espagnol don Martin Fernandez de Navarrete et l'illustre Prussien Alexandre de Humboldt.

Spotorno a écrit par ordre du corps décurional de Gênes ; Navarrete par ordre de la cour d'Espagne ; Washington Irving pour gagner la couronne littéraire que présageaient ses précédents succès ; Humboldt, pour marquer d'un sceau immortel son voyage dans les régions équinoxiales.

Spotorno et Navarrete n'ont fait que disserter et réunir laborieusement des matériaux, avec lesquels MM. de Humboldt et Washington Irving ont composé : celui-ci, son *Histoire de la vie et des voyages de Christophe Colomb ;* celui-là, ses commentaires sous le titre d'*Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau Continent.* Ces Quatre écrivains se sont trompés, et nous ont trompés. La position officielle des deux premiers, la grande notoriété des seconds, ont revêtu leurs travaux d'une autorité impérieuse ; et ils ont imposé leurs erreurs à nos contemporains.

Chose singulière ! jamais aucun Européen n'a raconté la vie de Christophe Colomb. Chose non moins étrange, au-

cun écrivain catholique n'a donné la biographie complète du messager de la Croix dans ces nouvelles régions. Comme l'a si justement remarqué le célèbre père Ventura de Raulica, tandis que l'histoire de Bossi compte à peine 43 pages[1], celle de Washington Irving se compose de quatre volumes in-8°; les commentaires de M. de Humboldt comprennent cinq volumes in-8°. Or Washington Irving et M. de Humboldt, les seuls écrivains qui aient traité avec développement cette histoire, sont l'un et l'autre protestants. On conçoit aisément qu'à travers les préventions de secte, ils n'aient pu juger sainement de l'esprit et des actes de l'homme qui personnifiait en lui le plus ardent Catholicisme. L'histoire de ce Serviteur de Dieu a été appréciée exclusivement, par deux hommes opposés à sa croyance, aux impressions de son cœur, aux aspirations de son âme. La biographie de Colomb est restée aux mains de ses ennemis naturels. Ils nous l'ont présentée telle qu'ils l'ont faite, loin de nous, librement, sans contrôle.

Le vaste succès acquis à l'œuvre de Washington Irving et le grand nom de Humboldt ont intimidé tout essai de redressement et de rectification. Ce qui est sorti de leur plume protestante a paru le jugement définitif de l'histoire. Depuis vingt-huit ans, les académiciens, les sociétés savantes, les biographies, les revues, les encyclopédies, répètent avec respect les faits et les opinions tirés de ces deux écrivains. Et il ne s'est pas imprimé, dans le monde entier, une seule ligne sur Colomb, sans qu'elle fût puisée docilement à l'une ou à l'autre de ces deux sources. D'où il suit, que le regard du protestantisme est le seul, par lequel on ait mesuré l'opération la plus vaste et la plus évidemment surhumaine du Génie Catholique. De là il suit

[1] L'édition italienne, imprimée à Milan chez Ferrario, ne contient que 43 pages, le reste du volume se compose de notes et de dissertations.

encore, que la prévention, l'inimitié et l'hostilité contre l'Église catholique ont l'incroyable privilége, d'enseigner au Catholicisme, la vie d'un homme qui est l'une de ses plus éclatantes gloires.

Une telle anomalie n'est-elle pas aussi étrange qu'irrationnelle? Même avant tout examen, n'est-il pas évident que la prévention a dû se glisser dans l'appréciation que fait le protestantisme du héraut de l'Église catholique, par son inspiration envoyé aux habitants des régions inconnues? L'école protestante ne saurait comprendre le caractère et la mission de Colomb. A l'obstacle provenant des croyances religieuses, s'en joint un autre, dérivé de son système de composition historique. Les biographies de Colomb ont été écrites dans un ordre d'idées préconçues, et uniquement d'après les données de la philosophie humaine. L'école protestante n'attribue point à l'événement qui a doublé le monde un caractère surnaturel. Elle n'y reconnaît pas un jour marqué par la sagesse divine, et l'accomplissement d'une volonté d'en Haut. Selon ses adeptes, cette Découverte, à défaut de Colomb, aurait suivi tout naturellement le progrès des sciences nautiques. Ils ne peuvent se résoudre à voir dans l'invention du Nouveau Monde, une intervention providentielle. Comment accorderaient-ils un auxiliaire divin à la foi de Colomb? Ils préfèrent attribuer au compas et à l'astrolabe ce qu'ils dénient à la bonté divine. Ils admettent les miracles du génie humain, et démentent la faveur céleste. Ils refusent à Dieu ce qu'ils consentent à l'homme. Et tandis que Christophe Colomb, après avoir tant de fois éprouvé cette protection surnaturelle, la reconnaissait avec gratitude, la confessait jusque dans ses rapports officiels au gouvernement, et se considérait comme un simple instrument aux ordres de la Providence, eux, en

racontant son histoire, s'obstinent à nier cette assistance efficace. Ils estiment mieux connaître Colomb, que Colomb ne se connaissait lui-même.

En vertu de leur théorie, qui veut que le fond de l'humanité soit partout identique, ils ont rejeté le caractère supérieur de l'homme choisi du ciel, et dépouillé Colomb de sa grandeur spirituelle, afin de le rendre semblable au reste des hommes. Ils se sont étudiés à l'amoindrir, à le rapetisser à leur taille. Ils l'ont paré de leurs sentiments; lui ont prêté leurs vues, leurs instincts; le jugeant d'après leur propre cœur. De peur qu'il survécût dans la majesté de ses traits quelques traces de sa grandeur native, ils lui ont trouvé non-seulement des imperfections, mais des défauts; même des vices. Toutefois, leur indulgence a miséricordieusement tenté de l'excuser, en le comparant aux héros de l'antiquité païenne, que leur grandeur n'exempta pas de payer le tribut à l'humaine faiblesse. Sous prétexte d'érudition, d'impartialité et de critique historique, cette coterie des Quatre écrivains a dénaturé les faits intimes de la vie de Colomb.

Après avoir exhumé toutes les accusations répétées contre lui de son vivant, elle les a su aggraver d'une calomnie dont ses contemporains n'auraient pas eu l'idée. Dans ses poursuites les plus envenimées, jamais aucun ennemi de Colomb n'attaqua sa pureté de mœurs. Le souffle de la haine n'avait pas osé ternir ce miroir de chasteté. Une telle imposture était réservée à nos jours.

N'est-il pas temps de dissiper cette calomnie conçue en Piémont, née à Gênes, nourrie en Espagne, et adoptée avec empressement par le protestantisme, pour l'opposer à la grandeur catholique de l'homme providentiellement chargé de soulever le voile, qui nous dérobait, depuis six mille ans, la totalité de l'œuvre terrestre? Que la piété

des fidèles se rassure; que les admirateurs de Colomb n'aient aucune crainte : le héraut de la Croix fut toujours sans reproche comme il était sans peur. Et s'il partagea nos imperfections, nos manquements presque involontaires, du moins n'oublia-t-il jamais combien l'obligeait l'honneur qu'avait daigné lui faire la Majesté Divine. Toutefois, pour ceux qui ont autant à cœur l'intégrité de l'histoire que la gloire de Colomb, nous devons, avant d'exposer la vie de ce grand Serviteur de Dieu, démasquer en peu de lignes la calomnie, qui est le pivot des imputations diverses dirigées contre lui. On verra combien légèrement des hommes graves ont précipité leur blâme, et fait accueil à l'imposture.

Nous allons vous montrer de quelle façon cette calomnie s'est effrontément présentée, a été acceptée, accréditée et imposée à l'Europe savante.

En 1805, Galeani Napione, esprit érudit mais pointilleux et opiniâtre, qui s'obstinait contre l'évidence, à faire naître Colomb au château de Cuccaro, dans le Montferrat, fouillant le volumineux fatras des procès, successivement ourdis en Espagne, pour l'hoirie des descendants de Colomb, crut trouver un trait de lumière historique dans un mémoire rédigé au profit d'un certain Diego Colon y Larriategui, qui d'ailleurs fut débouté. Le procureur de la partie avait besoin, pour sa cause, d'attaquer rétrospectivement, à travers les siècles, la légitimité du second fils de Colomb, don Fernando. Comme cette preuve d'illégitimité ne résultait d'aucun document ostensible, d'aucune pièce des procès antérieurs ou pendants, le retors procureur imagina de l'induire, non pas d'une expression qu'il ne rencontrait point à son gré, mais au contraire de l'absence d'un mot qu'il prétendait nécessaire, bien qu'il ne fût pas même utile. Dans son testament, Christophe Co-

lomb recommandait à son héritier de servir une pension à Béatrix Enriquez, mère de son second fils don Fernando. Cela était fort clair. Mais le testateur n'avait pas fait précéder du titre d'épouse le nom de sa femme. L'avocat de la partie en inférait l'absence du lien matrimonial, par conséquent l'illégitimité de Fernando Colomb. Le croirait-on? cette pitoyable argutie parut un éclaircissement à Napione! Là-dessus il broda toute une série de raisonnements d'égale force, et présenta comme une découverte, par lui faite, sur la situation civile de Colomb, cette misérable induction due au grimoire du pauvre licencié Luiz de la Palma y Freytas. Napione eut ainsi, à bon compte, les honneurs d'aperçus nouveaux et piquants.

En 1809, l'antiquaire et bibliographe François Cancellieri, habile à recueillir et classifier les faits, mais dépourvu de lucidité philosophique, répéta sans examen la prétendue induction de Napione, à laquelle, il faut le dire, personne d'abord ne prit garde. Jusque-là cette téméraire assertion, hasardée dans un ouvrage de médiocre importance, n'était d'aucun péril pour la renommée de Christophe Colomb. Mais suivant ce vulgaire proverbe : « On n'est jamais trahi que par les siens, » quelques années après, un Génois, ancien Barnabite, le Père Spotorno, excité d'un vif ressentiment contre le second fils de Colomb, don Fernando, qu'il accusait d'avoir semé, à dessein, des doutes sur l'origine et le lieu de la naissance de son père, accueillit chaleureusement cette imputation de bâtardise qui servait son animosité.

Ni la preuve contraire résultant doublement de l'assertion et du silence des écrivains espagnols, ni la démonstration si logique des faits, ni le caractère presque sacerdotal du messager de la Croix n'arrêtèrent sa prévention.

Il lui fallait, à tout prix, cette tache d'origine, pour jeter à son tour du doute sur la sincérité de l'historien le plus rapproché et le mieux informé de Christophe Colomb. Dans tous ses écrits, Spotorno est revenu avec une satisfaction haineuse sur la prétendue liaison illicite de Colomb avec Béatrix Enriquez, et a renouvelé son accusation d'illégitimité contre don Fernando. Non content de l'avoir insérée, en 1819, dans son livre « De l'origine et de la patrie de Christophe Colomb, » il l'a reproduite orgueilleusement dans son Histoire littéraire de la Ligurie, mais en la donnant comme le fruit de sa propre sagacité. Ainsi que Napione s'était paré d'une argutie lointainement dérobée à un procureur espagnol aux abois, Spotorno, à force de répéter le plagiat commis sur Napione, finit par croire sa propriété personnelle, cette misérable calomnie dont il ignorait la vraie provenance.

Aux yeux des lecteurs frivoles, cette prétendue découverte de la passion cachée de Colomb fit à Spotorno une réputation de critique érudit; et lui valut, en 1823, l'honneur d'être chargé par le corps décurionnal de Gênes de la publication des documents relatifs à Colomb, dont le recueil allait former le *Codice Colombo Americano*. On lui confia le soin d'inaugurer ce volume, par une notice sur le Héros génois. Spotorno ne pouvait manquer à une si belle occasion de recommencer son imputation de bâtardise. Il a donc articulé l'accusation d'amours mystérieuses contre le père, afin d'atteindre le fils. La position officielle du Père Spotorno acquit à sa notice autant d'autorité que de notoriété. C'est par lui que se répandit l'idée de la faiblesse du Héros.

Précisément à cette époque, don Martin Fernandez de Navarrete continuait la Collection des voyages maritimes des Espagnols, entreprise par le savant don Bautista

Muñoz sur l'ordre du roi Charles IV. Écrivain facile quoique sans originalité, pourvu d'une érudition spéciale, mais privé de cette portée de regard qui tient à la hauteur de l'esprit, Navarrete, cumulant plusieurs charges, plusieurs honneurs, poussait à l'adoration son respect de la majesté royale. Outré de la franchise de Bossi et surtout de son traducteur français, qui a rappelé succinctement l'ingratitude de Ferdinand le Catholique envers Christophe Colomb, il prit à tâche de disculper le plus ingrat en calomniant le plus généreux des hommes. La vengeance arma sa plume. Dans tout le cours de ses recherches, Navarrete n'avait rien trouvé qui fît suspecter les relations de Colomb avec Béatrix Enriquez. Toutes ses annotations montraient Fernando Colomb comme un fils légitime de l'Amiral de l'Océan. La calomnie de Spotorno vint lui donner une arme nouvelle.

A partir de ce moment, s'échafaude tout un système d'accusation. Colomb a quitté furtivement le Portugal pour frustrer ses créanciers. S'il a montré une grande patience, dans les délais que fit subir la cour d'Espagne à son projet de découvertes, cette constance, cette force d'âme que l'on attribuait à la fermeté de sa foi catholique, s'explique par une cause secrète : Colomb aimait éperdument une beauté de Cordoue qu'il avait rendue mère. Par conséquent, chez lui les apparences religieuses n'étaient qu'une habileté de conduite ; il se conformait extérieurement aux habitudes de la cour, alors fort rigide sur les mœurs. L'indélicatesse et l'hypocrisie une fois admises, Navarrete poursuit avec avantage ses accusations, montre l'avidité insatiable de Colomb, semble admettre quelques actes de déloyauté et de malversation. En torturant et tronquant le récit d'Oviedo, ce vieil ennemi de Colomb, il suppose des crimes non qualifiés, des fautes cachées pour



lesquelles on cherchait à le punir sans châtiment public. Après, viennent les griefs de violence et de cruauté. Le courtisan a calomnié Colomb à outrance, pour mieux louanger la clémence du roi Ferdinand, qui, prétend-il, lui fit grâce, le traita avec faveur.

Navarrete cherche ensuite à juger Colomb au point de vue de la philosophie de l'histoire. Il trouve que « ses défauts furent le propre de la fragilité humaine, et probablement de l'éducation qu'il reçut, de la carrière qu'il embrassa, et du pays où il naquit, pays où le trafic et le négoce formaient la principale branche de la richesse tant particulière que publique. » Navarrete ne croit pas, pour parler ainsi, diminuer la gloire de Colomb « comme auteur de la découverte du Nouveau Monde, » et il s'appuie sur des exemples, « Alexandre dominé par la colère et ensuite par la superstition; Alcibiade rempli de qualités admirables et de vices infâmes, César réunissant à des qualités éminentes une ambition démesurée, etc., n'en sont pas moins présentés sous les plumes de Plutarque et de Cornelius Nepos, comme des hommes dignes de l'admiration de tous les siècles[1]. » C'est ainsi qu'est apprécié le disciple de Jésus-Christ! on croit l'honorer beaucoup en le comparant aux grands hommes du paganisme!

Avant que les élucubrations passionnées de Navarrete fussent entièrement imprimées, Washington Irving, qui se trouvait en Espagne, put en prendre connaissance. Bien que protestant, et par cela plus étranger que Spotorno et Navarrete aux sentiments qui animaient Colomb, il conçut toutefois de ce grand homme une idée plus haute et plus juste. Sa rectitude d'esprit, s'aidant de ses recherches bibliographiques, lui montra le myopisme et la partialité de

[1] Navarrete. *Coleccion de los Viages y Descubrimientos que hicieron*, etc., t. I, introduccion, § 57.

ces deux collecteurs de matériaux d'histoire. Tout en subissant jusqu'à un certain degré leurs influences, et n'osant pas se mettre en opposition ouverte avec Navarrete, il n'admit qu'une partie de ses accusations ; les mitigea, et ne hasarda les interprétations de Spotorno qu'avec une hésitation voisine de la répugnance, ce dont ce dernier lui a gardé rancune.

Loin de pardonner en vieillissant, le Père Spotorno, toujours ulcéré contre Fernando Colomb, et tirant vanité d'une conjecture de bâtardise si avidement recueillie par Navarrete, y retourne avec une ostentation puérile. Il se vante de sa prétendue découverte : tandis que le honteux mérite de cette erreur revient de droit à Napione. Dans les annotations à l'édition génoise de Washington Irving, le Père Spotorno, le véritable inspirateur des notes anonymes, fait à l'auteur américain un reproche de sa timidité. Il l'attribue à ce qu'il n'a pas lu son ouvrage sur l'origine et la patrie de Christophe Colomb. Il ressasse ce qu'il a déjà dit dans l'ouvrage *Della Origine*, dans le *Codice Colombo Americano*, dans l'*Histoire littéraire*. Non content de se répéter, il ajoute par voie d'induction de nouvelles bévues à ses erreurs précédentes, et achève de prouver combien il est étranger à Christophe Colomb.

On en jugera par un seul exemple :

Spotorno s'étant mépris sur quelques mots de Pierre Martyr, au sujet d'un Indien des îles Lucayes, baptisé en Espagne, ayant eu pour parrain don Diego Colomb, frère de l'Amiral, et par cela nommé « Diego », suivant la coutume chrétienne, confond ce Lucayen, qui servait d'interprète à l'Amiral, avec son parrain lui-même don Diego, frère de l'Amiral ; et nous parle sérieusement du mariage du Génois don Diego Colomb avec une Indienne d'Haïti, tandis que ce fut l'interprète lucayen Diego, qui épousa l'In-

dienne. Ceci n'est encore qu'une erreur de personne, de situation, une invraisemblance grossière. Mais, ce qui devient coupable, c'est que sur cette inepte donnée, Spotorno ose porter une accusation contre le caractère de Colomb. Il assure qu'il retira du métier, où il faisait son apprentissage de cardeur, son jeune frère Diego, pour le former à la navigation; mais que rougissant de lui, pendant un certain temps, tout en le gardant à son bord, «il ne voulut pas l'avouer comme son frère, et le fit passer pour son domestique[1].»

Spotorno trouve que Béatrix Enriquez n'était point noble; qu'elle devait être fort pauvre; et que les remords de Colomb, et sa crainte d'en laisser voir la cause, prouvent manifestement qu'effet de la fragilité humaine, sa liaison avec Béatrix Enriquez n'était point cimentée d'un lien légitime.

L'insistance de Spotorno, le ton péremptoire de son affirmation, surtout le manque de contradicteurs en ont imposé à ses concitoyens. Ses accusations, loin d'être combattues, se trouvant reproduites avec empressement, il a passé pour une sorte d'oracle à Gênes et dans toute la Ligurie. Spotorno, nous nous plaisons à le reconnaître, s'était livré à des recherches patientes, avait fait preuve de patriotisme dans la discussion sur l'origine de Colomb. Mais en dehors de cette question, purement locale, il n'a rien compris à l'œuvre de la Découverte. Il n'a pas plus connu ce héros qu'il n'a connu son fils don Fernando; et il ne s'est pas plus douté du caractère de cet historien, que de la condition de sa mère, comme nous l'allons voir. Cependant en Italie on ne cite Spotorno qu'avec déférence. Son opinion est de

[1] « Per alcun tempo non volle annunziarlo per fratello, e lo facea credere un suo familiare. » — Spotorno, *Della Origine e della patria di Cristoforo Colombo*, lib. II, p. 180.

grand poids. Il passe chez ses compatriotes pour avoir restauré la gloire de Colomb, dont il est le pire détracteur. Les Liguriens lui accordent une telle créance qu'ils ont répété avec candeur son accusation, malgré leur ardente admiration de l'homme qui rend leur capitale immortelle.

Dans la belle publication des LIGURIENS ILLUSTRES, l'abbé Gavotti, chargé de la notice sur Christophe Colomb, le présente comme le Héros de la gloire, et débute par ces mots qui donnent la mesure de son égarement : « L'homme a déjà été défini l'animal de la gloire. Cette noble passion, germe des actions immortelles, est particulièrement celle des génies supérieurs... Peu d'hommes eurent autant de titres à la gloire que Christophe Colomb, qui en fut le champion et la victime [1]. » Et le bon abbé le montre, dès l'école enfantine, stimulé par la gloire ; plus tard, sur un navire, piqué de la gloire ; enfin, par amour de la gloire et le désir d'attirer sur lui les regards, tentant son entreprise.

Imbu de Spotorno, le professeur Angelo Sanguineti, dans son abrégé de la vie de Christophe Colomb [2], renouvelle ses erreurs, touchant l'intrigue amoureuse avec Béatrix Enriquez. Spotorno lui a inoculé son animosité contre Fernando Colomb, qu'il accuse d'avoir obscurci l'origine de son père. Partageant leurs préventions, l'avocat Jean-Baptiste Belloro, archiviste de l'ancien Office de Saint-Georges, ose accuser Colomb d'*avoir su quelquefois mentir* quand il y trouvait avantage [3]. La considération que té-

[1] Gavotti. *Elogi di Liguri illustri*, vol. I, p. 257. Genova, 1846.

[2] Sanguineti, *Vita di Cristoforo Colombo*, Genova, 1846.

[3] « Che Cristoforo seppe qualche Volta per suo vantaggio mentire. » — *Lettera dell' avvocato Giovanni Battista Belloro*. Savona, 12 Maggio, 1826.



moignent généralement à Spotorno tous les écrivains de la Ligurie (sauf leurs dissidences sur la question d'origine), leur crédule répétition de ses pauvretés, les égards mutuels dont ils usent envers leurs erreurs réciproques, n'auraient pas cependant tiré à conséquence, si Navarrete n'avait saisi, avec une joie méchante, la dénonciation de Spotorno contre les prétendus amours de Colomb à Cordoue. Et même cette accusation n'aurait pas eu d'éclat fâcheux, dépourvue qu'elle était de fondement, sans le crédit qu'a voulu lui accorder l'illustre Humboldt, en couvrant de son nom encyclopédique les errements de Navarrete.

Après l'histoire de Washington Irving, l'ouvrage qui traite le plus expressément et le plus largement de Colomb, est assurément celui qu'a publié M. de Humboldt, sous le titre d'EXAMEN CRITIQUE DE L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE DU NOUVEAU CONTINENT. Ces deux ouvrages composent donc uniquement le fond de la science et de l'histoire, relativement à la découverte du Nouveau Monde. L'un par sa grande popularité, l'autre par son autorité magistrale, ont fixé et presque formé l'opinion. Les académies, les sociétés savantes, les astronomes, les naturalistes, les marins surtout n'ont sur Colomb que les propres sentiments de M. de Humboldt. Nous-même nous avions cru d'après lui, avant d'examiner par nos yeux. Mais quelle que soit notre estime de ses jugements, en matière de sciences physiques, nous sommes forcé de l'avouer : dans son Histoire de la géographie du Nouveau Continent, au milieu de discussions aussi rapides que lumineuses, et en tout dignes de leur auteur, les actes et surtout les pensées de Christophe Colomb nous paraissent interprétés par un esprit étranger, et, qu'il nous soit permis de le dire, antipathique à sa nature.

Entre les deux genres d'intuition de Colomb et de Humboldt se creuse un abîme plus grand que l'Atlantique. Ces deux hommes ont été voyageurs sur ce globe : Colomb, sur mer ; Humboldt, par terre. Tous deux ont observé curieusement la création ; mais chacun du point de vue particulier de ses croyances et de ses prédispositions morales.

Colomb, chaleureux disciple du Verbe, vivant d'une foi robuste, s'est émerveillé à l'aspect des magnificences de son Créateur. Sa contemplation, semée de ravissements, débordante de poésie, s'élevait comme un hymne avec la mélodie des brises, chargées des parfums inconnus de ces régions nouvelles. Humboldt, tout en recevant dans l'ampleur de son esprit l'impression multiple des harmonies terrestres, ne se départit jamais du sang-froid philosophique de l'observation, et ne se laisse point entraîner au delà des limites de l'apparence.

Tandis que dans ses explorations, Colomb découvrait incessamment le Seigneur, son bienfaiteur et son maître, Humboldt n'est jamais parvenu qu'à rencontrer les grandes forces de la nature, les lois de la nature, la majesté de la nature.

Colomb avait une foi implicite au providentiel, à l'action divine qui se manifestait en lui et pour lui. Les communications de l'invisible au terrestre, l'influence de l'immuable sur l'amovible et l'accidentel lui étaient choses sûres. Ses émotions se proportionnaient à l'immensité de son œuvre, et ne le détournaient point de son but : la gloire du Verbe fait chair ! Au nom du Rédempteur, il s'en allait glorieusement convié aux mystères de l'inconnu et de l'infini. Humboldt, au contraire, n'ayant plus à découvrir l'espace, puisque la forme et l'étendue de cette planète étaient déjà exactement déterminées, ne pouvait pré-

tendre qu'à vérifier certaines explications météorologiques, à enrichir la flore universelle, à augmenter des collections minérales, à saisir peut-être les indices de quelque loi générale du globe, et à décrire l'ensemble de sa physionomie cosmique.

L'illustre Humboldt aurait voulu être Colomb, s'il n'avait pas été Humboldt. Il paraît parfois trouver en lui un rival posthume, qui l'a devancé dans les contrées équinoxiales, et dont la pénétration a deviné plusieurs des grands principes de la nature. Il a plus d'une fois envié ses impressions sublimes, et s'est secrètement comparé à lui, en mainte occurrence. Il s'est occupé sérieusement de ses actions, de ses habitudes intimes, de ses écrits. Malgré cette sympathie parcellaire, Humboldt ne pouvant comprendre le principe immortel d'une telle foi, la sublimité d'un tel but, a méconnu les principales phases de la vie de Colomb. Il n'a pas pu le voir, à la fois, tout entier. Quand il a cédé à quelque mouvement d'admiration pour son génie ou sa tendresse de cœur, on dirait qu'il craint de se laisser dominer par cette noble image, et cherche systématiquement à la rabaisser. Sans épouser l'animosité de Navarrete, il accueille, en se dispensant de toute vérification, les assertions passionnées de celui-ci contre sa dureté, son avidité, sa dissimulation; par cela qu'il a d'abord admis l'accusation contre sa chasteté.

Ici même Humboldt surpasse Navarrete. Il rit d'un rire déplorable, à la prétendue chute du grand homme. Cette faiblesse lui paraît un *fait piquant* que « Navarrete a dévoilé avec beaucoup de sagacité, par le rapprochement des dates, » il admet que ce fut moins la persuasion de ses amis et sa prédilection pour l'Espagne « qui empêchèrent Christophe Colomb de retourner à Lisbonne et d'accepter les nouvelles offres du roi de Portugal, conte-

nues dans une lettre du 20 mars 1488, que les amours et la grossesse avancée d'une belle dame de Cordoue, doña Béatrix Enriquez, mère de don Fernando Colombo, fils naturel de l'Amiral, né le 15 août 1488[1].» Telle est la conclusion de Humboldt. Il engage imprudemment son grand nom, sur le dire d'autrui, sans avoir examiné par lui-même.

Nous affirmons qu'ici Humboldt n'a rien lu par ses yeux, il s'en est tenu à Navarrete, qui s'en est rapporté à Spotorno, lequel s'en était rapporté à Napione, qui s'en était rapporté, lui, à la chicane d'un procureur perdant son procès! Cependant cette accusation a été si généralement admise, qu'elle tient lieu d'un fait acquis. Plus de quatre-vingts écrits de divers acabits l'ont répétée, les uns après les autres. Aujourd'hui cette calomnie, âgée de cinquante-deux ans, se sent si fort accréditée, qu'elle prend des airs de document historique; s'appuyant sur des dates certaines et des noms respectés. Et l'on ne trouverait peut-être pas un seul écrivain, de premier ou de dernier rang, qui, en traitant ce sujet, osât prendre sur lui de ne pas répéter pour la quatre-vingt-unième fois cette erreur.

Nous allons cependant, s'il plaît à Dieu, y mettre fin.

Nous protestons formellement contre cette assertion calomnieuse. Nous nions le fait de liaison illicite. Nous nions les détails qui s'y rattachent. Nous affirmons que doña Béatrix Enriquez, de Cordoue, était devant l'Église l'épouse de Christophe Colomb, Génois. Nous démentons sa pauvreté. Nous démentons sa roture. Nous démentons son état de grossesse, lors du message du roi de Portugal. Nous démentons cette prétendue passion de Colomb pour

[1] Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géographie*, etc., t. I, p. 104.

Béatrix, qui l'aurait seule retenu en Espagne, contrairement à d'autres intérêts.

Et tout ce que nous avançons ici, nous le prouvons à l'instant même.

§ V.

Du vivant de Colomb, jamais la nature de ses rapports avec Béatrix Enriquez ne fut suspectée, et la légitimité de son second fils mise en question. L'idée d'une pareille accusation ne vint pas à ses ennemis. Après sa mort, on n'en surprend nulle part la trace. Elle ne se voit dans aucun auteur contemporain; elle ne s'est jamais glissée dans une histoire espagnole. Or, c'était à l'Espagne, plutôt qu'à l'Italie, de connaître la situation civile de Christophe Colomb. En Italie même, pendant plus de trois cents ans, on ne rencontre pas une semblable imputation. Non-seulement les historiens n'accusent point Colomb de liaison illicite, mais ils parlent formellement de son mariage; et les plus graves d'entre eux, Tiraboschi notamment, disent qu'il avait épousé en secondes noces Béatrix Enriquez [1].

Aucun empêchement ne s'opposait à leur union. Celle que M. de Humboldt se plaît à nommer « une belle dame de Cordoue [2] » était *demoiselle* et libre de tout engagement [3]. La grande pauvreté et la roture de Béatrix Enri-

[1] « Prese a seconda moglie Beatrice Enriquez da cui naquegli Ferdinando lo Scrittor della sua vita. » — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. VI, lib. I, cap. VI, § 12.

[2] A. Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau Continent*, t. II, p. 333.

[3] « Doncella noble. » — Diego Ortiz de Zuñiga, *Annales Ecclesiasticos y seculares de la muy noble y muy leal ciudad de Sevilla*, etc., libro XIV, fol. 496.

quez, que Spotorno relève comme pour signaler des obstacles, sont deux erreurs matérielles.

Le manque de fortune n'aurait pas arrêté Colomb. A cette époque, lui-même qu'était-il pour l'Espagne? Un géographe étranger, sans appui, veuf, chargé d'un enfant, copiant des livres, faisant des cartes pour gagner sa vie. Dans son premier mariage, en Portugal, s'il avait rencontré la beauté, la naissance et la vertu, assurément il n'avait pas recueilli des richesses. Le père Spotorno tire du testament de Colomb, la preuve que Béatrix était fort pauvre, par cela qu'il recommande à son héritier de lui faire une pension. Intrinsèquement, cette preuve est sans valeur. Mais nous trouvons, au contraire, la dénégation de la pauvreté de Béatrix dans une circonstance relative à l'exécution de cette disposition testamentaire. Dans les premières années, Béatrix Enriquez touchait de l'héritier de Colomb annuellement une pension de dix mille maravédis, dans sa demeure de Cordoue. Par la suite, les payements furent irréguliers; elle ne réclama point. Quand l'héritier les cessa entièrement, pendant plusieurs années consécutives, elle ne se remua pas davantage. Jamais elle ne prit la peine de lui remettre son devoir en mémoire. Il fallut que, lui-même, finît par se rappeler son oubli [1]. Ce peu d'empressement à réclamer l'arriéré, la noblesse de ce silence, nous semblent réfuter péremptoirement l'accusation de pauvreté extrême.

Le manque de naissance ne pouvait empêcher ce mariage; car, de l'aveu de tous les historiens, Béatrix Enriquez était noble. Spotorno seul veut le contraire. Mais ici nous lui opposons un témoin qui fut ailleurs son complice, Navarrete lui-même. En sa qualité d'Espagnol, il ne peut

[1] Pleito, *Memorial ajustado sobre el hecho.*

contester ce fait notoire : la noblesse de Béatrix Enriquez. Il l'a dit fille noble et des plus qualifiées de Cordoue [1]. Sa condition la mettait naturellement en évidence. Son frère utérin, l'honorable Rodrigo de Arana, était renommé à Cordoue, et l'Historiographe impérial l'appelle « honnête gentilhomme [2]. » Son neveu, Diego de Arana, accompagna Colomb dans sa première découverte en qualité d'inspecteur général de la flotte. Ramusio rappelle qu'il était « bon gentilhomme de Cordoue, » et sa noblesse devait être bien reconnue, pour que Colomb plaçât sous ses ordres, deux Officiers de la Couronne, en le nommant gouverneur du fort de la Navidad [3]. Au troisième voyage de l'Amiral, un jeune frère de doña Béatrix, Pedro de Arana, commande l'un de ses navires ; car, par suite de leur alliance, il y eut toujours des Arana de Cordoue avec les Colomb. Après la mort de l'Amiral, et celle de son fils, son successeur, on voit encore un Diego de Arana, dans la maison de la vice-reine des Indes, où sa qualité comme son alliance lui donnaient le pas sur tous les officiers [4] de l'illustre veuve doña Maria de Tolède. La noblesse de Béatrix Enriquez est également constatée, dans la notice nécrologique de son fils Fernando, recueillie par l'annaliste de Séville [5].

[1] « Doña Beatriz Enriquez doncella noble y principal de aquella ciudad. » — Navarrete, *Dissertation sobre la historia de la Nautica, parte tercera*, § 19, fol. 152.

[2] Oviedo, *La historia natural y general de las Indias*, libr. II, cap. XII.

[3] Rodrigo de Escovedo et Pedro Guttierez, qui avaient l'un et l'autre une charge à la cour.

[4] Testament de Diego Mendez, du 6 juin 1536, reçu par Fernand Perez, notaire royal. Diégo de Arana y est le premier témoin parmi les gentilshommes les plus qualifiés. — *Collection de Navarrete*, t. I.

[5] Diego Ortiz de Zuñiga, *Annales Ecclésiastiques de Séville*, liv. XIV, fol. 496.

Sa pureté de race fut, plus tard, invoquée même par les descendants du premier mariage de Colomb. En 1671, don Pierre Colomb rappelait, dans l'intérêt de sa cause, à la reine d'Espagne, pendant la minorité du roi Charles II, que les deux fils du grand-amiral de l'Océan avaient eu pour mères des femmes de la plus ancienne noblesse [1].

Voyons maintenant, si la passion de Colomb pour « la belle Dame de Cordoue » fut le véritable motif qui le fixa en Espagne, malgré les offres du roi de Portugal? Tant pis pour l'illustre Humboldt, s'il reçoit des faits un démenti quelque peu rude. Que ne vérifiait-il les calomnies de Navarrete avant de les prendre sous son égide?

D'abord, quand la lettre du roi Joam II parvint à Colomb, vers la fin d'avril 1488, la grossesse de Béatrix, que l'on a dit être, en ce moment, avancée de quatre mois et demi, n'existait plus; puisque son accouchement remontait au 29 août de l'année précédente. Fernando Colomb, né à Cordoue, le 29 août 1487 [2] (et non pas le 15 août 1488 comme l'a dit fautivement Navarrete, reproduit par M. de Humboldt sans vérification), était donc âgé de 8 mois, quand parvint à son père la lettre du roi de Portugal. Ce ne fut donc pas la position délicate de Béatrix, qui fit rejeter les offres de ce souverain.

Les historiens protestants s'accordent à dépouiller Colomb du mérite de sa patience, pour l'attribuer aux charmes de Béatrix Enriquez. Seule elle put le déterminer à

[1] « Y Diego y Fernando, ambos hijos de nobilissimas madres. » — *Mémoire de Pedro Colon de Portugal, rapporté dans le* PLEITO DE LA CASA DE VERAGUAS, *et les pièces justificatives de Mgr Luigi Colombo*, p. 136.

[2] Diego Ortiz de Zuñiga, *Annales Ecclesiasticos y seculares de la muy noble y muy leal ciudad de Sevilla*, libro XIV, fol. 496.



rester si longtemps en Espagne, et lui faire supporter les délais qu'il éprouva.

Les dates vont répondre à cette imputation.

Comme ces rares fleurs qu'on ne transplante point, qui naissent, brillent et meurent sur le terrain où elles sont écloses, Béatrix Enriquez, née, élevée et mariée à Cordoue, ne dépassa jamais les murs de l'antique cité. Colomb ne put jamais goûter le charme de sa présence qu'en venant lui-même à Cordoue. Or, Cordoue est précisément la ville où il s'est le moins souvent et le moins longtemps trouvé, durant sa résidence en Espagne. Il n'y fit qu'un seul séjour de plusieurs mois consécutifs, dans la première année de son débarquement, qui fut celle de son mariage. Depuis lors, ses apparitions à Cordoue furent courtes et rares; car le devoir l'appelait impérieusement autre part. Les documents officiels en font foi.

En 1486, déjà Colomb a pris domicile dans les antichambres.

En 1487, il est à Salamanque pour soumettre son plan au Congrès scientifique, réuni par ordre royal dans cette célèbre Université [1]. Il y passe l'hiver et une partie du printemps.

Il suit sans cesse la cour. Des mandats payés par le trésorier François Gonzalez de Séville prouvent qu'en mai, juillet, août et octobre, il est loin de Cordoue [2]. La

[1] On sait que la Cour passa une partie de l'hiver à Salamanque cette année-là pendant le congrès. Elle en partit le 25 janvier 1487. — *Cronicon de Valladolid*, 1487, *Enero*, 26.

[2] On voit sur le registre de François Gonzalez : — Le 5 mai 1487, donné à Christophe Colomo, *étranger*, trois mille maravédis. — Le 27 août 1487, donné à Christophe Colomo, quatre mille maravédis pour aller à la cour, par ordre de leurs Altesses, ce qui fait sept mille maravédis avec les trois mille qu'il a reçus, par payement du 3 juillet. — *Coleccio diplomatica*, n° 2.

grossesse de Béatrix le retenait si peu auprès d'elle, qu'au moment où elle accoucha, le 29 août, il était absent. L'avant-veille, il avait touché quatre mille maravédis et était allé à la cour, où le mandaient les souverains. Un payement fait en octobre prouve encore son absence de Cordoue [1]. L'hiver arrive : la cour s'établit à Saragosse; Colomb s'y transporte.

En 1488, il est à Séville. C'est là que le roi de Portugal lui adresse sa lettre datée du 20 mars. Ensuite il continue ses sollicitations. Dans l'été, il touche pour ses frais de voyage une somme de trois mille maravédis [2]. La cour se fixe pendant l'hiver à Valladolid ; Colomb s'y rend.

En 1489, Colomb était encore éloigné de Cordoue, puisque c'est de cette ville même que, le 12 mai, l'ordre fut expédié à Séville et en d'autres lieux, de loger gratuitement Christophe Colomb, appelé à la cour pour le service des rois [3]. Il vint, en effet, à Cordoue ; mais n'y put rester que quelques jours. On sait qu'il fit, comme volontaire, la campagne de Baza. Or, cette guerre commença à la fin de mai, et ne fut terminée que le 4 décembre.

En 1490, Colomb se trouva l'hôte du duc de Medina Sidonia ; et peu après devint celui du duc de Medina Céli, qui fut sur le point de faire les frais de l'expédition projetée.

En 1491, nous voyons encore Colomb résider chez le duc de Medina Céli, et de là essayer de nouvelles tentatives auprès de la cour. Une lettre de ce riche seigneur,

[1] « 15 de octubre de 1487 di á Cristóbal Colomo, cuatro mil maravedis que sus Altezas le mandaron dar. »

[2] « En 16 de junio de 1488, di á Cristóbal Colomo, tres mil maravedis por cédula de sus Altezas. »

[3] *En el Archivo del Ayuntamiento de Sevilla*, lib. III, *de Cartas reales*. — Documentos diplomaticos, num. 4.

adressée au grand cardinal d'Espagne, le 19 mars 1493, rappelle qu'il a donné l'hospitalité à Colomb pendant deux ans [1], qu'il a ainsi contribué à le retenir en Espagne, et il se prévaut de ce service à la couronne pour demander une faveur.

Qu'on juge d'après ces faits, d'après ces dates, si ce fut la fascination de « la belle dame de Cordoue » qui retint Colomb en Espagne. On oublie qu'en 1488, il avait cinquante-deux ans révolus ; qu'il comptait près de trente-six ans de navigation ; que sa maturité de raison et sa piété sincère ne pouvaient permettre à une affection illégitime de germer dans son cœur. Que d'ailleurs son élévation d'esprit, sa fermeté imposaient silence à ses passions, refoulées moins par l'âge et la pauvreté, qu'écrasées sous le poids de cette immense pensée qui recélait l'autre moitié du globe.

Nous dirons en son lieu dans quelles circonstances Colomb épousa doña Béatrix Enriquez. Ici nous nous bornerons uniquement à rétablir le fait. Son union fut légitime, et il ne se laissa subjuguer au détriment d'aucun de ses devoirs.

L'Historiographe royal d'Espagne, Antonio de Herrera, dont l'impartiale sagacité et l'exactitude sont unanimement reconnues, a levé tout doute sur le second mariage de Colomb. Voici ses paroles : « Après le décès de cette première femme, il en épousa une seconde, appelée Béatrix Enriquez, de la ville de Cordoue, dont il eut Fernando, gentilhomme vertueux, fort expérimenté dans la science des bonnes lettres [2]. »

[1] « Y por yo detenerle en mi casa dos años, y haberle enderezado á su servicio, se ha hallado tan grande cosa, etc. » *Orig. en el real archiv. de Simanc.* — Documentos diplomaticos, nº 14.

[2] Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans*

Navarrete objecte qu'on n'a pas trouvé jusqu'à ce jour l'acte de mariage, et qu'on ne le produira pas. Mais on n'a pas trouvé non plus son acte de baptême, s'ensuit-il que Colomb ne fut pas baptisé? On a de la peine à s'expliquer comment l'idée d'une liaison adultère a pu être admise contre l'évidence des faits et la démonstration du plus vulgaire bon sens. Comment un commerce scandaleux aurait-il été toléré par la famille vertueuse de doña Béatrix? La vengeance de cette noble maison n'aurait-elle pas contraint le séducteur à réparer sa faute? Quoi! ce serait Cordoue, pays privilégié de la médisance [1], que Colomb aurait choisi pour y faire élever son premier fils? Il aurait chargé sa maîtresse, adultère, de veiller à son éducation? Il le lui aurait envoyé par le digne ecclésiastique l'abbé Martin Sanchez? Et la Reine, si rigide pour les mœurs, aurait donné comme pages à son fils unique, l'Infant don Juan, les deux frères Colomb; l'un, légitime; l'autre, bâtard adultérin? Les vénérables religieux avec lesquels Colomb passait une partie de sa vie, auraient-ils été complices ou dupes de ces relations criminelles? Car on ne pouvait ignorer ses rapports avec Cordoue et la nature des liens qui l'y ramenait. A cause de cette publique renommée, Cordoue passait pour son domicile réel, bien qu'il n'y eût jamais résidé pendant six mois de suite. Un document authentique le prouve. Le 23 mai 1493, pendant que sa femme doña Béatrix surveillait à Cordoue l'éducation de ses deux fils, Colomb obtint la prime de pre-

dans les îles et terre ferme des Indes occidentales. — Première décade, liv. I, chap. VII.

[1] L'oisiveté babillarde, les élégances raffinées et la coquetterie paresseuse des femmes de Cordoue étaient proverbiales en Espagne. Pour les en punir, la reine Isabelle les déclara, pendant un temps, déchues de tout droit aux acquêts matrimoniaux.

mière découverte, consistant en une rente viagère de dix mille maravédis. Il fallait déterminer un lieu de payement. Pour sa commodité, on lui assigna le payement à son domicile présumé, à Cordoue par conséquent[1]. Cette rente fut établie sur les redevances des boucheries de Cordoue.

Les historiens contemporains de Fernando Colomb ne se doutent pas de son illégitimité. Ils le traitent d'après les faits; et conséquemment en fils légitime de l'Amiral. S'ils n'ont pas cherché à établir sa qualité, c'est qu'elle n'était contestée de personne. La légitimité de don Fernando résulte hautement de l'ensemble des faits.

D'abord, dans les relations internes de la famille, aussi bien que dans les rapports extérieurs et publics, aucune différence, sauf celle de l'aînesse, n'est faite entre Diégo et Fernando Colomb. Leur début dans le monde a lieu simultanément, en l'absence de leur père. Ils sont présentés ensemble à la cour, le même jour, par leur oncle paternel don Barthélemy Colomb, qui était allé les chercher à Cordoue [2]. L'un et l'autre entrent au même titre, avec le même rang, pour le même service, dans la maison du prince royal. Et D. Eustaquio, petit-fils de Navarrete, fait cet aveu : Fernando Colomb étant page de l'Infant don Juan, se trouvait avec son frère, l'un des plus favorisés du prince [3]. Plus tard tous deux passent au service de la Reine. Loin d'établir entre les deux frères la moindre différence défavorable au plus jeune, c'est précisément ce

[1] « Los dichos diez mil maravedis situados en las alcabalas de las carnearias de la ciudad de Cordoba. — *Annotation au titre de rente du 23 mai* 1493. — Document. diplomat., num. XXXII.

[2] Fernando Colomb, *Histoire de l'Amiral,* chap. LX.

[3] *Coleccion de documentos ineditos para la Historia de España,* por D. Miguel Salva y D. Pedro Sainz de Baranda, tomo XVI, p. 291.

dernier qu'Isabelle nomme le premier son page, avant d'accorder à l'aîné cette faveur. La nomination de Fernando précéda de vingt-quatre heures celle de son frère aîné don Diégo Colomb [1].

La convention passée entre la couronne de Castille et Colomb dans la plaine de Grenade, le 17 avril 1492, en établissant l'hérédité de ses dignités dans la personne de l'*aîné* de ses fils, constate implicitement que Diégo, l'enfant du premier lit, n'est pas seul. Le prologue du Journal de Colomb rappelle que les souverains ont promis l'hérédité à l'*aîné* de ses fils. Le décret royal du 20 mai 1493, qui accorde des armoiries royales à Colomb, parle de *ses* fils. L'acte d'institution du Majorat fondée par Colomb implique évidemment son état de mariage. Car d'une part il prévoit le cas où il aurait encore d'autres enfants, outre ses deux fils qu'il nomme[2]; et d'autre part, il n'admet pas la possibilité d'une nouvelle union, puisqu'il ne stipule aucune réserve ou douaire pour une nouvelle épouse. Cette dernière condition eût été pourtant capitale et indispensable. A cette époque, le grand Amiral cassé, vieilli et infirme, ne pouvait espérer une alliance conforme à son rang, sans constituer à sa future épouse des avantages considérables.

La manière libre et naturelle dont Colomb parle de ses deux enfants, l'affection expansive de ses paroles au sujet de son plus jeune fils, dans sa correspondance officielle avec les souverains, dénotent l'éloignement de toute contrainte

[1] Don Fernando fut nommé le 18 février 1498, et don Diégo, son frère aîné, le lendemain 19 février. — *Libros de quitaciones de la Casa Real, en el archivo de Simancas, letras* D. y H. — Coleccion diplomatica, num. cxxv.

[2] *Institucion del Mayorazgo. — 22 de febrero de 1498.* — Documentos diplomaticos, n° cxxvi.

de pensée, de toute précaution de style [1]. Sa façon de relever les précoces dispositions et les jeunes services de cet enfant, suffirait pour certifier la légitimité de Fernando. Si sa naissance eût été honteuse, l'Amiral serait-il revenu complaisamment sur ce sujet? Aurait-il osé envoyer cet adolescent complimenter le Gouverneur portugais d'Arcilla, qui avait parmi ses officiers des parents de sa première femme doña Felippa Mognis de Perestrello? Et cette particularité nous aurait-elle été rapportée par don Fernando lui-même [2]? Jamais un bâtard aurait-il rappelé cette circonstance, secrètement humiliante pour lui?

La légitimité de Fernando, démontrée par l'unanime croyance de ses contemporains, justifiée par les maternelles bontés de la reine Isabelle, les égards du Roi Catholique, l'estime particulière de l'empereur Charles-Quint, se corrobore d'une nouvelle preuve. L'arbre généalogique de la famille de l'Amiral porte le nom de Fernando, immédiatement après celui de don Diégo, son aîné, et sur la même ligne [3]. Dans les généalogies présentées par les Colomb d'Italie devant les tribunaux espagnols, lors du procès de la succession, Fernando fut toujours mis sur la même branche que don Diégo. La consultation si souvent citée du sénateur Jean-Pierre Sordi, pour Balthazard Colomb, prouve que le célèbre jurisconsulte était loin d'avoir le moindre doute sur la légitimité de don Fernando [4]. Dans son mémoire en cour d'appel, daté du 15 juillet

[1] *Lettre aux Rois*, du 7 juillet 1503, écrite de la Jamaïque.

[2] *Historie del sign. don Fernando Colombo*, etc., cap. LXXXV.II.

[3] Les arbres généalogiques des Colomb, qu'on a produits depuis trois siècles, distinguent scrupuleusement la qualité des personnes. On y désigne les *bâtards*, les *adultérins*; et le nom de don Fernando Colomb y figure invariablement parmi les légitimes.

[4] *Joannis Petri Surdi consilium*, § XI, n° 261 du dossier.

1792, un grand juriste de Madrid, don Perez de Castro, repoussant dédaigneusement, par une simple note marginale, l'insinuation du procureur de la Palma y Freitas, débouté en première instance, déclarait qu'en aucune partie des pièces du procès, il n'avait trouvé la preuve que Fernando ne fût pas légitime [1]. Sur l'arbre généalogique des Colombo de Cuccaro, que nous a montré à Rome leur dernier descendant, le nom de don Fernando est à côté de don Diégo et au même titre; et jamais dans sa famille il n'y eut le moindre doute touchant la légitime naissance de don Fernando. Mgr Luigi Colombo reconnaît très-explicitement le mariage de Colomb avec la noble mère de don Fernando [2]. Enfin ces assurances reçoivent leur dernière et irréfragable garantie de la propre main de Christophe Colomb. Dans une lettre adressée aux personnes qu'il pensait devoir appuyer ses réclamations à la cour d'Espagne, il leur rappelle que, pour le service de la couronne, il a tout quitté : FEMME ET ENFANTS [3], et n'a jamais eu la douceur d'être en famille.

Le brouillon de cette lettre, en entier de la main de l'Amiral, existe encore aujourd'hui. Sa copie fait partie de la Collection Diplomatique imprimée en 1825. Et, chose piquante, l'authenticité autographique de ce document, qui réfute si péremptoirement Navarrete, a été constatée par Navarrete lui-même, en sa qualité officielle! Il n'a pu l'ignorer. Mais aveuglé par sa passion, il a regardé sans lire,

[1] *Don Perez de Castro*, « en ninguna parte de estos autos hemos visto prueba de que Fernando no fuese hijo legitimo. » *Informacion juridica*, pág. 101, verso. — Pleytos de los descendientes de Colon.

[2] *Patria e Biografia del Grande Ammiraglio*, p. 208, 299.

[3] Christophe Colomb, « Y dejé muger y fijos que jamas vi por ello. » — *Coleccion diplomatica*, núm. CXXXVII. Orig. en el arch. del Duque de Veraguas.

sans comprendre; et s'est borné à reconnaître l'écriture, ne voyant pas quel témoignage accablant portait contre ses calomnies, cet auguste autographe [1].

§ VI.

Pousser plus avant la démonstration de l'erreur, nous paraît inutile. Les faits parlent d'eux-mêmes. Sans examiner les détails, il est clair que lorsqu'on s'est volontairement trompé à l'égard de la personne, de la famille, de la situation civile de Colomb, quand on a méconnu sa grande âme, qu'on s'est mépris sur son génie, qu'on a calomnié son cœur, rien ne fait présumer qu'on ait jugé impartialement le caractère de son œuvre.

Et, en effet, ceux qui ont écrit la vie de Colomb, cédant à l'influence magistrale dont nous avons parlé, ont écarté ou passé sous silence des faits majeurs, quand ils ne les ont pas défigurés pour les assouplir à leur ordre préconçu d'exposition historique. Après avoir nié l'assistance surnaturelle qui éclate visiblement dans les grands drames de son rôle, ils refusent à Colomb même son génie humain. Seulement, tout en le déclarant presque étranger aux sciences et aux mathématiques, ils lui accordent une grande sagacité d'observation. De peur de le peindre en héros, ils le travestissent en homme vulgaire; le dépouillent systématiquement de tout ce qui fait la grandeur; et non-seulement ils l'accusent d'ignorance, d'ingratitude, de

[1] Ce ne sont pas seulement l'historiographe royal don Bautista Muñoz et l'archiviste général don Thomas Gonzalès qui ont coté et classé sous le n° CXXXVII ce précieux autographe, don Martin Fernandez de Navarrete a ajouté, en note, que cette pièce était écrite en entier de la main de l'Amiral. « *En papel de mano del Almirante D. Cristóbal Colon.* »

bigotisme, de présomption, de petitesse, de vanité puérile; mais ils ont également voulu rapetisser les événements extérieurs de la vie; diminuer les obstacles, abréger la lutte et amoindrir les périls, dont son inspiration dut triompher. On ne s'est pas aperçu qu'à force de viser au positivisme, l'on tombait dans la médiocrité, et par conséquent dans le ridicule et l'impossible.

Un homme simplement doué de ténacité et d'observation aurait fait ce qu'il a su faire? La seule sublimité de son nom ne dit-elle pas celle de son cœur? Cette renommée de Colomb, la plus immense, la plus certaine, la plus inévitable de l'humanité. fleuve intarissable de célébrité, que le cours des siècles et des générations sur notre planète ne peut qu'étendre, loin de l'épuiser ou de l'éteindre, n'est-elle pas déjà le gage de la supériorité incomparable de son œuvre? Et l'ouvrier n'est-il pas toujours plus grand que son travail, soit par la puissance de sa conception, soit par la faveur divine qui l'a fécondé?

On oublie trop que l'opération exécutée par Colomb est sans égale dans l'histoire. Il n'a pu imiter personne; et nul ne pourra répéter ses actes. Ce qu'il a fait une fois, a changé les relations des peuples pour toute la durée de ce monde. Cette mission, unique dans la série des âges, ne pouvait être conférée par le hasard ou par la science pure. De force absolue il fallait, pour l'accomplir, un rapport mathématique entre la sublimité de l'homme qui en fut investi et l'incalculable grandeur de son œuvre; grandeur dont le génie humain ne saurait encore, même aujourd'hui, mesurer la portée, désigner les limites.

Résumons :

Il est contraire au sens commun que l'incrédulité explique la foi, et que le prodige du génie catholique soit exposé à nos regards par le protestantisme.

En dehors de l'examen d'aucun détail, la seule réflexion renverse par sa base le système des biographes de Colomb. Et tout aussitôt se fait sentir la nécessité d'une histoire nouvelle, intègre et complète de l'invention du Nouveau Monde. Cette nécessité, qui ressemble si fort à un devoir, a été profondément comprise à Rome. Et nous allons tenter d'y pourvoir, autant pour la satisfaction de la vérité que pour l'honneur de notre pays; puisqu'en effet, comme l'a dit de Maistre, toujours « la vérité a besoin de la France. »

[redacted]

HISTOIRE

DE

CHRISTOPHE COLOMB

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Fixation de l'époque réelle et du lieu de la naissance de Colomb. — Condition de sa famille. — Son enfance, son éducation. — Ses premiers services de mer. — Son abordage fortuit du Portugal.

§ I.

La nuit s'est faite sur le berceau de Christophe Colomb. Une nébuleuse auréole entoure le secret de son origine. Sa généalogie réelle, sa véritable patrie, la date exacte de sa naissance, objets d'interminables débats, sont encore mis en discussion à l'heure présente, sans qu'aucun des nombreux écrits relatifs à cette question l'aient enfin élucidée. L'auteur du livre le plus populaire qui ait paru sur Christophe Colomb, l'Américain Washington Irving, débute par ces lignes : « On ne sait rien de certain sur les premières années de Christophe Colomb. L'époque, le lieu de sa naissance sont enveloppés d'une égale obscurité.

Ses ancêtres ne sont pas mieux connus. Et telle a été la stérilité fatigante des commentateurs, qu'il est difficile de découvrir la vérité, au milieu du dédale des conjectures qui l'entourent. »

Et après ces mots, au lieu de s'efforcer, de procurer à ses lecteurs un fil historique pour les tirer de ce labyrinthe de perplexités, il ne fait lui-même à son tour qu'aggraver leurs embarras, en augmentant leur incertitude.

Quant à nous, l'obscurité que des causes multiples ont fait mystérieusement incuber sur les commencements de l'homme qui doubla notre globe, ne nous semble point impénétrable. Dès qu'on s'est dégagé tout à fait des prétentions rivales des familles, des villes et des provinces qui réclamèrent l'honneur de lui avoir donné le jour, on parvient à reconnaître avec certitude l'origine de celui dont la destinée fut sans égale au monde. Tâchons donc d'établir définitivement l'époque et le lieu de cette naissance, aux résultats si grands pour l'univers.

C'est par la date de la mort de Colomb qu'on arrive à préciser celle de sa naissance. On sait qu'il mourut à Valladolid, le 20 mai 1506, à l'âge de soixante-dix ans. Il était donc né en 1435.

D'après l'histoire manuscrite du véridique chroniqueur des Rois catholiques, don Andres Bernaldez, curé de Los Palacios, qui avait reçu chez lui l'Amiral des Indes, et vu de ses yeux ses notes et ses cartes, Christophe Colomb dut naître vers 1435 [1]. Cette date coïncide parfaitement avec celle qu'a aussi désignée le savant auteur de l'*Histoire ecclésiastique de Plaisance*, le chanoine Pietro-Maria Campi [2]. C'est à peu près celle qu'assigne également à sa

[1] Andres Bernaldez, *Historia de los Reyes católicos*. Ms., cap. 118.

[2] Campi, *Discorso historico circa la patria e la nascita di Cristo-*

naissance, le dernier descendant des Colomb de Cuccaro, monseigneur Luigi Colombo, dans l'ouvrage qu'il vient de publier à Rome [1]. Cette date de 1435, adoptée aussi par Navarrete, était celle qu'avait déjà reconnue le comte Galeani Napione. C'est la seule qui soit indubitable. Elle est d'ailleurs en exact rapport avec les événements principaux que mentionnent ses historiens ; aucun fait ne la contredit ; aucun document ne l'infirme ; toutes les circonstances attestent sa sincérité. Il est donc légitime de la poser comme le point fixe du départ de nos investigations.

Quant au lieu de la naissance de Colomb, nous ne comprenons pas qu'il ait pu être si longtemps contesté, et si vivement débattu. La forme dubitative employée jusqu'ici à ce sujet a le droit de nous étonner. Il est temps de remplacer cette hésitation par une affirmation précise et péremptoire.

CHRISTOPHE COLOMB NAQUIT A GÊNES.

Telle est la vérité.

Qu'importent les prétentions de Cuccaro dans le Montferrat, de Pradello dans le Plaisantin, d'Oneglia, de Finale, de Boggiasco, de Quinto et Nervi dans la rivière de Gênes ? En vain le petit bourg de Cogoletto s'obstine-t-il à étaler, aux regards du voyageur, l'inscription qui lui décerne le titre de patrie de Christophe Colomb ; nous n'avons pas à nous préoccuper de ces amours-propres de clocher, et des discussions plus ou moins érudites par lesquelles Savone aussi a réclamé cette gloire. Aucune de ces discussions n'a prouvé que Christophe Colomb naquit hors de Gênes ; et plusieurs des documents, produits du-

foro Colombo, scopritore del Mondo Nuovo. — Dans le troisième volume de l'*Histoire ecclésiastique de Plaisance.*

[1] Mgr Luigi Colombo, *Patria e biografia del grande Ammiraglio D. Cristoforo Colombo*, etc.

rant leur cours, laissent voir qu'il était Génois. Il n'est plus permis de douter de ce fait, devenu patent et irrécusable, tant sont nombreux et concluants les divers ordres de témoignages sur lesquels il repose.

Les amis de Christophe Colomb : le curé de Los Palacios, l'évêque d'Hispaniola, Alessandro Géraldini, ses contemporains ou compatriotes Agostino Giustiniani, évêque de Nebbio, en Corse; Bartholomeo Senarega, Antonio Gallo, Uberto Foglietta, plus tard Casoni, tous de Gênes et historiens de leur patrie; Giovanni Battista Ramusio, Girolamo Benzoni, Giulio Salinero, Tiraboschi, Luigi Bossi, Spotorno, etc.; les historiographes d'Espagne : Herrera, dont l'exactitude est si reconnue; Muñoz, dont l'érudition est si judicieuse, même l'historien portugais Joam de Barros, qu'on peut dire l'ennemi posthume de Colomb, s'accordent à le déclarer de Gênes. A ces attestations il suffirait de joindre celle du vieux Dominique Colomb, père de l'Amiral, qui, dans quatre actes authentiques, passés à Savone, entre l'année 1470 et l'année 1491, se dit lui-même de Gênes [1]. Nous pourrions aussi rapporter le contrat d'apprentissage, reçu à Savone par le notaire Ansaldo Basso, le 10 septembre 1484, dans lequel Giacomo, le plus jeune frère de Christophe, était déclaré citoyen de Gênes, bien qu'il habitât Savone depuis sa tendre enfance [2], si nous ne voulions, pour dissiper tout scrupule en cette question, produire un dernier témoignage,

[1] Acte du 12 février 1473, par-devant Me Thomas del Zocco. — Acte du 4 juin 1473, par-devant Me Pietro Corsaro. — Acte du 17 août 1484, par-devant Me Ansaldo Basso. — Acte du 17 novembre 1491, par-devant le même.

[2] Anno Domini MCCCCLXXXIV, die decimo septembris, « Jacobus de Colombo, Dominici civis Januæ, sponte et dedit et locavit se, pro famulo et discipulo cum Luchino Cadamartori præsenti, et per menses vigintiduos ad addiscendum, etc. — Ansaldo Basso, notaro in Savona.

dont nul ne contestera l'autorité décisive : celui de Christophe Colomb en personne.

Dans l'acte d'Institution de Majorat, fait le 22 février 1498, au profit de sa descendance, le grand amiral de l'Océan, vice-roi des Indes, dit en propres termes, qu'il est né à Gênes : « Siendo yo nacido en Genova ; » plus loin, il recommande à ses héritiers de favoriser, sans nuire à la couronne d'Espagne, tout ce qui sera à l'honneúr et à l'accroissement de Gênes, ville noble et puissante sur mer, « Ciudad noble y poderosa por la mar. » Il explique cette prédilection en disant encore : c'est de là que je suis sorti, et c'est là que je suis né « della sali, y en ella nací [1]. »

Une affirmation si nette et si explicite dans son laconisme met fin à toute hésitation, et n'admet aucun commentaire. Nous devrions donc passer outre. Toutefois, pour accabler sous une lumineuse condensation d'évidence l'opiniâtreté de divers contradicteurs, après avoir entendu Christophe Colomb et son père, écoutons son fils. Produisons enfin un témoignage qui réjouira le patriotisme des Génois, en leur confirmant invinciblement le droit unique de se dire les concitoyens de Christophe Colomb.

Le second fils du grand amiral de l'Océan, l'abbé don Fernando Colomb, que Spotorno accusa d'avoir voulu égarer l'opinion et dissimuler le véritable lieu de la naissance de son père, a, dans son acte de dernières dispositions, rappelé que son père était de Gênes ; et il se dit « fils de don Christophe Colomb, Génois [2]. » Et par cela que son

[1] Institucion del Mayorazgo de 22 de febrero de 1498. — Coleccio diplomatica docum., n° CXXVI.

[2] « Hijo de D. Cristóbal Colon Ginoves primero Almirante que descubrió las Indias. » — *Testamento otorgado en* 12 *de julio*, 1539.

père, son aïeul, la plupart de ses parents paternels étaient de Gênes, le fils de Christophe Colomb se considérait lui-même comme Génois d'origine ; il affectionnait la langue italienne, la seule qu'il parlât habituellement dès qu'il était hors du territoire espagnol. Il revendiquait les souvenirs du berceau paternel ; disait que Gênes était sa patrie ; et s'en prévalait pour réclamer, à ce titre, le concours de tout honnête Génois, dans l'achat et l'envoi des ouvrages imprimés ou manuscrits qu'il faisait rechercher à l'étranger, afin de composer sa précieuse bibliothèque qu'on voit encore à Séville. En retour de la gloire, qu'en naissant dans ses murs son père avait léguée à Gênes, don Fernando Colomb comptait sur le dévouement de tous les membres de cette cité. Il considérait un Génois, en quelque ville de l'Europe que l'eût amené le négoce, comme son correspondant naturel. Même pour remplir ses intentions pieuses à Rome, où se trouvaient pourtant des religieux espagnols, il désignait l'entremise officieuse de quelque négociant génois. Et sa prédilection à l'égard des compatriotes de son père était si manifeste, qu'à sa mort, son exécuteur testamentaire, le licencié Marcos Felipe, respectant ce fidèle souvenir, crut devoir inviter à ses funérailles, qu'on célébra avec une pompe princière dans la cathédrale de Séville, tous les notables négociants génois, en leur qualité de COMPATRIOTES du noble défunt[1].

Ainsi, à travers un espace de soixante-huit ans, dans

[1] « Y á esta misma fueron convocados los señores y caballeros de esta ciudad y todos los señores Genoveses de la nacion del señor don Hernando. » — *Declaraciones del testamento de D. Hernando Colon que hizo su albacea y amigo el licenciado Márcos Felipe relator de la audiencia real de grados de Sevilla.* — Coleccio de documentos inéditos para la historia de España, tomo XVI, p. 459.

la propre famille de Colomb, trois générations de témoins attestent qu'il naquit à Gênes.

Contre l'autorité d'une telle affirmation, résultant d'actes authentiques ou revêtus de formes solennelles, qu'a-t-on opposé jusqu'à ce jour ? des négations sans preuves, des prétentions sans bases, des considérations puériles tirées elles-mêmes d'inductions visiblement torturées, dans lesquelles si la logique des faits est misérablement violentée, en revanche les vanités locales et les appétits de famille se donnent satisfaction plénière. Là ne se bornent pas les torts des contradicteurs. Leur érudition prolixe et souvent bouffie, admirée d'eux seuls, témoigne d'une incroyable outrecuidance. Ces auteurs ne reconnaissent d'autre autorité que leur propre opinion. Ils suspectent, contestent et osent arguer de faux les documents les plus autorisés et les plus respectables. Aussi ne ferons-nous à aucune de ces oppositions égoïstes l'honneur de la relever. Nous ne venons pas ici discuter l'absurde, lutter avec l'insoutenable, mais simplement affirmer ce qui est.

Donc, nous le répétons :

CHRISTOPHE COLOMB NAQUIT A GÊNES.

Son père aussi était Génois. Il s'appelait Dominique Colomb, et était fils de Jean Colomb, domicilié à Quinto, où il paraît avoir joui d'une certaine aisance. La qualité de Génois ne saurait être contestée au père de Christophe Colomb. Elle résulte de ses propres déclarations, dans plusieurs actes authentiques, dont les titres originaux existent aujourd'hui, conservés aux archives du notariat de Savone et de Gênes.

Dominique Colomb prit pour femme une villageoise de Bisagno, Suzanne, fille de Jacques Fontanarossa, qui l'avait pourvue d'une petite dot, partie en espèces, partie en biens-fonds. Il s'établit à Gênes, d'abord dans la mai-

son qui lui appartenait personnellement. Cette maison, ayant boutique, et à laquelle se trouvait contigu un jardin arrosé par un puits[1], était située hors des murs, du côté de la porte Saint-André, sur la route de Bisagno, le pays de sa femme, qui en est tout voisin. Dominique Colomb possédait encore un petit patrimoine dans la vallée de Nura, et quelques lots de terre aux alentours de Quinto[2]. Toutefois, afin de suppléer à la modicité de ses revenus, il s'occupait du cardage des laines; et avait un métier pour la fabrique des draps, auquel il employait habituellement un ouvrier et un apprenti.

Ce fut dans cette maison du faubourg que vint au monde Christophe Colomb[3]. On le présenta aux fonts baptismaux dans l'antique église de Saint-Étienne, alors isolée sur son petit monticule, et que desservaient les religieux bénédictins. C'est l'église vulgairement appelée à Gênes: « Saint-Étienne de l'Arco[4]. » La tradition populaire, qui la désignait depuis trois siècles, comme celle où fut baptisé Christophe Colomb, a été, de nos jours, pleinement justifiée.

Le nom famille de Colombo est en italien : Colombo, en latin on l'écrivit Columbus, suivant son étymologie; plus tard, en espagnol, Colon : mais nous suivrons l'orthographe française et nous l'appellerons Colomb.

Quelques années après, ayant déjà plusieurs enfants, Dominique Colomb crut de son intérêt de louer sa propre

[1] « *Una casa con bottega, pozzo e giardino.* »— Convenzione pubblicata da' sign. academ.

[2] Filippo Casoni. — *Annali della Republica di Genova*, lib. I, fol. 26.

[3] Et non point comme on l'a répété tant de fois, sans preuve, contrairement aux dates, dans la maison du vicolo di Mulcento où Dominique Colomb n'entra que plusieurs années après.

[4] Cevasco, *Statistique de la ville de Gênes*, t. I, p. 119.

demeure, sans doute à l'un de ces petits aubergistes ou taverniers qui avoisinent l'entrée des villes, et de se rapprocher du quartier spécialement habité des bonnetiers, teinturiers et cardeurs de laine. A cet effet, il prit à bail, dans la rue de Mulcento, une petite maison ayant au rez-de-chaussée, outre la pièce d'entrée éclairée par la porte, une salle contiguë, pourvue d'une fenêtre garnie de barreaux de fer assez sveltes, mais bien reliés entre eux, et qui pouvait servir de boutique. Sur l'ancien cadastre de la République de Gênes, cette maison portait le n° 166[1]. Elle appartenait aux religieux bénédictins. Plusieurs livres de recette de cette communauté, échappés aux désastres des révolutions et existant encore aujourd'hui, mentionnent les payements successifs effectués par Dominique Colomb[2]. Le dernier qui y figure sous son nom est de l'année 1489[3]. A partir de cette époque, son gendre Jacques Bavarello se substitua à son bail, en vertu d'une convention passée le 20 juillet 1489, dans l'étude du notaire Lorenzo Costa.

L'étroite et âprement montueuse rue de Mulcento était alors le quartier central des bonnetiers et fabricants de

[1] Il pùbblico catasto compilato l'anno 1797, lett. C, n° 166. Per l'addietro le case non erano accastate. — *Ragionamento*, etc., dagli accademici Serra, Carrega, e Piaggio, fol. 49.

[2] A la suppression des ordres religieux, pendant l'occupation française, les archives du couvent de Saint-Étienne furent transportées au Palais, et confiées à la surveillance du Ministère public. La commission de l'Académie de Gênes, accompagnée d'un ancien Père abbé des Bénédictins, examina les registres de la communauté. On ne put retrouver celui des Baptêmes, plusieurs livres étaient égarés. Mais sur la plupart des livres de recettes, entre l'année 1456 et l'année 1489, on trouva le nom de Dominique Colomb et ses payements de la maison qu'il occupait par Bail emphytéotique.

[3] « Nell' ultimo pagamento di Dominico Colombo, si legge che Jacopo Bavarello suo genero avea conseguito estimo della sua casa. »

draps. Aujourd'hui, dans le grave silence de sa solitude, elle conserve, avec quelques vestiges de la piété de ses anciens habitants, qu'on reconnaît çà et là inscrustés dans les portes ou les vieux murs, un aspect calme et austère qui rappelle la foi simple et robuste du moyen âge.

Dominique Colomb eut quatre fils : Christophe, Barthélemy, Pellegrino et Jacques. Il avait aussi une fille, laquelle, n'espérant pas mieux de la fortune, voulut épouser un charcutier[1] du voisinage, nommé Jacques Bavarello, et que l'obscurité de sa condition dérobe, dès son vivant, aux regards de l'histoire. Pellegrino Colomb mourut ayant dépassé l'âge de la majorité ; il travaillait au métier de son père. La plupart des écrivains ont oublié ou ignoré son existence.

Les ancêtres de Colomb appartenaient à la noblesse. Cela est certain.

Dans les veines de ce cardeur coulait un sang très-pur. Ses aïeux descendaient d'une souche militaire, issue de la Lombardie, dont les branches collatérales avaient pris racine en Piémont et sur le Plaisantin, tandis que d'autres, transplantées en Ligurie, s'étaient vues forcées de s'attacher aux choses de la mer et du négoce. Indubitablement, dans la première moitié du quinzième siècle, il existait à Gênes plusieurs Colombo, unis par une ancienne parenté; mais leurs conditions étant devenues bien diverses, leurs rapports se ressentirent de cette différence de rang. Les uns se trouvaient haut placés par leurs services et leur fortune, tandis que d'autres occupaient une position secondaire ou même ignorée dans la marine marchande. Tels étaient les parents de Jean-Antoine Colomb, qui servit

[1] « Ignoto è il nome della sorella maritata col Pizzicagnolo Giacomo Bavarello. » — Spotorno, *Introduzione.—Codice Colombo-Americano*, fol. xi.

dans les Indes, en qualité de capitaine, sous les ordres de l'amiral de l'Océan. D'autres encore, habitant des bourgs de la Ligurie, s'y adonnaient à la culture de leur modeste patrimoine. Ces liens de parenté et de voisinage donnèrent lieu aux prétentions qui se produisirent par la suite relativement à la véritable patrie de Christophe Colomb.

Les Colomb portaient d'azur à trois colombes d'argent, au chef le Cimier, surmonté de l'emblème de la justice, et pour devise ces mots : « Fides, spes, charitas[1]. » Sauf d'insignifiantes nuances, ces armes étaient communes aux diverses branches de l'antique famille lombarde; et appartenaient aux Colomb de Plaisance aussi bien qu'à ceux du Montferrat et de la Ligurie.

Plusieurs écrivains ont avancé qu'à Gênes, le métier de cardeur ne dérogeait point à la noblesse. Nous n'avons pas à vérifier la valeur de cette assertion. Quelle que fût l'estime acquise par la corporation des cardeurs dans la Ligurie, nous doutons que jamais gentilhomme ait eu le goût de s'y agréger. Mais il est certain qu'une tradition de droiture, de loyauté et d'honneur vivait sous le toit de cet artisan; et, soit qu'il eût ou non conservé les armes de ses aïeux, Dominique Colomb parut toujours se souvenir d'eux dans sa conduite. Il agit suivant sa condition, comme un homme que noblesse aurait obligé. Il fit de sa famille un modèle de la sainteté du devoir. Le respect, la piété filiale, l'affection fraternelle, la modestie dans l'élévation, le courage dans l'adversité, la magnanimité, la pureté chrétienne, voilà ce que l'ouvrier en laine donna au

[1] « Armas antiguas de los Colombas que son tres palomas blancas en campo azul con una celada y encima la justicia, y una letra que dize : Fe, Esperanza, y caridad. » — Dans le mémoire à la Reine, par Pedro Colon de Portugal, amiral des Indes, duc de Veraguas, marquis de la Jamaïque, chevalier de la Toison-d'Or, etc.

monde. Et celui que sa pauvreté obligeait de marier sa fille au charcutier Jacques Bavarello sut, avant de quitter cette terre, que l'aîné de ses fils en avait augmenté l'espace ; qu'il était grand Amiral et Vice-Roi. Ce fut dans ses enfants qu'il plut à Dieu de bénir ce vieillard laborieux, ignoré des maisons patriciennes, qui, après avoir compté comme un autre Jacob, dans les longues années de son pèlerinage, des jours bons, d'autres mauvais (et ces derniers furent les plus nombreux), se vit avec complaisance, à la fin de sa course, revivre par un fils revêtu de splendeur, éblouissant de gloire

En commençant cette histoire, nous aimons à saluer d'abord la respectable image de cet ouvrier, par cela qu'il servit humblement Dieu, son pays ; travailla laborieusement ; fit pour l'éducation de ses enfants tout ce que les circonstances permirent ; ne les éleva point égoïstement pour lui, et sut généreusement se priver d'eux dans sa vieillesse.

Jamais le cardeur de la rue de Mulcento n'a reçu un mot d'égards des biographes de son fils. On s'est borné à dire : « Les parents de Colomb étaient pauvres, mais honnêtes[1]. » Ce certificat de moralité, délivré sérieusement par l'école protestante, serait blessant s'il n'était ridicule. Est-ce que l'honnêteté seule eût produit l'exemple de ces trois fils, qui, toujours respectueux et reconnaissants, surent, malgré leur propre gêne, soulager la vieillesse de leur père ; fidèlement unis entre eux, pleins de déférence pour leur frère aîné, se trouvèrent au niveau des entreprises les plus difficiles comme des situations les plus élevées ; supportèrent les grandeurs aussi naturellement que les revers, et ne défaillirent en aucune occasion ? Ne sent-

[1] Washington Irving, *Histoire de la vie et des voyages de Christophe Colomb*, liv. I, chap. 1, p. 7.

on pas ici quelque chose de supérieur à la simple moralité ? N'aperçoit-on pas l'essence de la noblesse, la vertu ? Si la noble origine de ce cardeur n'était prouvée de reste, l'influence de son exemple suffirait pour témoigner d'une tradition héraldique, qui se perpétuait à son humble foyer, et révéler la pureté de race résistant aux étroites nécessités de la vie, à la monotonie et à la fatigue des labeurs quotidiens. C'est de cette infimité que Dieu tira l'agent de la plus grande opération qui ait eu lieu parmi les hommes.

Quoiqu'il les vit destinés au travail des mains, l'honnête cardeur voulut s'efforcer de donner à ses enfants toute l'éducation que permettrait l'exiguité de ses ressources. Frappé de l'intelligence de son fils aîné, l'artisan s'efforça de seconder la nature, et de procurer à ce petit garçon l'instruction la plus complète qui se donnât alors. Il l'envoya à l'Université de Pavie, où son extrême jeunesse était sans doute patronnée par quelque membre de sa famille, que nous avons dit être originaire des États lombards. Christophe n'avait alors guère que dix ans. C'était un âge fort tendre pour d'aussi graves études que la *philosophie naturelle*, l'astrologie et la PHILOSOPHIE EXTRAORDINAIRE dont l'enseignement rendait célèbre cette Université.

On a savamment recherché sous quels maîtres cet enfant avait puisé les éléments des sciences. On oublie que la science de ses maîtres ne pouvait guère lui profiter; car il n'a étudié que depuis l'âge de neuf à douze ans. A quatorze ans il était déjà embarqué; et nous savons qu'entre sa sortie de l'Université de Pavie et son enrôlement maritime, il passa quelque temps travaillant, comme apprenti, au métier de son père. Nous ne contesterons pas le mérite de ses professeurs; et nous nous garderons bien de rechercher, comme on a eu l'ingénuité de le faire, quelle influence ils exercèrent sur lui. Il y a quelques années, sur

la prière de l'historien Luigi Bossi, MM. les Conservateurs des archives de l'Université de Pavie ont à cet effet dressé la liste des professeurs dont les cours avaient probablement été suivis par Colomb. Cette liste commence en 1460 et se termine en 1480. Hélas! Colomb avait déjà vingt-quatre ans révolus et onze ans de navigation, lorsque les doctes maîtres Antonius de Bernadigio et Antonius de Terzago s'assirent dans leur chaire pour y enseigner l'astronomie, pendant que le célèbre mathématicien Franciscus Pellacanus, et maître Albertus de Crispis, ayant pour suppléants maître Guido de Crema, et maître Joannes de Marliano, professaient la *philosophie naturelle*. A plus forte raison, le jeune Christophe n'avait-il pas pas eu occasion de suivre les cours de PHILOSOPHIE EXTRAORDINAIRE d'Henri de Sicile, de François de Salo, d'Olino Bosenasi et d'Augustin Carugo, dont l'installation n'eut lieu qu'en 1463[1].

Ce qu'il y a de çertain, c'est qu'il était attentif aux leçons de maîtres aujourd'hui ignorés, prédécesseurs de ceux dont les archivistes de Pavie ont fourni la nomenclature, et qu'il retira de sa précoce assiduité assez de fruits pour utiliser, dans la suite, ces premiers rudiments. Ayant quitté prématurément l'Université, sans doute parce que les efforts paternels étaient à bout de ressources, il revint à Gênes reprendre son premier métier, travailler avec son père.

Beaucoup de gens ne peuvent se faire à cette idée; l'histoire est pourtant positive à cet égard. En quittant les bancs, il travailla comme ouvrier avec son père et son second frère Barthélemy. L'instruction qu'il reçut à Pavie

[1] La liste communiquée par les archivistes de Pavie commence au professorat de maître Stephanus de Faventia et se termine à celui de maître Lazarus de Sigleriis, astrologue.

fut bien peu de chose. Le peu de science qu'il avait retiré de l'Université lombarde est constaté par les historiens. Lui-même l'avoue, et M. de Humboldt le démontre. Son compatriote Antonio Gallo dit que Christophe et Barthélemy étaient imprégnés d'une mince instruction : *intra pueriles amos parvis litterulis imbuti*[1]. Agostino Giustiniani, évêque de Nebbio, confirme cette opinion : *hic puerilibus annis vix prima elementa edoctus*[2]. A cette courte éducation succéda le travail manuel dans la maison de leur père. Antonio Gallo avait établi que ces enfants furent ouvriers pendant leur jeunesse. *Textor pater, carminatores filii aliquando fuerunt.* Bartholomeo Senarega appuie sur ces détails, veut nous dire ce qu'il entend par *carminatores*, et il l'explique en l'embrouillant par un barbarisme[3]. Casoni confirme cet apprentissage du métier de cardeur, en rapportant qu'ils passèrent quelque temps dans la maison paternelle avant de s'embarquer[4]. Il est naturel de penser qu'entre le moment où il quitta l'Université, et celui où il embrassa une profession suivant son goût, Christophe partagea l'occupation quotidienne de ses parents.

[1] Antonii Galli, de Navigatione Columbi per inaccessum antea Oceanum commentariolus, — dans la collection de Muratori, t. XXIII.

[2] Augustinus Justinianus, genuensis prædicatorii ordinis, Episcopus, etc., — en marge du Psaume XVIII, dans le Psautier polyglotte dédié à SS. le pape Léon X, en 1516.

[3] Bartholomei Senaregæ genuensis, de rebus genuensibus commentaria. — « Carminatores ii sunt quos vulgus SCARZATORES appelat. » Or le vulgaire appelle un cardeur SCARDASSIERE et non pas *Scarzatore*, mot qui est un vrai barbarisme.

[4] « Si trattenero per qualche tempo nella casa paterna. » — *Annali della Repub. di Genova.*

§ II.

En sortant des rues étroites et sombres de Gênes, si l'on monte sur ses remparts, ou si l'on vient à gravir les sévères montagnes qui la dominent et l'enferment de tous côtés, ne lui laissant d'issue que sur la Méditerranée, comme pour la contraindre à tenter cette voie, on se trouve ébloui de la lumière inondant la transparence de l'air, tout imprégné de senteurs énergiques. Le vif azur des flots se jouant sur des rivages d'un encadrement enchanteur, les lointains éclatants du golfe ligurien élèvent l'âme, en transportant sous d'autres cieux la pensée. On sent que malgré sa magnificence, l'enceinte de la ville de marbre ne peut suffire à l'imagination de ses enfants, On comprend qu'en effet la mer est la vie, la séve et la force de cette cité. Un attrait général disposait les jeunes Génois aux aventures de la mer. Christophe Colomb, qu'un amour précoce de la Nature, portait à la contemplation des œuvres divines, et qu'un secret instinct poussait à l'étude de la géographie, préféra la mer aux travaux sédentaires et monotones de sa famille. Une considération particulière pouvait le déterminer dans le choix de cette carrière. Depuis la perte de leurs biens en Lombardie, presque tous ses ancêtres avaient cherché fortune sur mer. Des hommes de son nom et de son sang s'étaient illustrés dans la marine militaire. D'ailleurs la voie de la mer était l'unique chemin de la fortune et de la gloire pour les Génois.

A cette époque la navigation était une rude école. L'installation de bord ne faisait aucune concession aux commodités de la vie. L'espace était strictement ménagé. La marine marchande se trouvait forcément un peu guerrière. Seulement, elle se bornait à garder la défensive; mais

exposée aux pirates de toute nation, aux attaques les plus inattendues, elle se tenait armée et prête à la riposte. Malgré son petit bagage scientifique emporté de l'Université de Pavie, le jeune écolier dut, suivant les usages de cette époque, commencer son apprentissage de mer en qualité de mousse. Perdu dans les rangs subalternes, la longueur de la pratique, l'observation, l'expérience lui enseignèrent seules la théorie de la mer. Formé à cette dure école, la connaissance des armes lui devint aussi familière que celle des vents et des manœuvres. Sans doute il puisa dans cette habitude du danger de la part des flots et des hommes, dans la fréquence des complications les plus imprévues et les plus terribles, ce sang-froid uni à la promptitude de résolution, cette sûreté de coup d'œil et cette ferme précision du commandement qui sur mer font le salut des navires.

Nous savons qu'il avait parcouru toute l'étendue de la Méditerranée, navigué dans le Levant, à cette époque sillonné par les pirates de l'Archipel, les corsaires mahométans et les forbans des États barbaresques. Pendant un de ces combats obscurs et vaillants que n'a pas retracé l'histoire, il reçut une blessure profonde dont la cicatrice, longtemps oubliée, se rouvrit vers les dernières années de sa vie, qu'elle mit en péril [1]. Exposé aux aventures les plus périlleuses, il passa sur les flots plusieurs années, durant lesquelles aucun renseignement ne vint éclairer les vicissitudes de cette rude existence. La première fois qu'un document historique permet de saisir sa trace, il navigue sous le pavillon français. Mais déjà il est homme de mer, et l'un des officiers du fameux Colombo, son grand oncle, qui commandait une flotte pour le compte

[1] « Allí se me refresco del mal la llaga. » — Christophe Colomb, *lettre du 7 juillet 1503, aux Rois Catholiques.*

du roi René contre le royaume de Naples, en 1459. C'est ce Colomb, que Sabellicus appelle « illustre Archipirate; » en d'autres circonstances, il est à bord d'un autre capitaine, Colombo dit *le jeune*, neveu du célèbre « Archipirate, » vrai Duguay-Trouin de la Ligurie. On distinguait le neveu, de l'oncle, par le surnom de *Mozo*. — Colombo il Mozo.

Vers cette époque, l'élève intelligent de ces deux nobles loups de mer, Christophe, à son tour, était devenu maître. Le roi René lui donnait un commandement personnel pour une expédition, qui exigeait une audace et une habileté peu communes. Il s'agissait d'aller à Tunis, enlever la *Fernandine*, galère de premier rang. Quand il fut dans les eaux de San-Pietro en Sardaigne, on apprit que la *Fernandine* était convoyée de deux vaisseaux et d'une caraque; cette disproportion de forces troubla tellement l'équipage, qu'il se mit en état de révolte, refusa d'aller plus avant et voulut rentrer à Marseille. Quelque éloquence qu'employât Christophe Colomb, il ne put vaincre cette épouvante; et comme il n'avait aucun moyen matériel de se faire obéir, il usa de stratagème. Le soir venu, il tourna l'aiguille, fit déployer les voiles; l'équipage, rassuré, crut qu'il courait sur Marseille; le lendemain, au point du jour, le vaisseau était à la hauteur de Carthagène, sans qu'aucun des mécontents se doutât de la route qu'ils suivaient[1]. Ce trait de sa jeunesse, raconté incidemment par lui, alors qu'il était grand amiral de l'Océan, peint bien son caractère. On y reconnaît son intrépidité, sa résolution, son adresse; combien peu il se laisse arrêter par les obstacles qui viennent des hommes; s'il ne peut les surmonter, il les tourne; l'obéissance qu'il

[1] Fernando Colomb, *Histoire de l'Amiral*, chap IV.

ne peut obtenir ouvertement, il la surprend et l'assujettit par l'habileté.

On ne doute point qu'après avoir obtenu un commandement, Christophe Colomb, pendant les quatre années que le roi René employa à tenter la conquête de Naples, n'ait continué à le servir. Ce fut particulièrement sur mer que le prétendant remporta le plus d'avantages, et qu'il soutint le plus longtemps la lutte. Nous ne pouvons nous défendre ici d'un souvenir rétrospectif, sur cette guerre qui transplanta notre famille des États de Naples dans ceux de Provence, et lui valut ainsi d'être française. Le comte Cesare Roselli ayant pris parti un peu tardivement pour le duc d'Anjou, l'excellent roi René, et servi sur terre la cause que défendait par mer Christophe Colomb, fut contraint de s'expatrier après l'échec qu'éprouva le roi de Provence. Il se réfugia à bord de la flotte qui tenait encore la baie de Naples. Nous aimons à penser que ce fut, peut-être, sur le vaisseau que commandait Christophe Colomb; et qu'il fut ainsi donné au dernier de nos aïeux du sol italien, de connaître le Révélateur de ce globe, dont nous allons écrire la première histoire française [1].

[1] Un fait particulier se lie au souvenir de cette émigration. Le comte Cesare Roselli mourut peu après son débarquement à Marseille. Le roi René témoigna à son jeune fils Antonio beaucoup de regrets; mais épuisé par ses précédentes libéralités, il ne l'investit pas d'un domaine, en indemnité de ses biens perdus, comme il l'avait fait pour Fabricio de Gaëte et Policastro d'Agnati, il se borna à de gracieuses assurances, des bontés de détail; changea la devise de ses armes, et lui donna le titre de Notaire de la Couronne. Un mariage fixa bientôt Antonio Roselli, à Seillans, petite ville de la haute Provence; il y acquit des terres, et y conserva le titre de son royal notariat, qui s'est transmis dans sa descendance, de père en fils, par droit d'aînesse, à travers la fin du quinzième siècle, le cours des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, jus-

Il paraît certain qu'ensuite Christophe Colomb continua de naviguer tantôt seul, tantôt avec l'un ou l'autre des Colombo, ses parents. La dernière journée de sa vie militaire fut marquée par une circonstance dramatique, dont les suites nous inclinent à croire que cet événement ne s'accomplit que par la volonté spéciale de la Providence, en faveur de celui qui allait être désormais son serviteur pacifique et fidèle.

Si Colombo, le vieil Amiral génois, était grandement renommé, Colombo il Mozo n'était pas moins célèbre dans la Méditerranée, puisqu'il avait commandé une escadre contre les Musulmans. Cette particularité porta sans doute Christophe à s'attacher à lui ; car, au milieu des traverses et de la dure école de sa jeunesse, il avait conservé vivace la foi dont les exemples paternels développèrent le germe dans son cœur. D'ailleurs, cette ardeur des Génois contre les Mahométans était inscrite sur les murs de la cité. Non loin de la porte Saint-André et de la rue de Mulcento, qu'habitait le cardeur Dominique Colomb, on voit encore aujourd'hui « la rue des tueurs de Maures, » *via de' matamoros*.

Courant donc la fortune de son parent Colombo le neveu, après avoir quitté les mers du Levant, il se trouvait embarqué comme officier sur un vaisseau en croisière près des côtes du Portugal, pour y attendre des navires vénitiens portant une riche cargaison [1]. Leur ayant donné la chasse, il les attaqua au point du jour entre Lisbonne

qu'en novembre 1805, où il s'éteignit dans la personne du dernier titulaire, qui laissait un enfant mineur. Son cousin, le marquis de Pastoret, plus tard Chancelier de France, obtint de Napoléon Ier, pour ne pas rompre une hérédité si rare, que sa veuve restât dépositaire des archives, jusqu'à la majorité de son fils. Mais celui-ci avait une autre destination.

[1] Voir la note A, aux notes et pièces justificatives.

et le cap Saint-Vincent. Les Vénitiens se défendaient intrépidement ; le combat dura jusqu'au soir, la fureur était égale des deux côtés. Vers l'entrée de la nuit, le feu prit au navire vénitien, que le vaisseau monté par Christophe Colomb tenait accroché de ses grappins, et auquel il s'était amarré avec des câbles de fer si étroitement qu'il devint impossible de les séparer. L'incendie gagna promptement d'un bord à l'autre. Toutes les pompes de bois furent vainement mises en jeu. Bientôt les deux navires s'embrasent, n'offrent plus qu'une horrible fournaise. Alors, amis et ennemis n'ont d'autre ressource que la mer. Génois et Vénitiens s'y élancent ; mais le péril n'avait fait que changer de forme. Les vagues se déroulaient dans un espace de deux lieues avant que d'expirer sur la côte la plus voisine.

Après un jour entier de combat, les forces les plus intrépides étaient épuisées. Quelque habile nageur que fût Christophe, il était inévitablement perdu si la Providence n'eût envoyé à son aide. Les flots poussèrent sous sa main un de ces larges avirons, à cette époque encore usités pour suppléer aux voiles et manœuvrer durant les calmes. Au moyen de cet appui, il put reposer un peu ses membres, se maintenir à la surface, et atteindre ainsi le rivage. Après avoir remercié l'Auteur de son salut, il parvint, la charité publique l'aidant, à gagner Lisbonne, où il savait devoir rencontrer plusieurs de ses compatriotes, parmi lesquels il eut la douce satisfaction de trouver son second frère Barthélemy Colomb.

CHAPITRE II.

Progrès maritime du Portugal sous l'Infant don Henrique. — Séjour de Colomb à Lisbonne. — Son mariage avec la fille d'un navigateur. — Ses voyages aux Canaries, aux Açores, à la côte d'Afrique. — Communication de son projet au savant florentin Paul Toscanelli. — Ses propositions de Découverte à Gênes, à Venise, au Portugal. — Tentative de la cour de Lisbonne contre le plan de Colomb. — Offres du Roi. — Noble refus de Colomb. — Sa fuite secrète. — Son arrivée à Gênes. — Il réitère vainement sa proposition au Sénat. — Son départ pour l'Espagne.

§ 1.

Déjà, depuis près d'un demi-siècle, le Portugal, trop à l'étroit dans ses limites territoriales, cherchait un accroissement par mer. Il avait augmenté son domaine de plusieurs îles situées, loin des rivages connus, au sein de l'Océan. Ce succès ne représentait pas la somme des efforts de plusieurs règnes. On le devait à la seule volonté d'un prince qui, placé près du trône sans y aspirer, ambitionnait uniquement de servir Dieu et sa patrie.

Un philosophe français a remarqué avec justesse que tous les grands navigateurs furent chrétiens. Le prince qui donna le premier essor à la navigation sur l'Océan, lui aussi, était véritablement catholique.

Fils du roi Joam I, l'infant don Henrique, duc de Viseo, Grand Maître de l'Ordre du Christ, souhaitait procurer à ses chevaliers la gloire dans ce monde et l'éternelle félicité dans l'autre. Très-jeune encore, il s'était signalé contre les Maures en Afrique, sur les murs de Ceuta; plus tard, il jugea qu'il valait mieux convertir que de détruire. Malgré sa qualité de Grand Maître d'un Ordre fondé pour combattre les Musulmans, ennemis de la loi de Jésus-

Christ, il se crut plus obligé de les soumettre à la douceur de ce joug que d'accroître les États des Rois ses ancêtres. Il songeait à faire porter l'Évangile parmi les Mahométans et les idolâtres qui peuplaient les rivages peu connus de l'Afrique occidentale.

Don Henrique s'étant retiré loin du fracas de la cour, dans les Algarves, au fond d'une anse du cap Sacrum, vulgairement nommé Sagres, sur une hauteur pittoresque d'où la vue domine au loin la mer, s'y fit bâtir un palais approprié à l'étude de la cosmographie. Dans la paix de la solitude, ce noble esprit s'adonnait aux mathématiques, à l'astronomie, composait une bibliothèque nautique, se procurait les copies des voyages dont on avait ouï parler, faisait traduire des manuscrits arabes, attirait à lui les hommes experts aux choses de la marine et changeait sa royale demeure en école navale. Il établit un conseil d'hydrographie qu'il fit présider par un cosmographe, alors très-renommé pour ses cartes, ses perfectionnements de la boussole et son récent emploi de l'astrolabe; le célèbre Majorcain, Maître Jacques, plus communément appelé Jacques de Mallorca [1]. La munificence du prince l'avait déterminé à déserter l'île natale pour se fixer près de lui. Jusqu'alors, toute la navigation consistait à suivre la direction du rivage et à se guider d'après les points de reconnaissance qu'on y prenait. Mais quand on se décida à naviguer en perdant un peu de vue les côtes, on reconnut quels mécomptes et quelles erreurs produisent les phénomènes de mer, dans la marche des navires pendant chaque espace de vingt-quatre heures. Don Henrique chercha un remède à cette imperfection palpable. Le prosélytisme généreux du prince lui fit entreprendre, à ses propres

[1] João de Barros, *Da Asia*, decada I, liv. I, xvi.

deniers, des expéditions de découvertes. Le Grand Maître de l'Ordre du Christ avait pris pour devise ces paroles françaises : « talent de bien faire, » qu'on vit depuis lors si souvent gravées dans tous les pays nouvellement découverts sous ses auspices [1].

Dans l'année 1419, deux fois don Henrique envoya des vaisseaux reconnaître et dépasser le cap Non, que nul navigateur n'avait osé franchir, et que l'on réputait la borne avancée des terres inhabitables. Le cap Non! cette désignation désolante indiquait assez qu'on ne le doublait pas. Derrière ses écueils éternellement blanchis du brisement des lames s'étendait l'inconnu entouré d'épouvante. L'année suivante, le prince envoya Joam Gonzalez, Zarco et Nuno Tristan Vaz explorer la côte africaine, au delà du cap Non. Mais, chassés par la tempête, ils se trouvèrent poussés vers le couchant sur une île inconnue, qu'ils appelèrent Porto-Santo. Une autre île, Madère, fut bientôt découverte. Trois ans après, un cap formidable, vaguement soupçonné par les navigateurs, le cap Bojador, fut aperçu et doublé dans les mois suivants. D'année en année les Portugais s'avançaient sur la côte occidentale de l'Afrique.

L'accueil que réservait le prince à tout homme habile dans la navigation, attirait à Sagres des pilotes distingués de différents pays. Le Vénitien Louis de Cadamosto, le Génois Antoine de Nole, entrèrent à son service. Alors les hardis capitaines Gonzalo de Cintra, Fernandez Dionisio, rivalisèrent de zèle. Bientôt le cap Vert fut signalé, et l'année suivante, Louis de Cadamosto et Antoine de Nole reconnurent les îles auxquelles ils donnèrent le nom gracieux de cap Vert, qu'elles portent si mal, comme l'a re-

[1] Lafiteau, *Histoires des Découvertes et Conquêtes des Portugais dans le Nouveau Monde*, liv. I, chap. v et vi.

marqué le premier Christophe Colomb. De là, ils s'avancèrent jusqu'au cap Rouge.

Toutefois, la découverte de nouvelles terres, l'extension du Portugal, ne formaient point l'unique objet de la persévérance du prince. Le Grand Maître de l'Ordre du Christ portait un zèle sincère à la propagation de l'Évangile. Dès 1445, il avait envoyé à la rivière d'or, *Rio-d'Oro*, fonder un établissement sous la protection d'une forteresse, afin de communiquer par là avec l'intérieur du pays et de travailler à la conversion des indigènes [1]. L'infant don Henrique expédia vers le Souverain Pontife, le Pape Martin V, le noble Fernand Lopez d'Azevedo, chevalier de son Ordre, pour exposer au Vicaire de Jésus-Christ le but des efforts de son maître, et appeler sur lui les bénédictions de l'Église. D'Azevedo représenta à Sa Sainteté « que le principal motif proposé dans ses travaux était la gloire de Dieu, la dilatation de la foi [2]. »

Naturellement, le Saint-Siége encourageait ces découvertes, dont le double but était à la fois la connaissance de la terre et la propagation du christianisme. Pour donner au prosélytisme du prince un gage de sa bienveillance, le Saint-Père attribua un droit de primauté à la couronne de Portugal sur toutes les contrées barbares qu'elle découvrirait, depuis le cap Bojador jusqu'aux Indes Orientales. Et en même temps qu'il menaçait des foudres de l'Église quiconque oserait entraver ces expéditions bienfaisantes, le Souverain Pontife accordait l'indulgence plénière à tous ceux qui, en faisant partie, péri-

[1] « O Infante como seu principal intento em descubrir estas terras era attrahir as barbaras nacõs ao jugo de Christo, etc... » — João de Barros, *Da Asia*, decada I, liv. I, ch. VII, p. 57.

[2] Lafiteau, *Histoire des Découvertes et Conquêtes des Portugais dans le Nouveau Monde*, liv. I, ch. I, p. 15.

raient dans l'accomplissement du devoir. Si la capitale du monde chrétien applaudissait à ces efforts, les villes maritimes de l'Italie, les républiques du littoral s'en préoccupaient aussi d'une autre façon, au point de vue de leurs intérêts menacés. Le bruit courait parmi les gens de mer que l'Infant don Henrique méditait d'exécuter, avec ses caravelles, le tour entier de l'Afrique jusqu'à la mer Rouge et au golfe Persique; d'où il suivrait que les Génois, et plus particulièrement les Vénitiens, qui avaient le monopole du transport et du transit des produits de l'Orient, verraient périr leur industrie lucrative. Les pilotes de la Ligurie et de l'Adriatique, établis à Lisbonne, ne manquaient pas de transmettre à leur famille les nouvelles d'Afrique, colportées sur les quais du Tage.

La mort du prince Henrique ralentit l'impulsion que son génie donnait aux découvertes. Cependant Lisbonne était encore la ville des progrès maritimes. C'étaient là que se trouvaient les plus habiles constructeurs de navires, que se vendaient les meilleures planisphères, les ouvrages d'astronomie, que se confectionnaient les mappemondes, les cartes marines les plus exactes et qu'abondaient les pilotes capables. Le nom de Pilote désignait alors tout officier de mer qui ne commandait pas en chef un navire; on l'appliquait même aux capitaines en second dans la marine militaire. Les lieutenants de vaisseau étaient tous appelés Pilotes. Un assez grand nombre de marins, qu'avait attirés à Lisbonne la munificence du prince mathématicien, y continuaient leur résidence, malgré la perte de leur royal protecteur.

Il n'est donc point surprenant que le pilote Barthélemy Colomb, frère puîné de Christophe, s'y fut établi, quoique tardivement, afin d'utiliser ses talents de géographe, dont on ne peut nier la supériorité. Son neveu, don Fernando

Colomb, que trop de modestie porta toujours à diminuer le mérite des siens, tout en disant qu'il était peu lettré, est obligé de reconnaître sa haute raison et son art pour la composition des sphères. Un de ses contemporains, secrétaire du sénat de Gênes, Antonio Gallo, parle de son établissement à Lisbonne, et de son habileté dans la confection des cartes à l'usage des navigateurs[1]. Un autre de ses contemporains, Agostino Giustiniani, atteste cette supériorité, et va jusqu'à prétendre que ce fut de lui que Christophe Colomb apprit à dresser des mappemondes. Muñoz dit qu'il était judicieux, très-expérimenté dans la navigation, habile à fabriquer des cartes et des instruments pour l'art nautique[2]. D'autres faits que nous rapporterons en leur lieu justifient de reste cette opinion.

En attendant mieux, Barthélemy Colomb utilisait donc son talent pour la géographie, alors assez lucratif. Ce fut avec bonheur qu'il ouvrit son logis à son frère naufragé; il éprouvait pour son aîné une tendresse mêlée de déférence. Il s'efforça de le retenir auprès de lui. Toutefois, cette hospitalité ne lui devint pas onéreuse. Christophe avait une écriture superbe; ne maniait pas moins habilement le crayon et le pinceau que la plume. Il faisait aussi des cartes, des plans; s'occupait à copier des manuscrits, à transcrire des livres rares, parce que, malgré l'invention de l'imprimerie, en Portugal la typographie était encore à l'état d'enfance; les ouvriers compositeurs ne se rencontraient pas aisément; les livres se maintenaient donc à un prix assez élevé. Et comme son amour de la géogra-

[1] Sed Bartholomeus minor natu, in Lusitania, demum Ulissipone consisterat, ubi intentus quæstui tabulis pingendis operam dedit, queis ad usum nauticum, etc. — Antonio Gallo, *De Navigatione Columbi per inaccessum Antea Oceanum commentariolus.*

[2] Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, t. I, lib. II, § 22.

phie, son goût de l'étude, lui avaient rendu familiers les ouvrages les mieux appréciés des lecteurs du port de Lisbonne, il les achetait pour les revendre à propos, et de la sorte faisait, dans l'occasion, un petit commerce de librairie. Par ce moyen, non-seulement il subvenait à ses propres besoins, mais avec son économie et les privations que s'imposait sa tendresse filiale, il pouvait apporter quelque adoucissement à la vieillesse peu fortunée de son père. L'historien des Indes, Gonzalo Fernandez de Oviedo, son ennemi, lui rend ce témoignage qu'à Lisbonne, et d'ailleurs, en quelque lieu qu'il fût, « il eut toujours soin de pourvoir aux besoins de son père [1], » malgré la difficulté de sa propre situation. Les dehors prévenants de Christophe Colomb lui avaient facilité des relations parmi les marins, et valu le meilleur accueil chez plusieurs négociants génois établis à Lisbonne. Il n'oublia jamais l'obligeance de ses compatriotes Antoine Vazo et Louis Centurion Escoto. Il se rappelait les bons offices de Paul de Negro, ainsi que l'empressement du fils de Nicolao Espindola, de Lucoli [2]; et il paya de l'immortalité leur bienveillance, en nous transmettant les noms obscurs de ces commerçants estimables.

Parmi les contemporains de Colomb, trois écrivains surtout nous ont laissé de sa personne trois descriptions, d'après lesquelles il est permis de s'en former une idée très-approximative. Ce sont : — d'abord son second fils, don Fernando Colomb, devenu son biographe ; — puis, l'archichronographe impérial Oviedo, à qui ses fonctions de page de l'Infant don Juan permirent de l'apercevoir

[1] Oviedo y Valdez, *Historia natural y general de las Indias*, etc., libr. II, cap. II.

[2] Testamento del Almirante, *Apuntacion á continuacion del Codicilo de mano propia del Almirante.* — Docum. dipl., n° 158.

souvent; — et ensuite le célèbre Barthélemy Las Casas, lequel, ainsi que son père, en avait reçu des bontés personnelles. Chacun de ces historiens, dont aucun n'a copié les autres, fait à sa manière le signalement plutôt que le portrait du grand homme. Toutefois, leurs détails, trop abrégés, se complètent par d'autres témoignages qui ont aussi leur importance : tel est celui du Milanais Girolamo Benzoni, qui visita le Nouveau Monde pendant que les souvenirs de son Inventeur y vivaient encore, et put s'y entretenir avec nombre de gens ayant jadis servi sous ses ordres. Les historiens, en parfait accord sur la physionomie de Colomb, la forme de ses traits, la couleur des yeux, le teint, la chevelure, diffèrent quelque peu au sujet de sa taille. Cependant des renseignements précis devaient exclure le plus léger doute. Christophe Colomb était d'une taille élevée, cela est certain. On sait d'ailleurs que l'intrépide Barthélemy Colomb, doué d'une constitution athlétique, par conséquent d'une stature assez haute, était moins grand que son frère aîné. Las Casas, qui les connaissait l'un et l'autre, le dit positivement [1].

A dater de son séjour à Lisbonne, sauf de courtes lacunes, les principaux événements de la vie de Christophe Colomb se déroulent dans un ordre non interrompu, et restent entièrement accessibles à l'investigation. A proprement parler, ici commence son histoire.

Le premier fait qui le concerne, depuis son abordage quasi miraculeux en Portugal, touche à ses habitudes de piété. Son assiduité édifiante aux offices eut pour conséquence l'événement de sa vie qui lui fut la plus propice occasion de développer son génie, d'élargir ses facultés

[1] « Era persona de muy buena disposicion : alto de cuerpo aunque no tanto como el Almirante. » — Las Casas, *Historia general de las Indias*, lib. I, cap. CI. Ms.

comparatives, de se confirmer dans sa vocation, de communiquer avec les savants et les grands de la terre.

§ II.

Christophe Colomb, achevant alors sa trente-troisième année, avait atteint le complément de sa vigueur physique et de sa perfection intellectuelle. Sa taille, fièrement élancée, prenait de sa robuste complexion une mâle élégance que rehaussait sa fermeté de maintien, si naturellement assortie à son caractère. Son visage allongé offrait un pur ovale. Bien qu'il eût les pommettes largement accusées [1], ses joues assez arrondies en adoucissaient les contours, et par une décroissance insensible, continuaient l'harmonieuse ligne qui formait son menton. La noble ampleur de son front révélait celle de sa pensée. Une auguste méditation semblait peser sur l'arc de ses sourcils et leur imprimer un léger froncement. Dans ses yeux, d'un bleu clair [2], rayonnait une sérénité limpide. La courbe de son nez aquilin [3] se terminait par des narines correctes, mais s'ouvrant un peu largement à leur base. Les coins assez marqués de sa bouche en rendaient la finesse particulièrement expressive. Signe de bonté, sa lèvre inférieure débordait un peu l'autre. Il avait le menton gracieusement creusé d'une fossette. Quelques taches de rousseur parsemaient ses joues qu'animait un teint vif [4]. Sous l'incessante élaboration d'une pensée unique, depuis trois ans,

[1] « Las mexillas un poco altas, sin declinar de gordo ó macilento. » — Fernando Colomb, *Histoire de l'Amiral*, chap. III.

[2] « *Los ojos vivos.* » — Oviedo y Valdez. — « *Los ojos garzos.* » — Antonio de Herrera.

[3] « *La nariz aquileña.* » — Fernando Colomb. — « *Il naso aquilino.* » — Girolamo Benzoni.

[4] « *Y la cara algo encendida y pecosa.* » — Oviedo y Valdez.

sa chevelure, d'un blond tirant au châtain, commençait à blanchir [1].

Cette diversité de tons, ces contrastes alliaient à sa verte virilité l'éclat d'une maturité précoce. Ses airs de tête en rapport naturel avec ses attitudes, et ses attitudes, allant si bien à sa stature, formaient entre son corps et son être moral une parfaite unité. Sa démarche, son port, ses gestes, trahissaient une dignité innée dont il ne se doutait pas. Malgré son incertitude du lendemain, sa condition précaire et la modestie de ses vêtements, nulle part sa présence ne pouvait passer inaperçue.

Les facultés les plus larges lui avaient été proportionnées sur ces indices extérieurs. A une rare finesse d'ouïe, il joignait une portée de regard qui rapprochait les lointains et lui donnait l'exacte appréciation des distances. Sa délicatesse de goût lui permettait des distinctions insaisissables au vulgaire. Mais ces avantages le cédaient encore à sa subtilité d'odorat, qui discernait tout d'abord les diverses combinaisons des senteurs. L'exercice précoce de ces sens en avait développé la puissance de perception. Son vif amour de la nature le portait incessamment à la contemplation, durant le jour, et à l'observation des astres, pendant les nuits sereines. En naviguant près des côtes, il aspirait avec délices les parfums balsamiques emportés du rivage; et sur les flots, au large, humait curieusement les brises chargées d'émanations, tantôt squameuses, tantôt salines et amères. Il admirait avec tendresse les œuvres du Créateur, recherchait avidement les fleurs, les oiseaux, les productions de la mer, et surtout, savourait les parfums de la végétation.

Forcément simple dans ses habits, Christophe Colomb

[1] « *Pero de treinta años ya le tenia blanco.* » — Fernando Colomb.

n'avait d'autre luxe que la propreté. La sienne était exquise. A la plus minutieuse netteté du corps, à l'absence de taches, de déchirure et de négligence sur ses habits, qu'il savait faire durer longtemps, il tâchait de joindre la blancheur et souvent la finesse du linge, toujours vaguement imprégné du parfum des roses et des cassis ou des fleurs d'oranger qu'il laissait sécher, entremêlées à ses hardes, dans son coffre de marin. Son attrait des odeurs suaves ne s'émoussa jamais. Il aimait les fleurs odorantes, les plantes aromatiques, les bois odoriférants, les gommes balsamiques, les parfums en essence et en poudre, les sachets, les eaux de senteur. Dans sa pauvre chambre, qu'ornaient uniquement quelques curiosités d'histoire naturelle, au milieu de ses cartes et de ses manuscrits s'exhalaient de doux aromes. Il se plaisait aussi à parfumer ses gants, et surtout son papier à lettre.

Cette élégance de goût lui était naturelle comme son talent d'écuyer, sans exercice de l'équitation. Son tact des convenances, des à-propos, sa façon d'être et de paraître dénotaient tout d'abord le parfait gentilhomme. Son seul visage trahissait sa noblesse d'esprit et certain air d'autorité [1] qui frappait les yeux intelligents. Il paraissait « homme noble et d'autorité, ce que son pourfil et contenance montrait fort bien [2]. »

Bien que dès l'âge de quatorze ans, Christophe Colomb eût toujours été à la mer ou séjournant dans les ports avec les marins, il ne partageait point leurs défauts ordinaires. Il détestait les jurements, les chansons déshonnêtes; buvait peu de vin; ne pouvait souffrir les jeux de hasard;

[1] « *El rostro luengo y autorizado.* » — Antonio de Herrera.

[2] Oviedo y Valdez, *Histoire naturelle et générale des Indes*, etc., liv. II, chap. III. Traduction de Jean Pouleur, valet de chambre de François Ier.

méprisait les plaisirs faciles; n'avait aucun penchant pour la table; et gardait à terre ses habitudes frugales du bord. Son extrême sobriété lui faisait préférer un régime presque tout végétal. Il avait contracté dans les ports du Levant des habitudes de l'hygiène arabe. Il se passait aisément de viandes, pour vivre surtout de pain, de riz, d'œufs, de légumes frais, de dattes, de raisin sec, de grenades, de pastèques et d'oranges. Au vin, il préférait comme boisson de l'eau édulcorée avec du sucre brun des Canaries et parfumée de quelques gouttes de fleur d'oranger.

Cette frugalité s'accompagnait d'un esprit d'ordre, d'arrangement et de ponctualité qui l'empêchait de jamais remettre au lendemain ce qui pouvait être fait aujourd'hui; il connaissait le prix du temps. On ne le vit jamais agir au hasard, en dehors des conseils du devoir ou de la logique. En aucune chose il ne s'arrêtait au bien, s'il espérait parvenir au mieux. Ainsi que l'Infant don Henrique avait pris pour devise : « Talent de bien faire, » Colomb mettait en œuvre son désir de faire le bien. C'était la même noblesse d'émulation avec la devise de moins et la modestie chrétienne de plus.

Affectueux pour ses proches, affable avec son entourage, montrant à ses inférieurs la bienveillance de la supériorité, rempli d'une urbanité qui ne s'apprend pas sur le pont d'un navire, son aisance d'élocution, le tour pittoresque des images, ses expressions, souvent hardies, toujours heureuses, rendaient sa conversation attrayante. Les vibrations du timbre grave et pur de sa voix faisaient, suivant ses émotions, profondément pénétrer sa parole; et l'on comprend fort bien l'accueil que lui firent les quelques riches négociants génois qui avaient un comptoir à Lisbonne.

Malgré cette douceur habituelle, Christophe Colomb

était, par sa nature, impatient, enclin à la colère. Sa fulgurante rapidité de pensée, activant l'ardeur de sa force, accélérait sa circulation; alors il devenait terrible. Mais ce premier mouvement, impétueux comme la violence, ne nuisait jamais qu'à lui-même. La réflexion, non moins subite que l'emportement, maitrisait celui-ci, et réprimait fortement ses écarts. Il semblait que cet extrême irritabilité lui fut donnée comme une épreuve, une occasion de se combattre; de vaincre sa propre propension; de surmonter cet obstacle interne avant d'emporter les obstacles extérieurs. L'impatience la plus excessive fut infligée à celui qui devait devenir le modèle de la patience même, afin d'accomplir son œuvre éternelle.

Se souvenant de l'exemple paternel et des recommandations de sa pieuse mère, Christophe Colomb avait conservé à bord les habitudes chrétiennes de son enfance. Nous savons, par son propre témoignage, combien la mer avait été un aliment inépuisable pour ses élévations vers Dieu. Dès son arrivée à Lisbonne, il allait régulièrement, chaque matin, entendre la messe à l'église de Tous-les-Saints, attenante à un couvent de femmes. Son air de distinction et la piété de son recueillement furent remarqués à travers les grilles du cloître. Une noble demoiselle qui s'y trouvait, parmi les dames pensionnaires, se prit pour lui du plus vif intérêt. Voulant absolument le connaître, sa tendre curiosité inventa un moyen de présentation.

On l'appelait Doña Felippa de Perestrello.

Elle était fille de Barthélemy Mognis de Perestrello, gentilhomme italien, naturalisé en Portugal, ancien officier de la maison du Roi, l'un des protégés de l'infant don Henrique, et qui, en sa qualité de parfait marin, avait été adjoint aux dernières expéditions de découvertes. En récompense de ses services de mer, le promoteur de la

navigation, don Henrique, l'avait fait nommer gouverneur de Porto-Santo et autoriser à coloniser cette île, où de grandes possessions lui étaient octroyées à perpétuité. Néanmoins, comme il manquait de capitaux suffisants, son essai de colonisation fut entravé dès le début. Les travaux de culture s'arrêtèrent devant un obstacle aussi sérieux que ridicule. Quelques lapins, apportés dans l'île, s'y étaient en peu de temps multipliés avec une telle fécondité, que la rapidité de leur propagation l'emportait sur la destruction acharnée qu'en faisaient les colons, encore trop peu nombreux. Ces petits quadrupèdes rongeaient tous les végétaux, détruisaient, la nuit, les plantations et décourageaient les efforts des laboureurs.

Son gouvernement de Porto-Santo n'avait guère valu à Barthélemy Mognis de Perestrello que des soucis et des dépenses. Il était mort, ruiné par la stérile étendue de ses domaines, laissant avec sa veuve trois filles dont les grâces et la vertu constituaient principalement la dot.

Ce manque de fortune n'empêcha point Colomb d'offrir sa main à doña Felippa. Entre le moment de la présentation et celui du mariage, il s'écoula un intervalle assez long, probablement afin que la veuve de Perestrello pût complétement s'enquérir de son futur gendre, et prendre ses garanties contre toute mésalliance. Cette circonstance dit, une fois de plus, que malgré le métier de son père, Christophe Colomb descendait d'une souche antique. Non-seulement le mariage s'accomplit du consentement de la famille Perestrello, mais après l'union des nouveaux époux, leur belle-mère les prit dans sa demeure. On ne pouvait se lier plus étroitement, et avouer plus haut cet étranger sans biens, sans condition distincte, sans profession classée. Est-il croyable qu'on eût ainsi adopté le fils d'un simple cardeur, s'il n'avait fait ses preuves ?

Christophe Colomb continua de travailler à ses cartes et à ses manuscrits pour assurer son pain de chaque jour, la dot de sa femme pouvant difficilement suffire à leur existence. Toutefois, le rang qu'avait occupé son beau-père, les relations attachées à cette honorable alliance, lui donnaient accès aux plus hauts abords. Une circonstance, jusqu'à ce jour échappée à l'attention des biographes, le témoigne incontestablement. Le roi Alphonse V, qui, sans entreprendre de grandes expéditions maritimes, cependant par tradition et par instinct s'intéressait aux choses de la mer, admettait volontiers en sa présence ce pilote étranger, dont la conversation le captivait inévitablement. Colomb parlait avec lui de sciences naturelles, d'aventures de mer. Un jour, à la suite d'un entretien sur ses doutes cosmographiques, et peut-être pour confirmer les idées du Génois, le monarque lui fit voir des roseaux d'une dimension énorme, étrangers aux climats de l'Europe, que de fortes marées avaient poussés sur le rivage des Açores[1]. Ce fait, en apparence insignifiant, est très-explicatif.

Ainsi, quoique l'idée de son plan ne se soit manifestée d'une manière complète que durant la quatrième année de son séjour en Portugal, nous pouvons affirmer qu'il avait déjà conçu le projet d'examiner la totalité de cet univers; car cet homme ne se démentit jamais. En pénétrant dans le secret de sa vie, on le trouve toujours le même. Ce qu'il fut dans un âge plus avancé, il l'était dans sa jeunesse. On ne connait l'époque de sa naissance que par celle de sa mort; on ne connait les mouvements de sa jeunesse que par les révélations de son âge mûr: et l'on n'a pleinement connu les idées de sa maturité, que par les pensées de ses derniers ans. Il a écrit que celui qui s'adonne à la navi-

[1] Herrera, *Histoire générale des Indes occidentales*, décade 1re, liv. I, chap. II.

gation se sent pris du désir de pénétrer les secrets de ce monde [1]. Cet aveu de sa vieillesse nous dit les préoccupations du milieu de sa vie comme de son adolescence. Voilà l'involontaire confidence de ces longues années passées sur mer, sans profit pour sa fortune, sans bénéfice pour son avancement.

Par quelles voies merveilleuses agit la Providence ! Elle tire d'un désastre un bienfait pour celui qui en paraît la victime. Colomb se trouve porté, malgré lui, au centre des idées qui devaient agrandir ses vues, chez le seul peuple qui s'adonne aux découvertes, et acquière des notions de plus en plus avancées sur l'Océan et les régions du Midi.

L'idée qui grandissait silencieusement en lui, le germe qu'y fécondaient la réflexion, l'étude et sa contemplation passionnée de l'œuvre divine reçut tout à coup, au sein de son propre foyer, un rapide développement. Dans les causeries de l'intimité, sa belle-mère, femme d'une éminente piété, fort zélée pour l'Église [2], frappée de son inclination à pénétrer l'inconnu, de son désir de découvrir les contrées ignorées, lui raconta la vie de son mari, qui avait été un habile homme de mer. Elle lui apprit de quelle manière il avait coopéré à la découverte de plusieurs îles. Elle lui confia les notes et journaux des voyages de son beau-père. De ces observations, Colomb tira bientôt un appui pour son projet. Il examina tout le progrès des Portugais sur la côte de Guinée et la route qu'ils suivaient pour y atterrir. Quelque temps après, il s'embarqua avec doña

[1] La mesma arte inclina á quien le prosigue a desear de saber los secretos deste mundo. » — Christophe Colomb, *Carta del Almirante al Rey y á la Reina, fol. 4 del libro de las profecias.* — Docum. diplom., nº CXL.

[2] Le P. Ventura de Raulica, *La Femme catholique*, t. II, p. 325.

Felippa, sa femme, pour sa stérile possession de Porto-Santo; il y demeura un certain temps. Ce fut là que naquit son premier fils, Diégo.

Entouré de l'immensité des flots, image de l'infini, sous l'éblouissante lumière du soleil tropical, le génie de Colomb mûrissait dans les abîmes de sa pensée une idée surhumaine, un projet plus hardi que l'héroïsme connu. Ce qu'il vit, ce qu'il entendit ne fit que corroborer la hardiesse de ses inductions. Ses habitudes, ses goûts, ses rapports de voisinage et de parenté semblaient arrangés d'avance pour servir au plan qui s'élaborait dans les profondeurs de sa réflexion.

La seconde sœur de doña Felippa avait aussi des droits sur les possessions de Porto-Santo. Elle devint la femme d'un noble marin, Pedro Correa, qui fut gouverneur de cette île. Durant les épanchements du foyer domestique, Colomb pouvait communiquer ses aperçus cosmographiques à ce navigateur, recueillir ses observations. Il eut occasion de faire quelques voyages aux îles les plus avancées dans l'Atlantique, loin de la côte africaine. Il alla à Madère, aux Açores. Il passa à la côte de Guinée, visita l'embouchure du Fleuve d'or, *el rio d'oro*, séjourna à la forteresse de Saint-Georges de la Mine; étendant ainsi le domaine de son expérience et l'échelle de ses comparaisons.

Pedro Correa lui dit avoir vu, dans les parages de l'île, une pièce de bois travaillée délicatement, et poussée par le vent d'ouest vers le rivage, comme si elle arrivait de l'autre côté de la mer. Aux Açores, il apprit que, par les vents d'ouest, les flots poussaient contre les côtes de Graciosa, de Fayal, de grands pins dont l'espèce était inconnue. On l'assura qu'à l'île des Fleurs on avait trouvé sur la grève deux cadavres dont les traits différaient de tous ceux des insulaires. On prétendait aussi avoir rencontré

des barques pleines d'hommes d'une race inconnue. Un officier de la marine portugaise, Martin Vincente, lui confia qu'à quatre cent cinquante lieues de l'Europe, vers l'occident, il avait retiré des vagues une pièce de bois parfaitement ciselée, qu'une brise de l'ouest poussait depuis plusieurs jours en vue de son bord. Un autre marin, Antonio Leme, qui s'était marié à Madère, lui raconta qu'ayant navigué fort avant vers le couchant, il avait aperçu trois îles à l'extrême ligne de l'ouest.

Ces renseignements, auxquels on a attribué une grande influence sur les déterminations de Colomb, n'étaient qu'un stimulant pour son attention; mais ils n'avaient aucune solidité, aucune cohésion entre eux, et partant, aucune prise sur sa croyance. Et celui qui les recueillait savait les réduire à leur juste valeur.

D'abord il regarda comme de pures illusions d'optique ces îles dont parlait Antonio Leme. Il supposa, qu'au surplus, ce devait être des écueils, des rochers qui, vus sous un certain angle et à travers certaines conditions atmosphériques, avaient pu simuler l'aspect de terres; ou bien, que c'était un de ces îlots flottants, couverts d'arbres, décrits par certains auteurs, entre autres par Pline et Juventius Fortunatus, et qui voguaient sur l'Océan poussés au gré des brises. Effectivement, il sut bientôt que cette excursion aventureuse de Martin Vincente n'était qu'une forfanterie, puisqu'il ne s'était pas éloigné des côtes de plus de cent lieues[1]. Quant à ces planches sculptées, ces roseaux gigantesques, ces cadavres de pins et d'hommes d'espèce étrange, que les souffles d'ouest avaient poussés aux Açores et aux Canaries, leur témoignage n'établissait rien de positif; car ils avaient pu être portés, de la partie en-

[1] Fernando Colomb, *Hist. de l'Amiral*, chap. VIII.

core inexplorée de l'Afrique, dans la haute mer, sous la région équatoriale, et de là repoussés sur les îles par les vents d'occident[1]. D'ailleurs durant plusieurs années de voyages et de résidence intermittente dans ces parages, il n'avait rien vu, rien touché par lui-même. Dans ces indices tout se bornait à des ouï-dires. Washington Irving est obligé d'avouer que ces faits « n'ont dû être connus de Colomb qu'après que son opinion était formée, et ne servirent qu'à la confirmer[2]. »

Quoi qu'il en soit, dès l'année 1474, sa résolution d'aller à la découverte de terres qu'il pressentait exister dans l'ouest, était arrêtée. Par le moyen d'un Toscan, domicilié à Lisbonne, il établissait une correspondance avec l'une des plus grandes célébrités de l'Italie, le médecin de Florence, Paul Toscanelli, mathématicien et cosmographe, qui était familièrement admis à la cour pontificale, dans ses voyages à Rome, et dont le roi de Portugal demandait l'avis sur des sujets touchant à la géographie et la navigation.

Ce Paul Toscanelli, homme d'ardente émulation pour la science, avait été excité aux mathématiques par ses relations avec le vieil artiste, orfèvre, sculpteur, ingénieur : Brunellesco, qui éleva dans les airs et revêtit de marbre l'admirable coupole de Santa-Maria-del-Fiore, à Florence; Toscanelli s'adonnait à l'étude de la nature. Il était connu sous le nom du physicien Paul. Car à cette époque, les médecins n'avaient point d'autre titre. Après avoir lu

[1] En effet, lors de son premier voyage, on vit à cinq journées de navigation de la Gomera, passer un débris de hunier qui avait appartenu à un navire de cent vingt tonneaux. — *Journal de Colomb*, 11 septembre 1492.

[2] Washington Irving, *Histoire de la vie et des voyages de Christophe Colomb*, t. I, liv. I, chap. V.

toutes les relations existantes des voyageurs, son goût pour la cosmographie l'avait mis en rapport avec les voyageurs des diverses nations qui arrivaient en Italie et allaient à Rome, centre de la chrétienté, foyer permanent de la civilisation.

Des deux seuls fragments qui nous soient parvenus de la correspondance de Colomb avec le médecin Paul, il résulte :

1° Qu'antérieurement au mois de juin 1474, Colomb avait communiqué au savant Florentin son projet de navigation à l'Ouest. Toscanelli lui envoya copie d'une lettre qu'il venait de répondre depuis quelques jours au chanoine Fernando Martinez, lequel lui avait écrit de la part du roi de Portugal. Or, cette lettre était datée du 25 juin 1474.

2° Que Toscanelli trouva un vif intérêt dans les lettres de Colomb ; qu'il jugea son désir d'atteindre l'Orient par le couchant une idée grande et noble ; et que déjà Colomb lui parlait des avantages inappréciables qui en résulteraient pour toute la Chrétienté[1]. Nous prions qu'on remarque ce fait et cette date. Car ce seul mot de Chrétienté résumait déjà le but, le complément et la récompense de l'idée de Colomb.

Dix-huit mois s'écoulèrent pendant lesquels le projet fut mûri.

§ III.

En 1476, Christophe Colomb ayant atteint sa quarantième année, résolut de tenter la réalisation de son plan. Pour cela ses yeux se tournèrent naturellement vers sa pa-

[1] « *E guadagno inestimabile e di grandissima fama appresso tutti li Cristiani.* » — Seconde lettre de Paul Toscanelli à Christophe Colomb.

trie; il ambitionnait de l'associer à l'honneur d'une telle découverte. Des écrivains portugais ont prétendu que Colomb avait offert d'abord au Portugal les prémices de son projet. Quelques historiens, qui n'ont point compris ce sublime caractère, l'ont répété d'après eux; mais le patriotisme de Colomb était trop sincère pour qu'il n'eût pas songé d'abord à cette ville où le rattachaient ses affections de famille et les poétiques images de son enfance.

Les témoignages les plus positifs prouvent qu'il s'adressa d'abord au sénat de Gênes. Son contemporain, Ramusio, qui connut ses amis et ses compagnons, l'affirme. Le Milanais Girolamo Benzoni, voyageur en Amérique, et qui vécut au milieu des souvenirs qu'il avait laissés, le rappelle. L'historiographe don Antonio de Herrera le dit. Le judicieux académicien don José Ortiz le reconnaît. L'auteur des *Annales de Gênes*, Casoni, le constate: le savant Tiraboschi le confirme. L'historiographe anglais Robertson l'assure. Luigi Bossi, Spotorno et généralement les biographes italiens sont unanimes à cet égard.

Il est hors de doute que son amour pour sa patrie voulut qu'elle recueillît, de préférence à toute autre nation, le fruit de ses découvertes. Il passa donc à Gênes, et proposa son plan au Sénat. Il s'obligeait, si l'on voulait lui fournir quelques navires équipés, à sortir par le détroit de Gibraltar, et à pousser vers le couchant dans la mer Océane, jusqu'à ce qu'il eût trouvé la terre où naissent les épices [1], et fait ainsi le tour du monde. Mais les raisons cosmographiques sur lesquelles il s'appuyait ne pouvaient être

[1] « Che volendo gli armare alcune navi, si obligava di andare fuori di stretto di Gibilterra e naviguar tanto per Ponente che el circonderebbe la terra del mondo, arrivando dove le spezierie nascono. » — Girolamo Benzoni, *La historia del Mondo Nuovo*, libr. I, fol. 2, verso. — Venezia, 1572.

bien appréciées des nobles membres de cette compagnie. Les Génois, habiles autant qu'intrépides dans le bassin de la Méditerranée, ne s'aventuraient guère sur l'Océan. Le progrès que faisaient chaque jour les Portugais dans la géographie ne les avait pas encore atteints. Ils s'estimaient maîtres profès en fait de navigation, pensaient qu'on ne pouvait les surpasser, et tinrent l'offre de leur compatriote pour une orgueilleuse rêverie. Ils prétextèrent la pénurie du trésor épuisé par des armements considérables; et, afin de rabaisser peut-être la prétention de Colomb, ils lui dirent que ce désir de découvertes n'était pas une nouveauté pour le Sénat; que déjà maint explorateur avait payé par la mort sa curiosité téméraire; les archives de la république en faisaient foi. On y lisait, deux cents ans avant la proposition actuellement soumise au conseil, que deux capitaines de la plus haute noblesse, Tédisio Doria et Ugolino Vivaldi, étaient partis pour le grand Océan, sans qu'on eût jamais eu nouvelle de leur sort [1].

Refusé par le Sénat de Gênes, Colomb, qui voulait absolument faire bénéficier l'Italie de sa découverte, passa, dit-on, à Venise, la république de Saint-Marc lui paraissant, sous le rapport des finances et de la marine, en mesure de seconder ses vues. Mais, malgré ses ouvertures et les instances les mieux aidées de la démonstration scientifique, le Conseil n'accéda point à ses offres.

Aucun document relatif à cette proposition ne nous est parvenu; toutefois, la tradition constante des Vénitiens prête ici à l'assertion de quelques historiens une grande autorité; et le témoignage d'un magistrat de l'ancienne république, rapporté dans Luigi Bossi [2], se trouve accré-

[1] « Ingolfatisi nell' Oceano, non avevano più data nuova di loro. » — Filippo Casoni, *Annali di Genova*.

[2] Luigi Bossi, *Note alla vita di Cristoforo Colombo*, n° 14.

dité par l'opinion de plusieurs écrivains éminents, entre autres l'adversaire de Colomb, l'historiographe de la marine espagnole, don Martin de Navarrete [1].

§ IV.

Ainsi remercié par Venise comme il l'avait été par Gênes, Christophe Colomb se rendit à Savone pour visiter et consoler son père, alors âgé de plus de soixante-dix ans.

Nous disons à Savone et non pas à Gênes ; car, antérieurement à l'année 1469, Dominique Colomb avait quitté la « cité de marbre » pour s'établir à Savone : plus tard, il revint à Gênes. Ce domicile intermédiaire, qui dura plus de dix-sept ans, nous paraît avoir principalement contribué à l'incertitude et aux erreurs des historiens sur la véritable patrie de Christophe Colomb. On nous permettra de donner ici quelques détails d'intérieur, et de soulever respectueusement l'humble rideau qui recouvre le pauvre ménage du vieil ouvrier en laine. La trivialité du récit sera pardonnée en faveur de la nouveauté des renseignements et de leur exactitude. Ils sont tous précis et relevés sur des documents authentiques.

Que la fortune est diverse en ce monde ! Les uns trouvent de bonne heure dans une honnête aisance le prix de l'assiduité, de la prévoyance et de l'économie ; d'autres, malgré la régularité du travail, les privations ajoutées patiemment les unes aux autres, ne parviennent jamais à rompre le joug du pénible labeur auquel ils semblent prédestinés. Leur récompense est réservée tout entière pour

[1] Navarrete, *Coleccion de viages y descubrimientos que hicieron por mar los Españoles*, etc., introduccion, § 49.

l'éternité. Ils ne touchent, ici-bas, que les gages d'une espérance immortelle contenue dans les consolations de la foi. La vie de Dominique Colomb fut une lutte incessante contre d'obscures tribulations. Ses embarras pécuniaires, le malaise de sa petite industrie lui persuadaient qu'à Savone il réussirait mieux qu'à Gênes. Les malheureux se font aisément illusion. Il loua donc à quelque bonnetier son logement de la rue Mulcento, et alla s'établir à Savone. Le loyer cependant continua d'être acquitté sous son nom [1], peut-être parce que les religieux Bénédictins n'avaient rien voulu changer à leur bail, peut-être parce qu'il conservait l'espérance de revenir un jour dans cette ancienne demeure.

Dominique Colomb avait avec lui deux fils : Jean Pellegrino, déjà majeur, et le petit Jacques, encore au maillot. Pellegrino le secondait comme ouvrier, quand ses forces le permettaient ; mais sa santé paraît avoir été souvent languissante ; et Dominique était obligé de salarier un étranger. Il prit plus d'une fois pour l'aider un nommé Barthélemi Castagnollo, qui avait été son apprenti.

L'année 1470 accabla le pauvre cardeur sous nombre de petits revers. La nécessité le réduisit à vendre, le 24 septembre, dans l'étude de Mᵉ François Camogli, notaire à Gênes, quelques pièces de terre et une maison qu'il possédait au quartier de Ginestrel, à Bisagno, le pays de sa femme. Telle était sa pénurie que le mois suivant, le 25 octobre, il fit cession au nommé Antoine Rollero d'une misérable somme de 18 livres à recouvrer sur son ancien apprenti Barthélemi Castagnollo [2]. Malgré le pro-

[1] Le nom de Dominique Colomb figure sur les livres de recette de l'abbaye de Saint-Étienne depuis l'année 1456 jusqu'à l'année 1489. Les livres des années 1461 à 1466 n'ont pu être retrouvés.

[2] Acte du 25 octobre 1470, par-devant Mᵉ Giovanni Gallo, notaire à

duit de ces aliénations, sa situation ne fit qu'empirer. Sa détresse était visible. Si bien que l'année suivante, Giuliano et Scampino de Caprile, acquéreurs de ses immeubles à Bisagno, craignant que sa femme ne les revendiquât un jour, comme affectés à la garantie de ses droits dotaux, exigèrent qu'elle ratifiât la vente faite par le mari [1].

La détresse des Colomb s'aggrava ensuite à ce point, qu'ils ne pouvaient plus même se procurer la matière première, la laine pour leur fabrication de draps. Hors d'état de la payer au comptant, n'offrant aucune garantie pour l'obtenir à crédit, criblés de petites dettes, ils enduraient tous les embarras et les humiliations de la pauvreté. Au commencement de l'année suivante, Dominique alla à Gênes tenter d'y créer quelque ressource. Nous avons la preuve qu'il s'y trouvait le 14 avril 1472. Enfin, Dominique Colomb, revenu à Savone, parvint à obtenir de Jean de Signorio, la fourniture d'une quantité de laines de la valeur de 40 livres. Cette avance ne pouvait le mener bien loin. Heureusement, au mois d'août suivant, Christophe Colomb, dans une des visites filiales, qu'il jouissait de faire à ses parents, quand l'occasion s'en offrait, apporta quelque soulagement à leur gêne. Il détermina Jean de Signorio à fournir d'autres laines, jusqu'à concurrence d'une valeur de 100 livres. Toutefois, celui-ci exigea la garantie morale du fils, et qu'il s'engageât, conjointement avec son père, non-seulement au payement des 100 livres, mais des 40 livres précédemment avancées. Le 26 août, par-devant Me Thomas de Zocco, Christophe Colomb s'o-

Savone. — *Nota di diversi documenti degli Archivi di Genova e Savona riguardanti la famiglia del Cristoforo Colombo*, 1839.

[1] L'acte de ratification eut lieu le 25 mai 1471, par-devant Me Francesco Camogli, à Gênes.

bligea au payement de la dette de 140 livres, remboursable en étoffe confectionnée dans le délai de six mois [1].

Le temps ne vint pas améliorer la position du cardeur. Le 12 février 1473, il achetait d'un nommé Barbarin une certaine quantité de laine qu'il s'obligeait à payer en main-d'œuvre. Le 4 juin, il achetait aussi de Louis de Multedo de la laine dont il devait acquitter le prix par son travail [2]. Sa position, de plus en plus embarrassée, alarma l'acquéreur d'une petite terre qu'il avait vendue. Celui-ci exigea non-seulement la ratification de la vente par Suzanne Fontanarossa, sa femme, mais par ceux de ses enfants majeurs qui en ce moment se trouvaient auprès de lui. Le 7 août 1473, Christophe Colomb et le valétudinaire Jean Pellegrino accompagnèrent leur mère, à cet effet, dans l'étude de Mᵉ Pierre Corsaro [3].

Ces dates authentiques attestent qu'à cette époque, le séjour de Colomb auprès de ses parents, fut de près d'une année. Là, comme dans son enfance, il leur était attaché et soumis; les aidait de ses étroites ressources, et s'identifiait tellement avec eux, qu'habitant sous le toit paternel, partageant la vie commune de la famille, on le considérait lui-même comme appartenant à la corporation des cardeurs. Dans l'acte du 26 août précédent, on lui avait donné la qualité de cardeur de laine, conjointement avec son père. Soit qu'il ne voulût pas, en présence du vieil-

[1] Tommaso del Zocco, notaro in Savona. — 26 agosto 1472. — *Nota di diversi documenti degli Archivi di Genova e Savona riguardanti la famiglia del Cristoforo Colombo*, 1839.

[2] Acte passé par Mᵉ Pierre Corsaro dans la *salle basse* du palais de justice de la commune de Savone, en présence des deux témoins, maître Étienne Vieto et Antoine Olivieri, citoyens de la ville.

[3] Pietro Corsaro, notaro in Savona. — 7 agosto 1473. — *Danno altresì il loro consenso ed autorizzano la madre, Cristoforo e Giovanni Pellegrino figli di detti Domenico Colombo e Susanna giugali.*

lard, décliner sa profession et renier son ancien apprentissage, soit que le prêteur, marchand de laine, eût fait de cette qualité une condition pour accepter sa garantie, Christophe Colomb figura dans l'acte, non pas comme marin, mais comme cardeur. Son père, sa mère, ses frères travaillant la laine, il devait naturellement, vivant avec eux, être censé faire comme eux. Mais il est certain que dans cette indigente demeure, il fabriquait des cartes marines, copiait des manuscrits que de temps à autre il portait à Gênes où il achetait et vendait des livres imprimés; de là des écrivains contemporains ont dit qu'il fit le commerce des livres à Gênes [1].

Quelques semaines après, Christophe Colomb était retourné en Portugal.

Dans l'année 1474, pendant que son fils Christophe évoluait en son esprit le plus vaste projet de l'humanité, Dominique Colomb, qui faisait partie de la confrérie des maîtres cardeurs et était appelé à délibérer sur leurs règlements, se considérant désormais comme fixé à Savone, désira posséder une petite propriété dans son territoire. Sans doute, il comptait sur quelque ressource inattendue. La fortune lui avait fait, dans ses songes d'or, quelque magnifique promesse. Quoi qu'il en soit, le 19 août, il acquit de Conrad de Cuneo une terre située à Valchaude, sujette à redevance envers la prébende canoniale de Saint-Jacques et Saint-Philippe, moyennant la somme payée comptant de 250 livres en monnaie de Savone [2]. Le vendeur en donna valable quittance par-devant maître Jean de Rogero, en présence des deux témoins Jacques Ferre-

[1] Andres Bernaldez, — *Historia de los Reyes Católicos*. Ms., cap. CXVIII.

[2] « Et hoc pro pretio et nomine pretii librarum ducentarum quinquaginta monetæ Saonæ. »

rio et Jacques Lambert, citoyens de Savone. Mais, hélas! cette aisance subite de Dominique Colomb, ce payement au comptant de la terre qu'il vient d'acquérir étaient des illusions d'un instant. Sans doute, il avait compté sur une parole qui lui fit défaut au moment de la signature. Tant il y a qu'après la quittance donnée par le vendeur, immédiatement, dans le même local, devant les mêmes notaire et témoins, le pauvre Dominique Colomb fut obligé de se reconnaître débiteur de ces 250 livres en monnaie de Savone; et promit de se libérer, au moyen de son travail, dans l'espace de cinq ans, en donnant au vendeur, chaque année à la Saint-Michel, une quantité de drap qui devrait valoir 50 livres en monnaie de Savone, au dire des experts Christophe Barucio [1] et Henri Bertou.

Cependant, nonobstant ses efforts, le vieux cardeur ne put livrer régulièrement à la Saint-Michel la quantité de drap convenue. Jean Pellegrino son fils, valétudinaire, succomba à sa mauvaise santé. Il avait été tour à tour une charge et un aide.

Trois ans après, il fallut se décider à vendre la maison avec jardin qu'on possédait encore à Gênes, en dehors de la porte Saint-André. Cet immeuble servant de garantie aux droits dotaux de Suzanne Fontanarossa, son consentement fut exigé [2]. Malgré cette nouvelle aliénation, Dominique ne parvint pas à éteindre ses obligations anté-

[1] Les frères Barucio étaient alors les premiers fabricants de draps de Savone. On voit dans l'acte du 12 mars 1473, passé par-devant Me Ludovico Moreno, 44 maîtres cardeurs donner leurs pouvoirs à Barthélemy Barucio, dans l'intérêt de leur corporation.

[2] Giovanni Gallo, notaro in Savona. — 23 gennajo 1477. — « Susanna de Fontanarossa, Q. Giacomo, moglie di Domenico Colombo... dà consenso al marito per la vendita d'una casa in Genova con giardino posta nel Borgo di S. Stefano, contrada di S. Andrea, obligata per le sue dotti. »

rieures, et resta sous le coup des engagements contractés pour l'achat de la petite propriété de Valchaude.

Ses forces déclinant avec l'âge, il dut renoncer au plaisir de la cultiver lui-même, et fut obligé de l'exploiter par autrui. Le 17 août 1481, dans l'étude d'Ansaldo Basso, il l'afferma à Jean Picasso, fils d'Ode. Peu après, il ne put continuer son état de cardeur. Il se vit contraint à se défaire de son métier, sans avoir eu la satisfaction d'y former son plus jeune fils, Jacques, dont la constitution délicate exigeait de grands ménagements. Pour comble d'infortune, la fidèle associée de sa vie, qui pendant plus de quarante-six ans avait si vaillamment partagé ses labeurs, ses soucis, et adouci ses tribulations incessantes, Suzanne Fontanarossa lui fut retirée par la mort. Dès lors il se déplut à Savone.

§ V.

Revenons à Christophe Colomb.

Si ce double refus, et peut-être l'impossibilité reconnue de recourir immédiatement à un autre État, avec chance de réussite, lui firent ajourner la communication de son projet, il ne continua pas moins assidûment ses observations, et n'en chercha pas moins à élargir l'échelle de ses comparaisons cosmographiques. Nous le voyons un an après, franchissant l'Océan Germanique, s'avancer sur la route des mers polaires. Au mois de février 1477, il se trouvait à cent lieues par delà l'Islande, et constatait des phénomènes intéressants pour l'hydrographie. Des sombres horizons du Nord, des cieux aplatis de cette île lointaine, l'*ultima Thule* des anciens, aux splendides cieux des tropiques, avec sa puissante faculté de généralisation, il rassemblait dans son souvenir les harmonies de la terre et des eaux, cherchant à pénétrer par delà la poésie des ap-

parences le principe des grandes lois de ce globe. Passant de la contemplation des œuvres de Dieu à l'investigation de celles des hommes, durant ses moments de séjour à terre, il consacrait à compulser les écrits des philosophes, des historiens, des naturalistes, toutes les heures qu'il n'employait pas à copier des manuscrits et à construire des sphères, dont le produit assurait son pain quotidien.

Il poursuivit ainsi ses voyages, dont on ne voit pas qu'il ait retiré d'autre profit qu'une expérience supérieure dans la navigation. Il continua une existence de gêne et de labeur jusqu'au moment où le roi Joam II, qui avait succédé à Alphonse V, son père, parut vouloir reprendre les traditions de son grand-oncle, don Henrique, de glorieuse mémoire.

Ce monarque avait réuni dans sa marine des pilotes de premier ordre, de vrais hommes de mer, tels que Diégo Cam, Barthélemy et Pierre Diaz. A l'exemple de son grand-oncle, il accueillait les services de tout étranger qu'il jugeait d'une capacité éminente. Il voulait étendre ses conquêtes vers les Indes. L'énergie de la volonté secondait cette pénétration de regard qui lui faisait deviner le mérite. Il ne fut pas difficile à Colomb, quand le moment lui parut opportun, d'obtenir une ample audience pour l'exposition de son plan. Son alliance avec deux gouverneurs de Porto-Santo, ses relations antérieures avec le père du Roi devaient lui valoir un bienveillant accueil.

A la première audience et dès le début, Joam II, surpris de la nouveauté d'un plan qui renversait toutes les idées admises en cosmographie, se montra peu disposé à entrer dans ses vues. Mais plus tard, durant d'autres entretiens, le monarque, pesant la valeur intrinsèque des arguments de Colomb, comprit qu'il y avait au fond de

cette proposition quelque chose d'immense et de supérieur. A raison même de son élévation d'esprit, de sa connaissance des hommes et de sa propension aux sciences naturelles, le Roi se sentit disposé en faveur de Colomb. Entraîné par l'ascendant de cette noble simplicité et de cette loyale confiance, Joam II se décida aux frais d'une expédition. Toutefois, avant de s'engager, il souhaitait connaître positivement quelle rémunération demanderait Colomb, en cas de réussite.

Le Portugal encourageait les découvertes par de grandes libéralités. D'ordinaire, on attribuait le gouvernement de l'île ou de la région découverte à celui qui en avait pris possession au nom de la couronne. Parfois on rehaussait encore ces fonctions par quelque titre honorifique. L'espoir de si hautes récompenses enflammait d'ardeur toutes les imaginations. Mais ce n'était point d'une pareille rétribution que se contentait cet homme, qui s'usait à faire des cartes et à copier des manuscrits pour nourrir sa famille. A ses yeux, cette récompense n'était que mesquine; elle lui semblait déprécier la grandeur de son entreprise. Il posa donc ses conditions à lui. Elles furent tellement royales, que le souverain en prit un peu d'humeur, et qu'avant d'y souscrire, il voulut livrer à la discussion les probabilités de réussite. Le Roi chargea de cet examen une Commission composée de trois membres : le docteur Diégo Ortiz de Cazadilla, évêque de Ceuta, Roderigo, son médecin, et le juif Joseph, aussi médecin et maître en cosmographie.

Sauf quelques Portugais, récusables ici pour cause de suspicion légitime, tous les historiens avouent que l'incertitude du Roi ne fut qu'un prétexte. L'hésitation de Joam II provenait uniquement de ce que la demande de Colomb était jugée exorbitante et superbe, bien qu'elle fût faite avec autant de simplicité que de sincère modestie.

Il est avéré que, s'il se fût contenté du gouvernement perpétuel des contrées par lui découvertes, et de joindre à cette dignité, avec des titres honorifiques, quelques priviléges héréditaires, l'affaire se serait aisément conclue[1]. Pour qu'il dédaignât de si haut ces avantages, sa prétention devait le rapprocher singulièrement du trône! Son compatriote Casoni attribue les temporisations du Portugal à ce qu'il exigeait de trop grandes récompenses et de trop grands honneurs en cas de réussite[2]. Sans l'énormité de sa demande, la résolution bien arrêtée de Joam II l'eût, à l'instant, affranchi des lenteurs mortelles qu'il eut ensuite à subir. Ces conditions qui dépassaient la générosité du Roi, nous les verrons plus loin et nous les exposerons à vos yeux. S'il fallait à Christophe Colomb de grands honneurs, il ne lui fallait pas moins de grandes richesses; car il avait une grande pensée à satisfaire, et cette satisfaction était la seule récompense qu'il jugeât digne de son entreprise. La révéler, sera justifier son incomparable ambition auprès de toute âme chrétienne.

Dans son rapport, la Commission scientifique conclut au rejet de la proposition du Génois. Elle regarda le projet comme la rêverie d'un songe creux. Cependant l'élévation d'esprit qui distinguait le roi Joam II plaidait, à son insu, la cause de Christophe Colomb. Instinctivement, il avait foi en cet étranger, si pauvre et si ferme dans ses exigences. Nonobstant l'avis de la Commission, il continua de prendre au sérieux le plan de Colomb, et en saisit exceptionnellement un haut Conseil qu'il composa des premières notabilités du Portugal.

[1] Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, t. I, lib. II, cap. XIX.

[2] « Aveva dimandati troppo grandi premii e onori quando la cosa fosse succedata secundo le sue promesse. » — Filippo Casoni, *Annali di Genova*, lib. I, fol. 28.

Le projet fut alors moins examiné sous le rapport pratique de l'exécution, qu'au point de vue des avantages qu'il assurerait à la nation portugaise. La discussion prit un caractère d'intérêt général pour la direction à donner à la marine royale. La séance fut animée et presque orageuse. Les prélats y assistaient ; et parmi eux se retrouvait l'évêque de Ceuta, deux fois influent par sa science et par son titre officiel de confesseur du Roi. Naturellement, son avis était de grand poids : il avait, comme président de la Commission cosmographique, déjà examiné à fond le mécanisme du plan, objet de la discussion actuelle. Il déclara que les raisons exposées par Colomb n'offraient point assez de solidité, pour qu'un prince sage et prudent s'engageât dans une telle entreprise, sans quelque expérimentation préalable.

Laissant de côté le but religieux de Colomb, le prélat généralisa le sujet et passionna le débat, en se prononçant contre toute nouvelle découverte. Faisant prévaloir les motifs d'une prudence étroite et cauteleuse, sur le patriotisme et le prosélytisme chrétien qui eussent dû l'inspirer, il traita la question sèchement, en ministre des finances, qui doit avant tout équilibrer les dépenses par les recettes. Il entrevit dans la pénurie du trésor un obstacle salutaire à des entreprises jusque-là plus honorables que productives ; soutint que, loin de se lancer à la recherche de terres si éloignées, il serait d'une meilleure politique d'en cacher l'existence et la route, parce que l'attrait de la nouveauté ne manquerait point d'exciter l'esprit belliqueux des Portugais, généralement disposés aux grandes choses, et qu'en peu de temps la colonisation dépeuplerait le royaume. Que suivre la voie des découvertes, c'était s'affaiblir au dedans avant d'être affermi au dehors, et s'exposer à être envahi. Qu'au lieu de découvrir de nouveaux

territoires, il était plus sage et plus glorieux à la fois de combattre en Barbarie les infidèles, ces ennemis dont le voisinage était toujours un danger.

Ce langage d'une froide circonspection, basée sur des calculs d'arithméticien, irrita au plus vif de sa fibre le patriotisme de l'assemblée. Pedro de Menesès, comte de Villaréal, chevalier de l'ordre du Christ, répliqua avec feu que le Portugal n'était plus à son commencement; que ses Princes n'étaient pas tellement dépourvus, qu'ils ne pussent fournir à la dépense de l'expédition de Colomb; que pour aucune cause il ne fallait fermer la carrière si heureusement ouverte par l'infant don Henrique; qu'il resterait à l'éternelle gloire des Portugais d'avoir percé les mystères et les profondeurs de la mer Océane, si formidables pour le reste des nations[1]. Qu'ainsi l'on éviterait l'oisiveté qu'engendre ordinairement une paix prolongée; l'oisiveté! porte battante à tous les vices dans un État, lime sourde qui ronge insensiblement la force et la valeur des sujets. C'était outrager le nom portugais que de menacer de périls imaginaires ces hommes qui, dans les dangers les plus réels et les plus graves, montraient tant de valeur et d'intrépidité. Aux grandes âmes allaient les grandes entreprises.

Arrivant ensuite au but que se proposait Colomb, l'orateur répliqua que finalement, ce plan ayant principalement pour objet la propagation de la Foi catholique, il s'étonnait qu'un Prélat aussi religieux que l'était l'évêque de Ceuta osât y contredire[2]. Puis rejeter cette offre, ne se-

[1] « Penetrar los secretos y horrores del mar Oceano tan formidables a las demas naciones del mundo. — Vasconcelos, *Vida y acciones del rey don Juan el II de Portugal*, lib. IV.

[2] « Que siendo ultimamente esta accion tan en aumento de la Fé católica, se admirava que un prelado tan religioso como el Obispo de

rait-ce pas peut-être refuser Dieu? ne serait-ce pas au moins le desservir grandement que de négliger cette occasion de faire retentir, d'un pôle à l'autre, la voix du saint Évangile, en prenant pour organe de cette gloire la nation portugaise, dont les Princes pouvaient espérer, en récompense de leur zèle, de grands accroissements d'empire et cette illustration qui assure l'immortalité? Dans son pieux enthousiasme, le chevalier chrétien ajouta que, « tout soldat qu'il était, il osait, comme s'il entendait en cet instant même une voix et un esprit du ciel[1] présager au souverain qui tenterait cette entreprise, une heureuse réussite, un plus grand honneur, une plus grande puissance et une plus vaste gloire dans la postérité que jamais n'obtinrent les héros les plus célèbres et les plus fortunés monarques. »

D'unanimes acclamations accueillirent ce discours. Mais l'opinion de l'évêque de Ceuta était défavorable à Colomb quant aux moyens même d'exécution. Sa spécialité si reconnue en matière de sciences nautiques fit que le Conseil, sans discuter aucunement ce projet, le perdit tout à fait de vue au milieu d'une question plus vitale pour la monarchie portugaise : la reprise des expéditions commencées par l'infant don Henrique et suspendues sous le règne dernier. Contrairement à l'avis de l'évêque, le Conseil opina en faveur des découvertes, mais il passa complétement sous silence le projet de Colomb.

Tanjar osasse contradezirla. » — Vasconcelos, *Vida y acciones del rey don Juan el II de Portugal*, lib. IV.

[1] « Que se atrevia aunque soldado, como voz y espiritu del cielo pronosticar felices sucessos, y la mayor honra y credito con la posteridad que jamas alcaçaron los Cesares y monarcas mas valerosos y bien afortunados. » — Vasconcelos, *Vida y acciones del rey don Juan el II de Portugal*, lib. IV.

Cette séance du Conseil est un document précieux dans l'histoire de Christophe Colomb. Il en ressort qu'à cette époque déjà l'effusion de l'Évangile était le but avoué et définitif de son entreprise.

Pourtant la manière légère ou dédaigneuse dont le haut Conseil, sur l'assertion d'un seul de ses membres, avait écarté le projet de Colomb, ne satisfaisait ni la justice, ni l'esprit si éclairé de Joam II. Condamner n'était pas juger. Les conversations du cosmographe génois revenaient à sa mémoire, et il continuait à s'en préoccuper. En diverses circonstances il s'en ouvrit avec ses familiers. Ceux-ci cherchaient à effacer le déplaisir du Roi. On lui représentait quels inconvénients pouvaient rejaillir sur la majesté royale, d'une convention faite sérieusement, à propos d'un plan qui n'était, peut-être, que la docte illusion d'un marchand de livres. On lui suggérait de faire l'épreuve du projet d'après les propres données fournies par le Génois. D'autres érigeaient les lenteurs en système. Ces habiles voulaient, par les retards, donner accès à des éventualités qui, peut-être éclaireraient gratuitement le problème dont le Génois prétendait vendre si cher la solution.

Cependant le temps s'écoulait.

Rien ne venait du côté de la cour mettre un terme à l'incertitude. Colomb, ferme et résolu, ceint de cette patience austère qui sert d'armure aux âmes fortes, gagnant sa subsistance à la fatigue de sa plume et de son compas, alimentant son esprit de tout livre qu'il achetait et relisait encore avant de s'en défaire, acquérait, pendant cette inaction forcée, une instruction non moins variée que solide.

Enfin le monarque, par sa propre réflexion, fut amené à vouloir absolument risquer l'entreprise. Ce qui le retenait encore, c'était l'exorbitante rémunération qu'impo-

sait le Génois. Dans cette perplexité, un de ses conseillers lui suggéra un moyen de concilier son désir d'expédition avec ce qu'ils appelaient la dignité de la couronne. Ce moyen consistait à munir secrètement du plan et des instructions de Colomb, un bon pilote portugais, et à l'envoyer à la découverte dans la route indiquée. Connaissance prise de la terre que cherchait Colomb, on ne serait plus obligé de lui accorder une bien grande récompense. Hélas ! le Roi, homme droit et habituellement loyal dans ses habiletés politiques, eut le malheur de tremper dans cette connivence. Il y participa en rougissant. Sans doute on le circonvint par d'adroites paroles. On fit valoir des raisons d'État. Au nom de la patrie, on lui persuada que l'intérêt général devait l'emporter sur un intérêt privé, surtout quand il s'agissait d'un étranger ; on ajouta peut-être que cette déception serait pour le Génois la juste punition de son entêtement à des prétentions insensées. Enfin, Joam II oublia un jour qu'il était gentilhomme ; et le malheureux conseiller, dont il subit l'influence dans ce jour d'égarement, fut le docteur Diego Ortiz de Cazadilla. Le fait n'est que trop avéré.

Un rayon d'espoir trompeur vint alors traverser la vie laborieusement monotone que menait Colomb, attendant toujours. Un message de la Commission scientifique l'invitait à déposer, sans retard, le détail de son projet, avec les preuves à l'appui ; de telle sorte qu'on pût examiner à fond et la théorie et les moyens d'exécution de son plan. Incapable de supposer en si haut lieu une félonie, Colomb livra sans défiance le plan, les notes, les cartes, en un mot les moyens d'exécuter son entreprise. Aussitôt l'un des plus habiles capitaines de la marine portugaise fut dépêché avec une caravelle pour aller, en apparence, ravitailler les îles du cap Vert, mais avec la secrète mission de

cingler vers l'Occident, à la découverte des terres inconnues, conformément aux indications dont on lui avait remis copie.

Le plus grand secret avait favorisé cette spoliation du génie. Mais si l'on avait surpris à Colomb ses données scientifiques, on n'avait pu lui dérober sa fermeté, sa foi, sa supériorité de coup d'œil, le don mystérieux, reçu d'en haut, pour l'accomplissement de son œuvre. Après quelques jours de navigation à l'ouest hardiment continuée, l'équipage commença à s'étonner de l'étendue, et à s'alarmer de la route. Ces hommes tremblaient devant l'immensité. Une tempête s'étant élevée vint ajouter à leurs frayeurs; le Seigneur n'était pas avec eux ; le navire éperdu rebroussa chemin, et retourna honteusement d'où il était parti pour la perpétration clandestine de cet attentat. Alors, comme il arrive en pareil cas, les lâches devinrent fanfarons et railleurs. Rentrés au port, ils tournèrent en moquerie le projet du Génois. Ce n'était, disaient-ils, qu'une vaniteuse extravagance. Leur seule jactance trahit plus tard le secret de cette tentative quasi sacrilége.

Le trait de cette félonie entra profondément dans le cœur de Colomb. Il ressentit, au plus haut de sa droiture, l'odieux de la déloyauté royale. Mais déjà il était habitué aux souffrances de l'âme. Depuis quelque temps, à travers ses épreuves, il s'était vu ravir par la mort l'associée de ses espérances, la mère de son fils, la noble Felippa, l'unique consolation de son pauvre foyer. Colomb se tut et regarda le ciel.

Cependant le Roi vint à savoir que la caravelle n'avait point navigué pendant le nombre de jours et de lieues marqués dans les instructions larronnées à Colomb. Il fut repris du désir de renouer la négociation. Il aurait main-

tenant accordé tout ce qu'il avait refusé si longtemps. Mais, de son côté, malgré sa pénurie, Colomb avait résolu de ne jamais traiter avec une cour capable de telles infamies. Il feignit de ne pas comprendre, d'ignorer les nouvelles dispositions du Roi. Il continua dans l'isolement ses obscures occupations. Puis, quand il sut de bonne source que le Monarque voulait absolument le lier par un traité pour son entreprise, étant bien décidé à ne pas céder, et ayant tout à craindre des conseillers de la couronne, s'il persistait dans son refus, il réalisa sans bruit ce qui pouvait lui appartenir du chef de sa femme, prépara prudemment son départ; et, vers la fin de 1484, s'enfuit en secret de Lisbonne, emmenant avec lui son jeune fils Diego, dont les traits délicats rappelaient la beauté de sa mère.

Ce fut par mer que Christophe Colomb s'échappa du Portugal.

Il fit voile pour Gênes.

Malgré le refus de la sérénissime République qu'il avait eu la douleur de subir quelques années auparavant, il puisait dans son patriotisme le courage d'affronter de nouveau les doutes et les dédains de la cité natale. On a positivement établi qu'au printemps de l'année 1485, Christophe Colomb était à Gênes. Ce fait a été mis hors de doute par l'historiographe royal don Bautista Muñoz. M. de Humboldt l'admet pleinement, et ajoute seulement qu'il n'y fit qu'une courte apparition : ce qui est vrai [1]. Son désir d'assurer à son pays d'immenses avantages le portait à insister auprès du Sénat. Mais des difficultés sérieuses détournaient le gouvernement d'un projet qui paraissait au moins étrange. Les ressources de la République ne lui permettaient plus de diminuer sa flotte de quelques na-

[1] Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. II, § 21. — Humboldt, *Histoire de la géographie*, etc., t. I, p. 19.

vires, pour tenter aventureusement une expédition que nul précédent ne justifiait. Colomb ne retira de ce voyage que la douceur de revoir à Savone son respectable père; de lui présenter son petit-fils, et d'appeler la bénédiction du vieil ouvrier sur la tête de cet enfant, qui devait allier un jour son sang aux deux maisons souveraines d'Espagne et de Portugal.

Immanquablement l'âtre du vieux cardeur tressaillait d'une exultation paternelle, en écoutant les projets de son fils. Car si Dominique Colomb connaissait les refus des deux Républiques et la convoitise du Portugal, il connaissait aussi la force de résolution, l'ardente foi et même pressentait confusément la supériorité scientifique de son fils aîné. Il savait que Christophe avait projeté d'accomplir le tour de la Terre, d'arriver ainsi parmi les nations idolâtres, ignorant la venue du Christ, et de faire briller à leurs regards l'étendard du Salut! Ces épanchements secrets rajeunissaient l'âme du vieillard par des perspectives pleines de noble espérance. De telles grandeurs, entrevues du seuil de la tombe, changeaient en splendide aurore le crépuscule de ses derniers jours. Elles étaient à la fois une indemnité de ses longues tribulations, et une récompense des exemples comme de l'éducation chrétienne qu'il avait donnés à ses fils.

On pense que le retour de Dominique Colomb dans la ville de Gênes data de cette époque. Très-probablement ce fut son fils lui-même qui l'y ramena. Depuis la mort de sa femme, privé des soins redevenus nécessaires à son âge, ne pouvant plus exercer son ancien métier, ni cultiver la petite propriété de Valchaude, affermée mais non libérée de son prix, le vieux cardeur regrettait naturellement Gênes où le rattachaient ses souvenirs d'enfance, ses liens de parenté et d'ancienne camaraderie. Il y revint

volontiers; et s'établit, à ce qu'il paraît, dans le quartier de Saint-Étienne, près de la porte de l'Arco.

Après avoir, durant un court séjour, comblé de sa tendresse ce vénérable vieillard, et assuré ses besoins pendant son absence, Christophe Colomb jeta les yeux sur les monarchies chrétiennes de l'Europe, pour choisir la couronne qu'il associerait à l'honneur d'exécuter son plan.

Par son zèle à défendre la foi, son intrépidité à repousser les Maures, par son caractère chevaleresque, ses ressources maritimes, surtout la grande renommée de ses deux souverains, alors régnant ensemble, Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille, l'Espagne lui parut mériter sa préférence. Dès lors il la lui engagea tacitement; et se regarda comme tenu envers elle. Puis, au premier vent d'Est, il s'embarqua pour ce royaume sans s'y être préparé aucune relation, aucun appui; sans s'être muni d'aucune lettre de crédit ou de recommandation, se confiant à la seule protection de la Providence.

CHAPITRE III.

Abaissement de la Castille avant le règne d'Isabelle. — Création de la puissance espagnole par une femme. — Impulsion littéraire, régénération de l'esprit national, accroissement du Catholicisme. — Portrait de cette femme, le plus grand Roi des temps modernes. — Influence d'Isabelle sur les destinées de l'Espagne.

§ I.

L'Espagne commandait l'intérêt de tout le Catholicisme. Sa lutte contre le Coran, le zèle de sa croisade entreprise sur le sol de l'Europe, excitaient les sympathies du monde chrétien. En applaudissant à cette héroïque tentative, on pressentait quelque chose de grand qui serait la récompense d'une foi si généreuse. Le territoire espagnol, divisé jadis en souverainetés séparées : le royaume de Castille, le royaume d'Aragon, le royaume de Navarre, la Cerdagne, l'émirat de Cordoue, l'émirat de Grenade, allait s'agrandir pour ne former qu'une seule monarchie, la plus opulente de l'univers. En ce temps-là, le nom d'une femme était fréquemment prononcé dans les relations des cours chrétiennes, et ne retentissait pas moins sur le littoral de l'Afrique jusqu'aux rivages de l'Orient, honoré des féroces malédictions de l'Islamisme. Même de nos jours, si peu propices à l'enthousiasme, quand on essaie d'étudier cette époque, on s'étonne que la Reine, sans contredit la plus remarquable de l'histoire, l'héroïne docte et guerrière qui traversa pauvre et simple les splendeurs de l'Alhambra, les magnificences des cours et des camps, reçut l'admiration des deux chevaleries chrétienne et maure, sans péril pour sa modestie, parce qu'elle demeu-

rait voilée de sa piété au milieu des honneurs, ne soit pas familière à la France, cette nation naturellement éprise de la grandeur et de la gloire immaculée.

On ne saurait compulser les annales de la navigation et l'origine des colonies dans le Nouveau Monde, sans que le nom si doux d'Isabelle ne pénètre le souvenir; car elle fut le moyen de la Découverte, ainsi que l'homme qui lui soumit son plan en était l'organe providentiellement destiné.

Nous devons donc entrer ici dans quelques détails, nécessaires absolument, pour éclaircir la mission du parfait chrétien dont nous allons raconter les actes. L'arrivée de Colomb en Espagne, son rôle dans les destinées de cette nation n'eurent rien de fortuit, et ne furent que le corollaire de principes déjà posés; la récompense d'une œuvre digne d'être appréciée doublement, au point de vue de l'histoire et de la foi catholique.

Après le règne du roi de Castille Henrique III, surnommé le *malade*, le sceptre échut à son héritier qui n'avait pas deux ans et que l'on couronna sous le nom de Jean II.

Faible d'esprit comme son père l'avait été de corps, celui-ci vécut sans souci du trône, s'adonnant aux fêtes, aux tournois, à la musique, aux festins, à la chasse, et laissant régner sous son nom le ministre de ses plaisirs, don Alvar de Luna, qu'il avait fait grand connétable. Ce favori rivalisait de luxe avec son maître, tenait un état magnifique ; il avait ses gentilshommes, ses officiers, ses courtisans, ses poëtes, et même ses annales, comme un souverain. La chronique de don Alvar, parvenue jusqu'à nous, tient son rang parmi les autorités historiques. Le despotisme du connétable don Alvar de Luna avait rabaissé l'autorité royale, fomenté des haines sans nombre, tandis que l'impunité de ses créatures tendait à corrompre la justice, à multiplier les vengeances, par conséquent les

crimes, et à fortifier la puissance déjà trop grande de certains vassaux. Ce règne s'accomplit au détriment des forces et de la foi du royaume de Castille. Enfin Jean II, à son lit de mort, confessa son indignité, et, tardivement, regretta de n'être pas né dans quelque obscure échoppe, plutôt que sur le trône.

Ce pauvre monarque s'était marié deux fois. Sa première union lui avait valu un fils, l'Infant don Henrique; et de son second mariage avec une princesse de Portugal, il avait eu l'Infante Isabelle et l'Infant don Alonzo.

Presqu'en arrivant au trône, don Henrique reçut le surnom d'*impuissant*. Il répéta toutes les fautes de son père; et, comme lui, se plaça sous le joug d'un favori, don Juan Pacheco, marquis de Villena, ancien page du célèbre connétable don Alvar de Luna, dont il semblait ressusciter la faveur. L'épuisement des finances déjà complet sous le règne précédent n'empêcha ni les munificences extravagantes, ni les libéralités honteuses. Les scandales se multiplièrent. La corruption entrait dans tous les organes de l'État. La magistrature, les dignités ecclésiastiques servaient à récompenser la bassesse ou l'abomination de certains services. Dans ce relâchement de tous les ressorts publics, l'altération des monnaies que protégeait avec impudeur le gouvernement lui-même, vint aggraver la misère générale.

Dès la mort de son père, don Henrique relégua sa triste veuve avec ses deux enfants, Isabelle et Alonzo, dans le monastère d'Arevallo, où Pierre le Cruel avait fait enfermer la malheureuse Blanche de Bourbon, le lendemain de ses noces.

Isabelle avait alors quatre ans; son jeune frère était encore au berceau. Oubliés dans cette solitude, délaissés à l'isolement et privés des choses dont l'habitude fait une

nécessité, ces infortunés sentirent amèrement les perplexités de l'indigence. La tristesse de la veuve du Roi s'aggravant de sa situation misérable, assombrit son caractère et affaiblit sa raison. Dès lors, partagée entre sa mère et son jeune frère qui réclamaient également ses soins, Isabelle, à l'âge où les autres enfants, heureux de ne rien prévoir, sentant qu'un amour tutélaire veille sur eux, ne connaissent que les jeux, les ris, les caresses, comprit qu'elle avait de grands devoirs à remplir. Les soins utiles et l'usage précoce de sa réflexion hâtèrent la maturité de son jugement. Le côté fragile et futile des choses lui apparut. Elle vit d'abord le néant et l'instabilité des grandeurs humaines. Sa mère, privée du diadème et ensuite de la raison, après avoir reçu les hommages des peuples, était une leçon saisissante.

La jeune Infante, en grandissant, reconnut qu'elle ne pouvait compter réellement que sur l'appui de Dieu; et, se confiant au maître Souverain, s'adressant à lui avec une foi naïve, elle reçut, en retour de son complet abandon, un don invisible supérieur aux grandeurs royales : l'esprit de sagesse qui devait être sa sauvegarde au milieu d'une mer de périls où, peut-être, eût sombré toute autre fille de Roi.

C'est ainsi que dans le silence, l'obscurité et la nudité de sa prison d'Arevallo, la piété poussait en son âme de fécondes racines. La religion était sa seule ressource, et même sa seule instruction; car on voit qu'au bout de quelques années, l'ignorance où le Roi laissait l'infante et son jeune frère lui avait valu de la part de l'épiscopat, qu'appuyait une partie de la noblesse, d'énergiques représentations. Henrique feignant de réparer ses torts, fit aussitôt conduire à la cour Isabelle et Alonzo, sous le prétexte de veiller lui-même à leur éducation : mais, en réalité, pour les tenir sous sa main comme otages.

De l'isolement et de la pauvreté du monastère d'Arevallo, tout à coup, transportée sur la scène éblouissante où la Reine sa belle-sœur dissipait sa vie dans les fêtes, les chasses, les tournois, les festins, et s'efforçait de cacher sous l'éclat du luxe, la honte de ses liaisons, Isabelle n'eut point de vertige. Sa soudaine élévation ne l'aveugla pas. Dans cette atmosphère corrompue, obsédée par les flatteries, les conseils perfides, entourée d'ennemies gracieuses, épiant chaque parole, même un simple regard, pour la perdre auprès de sa belle-sœur, sa prudence, sa pénétration subtile, sa constante réserve, son amour de l'étude, sa muette déférence pour le Roi son frère et même la Reine, surtout sa fervente piété lui firent déjouer les embûches préparées sur ses pas.

Cependant ni l'épuisement du trésor ni la détresse des peuples n'arrêtaient les dépenses insensées de la cour. Dans le tourbillon des fêtes on semblait vouloir étouffer le cri de la misère publique. Le Roi, irrité contre son surnom d'impuissant, recherchait le scandale et le danger; pour justifier sa virilité par la bravoure, il dressait parfois des embuscades contre les Maures, et prodiguait le courage d'une façon insensée. Blasé dans ses goûts, lassé des piquantes causeries et des voluptés élégantes de son favori le marquis de Villena, il descendit aux plus ignobles compagnons pour les plus ignobles débauches; et son caprice éleva parfois d'obscurs familiers aux premières charges de l'État. Le mécontentement des grands produisit bientôt une faction. Une ligue se forma dans le but de couronner, à la place d'Henrique, son jeune frère, l'infant Alonzo. Elle parvint adroitement à se faire livrer, par le Roi lui-même, le petit prince, alors seulement âgé de onze ans et demi. Les ligueurs choisirent Avila pour s'y concentrer et y couronner l'infant Alonzo; tandis que le roi Henri-

que s'enfuyait éperdu à Salamanque, accompagné de la Reine et de l'infante Isabelle.

Heureusement pour Henrique, le chef de la puissante maison d'Albe conservant l'antique vénération du dogme de la légitimité, accourut à son secours, avec ses gentilshommes, sa livrée et quinze cents chevaux. On peut dire qu'en cette journée la maison d'Albe sauva le principe de l'hérédité monarchique. Son exemple électrisa d'autres grands seigneurs; ils amenèrent en toute hâte des renforts et réunirent autour du souverain une armée de vingt-huit mille hommes. Mais la faiblesse du Roi ne sut pas tirer parti de cette force inespérée. Une sorte de paix avec les rebelles l'exposa bientôt à de nouveaux dangers.

Exploitant habilement ces troubles, l'ambitieux don Pedro Giron, Grand-Maître de Calatrava, osa offrir au Roi pour subsides : soixante mille pièces d'or et trois mille cavaliers qu'il solderait de ses propres deniers, s'il lui accordait la main de sa sœur l'infante Isabelle. Le croirait-on ? cette offensante proposition fut accueillie, tant le souverain se sentait chanceler ! Mais la jeune princesse, se révoltant à l'idée d'une telle insolence, pria Dieu de lui retirer la vie plutôt que de permettre ce déshonneur. A sa demande, de saints personnages firent aussi des prières dans le même but. La mort subite du Grand-Maître vint à point terminer ses inquiétudes.

Vers cette époque, Ségovie avait ouvert ses portes au prétendant don Alonzo. Isabelle alla trouver son jeune frère pour demeurer près de lui ; bientôt Valladolid le reconnut comme souverain. La cause de l'infant don Alonzo gagnait chaque jour de nouveaux appuis, quand un matin il fut trouvé mort dans son lit.

Isabelle se retira aussitôt au couvent d'Avila. Dans cet asile une députation de la noblesse, conduite par l'arche-

vêque de Tolède, vint lui offrir la couronne. La jeune Princesse répondit que son amour pour son frère s'opposait autant que son respect pour le Roi à ce qu'elle écoutât pareille proposition. Une importante députation de Séville tenta vainement de réitérer ces offres. On ne put rien gagner sur sa détermination. Touché de cette fidélité, don Henrique se réconcilia avec Isabelle.

Pour avoir évité des piéges, déjoué la malice des cours, Isabelle n'avait pas cependant assuré la liberté de sa main. Une mort imprévue l'avait, il est vrai, débarrassée de l'ambition du Grand Maître de Calatrava; mais restaient les prétendants couronnés qui, pour eux, leurs fils ou leurs frères, formaient la même demande. Le roi de Portugal, le duc de Guienne, frère de Louis XI, un des frères du roi d'Angleterre, Édouard IV, et le fils du roi d'Aragon étaient en lice pour obtenir sa foi. En sa double qualité de voisin et parent, le roi de Portugal s'attendait à la préférence. Par l'influence du favori Villena, le roi Henrique et sa femme soutenaient ses propositions; mais l'inflexibilité d'Isabelle fit échouer ce plan, qu'avait tracé l'infamie. Aussi insensible aux prières du favori qu'aux menaces du Roi, elle repoussa la demande du Portugal.

Sa précoce maturité d'esprit disait à Isabelle que, sur les marches du trône, le choix d'un époux ne pouvait dépendre uniquement de son cœur; que dans ces hautes destinées, les intérêts d'une nation passaient avant les affections et le bonheur intime de la vie. Ayant fait prendre secrètement, par son aumônier, des informations sur chacun des prétendants, et pesé leur mérite comparatif, elle fixa irrévocablement son choix sur son cousin, le fils du roi d'Aragon, don Ferdinand, roi de Sicile. Ce fut en vain que la diplomatie et même la force militaire entreprirent de contraindre son consentement. Tandis qu'un

corps de troupe s'avançait vers Madrigal pour s'assurer de sa personne, l'archevêque de Tolède et l'amiral de Castille arrivant, à la tête de trois cents chevaliers, l'emmenèrent à Valladolid comme en triomphe.

L'heureux roi de Sicile, quoique choisi, n'était pas pourtant en possession de son bonheur. Il ne pouvait, sans témérité, passer d'Aragon en Castille, car l'ordre était donné de l'arrêter, et dans ce but de nombreux détachements sillonnaient les routes. Il dut s'y glisser furtivement, sans luxe et sans suite, comme sur un territoire ennemi. S'étant déguisé en marchand, avec deux de ses officiers, dont il paraissait le domestique, il ne voyageait que la nuit; et atteignit ainsi au milieu des dangers et des ténèbres la cité d'Osma, où il avait des intelligences. Le lendemain, avec une escorte moins humble, il partit pour Valladolid. Là fut célébré, le 19 octobre 1469, le mariage de Ferdinand, roi de Sicile, prince héréditaire d'Aragon, avec l'infante Isabelle.

Jamais peut-être enfants de rois ne se virent dans un tel dépourvu. Isabelle n'apportait qu'un douaire de perspective; et Ferdinand avait dû emprunter pour ses frais de route, emprunter pour ses frais de noces. Ils ne pouvaient ni entretenir leur suite, ni augmenter leurs partisans. Leur unique bourse était celle de l'archevêque de Tolède, dont on sait les immenses revenus, mais le prélat en tenait les cordons que souvent il serrait un peu fort. Les jeunes époux tombaient ainsi dans sa dépendance; même plus d'une fois ils éprouvèrent combien est lourde l'obligation contractée envers un inférieur. Outre la gêne présente, ils n'étaient pas sans inquiétude sur l'avenir. Loin de s'accroître le nombre de leurs partisans s'éclaircissait de jour en jour. Valladolid, cette cité hospitalière, témoin de leur union, venait de retourner à Henrique.

Retirés dans la petite ville de Dueñas, ils recommençaient à redouter les projets du Roi contre eux, lorsque Henrique vint à Ségovie. L'amie d'enfance d'Isabelle, Béatrix de Bobadilla, qui avait partagé ses travaux d'aiguille pendant sa captivité d'Arevallo, et s'était mariée avec Cabrera, commandant de la forteresse, profitant de l'absence du favori, le marquis de Villena, osa parler au Roi de sa sœur, et brusquer leur réconciliation. Isabelle, avertie, arriva inopinément accompagnée seulement du primat de Tolède, alla au-devant de son frère, le priant de lui pardonner son mariage. Le Roi, naturellement bonhomme, et qui au fond ne pouvait se défendre d'aimer cette charmante princesse, lui ouvrit affectueusement ses bras.

Le favori Villena mourut quelques mois après. Son docile monarque le suivit bientôt dans la tombe. Ainsi le 11 décembre 1474, l'infante Isabelle se trouvait reine de Castille.

§ II.

Ce moment vivement attendu de Ferdinand, mais redouté d'Isabelle, étant arrivé, la Reine fit d'abord, en fidèle vassale, hommage au Souverain-Maître de son sceptre et de sa couronne, pour que son règne s'accomplît à la gloire de Jésus-Christ et au bonheur de ses sujets. Elle implora du ciel surtout le don de Justice, celui que l'Église demande en faveur des princes chrétiens [1]. A partir de ce jour, l'esprit de sagesse qui habitait comme un tabernacle le chaste cœur d'Isabelle se révéla par ses conseils.

L'héritière du sceptre recueillait, en montant au trône,

[1] Deus judicium tuum Regi da, et justitiam tuam filio Regis.— Psalm. LXXI.

les fruits des dilapidations et des vices, multipliés par l'impunité, sous deux règnes consécutifs.

Outre les rébellions et les factions intérieures, elle voyait se préparer comme un orage l'invasion portugaise, qui pouvait se combiner avec une attaque des Français, et encourager les excursions des Maures toujours prêts à la lutte. D'ailleurs la Castille entière ne l'avait point reconnue comme souveraine. L'Estramadure appartenait à son ennemi, le duc d'Arevallo, et la nouvelle Castille était soulevée par le jeune marquis de Villena, fils de l'ancien favori.

Dans cette perplexité, Isabelle n'avait nul secours à espérer de l'Aragon, épuisé d'hommes et de finances. Au contraire, son plus grand embarras lui venait de ce côté-là. Le prince héréditaire, don Ferdinand, qui n'avait apporté à la Castille que des créanciers et des ennemis, prétendait la gouverner, seul, en son propre nom. Il faisait valoir des droits directs, et en outre, l'usage d'Aragon, qui exclut du trône les femmes. Isabelle ayant déjà vécu cinq ans avec l'époux de son choix, lui ayant donné son affection sans réserve, ne voulait pas pourtant lui assujettir les destinées de son royaume. Elle était pleine de déférence envers lui, savait apprécier sa promptitude d'intelligence, son assiduité au travail; mais ne se laissait point éblouir par sa disposition aux finesses diplomatiques. Et tout en rendant justice à son habileté, elle ne le croyait pas de force à régir, de sa seule main, le gouvernement des Espagnes, dont son génie féminin avait audacieusement conçu l'unité.

Les conseillers castillans suppliaient la Reine de maintenir ses droits. Les conseillers aragonais excitaient le Roi à ne rien rabattre de ses prétentions. Enfin, le cardinal de Mendoza et l'archevêque de Tolède, pris pour arbitres

du différend, reconnurent qu'à la Reine seule appartenait de gouverner la Castille. La sentence arbitrale fut rendue en présence des grands du royaume. Cette décision blessa si fort l'orgueil aragonais de don Ferdinand, qu'il parla de quitter la Reine et de retourner dans les États paternels.

Mais avec cette supériorité de raison qui la guidait en tout, Isabelle s'approchant du monarque irrité, et, prenant sa main, lui dit, de sa voix persuasive, quelques paroles si pleines d'affection et de sagesse, que l'histoire les a recueillies. Le candide chroniqueur, maître Vallès, les rapporte sous ce titre naïf : « Amoureux raisonnement. » Si maître Vallès a reconnu dans les paroles de la Reine le raisonnement de l'amour, nous y trouvons également l'amour de la raison. Le langage d'Isabelle, en ce moment décisif pour le sort de l'Espagne, ne fut qu'une ingénieuse équation entre la raison et l'amour, comme entre le cœur et l'esprit, merveilleux équilibre du devoir et de la tendresse. En peu de mots, la Reine démontra qu'ils auraient réciproquement avantage à gouverner chacun leurs États, se prêtant mutuelle assistance, et réunissant deux noms, deux couronnes, deux sceptres dans une seule volonté. Le Roi, ajoute maître Vallès, « s'émerveillant de la prudence de la Reine, la loua beaucoup de ce qu'elle venait de dire; et finit par déclarer qu'elle méritait de régner, non-seulement sur l'Espagne, mais sur le monde entier[1]. »

En rendant cet hommage à la Reine, Ferdinand croyait peut-être n'avoir laissé tomber de ses lèvres qu'une fleur de courtois langage; il venait de porter sur sa noble compagne un jugement qu'a sanctionné l'histoire, et qui sub-

[1] « Que era digna y merecedora de gobernar, no solamente á España, mas á todo el mundo. » — Vallès, *Sumaria adicion*, cap. V. — Introduction à la *Chronique* de Hernando del Pulgar.

siste, enregistré dans la mémoire reconnaissante d'une nation entière.

Cette femme méritait en effet de régner. Elle semblait créée pour le commandement. Sachant que tout pouvoir vient de Dieu, que la responsabilité du souverain se proportionne à sa puissance même, elle se tenait prête à présenter ses actes devant l'Éternel et devant la postérité. On ne peut disconvenir que la Reine ne fût infiniment supérieure au Roi par l'instruction, l'élévation des vues, le choix des hommes, celui des moyens, et l'indéviable droiture. Mais comme les démêlés de Ferdinand avec la France, l'Italie, les Flandres, l'Autriche, le mirent en contact avec la diplomatie de toute l'Europe; et qu'après la mort de la Reine, il occupa la scène politique pendant onze ans, agissant et gouvernant seul, l'histoire lui a fait une fort large part, sans prêter suffisamment attention au gouvernement d'Isabelle. Les écrivains, en parlant de Ferdinand le Catholique, ont oublié que ce glorieux surnom était uniquement le prix du zèle d'Isabelle, et qu'elle avait jeté sur lui un reflet impérissable.

Bien que le nom de Ferdinand fût le premier en tête de toutes les ordonnances, que les monnaies et les sceaux de l'État portassent la double effigie de Ferdinand et d'Isabelle, il n'en est pas moins constant que la Reine gouvernait par elle-même et suivant son unique volonté le royaume de Castille, à ce point que les Espagnols ne disaient pas le Roi et la Reine, mais bien les deux Rois, ou simplement « les Rois, » pour désigner les deux souverains.

Suivant la très-ingénieuse remarque de l'illustre Père Ventura de Raulica, « Ferdinand n'était que la main droite, l'épée de ce règne; c'est Isabelle qui en était l'âme et le conseil. On aurait dit que Ferdinand n'était que la femme,

la reine de cette glorieuse royauté, et qu'Isabelle en était l'homme et le roi [1]. »

C'est d'elle seule que nous parlerons; car non-seulement l'initiative des plus grandes choses lui appartient; mais ces choses avaient été résolues par elle, avant de posséder la couronne, avant même d'avoir engagé sa main au roi de Sicile, Ferdinand d'Aragon. Le traité du 5 mars 1468, base de son contrat de mariage, spécifiait déjà la guerre contre Mahomet. L'expulsion du Croissant, ce premier mot de la politique d'Isabelle, contenait implicitement : l'unité espagnole, l'affermissement du catholicisme, l'effusion des lumières, l'élargissement du territoire, la concentration du pouvoir et la restauration de l'autorité légitime.

§ III.

Les factieux s'étant soulevés, au signal convenu, le roi de Portugal entra en Castille à la tête de vingt mille hommes. Il allait à petites journées, déployait un faste insolent, donnait des fêtes, comme un triomphateur après ses victoires; et ne se préoccupait nullement de l'armée espagnole, parce qu'il savait la pénurie d'Isabelle, prise au dépourvu, n'ayant ni trésor, ni troupes, et livrée aux malaises d'une grossesse déjà avancée.

Il ne connaissait point la femme.

Isabelle, passant ses jours à cheval, ses nuits à expédier ses courriers, courait ranimer le zèle des villes du Midi, pendant que, de son côté, le roi Ferdinand levait en hâte des troupes. Elle avait revêtu son costume de guerre, ceint sa vaillante épée, fine lame de Tolède, chef-d'œuvre

[1] P. Ventura de Raulica, *la Femme Catholique*, t. II, p. 329.

de l'armurier Antonius. Cette épée souple et forte n'avait qu'une garde d'acier bruni, ornée dans le goût moresque; d'un côté s'y lisait cette devise : *Je désire toujours l'honneur;* de l'autre : *Maintenant je veille; paix avec moi*[1]. Isabelle se mit à la tête des milices de Ségovie et d'Avila; mais les armes étaient moins rares que l'argent, et les soldats que les provisions. Après avoir envoyé à son époux les dix mille marcs d'argent que lui avait fait passer son amie d'enfance, Béatrix Bobadilla, il ne restait plus un ducat pour la dépense de l'armée. Le vieux roi d'Aragon, dans cette extrémité, suggérait à son fils un expédient que la loyauté d'Isabelle ne pouvait accueillir.

La Reine qui depuis sa prison d'Arevallo n'avait cessé de trouver consolation et appui dans l'Épiscopat, fit noblement appel à son patriotisme; convoqua subitement les cortès à Medina del Campo, et leur demanda un emprunt sur l'argenterie des églises. Le clergé, plein d'attachement pour la pieuse souveraine, souscrivit empressé à ses désirs. Alors des soldats se lèvent de toutes parts. Ils semblent sortir du sol. En quelques semaines, Isabelle organise l'armée de l'ouest, dont elle prend le commandement en personne. Elle dirige la guerre des frontières, et lance sur le Portugal des bandes si nombreuses, que le roi Alphonse est forcé à diviser ses troupes, pour secourir ses États attaqués derrière lui. Tandis que Ferdinand cherche à lui faire face en avant, Isabelle coupe ses communications, et, avec ses légers escadrons, dévaste son propre territoire. Enfin, après plusieurs engagements partiels, une bataille décisive gagnée par Ferdinand contraignit Alphonse à une suspension d'armes.

[1] *Deseo siempre onora.* — *Nunc caveo; paz con migo.* — On lit dans l'évidé de la lame : *Antonius me fecit.* — LA ARMERIAL REAL DE MADRID, t. I, n° 16.

Les Français qui, alliés des Portugais, avaient mis le siége devant Fontarabie, et étaient venus par deux fois attaquer la Biscaye, fatigués de l'opiniâtre défense qu'inspirait Isabelle, repassèrent les monts. Alors, grâce au cardinal Mendoza, se conclut entre la France et l'Espagne une trêve, préliminaire de la paix définitive avec le Portugal.

Mais cette paix, qui allait donner le repos à ses peuples, n'était encore pour Isabelle que l'occasion d'une plus grande activité. N'ayant pas à craindre l'ennemi du dehors, elle entreprenait de combattre les ennemis du dedans : les préjugés invétérés et les vices légitimés par l'incurie de l'administration intérieure.

Il fallait d'abord pourvoir à la sécurité des routes, à la protection des personnes et des propriétés, à l'exécution des lois; s'assurer de l'intégrité et de la capacité des juges; rétablir le crédit des valeurs publiques, le titre des monnaies; empêcher leur altération, à laquelle, sous le règne précédent, cent cinquante ateliers osaient publiquement travailler! et, par suite, jeter dans le commerce une telle confusion, que toute transaction importante était suspendue, et qu'on en était réduit, pour les besoins journaliers, à l'échange des objets en nature! Isabelle réduisit à cinq les ateliers des monnaies, et les plaça sous une rigide surveillance.

Pour empêcher le ravage des fermes, le pillage des marchands, les rançons des voyageurs et les meurtres, en un mot, établir la police hors des villes, il était besoin d'une force mobile et respectable. Mais, dans l'épuisement du trésor, comment la solder? Aidée de son intendant général des finances, Alonzo de Quintanilla, homme de noble intelligence, vertueusement dévoué, Isabelle organisa des brigades de gendarmerie, *cuadrillas,* qui étaient équipées et entretenues aux frais de la bourgeoisie; et un corps de

deux mille cavaliers se trouva prêt à poursuivre les crimes sur les routes, et à faire exécuter les arrêts de la justice, sans grever l'État d'un maravédis. Aussitôt après, la Reine arriva à Séville, pour donner aux juges l'exemple de l'impartialité, de l'assiduité et même d'une inflexibilité salutaire.

Isabelle tenait de Dieu le don de Justice, qu'elle en avait si ardemment sollicité. L'Éternel y avait magnifiquement ajouté la science infuse des principes du Droit, le goût abstrait de la jurisprudence, l'instinct de la législation et de l'organisation judiciaire, cette pénétrante lucidité et cette subtile droiture qui distinguent les vrais principes, au milieu des complications les plus perplexes des conflits et des compétences. On vit, chose jusque-là inouïe, une femme codifier les lois, réorganiser la justice, créer des juridictions et des jurisconsultes, choisir soigneusement les magistrats, juger les juges, corriger leurs sentences, réformer leurs arrêts : et à la grande satisfaction du peuple, se faire seule tribunal d'Appel et cour de Cassation, jusqu'à ce que la Justice, à tous les degrés, fût établie sur sa véritable base dans ses États.

En souvenir de la passion et de la mort du Sauveur, chaque Vendredi, la pieuse Reine rapprochait de son trône les misères et les souffrances morales de ses sujets ; leur donnait publiquement audience ; et recevait les plaintes que les plus chétifs portaient à son tribunal. Mais si elle accueillait miséricordieusement les pauvres et les opprimés, elle jetait, inflexible, la terreur dans l'âme des coupables.

Isabelle destinait, comme l'un de ses premiers bienfaits, aux populations, des magistrats intègres et instruits, pour remplacer les juges étrangers à toute notion de jurisprudence qui déshonoraient leurs fonctions. Elle chargea une

Commission de coordonner les statuts et édits de Castille; car la confusion s'était introduite aussi dans la législation du royaume : on y comptait jusqu'à neuf codes divergents, ayant une autorité presque égale. Le savant juriste Dias de Montalvo, docteur en droit et en théologie, fut choisi pour établir l'ordre et l'unité dans ce chaos. L'on imprima, sous le titre de *Ordenanzas reales*, son travail qui avait duré plus de quatre ans. Isabelle fonda des chaires de droit; et afin d'encourager cette étude, réserva toutes les magistratures à des hommes éprouvés par des grades conférés publiquement. Souvent elle-même assista aux examens et à la collation des grades. Les grades dans le droit conduisaient seuls aux charges publiques. Les jurisconsultes étaient en faveur; et tout Docteur en droit tenait le rang de chevalier. Dans ses voyages, parfois la Reine faisait transporter à son palais tous les dossiers d'un greffe pour réviser les procès, et voir de ses propres yeux, *ocularmente* [1], comment justice avait été rendue.

Mais les grands feudataires de la couronne, qui s'attribuaient sur leurs domaines droit de haute et basse justice, considéraient comme une atteinte à leurs priviléges cette réforme de la prétendue justice qui se rendait en leur nom dans leur châtellenie. Parmi ces seigneurs, plusieurs éblouissaient par leur luxe, imposaient par leur force : ils avaient à leur solde des armées et même des flottes. Leurs querelles particulières déchiraient l'État. Ils prêtaient leur concours aux rois, mais faisaient indirectement payer leur fidélité dans les circonstances difficiles.

Afin de réduire, sans tirer le glaive, ces principautés et ces prétentions, Isabelle, s'appuyant sur l'instinct de la Justice qui vit dans le peuple, convoqua les cortès à To-

[1] Garibay, *Compendio historial de las chronicas*, etc., t. I, lib. XVIII, cap. XXXI.

lède. Et là, furent interdites ces fortifications par lesquelles se rendaient impunis tant de malfaiteurs blasonnés. Là, furent également prohibées les formules royales, qu'osaient prendre dans leurs lettres certains seigneurs. Pour mettre un frein aux assassinats, décorés du nom de combats singuliers, défense fut faite du duel, que l'on qualifia de haute trahison.

Déjà avait été décrété l'appel à la justice royale de tout jugement rendu dans les États de Castille. Comme certains juges tiraient un lucre abusif des frais de justice, la Reine en dressa officiellement la taxe ou le tarif légal. Isabelle voulait étendre à tous ses États ce nouveau régime administratif, et y soumettre même la Galice, qui, par une exception séculaire, s'était toujours soustraite de fait à l'autorité royale.

Pendant l'absence de don Ferdinand, la Reine, étant à Valladolid, envoya le licencié Garci Lopez de Chinchilla, homme ferme et versé dans le droit, assisté du comte Ferdinand de Acuña, pour procéder en Galice à l'information et au châtiment des crimes, qui s'y commettaient avec une tranquillité révoltante. Ces commissaires, ayant saisi quelques opulents malfaiteurs, en firent exemplairement justice. On citait surtout l'exécution de deux déprédateurs renommés : le chevalier Pedro de Miranda et le maréchal Pero Pardo. Confiants dans l'énormité de leur trésor, ces nobles brigands se croyaient au-dessus des poursuites au criminel ; ils ne pouvaient se persuader qu'on osât mettre la main sur eux. Après l'arrestation, ils offrirent quantité d'or pour éviter au moins le dernier supplice ; mais les commissaires de la Reine n'admirent aucune composition. Le poids du métal ne racheta point les forfaits. Le sang du pauvre et les larmes du faible furent expiés publiquement. La terreur du crime devint alors telle, qu'en trois

mois plus de quinze cents voleurs et homicides, prévenant les poursuites, abandonnèrent le pays.

§ IV.

De si graves abus ne s'étaient pas invétérés sans préjudicier aussi aux intérêts de la religion. Le relâchement des mœurs accompagnait l'ignorance du clergé et avait pénétré dans les cloîtres.

Isabelle sut veiller à l'orthodoxie de la foi, ainsi qu'à la dignité de l'Église. Elle fit acte d'autorité envers certains monastères, opiniâtres contre les réformes d'abus auxquels ils s'étaient mollement habitués. On porte à plus d'un millier le nombre des moines qui jetèrent le froc aux orties, ne pouvant se conformer au strict rétablissement de la règle. L'épiscopat, précédemment offert comme un prix aux servilités de cour, et tendu en appât aux ambitions politiques, ne fut désormais que la récompense de la science et de la pureté des doctrines. Non contente d'avoir fondé la Justice et purgé le sanctuaire, Isabelle voulut préserver ses États des poétiques séductions de la civilisation arabe, qui faisait lentement invasion dans les mœurs de ses peuples.

Pendant les désordres des règnes précédents, les sciences et les lettres avaient périclité. Nombre de jeunes Espagnols s'étaient mis à suivre, comme écoliers, les plus célèbres universités des Maures. Ils étudiaient d'abord l'arabe, afin de pouvoir comprendre les savants écrits publiés ou traduits en cette langue. De là étaient nés des rapports de camaraderie et de confraternité avec les Maures, d'où suivait une tolérance dangereuse pour l'orthodoxie de la foi. Les Arabes invitaient à leurs tournois des chevaliers chrétiens; et ceux-ci répondaient gentille-

ment à cette courtoisie, par d'autres invitations. Certai-nes dénominations arabes passaient dans la langue espa-gnole ; et les chrétiens empruntaient certaines forme d'ajustement, de harnais ou d'armure aux Maures fashio nables de Velez et de Grenade, cherchaient à imiter leur ornements et leurs dessins de broderies. Même dans le enluminures des ouvrages de piété se trouvaient des rémi niscences arabes. Les devises des chevaliers castillan étaient connues des Maures ; et de leur côté, les meilleur gentilshommes savaient les noms des principaux guer riers arabes. Les Maures simulaient aussi une sorte d chevalerie. Les anecdotes du Généralif̃e, les verbiages de odalisques de l'Alhambrah se répétaient sur les balcons d Séville et dans les boudoirs de Cordoue[1]. On commentai les querelles du harem d'Abul-Hassan, les jalousies sangui naires de la favorite Zoraya et le grand caractère de la su tane Aïxa, surnommée la chaste, *la horra*. Les coutume des Maures gagnaient insensiblement les Espagnols, à c point que don Alphonse de Aguilar ayant refusé le cart du comte de Cabra, ses pairs lui appliquèrent le Code d duel édicté par un roi maure ; et son effigie, attachée à l queue d'une cavale, fut traînée au milieu des infidèle suivant les lois de leur chevalerie.

Le père et le frère d'Isabelle avaient eu à leur sold des mahométans. Fréquemment des chrétiennes se trou vaient au service des Maures, et des chrétiens cohabitaie avec des Moresques. Les merveilleux d'entre les Arabe les lions du turban osaient se mêler aux Castillanes dans l promenades, les carrousels, les combats de taureaux ; venir épier à leur sortie des églises les gentilles señorita

[1] « Y ocupaba los animos de la primera nobleza. » — Conde, *Hi toria de la dominacion de los Arabes en España*. Cuarta parte, ca XXXIV.

Les poëtes des deux cultes faisaient échange d'harmonie. Tel troubadour musulman s'inspirait d'une beauté catholique en renom, tandis que maint rimeur baptisé soupirait langoureusement ses vers, en l'honneur du voile et des babouches de quelque invisible fille de Cadi ou d'Aga.

Isabelle résolut d'éloigner ses peuples de cette conformité d'admiration envers les maîtres arabes, et de rendre plus familière parmi les gentilshommes la langue du droit et de l'Église catholique, pour mieux retremper dans son élément primitif le caractère de la nation.

Il fallait d'abord mettre en honneur la science; et ce n'était pas chose aisée. La noblesse, en général, regardait avec dédain les livres et méprisait l'enseignement, ne jugeant digne d'elle que les armes seules. La vivacité du sang, les préjugés de caste s'accommodaient mal du calme et de l'assiduité des études. Afin d'entraîner par l'exemple, la Reine s'appliqua au latin, et combla de faveurs doña Béatrix Galindez qui l'initiait à ses règles. Elle y fit de tels progrès, qu'en un an elle put entendre les sermons [1], les thèses, être haranguée par des ambassadeurs et leur répondre dans la même langue, qui était alors celle de la diplomatie.

Le succès de la Reine anima les beaux esprits de la cour. L'ardeur de l'étude réchauffa la veine des vieillards. Ceux qui ne pouvaient lire les classiques dans l'original cherchaient avidement des traductions. Ce fut ainsi que le grand Cardinal d'Espagne traduisit en espagnol : l'*Énéide*, l'*Odyssée*, Valère-Maxime et Salluste, pour les faire lire à son père, qui ne savait pas le latin. Diégo Lopez, de Tolède, traduisit les *Commentaires* de César; Alonzo de Pa-

[1] « Per unius anni spatium tantum profecit, ut non solum latinos oratores intelligere, sed etiam libros interpretari facile poterat. » — Lucius Marineus siculus, *De rebus Hispaniæ memorabilibus*, lib. XXI.

lencia, les *Vies* de Plutarque; l'archidiacre de Burgos Juvénal et Dante; George de Bustamente: Justin, Florus Héliodore; le père Albert Aguayo, les écrits de Boèce.

La Reine agréait avec faveur, pour l'encourager, le hommages de l'érudition. Elle accepta gracieusement le dédicaces que lui adressèrent Alonzo de Palencia, de s traduction de Josèphe; Antonio Lebrija, de ses traités d grammaire latine et espagnole; Rodrigo de Santaïlla, d son vocabulaire; Alonzo de Cordoue, de ses tables astro nomiques. Isabelle ordonna au docte Diégo de Valer d'écrire l'Abrégé de l'histoire générale d'Espagne. Le gentilshommes maintenant, loin de désavouer le savoir ne rougissaient plus que de l'ignorance.

Fernand Enriquez, don Fadrigue de Portugal suivaien le cours de l'Université à Salamanque, où montait dans s chaire un cousin du Roi, don Guttierrez de Tolède, fils d duc d'Albe; tandis que don Fernandez de Velasco, l'héri tier du grand connétable de Castille, expliquait Ovide e Pline devant un nombreux auditoire.

Les esprits moins sérieux se rejetèrent sur la poésie Les ducs d'Albe, d'Albuquerque, de Medina Sidonia, le marquis de Vilena, de Velez, d'Astorga, les comtes d Benavente, de Castro, le vicomte d'Altamira, et même l corregidor de Tolède Gomez Manrique, vivaient ostensi blement dans la familiarité des muses.

La prévention contre l'aptitude littéraire des femme ne tint pas devant l'engouement qu'excitait l'exemple d la Reine. Bientôt devenues par la science les rivales de grands seigneurs, de belles dames les primèrent hautemen par la poésie.

Doña Lucia de Medraño commentant publiquement le classiques à Salamanque, balançait les succès de Francesc de Lebrija dont l'Université d'Alcala admira la parole

Isabelle Vergara, doña Maria Pacheco paraissaient également disertes. La chronique de Jean Vaseus atteste qu'il existait alors un grand nombre de femmes versées dans les littératures latine et grecque, outre les célèbres sœurs Louise et Angèle Sigea. Angèle, latiniste élégante, initiée à l'art musical, jouait de plusieurs instruments. Louise, au contraire, se bornait à la linguistique ; mais y excellait au point d'adresser au pape Paul III une lettre en cinq langues. Le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe et le syriaque lui étaient familiers.

Toutefois ce que la Reine prisait plus haut que le savoir et les délicatesses de l'esprit, c'était la pureté, le sérieux des principes, la décence intérieure et l'édification.

Elle fixa avec soin l'ordre des préséances ; réglementa l'étiquette ; en détermina les lois, les exceptions, et en imposa strictement l'observance. Sachant que l'exemple doit venir d'en haut, elle n'admettait dans le service de sa maison que des femmes d'une réputation plus pure que leur sang. Elle se composait un cercle de femmes d'élite qui, logées dans les dépendances du palais, nourries aux tables de la cour, travaillaient en commun pendant plusieurs heures, et dont la conversation formait le cœur, tout en ornant l'esprit des jeunes filles de haute naissance qu'elle groupait autour d'elle pour faire, à leur insu, leur éducation, et les marier, à leur gré, suivant l'occasion favorable.

Une si habile économie distribuait le temps de la Reine, qu'après avoir présidé le conseil des Ministres, donné des audiences, revisé les procès, conféré avec les Ambassadeurs, travaillé avec ses intendants et secrétaires, satisfait aux exercices de piété, surveillé l'éducation de ses enfants, Isabelle trouvait encore le loisir de coudre le linge du roi Ferdinand. Loin de dédaigner les travaux d'aiguille en s'en-

fonçant dans l'antiquité profane et l'étude des livres saints, elle avouait avec une certaine complaisance, que l'époux de son choix n'avait jamais mis de chemise qu'elle ne l'eût confectionnée de ses propres mains [1]. Une pudique délicatesse l'empêchait de céder à nulle autre les soins de la personne de son volage époux.

On peut dire que la qualité dominante d'Isabelle, son instinct propre, était une sainte pudeur. Son âme restait virginale sous les charges de son ineffable maternité. Ses susceptibilités excessives avaient interdit à ses Dames d'atours l'entrée de son cabinet de toilette, pendant qu'elle s'habillait. Aucune d'elles n'était admise même à ses bains de pied. Les plus graves exigences de la maladie ne surprirent aucune concession à la vigilance de sa chasteté. Telle était la puissance de volonté d'Isabelle, que pour épargner à sa pudeur certains embarras, elle parut surmonter la nature; et si elle ne put éluder la condition mortelle, en accouchant sans douleur, du moins elle enfanta sans jeter ces hauts cris par lesquels semble se soulager la souffrance; et réprima stoïquement les gémissements de la chair [2].

Avec une pareille supériorité de caractère, une infaillibilité de conduite si admirée, Isabelle avait fait de sa cour une véritable école d'honneur où la naissance, la poésie, la gloire se trouvaient rehaussées de l'involontaire respect qu'impose la vertu, de l'enthousiasme qu'inspire la modestie

[1] « Preciabase de no haverse puesto marido camisa que elle no hubiese hilado y cosido. » — Florez, *Reynas Católicas*, tomo II, p. 832.

[2] « Ipsa quoque corporis dolores animosissime pertulit semper, non solum adversæ valetudidis sed etiam partus. In quibus nec questa quidem fuit unquam sed admirabili fortitudine, ut ab ejus matronis cubicularils accepi, dolorem vocemque supprimebat. » — Lucius Marineus Siculus, *de Rebus Hispaniæ memor.*, lib. XXI.

dans sa sublimité. Ainsi elle cultivait les intelligences, elle humanisait les âmes, tempérait les rodomontades si habituelles au courage des Castillans, et si nuisibles à la sérénité des familles; elle accoutumait les esprits à la soumission; elle rendait l'autorité royale tellement équitable dans ses décisions et ses ordres, qu'en les exécutant le peuple semblait obéir aux décrets de la Justice elle-même. La concentration des pouvoirs, la régularisation de la force et des moyens exécutifs imprimèrent à la royauté d'Isabelle un caractère de puissance et de majesté jusqu'alors inconnu.

§ V.

Isabelle voulait extirper de l'Europe le Coran, qui florissait depuis des siècles enclavé dans ses États. Toutefois, avare comme une mère du sang de ses sujets, elle n'aurait point la première engagé les hostilités, sans une nécessité absolue. Mais, aveuglés par l'orgueil, les Maures tramèrent eux-mêmes leur perte.

Après avoir demandé la prorogation d'une trêve depuis longtemps expirée, tout à coup, sans dénonciation de rupture, les Arabes traîtreusement enlevèrent par surprise la place de Zahara. Cette perfidie d'agression ne resta pas impunie. La prise d'Alhama, aux bains magnifiques, répondit bientôt à ce défi sauvage. Dès ce moment la guerre se poursuivit intermittente, accidentée, irrégulière, comme le sol et le climat de ces contrées. Isabelle s'était promis, puisqu'on la forçait à prendre les armes, de ne les déposer qu'après avoir rejeté le Croissant hors de la catholique Espagne. Elle se munit d'une nouvelle armure, qu'on voit encore aujourd'hui à l'arsenal de Madrid. Son épée, plus longue que celle de ses campagnes

contre le Portugal, plus riche aussi, à pommeau et garde dorés, s'enfermait dans un fourreau de velours bleu clair, brodé d'argent. Son monogramme ornait son casque; et un gracieux dessin de fleurs couvrait ses brassards, sa cuirasse et ses bottes d'acier poli.

Avant d'ouvrir la campagne, Isabelle demanda les prières de l'Église; car le vrai but de cette guerre était le triomphe social de la Croix. Cependant, au lieu d'imiter les levées en masses des anciennes croisades, et de précipiter, à la fois, les populations chrétiennes contre les populations musulmanes, sa prévoyance redouta l'excitation du fanatisme, l'encombrement des multitudes, les désordres du zèle non discipliné, l'abandon des travaux agricoles. L'humanité de la Reine désirait épargner le sang; son prosélytisme sauver les âmes, et non pas exterminer la race. Son génie conçut un plan de guerre tout féminin, où la patience, l'habileté et la valeur personnelle devaient, suppléant au nombre, éviter une énorme consommation d'hommes, et assurer le succès final de ses armes. Il consistait à profiter des rivalités intestines de l'ennemi, en divisant ses intérêts: à l'affaiblir peu à peu en lui enlevant successivement toutes ses places fortes, afin d'isoler complétement Grenade avant d'attaquer à découvert cette fière cité, orgueil de l'islamisme en Occident.

Le plan d'Isabelle était surtout de paraître n'en pas avoir, et de ne point formuler son système de guerre. Seulement, dans l'intimité, elle disait avec finesse en jouant sur les mots : « C'est grain à grain qu'on mange la « Grenade[1]. »

[1] « Grano á grano se ha de comer la granada. »

§ VI.

En voyant de telles choses s'accomplir sous l'unique inspiration d'une femme, l'imagination demande, impatiente, à posséder l'idée de sa personne. Il nous sera possible de la satisfaire. Heureusement les documents abondent, et des détails précis nous ont été légués par des gens de sa cour.

La stature de la Reine était d'une grandeur moyenne mais admirablement proportionnée à ses membres et à ses traits. L'indicible élégance de sa forme semblait se détacher du sol. Sa taille souple et ferme dérobait sa force sous la grâce. La seule noblesse de sa pose trahissait sa nature; sa démarche révélait son autorité. Ses cheveux fins, longs et d'un blond ardent avaient un grand éclat. Sa peau, d'une blancheur mate, s'animait au visage de fraîches carnations. Ses yeux offraient cette rare nuance qui de l'azur passe au vert transparent [1]. La limpidité de son regard, qu'éclairait sa finesse de pénétration, jetait une pure lumière sur le modelé de ses joues, restées vermeilles malgré ses travaux de Reine et les fatigues de sa maternelle fécondité. Ses lèvres chastement closes cachaient la perfection de ses dents. De chaque côté de sa tempe, des nattes luisantes couvraient à demi son oreille assez grande, mais d'un enroulement délicat et finement correcte. La sérénité de son âme respirait dans la grâce pudique de ce galbe, où la vigueur de l'expression s'unissait à la suavité de la forme.

Cette beauté ne tenait ni aux lignes des traits, ni à l'éclat du teint, mais provenait de la pureté de l'ensemble si

[1] « Muy blanca y ruvia, los ojos entre verdes y azules. » — Hernando del Pulgar, *Chronica de los Reyes Católicos*, cap. XXIII, fol. 18.

mélodieusement assorti à la calme expression des pensées. Et par cela que la Reine était de son essence un modèle angélique de constance et de chasteté, ses traits avaient, pour ainsi dire, reçu l'empreinte de son âme ; ils en semblaient le revêtement extérieur, et avaient peu à craindre le ravage des ans.

En effet, en perdant sa première fraicheur, le velouté des paupières, l'éclat du teint, cette efflorescente harmonie des contours qui fait le charme ordinaire et le secret de la beauté communément, Isabelle n'avait rien perdu de sa grâce. Seulement son charme avait mûri comme son esprit. La majesté se substituait insensiblement au prestige, sans que sa domination fût aucunement amoindrie. Son énergie d'existence et sa trempe héroïque de caractère se voyaient dans la netteté de ses attitudes ; sa voix sonore et d'un timbre clair était nette et ferme comme sa raison. Cette femme justement appelée, par M. de Montalembert, « la plus noble créature qui ait jamais régné sur les hommes, » formait un type merveilleux que l'on a vu partiellement reproduit, et réparti comme des lots d'héritage, entre ses quatre filles.

Bien loin d'exagérer, par l'admiration, le charme souverain que rayonnait Isabelle, nous décolorons, au contraire, en l'effleurant de notre rude prose, ce noble sujet de peinture. L'espace nous manque. Notre plan nous condamne au plus strict laconisme. Ce que nous avons dit est bien au dessous de ce que nous pensons ; et ce que nous pensons ne saurait renchérir sur ce que nous apprennent les annalistes contemporains et les chroniques officielles.

Nous ne citerons pas les poëtes, les rhéteurs, les écrivains de cour ; nous ne voulons mentionner que les témoignages rendus à sa mémoire, par ceux-là qui s'étaient tus

de son vivant, et dont l'éloge posthume ne saurait être suspecté. Nous ne choisirons même tout exprès que le sentiment d'évêques, de religieux, d'ecclésiastiques accrédités en Espagne.

Le bon curé de Los Palacios, l'abbé Andres Bernaldez, dans son histoire manuscrite, s'écriait, avec sa pieuse naïveté d'admiration : « Qui pourra énumérer les perfections de cette très-chrétienne et bienheureuse Reine, la plus digne d'être louée à jamais! en dehors de sa chasteté par excellence et de sa noble origine, elle tira des nombreuses qualités dont Notre Seigneur l'avait ornée, le moyen de surpasser et d'éclipser toutes les Reines qui parurent avant elle, non-seulement en Espagne mais dans le monde entier! » Sous le rapport de la foi il la compare à sainte Hélène, mère du grand Constantin. Il rappelle son zèle pour l'Église, son épuration du clergé, sa surveillance des vices monastiques, sa sincère piété, sa véracité intime, sa loyauté politique, sa soumission aux volontés de son royal époux, sa libéralité envers les monastères, les églises; il la nomme enfin une seconde Élisabeth[1]. Ce n'est qu'après avoir parlé des vertus de la Reine qu'il parle de la beauté de la femme, de ses proportions harmonieuses, de son geste si noble et de son inimitable maintien.

Le Franciscain de Valladolid, auteur anonyme du *Carro de las doñas*, ayant vu, de ses yeux, la Reine dans son intérieur, éprouve le même embarras pour parler de cette âme immense, que l'archichronographe impérial Oviedo

[1] « Fué mui prudentísima Reina, mui católica en la santa fé, *sicut Hellena mater Constantini*..... Fué mui devotísima é mui obediente á la Santa Madre Iglesia, é mui amiga é devota de la santa é limpia religion.. .. Lismonera edificadora de templos, monasterios, iglesias, *secunda Helisabel continens.* »—Andres Bernaldez, *Historia de los Reyes Católicos*, cap. cc. Ms.

appelle un Océan de vertus [1]. Il s'écrie : « Qui pourrait raconter le sage règlement que cette Reine Catholique avait établi pour sa maison et sa personne?... » Il rapporte que non-seulement cette très-chrétienne Princesse forma ses enfants à une grande perfection, mais que, parmi les dames et les femmes de son palais, tout était perfection et sainteté [2]. Ce Franciscain, après avoir dit un trait de la piété filiale d'Isabelle, nombré des qualités dont chacune était une vertu, et montré l'impossibilité de célébrer une telle réunion d'excellences, rend hommage à cette beauté qui frappait de respect. Il voudrait pouvoir décrire quelques-uns de ses traits, et rappeler cette harmonie de proportions, cette inexprimable décence de maintien à la fois royal et modeste.

Le continuateur de l'histoire palentine, par l'évêque Rodrigo Sanchez de Arévalo, déclare sans détour que la nature n'a jamais produit, et que la Providence n'a jamais décoré du diadème une femme qui se puisse comparer à la Catholique Isabelle : car toutes ont, par les faiblesses du cœur ou du gouvernement, faibli en quelque occasion, tandis qu'en la suivant du berceau à la tombe, on voit sa grandeur d'âme surpasser toutes les femmes qui la précédèrent. Il pense que sa pureté fut si parfaite, qu'on ne peut lui supposer à cet égard une faute mentale [3].

[1] « Aunque yo no sea tan suficiente ni tal mi estilo para navegar é discurir por la mui alta é profunda mar de sus excelencias. » — Oviedo y Valdez, *Quincuagenas* III, *estancia* XI.

[2] « No solamente esta Cristianisima Reina crió á sus hijas en gran perfeccion, mas aun las damas y mugeres de su casa todo era perfeccion y santitad. »

[3] « Non natura ei similem in regio dico diademata constitutam procreavit... Hanc enim si a primis ejus cunabulis emissam usque ad animam ejus vitam contemplamus..... ut in ea ullum nunquam caloris illiciti stimulum..... »

Le Sicilien Lucio Marineo, chapelain du roi d'Aragon, s'essayant à parler d'Isabelle, ne peut dépeindre tant de charmes et d'enchantements. Il avoue que tout ce que le Roi possédait de grâce, de distinction et de dignité supérieure se trouvait réuni chez la Reine, mais à un degré bien plus éminent. Il appelle Isabelle « toute la félicité des Espagnes, tout l'honneur de la nation, le plus bel exemplaire de toutes les vertus [1]. »

Plus tard, le vénérable don Juan de Palafox, évêque d'Osma, constatait une certaine conformité morale entre sainte Thérèse et la reine Isabelle, d'après les ressemblances de leur style épistolaire, leur conception des choses et les formes de la pensée. Il en induisait avec sagacité, que si la sainte avait été reine, elle eût été une autre Isabelle; ainsi qu'Isabelle eût été une autre sainte Thérèse dans la vie religieuse [2].

Et de peur que l'on ne croie que le temps a pu ajouter ses prestiges au souvenir de cette majesté, appelons un témoin oculaire qui prit date de ses impressions, au milieu des grandeurs qu'il lui fut donné d'admirer. Le protonotaire apostolique Pierre Martyr d'Anghiera, littérateur renommé, chargé de propager à la cour le goût de la belle latinité, écrivait au célèbre Pomponius Lætus, le grand classique de Rome : « Prends pour un feuillet sibyllin, Pomponius, ce que je vais te dire : cette femme est plus forte qu'un homme fort; supérieure à toute âme

[1] « Omnis Hispaniæ felicitas, omne decus, omnium virtutum pulcherrimum specimen. » — Lucii Marinei Siculi, *de rebus Hispaniæ memorabilibus*, liber XXI.

[2] « Que si la Santa hubiera sido Reina fuera otra Isabel, así como si Isabel hubiera sido religiosa, fuera otra santa Teresa. » — Diégo Clemencin, *Memorias de la academia real de la Historia*. Ilustracion XXI, tomo VI, p. 573.

humaine, un modèle admirable de décence et d'honnêteté[1]. Jamais nulle part la nature ne forma une femme qui lui fût comparable. N'est-il pas merveilleux, Pomponius, que les qualités les plus opposées à celles de la femme se trouvent abonder en celle-ci comme naturellement ? »

Le temps donna raison au protonotaire apostolique : rien ne démentit son jugement. Seulement la vertu d'Isabelle ne fit que s'étendre et que s'exhausser avec les années. La douleur l'ennoblit, et la souffrance lui donna sa consécration. Plus tard, le même écrivain, voulant, parmi tant de trésors de l'âme, désigner la plus caractéristique vertu d'Isabelle, nomma la chasteté. La pureté de cette mère de douleur respirait si visiblement dans tout son être, qu'il assure qu'on eût pu la nommer la chasteté même. Pour compléter sa pensée, Pierre Martyr ajoute qu'après la sainte Vierge[2], assurément aucune femme ne fut plus chaste qu'Isabelle.

L'autorité de ces graves témoignages va le céder encore à une appréciation plus éminente, celle d'un homme vraiment extraordinaire, qui resta humble amant de la pauvreté, au faîte des honneurs, tout en se montrant grand Archevêque, grand Cardinal, grand Ministre, même grand Capitaine : le savant Franciscain, frère Ximenès Cisneros.

Après avoir retracé les sublimités de la Reine, qu'il « révérait avec admiration, » cet illustre génie déclarait « que, dans les mondes de notre système planétaire, le

[1] « Habeto pro Sibylle folio, Pomponi, quod nunc referam. Est hæc femina forti viro fortior, omni anima humana constantior. Mirum pudicitiæ et honestitatis exemplar, etc. » — *Opus epistolarum*, Petri Martyris Anglerii Mediolanensis, folio 2, epist. VI.

[2] « Hæc sibi post illam intemeratam Virginem Dei param. » — *Opus epistolarum*, liber decimus septimus, epist. CCLXXVIII.

soleil n'éclaira jamais son égale[1]. » Si ce saint homme s'engagea dans une telle affirmation, c'est qu'il avait travaillé avec Isabelle, pour elle, sous elle; fait partie de ses conseils, visité sa conscience, connu sa fervente piété, sa pureté d'intention; mesuré l'étonnante profondeur de ses vues administratives.

En dépit de nos regrets, l'étroite précision de notre cadre se refuse au portrait de l'admirable femme qui fut un si grand Roi. Nous nous bornons à constater seulement que dans sa nature élevée, Isabelle fut la personnification vivante du génie chevaleresque de son époque et de sa nation. Nulle femme ne joignit sur le trône une foi plus sincère à une prudence plus consommée, et n'y fit briller une loyauté plus limpide. Manifestement une sorte de bénédiction parut attachée à ses projets comme à ses actes. Isabelle put toujours faire lorsqu'elle voulut; et elle voulut toujours lorsqu'elle put faire. Le succès justifia chacune de ses entreprises. Elle agrandit son petit royaume qu'elle avait recueilli dans le dernier abaissement, et l'éleva elle seule au rang de première puissance. En suscitant autour d'elle, pour la servir, de hautes capacités, de sincères dévouements, Dieu permit que la sagesse de ses conseils surpassât encore celle de ses conseillers.

Par Isabelle s'accomplit le principal fait de la politique européenne, l'expulsion du Croissant. Et avec Isabelle s'opéra l'événement le plus prodigieux de l'humanité, celui qui, en doublant son domaine terrestre, décuple l'horizon de ses investigations scientifiques.

[1] « Cui similem sol noster planetaris nunquam in terris aspexit. » — Fortunatus Hubertus, *Menologium sancti Francisci*, p. 1033.

CHAPITRE IV.

Le couvent des Franciscains à la Rabida. — Doutes cosmographiques du Père Gardien Juan Perez de Marchena. — Arrivée fortuite de Colomb à ce monastère. — Hospitalité qu'on donne. — Amitié qui s'établit entre Colomb et Juan Perez de Marchena. — Le Père Gardien le recommande au confesseur de la Reine.

§ I.

A une demi-lieue de Palos, en vue de l'Océan, s'élève un promontoire rapide et sec, jadis entouré d'une ceinture de vignobles parsemés de figuiers, et dont le sommet se couronnait d'un bois de pins à forme ombellifère. Pareil au nid de la colombe dans les cyprès, un monastère, caché par la forêt, élançait son clocher par-dessus la cime murmurante des arbres, d'où s'exhalait une senteur dont l'arome salutaire allait s'unir au parfum du thym et des lavandes qui poussent à leurs pieds.

Ce monastère, qu'habitaient alors des religieux de Saint-François, était dédié à la Vierge. Il s'appelait Santa-Maria de la Rabida. Il fut construit sur les démolitions d'un de ces temples que le paganisme aimait à ériger dans les bocages sacrés et les hauts lieux. Le bâtiment, tout badigeonné de chaux à la mode arabe, n'offrait aucune unité de style. On voyait qu'il avait été agrandi à diverses époques suivant les besoins, sans souci de la symétrie et de l'architecture ; l'enceinte renfermait deux cloîtres intérieurs, une chapelle à portail de forme ogivale, et un jardin, où les jasmins moresques s'allongeaient parmi les pampres de la treille qui festonnait le promenoir d'été, bordé de citronniers et de romarins.

De la toiture du couvent, dont la coupole, entourée d'une rampe en maçonnerie, avait autrefois pu servir d'observatoire, le regard embrasse du côté de la terre un large horizon. Des plaines qu'arrose le Guadalquivir, il s'étend aux montagnes du Portugal, dont la Guadiana, en traçant la frontière, baigne les soubassements; et peut compter les nombreux cours d'eau et les bourgs de la province d'Huelva, tandis que du côté de la mer, sa portée s'épuise dans l'immensité de l'azur.

En juillet 1485, était préposé à ce couvent comme Père Gardien, un homme envers lequel ses contemporains furent coupables d'ingratitude, mais qui ne saurait être oublié dans notre histoire.

Assujetti de cœur à la règle de son institut, ce religieux offrait à sa communauté l'exemple d'un parfait disciple de Saint-François. Il était un sujet d'édification, et le renom de sa piété avait dépassé les murs de clôture de la Rabida. Il s'était vu tout à coup appeler à la Cour. La reine Isabelle avait parfois requis son conseil; elle le prisait si haut, qu'elle avait voulu faire plonger dans sa conscience le regard pénétrant de ce moine. Il fut son confesseur; mais le bruit de la Cour ne put être supporté par l'humble Franciscain. Ce moine n'aspirait qu'à la placide régularité de son cloître; ses instances lui obtinrent enfin d'y rentrer. La Reine ne l'estimait pas seulement comme religieux d'une sainte vie, comme guide spirituel et grand théologien; elle honorait sa modestie qui ne pouvait pourtant dérober entièrement sa science; elle le tenait pour habile astronome[1] et excellent cosmographe. Le témoignage qu'elle rendait

[1] « Porque es un buen estróloguo, y siempre nos parécio que, etc. » — *Lettre de la reine Isabelle à Christophe Colomb, du 5 septembre 1493.* Documentos diplomaticos, n° LXXI.

à la fois à sa science et à sa mansuétude de caractère est parvenu jusqu'à nous.

Ce Franciscain s'appelait Frère Juan Perez de Marchena.

Sa fervente piété n'avait point étouffé son inclination aux mathématiques: et sa possession des sciences exactes ne nuisait point à son goût des lettres. On ne peut mettre en doute la variété de son savoir. L'Archichronographe impérial Oviedo dit que « ce religieux était grand Cosmographe, » l'historiographe royal don Antonio de Herrera ajoute qu'il était « grand humaniste[1], » c'est-à-dire érudit et littérateur. L'historien des Indes, Lopez de Gomara, mentionne également sa littérature et sa spécialité dans les sciences[2]. Quant à l'excellence de sa vertu, elle a été attestée au souverain pontife Léon X par le premier évêque des Antilles. Mgr Alessandro Geraldini parle « de sa vie pieuse et de sa sainteté de toutes parts reconnue[3]. »

Après avoir constaté la supériorité intellectuelle et ascétique de ce Franciscain, on peut le suivre par l'imagination sur le toit où. en sa qualité d'astronome, il avait établi une sorte d'observatoire. Il n'usait de ses prérogatives de supérieur que pour étendre le champ de sa méditation et prolonger l'heure de ses études.

Souvent, pendant le sommeil de ses religieux, dans les nuits sereines, le Père Juan Perez de Marchena, élevant son âme vers le Créateur des Mondes, suivait avec attention le cours harmonieux des astres. Ardente comme un

[1] Oviedo, *Historia natural y general de las Indias*, libr. II, cap. v. — Herrera, *Hist. génér.*, décade I, liv. I, chap. VII.

[2] « Cosmografo y humanista. » — Lopez de Gomara, *Historia de las Indias*.

[3] « Homo vita, religione et sanctimonia undique probatus. » — *Itinerarium ad regiones sub æquinoctiali plaga constitutas, Alexandri Geraldini Amerini, episcopi*, etc., liber XIV.

phare, sa pensée brillait solitaire sur cet escarpement. Durant le jour, aux moments que ne réclamaient point les offices du chœur, il remontait au même lieu de ses réflexions, et ses intuitions dont nul, peut-être, dans toutes les Espagnes ne se doutait alors. A l'aspect des vagues s'allant perdre dans un lointain insaisissable, vers l'occident, il se demandait si par delà ces espaces, que n'avait jamais franchi aucune voile, s'étendait réellement l'empire de la MER TÉNÉBREUSE, ce formidable Océan, ainsi nommé à cause des ténèbres et de l'obscurité qui voilaient sa nature, sa profondeur, ses limites insondables.

Ce doute indiquait déjà un progrès.

La croyance des cosmographes était singulièrement confuse au sujet de la MER TÉNÉBREUSE. Les uns assuraient qu'en continuant à voguer vers l'ouest en droite ligne pendant trois ans, on n'atteindrait pas encore le rivage. D'autres disaient que les flots de la MER TÉNÉBREUSE se continuaient à l'infini, et qu'elle était sans bords. Suivant ses divergences d'opinion sur la forme de la Terre, chaque maître de géographie variait de système touchant la MER TÉNÉBREUSE; mais le Père Juan Perez de Marchena, sans se laisser imposer par les géographes arabes et les pilotes renommés, se demandait si par delà ces ondes, il n'y avait point des terres inconnues aux Chrétiens. Sa sollicitude pour le salut des peuples qui ignoraient le Christ, le désir de voir le saint nom de Jésus béni chez toutes les nations, le ramenaient sans cesse à cette question : N'y a-t-il rien par delà cette étendue?

Toujours ses pressentiments lui donnaient une réponse affirmative. Indépendamment de ses connaissances théoriques, le Gardien de la Rabida, par ses fréquents rapports avec les marins de Palos, petite ville aujourd'hui abandonnée, mais à cette époque le centre de relations lointai-

nes, se trouvait fort au courant des expéditions des Portugais sur la côte occidentale de l'Afrique, et instruit des découvertes qui avaient eu lieu aux Açores et au cap Vert. Il dominait la croyance vulgaire des hommes de mer de son voisinage.

Un jour, pendant que vaquant aux occupations de sa charge il passait près de la loge du frère portier, il aperçut au parloir extérieur Garcia Hernandez, le médecin de la communauté, venu de Palos, regardant avec surprise un voyageur qui, arrivé à pied accompagné d'un petit enfant, en ce lieu si écarté de la route, demandait au frère portier un peu d'eau et de pain pour son fils. Le Père Gardien remarqua l'air de distinction de cet homme contrastant avec son dénûment. Reconnaissant à son langage qu'il était étranger, il se sentit pris d'une curiosité mêlée d'intérêt, et lui demanda d'où il venait, où il allait. Le voyageur lui répondit très-simplement qu'il venait d'Italie, et qu'il allait à la Cour voir les Rois, afin de leur communiquer un projet important. Le Père Gardien engagea l'étranger à entrer dans le cloître pour s'y reposer un peu, ce que celui-ci accepta.

Ce voyageur était Christophe Colomb.

Comment se trouvait-il amené dans ce monastère? C'est ce que personne ne saurait dire.

En quelque lieu qu'il fût débarqué, soit au Port-Sainte-Marie, soit à San-Lucar de Barrameda, soit à la Higuerra ou à Palos même, sa présence au monastère de la Rabida ne s'explique pas naturellement. Ce couvent, alors complétement caché dans les pins et visible seulement du côté de la mer, se trouvait hors de la droite route que devait suivre Colomb pour atteindre Huelva. Ce n'est qu'en s'égarant qu'il avait pu y arriver. Il y avait été nécessairement amené par un de ces hasards, calculés admirable

ment, qui nous révèlent l'action d'une puissance supérieure devant laquelle nous nous prosternons.

En ce moment Colomb n'allait pas, comme on l'a tant répété, à Huetra voir son beau-frère Pedro Correa, l'ancien gouverneur de Porto-Santo[1]; mais à Huelva chez un Espagnol obscur, nommé Muliar, qui avait épousé la plus jeune sœur de sa femme[2], et à laquelle il aurait sans doute confié son enfant pendant la poursuite de ses instances à la Cour de Castille.

Assurément, si la manière dont Christophe Colomb aborda en Portugal fut poétique et romanesque, la façon dont la Providence l'assistait à son débarquement en Espagne n'est pas moins merveilleuse. Quand il arrive sans protection, sans recommandation aucune, destitué de tout appui, dans un pays dont il ne sait pas même encore la langue; la bonté divine l'adresse à l'homme le mieux préparé à ses idées, le plus digne de le comprendre et de le confirmer dans sa mission.

Sous la bure qui couvrait sa poitrine, Juan Perez de Marchena cachait un patriotisme généreux. Ni l'âge, ni la science, ni les austérités n'avaient rétréci son cœur. Son âme expansive conservait des impressions pleines de fraîcheur et de vivacité. Elle se ressentait de cette permanente jeunesse de la vertu que le temps ne saurait atteindre. Il accueillit fraternellement l'étranger vers lequel

[1] Sans exception, tous les biographes de Colomb ont ignoré l'existence du modeste Muliar; et, comme Washington Irving, ont pris cet obscur citoyen d'Huelva, pour son autre beau-frère, le Portugais Pedro Correa, ancien gouverneur de Porto Santo, personnage important.

[2] Ceci est positif : « Iba derecho de esta villa á la villa de Huelva, para fallar y verse con un su cuñado, casado con hermana de su muger é que á la sazon estaba, é que habia nombre Muliar. » — Pleyto, *Probanzas hechas por el Fiscal del Rey*. Pregunta 13. — Supplem. primer. á la Coleccion diplom., nº LXIX.

le portait une subite attraction. Une sorte d'intimité s'établit aussitôt entre eux, car déjà préexistait à leur rencontre la plus étroite association d'idées qui puisse réunir deux intelligences.

Le Père Gardien, après les premières confidences de Colomb, l'engagea à séjourner auprès de lui, le moment n'étant pas favorable pour soumettre immédiatement son projet à la Cour.

On a prétendu que, se méfiant de son propre jugement, le Père Juan Perez avait envoyé chercher un savant de ses amis, ce même Garcia Hernandez, médecin de la communauté, résidant à Palos, fort versé dans les mathématiques, et que le projet de Colomb fut discuté entre eux dans plusieurs conférences; qu'après l'avoir reconnu rationnel, l'on décida qu'il serait exécuté. C'est là une erreur qu'a démentie authentiquement le propre témoignage du médecin Garcia Hernandez dans une déposition judiciaire [1].

Entre Colomb et son hôte, personne n'intervint.

La confiance du Père Juan Perez fut spontanée et complète, parce que la démonstration était péremptoire; parce que la grande mission de cet étranger se révélait à lui; parce que le Franciscain possédait cette rare lumière du cœur qui éclaire les grandes questions, et sans les discuter les décide. Ses connaissances cosmographiques lui suffisaient à apprécier le système cosmique de cet homme que lui envoyait la Providence.

Il écouta, il comprit et il crut.

Ainsi, dans ce paisible couvent de Franciscains, la con-

[1] Garcia Hernandez lui-même a fixé la date de cette conférence, par cette circonstance qu'à son issue, l'on envoya le pilote Sébastien Rodriguez au camp de Santa-Fé, ce qui eut lieu dans l'hiver de 1491; six ans après l'époque fautivement indiquée par Washington Irving et ses imitateurs.

ception la plus large de l'humanité fut développée par le génie, accueillie par l'enthousiasme. Dans ce couvent l'on crut d'une foi implicite et soudaine à la sphéricité de la Terre, à l'existence d'îles et de continents ignorés, et à la possibilité d'y parvenir, alors que dans toutes les académies, les colléges, les universités on eût regardé ces idées comme le songe d'un malade.

Colomb devenu l'hôte des Franciscains, dégagé des soins de la vie matérielle, n'ayant plus à gagner le pain du jour, put donner tout son temps aux affaires de l'âme, à la contemplation des choses divines. Là il travailla à son perfectionnement intérieur. Il voulait par la prière, la pureté, devenir moins indigne d'accomplir l'œuvre immense dont il se sentait chargé. Ayant ses libres entrées à la bibliothèque du couvent, il put s'initier aux Saintes Écritures, compulser les auteurs ecclésiastiques, les paraphrastes, les commentateurs. On sait qu'il avait étudié saint Jérôme, saint Augustin, saint Ambroise, saint Isidore, qu'il connaissait Scot et Nicolas de Lyra, etc. Indubitablement ce fut là qu'il acquit cette connaissance variée des œuvres théologiques dont il fit preuve depuis lors. Nous sommes fondés à dire que les travaux de l'Ange de l'école et du Docteur Séraphique, les questions noblement spéculatives de la métaphysique et de la morale, ne purent détourner son esprit d'une recherche moins haute et plus pratique, l'étude vulgaire de la vie des Saints. Il s'attachait à considérer les exemples de ces hommes qui avaient diversement servi Dieu : ceux-ci avec une humble constance et un héroïsme obscur, ceux-là avec l'éclat du génie et de l'illustration ; les uns et les autres également précieux aux yeux du Seigneur, et honorés dans son Église. Tout homme du monde qu'il était alors, il aspirait du fond de son cœur à célébrer la gloire de Jésus-Christ. Se péné-

trant des clartés divines dont les Saintes Écritures illuminent l'entendement du fidèle sincèrement soumis, Colomb ne se borna pas à compulser la bibliothèque. Il vécut de la vie cénobitique, associé aux études et aux méditations du Père Gardien, aux offices et aux repas de la communauté; il connut l'esprit de saint François. Il en affectionna l'ordre, la règle et l'habit.

A son tour, dans Christophe Colomb, le Père Juan Perez aima l'homme comme déjà il admirait le cosmographe, le poëte, le génie supérieur. Nous n'hésitons pas à le dire: il l'aima d'autant plus qu'étant son confesseur, il lui fut donné de voir à nu cette foi demeurée pure et candide, malgré les hardiesses de l'érudition et les curiosités de l'esprit. Il put contempler, face à face, cette pensée plus vaste que le monde, humblement inclinée aux pieds du juge ayant pouvoir de délier et d'absoudre. Comme Prêtre ayant lu clairement dans les profondeurs de cette âme qui, sans le savoir, dévoilait sa beauté en découvrant ses fautes, au tribunal de la pénitence, il admira tant de génie uni à tant d'humilité. Il s'étonna de la grandeur de cet homme ignoré, en qui les hautes qualités s'étaient associées avec une telle harmonie qu'elles semblaient n'en former qu'une seule, par excellence, celle que nous appelons la Vertu. Le Franciscain reconnut dans Christophe Colomb la marque d'une élection providentielle. C'est pourquoi il s'intéressa à sa destinée, et s'y attacha d'un dévouement qui ne finit qu'avec lui-même.

Au moment où Colomb dut quitter le monastère de la Rabida, le Père Juan Perez lui procura une petite somme d'argent, et lui remit une lettre de recommandation pressante pour un homme important à la cour, le prieur de Prado, confesseur de la Reine, dont la bienveillante médiation lui vaudrait, disait-il, un accès facile et un accueil

favorable. Comme le Père Juan Perez de Marchena jugeait que, malgré sa noble origine, la belle-sœur de Colomb, femme du pauvre Muliar, ne pourrait à Huelva donner une éducation convenable au jeune Diégo, son neveu, il voulut se charger, lui-même, de son instruction. Ce fut donc sous le toit, avec le pain, le drap, les livres et la charité de la famille Franciscaine que le fils de Colomb fut nourri, vêtu et instruit dans sa tendre jeunesse.

L'hôte du couvent de la Rabida ayant désormais le cœur rassuré, et l'esprit libre au sujet de son enfant, prit congé du vénérable Gardien, et accompagné de ses prières, se mit en route pour Cordoue.

§ II.

L'hospitalité si généreusement accordée à Colomb dans ce monastère, l'affection et l'appui qu'il y rencontra, ont rendu ce lieu intéressant pour l'histoire, et cher au souvenir des disciples de saint François. Nos amis nous sauront gré de leur donner ici quelques détails précis et descriptifs sur l'habitation de la Rabida.

A cette époque, le monastère se composait de deux cloîtres intérieurs et de trois petits bâtiments, annexés à la construction principale. L'église de Santa-Maria de la Rabida était entourée d'une clôture, dont l'espace formait, de chaque côté des murs latéraux, une cour intérieure. L'église, construite en forme de croix, avait trois chapelles. Au-dessus du maître-autel, s'élevait une coupole arrondie, et entourée d'un rebord en maçonnerie percé régulièrement de trous à sa base. Cette partie de la toiture, disposée en terrasse, semblait destinée à servir d'observatoire. Cette coupole badigeonnée d'une chaux éclatante, frappait de loin la vue des bâtiments côtiers,

et servait de point de reconnaissance aux caboteurs. L haute forêt de pins qui entourait le couvent, du côté d la terre, ne permettait de découvrir cette retraite que d côté de la mer.

D'ailleurs la nudité des murs, l'absence de statues, d tableaux, de fresques, de lampes d'or et d'argent répon dait à la simplicité du cloître et à la pauvreté architec turale de l'ensemble. Ce monastère paraissait ne pouvoi contenir que douze cellules, non compris le logement d Prieur et la bibliothèque. Le réfectoire et la cuisine occu paient un petit bâtiment oblong, ajouté à la gauche d grand corps de logis. Un mur épais, peut-être ancien rem part contre les Maures d'Espagne et les maraudeurs d Portugal dont le voisinage facilitait les entreprises, enfer mait comme dans un triangle, la colline escarpée qui se de piédestal au monastère. Cette colline abrupte est na turellement aride. A ses pieds croissaient de magnifique aloès et de vigoureux palmiers. En remontant, des mu en pierre sèche, soutenaient par étage le terrain où ran paient des capriers et des ceps de vignes, çà et là parsem de figuiers. Le jardin arrosé au moyen d'une machin hydraulique alimentée par le Rio Tinto, obtenait un pe d'ombre, grâce à la treille assez fournie, et à quelques c tronniers qui formaient le promenoir d'été. Mais aucun sculpture, aucun tertre artificiel, aucun embellissemen horticole n'y déguisait la pauvreté des disciples de sai François. Même la citerne qui aurait pu servir d'ornemen rustique, était dans un coin des bâtiments accessoires. n'y avait là de grand que la solitude, le calme de la na ture, le recueillement de l'âme et la vue de l'Océan san bornes.

Les souvenirs de Christophe Colomb consacrés par l'a mitié du Père Juan Perez de Marchena étaient restés d

posés dans les modestes archives de ce petit monastère. Cependant à mesure que les habitants de Palos se sont transportés à Moguer, et que Palos est devenu une ruine déserte, les religieux se sont trouvé dans cette retraite, sans utilité pour la population trop éloignée; sans facilité pour les moyens de subsistance. Leur nombre a diminué graduellement; déjà à l'époque de l'occupation française, on n'en comptait pas plus de quatre ou cinq. La bibliothèque du couvent fut saccagée, dit-on, et les archives mises en pièces. En 1825, il s'y trouvait encore quatre religieux. Mais le délabrement des constructions, laissées sans réparation depuis longues années, le dépérissement du jardin disaient assez l'oubli où languissait ce moutier rural. Pourtant la clôture était respectée et, au moins, la dégradation des bâtiments n'était pas hâtée par la main de l'homme.

La révolution religieuse de 1834, en Espagne, en supprimant les couvents porta un dernier coup au monastère de la Rabida. On l'évacua et l'abandonna entièrement. Il paraît pourtant que par respect pour les souvenirs on le conserva sur le papier, où il fut classé et numéroté comme propriété nationale. Mais sans doute au rebours de ce principe : que ce qui est à tous n'appartient à personne et qu'on n'y peut toucher, les habitants riverains ont pensé que ce qui est à la nation appartient à chacun, et depuis vingt ans, quand l'occasion s'en présente, ils dévastent en détail le monastère, au fur et à mesure de leurs besoins. Ils trouvent là des pierres de taille, des tuiles, des chevrons, des pièces de charpente et de menuiserie. Ils se sont ainsi procuré des portes et des croisées toutes faites. Des coupes plus ou moins autorisées ont éclairci, et presque détruit, l'antique forêt de pins dont était entouré le couvent. Dans cet abandon, le jardin resté inculte est de-

venu aride; il s'est desséché, et a disparu. Avec le cours des ans, sous l'effort des pluies et des coups de vent d'ouest, les murs en pierre sèche se sont successivement écroulés. Par les éboulements qui suivent les violentes pluies sur les pentes rapides, la légère couche d'humus a été emportée dans le fleuve. Aujourd'hui, en 1855, la colline décharnée étale honteusement la nudité de ses flancs caillouteux et rougeâtres. Seul un palmier a bravé les ravages du temps. Près des ruines de la machine hydraulique, parmi les aloès épineux, il continue d'élever son tronc solitaire, unique et dernier témoin de la vigoureuse végétation qu'entretenait autrefois sur ce rocher, le travail aidé de la patience des bons religieux.

Nous apprenons à l'instant que, par la munificence de Mgr le duc de Nemours, le couvent de la Rabida sera heureusement conservé à la postérité.

Déjà Mgr le duc de Montpensier avait chargé l'habile pinceau d'Antonio Bejerano de retracer les principales scènes du séjour de Colomb dans cette hospitalière demeure.

Le 15 avril dernier, LL. AA. RR. le duc et la duchesse de Nemours, le duc et la duchesse de Montpensier, accomplissant un pèlerinage chrétien et poétique à la Rabida, ont inauguré, au milieu du concours des populations voisines, cette restauration du vieil édifice par une grand'-messe en musique, qu'a célébrée le doyen du chapitre de Séville.

Ainsi, grâce à la libéralité des deux augustes Princes,

ce monument historique le plus touchant des temps modernes, l'asile de Colomb dans l'habitation du Franciscain, qu'immortalisa son amitié, sera légué à la pieuse curiosité de nos descendants. Au nom des sympathies restées fidèles à la mémoire de Christophe Colomb, nous remercions Leurs Altesses Royales de leur noble initiative. En prévenant les vœux des âmes généreuses, elles leur épargnent d'éternels regrets. Nous félicitons, du fond du cœur, les deux Princes d'avoir si dignement, pour la France, payé au culte des grands souvenirs la dette qu'oubliait d'acquitter l'Espagne.

CHAPITRE V.

Arrivée de Colomb à Cordoue. — Ses déceptions. — Son isolement. — Son mariage. — Par l'appui du clergé il obtient une audience des Rois. — Colomb devant la junte scientifique de Salamanque. — Irrésolutions de la cour. — Nouvelles lenteurs. — Sollicitations infructueuses. — Siége de Baza. — Colomb y sert dans les rangs subalternes. — Reprise du projet à la cour. — Nouvelles indécisions. — Colomb résolu à venir en France, passe par la Rabida. — Le Père Juan Perez l'y retient et agit directement auprès de la Reine.

§ I.

Colomb rempli d'espoir arriva à Cordoue, muni de la lettre dont il attendait un résultat aussi prompt qu'efficace. Le haut crédit du Prieur de Prado semblait devoir l'exempter des lenteurs ordinaires, et lui permettre sans retard l'accès de Leurs Altesses [1]. Mais, hélas! l'accueil de ce personnage eut bien vite dissipé cette illusion. Non-seulement le Prieur ne lui fit aucune promesse, mais il ne lui permit aucune espérance, et ne daigna pas même l'écouter. Fernando de Talavera, qui devait être son diligent introducteur auprès des souverains, devint le premier obstacle à l'issue de son projet. Cet homme sembla choisi pour exercer douloureusement sa patience et sa résignation.

Justement indignés contre les entraves suscitées au génie dans l'accomplissement de son œuvre, plusieurs écrivains ont traité avec sévérité le Prieur de Prado, pour

[1] A cette époque, en Espagne on ne donnait encore aux rois que le titre d'*Altesse*. Celui de MAJESTÉ fut introduit dans l'étiquette seulemeu sous le règne de Charles-Quint.

les anxiétés qu'il fit essuyer au solliciteur le plus noble de l'univers. L'impartialité nous prescrit d'avouer que leur générosité d'indignation les a poussés trop loin.

Frère Fernando de Talavera, de la congrégation des Hiéronymites, Prieur de Notre-Dame de Prado à Valladolid, et confesseur des deux Rois, n'était point un esprit vulgaire, envieux de la gloire d'autrui ou systématiquement hostile à toute idée nouvelle. Également versé dans les lettres et la théologie, il avait quelques années auparavant franchement secondé le mouvement littéraire inspiré par Isabelle. La sagesse de ses conseils égalait sa modestie. Son assiduité au travail, ses sagaces combinaisons venaient d'augmenter les revenus de la couronne de plus de trente millions de maravédis. Au milieu des splendeurs de la Cour, il continuait à mener la vie d'un véritable religieux. Sous une extrême mansuétude et une piété souriante, il cachait des austérités, ainsi qu'un zèle belliqueux pour la gloire du Catholicisme. Affranchi de toute ambition personnelle, édifiant par ses actes comme par ses paroles, il possédait sans réserve la confiance des souverains et jouissait même à la Cour d'une réputation de vertu, voisine de la sainteté[1].

Ce que nous connaissons de lui n'indique aucune étroitesse de vue. Mais tout docte et pieux qu'était le Prieur de Prado, il n'avait nulle notion spéciale des mathématiques, des sciences naturelles, et ne pouvait être compétent en matière de cosmographie. Il jugea sur les apparences, sans être physionomiste; et dut nécessairement se tromper.

L'aspect de cet étranger, obscur, pauvrement vêtu, venu on ne savait comment en Espagne, dont il appre-

[1] « Varon tenido por santo. » — Vasconcelos, *Vida y acciones del rey D. Juan*, libr. I, fogl. 46.

nait la langue dans les antichambres; arrivé à la Cour sans autre appui que le patronage fortuit d'un moine, lui-même depuis longtemps confiné en un moutier agreste, ne lui donnait pas une idée fort avantageuse de l'homme, et conséquemment de son projet. Il crut que le Père Juan Perez de Marchena avait été abusé par ce songe-creux. Aussi laissait-il son protégé se morfondre dans les escaliers, les vestibules, les salles d'attente; pour l'exercer à la patience, le lasser et le dégoûter enfin du métier de solliciteur. Il pensait en cela lui rendre service. Et quand par compassion il consentait à le recevoir, son air d'incrédulité ou de distraction, perçant sous la politesse de ses formes, aurait découragé la persévérance de Colomb sans l'invisible appui qui lui était donné.

On peut juger dès lors, si le prieur de Prado, qui s'était fait une règle de ne se mêler d'aucune recommandation, se sentait disposé à solliciter les Rois pour cet Italien. Il se serait cru coupable envers Leurs Altesses, en prélevant sur leurs occupations si urgentes quelques instants, pour écouter un aventurier qui ayant à peine un habit, venait leur offrir des royaumes. Colomb eut donc à souffrir et à lutter en vain contre les préventions de celui qu'il avait espéré être son protecteur. Durant ces désespérantes et infructueuses tentatives, à bout de ressources, sentant durement les étreintes de la misère, il était réduit pour s'alimenter à recommencer ses copies de manuscrits, sa confection de cartes marines.

Perdu au milieu du tumulte, dans cette brillante Cordoue renommée par ses élégantes frivolités et les exigences de son luxe, Colomb se trouvait oublié, isolé, sans amis, sans relations familières, livré au plus triste abandon; lorsque malgré son dénûment, une noble demoiselle, dans le voisinage de laquelle il était logé, voulut

consoler son malheur en s'attachant à lui d'un nœud indissoluble.

Elle était de haut parentage. Sa naissance surpassait de beaucoup sa fortune, et sa beauté surpassait sa naissance. Elle s'appelait Béatrix. Ce nom aimé du Dante semblait fait pour un Italien. Doña Béatrix Enriquez appartenait à la noble maison des Arana, l'une des plus anciennes familles de Cordoue, dans laquelle la vertu se transmettait par droit d'héritage, et qui malgré son peu d'opulence jouissait de cette respectabilité que n'obtint jamais la seule richesse.

Le laconisme des historiens, souvent leur silence et toujours l'absence de Béatrix Enriquez dans les occasions solennelles, quelques paroles de Colomb à son lit de mort, voilées d'une pudique réticence, et grossièrement interprétées, ont produit contre elle une prévention générale. En effet, les anciens historiens, après avoir rappelé le mariage de Colomb, n'ont plus parlé de Béatrix Enriquez. C'est qu'ils n'avaient rien à en dire. Sa modestie, la nature de ses goûts, de ses habitudes, qui l'écartèrent de la scène élevée où son titre devait la produire, son attachement à la cité natale dont elle ne s'éloigna jamais, empêchent de la suivre dans le cours de sa vie. Son histoire se bornait à son mariage, comme son bonheur à son union. La femme chrétienne jouit modestement de la gloire de son époux, et ne s'en pare point avec étalage.

En ce qui touche Béatrix Enriquez, les documents sont brefs mais positifs.

Il en ressort qu'elle était d'une haute noblesse et d'une grande beauté. Sa fortune, inégale à son rang, lui assurait toutefois une existence indépendante. Mais ayant des frères, il est probable que suivant l'usage de l'époque et du pays elle n'avait reçu en dot que sa « légitime. » Le

mariage de Béatrix Enriquez eut lieu à Cordoue vers la fin de novembre 1486. Elle devint mère de Fernando Colomb, le 29 août suivant.

On dirait que cette union était providentiellement préparée pour fixer Colomb en Espagne, en l'attachant par les liens de la famille, sur cette terre héroïque devenue sa patrie adoptive. Si l'on considère sérieusement dans quelles circonstances s'accomplit ce mariage, on y surprend un caractère étrange, exceptionnel comme la destinée de Colomb; on y découvre associés : l'inattendu, la grandeur et la souffrance.

Cette affection fut puissante et généreuse du côté de Christophe; touchante et poétique du côté de Béatrix.

Malgré sa noble origine, sa jeunesse, sa frappante beauté, elle épousait un homme alors sans nom, on ne connaissait pas sa famille; sans langage, il estropiait encore l'espagnol; sans jeunesse, il avait quarante-neuf ans; sans virginité de cœur, il était veuf et chargé d'un fils; sans fortune, il ne possédait ni terre, ni rente, ni mobilier. Assurément, ses airs distingués, sa noblesse de formes et ses conversations d'une incorrection pittoresque trahissaient sa supériorité; mais son costume était forcément humble et pauvre. Ses cheveux entièrement blanchis, et les plis de son front n'offraient plus ces chances d'un long avenir sur lesquelles s'illusionne volontiers la passion. Il ne possédait pour espérance qu'un projet, trois fois repoussé dans les Conseils des Gouvernements. Sans nul doute les Arana et les Enriquez étaient opposés à cette union qui les choquait dans leur légitime orgueil, leurs intérêts, leurs préjugés, leur raison même; et devait moins leur paraître une surprise du cœur, qu'une aberration de l'esprit. On ne put manquer d'en dissuader Béatrix; de lui représenter Colomb, cet obscur étranger, comme un

audacieux hâbleur ou un visionnaire. Elle eut à soutenir l'opposition de ses proches, de ses amies, à braver les commérages et le ridicule, cette arme qui tranche toujours les velléités et emporte les résolutions vulgaires.

D'autre part, pour qu'une intelligence aussi ferme que celle de Colomb eût cédé à l'entraînement du cœur, la beauté de doña Béatrix devait être bien irrésistible, et ses qualités morales former avec sa personne un ensemble merveilleusement harmonieux. Mais s'il l'admira à cause de son charme, à coup sûr il ne s'éprit que par son dévouement, et ne l'aima que parce qu'elle l'aimait. La reconnaissance, ce généreux sentiment qui s'enracine au plus profond de l'affection humaine, vint subjuguer la tendresse de cet homme, que rien n'aurait assujettie pendant qu'il renfermait dans sa méditation la plus vaste pensée de la terre.

Ce ne fut point un mariage de convenance, de fortune ou de position; ce fut une inclination pure, invincible, plus forte que l'ambition, l'expérience et le malheur. Ce lien était mystérieusement destiné à Christophe Colomb en épreuve suprême. Il fallait qu'il aimât avec la puissance de son cœur et ressentît un charme souverain, pour que la nécessité de quitter résolûment la présence aimée, de vivre volontairement dans l'éloignement et la séparation, afin d'accomplir son œuvre, rendît plus méritoire son sacrifice, plus sublime l'immolation de son cœur. Sacrifice et immolation dont nul n'a jamais parlé et ne lui a tenu compte dans l'histoire.

La félicité que lui offrait Béatrix, placée comme une tentation sur la route austère qu'il devait parcourir, ne put enchaîner cette âme toute inspirée de sa mission, et la détourner de son but immortel Colomb, pendant qu'il était encore à Cordoue, malgré les enchantements de sa

liaison, n'en continua pas moins avec persévérance ses efforts inutiles pour être écouté, et parvenir jusqu'aux souverains. Ne pouvant y réussir, il prit la plume, et s'adressa directement au roi Ferdinand en ces termes :

« Sérénissime Prince,

« Je navigue dès ma jeunesse. Il y a près de quarante ans que je cours les mers. J'en ai visité tous les parages connus, et j'ai conversé avec un grand nombre d'hommes savants, avec des ecclésiastiques, des séculiers, des Latins, des Grecs, des Maures, et des personnes de toutes sortes de religions. J'ai acquis quelque connaissance dans la navigation, dans l'astronomie et la géométrie. Je suis assez expert pour dessiner la carte du monde, et placer les villes, les rivières et les montagnes aux lieux où elles sont situées. Je me suis appliqué aux livres de cosmographie, d'histoire et de philosophie. Je me sens présentement porté à entreprendre la découverte des Indes; et je viens à Votre Altesse pour la supplier de favoriser mon entreprise. Je ne doute pas que ceux qui l'apprendront ne s'en moquent; mais si Votre Altesse me veut donner les moyens de l'exécuter, quelques obstacles qu'on y trouve, j'espère la faire réussir[1]. »

Dans ce style droit, ferme et concis, où les faits tiennent la place des mots, s'empreint le caractère de l'homme.

Cette lettre resta sans réponse. Comme l'avait prévu son auteur, probablement ceux à qui elle fut communiquée s'en moquèrent; et le Roi fit comme eux. Colomb attendit sans se rebuter; tout en persistant à chercher quelque autre moyen d'être entendu. Enfin, à travers les dégoûts et les déceptions endurées en silence, il réussit à

[1] Fernando Colomb, *Histoire de l'Amiral*, chap. IV.

faire connaissance avec l'ancien Nonce apostolique, Mgr Antonio Geraldini. Ce prélat, à la prière de la Reine, était revenu en Espagne pour achever l'éducation de l'Infante, sa fille aînée.

La haute intelligence d'Antonio Geraldini le disposait aux grandes conceptions. A l'âge de vingt-deux ans, il avait vu le poétique laurier d'or ceindre son front, aux applaudissements de l'Italie presque entière. Suivant Apostolo Zeno, il avait composé, entre autres poésies remarquables, douze élégies sur la vie du Sauveur. Sa précocité dans les affaires ne ralentissait point sa générosité d'esprit. Dès qu'il eut connu Colomb, l'ancien Nonce éprouva pour lui une vive attraction, et se trouva son ami en ne croyant être que son protecteur. Il entretint de son projet les premiers personnages de la cour, surtout le Grand Cardinal d'Espagne, don Pedro Gonzalez de Mendoza, qui était aussi Grand Chancelier de Castille, et que son influence si puissante avait fait presque surnommer « le troisième Roi des Espagnes. »

A la demande de l'ancien Nonce apostolique, le Grand Cardinal admit en sa présence le navigateur étranger. Plus habitué aux affaires que le Prieur de Prado, et mesurant les hommes au premier coup d'œil, dès qu'il eut vu Colomb, il comprit sa supériorité. Après l'avoir entendu, il lui donna son estime, et conçut une si haute opinion de sa personne, que, sans même approfondir le mérite de son plan, ce qu'il ne pouvait immédiatement faire, il crut devoir parler de lui aux Rois[1]. Par cette bienveillante entremise, Colomb put obtenir enfin audience.

[1] « El cardenal que lo mandava todo, le negoció audiencia con los reyes. » — Pedro de Salazar, *Cronica de el gran cardinal*, etc., lib. I, § 1, pag. 214.

Malgré la pauvreté de ses vêtements et son accent étranger, Colomb parut sans hésitation et sans humilité devant les souverains. La dignité de son visage, la grâce austère de son maintien se déployant avec la noble familiarité de sa parole, frappèrent leur attention. On eût dit un Roi déguisé conversant avec ses égaux. C'est qu'oubliant son dénûment, tout pénétré de la sainteté de son but, s'élevant à la hauteur de son mandat, il se présentait comme le légat de la Providence, « envoyé en ambassade[1], » suivant son expression, vers les plus puissants d'entre les princes chrétiens, et surtout les plus zélés pour la foi, leur proposer une entreprise qui immortaliserait leur règne, en « faisant service à Notre Seigneur, répandant son saint nom et la foi parmi tant de peuples, » qui peut-être ignoraient encore le Messie. Glorifier le Rédempteur, porter l'Évangile, la civilisation aux contrées les plus extrêmes, utiliser ainsi la puissance temporelle, c'était se préparer une couronne impérissable dans l'éternité.

Ce fut franchement et uniquement sur ce motif religieux que se fonda Colomb, en s'adressant à la reine de Castille. Les avantages politiques et commerciaux qu'il avait fait valoir auprès des gouvernements de Gênes, de Venise et du Portugal ne furent ici présentés qu'accessoirement. Le premier objet de la découverte, dégagé de tout intérêt humain, était donc la glorification du Rédempteur, l'extension de l'Église de Jésus-Christ. Voilà ce que les historiens avaient jusqu'à présent passé sous silence ou laissé dans une vague confusion.

[1] « Por su infinita bondad hizo á mi mensagero dello, al cual vine con el embajada a su real conspetu, movido como á los mas altos principes de Cristianos y que tan se ejercitaban en la fé. » — Christophe Colomb, *Relation du troisième voyage, adressée de l'île Espagnole aux Rois Catholiques.*

Colomb, homme de désir à la manière de Daniel, tout animé de l'esprit divin, sachant la tendre piété de la Reine, et ayant la bienveillance de son attention pour gage de sa sympathie, laissa parler son cœur. Son éloquence pénétra celui d'Isabelle. Dès ce premier instant, elle prit un indéfinissable intérêt à cet étranger, dont le regard lumineux, le front éclairé de génie, le langage plein d'une élévation naturelle, malgré quelques incorrections semées de défectuosités dans la prosodie, trahissaient la supériorité, et inspiraient avec la confiance une estime mêlée de respect.

Le Roi sans doute se ressentit un peu de cette influence; mais son caractère plein de froide circonspection, opposé à tout entraînement de l'âme, l'empêcha de se prononcer encore. Il voulut qu'un projet fondé sur des données scientifiques fût d'abord vérifié par la science; et renvoya son appréciation à une Junte de savants, qu'il chargea le Prieur de Prado de réunir et de présider.

La commission donnée à Fernando de Talavera n'était pas aussi aisée à remplir qu'on pourrait le croire. A cette époque, la Castille ne comptait qu'un petit nombre de cosmographes, et, de l'aveu d'un historiographe royal, ils n'étaient guère habiles. A défaut d'un nombre suffisant de cosmographes, le Prieur de Prado convoqua des théologiens.

Salamanque, où la cour passait l'hiver cette année-là, fut naturellement le lieu de la docte réunion. Pour assister le Prieur de Prado, on lui adjoignit comme assesseur son parent le docteur Rodrigo Maldonado de Talavera, régidor de Salamanque. La date de cette Junte mémorable n'a pas été retenue par l'histoire. Toutefois, deux circonstances particulières nous permettent de la déterminer fort approximativement. La Junte se réunit en novembre

1486. Les procès-verbaux de ses séances, imparfaitement rédigés deux ans après leur date, ne sont pas encore sortis des Archives de Simancas. En l'absence de ces documents, il convient de se former au moins une idée du lieu et des physionomies qui virent ce curieux débat, entre l'intuition du génie et l'incrédulité de la routine.

§ II.

La religion et la science composaient seules la cité de Salamanque. Outre le collége du Roi, ceux des ordres de Calatrava et d'Alcantara, des villes de Burgos, d'Oviédo, ceux des Irlandais, des Orphelins, de Saint-Jean, de Saint-Pélage, de Saint-Michel, de Saint-Pierre et Saint-Paul, du Mont-des-Oliviers, de la Croix, de Sainte-Marie, de Saint-Barthélemi, etc., etc., les Dominicains, les Franciscains, les Augustins, les Bénédictins, les Hiéronymites, les Bernardins, les Pères de la Miséricorde, les Trinitaires, les Chanoines réguliers, les Carmes déchaussés, avaient chacun leur école.

Ces divers établissements comprenaient à peu près tous les degrés d'instruction. Les uns se bornaient à l'enseignement du latin, des humanités; tandis que les autres poussaient le développement des études jusqu'aux sciences naturelles, au droit et à la théologie. Dans les couvents où l'on professait ces cours supérieurs, des salles publiques, extérieurement annexées au cloître, restaient aisément accessibles à la jeunesse. Les étudiants y venaient aux heures des leçons, comme ils le font aujourd'hui dans nos Facultés.

L'instruction à tous les degrés était donc largement dispensée à Salamanque. Ces nombreux établissements d'éducation fonctionnaient sous la direction unique d'un

conseil appelé l'Université, que présidait souverainement un recteur nommé par voie d'élection, le jour de la fête de Saint-Martin. Ce haut titulaire tenait sous ses ordres plus de quarante secrétaires, comptables, officiers, massiers et appariteurs; et sous son contrôle soixante-treize chaires dont un revenu confortable assurait l'existence[1]. Près de huit mille étudiants prenaient inscription sur les registres de la puissante Université.

Par ses richesses, sa célébrité, ses influences, l'Université régnait à Salamanque. L'Université avait son administration, son gouvernement personnel, sa chancellerie, ses domaines, son notariat, ses juges, ses médecins, ses musiciens, son prédicateur, son église spéciale dédiée à saint Jérôme; son hôpital, sous le vocable de saint Jean-Baptiste, exclusivement affecté aux étudiants pauvres; sa vaste bibliothèque ouverte chaque jour pendant quatre heures aux professeurs comme aux élèves.

Par sa supériorité réelle et sa renommée, le collége des hautes études, que dirigeaient les Dominicains dans leur couvent de Saint-Étienne, l'emportait alors sur tous les autres établissements d'instruction. Ce fut dans l'enceinte de ce cloître que s'assembla la Junte scientifique.

On ne saurait douter du retentissement qu'eut la tenue d'un pareil congrès à Salamanque. D'abord c'était un fait nouveau, sans précédent; puis l'étrangeté du sujet à débattre piquait la curiosité des esprits sérieux. De plus, le vice-président de la Junte, le docteur en droit Rodrigo Maldonado, réputé géographe on ne sait pourquoi, homme grave sans pédantisme et d'une exquise affabilité, avait

[1] Tiene esta universidad para su mayor servicio y grandeza, mas de quarenta officiales, administrador, sindicos, secretarios, bedeles, maestro de ceremonias y otros. » — Gil Gonzalez d'Avila, *Historia de Salamanca*, lib. II, cap. XVII, p. 188.

vu le jour à Salamanque, reçu son instruction et ses grades à son Université. Sa famille, ses amis, prenaient un intérêt personnel aux débats qui allaient s'ouvrir. Le jeune Gaspar de Gricio, secrétaire du Roi, et d'autres officiers de la cour, étaient aussi natifs de Salamanque.

Une circonstance singulière et quasi comique venait ajouter encore au bruit d'un tel événement : la confrérie des barbiers de Salamanque avait sa bannière, son tronc et sa chapelle au couvent de Saint-Étienne[1] ! Dans leur joie vaniteuse, tous les Figaros de l'Université semblaient partager l'honneur rendu au couvent des Dominicains. On juge si leur loquacité laissait quelque repos à leurs pratiques, et s'il était permis à Salamanque d'ignorer la tenue du docte congrès. Les muletiers et les nourrices savaient au moins qu'un étranger prétendait prouver que la terre est ronde comme une orange, et qu'il y a des pays où les hommes marchent la tête en bas ; de plus, qu'en continuant de naviguer tout droit au couchant on reviendrait par l'orient. Le public s'étonnait peut-être que l'on traitât si sérieusement une pareille facétie.

La Junte fut composée des professeurs d'astronomie et de cosmographie en possession des premières chaires de cette Université, et des principaux géographes ou géomètres qui avaient étudié autrefois les mathématiques sous maître Apolonius, et la physique sous maître Pascual de Aranda, les deux seuls professeurs éminents de l'ordre des sciences qu'eût encore fourni Salamanque. Ni le Père Juan Perez de Marchena, ni le jeune pilote Juan de la Cosa, ne firent partie de cette réunion. L'Es-

[1] « S. Estevan, monasterio de Dominicanos, en el tienen cofradia los barberos. » — *Memoria de las iglesias, monasterios, hospitales, hermitas y cofradias de oficios.* — Gil Gonzalez d'Avila, *Diacono y racionero en la S. iglesia de Salamanca.*

pagnol assurément le plus compétent en matière de cosmographie, le docte lapidaire de Burgos, Jaime Ferrer, que le Grand Cardinal illustrait de son amitié, n'avait pu malheureusement être convoqué. Il se trouvait probablement alors au Caire ou à Damas pour son commerce de pierreries.

La Reine qui, maintes fois, en vue de fortifier les études, avait assisté aux thèses pour la licence et le doctorat, ne voulut point cette fois par sa présence influencer les débats, apporter quelque gêne dans la discussion et peut-être prendre parti. Elle se priva du plaisir de contempler cette joute du génie contre l'érudition. D'ailleurs, en ce moment, elle était réellement accablée, ayant fait transporter dans son palais tout le greffe de Valladolid, afin de compulser les dossiers, et de voir, d'après les pièces et les considérants des arrêts, de quelle manière la justice s'y était rendue [1]. Mais la puriste doña Lucia de Medrano, habituée à expliquer en public les classiques; la célèbre doña Béatrix Galindez, surnommée « la Latine, » née dans les murs de Salamanque, et de qui la Reine avait appris la langue de Virgile; l'harmonieuse Florencia Pinar, aimée pour ses poésies, et Françoise de Lebrija, docte fille du docte maître qu'elle devait remplacer un jour à l'Université d'Alcala, figuraient dans les admissions de faveur.

Parmi les notabilités qui suivirent assidûment ces débats, on put remarquer : le Nonce apostolique, Mgr Barthélemy Scandiano, et plus souvent son neveu Paul Olivieri, secrétaire de la nonciature, propagateur du bon goût; l'ex-Nonce, Mgr Antonio Geraldini et son frère, l'ingénieux Alessandro; le doyen de Compostelle, Didace Muro, se-

[1] Garibay, *Compendio historial de las chronicas*, etc., tomo I, lib. XVIII, cap. XXXI.

crétaire du premier ministre; l'illustre professeur Guttierez de Tolède, cousin du Roi; le Sicilien Antonio Blaniardo, plus connu sous le nom romain de Flaminius, et son compatriote Lucio Marineo; Villa Sandino, premier professeur de droit ecclésiastique; Pierre Pontea, professeur suppléant de droit civil, connu du Père Gardien de la Rabida; le mathématicien Juan Scriba, qui délaissa le compas pour une ambassade; le docteur Gaspar Torrella de Valence, plus tard appelé comme médecin auprès de deux Papes, et qui après avoir soulagé les corps voulant guérir les âmes, mourut évêque de Santa-Justa; le Portugais Arias, professeur de littérature grecque, souvent éloigné de sa chaire par sa mauvaise santé. Le premier professeur de théologie du collége de Saint-Étienne, F. Diégo de Deza, également renommé pour sa piété et pour sa science, précepteur du Prince royal, jouissait d'une grande popularité dans cette Université, dont après avoir été l'élève, il faisait maintenant la gloire. Autour de lui se groupait l'élite de l'école.

Force est de le reconnaître : dans ce congrès, l'auditoire n'était pas moins imposant que les juges. Il apportait tout autant de savoir et plus d'indépendance. On se rappelle combien le président de la commission était défavorable au projet de Colomb; son assesseur, Rodrigo Maldonado, partageait ses préventions. D'après la façon dont se passent les choses au sein des commissions, on ne peut douter qu'avant la première séance, la Junte, impressionnée par l'opinion déjà connue du président, n'eût déjà des préventions contre la question à juger et contre l'homme qui venait la défendre.

D'abord tous le considéraient comme un orgueilleux, qui prétendait découvrir une chose à laquelle n'avait songé aucun cosmographe, d'où l'on induisait qu'en son

for intérieur il se supposait supérieur à tous ses devanciers. D'ailleurs il était étranger; circonstance aggravante et qui ne constituait pas le moindre de ses torts.

Au jour fixé, Colomb parut devant ses juges avec une grande tranquillité d'âme, malgré l'infinie distance qui le séparait de leurs idées.

Les uns croyaient fermement que la Terre était le corps le plus vaste de la création visible, le centre fixe de l'univers. Dès lors ils trouvaient tout naturel que le soleil tournât autour d'elle. Par sa masse, la Terre l'emportant sur tous les astres, elle seule était le but de leurs divers mouvements. Les autres estimaient que la Terre formait un cercle aplati ou un quadrilatère immense, borné par une masse d'eau incommensurable. Ceux-ci, en admettant la forme quadrangulaire ou circulaire, mais toujours aplatie de la Terre, limitaient l'étendue des mers au septième de la partie solide de ce monde. Ceux-là, sans se forger nettement un système, tenaient pour un songe toute idée contraire aux anciens auteurs.

Plusieurs inclinaient à voir dans la théorie de cet étranger une innovation dangereuse, couvant peut-être quelque hérésie.

Colomb s'était affaibli forcément et presque désarmé avant de prendre la parole, par sa résolution de ne pas dépasser dans cette controverse certaines généralités, et de ne plus livrer à l'indiscrétion publique la source intime de ses convictions. La perfidie du Portugal tenait encore éveillée sa prudence, même devant la loyale cour d'Isabelle. Ce qu'il allait établir sur des données cosmographiques n'était donc point la raison décisive de son système et sa démonstration péremptoire. Il présentait comme ses raisons principales, seulement ses arguments secondaires.

Nonobstant cette complication d'embarras, Colomb exposa avec assurance les raisonnements fondamentaux qui paraissaient la base de son projet. Comme il s'appuyait spécialement sur les sciences, l'assemblée ne put suivre bien loin son argumentation. Seuls, les religieux Dominicains de Saint-Étienne l'écoutèrent avec attention et faveur [1].

Quelques membres de la Junte objectèrent à ses déductions des passages des Saintes Écritures qu'ils appliquaient fort mal, et des fragments tronqués de quelques auteurs ecclésiastiques contraires à son système. Des professeurs « cathedraticos » établirent par majeure et par mineure que la Terre est plate comme un tapis, et ne saurait être ronde, puisque le Psalmiste dit : « Étendant le ciel comme une peau, » *extendens cœlum sicut pellem;* ce qui serait impossible si elle était sphérique. On lui opposait les paroles de saint Paul, comparant les cieux à une tente déployée au-dessus de la Terre, ce qui exclut la rotondité de ce monde. D'autres, moins rigides ou moins étrangers à la cosmographie, soutenaient, qu'en admettant la rotondité de la Terre, le projet d'aller chercher des régions habitées dans l'hémisphère austral était chimérique, puisque l'autre moitié du monde restait occupée par LA MER TÉNÉBREUSE, ce gouffre formidable et sans limite; et si, par bonheur, un navire lancé dans cette direction parvenait à toucher aux Indes, jamais on n'en pourrait avoir de nouvelles, parce que cette prétendue rotondité de la Terre formerait un obstacle insurmontable à son retour, quelque favorables qu'on supposât les vents [2].

[1] « Y en solos los frayles de San Esteban halló attencion y acogida. » — Fray Antonio de Remesal, *Historia de la Provincia de San Vincente de Chiapa y Guatemala*, libr. II, cap. VII.

[2] Fernando Colomb, *Histoire de l'Amiral*, chap. XI.

Quand il répliquait par des motifs tirés de l'expérience et de la nautique, on lui ripostait par l'autorité de Lactance et de saint Augustin condamnant l'opinion absurde de ceux qui croient aux antipodes; et l'on reconfortait les auteurs ecclésiastiques du témoignage des païens : on objectait Épicure et le grave Sénèque.

Quant à Sénèque, les « cathedraticos » commettaient une erreur très-involontaire. Ils croyaient parler du philosophe Lucius Annæus Sénèque, le précepteur de Néron, et lui attribuaient ce passage des *Suasoriæ* sur cette question : « Alexandre s'embarquera-t-il sur l'Océan, l'Inde étant au bout du monde au delà duquel commence la nuit éternelle[1] ? » Or, cette question n'a été nullement débattue par le philosophe Sénèque. C'est son père, le rhéteur Mucius Annæus Seneca, vivant sous Auguste, qui l'avait posée en effet dans ses *Suasoriæ*. Mais qu'étaient les *Suasoriæ?* Des canevas de rhétorique, des sujets d'amplification donnant lieu à des débats fictifs, purs assauts d'éloquence. Et c'était par une fantaisie d'imagination, un thème de composition oratoire, qu'on prétendait réfuter la théorie de Colomb!...

La discussion était trop étendue et touchait à trop de questions incidentes pour être promptement terminée. Après chaque exposé de Colomb, il y avait réunion secrète de la Junte, afin de vérifier la force des arguments, les autorités alléguées, et préparer des réponses ou des objections pour la séance suivante. Ces conférences comprirent un certain espace de temps, durant lequel Colomb resta l'hôte du couvent de Saint-Étienne. Les Dominicains pourvurent à tous ses besoins, y fournirent généreusement, et le défrayèrent même des dépenses de son voyage[2].

[1] Voss, *Kleine schriften*, t. II, p. 241.

[2] Todo el tiempo que se detenia Colon en Salamanca, el convento de

Aujourd'hui encore, leur communauté tire honneur de cette hospitalité si dignement exercée envers le Messager de la Providence, alors inconnu [1].

Colomb, sentant bien que dans cette Junte, où le nombre des théologiens l'emportait de beaucoup sur celui des marins et des cosmographes, les inductions purement scientifiques ne suffiraient point à ses juges, se décida, malgré la dangereuse suspicion d'hérésie, à discuter enfin les textes mêmes des Écritures et l'opinion des commentateurs.

L'ardeur de son apostolat parut alors le transfigurer aux yeux de son auditoire. La majesté de sa personne, l'éclair de son regard, l'illumination de son front, la pénétrante sonorité de sa voix donnaient à l'autorité de cette parole convaincue une persuasion irrésistible pour toute âme élevée. La poésie et la majesté des livres saints électrisaient son cœur: l'énergie de son langage s'ennoblissait par la grandeur du sujet: et il tournait contre ses adversaires, en les développant avec magnificence, ces mêmes textes sacrés dans lesquels ils avaient cru lui montrer sa condamnation.

On a gardé le souvenir de sa noble attitude devant la Junte. Plusieurs des assistants se sentirent entraînés. Parmi eux, le premier professeur de théologie de Saint-Étienne, le dominicain Diégo de Deza, prit sa défense, et gagna à sa cause les premiers maîtres de l'Université.

Colomb avait donc pour lui la qualité, sinon la quantité

San Esteban le dava aposento y comida, y le hazia el gasto de sus Jornadas. » — Fray Antonio de Remesal, *Historia de la Provincia de San Vincente de Chiapa y Guatemala*, lib. II, cap. VII.

[1] « Los Dominicanos ponen entre sus glorias el haber hospedado en San Esteban el Descubridor de las Indias. » — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, tomo I, lib. II, cap. XXVI.

des suffrages. Mais les esprits méticuleux, les scolastiques opiniâtres trouvaient singulièrement présomptueux à un marin de contester malgré l'opinion de saint Augustin et de Nicolas de Lyra. Et on répandait même une vague rumeur qui devenait dangereuse dans ce pays où l'Inquisition, établie depuis peu, déployait l'activité de ses nouveaux ressorts. Heureusement le Nonce, Mgr Scandiano, n'ignorait rien de ce qui se passait. L'ancien Nonce du Saint-Siége était là. Son jeune frère Alessandro Geraldini, pressentant le péril, obtint aussitôt une audience du Grand Cardinal d'Espagne. Peu de mots suffirent à lui démontrer que l'opinion de Nicolas de Lyra, tout excellent commentateur qu'il fût, et de saint Augustin lui-même, si éminent par la philosophie et la sainteté, ne pouvaient faire autorité en matière de cosmographie et de navigation, sciences étrangères à leurs travaux [1]. L'opinion du Nonce apostolique, du Grand Cardinal, de l'ex-Nonce Antonio Geraldini, de son frère Alessandro, et les vives sympathies du premier professeur de théologie de Saint-Étienne, Diégo de Deza, appuyé de quelques notabilités de Salamanque, arrêtèrent l'effet de ces perfides insinuations, dont le Saint-Office avait déjà pris ombrage.

La cour n'attendit pas la fin des conférences; elle quitta Salamanque le 26 janvier 1487 pour aller en Andalousie [2].

[1] « Ego qui forte juvenis retro eram, Didacum Mendozam, sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinalem hominem genere integritate, prudentia, rerum notitia, et omnibus preclaræ naturæ ornamentis illustrem petii. Cui cum referrem Nicolaum à Lyra, virum sacræ theologiæ exponendæ egregium fuisse, et Aurelium Augustinum doctrina et sanctitate magnum, tamen cosmographia caruisse, etc. » — *Itinerarium ad regiones sub æquinoctiali plaga constitutas.* Alexandri Geraldini Amerini, episcopi civitatis S. Dominici, etc., lib. XIV.

[2] *Cronicon de Valladolid, ilustrado con notas por D. Sainz de Ba-*

La Junte se sépara avant le printemps, sans avoir rien conclu. A l'unanimité elle condamnait le projet, soit comme chimérique, soit comme impraticable. Toutefois le procès-verbal de ses opérations ne fut point alors rédigé et remis à la cour. L'entrée en campagne contre Malaga fit pour l'instant perdre de vue le projet de Colomb. Fernando de Talavera ne put s'en occuper. D'un côté, il n'y prenait aucun intérêt, ne croyant pas à la possibilité de l'entreprise ; d'autre part, obligé d'accompagner la cour en qualité de confesseur de la Reine, malgré sa récente promotion à l'évêché d'Avila, il lui eût été bien difficile de suivre cette affaire, tous les membres de la Junte s'étant dispersés.

Cependant, nonobstant leur stérile issue, les conférences de Salamanque avaient mis en relief l'érudition, la science, les vues gigantesques de Christophe Colomb. Son projet s'était acquis une notoriété immense, et son nom une sorte de popularité. A partir de ce jour, la cour commença à traiter avec considération cet étranger[1]. Sans rien conclure, sans s'engager envers lui, on était aise de le questionner à moments perdus, de l'entretenir de son plan. Le Roi, tout en refusant de risquer un ducat, caressait comme un songe d'or cette idée de terres inconnues à l'extrémité des Indes, pays des épices, des pierreries et des diamants.

Il paraît qu'à diverses reprises Colomb fut appelé à la cour.

Une indemnité pour son déplacement lui était allouée chaque fois. La preuve en existe dans les comptes du tré-

randa. — Coleccion de documentos ineditos para la historia de España, tomo XIII.

[1] « Desde entonces le miraron los Reyes con agrado. » — Andres Bernaldez, *Historia de los Reyes Católicos*, cap. CXVIII. Ms.

sorier royal François Gonzalez de Séville. On y lit, à la date du 5 mai 1487 : « payé à Christophe Colomb, *étranger*, trois mille maravédis pour choses accomplies au service de Leurs Altesses [1]. » Le 3 juillet suivant, pareille somme lui fut comptée par le même trésorier. Les travaux militaires qui détournaient l'attention des Souverains firent ajourner, mais non repousser la proposition de Colomb ; certaines dates en font foi. La reddition de Malaga eût lieu le 18 du mois d'août 1487 ; et neuf jours étaient à peine écoulés que déjà Colomb touchait au trésor royal un mandat de « quatre mille maravédis, pour se rendre à la cour, par ordre de Leurs Altesses [2]. » Les conférences sur l'expédition dans l'Océan, par l'ouest, étaient reprises avec lui. Mais des événements de guerre, l'urgence immédiate faisaient toujours surseoir à une prochaine exécution. Ainsi cette année-là, Cordoue fut envahie par la peste. La cour se rendit de bonne heure en Aragon, à Saragosse pour y passer l'hiver. Là encore on s'occupa de Colomb un instant, et il y fut mandé ; car un émargement, du 15 octobre 1487, montre qu'il y toucha une autre indemnité de quatre mille maravédis.

Des sollicitations inutiles et une attente toujours déçue occupèrent presque tous les jours de Colomb, durant l'année suivante.

Pourtant il ne dépendait que de lui d'exécuter enfin son plan, et d'obtenir le prix qu'il s'adjugeait pour sa découverte. Le roi Joam II, le seul Portugais qui eût su deviner

[1] « En dicho dia (5 de mayo 1487) di á Cristóbal Colomo, *extranjero*, tres mil maravedis que esta faciendo algunas cosas complideras al servicio de sus Altezas. » — *Docum. diplom.*, n° 11. — Simancas.

[2] « Di á Cristóbal Colomo cuatro mil maravedis para ir al Real. » — *Ibidem*.

son génie, avait fait adroitement reprendre ses négoci avec lui. Colomb, dans sa réponse, ayant sans doute motiver son refus, exprimé la crainte qu'une fois s main du monarque, les conseillers ne prissent qu prétexte pour attenter à sa liberté, le Roi lui envo message, daté du 20 mars, contenant un sauf-condu suscription de la lettre portait ces mots : « A Chris Colomb, notre ami particulier, à Séville [1]. » Mais Co nonobstant sa gène, son impatience et le cours de resta inébranlable dans son refus.

Les souverains avaient quitté Saragosse au prin pour tenter un coup de main sur le territoire des M Dans le courant de l'été ils appelèrent Colomb à la ainsi que l'établit un mandat de trois mille mar payé par leur ordre, le 16 juin 1488 [2]. Ils priren quartier d'hiver à Valladolid qu'ils quittèrent dès le de février pour l'industrieuse ville de Médina del C où ils voulaient recevoir l'ambassade que leur envo roi Henri VII, désirant contracter avec eux allian commencement de mai, ils allèrent à Cordoue. En c ment le projet de Colomb leur parut devoir être examiné sérieusement.

Un ordre daté de Cordoue, le 12 mai 1489, char municipalité de Séville de préparer un logement g pour Christophe Colomb, qu'appelait à la cour le s des Rois [3].

[1] « A Cristovam Colon noso especial amigo en Sevilha. » — C *el archivo del duque de Veraguas.*

[2] « En 16 de junio de 1488 di à Cristóbal Colomo tres mil ma por cédula de sus Altezas. » — *Libro de cuentas de Francisco G de Sevilla.* — Simancas, Docum. diplom., n° 11.

[3] *En el archivo del Ayuntamiento de Sevilla*, lib. III, *de reales.* — Docum. diplom., n° 4.

Cependant un empêchement survint encore.

On avait résolu le siége de Baza. Il fallait, sans perdre un jour de la bonne saison, enlever cette place, l'une des plus fortes que tinssent les Maures. De nouveau le projet de Colomb fut laissé en suspens. Incessamment retrempée dans la foi, la résignation de ce vaillant chrétien s'égalait à la persistance presque fatale des causes qui reculaient sans fin son entreprise. On ne voit pas qu'en cette désespérante situation il ait exprimé une plainte, trahi la moindre impatience.

§ III.

Le siége de Baza n'était pas une simple combinaison stratégique ; il contenait l'avant-dernier mot de la Croisade. De son succès allait dépendre le sort des Maures en Espagne. Colomb prit son épée et se rendit au camp.

Là, dans les rangs subalternes, il se dévoua en silence, et servit avec autant de bravoure [1] que d'humilité la cause de la Croix. Il paraît même avoir donné d'excellents avis sur les opérations du siége. Mais son manque de fortune, sa qualité d'étranger et de marin empêchèrent le Conseil du Roi de les mettre à profit. Divers échecs essuyés au commencement de la campagne, et des pluies torrentielles jointes aux maladies que multipliait la pénurie des vivres, dégoûtèrent les principaux guerriers. Le Roi était sollicité de lever le siége, de peur d'un désastre. Avant de s'y décider, il consulta la Reine, alors établie à Jaën. Isabelle l'en empêcha, promettant de fournir les hommes, l'argent, les vivres, les munitions. Elle engagea aussitôt aux villes de Barcelone et de Valence ses joyaux, sa vaisselle d'or et

[1] Diego Ortiz de Zuñiga, *Annales ecclesiasticos y seculares de Sevilla*, lib. XII, p. 404.

d'argent, se fit munitionnaire général de l'armée; personne n'en ayant voulu soumissionner la fourniture, tant à cause de l'état des routes que du danger des embuscades maures. Elle enrégimenta six mille pionniers pour réparer les chemins défoncés, construire des ponts, traîner la grosse artillerie; loua quatorze mille mulets, et organisa, sous la protection des escortes, un service régulier de transport, qui ramena l'abondance et l'espoir au milieu des tentes. Afin de stimuler l'ardeur chrétienne, elle envoya au camp deux Franciscains venus de la Terre sainte, chargés d'un message menaçant du soudan d'Égypte.

Nonobstant les touchants récits de ces religieux, le siége traînait en longueur. Il y avait de l'hésitation dans l'attaque, de l'incohérence dans les ordres. On manquait d'ensemble et de vigueur. Isabelle le comprit, et arriva au camp. Elle prit, sans le dire, le commandement de l'armée. La présence de ce grand général changea la face des choses. Une réforme soudaine s'opéra dans les habitudes des assiégeants. Dès lors plus de querelles personnelles, de tiraillements, de conflit dans les ordres. On multiplia les cheminements, on avança les parallèles; la garde des tranchées fut vigilante, l'attaque régulière et continue. Ni nuit ni jour, il ne se passa plus une heure sans que l'artillerie ne battît les murs de la place et ne gênât les travaux de réparation. Si bien que, découragés par cette activité encore inconnue dans les siéges, les Maures, sentant l'inutilité d'une plus longue résistance, demandèrent à capituler.

Ce succès, uniquement dû à la tactique de la Reine, frappa d'admiration tous les hommes de guerre. En rapportant cette influence d'Isabelle, merveilleuse jusqu'à sembler une poétique exagération, le brave Hernando del Pulgar, qui avait payé de sa personne durant ce siége, dit

qu'il en parle comme témoin oculaire ; il atteste Dieu de sa véracité, et fait appel au souvenir de ses compagnons d'armes [1].

La reddition de Baza, en semant l'effroi dans tout l'islamisme, comblait d'allégresse l'Espagne chrétienne. Séville prépara une réception magnifique aux deux rois, qui firent triomphalement leur entrée dans ses murs. Colomb vit les fêtes succéder aux fêtes, et des réjouissances, mortelles pour lui, éloigner encore la reprise des conférences qu'il attendait depuis plus de deux ans.

A peine les souverains étaient-ils remis de la fatigue de ces longues réjouissances, qu'une négociation de mariage pour leur fille aînée, l'infante Isabelle, avec l'infant don Alonzo, héritier présomptif de la couronne de Portugal, absorba leur attention.

De nouvelles fêtes précédèrent l'union des deux infants, qui eut lieu en avril 1491. Des splendeurs nouvelles accompagnèrent et suivirent cette cérémonie. Le cours des plaisirs et des solennités semblait interminable. Les banquets, les carrousels, les danses costumées, les marches nocturnes à l'éclat des illuminations, étourdissaient la vie et repoussaient l'intempestive gravité des discussions scientifiques. De quelle patience dût être muni Christophe Colomb !

Il fut impossible, avant le retour de l'hiver, de reparler du projet discuté à Salamanque. Cependant le rapport que la Junte devait remettre aux rois n'était point encore rédigé. Colomb, sachant bien que la Reine ne pren-

[1] « Y porque fuimos presentes y lo vimos, testificamos verdad ante Dios que lo sabe, y delante de los hombres que lo vieron, que despues del dia que esta reyna entró en el real, pareció que, etc. » — Hernando del Pulgar, *Chronica de los Reyes Católicos*, parte tercera, capit. CXXI.

drait aucun repos avant que Grenade ne fût sous la domination de la Croix, ne voulait pas attendre les préparatifs d'une guerre nouvelle. Il rassembla les efforts de ceux qui l'aimaient, et obtint que la Junte statuerait définitivement sur son projet.

L'évêque d'Avila, Fernando de Talavera, présida de nouveau cette réunion. Son opinion n'était pas changée. Tous les membres de la Junte déclarèrent à l'unanimité que ce projet reposait sur une base fausse et imaginaire; son auteur affirmant comme vérité, ce qui était IMPOSSIBLE [1].

Malgré ces tristes conclusions, la Reine n'abandonnait pas le projet. Son génie ne condamnait point celui de Colomb. Cependant, comme la guerre qu'elle allait porter à Grenade entraînait des frais énormes, Fernando de Talavera fut chargé de lui dire que l'épuisement du trésor empêchait la Reine de songer actuellement à son entreprise; mais que dès la fin de la guerre, on reprendrait l'examen de sa proposition.

Après tant d'années d'attente soumise, de démarches persévérantes, d'espérances déçues, cette réponse aurait atterré tout autre esprit que celui de Colomb. Mais endurci aux privations, aux railleries, aux dédains de la superbe ignorance, il soutint avec fermeté ce nouveau mécompte. Voulant absolument que l'Espagne, dont le zèle religieux et le caractère chevaleresque intéressait ses plus intimes sympathies, profitât de sa découverte, il en proposa l'entreprise à l'un des plus grands seigneurs de Castille, le duc de Médina-Sidonia, qui avait à lui une

[1] « E que todos ellos accordaron que era *imposible* ser verdad loque el dicho decia. » — Témoignage du docteur Rodrigo Maldonado dans le 15e interrogatoire de l'enquête. — Suplem. prim. à la *Coleccion diplomática*.

flotte, des ports, et même des armées. Quelques années auparavant, pour débloquer Alhama que pressaient les Maures, il avait levé sur ses terres quarante mille fantassins et cinq mille chevaux[1]. Les Médina-Sidonia tenaient royalement un état de souverain. La puissance de leur force s'augmentait de leurs alliances avec les plus anciennes maisons de l'Espagne. La parenté unissait leur famille, entre autres, à celle de Son Excellence Mlle Eugénie de Montijo, comtesse de Teba, devenue Impératrice des Français.

Un accueil distingué et l'offre d'être recommandé à la Reine fut tout ce qu'il obtint de ce grand seigneur, alors fort occupé de ses préparatifs pour la prochaine campagne. L'ampleur même des vues de Colomb lui fit regarder son plan comme une illusion, et peut-être un leurre tendu à ses finances. Il se défia de lui, surtout parce qu'il était étranger[2].

Sur ces entrefaites, un gentilhomme nommé Moralès, intendant du duc de Médina-Céli, qui possédait aussi une puissante flotte, engagea son maître à tenter l'entreprise. Colomb fut prié de venir au Port-Sainte-Marie, ville appartenant au duc. Une noble hospitalité l'y attendait. Le duc de Médina-Céli, très-sympathique à sa grandeur de caractère, pris aux attaches de sa conversation, lui accorda une telle confiance, qu'il fit construire aussitôt des navires propres à un voyage de découvertes. Puis au moment de l'exécution, se ravisant et craignant qu'une telle entreprise faite en son propre nom ne portât de l'ombrage à la Reine, il songea à solliciter son autorisation. A cet effet, il lui écrivit de Rota[3].

[1] John Bigland, *Histoire d'Espagne*, t. I, p. 243.—Édition française.

[2] Lopez de Gomara, *Historia de las Indias*, cap. xv.

[3] « Escribílo á su Alteza desde Rota, y respondió me, etc. » — *Documentos diplomáticos*, n° xiv.

La Reine sut gré au duc de Médina-Céli de sa déférence, et le pria de céder cet armement à la couronne, moyennant le remboursement des sommes déjà dépensées, et dont on effectuerait le payement après la guerre. Tout en lui disant qu'elle ne croyait pas trop à la réussite de ce projet [1], elle était décidée à en faire l'essai. Isabelle invita donc le duc de Médina-Céli à lui envoyer Colomb. Dès l'arrivée de celui-ci, avec cette délicatesse de tact qui tenait du charme, elle le confia aux bons soins d'Alonzo de Quintanilla dont la noblesse d'esprit, la grandeur de vues, le zèle catholique, méritaient si bien l'honneur d'une telle hospitalité. A diverses reprises, la Reine fit alors appeler Colomb, l'entretint de son plan, et l'assura qu'après la guerre on le satisferait. Mais quand la guerre finirait-elle? Tous les Maures d'Espagne voyaient dans Grenade leur dernier rempart. Leur défense préparée de longue main promettait d'être désespérée. Remettre l'entreprise à l'extinction de la guerre, n'était-ce pas l'ajourner indéfiniment?

Repassant dans son esprit les délais, les refus, les moqueries, les soupçons, les affronts, les voyages, les antichambres qu'il avait supportés en silence; voyant sa vie s'user ainsi péniblement et en vain pour l'accomplissement de son œuvre: craignant que l'Espagne, aveugle et sourde à ses propres intérêts, ingrate envers la constance de son dévouement, ne fût pour une telle obstination déshéritée par la Providence des grandeurs qu'il lui destinait, Colomb cessa d'insister. La poitrine soulevée d'indignation, le cœur débordant d'amertume, et secouant la pous-

[1] « Que no tenia este negocio por muy cierto; pero que si acertase que su Alteza me haria merced, etc. » — *Lettre écrite de Cogolludo, le* 19 *mars* 1493, *par le duc de Medina-Céli au Grand Cardinal d'Espagne.* — Orig. en el archiv. de Simancas.

sière de ses pieds, il s'éloigna de cette cour où sa patience avait compté tant de douleurs diverses; bien décidé à se rendre immédiatement en France, afin d'y traiter avec le Roi, auquel il venait d'adresser sa proposition.

Déjà à son départ de Lisbonne, prévoyant le cas où l'Espagne rejetterait ses offres, pour économiser le temps, Colomb avait envoyé son frère, le pilote Barthélemy, proposer en son nom l'entreprise au roi d'Angleterre. Depuis lors il était sans nouvelles de son voyage. Mais il avait résolu de ne pousser la négociation, qu'il croyait déjà entamée à Londres, qu'au refus formel du Royaume très-chrétien.

Avant de quitter l'Espagne pour toujours peut-être, il voulait conduire à Cordoue, chez sa femme doña Béatrix Enriquez, le jeune Diégo, le fils de sa première union, resté au monastère de la Rabida entre les mains du digne Juan Perez de Marchena, qui faisait charitablement son éducation.

Il arriva donc au couvent de la Rabida.

§ IV.

Une inexprimable tristesse serra le cœur du Père Gardien quand il vit revenir frapper à la porte du monastère son ancien hôte, son ami, portant empreinte sur toute sa personne la trace des fatigues, de la patience vaincue, et du dénûment durant cette absence de près de six années. Lorsqu'il sut que ce grand homme, las de lutter contre le dédain des savants et les temporisations de la cour, allait décidément quitter l'Espagne, et doter de ses idées une autre nation, son patriotisme s'émut autant que son amitié. Il trembla pour son pays; il craignit de le voir irrémissiblement privé de la gloire et de la prospérité que

lui acquerrait une telle entreprise. Il supplia Colomb de suspendre son départ et de se reposer quelque temps auprès de lui.

Juan Perez demandait à son ami, à son disciple en saint François ; il ne pouvait être refusé. D'ailleurs cette paix du cloître était salutaire à Colomb ; il avait besoin de recueillir son esprit, de se délasser en Dieu des fatigues du monde ; d'y rajeunir ses espérances, de s'affermir plus profondément dans sa vocation exceptionnelle ; de puiser à cette source mystérieuse de nouvelles forces contre les dédains et les luttes qui, peut-être, l'attendaient encore autre part.

Jusqu'alors le Père gardien de la Rabida avait accepté par sympathie spontanée et conviction préexistante le projet de Colomb. Il l'avait jugé intuitivement et y avait cru tout seul, sans influence étrangère. Pourtant en considérant qu'à deux reprises la Junte des cosmographes avait repoussé les idées de son hôte, sa modestie lui fit penser qu'il s'était peut-être trompé ; qu'il avait pris ses désirs pour des raisonnements, et ses raisonnements pour la vérité même ; mais que la science, dégagée d'illusions et d'entraînement, démentait ses chères espérances. Afin de se fixer sur ces doutes, il voulut contrôler, par un autre avis que le sien, le système de Colomb et envoya aussitôt chercher à Palos le médecin Garcia Hernandez, mathématicien fort versé dans la cosmographie. Tous trois conférèrent sur ce plan, objet de tant de débats. L'opinion de Garcia Hernandez se trouva absolument conforme à celle du docte Franciscain. Le projet parut fondé, et son exécution praticable [1].

[1] C'est à tort que les historiens modernes, entre autres Washington Irving, fort légèrement répété par ses copistes, ont écrit que le marin de Palos, Martin Alonzo Pinzon, fut appelé au couvent pour cette discus-

Dès lors pour le Gardien de la Rabida, ce n'était plus l'heure de prier ou de disserter. Maintenant il fallait agir. Le Père Juan Perez décida qu'il écrirait directement à la Reine. Mais, pour éviter que sa lettre eût le sort trop commun de la correspondance livrée aux secrétaires, on résolut de la faire remettre aux propres mains de Son Altesse, par une personne dévouée. L'ascendant du Père Juan Perez sur les marins du littoral lui permit, de concert avec Garcia Hernandez, de choisir un messager qui pût, au besoin, adroitement servir de défenseur. Ils confièrent la missive à l'un des notables de Lépé, le pilote Sébastien Rodriguez, qui, par son tact et une certaine habileté d'antichambre, avait su se ménager des relations à la Cour.

La Cour était alors dans le camp; et le camp à la suite d'un accident venait de se transformer en ville. Dans la nuit du 18 juillet le feu avait pris au pavillon de la Reine, et de là, gagné toutes les tentes, à la grande joie des Maures qui espéraient en ce sinistre. Pour prouver son immuable résolution de ne lever le siége qu'après avoir soumis Grenade, la Reine ordonna de remplacer par la pierre et le bois, les abris provisoires du camp. Sous la direction d'un tel architecte, l'armée éleva en quelques semaines une véritable ville en forme de Croix, assurément la plus régulière et la mieux alignée de toute l'Espagne. Les chevaliers voulaient décorer du nom d'Isabelle cette monumentale improvisation de son audace. Mais la modestie de la Reine l'empêcha d'accepter cet hommage, et désirant que la nouvelle cité portât le nom de son origine, elle l'appela ville de la Sainte-Foi ou « Santa-Fé. »

Le pilote obtint avec adresse la faveur de remettre

sion. Il résulte des documents qu'à cette époque, Martin Alonzo Pinzon se trouvait à Rome. Colomb ne fut mis en rapport avec lui qu'au commencement de juillet 1492.

à sa Souveraine la lettre du Gardien de la Rabida. Le Franciscain y avait épanché son zèle de la gloire du Rédempteur, son patriotisme et son attachement à la Reine.

Au bout de quatorze jours, le pilote reparut à la Rabida, porteur d'un message royal. Isabelle, remerciant de ses intentions son ancien confesseur, l'invitait, au reçu de ces lignes, à venir la joindre: et l'autorisait, dès ce moment, à relever les espérances de Colomb, en attendant d'autres nouvelles. Ces paroles de la Reine comblèrent de joie la petite communauté et son hôte.

Colomb courut aussitôt à Moguer prier un excellent homme, Juan Rodriguez Cabezudo, de lui prêter sa mule pour le Père gardien de la Rabida, appelé soudainement au camp de Grenade par Son Altesse. Cabezudo, qui faisait très-bon voisinage avec l'abbé Martin Sanchez, ami de Colomb, lui rendit volontiers ce service[1]. Le Père Juan Perez de Marchena partit du couvent en secret, sans lanterne, un peu avant minuit, malgré le péril de tomber dans une embuscade ou un parti de maraudeurs; il traversa bravement les terres ennemies, se confiant à Dieu; et, faisant diligence, arriva sans encombre à la ville de Santa-Fé.

[1] Cette circonstance attestée en justice, par Cabezudo lui-même, nous dit la pauvreté du couvent de la Rabida, et fait encore mieux ressortir la générosité de la famille Franciscaine envers Christophe Colomb. Le protestant Washington Irving croyant que tous les monastères sont opulents et leurs Abbés riches comme dans les romans de Walter Scott, raconte qu'au reçu de la lettre « le bon moine sella et se mit en route, » mais le pauvre couvent de la Rabida n'avait ni pâturage, ni mule, ni écurie; et ce fut avec une monture d'emprunt que Juan Perez dut effectuer son courageux voyage. Sans doute Washington Irving ignorait ces petits détails. — Voir les pièces du Pleyto, *Probanzas del Almirante. Pregunta primera.*

Pour écouter cette proposition dans un pareil moment, et revenir ainsi, toute seule, à un plan condamné par la Junte savante, il fallait que la Reine fût inclinée bien puissamment à cette entreprise. Au milieu de ses embarras financiers et de son incertitude sur le terme de la campagne, s'occuper encore de ce projet était une marque significative de l'adhésion qu'y donnait instinctivement son cœur.

Nul mieux que le Gardien de la Rabida n'était en état d'exposer à l'intelligente Isabelle la sublimité de Colomb. Ce n'était pas seulement de son projet qu'il pouvait discourir; seul il pouvait révéler la prédestination et les intentions si saintes de l'homme que la Providence lui envoyait, en récompense de sa vie, pour en éterniser la gloire.

Aussi le Franciscain obtint-il plein succès.

La Reine, sans plus se souvenir de la Junte de Salamanque, ne se rappelant que les éloges donnés à Colomb par les deux Geraldini, le grand Cardinal d'Espagne, le professeur Diégo de Deza, Alonzo de Quintanilla et Luiz de Santangel, et se confiant surtout à ses premières impressions, chargea le Père gardien de mander Colomb sans retard. Comme dans ses ingénieuses prévoyances Isabelle devinait ses embarras d'argent, au milieu de sollicitations si longtemps infructueuses, voulant qu'il pût se vêtir plus à son gré, acheter une monture et paraître dignement à la Cour, elle lui fit passer vingt mille maravédis en florins d'or par le courtier maritime de Palos, l'alcade Diégo Prieto, qui les remit avec la lettre de Juan Perez au médecin Garcia Hernandez, pour les faire tenir à Colomb.

CHAPITRE VI.

Colomb assiste à la reddition de Grenade. — Isabelle accepte enfin son projet. — Mais ses conseillers la dissuadent de l'entreprise. — Colomb part pour la France. — La Reine expédie un courrier qui le ramène. — Elle souscrit à toutes ses demandes, et donne des ordres au port de Palos pour l'expédition. — Épouvante des marins à l'idée d'un voyage dans la MER TÉNÉBREUSE. — Prédication nautique du P. Juan Perez de Marchena. — Ce zélé Franciscain réunit à Colomb les trois frères Pinzon, marins riches et expérimentés. — Détails précis sur l'armement de cette expédition et son caractère religieux. — Départ de Colomb avec trois navires.

§ I.

Lorsque Colomb entra dans les jeunes murs de Santa-Fe, s'occuper de son projet était devenu impossible. La Reine le donna pour hôte au vertueux Alonzo de Quintanilla [1], son intendant général des finances, tout heureux de le posséder encore.

La lutte entre le Christianisme et le Croissant touchait à sa fin. On parlait de capitulation prochaine; de séditions et de combats dans l'intérieur de la ville. Bientôt, en effet, on traita de la reddition de Grenade.

Le Vendredi, 30 décembre, la remise des forteresses et de l'Alhambra fut faite par le gouvernement maure aux commissaires de Ferdinand et d'Isabelle. Le deuxième jour de janvier 1492, le roi maure Boabdil el Chico présenta les clefs de la ville aux Rois Catholiques.

Cette guerre n'étant, dans l'esprit de la Reine, qu'une

[1] Lettre du Duc de Medina-Céli au Grand Cardinal d'Espagne, datée de Cogolludo, le 19 mars 1493. — *Archives de Simancas*, Doc. diplom., n° XIV.

expédition religieuse, les souverains n'entrèrent pas immédiatement à Grenade. Ils voulurent d'abord faire hommage de leur conquête à Jésus-Christ.

Fernando de Talavera, promu à l'archevêché de Grenade, le seul qu'il eût déclaré vouloir accepter, escorté d'une force imposante, prit possession de l'Alhambra, en faisant hisser la Croix d'argent, le grand étendard de la croisade, sur la tour de Camarès destinée aux signaux.

L'emblème de la Rédemption une fois fixé au faîte de la ville, on déploya aussi la bannière royale. En voyant la Croix dominer la cité musulmane, le Roi, la cour, l'armée se mirent à genoux, et les chapelains avec les choristes de la Reine entonnèrent l'hymne de la victoire au milieu d'une allégresse indicible. Aussitôt après, toute la noblesse d'Espagne, classée d'après la rigoureuse étiquette de Castille, vint rendre hommage à Isabelle comme reine de Grenade.

Le Vendredi, 6 janvier, jour de l'Épiphanie, fête des Rois, les souverains firent leur entrée solennelle dans l'Alhambra, à la porte duquel l'archevêque de Grenade, assisté d'un nombreux clergé, vint les recevoir processionnellement.

Après une lutte de 778 ans, le Croissant était enfin renversé. Ce triomphe des Espagnols réjouit la chrétienté tout entière. Jean de Strada fut envoyé à l'instant même à Rome, en ambassade extraordinaire. Il fit une telle diligence qu'il y apporta lui-même la première nouvelle de la conquête. Le souverain pontife Innocent VIII, remerciant Dieu de toute son âme, ordonna des actions de grâces publiques et une procession solennelle à l'église de Saint-Jacques des Espagnols. Sa Sainteté y assista en personne avec tout le Sacré-Collége. Le Pape y officia pontificalement; et dans le sermon, prononcé en sa présence, le pré-

dicateur loua hautement le caractère chrétien des rois et du peuple d'Espagne [1].

A cette époque, au milieu des faveurs qu'elle réservait à l'Espagne, la Providence jetait un regard de complaisance sur « Gênes la superbe, » cette cité aux palais de marbre, aux églises dorées et où la charité publique, s'égalant alors à la richesse, l'emportait sur les misères pullulant dans les pénombres de ses rues étroites. Gênes paraissait heureuse. Pendant que l'un des enfants, sorti des rangs du peuple, méditait l'œuvre la plus colossale du génie humain, un autre, choisi parmi les patriciens illustres, occupait le trône de l'infaillibilité apostolique.

Jean Baptiste Cibo, citoyen de Gênes, promu à la tiare sous le nom d'Innocent VIII, était véritablement le prince de la paix, le médiateur des querelles des rois, et le zélateur de la guerre contre l'Islamisme. Nul ne prenait une part plus sincère au succès d'Isabelle et aux espérances de son compatriote Christophe Colomb.

Les réjouissances triomphales de la conquête n'étaient pas encore terminées, que la Reine donnait audience à Colomb.

Le seul aspect de ce noble étranger de qui la rapprochait, à son insu, une secrète communauté de foi et de génie, la rassura contre les objections de la Junte de Salamanque. Il n'y eut dans cet entretien nul débat sur le projet, parce qu'il ne subsista aucun doute sur sa réalisation. La Reine y donnait son adhésion par instinct, elle sentait en cet homme une compréhension supérieure des choses: il lui offrait une personnalité exceptionnelle. Sa seule présence trahissait sa grandeur intérieure. Elle croyait en Colomb.

Le projet étant donc accepté sans contrôle, sans restric-

[1] Mariana, *Histor. gen. de España,* lib. XXV, § 92.

tion, tel que l'inspiration l'avait conçu, il ne restait plus qu'à fixer les avantages qu'on attribuerait à son auteur, après la réussite. Une Commission, encore présidée par le prudent Fernando de Talavera, fut chargée de régler ce point. Colomb eut à conférer avec elle, et à lui faire connaître ses prétentions. Il dut les poser catégoriquement.

Alors cet homme, à la pensée plus vaste que le monde, laissa percer la grandeur de ses espérances par le prix qu'il fixait à leur réalisation. En l'entendant, les commissaires durent être frappés de stupeur. Voici, en effet, les principales conditions posées par cet étranger, aux couronnes d'Aragon et de Castille. Il serait :

Vice-Roi.

Gouverneur général des îles et terre ferme à découvrir.

Grand Amiral de la mer Océane.

Ses dignités se transmettraient héréditairement dans sa famille par droit d'aînesse.

Il recevrait royalement la dîme de toutes les richesses, perles, diamants, or, argent, parfums, épices, fruits et productions quelconques découvertes ou exportées dans les régions soumises à son autorité.

En entendant de telles prétentions, les commissaires s'indignèrent de sa hardiesse. L'orgueil de ces courtisans se courrouçait à l'idée qu'un Italien qu'on avait si souvent tourné en dérision ou pris en pitié, tandis qu'il se morfondait dans les antichambres, sollicitant des audiences, osait aujourd'hui stipuler des titres qui le placeraient au-dessus des plus nobles maisons d'Espagne. La conférence fut suspendue.

Pourtant ce que demandait Colomb à ses yeux paraissait bien simple. Il trouvait très-naturel, puisqu'il allait donner aux Rois des royaumes plus grands que les leurs, de fixer une rémunération dont l'importance indiquât

celle de sa donation inouïe. La récompense doit se proportionner au service; et celui qui accepte moins qu'il ne lui est dû concourt à sa propre humiliation. D'ailleurs Colomb n'exigeait que le prix qu'il avait demandé neuf ans auparavant à la couronne de Portugal. S'il n'y ajoutait rien, il n'en retranchait rien non plus. Ce qu'il pensait alors, il le pensait encore aujourd'hui. Les mêmes causes subsistaient toujours. Il lui fallait pour ses vues une haute position, une grande autorité et surtout de grandes richesses. C'était absolument comme en Portugal.

Veut-on recueillir à l'instant le secret de cette ambition gigantesque? Secret touchant qui lui échappa quelques jours après dans une conversation familière avec les Rois, et qui, dit-il, « les fit sourire [1]; » le voici dans sa pieuse candeur.

Christophe Colomb tenait comme déjà réalisée sa découverte de terres ignorées, auxquelles il aurait le bonheur d'annoncer le Christ Rédempteur. Il prévoyait des dangers sans nombre, de terribles obstacles, des travaux incessants. En retour de ces labeurs, il aspirait à une récompense magnifique, la seule qu'il crût digne de ses œuvres. Il avait résolu, au moyen des trésors qu'il retirerait de ses découvertes, d'affranchir le Saint Sépulcre du joug des Musulmans. Il voulait traiter d'abord de son rachat à l'amiable, et s'il n'y parvenait, lever à sa solde cinquante mille hommes d'infanterie et cinq mille chevaux pour arracher aux profanations de Mahomet le tombeau de Jésus-Christ. Il aurait remis aussitôt le gouvernement de Jérusalem au Saint-Siége, se bornant, pour lui, à l'hon-

[1] « Protesté á Vuestras Altezas que toda la ganancia de esta mi empresa se gastase en la conquista de Jerusalem, y Vuestras Altezas se rieron, y dijeron que les placia, y que sin esto tenian aquella ansia. » — *Journal de Colomb*, mercredi 26 décembre 1492.

neur d'être le factionnaire de l'Église au seuil de cette terre miraculeuse où fut accomplie notre Rédemption.

Les commissaires de la cour ne pouvant deviner l'intime pensée de cet homme, ne virent dans sa prétention qu'une outrecuidance insolente, aussi téméraire que son projet d'aventures de l'Océan. Probablement ils ne discutèrent même pas une telle vanité, et se bornèrent à en référer aux souverains.

Fernando de Talavera, imbu de ses préventions contre le cosmographe génois, représenta à la Reine qu'il y aurait un grave inconvénient pour Leurs Altesses à passer un traité, au sujet d'une expédition qui avait été jugée chimérique; que l'insuccès les exposerait à la moquerie des cours étrangères et diminuerait dans leurs États le respect que l'on avait pour leur sagesse si célèbre; qu'en admettant même la réussite, accorder des priviléges si exorbitants à un inconnu, surtout un étranger, serait inévitablement amoindrir dans l'opinion le prestige de la majesté royale. Sous l'influence des observations de son confesseur, la Reine hésita. Elle fit proposer à Colomb des conditions un peu différentes, quoique très-avantageuses encore. Sans doute on lui offrit, comme en Portugal, des revenus, des titres, un gouvernement dignes de satisfaire tout autre cœur que le sien. Mais il n'accepta aucune de ces conditions, et ne rabattit rien des siennes. Ce qu'il avait dit était dit. Déjà il tenait à sa demande royalement, comme un souverain à sa parole. Dans tous ses entretiens avec les têtes couronnées, alors que trop souvent ses vêtements accusaient sa détresse, il avait naturellement, par son langage élevé, empreint d'une dignité familière, traité les princes d'égal à égal; maintenant qu'arrivait l'heure d'accomplir sa mission, il agissait comme il avait parlé.

Il se retira fièrement.

Ni sa pauvreté, ni les six ans passés à la cour d'Espagne en infructueuses démarches, ni le cours du temps qui menaçait de livrer à la mort son projet, ne purent l'ébranler. Plus de dix-huit ans s'étaient consumés pour lui en tentatives diverses, et pourtant il préférait recommencer de nouveau ces difficultueuses négociations auprès d'un autre État, plutôt que de déroger à ce qu'il pensait être de la dignité de ses droits.

Les amis de Colomb tâchèrent de le retenir. Il paraît qu'en ces critiques circonstances, sur les instances de son fidèle ami Juan Perez, et par l'entremise d'Alonzo de Quintanilla, il fut de nouveau en rapport avec le grand Cardinal d'Espagne. Dans sa haute idée de Colomb, ce Prince de l'Église ne trouvait point demesurées[1] les conditions posées pour prix de tels services, et dont se révoltait l'orgueil des courtisans. Mais des considérations de portefeuille, tout à fait étrangères à ce projet, l'empêchaient d'intervenir personnellement; il ne lui put donner que le patronage de son opinion.

Cependant, en dehors de la commission, l'énormité de ses prétentions préoccupait les conseillers des rois. Comme on objectait railleusement à Colomb que son habileté était rare; car il se faisait une telle position, que, sans risquer de son côté aucune dépense, quoi qu'il advînt, il aurait toujours eu l'honneur d'un commandement, il offrit de contribuer aux frais pour un huitième. Cette offre si généreuse, faite dans un mouvement d'indignation, fut avidement recueillie pour le soumettre à l'exécuter par la suite. Nonobstant ce sacrifice, on ne lui

[1] « El invariable en las ideas de esplendor y engradecimiento pedia grandes condiciones..... debia de animarle el favor del Cardenal D. Pedro Gonzalez de Mendoza, etc. » — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. II, § 29.

accorda point ce qu'il demandait. Le Roi montrait déjà de l'éloignement pour ce projet. L'influence que l'archevêque de Grenade exerçait sur la Reine avait paralysé la volonté d'Isabelle. Il lui sembla qu'effectivement la quasi royauté demandée par Colomb serait un prix trop onéreux, quelles que fussent les découvertes.

La conférence était déjà rompue; la négociation fut abandonnée. N'obtenant point et ne cédant pas, inflexible dans sa résolution de ne rien diminuer de ses droits, Colomb jeta les yeux vers la France, dont le Roi venait de lui répondre. On était à la fin de janvier, il ne voulut pas perdre un jour de plus en pourparlers inutiles avec les Espagnols, sa détermination étant immuable. Il fit tristement ses adieux à ses rares amis, et enfourchant son mulet, le poussa sur la route de Cordoue, où le réclamaient quelques dispositions de famille avant d'abandonner pour jamais peut-être l'Espagne, maintenant devenue à son cœur comme une seconde patrie.

§ II.

Autour d'Isabelle, cet astre des destins nouveaux de l'Espagne, gravitaient quelques esprits d'élite qui reflétaient les clartés de son inspiration. Amoureux de la vérité, observateurs de la justice, souhaitant la gloire de Dieu, passionnés pour la grandeur de leur souveraine et de la nation espagnole, le départ de Colomb leur parut une perte immense, irréparable, qui préparait peut-être une honte et un regret éternel à leur pays. L'un de ces hommes, Luiz de Santangel, receveur des droits ecclésiastiques dans l'Aragon, obtint d'urgence une audience de la Reine. Alarmé sur la gloire de la souveraine adorée, emporté par son zèle, il lui exprima amèrement, d'un

ton de reproche et de plainte, sa surprise de ce qu'elle eût faibli dans une occasion si facile, elle dont le courage s'était toujours montré invaincu. Il lui représenta combien cette entreprise méritait sa protection, puisqu'elle pouvait avoir de si grands résultats pour la gloire de Jésus-Christ, le triomphe de l'Église et la prospérité de ses royaumes. Il la fit songer au déplaisir qu'elle éprouverait, si quelque autre souverain exécutait ce projet, comme cela était probable. Il lui rappela que la personne même de Colomb, sa pureté, sa foi, sa science, sa supériorité sur les cosmographes qui le condamnaient, méritaient créance ; d'autant plus qu'il ne demandait rien avant d'avoir donné lui-même : sa récompense serait attribuée sur ses découvertes ; d'ailleurs il risquait sa vie et le huitième des frais. Et en admettant qu'il ne pût rien découvrir, il ne rejaillirait de cet insuccès aucun blâme sur Leurs Altesses : tout le monde, au contraire, leur saurait gré d'avoir tenté une chose dont la réussite pouvait être si glorieuse. Il insista sur l'obligation morale qu'ont les Rois d'étendre le domaine des sciences, d'acquérir la connaissance des choses lointaines, de pénétrer autant que possible dans les secrets de ce monde.

Loin de s'offenser de la vivacité et des remontrances de Luiz de Santangel, Isabelle, qui en appréciait les motifs, le remercia de sa franchise. En ce moment survint Alonzo de Quintanilla, dont la vertu assurait le crédit. Son énergie appuya les supplications si désintéressées de Santangel. Durant ce temps, à quelques pas de là, dans la chapelle de la Reine, le Père Juan Perez, prosterné devant le tabernacle, suppliait le Seigneur, par les mérites de la Passion de son divin Fils, d'éclairer de sa grâce l'esprit si droit d'Isabelle. Sans doute Dieu l'exauça.

Soudain la Reine change d'attitude ; son regard s'illu-

mine. Un mouvement mystérieux s'opérait dans son âme : Dieu lui ouvrait l'entendement. Ses yeux se dessillaient ; elle comprenait Colomb tout entier ; elle voyait quel homme lui avait envoyé la Providence. Alors, n'écoutant plus que la voix intérieure qui parlait à son cœur, elle remercia de leur insistance ces deux fidèles servants de sa gloire ; et, avec l'accent d'une résolution immuable, déclara qu'elle acceptait l'entreprise pour son propre compte, comme Reine de Castille. Elle ajouta qu'il serait nécessaire pourtant de la différer quelque peu, à cause de l'épuisement du trésor, suite de la guerre ; que cependant si ce retard les mécontentait, elle avait là les joyaux de sa chambre, et qu'on prendrait dessus la somme que nécessiterait l'armement[1].

Dans l'effusion de leur reconnaissance, Alonzo de Quintanilla et Luiz de Santangel inclinèrent leur admiration aux pieds de leur Souveraine, et, suivant l'étiquette royale, lui baisèrent les mains avec un saint respect. Luiz de Santangel assura la Reine qu'elle n'aurait pas à mettre en gage ses pierreries ; qu'il se chargeait de faire l'avance de cette somme sur les fonds de l'Aragon. Il obtint du Roi l'autorisation de faire à la couronne de Castille ce prêt ; et plus tard, l'emprunt fut remboursé exactement au trésor de l'Aragon. Car le Roi, trop prudent, ne voulut personnellement entrer pour aucune part dans cette entreprise, au succès de laquelle il ne croyait pas.

Aussitôt, par ordre de la Reine, un officier des gardes fut expédié à toute vitesse pour ramener Colomb. Il parvint à le rattraper à deux lieues de Grenade, vers l'entrée du pont de Pinos, célèbre par les nombreux combats

[1] « Mas si aun esta dilacion les descontentaba que allí estaban las joyas de sú camara, y sobre ellas se tomase la cantidad necesaria para el armamento. » — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. II, § 30.

qui s'y étaient livrés. On dit qu'après tant de dégoûts et de déceptions, les lèvres contractées par l'amertume qui débordait son cœur, le grand homme hésita un instant à revenir sur ses pas. Mais quand il sut tout ce qui s'était passé, la ferme résolution de la Reine, il obéit avec une soumission affectueuse, devinant déjà la part réservée dans son œuvre par la Providence à cette femme, seule digne de lui être associée.

La Reine venait en effet de prendre une détermination héroïque. Malgré la Junte des cosmographes, l'avis de son Conseil privé, les représentations de son confesseur, auquel elle avait toujours montré la plus grande condescendance ; malgré le sentiment du Roi son époux, à qui elle se faisait un devoir de complaire en toute chose, et dont elle prenait le désir pour loi : nonobstant la défaveur des apparences, l'opposition de tout ce qui l'entourait, Isabelle venait d'engager sa parole en faveur de cet étranger.

En bien examinant cette confiance non moins subite qu'inébranlable de la Reine, on y remarque quelque chose de sublime et de mystérieux, comme l'entreprise dont elle allait devenir l'âme et la protectrice.

Le Père Juan Perez, qui, surmontant son effroi des grandeurs, des bruits de la Cour, était cependant resté exposé au retentissement des plaisirs et aux réjouissances de la conquête, se tenant en éveil à portée de la Reine, pour défendre sa gloire et celle de l'Église, en soutenant son ami, maintenant rassuré sur l'issue de l'affaire, se hâta de regagner sa paisible cellule [1].

[1] « El padre Fray Juan Perez se bolvió desde la corte, dexando ya el negocio assentado, etc. » — Fray Pedro Simon, *Noticias historiales de las conquistas*, etc. Prim. notic., cap. XIV, n° 3.

§ III.

A son arrivée, Colomb fut reçu de la cour avec des honneurs extraordinaires. La Reine l'accueillit par de telles marques de satisfaction et de bienveillance, qu'il put oublier à l'instant les souffrances passées. Ce moment trace le premier linéament de la mission de Colomb. Désormais la Reine est seule l'âme et le moyen de l'entreprise. Le cauteleux et défiant roi d'Aragon reste étranger à l'expédition. Il donne son nom et sa signature aux actes de la Reine, suivant les conventions établies entre eux. Mais il fut bien entendu que l'entreprise était faite exclusivement par la reine de Castille, à ses propres risques et périls. Aussi de son vivant, les Castillans seuls eurent-ils le droit de s'établir dans les pays que l'on découvrait[1].

Ce qu'avait demandé Colomb lui fut accordé, sans en retrancher un iota.

Cependant les formalités nécessaires au passement des écritures entre l'Aragon et la Castille, pour le prêt fait à cette couronne, et les incessantes occupations qu'entraînait la nouvelle organisation de l'ancien royaume de Grenade, ne permirent aux Rois de signer que le 17 avril 1492, dans la ville de Santa-Fé, les articles du traité dressés sous le nom de capitulation par le secrétaire du cabinet, Juan de Coloma

Le 30 avril, on expédia le titre des privilèges de Colomb. Ces lettres patentes portaient qu'il serait grand amiral de l'Océan, avec les mêmes prérogatives dont jouissait l'amiral de Castille, vice-roi, gouverneur général de toutes les

[1] Oviedo y Valdez, *la Historia natural y general de las Indias*, etc., libr. III, cap. VII.

îles et terre ferme qu'il découvrirait; que ses dignités seraient transmissibles à perpétuité dans sa famille.

Le 8 mai, à ces récompenses éventuelles, la Reine ajouta une faveur pleine d'exquise bonté, en nommant le petit Diégo, fils aîné de Colomb, page du Prince royal, avec une pension annuelle de neuf mille quatre cents maravédis. Cet honneur si envié n'était réservé qu'aux enfants des plus illustres maisons du royaume.

Pour l'armement de l'expédition, des motifs d'économie firent choisir le modeste port de Palos. Comme ses habitants étaient astreints, en commutation d'amende, à fournir gratuitement à la couronne, pendant un an, deux caravelles armées et pourvues de leurs équipages, il leur fut enjoint d'avoir à les mettre, dans le délai de dix jours, aux ordres de Christophe Colomb. — Exemption de tous droits de fisc, de gabelle, était accordée aux marchandises et provisions destinées à cet armement. — Ordre fut transmis de surseoir à toute action en justice et à tous jugements, contre ceux qui feraient partie de l'entreprise.

Le 12 mai, Colomb, ayant eu son audience de congé, partit promptement pour Cordoue, où l'appelaient quelques arrangements relatifs à l'éducation de ses enfants. Ce fut probablement alors qu'un neveu germain de sa femme, « honnête gentilhomme de Cordoue [1], » Diégo de Arana, se détermina à tenter avec lui cet effrayant voyage, à travers la MER TÉNÉBREUSE.

Peu de jours après, Colomb arrivait à Palos.

[1] Oviedo y Valdez, *la Historia natural*, etc., lib. II, cap. XII.

§ IV.

Le Père Juan Perez de Marchena, qui avait ouvert son asile à l'étranger pauvre et inconnu, reçut dans ses bras l'ami comblé d'honneurs et rempli d'espérance, revenant savourer avec lui les premières joies d'un bonheur dont il lui devait la meilleure part. Colomb devint encore l'hôte de la communauté de Saint-François. Et comme on le verra, l'assistance du Père Gardien ne lui fut pas alors moins utile qu'aux premiers jours de son arrivée à la Rabida.

Le mercredi 23 mai, avant midi, le Père Gardien descendit du couvent avec Colomb et l'accompagna à l'église paroissiale de Palos, sous le patronage de saint Georges. Là, au milieu de cette population de marins, en présence des premiers alcades, Diégo Rodriguez Prieto et Alvaro Alonzo Cosio, sur la réquisition de Christophe Colomb, toujours assisté du Franciscain Juan Perez de Marchena[1], le notaire public François Hernandez fit solennellement lecture de la lettre de Leurs Altesses, qui enjoignait de lui livrer deux caravelles armées et montées.

Bien que le port de Palos dût fournir à ses propres frais les hommes des équipages, sous peine d'une amende de dix mille maravédis au profit de la chambre royale, les Souverains daignaient leur accorder la même solde que sur les navires de guerre, et leur faire payer quatre mois d'avance en montant à bord. En outre, au retour de l'expédition, s'ils pouvaient produire un certificat de bonne conduite, délivré par leur chef, ils seraient tenus quittes du restant de la condamnation. Les autorités de Palos, s'inclinant, répondirent qu'il serait obéi à ce com-

[1] *Provision registrada en el Sello de Corte en Simancas.* — Docum. diplom., n° VII.

mandement avec la soumission due aux ordres des Rois. Et de ceci acte fut dressé par le notaire public, sous les yeux de Fernand del Salto, procureur du conseil de Palos, assisté de deux témoins, savoir : l'alcade Lorenzo de Escarrana et Garcia Fernandez Carnero. Pareille publication fut également faite à Moguer [1].

Cependant, lorsqu'on sut qu'il s'agissait d'aller naviguer au couchant, jusque dans la MER TÉNÉBREUSE, la consternation se répandit sous chaque toit ; l'effroi gagna toutes les barques. La MER TÉNÉBREUSE ! ce nom seul glaçait d'épouvante les plus intrépides.

Aujourd'hui, des hauteurs de notre savoir, nous aurions mauvaise grâce à sourire de ces terreurs. Elles étaient, à cette époque, naturelles et presque logiques, puisqu'elles s'appuyaient sur le raisonnement. Le télescope n'avait point encore plongé dans l'éther pour jauger l'espace, nombrer les myriades de soleils de la voie lactée, prendre la projection des pics de la lune, compter les satellites de Jupiter et d'Uranus, décomposer le triple anneau de Saturne, peser les diverses masses, calculer les différentes vitesses des mondes qui gravitent autour de notre soleil. La composition, le volume et le poids de la Terre n'étaient point fixés. Sa forme restait indéterminée.

Les uns la disaient plate et longue, continuée indéfiniment par l'Océan incommensurable ; les autres la prétendaient carrée, mais cernée entre les glaces et la mer sans bornes. On niait radicalement les antipodes. On admettait des « zones inhabitables. » Par suite des imperfections de la nautique, les enseignements des cosmographes se montraient bizarres et contradictoires comme le chaos. Il n'est donc pas surprenant que cette confusion se réper-

[1] Real Sobre-Carta. — *Suplem. prim. a la colec. diplom.*, nº VIII.

cutât sur les intelligences. Dans l'entendement, l'inconnu touche au ténébreux ; et les ténèbres sont formidables pour toute créature mortelle. On pensait que le chaos, l'Érèbe, se recélaient dans les profondeurs extrêmes de cette mer que tous les cosmographes désignaient du nom de TÉNÉBREUSE, parce que d'après le géographe de Nubie, le shérif Édrysi, et au dire des navigateurs arabes, en approchant de ses parages, on trouve « de forts courants, des eaux obscures, et peu de clarté dans l'atmosphère. » L'incertitude et l'obscurité de la science, au sujet de cette mer, semblaient justifier cette affreuse dénomination. C'était dans la MER TÉNÉBREUSE que se choquaient les torrents pélagiques, que tourbillonnaient les gouffres au sein desquels se jouaient Béhémoth et le grand Léviathan, escortés de monstres subalternes.

Tous les ouvrages de géographie accréditaient le mauvais renom de la MER TÉNÉBREUSE, car sur les cartes des cosmographes on voyait dessinées autour de ces mots terribles : MARE TENEBROSUM, des figures affreuses, auprès desquelles les cyclopes, les lestrigons, les griffons, les hippocentaures n'avaient que de bénignes physionomies. Les géographes arabes, empêchés par le Koran de reproduire des images d'animaux, se bornaient à caractériser cette mer au moyen d'un signe dont la sombre unité, sans effrayer d'abord le regard, n'en bouleversait pas moins l'imagination. C'était une main crochue et noire, celle de Satan ! s'élevant de l'abîme à la surface, et prête à entraîner sous les gouffres les navigateurs assez téméraires pour braver les eaux du BAHR-AL-TALMET.

Ces périls sous-marins n'étaient pas les seuls que courussent les explorateurs. De gigantesques adversaires pouvaient tout à coup fondre du haut des airs. Dans ces latitudes planait sur ses immenses ailes l'oiseau rock, qui

de son bec enlevait, non pas un homme ou une barque, mais un navire chargé de tout son équipage, l'emportait dans la région des nues, et, de cette hauteur, s'amusait à le fracasser entre ses serres, pour le laisser tomber, pièce à pièce, hommes et choses, dans les hideuses vagues de la MER TÉNÉBREUSE. Certains passages d'auteurs graves attestent qu'à cette époque eux-mêmes partageaient la croyance vulgaire. Précisément cette année-là, dans la préface d'un livre prohibé, le jurisconsulte Fernando de Rojas parlait sérieusement de l'oiseau rock. Plus d'un siècle après la découverte de l'Amérique, le duc d'Arion, vice-roi du Mexique, croyait que dans la partie inconnue de la Nouvelle-Espagne vivaient des aigles à deux têtes[1].

On s'expliquera aisément ces croyances et cette épouvante, si l'on se rappelle qu'alors il n'existait pas une seule mappemonde qui n'indiquât, par l'image de monstres de plus en plus affreux, les degrés voisins de la ligne équinoxiale. Comment le peuple, les matelots auraient-ils échappé à l'erreur commune? Aller dans la MER TÉNÉBREUSE, c'était affronter l'embrasement par les feux du soleil, s'engouffrer dans l'obscurité du chaos, s'exposer à être détruit dans les airs ou enseveli sous l'abîme éternel du noir Océan. Et les intrépides pilotes qui avaient fréquenté Lisbonne ou navigué aux Canaries et aux Açores, tout en rabattant beaucoup de ces frayeurs, n'en étaient pas moins convaincus de l'impossibilité de jamais traverser la MER TÉNÉBREUSE, l'épouvantable BAHR-AL-TALMET des Arabes.

Cependant le temps s'écoulait. Malgré l'ordre royal, et leur protestation d'obéissance, les autorités de Palos

[1] Solorzano y Peyrera, *Politica indiana*, lib. I, cap, VI, § 31. — Annotations par D. Franç. Ramiro de Valenzuela, rapporteur au Suprême Conseil des Indes.

n'avaient encore fourni aucune caravelle. Le mouillage était complétement désert. Tous les propriétaires de navires les allaient cacher dans les criques éloignées ou les emmenaient dans d'autres ports, pour les soustraire à la réquisition.

Le 20 juin, la Reine, informée de cet obstacle, expédia à Palos le garde du corps Juan de Peñasola, homme énergique, avec pouvoir de frapper d'une amende de deux cents maravédis, par chaque jour de retard, ceux qui se refuseraient à l'exécution de ses ordres. Il était autorisé à faire saisir sur la côte d'Andalousie tout bâtiment et tout marin qui paraîtrait propre à ce nouveau service.

Ce fut une grande désolation pour les propriétaires de navires et les hommes de mer. On contestait, on se débattait; aux supplications s'ajoutaient des promesses; mais l'armement n'en allait pas plus vite. Cependant Juan de Peñasola fit saisir de vive force une caravelle, bonne voilière, nommée la *Pinta*, qui appartenait par moitié à deux habitants de Palos : Gomez Rascon et Christoval Quintero. Ces gens-là se regardaient comme perdus, eux et ce bâtiment, toute leur fortune. Ils maudissaient la venue du Génois hâbleur et intrigant qui avait surpris à la sagesse des Rois l'ordre de cette navigation désastreuse.

Les calfats, les charpentiers se disaient malades ou se cachaient, pour ne pas être forcés de travailler à la réparation de la caravelle. On ne trouvait ni bois, ni étoupes, ni goudron, ni câbles. La rigueur de la mission donnée à Juan de Peñasola ne réussissait pas mieux que les raisonnements de Colomb. Il fallait trois navires; on n'en tenait encore qu'un seul. Déjà une sombre exaspération agitait les esprits.

Dans cette situation critique, le zèle du Père Juan Perez vint au secours de son ami et de la population égarée.

Le Franciscain est naturellement sympathique au peuple, à cause de la pauvreté de sa vie et de l'humilité de son costume. Il en est aimé, parce que visiblement il l'aime. Sa modeste familiarité l'attire comme son dévouement l'attache. Le Gardien de la Rabida jouissait, en outre, d'une considération personnelle parmi les gens de mer. Il se mêlait aux matelots, plaisantait sur leur terreur, rassurait leurs familles; et allait faire de l'enrôlement par ses paroles, ses démonstrations, jusque dans les ports voisins. Le zélé Franciscain attendait de cette expédition l'extension du royaume de Jésus-Christ, une grande gloire pour l'Église, qui la première avait encouragé cette découverte, et un bienfait pour toute la civilisation[1]. Il sentait, comme l'avait dit si justement la Reine, que Colomb allait dans « ces espaces de l'Océan accomplir des choses très-importantes au service de Dieu[2]. » Bien qu'en défendant son hôte, il soutînt un peu, à son insu, ses propres idées, catholiquement il prenait une part active à son œuvre, s'honorait de coopérer à son apostolat, de servir ainsi à réaliser le souhait du bienheureux fondateur de l'Ordre Séraphique dont l'ardeur aurait voulu prêcher Jésus-Christ, sa croix et sa pauvreté dans tout l'univers. Aussi le Père Juan Perez travaillait-il de cœur et d'âme à convertir les poltrons, à décider les irrésolus. Il préparait le recrutement des équipages par ses persuasions et l'autorité de sa science.

1 « Disponiendo los animos de los marineros, y los demas á emprender la jornada, de que siempre se prometió felicisimos sucesos. » — Fr. Pedro Simon, *Noticias historiales de las conquistas de Tierra Firma*, not. 3, cap. XIV.

2 « A algunas partes de la mar Océana, sobre cosas muy compliderás á servicio de Dios é nuestro. » — *Suplemento primero á la coleccion diplomática*, n° VII.

Il allait tantôt seul, tantôt accompagné de son ami; mais partout où l'on voyait Colomb, on était sûr d'apercevoir aussi le Gardien de la Rabida. Il se multipliait d'une façon prodigieuse. L'activité de son ardeur fit sensation dans la contrée. Plus de vingt ans après, les témoins de son zèle en gardaient le souvenir. Et alors même que le nom du Père Juan Perez de Marchena avait disparu de quelques mémoires, la robe du Franciscain y laissait encore son empreinte. On ne pouvait parler du départ de Colomb sans se rappeler qu'un Franciscain l'accompagnait, l'assistait et le défendait partout [1].

Cependant, malgré l'assistance du Père Juan Perez, souvent la frayeur, la routine, un conte saugrenu défaisaient dans une seule veillée le résultat de sa prédication nautique durant plusieurs jours. On a la preuve qu'à cette époque, sur la côte d'Andalousie, il était uniquement bruit de cette expédition. Tous les marins tenaient pour chimérique l'idée d'une découverte de terres dans la MER TÉNÉBREUSE; c'est pourquoi aucun pilote ne voulait s'embarquer [2].

Le Gardien de la Rabida prit un parti décisif.

§ V.

Il y avait alors à Palos une famille riche et considérée, dont la maison, qui subsistait naguère, paraissait avoir été la plus belle de cette petite cité. Elle appartenait aux trois

[1] Pleyto. — Probanzas del almirante. *Pregunta primera.* — « Andando negociando de ir á descobrir las Indias con fraile de S. Francisco que andaba con el dicho Almirante. » — *Supl. prim. á la colec. diplom.*

[2] Déposition de Juan Rodriguez de Mafra. — « *Y no quiso ir por tener el descubrimiento por cosa vana como todos.* » — Pleyto. Pregunta, 15. Suplem. primer. á la colecc. diplom. t. III, p. 570.

frères Pinzon, tous trois hommes de mer éprouvés. Juan Perez de Marchena fit connaître à Colomb l'aîné des trois frères, Martin Alonzo Pinzon. C'était un homme de théorie et de pratique, expérimenté aux choses de la marine.

L'idée d'un voyage à travers la MER TÉNÉBREUSE, qui terrifiait tous les marins de l'Andalousie, n'effraya pas ainsi Martin Alonzo Pinzon. Il était depuis peu arrivé de Rome, où déjà plusieurs fois l'avait appelé son commerce. Il en rapportait dans ce dernier voyage quelques idées qui l'avaient préparé naturellement aux grandes vues de Colomb.

Martin Alonzo Pinzon connaissait particulièrement un des bibliothécaires du pape Innocent VIII, qu'on disait fort versé en géographie. Ce savant lui avait montré une carte mappemonde sur laquelle se trouvait indiquée dans la mer Océane une terre sans nom, vers l'occident. Ainsi que le Gardien de la Rabida avait eu le pressentiment des terres inconnues, le cosmographe de la bibliothèque papale s'était peut-être élevé aux mêmes aperceptions. D'ailleurs, à Rome, l'idée de Colomb ne pouvait être absolument ignorée. Nous savons qu'à l'époque de sa correspondance avec Toscanelli, celui-ci fréquentait la cour pontificale. Ce fut de cette capitale du monde chrétien que le savant Florentin écrivit sa seconde lettre au navigateur génois [1]. Il n'est pas croyable que Toscanelli, résidant à Rome, pour étendre ses connaissances cosmographiques, en interrogeant les voyageurs qui y arrivaient des pays lointains, eût tenu secret ce hardi projet de découvrir l'extrême Asie par la route de l'occident.

[1] Cette lettre, sans date, a été écrite à Rome ; on ne peut en douter, d'après ces expressions : « ... e vera informazione di uomini illustri e di gran sapere, che son venuti di detti luoghi *in questa corte di Roma*, etc. » — *Lettere di Paolo Toscanelli fisico florentino*. — Bossi, Appendice, n° 1.

Ce projet, qui devait enfanter de si grands résultats pour l'Église, ne pouvait être indifférent au successeur du Prince des apôtres. Depuis plusieurs années le Saint-Siége était informé des idées de Colomb. Ce dessein intéressait d'autant plus le Saint-Père, qu'il avait été inspiré à l'un de ses compatriotes. Inévitablement, il en avait été question à diverses époques, soit par l'ex-légat Antonio Geraldini, soit par l'ambassadeur espagnol Strada, soit par la correspondance du comte de Tendilla, l'ancien envoyé de Castille; et surtout par le Nonce apostolique, Mgr Barthélemy Scandiano. Les rapports ultérieurs de Christophe Colomb avec le Saint-Siége montrent qu'il avait d'abord dû communiquer sa résolution au chef de l'Église, et appeler sa bénédiction sur le but de ses travaux. Une tradition constante à Rome l'établit. Rome, encore de nos jours, le rappelle[1]. La famille du Pape Innocent VIII savait l'intérêt que prenait l'illustre Pontife au projet de Colomb; c'est pourquoi elle fit inscrire sur son tombeau[2] sa participation intime à la Découverte qu'il n'eût pas la joie de connaître ici-bas.

Nous sommes fondés à n'émettre aucun doute sur cette carte, portant la désignation d'une terre à découvrir. Une telle indication pouvait exister par l'effet de cette mystérieuse initiative des grandes choses qui est le propre de l'Église romaine, ou comme conséquence et témoignage de la communication précédente des idées de Colomb, directement soumise par lui-même au Souverain Pontife.

Le jeune Arias Perez Pinzon, qui accompagnait son père dans ce voyage, assista à ses dissertations cosmographiques avec le bibliothécaire. Il vit ce savant remettre à son père la copie de cette carte, que celui-ci emporta précieusement, peut-être avec l'intention de tenter un jour

[1] Bref de Sa Sainteté, donné à Rome le 10 décembre 1851.

[2] Bonnanus, *Numismata Pontificum romanorum*, t. I, fol. 110 et sequ.

la découverte. Un habitant d'Huelva, Anton Hert
Colmenero, familier de la maison Pinzon, avait ouï
description de cette carte à Rome, où il accompagn
patron, Martin Alonzo. Les cousins et les amis de P
entre autres le pilote Juan de Ungria, Luis del V
Martin Nuñez avaient eu connaissance de ce doc
à son retour [1].

Quoi qu'il en soit, dès que Martin Alonzo Pinzon
nant de Rome, et Christophe Colomb qui y avait de
tions, se furent mis en rapport, toutes les difficult
planirent [2].

La nouvelle de la communication géographique
par le bibliothécaire du Pape, vint sanctionner l'ap
tion que le Nonce apostolique, le Grand Cardinal
pagne, le premier professeur de théologie à Salam
et le Franciscain cosmographe Juan Perez de Ma

[1] Pleyto, *Probanzas del Fiscal*. Pregunta XI, XII.

[2] L'école protestante est grandement embarrassée de cette i
de Rome qui fut si décisive pour l'expédition. Ne sachant qu'objec
faits, Washington Irving les a passés sous silence. Mais l'illustre H
n'a pas voulu reculer devant leur logique. Dans son entière ignor
la piété et de la dignité catholique, sans respect pour son prop
avec une légèreté que ne saurait assez blâmer la justice littérair
supposer une connivence entre l'aîné des Pinzon et Colomb ; pa
quent avec le Gardien de la Rabida qui ne se sépara en rien de
pour abuser la population, et inventer la fable d'une carte appo
Rome, afin de capter ainsi la confiance publique. Le silence de la
et de la tristesse est la seule réponse que doive attendre cette exp
misérable.

Outre l'impossibilité d'un pareil accord, avec des hommes du c
de Juan Perez et de Christophe Colomb, il est bon de rappeler q
temps après la mort des trois prétendus complices, l'Enquête d
contre le successeur de l'amiral des Indes a fait apparaître les
oubliées de ce voyage à Rome et de la communication qu'y reç
tin Alonzo Pinzon. L'Enquête a recueilli les dépositions des tém
vieu.

donnaient aux idées de Colomb. Évidemment le patronage du clergé semblait servir de caution aux assurances de cet étranger. La défiance à son égard devint moins générale.

Bientôt le bruit courut que l'aîné des trois Pinzon, communément appelé le señor Martin Alonzo, goûtait le projet du Génois. On ajoutait même qu'il se proposait de tenter l'aventure sur la *Niña*, jolie petite caravelle appartenant à Vincent Yañez Pinzon, le plus jeune des trois frères, destiné à compter parmi les grandes célébrités de mer. En effet, les trois Pinzon avait signé une convention avec l'ami du Père Juan Perez. Leur exemple seconda merveilleusement les influences du Gardien de la Rabida. La plupart des marins commencèrent à se rassurer.

Le crédit des Pinzon était grand à Palos. Le señor Martin Alonzo faisait le commerce des agrès et des munitions pour les navires; il était le principal fournisseur de la marine dans ce port. Sa fortune, ses connaissances, l'ancienneté de sa famille le plaçaient à la tête des notables de la cité. Dès lors, sans que Juan de Peñasola eût à sévir de nouveau, Palos offrit en exécution de sa corvée, comme seconde caravelle, une certaine petite caraque vieillie à la mer, nommée « *la Gallega,* » grande comparativement, grosse et lourde, mais très-solide. Quoique impropre au service auquel on la destinait, ni Colomb, ni le frère Juan Pérez, son conseil, n'osèrent la refuser, de peur d'allonger ainsi les retards déjà si grands à leur impatience. La petite caraque *Gallega* fut donc acceptée en qualité de caravelle; et l'on se mit à l'équiper. Colomb la choisit même pour y arborer son pavillon de commandant. Seulement il changea d'abord son nom, pour la rendre chrétienne; la plaçant sous la protection spéciale de la sainte Vierge, il la fit bénir et appeler *la Santa-Maria.*

Au milieu des préparatifs de l'armement, Christophe

Colomb continuait à mener la vie d'un disciple de l'Ordre Séraphique. Il ne sortait du couvent que par nécessité, s'occupant du soin de son âme, et avançant dans la perfection chrétienne. Ce fut sans doute alors qu'il s'engagea, comme membre du Tiers-Ordre, à la règle de saint François. Ses jours se passaient dans l'oraison et la contemplation des mystères. Il tâchait de devenir de moins en moins indigne de la bonté de Dieu, qui l'avait daigné choisir pour une œuvre sans égale parmi les hommes. Il ne s'émut aucunement des délais, des frayeurs, du mauvais vouloir de la cité, bien qu'ils formassent à son départ des obstacles si sérieux que l'autorité royale ne pouvait les vaincre seule.

L'histoire a gardé le souvenir des généreux efforts du Gardien de la Rabida pour rassurer les esprits, stimuler les courages; mais on ne voit point apparaître Colomb. Lui qui, dans ses voyages postérieurs, déploya tant d'activité et s'occupa des plus minimes détails, ne paraît pas cette fois s'être donné le moindre mouvement.

Comprenant que sa qualité d'étranger, de Génois, rendait stérile son éloquence; qu'on ne croyait point en lui; qu'il ne pouvait composer à son gré son état-major et la maistrance; former lui-même le rôle de ses équipages; qu'il lui fallait prendre ce que la contrainte et les étroites ressources de l'habitation de Palos mettraient à sa portée, il acceptait avec une complète abnégation de sa personne, ce que la Providence avait décidé. Il était dans ses principes de ne pas tenter Dieu; de ne point forcer les circonstances, mais de les subir avec résignation, tout en déployant avec opiniâtreté ce qui se trouvait dans le possible de l'action humaine. Il sentait comme une assurance invisible en son cœur, ne s'effrayait aucunement des difficultés, ne se préoccupait plus du dehors, et restait dans

ce cher cloître, berceau de sa destinée, où il avait rencontré un ami incomparable, le plus intime et le plus aimant qu'il ait eu sur la terre.

Certain désormais que sa mission devait s'accomplir, il n'abandonnait pas son travail intérieur, et se bornait à jeter de temps à autre son regard exercé sur les détails de l'armement, que les Pinzon surveillaient d'autant plus assidûment qu'ils étaient fort intéressés au succès de l'expédition ; les trois frères et particulièrement le plus jeune, Vincent Yañez Pinzon ayant, sur les instances du Père Juan Perez, avancé à Colomb le huitième de la dépense totale [1] qu'il devait fournir.

Pendant une de ses subites apparitions au milieu des ouvriers, Colomb surprit un expédient imaginé par Gomez Rascon et Cristobal Quintero pour échapper à cette navigation qui les effrayait. Ils avaient disposé de telle façon le gouvernail de la *Pinta*, que les pièces, en apparence parfaitement emboîtées, seraient désassemblées ou démontées à la première houle. Il voulut les contraindre à recommencer le travail ; mais les charpentiers s'enfuirent et les calfats se cachèrent.

Ce fut alors que l'infatigable Franciscain rendit au monde de nouveaux services, en ramenant les ouvriers à la besogne, et les excitant par ses salutaires exhortations. Grâce à lui, plutôt qu'aux trois Pinzon et au garde du corps Juan de Peñasola, resté en permanence sur le port pour hâter le départ, vers la fin de juillet les trois navires de l'expédition furent en état de prendre la mer.

§ VI.

Jusqu'à ce jour aucun historien n'a détaillé les apprêts

[1] Herrera, *Histoire générale*, décade 1re, liv. 1, chap. IX.

M. A
nom de .. barques côtières ; . el
sombrer la première tempête. Cr
dence est bien peu connaître la s
Dieu suscita pour une pareille œuv

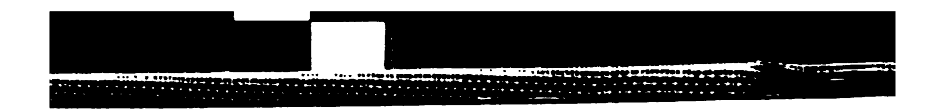
Colomb qui ne livrait rien au has
rait jamais commis cette témérité.
mis en mer, s'il n'avait obtenu seu
res. Il en demandait au moins tro
ustifier ses prévisions, en prouvan
ut que deux navires, jamais l'Euro
Découverte. Comment se serait-il
trois barques, ainsi qu'on s'est
rovant rehausser par cette témér
entreprise ! Les dangers qu'il allait
assez terribles, sans y ajouter les tort

Il nous semble intéressant de re
ment l'histoire, après une lacune de
[illegible] précis
[illegible]

[redacted]



savants ont longuement disserté sur l'étymologie, e selon les uns, arabe suivant les autres, italienne [illegible] mot [illegible] et soutenu le peu de [illegible]



Des savants ont longuement disserté sur l'étymologie, grecque selon les uns, arabe suivant les autres, italienne d'après ceux-ci, du mot CARAVELLE; et soutenu le peu de contenance de ces navires. Nous ne craignons pas d'émettre une opinion absolument contraire à celle qu'on a si généralement adoptée relativement au chétif gabarit des caravelles. Les faits ont une logique plus concluante que les étymologies et les définitions érudites.

Nous disons donc que les caravelles n'étaient pas aussi petites qu'on le suppose. Évidemment leur destination impliquait des dimensions proportionnées à leur emploi. Or, elles remplissaient à la fois l'office de nos bricks et de nos gabarres; servaient à transporter des troupes, des vivres, de l'artillerie, et à combattre dans la haute mer. Des caravelles furent les seuls navires envoyés par l'infant don Henrique en découverte, dans l'Océan ou sur les côtes de l'Afrique occidentale. Lorsque le roi Joam II descendit à tenter, au préjudice de Colomb, son expédition clandestine, il fit partir une seule caravelle sous le prétexte d'aller ravitailler la colonie du cap Vert. Et dans ce moment même, en apprenant les préparatifs de la Castille, le Portugal, projetant d'empêcher par la violence l'entreprise de Colomb, envoyait contre lui seulement trois caravelles.

Donc les caravelles n'étaient pas d'un si faible tonnage.

Celles qu'on avait armées à Palos pour ce voyage suffisaient rigoureusement à leur objet. Une circonstance de cette navigation même l'établit positivement. Le plus petit des trois navires, la caravelle dont le nom indiquait l'exiguité, la *Niña*, en français : « la petite, » pourvue seulement de voiles latines, comme les bateaux pêcheurs de Marseille, se trouva dans le cours de cette campagne, par

suite d'un accident de mer, porter cinquante-six personnes avec leur équipement, des échantillons nombreux d'objets inconnus à l'Europe, une surcharge d'artillerie, une partie des agrès de la *Santa-Maria*, sans que ce poids fît baisser sensiblement sa ligne de flottaison. D'après le témoignage de Colomb, elle pouvait porter au moins cent hommes de plus [1].

Sans être toujours pontées de la poupe à la proue, les caravelles portaient à l'avant et à l'arrière, qui étaient fort élevés, un solide château en bois, disposé pour l'attaque et pour la défense. A cause de leur grande élévation au-dessus de l'eau, on les classait parmi les bâtiments de haut bord [2]. Les moyennes caravelles étaient munies de six ancres et de quatre mâts. Le premier, près de la proue, portait une voile carrée surmontée d'un trinquet de gabie; et les trois autres simplement des voiles latines. Dans les grandes caravelles, le gréement du mât du milieu et du mât de proue était fait pour des voiles carrées. Et au moyen des deux autres mâts à voilure latine, on obtenait des évolutions sous toutes les allures. Par un bon temps, les caravelles pouvaient fournir une marche de deux lieues et demi à l'heure [3].

La *Santa-Maria* qui était pontée, c'est-à-dire pourvue d'un tillac de la poupe à la proue, avait donc deux mâts à voilure carrée et deux mâts à voiles latines. Le grand mât portait au-dessus de la voile carrée deux bonnettes aiguilletées. Nous savons qu'on employa dans le cours de la

[1] Colomb à bord de la *Niña* menaça le gouverneur portugais Castañeda de lui enlever une centaine d'hommes et de les porter en Castille. — *Journal de Colomb*, mardi 19 février 1493.

[2] « De alto bordo entre naos galeones et caravellas. » — Fernam Mendez Pinto, *Peregrinaçoens*, cap. XII.

[3] A. Jal, *Archéologie navale*, tom. II, p. 237.

navigation l'artimon, la civadière, la misaine, le tréou, ce qui impliquait des huniers, des gabies, des haubans, un système de cordages et de poulies assez compliqué. La dimension de la *Santa-Maria* peut nous être connue fort approximativement. Nous savons que sa grande chaloupe avait une longueur de trente pieds (environ dix mètres). Or, d'après les proportions alors établies dans la construction navale, le rapport de la chaloupe à la caravelle donnerait pour celle-ci une longueur de quatre-vingt-dix pieds de quille, et une longueur de vingt-six pieds sur le pont, ce qui est à peu près la dimension des bricks de guerre de douze à vingt canons. La *Santa-Maria* avait à l'arrière, sur la dunette, un double pont; à l'avant, un petit château. Le premier pont et le château étaient percés de sabords pour les bouches à feu. Dans le premier pont à l'arrière étaient amarrées des pièces de gros calibre nommées lombardes; et dans le pont supérieur, des canons de laiton, tandis qu'à l'avant se trouvaient des pierriers et des espingardes. Huit ancres étaient attachées à la proue et aux flancs de la lourde caravelle.

Loin de juger trop petite la *Santa-Maria*, Colomb la trouvait de beaucoup trop grande. Mais comme dans ses terreurs la commune de Palos n'avait voulu fournir aucune autre caravelle, force fut de s'en contenter, pour éviter d'interminables délais. Ce navire de belle apparence et très-solide, quoique déjà ancien, était pesant, médiocre marcheur, et peu propre à une expédition de découvertes [1].

La seconde caravelle, la *Pinta*, à voilure carrée et la troisième, la *Niña*, à voilure latine, avaient un pont à l'arrière et un pont à l'avant; mais l'espace compris entre

[1] « Nao que era muy pesada y no para el oficio de descubrir. » — Las Casas, *Extrait du Journal de Colomb*, mercredi 26 décembre.

l'avant et l'arrière n'était point couvert d'un tillac. On avait simplement relevé les bordages d'une largeur de planche. Ces deux caravelles, également pourvues d'artillerie, avaient des canons de fonte à l'arrière et des espingardes à l'avant. Les vivres consistant en bœuf fumé, porc salé, biscuit, riz, pois chiches, fèves, haricots, harengs, oignons, vin, huile, vinaigre, sel, etc., pouvaient suffire pour un an à chaque caravelle. Ces trois navires, représentant des bricks de dix, seize et vingt canons, furent munis chacun de deux pompes en bois pour parer aux voies d'eau. Aujourd'hui aucun amiral ne se hasarderait à une exploration lointaine sur de pareilles ourques. Mais comme, sauf la *Santa-Maria*, les deux caravelles offraient de bonnes conditions pour approcher des côtes ; que les équipages et les vivres étaient suffisants, Colomb les trouva, disait-il, « très-propres à une semblable entreprise, » il passa alors la revue du personnel de l'expédition.

Sur la *Santa-Maria* s'embarquèrent, suivant l'ordre des préséances :

L'honorable Diégo de Arana, grand Alguazil de la flotte, neveu par alliance de Colomb ; Pédro Guttierrez, garde meuble du Roi, attaché à la comptabilité de la couronne ; Rodrigo Sanchez de Ségovie, nommé par les souverains *Veedor*, contrôleur de l'armement ; Rodrigo de Escovedo, notaire royal, chargé de dresser les actes et procès-verbaux, suivant l'occurrence : le bachelier Bernardin de Tapia, historiographe de l'expédition.

Après eux venaient, en qualité de lieutenants de vaisseau, les pilotes : Per Alonzo Niño, vrai loup de mer ; Barthelémy Roldan[1], marin spéculateur, plus négociant

[1] Après avoir quitté le service, il devint, en peu d'années, le plus riche

que militaire; Fernand Perez Matheos, esprit inquiet et envieux; Sancho Ruiz, passionné pour le service; Ruy Fernandez, bon officier; Juan de la Cosa, surnommé « le Biscaïen, » habile dans la théorie, et hydrographe par instinct. Suivaient l'interprète de l'expédition, juif converti, baptisé sous le nom de Luiz de Torrez, qui savait le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe, le copte, l'arménien; puis le métallurgiste officiel Castillo, orfèvre à Séville.

Le service de santé se composait d'un certain maître Alonzo, médecin médiocre, et d'un très-bon chirurgien, maître Juan, aimable et compatissant auprès des malades[1]. Un homme intrépide et modeste, le vertueux Diégo Mendez, François Ximenès Roldan et Diégo de Salcedo, attachés au service personnel de Colomb en qualité d'écuyers, prirent place avec deux de ses amis, curieux de l'inconnu, près de la grande cabine qu'il occupait sous la dunette du château d'arrière.

Outre Jacomo, le maître d'équipage, et le maître de manœuvres, qui étaient Génois, il y avait à bord un maître charpentier, un maître calfat, un maître armurier, un tonnelier, des matelots et des mousses au nombre de quarante; parmi lesquels se trouvaient un Anglais nommé Tallarte de Lajes, un Irlandais appelé William Ires, deux Portugais et le Majorcain Sébastian; ce qui formait, avec un domestique et les deux cuisiniers, un total de soixante-dix personnes.

Chose à remarquer : parmi les hommes de l'équipage de la *Santa-Maria*, aucun n'était de Palos; tous venaient

propriétaire de Saint-Domingue, en construisant des maisons pour les vendre. — Herrera, *Histoire générale*, décade Ire, liv. V, chap. IV.

[1] Oviedo l'appelle « homme de bien et gentil chirurgien. » — Traduction de Jean Pouleur, valet de chambre de François Ier, liv. II, chap. XII.

du dehors; la plupart de Séville ou de la province d'Huelva. Mais en revanche, sur la plus grande des deux caravelles, la *Pinta*, officiers et matelots étaient tous habitants de Palos, ou parents, ou amis, ou voisins des Pinzon. Même l'admirateur de Colomb, le médecin Garcia Hernandez, dominé par ses rapports quotidiens de voisinage, ne s'était pas embarqué à bord de la *Santa-Maria*. Il avait suivi, comme un patron naturel, le señor Martin Alonzo, son ami de longue date.

L'aîné des Pinzon montait la fine voilière *Pinta*, dont il était capitaine. Il avait pour lieutenants son frère François-Martin Pinzon, son cousin Juan de Ungria et Cristobal Garcia Xalmiento; comme médecin, Garcia Hernandez de Palos, l'ami du gardien de la Rabida; et en qualité de commis aux vivres, un autre Garcia Hernandez, natif d'Huelva, obstinément confondu avec le précédent par les historiens; pour aides, un Garcia Vallejo, leur parent, puis un Garcia Alonzo et encore un Garcia Diégo; le maître et le contre-maître Gomez Rascon, et Cristobal Quintero, propriétaires du navire. Ce dernier était suivi de son parent Juan Quintero, dit l'Argenteux. Enfin venaient Diégo Fernandez, Colmenero, Diégo Bermudez, Bartholomé Colin, et d'autres, tous les obligés ou les voisins de la maison du señor Martin Alonzo. A l'exception de Juan Rodriguez Bermejo, né à Molinos, le reste des matelots était de Palos ou de Moguer, pays que souvent leur proximité faisait confondre en un seul. L'équipage de la *Pinta* s'élevait à trente hommes, officiers compris.

La coquette et jolie marcheuse *Niña*, commandée par Vincent Yañez Pinzon, forte de vingt-quatre hommes seulement, portait le reste des alliés, des amis et des voisins de Pinzon.

On ne peut douter que Colomb, en achevant sa revue des équipages, ne leur ait, conformément à ses habitudes, adressé une allocution, et que, cédant au besoin de son cœur, il ne leur ait parlé de Dieu, entre les mains duquel ils avaient tous à remettre leur âme. Quelle que fût la résolution de ces hommes, le moment du départ approchant, une grande appréhension s'empara de tous les esprits. L'imminence du danger dans une pareille expédition tourna les cœurs vers le Père des miséricordes. Chacun songea à se réconcilier avec Dieu, à se confesser et à obtenir l'absolution de ses fautes. Après quoi, ils se rendirent ensemble, processionnellement, au monastère de la Rabida, leur commandant à leur tête, pour implorer l'assistance divine, se mettre sous la protection spéciale de la Sainte Vierge. Ils entendirent la messe, et reçurent la sainte Eucharistie de la main du Père Juan Perez de Marchena [1], et revinrent dans un ordre religieux sur les caravelles.

C'était une cérémonie touchante et triste. Toute la ville de Palos partageait l'attendrissement des marins : il y eut bien des larmes versées dans la chapelle de la Vierge.

Afin de mettre à profit le premier vent d'est qui se lèverait, les équipages furent consignés à bord. Aucun officier n'eut la permission de coucher à terre. On hissa le pavillon de partance. Colomb, ayant commandé qu'on courût le prévenir dès que s'annoncerait le vent désiré, embrassa son jeune fils Diégo, que lui rendait son généreux instituteur Juan Perez, et ayant confié doublement au bon abbé Martin Sanchez et à Rodriguez Cabezudo, accourus de Moguer pour recevoir ses adieux, le soin de conduire cet enfant à Cordoue, chez sa femme doña Béatriz, où

[1] Robertson, *Histoire de l'Amérique*, t. I, liv. II, p. 108.

devait s'achever son éducation, il retourna à sa cellule de la Rabida.

A partir de ce moment, il paraît n'avoir plus eu de communication qu'avec le vénérable Juan Perez de Marchena[1]. Ni la crainte, ni l'idée du danger ne le préoccupait. Il ne s'embarrassait plus des hommes, mais il ployait sous le faix de son mandat immense. Il allait découvrir des secrets peut-être formidables, dérobés à la curiosité des hommes depuis la création du monde. Son temps se passait à consulter Dieu, à l'écouter, à purifier son cœur, pour qu'il méritât d'être le temple du Saint-Esprit. Sa connaissance des saintes Écritures élargissait son intelligence. Il se sentait destiné à une mission plus grande peut-être qu'aucune de celles qu'eût jamais reçues un être mortel. Il allait remplir un apostolat inouï, porter la Croix à travers la MER TÉNÉBREUSE dans des régions ignorées, et mettre les héritiers de la postérité de Sem en relation avec leurs frères, anciennement perdus, de la famille de Japhet.

Enseveli dans ce paisible monastère où tant de confortations inespérées lui étaient obvenues, sa foi simple et ardente s'épanouissait devant Dieu; l'élévation de sa sagesse, l'accumulation de sa science n'apportaient aucune gêne aux tendres épanchements de sa piété et à la candeur de sa dévotion. Méditant son livre favori, l'Évangile de saint Jean, il s'élevait comme l'aigle de Pathmos dans les profondeurs du Verbe par qui tout a été fait. Son âme tendrement aimante passait dans l'oraison et la contemplation tous les instants que ne réclamaient pas les offices

[1] « Y despues se fué Colom al mesmo monasterio, y estuvo con el frayle communicando su viaje y ordenando su aia y vida y aperciblendose primeramente con Dios. » — Oviedo y Valdez, *la Historia natural y general de las Indias*, lib. II, cap. v, fol. 8.

du chœur. Car il suivait scrupuleusement la règle de saint François.

Nous sommes fondés à penser qu'il faisait alors une dernière retraite, en attendant le moment du départ.

§ VII.

Dans la nuit du 3 août, vers trois heures, Colomb se réveilla tout à coup au doux susurrement des pins, dont la brise de terre commençait à bercer les cimes. L'ouïe subtile du marin reconnut bien vite le vent attendu.

Ce jour était un Vendredi.

Le Vendredi réputé de funeste augure, et objet d'une superstitieuse aversion chez les gens de mer, devenait au contraire pour ce fervent chrétien, un fortuné présage; car c'était le jour de la Rédemption: celui de la délivrance du Saint Sépulcre, par le Français Godefroi de Bouillon; celui de la reddition de Grenade, ce palladium du Mahométisme dans l'Occident. Le Vendredi parut donc à Colomb un jour providentiellement destiné.

Sans nul doute, quittant aussitôt sa cellule il alla frapper lui-même à celle du Père Gardien, et bientôt celui-ci dut réveiller le frère portier qui vint allumer les cierges de l'autel et tout préparer pour la messe. Peu d'instants après, les vigies de garde sur les caravelles purent voir à cette heure inaccoutumée, briller à travers les pins, les hauts vitraux de la Rabida. Pendant que la communauté Franciscaine goûtait un paisible sommeil, Colomb entra seul, d'un pas discret, dans la chapelle de Notre-Dame. Le Père Gardien, revêtu de ses habits sacerdotaux, monta à l'autel, pour offrir l'auguste sacrifice à une intention jusque-là inouïe, et peut-être unique depuis l'institution de l'Eucharistie. Au moment de la communion, Colomb s'ap-

procha de la sainte table, et reçut en viatique [1] le pain des anges. Après l'action de grâces, il sortit sans bruit du couvent, toujours accompagné du Père Juan Perez de Marchena.

Durant l'effusion de ces émotions saintes le recueillement est un besoin; le silence, une douceur. La parole ne pourrait que troubler ce calme intérieur, qu'elle est impuissante à rendre. Il est probable qu'ils descendirent, absorbés dans leurs sentiments et silencieux, la pente à demi sauvage par laquelle on arrive à Palos. Les dernières étoiles brillaient encore au firmament; la première lueur de l'aube allait se dessiner à l'Orient; la brise matinale parsemait à travers la forêt les amères senteurs des pins, l'arome du thym et des lavandes écrasés sous leurs pas, dans l'obscurité du sentier; derniers parfums de la terre d'Europe qui devaient dilater la poitrine de Colomb, débordant de bonheur, et de majestueuse confiance. Ils arrivèrent ensemble dans le bourg de Palos.

Dès qu'ils parurent, le canot-major de la *Santa-Maria* accosta la rive pour prendre son commandant.

La voix des pilotes de service et le sifflet des contremaîtres commandant les manœuvres de l'appareillage, réveillèrent les maisons voisines. Les fenêtres et les portes s'ouvrirent en un instant. Le cri : Ils partent! ils partent! eut bientôt retenti à l'extrémité de l'habitation. Les mères, les femmes, les enfants accouraient sur le quai en versant des pleurs; les parents et les amis se jetaient dans les barques pour s'approcher des caravelles et faire un signe à ceux qu'ils ne reverraient peut-être plus. Colomb, pressant sur son cœur le Franciscain ému jusqu'aux larmes,

[1] « Rescibió el santísimo sacramento de la Eucaristia el dia mesmo que entró en la mar. » — Oviedo y Valdez, *la Historia natural y general de las Indias*, lib. II, cap. v, fol. 6.

lui fit ses muets adieux, et se jeta dans le canot qui eut rejoint en un instant la *Santa-Maria*.

Le commandant, reçu à son bord avec les honneurs prescrits par les règlements de l'amirauté de Castille, monta sur la dunette, jeta son coup d'œil sur les dispositions prises. On héla les nacelles des habitants pour les faire éloigner. Il y eut un grand serrement de cœur et une oppression dans toutes les poitrines. En peu d'instants toutes les embarcations furent hissées à bord; déjà les ancres étaient retirées et saisies au-dessus de la proue.

On retira le pavillon de partance de la *Santa-Maria* pour y arborer le royal étendard de l'expédition. Fidèle emblème des sentiments de Christophe Colomb, d'Isabelle et du but réel de l'entreprise, ce drapeau était véritablement l'étendard de la Croix. Il portait l'image de Notre-Seigneur Jésus-Christ [1] cloué sur l'arbre du Salut, tandis qu'au grand mât de la *Pinta* et de la *Niña* flottait seulement la bannière de l'entreprise, marquée d'une croix verte, entre les initiales royales, surmontées d'une couronne.

Alors Colomb, saluant avec sérénité la foule pressée sur le rivage, puis envoyant de la main un dernier adieu à son ami Juan Perez, prit place à son banc de quart; et tout pénétré du caractère de son entreprise, dominant de sa voix les bruits confus des trois équipages, commanda AU NOM DE JÉSUS-CHRIST de déployer les voiles [2].

[1] « Una bandiera nella quale era figurato il Nostro Signore Jesu-Christo in croce. » — Giov. Battista Ramusio, *Delle navigationi e viaggi, raccolte*, vol. III, fol. 1.

[2] « Y en el nombre de Jesus mando de splegar las velas. » — Oviedo y Valdez, *la historia natural y general de las Indias*, lib. II, cap. v, fol. 6.

§ VIII.

Une demi-heure après, le disque du soleil émergeait du sombre rideau de pins de la Rabida. Les trois navires, leurs toiles arrondies, sous une fraîche brise d'Est, descendaient rapidement portés vers Torré de Larenilla; et bientôt la sinuosité de l'Odiel les dérobait aux yeux de la population pénétrée de tristesse. Mais de la terrasse du couvent les trois nefs, après avoir franchi la barre de Saltes et débouqué à l'embouchure du fleuve, furent visibles pendant plus de trois heures. Les religieux de Saint-François purent les voir s'évanouir dans le lointain, s'abaisser et disparaître au-dessous de la ligne bleue qui ferme l'horizon.

On ne saurait douter que le Père Juan Perez de Marchena qui, le premier en Espagne, accueillit Christophe Colomb, lui donna le premier encouragement et le premier appui, ne lui ait, du haut de sa terrasse, accordé le dernier regard et la dernière prière : qu'il n'ait appelé la bénédiction du ciel sur cette entreprise évidemment inspirée d'en Haut, et qui, en preuve de sa sublime filiation, porta le caractère le plus irrécusable du prodigieux et du surnaturel.

CHAPITRE VII.

Accident préparé sur la *Pinta*. — Arrivée aux Canaries. — Caravelles portugaises envoyées contre Colomb. — Départ de l'expédition. — Première observation de la variation des boussoles. — Découverte de la déclinaison magnétique. — Aspects nouveaux de l'Océan. — Frayeur des marins. — La mer d'herbes. — Conspiration sur les trois caravelles. — Révolte des trois équipages. — Fermeté de Colomb. — Il poursuit sa route. — Sa prédiction de la découverte pour la nuit du Vendredi, 12 octobre 1492.

§ I.

Les incidents de cette navigation rapportés par divers historiens, ne nous ont jamais encore été complétement racontés. On s'en est trop exclusivement tenu à l'extrait que le célèbre Las Casas nous a donné du journal de Colomb qu'il avait eu sous les yeux. Malheureusement Las Casas, plein d'ardeur pour l'humanité, mais dépourvu du sentiment poétique et étranger au charme de la contemplation, sous prétexte d'abréger les longueurs, a élagué du journal de Colomb ces subits épanchements, ces impressions naïvement décrites dont l'intérêt serait si piquant aujourd'hui. Le vertueux vieillard n'a nullement fait grâce à cette jeunesse d'impressions, à cet éclat subit de grandeur abrupte qui vivifiaient le style du contemplateur de la Création. Las Casas ne se doutait pas de ce que ses abréviations dérobaient à la postérité. Il nous a transmis seulement la substance technique du journal de Colomb, conservant à peine quelque chose de sa lettre mutilée et morte. Cependant avec « l'Histoire de l'Amiral, » écrite par son propre fils don Fernando Colomb, à l'aide

de « la Chronique des Indes, » par Gonçalo Fernandez de Oviedo, du manuscrit du curé de Los Palacios, des « Décades Océaniques, » de Pierre Martyr d'Anghierra, du « Recueil des voyages, » de Ramusio, de « l'Histoire du Nouveau Monde, » par Girolamo Benzoni, et en s'appuyant des historiographes royaux des Indes : Antonio de Herrera et Bautista Muñoz, on parvient à reconstituer dans leur ensemble les détails de cet étonnant voyage.

Après trois siècles et demi d'expérience et de navigation, on ne peut encore s'avancer dans l'Atlantique à cent lieues par delà les Açores, sans s'étonner de l'audace de celui qui, le premier, pénétra volontairement jusque sous ces latitudes.

A la distance où nous sommes de ce jour mémorable, comment nous défendre d'admirer encore ce courage supérieur et calme, cette volonté dominatrice qui dut faire face à l'invisible, terrasser l'inconnu, le formidable; dompter les préjugés aveugles des pilotes et les irritables terreurs des matelots; se soumettre toute puissance créée, vaincre les éventualités les plus terribles et les fantômes de l'imagination, non moins dangereux que les sinistres de mer; braver la science de l'époque, affronter les ennemis inconnus : les monstres marins, toute créature possible dans les airs et les eaux, les gouffres, les courants, les trombes, les calmes, la famine, la mort par la soif! Seul un homme, malgré les hommes, osait entreprendre, contre l'immensité, de sonder des espaces redoutables, qu'aucune nef n'avait sillonnés, et d'où nul mortel n'était revenu, si jamais le hasard ou la résolution y portèrent un être humain! . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Cette héroïque navigation dont la moindre journée efface l'éclat mythologique des Argonautes et de toutes les expéditions maritimes de l'antiquité, cette tentative catholique sur l'Océan pour promulguer l'Évangile dans le reste de la famille humaine éparse au delà des flots, ces doubles prodiges de l'audace et du génie qu'inspirait la foi, dominant les contradictions de la science et les terreurs contemporaines, ces merveilles sans exemple que le lyrisme de l'épopée et la harpe aux accords sublimes sembleraient à peine dignement célébrer, notre humilité trouvera le dur courage de les raconter prosaïquement, clairement et succinctement. Nous suivrons nœud à nœud, au sillage de ses nefs, à ses changements de manœuvre, à ses virements de bord cette navigation étonnante, disant ses jours et ses nuits avec la simplicité d'un livre de loch.

§ II.

Le Vendredi, 3 août 1492, après avoir commandé AU NOM DE JÉSUS-CHRIST de déployer les voiles, Christophe Colomb entra dans sa cabine construite sur le château d'arrière, et, prenant la plume, commença son journal de bord, également au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ « IN NOMINE DOMINI NOSTRI JESU-CHRISTI, etc. »

Ce prologue, que nous possédons en entier, expose dès le début, le caractère spécialement chrétien de l'entreprise. Le désir de pénétrer l'espace, le vœu d'évangéliser les peuples supposés dans cet inconnu géographique attestent par leur connexité de but que cette expédition fut, avant tout, un grand acte de foi catholique. On entrevoit quelle sainte association unissait la pensée d'Isabelle aux espérances du pieux navigateur. Colomb constate d'abord

que c'est après avoir terminé la guerre contre les Maures et arboré la Croix sur les tours de l'Alhambra, que dans leur prosélytisme les deux Rois l'envoient vers les contrées de l'Inde, pour voir les princes et les peuples de ces pays-là, et la manière dont on pourrait les convertir à notre sainte foi. Il termine cette introduction à son journal, en disant qu'il écrira chaque nuit les événements du jour, et chaque jour la navigation de la nuit; qu'il inscrira sur une carte les eaux et les terres du grand Océan, et qu'il bannira le sommeil pour diriger la navigation, afin d'accomplir ces choses qui vont exiger de grands efforts.

Le premier jour les caravelles, poussées par une bonne brise, avaient le cap au sud-ouest quart sud.

Le lendemain, samedi, tout alla bien.

Le dimanche, 5 août, on franchit plus de quarante lieues.

Le lundi la brise fraîchit sensiblement; bientôt la *Pinta* fit un signal de détresse, son timon s'était démis: les pièces en étaient désassemblées. Colomb ne pouvant remédier à l'accident à cause de la houle, parce qu'il ventait grand frais, s'approcha cependant, suivant la coutume des amiraux de Castille en cas semblable. Il reconnut là une machination des propriétaires du navire : Gomez Rascon et Cristobal Quintero qui avaient déjà essayé ce même moyen de retarder le départ, espérant s'y soustraire. Martin Alonzo Pinzon, le capitaine, fit assujettir fortement par des cordages les pièces démontées, et l'on continua à faire route. Le lendemain la mer grossit: le gouvernail se disloqua de nouveau. On le rajusta comme on put, et l'on se dirigea sur les Canaries. Les pilotes des trois caravelles se contre-disaient sur le rumb à tenir pour y aborder au plus tôt. Colomb dit son avis, tout opposé aux leurs; et l'événement lui donna raison.

Ils arrivèrent dans la nuit. Le commandant ordonna au capitaine de la *Pinta* de rester à la Grande Canarie, pendant qu'il tâcherait lui-même de se procurer un navire pour la remplacer. Ayant inutilement cherché et attendu pendant plus de trois semaines, il fit radouber la *Pinta*, poser un nouveau gouvernail, et changer en voiles carrées, la voilure triangulaire de la *Niña*. Après avoir renouvelé leur provision d'eau, de bois et pris des vivres frais, ils appareillèrent le jeudi 6 septembre. En ce moment un bâtiment qui venait de l'île de Fer, apprit au commandant que trois caravelles portugaises croisaient dans ces parages pour l'enlever. La colère du roi Joam II, courroucé du refus de Colomb, le poursuivait sur l'Océan; et par comble d'inquiétude, un calme plat le fixait dans les eaux de la Gomera, en vue du pic de Ténériffe dont les éruptions volcaniques épouvantaient l'équipage.

Cette situation pleine d'anxiété dura du jeudi matin au samedi avant l'aube. Enfin, profitant des moindres souffles, il avança un peu et reconnut la dernière des Canaries, l'île de Fer, précisément celle où l'attendaient les caravelles portugaises. « Il se trouvait donc, dit Washington Irving, dans le voisinage du danger. Heureusement une brise s'éleva avec le soleil, les voiles se gonflèrent de nouveau, et dans la journée les hauteurs de Ferro s'effacèrent graduellement de l'horizon. » Dès le début de cette étonnante navigation, nous constatons, par les propres paroles d'un écrivain protestant, le premier secours que reçut de la Providence son messager Christophe Colomb. Ce ne fut pas le seul. Dieu ne cessa de l'assister. Si les lois ordinaires du monde ne furent jamais interverties en sa faveur, toutefois les coïncidences les plus heureuses arrivèrent toujours à son aide, avec un à-propos tellement miraculeux, qu'elles dispensaient de miracles.

§ III.

Ici finissait la science des plus habiles marins; on allait entrer dans les régions de l'inconnu. Tandis que le cœur de Colomb palpitait d'une noble joie en s'élançant sur une route que nul homme n'avait parcourue, l'équipage, après avoir vu disparaître les dernières cimes de l'île de Fer, commença à se lamenter. Les matelots se désolaient, désespérant de jamais revoir la patrie. L'Amiral s'efforça de les rassurer, leur parla de ce qui pouvait tenter ces esprits matériels et cupides. Il les ranima un peu. Cependant par prudence, à dater de ce jour, il écrivit la route sur deux livres distincts: en marquant une distance de convention pour l'équipage, et gardant le chiffre vrai pour lui seul. Il craignait d'alarmer ses officiers en indiquant un trajet trop long : sa prévision ne fut pas en défaut.

Durant trois jours et trois nuits, il continua de voguer au sud-ouest, corrigeant fréquemment l'erreur des timoniers dont la main craintive hésitait à maintenir la barre dans une direction si franchement opposée à l'Europe. Sous une brise propice, il mesurait les plaines mouvantes de ces espaces formidables, et s'éloignait toujours plus du vieux monde. En s'avançant ainsi vers les terres inconnues, tout ce qu'il éprouvait de joie et de confiance était ressenti en amertume et en secrète désolation par les équipages.

Cependant peu à peu, tandis qu'on marchait vers l'ouest, commençait à se faire sentir une notable différence dans l'éclat du jour, l'effet des lointains, la teinte des eaux. Les cieux aussi paraissaient changer. Les constellations familières aux marins semblaient s'éloigner, s'abaisser à

l'horizon et disparaître. Même la régularité de la boussole fit exception à ses invariables lois.

Le 13 septembre, le génie de Colomb subit une rude épreuve. Son regard attentif surprit le premier indice de la variation magnétique. Ce fut la première fois, depuis le commencement de l'histoire, que se fit une semblable observation.

Colomb vit qu'à l'entrée de la nuit l'aiguille aimantée, au lieu de se diriger vers l'étoile polaire, allait au nord-ouest, et que le lendemain, au point du jour, l'écartement était encore plus marqué. Ainsi son unique guide, la boussole, dont l'infaillibilité seule rassurait encore un peu les pilotes, commençait à le trahir, et il se trouvait destitué de tout appui des sciences. Le commandant se garda bien de communiquer cette effrayante découverte aux officiers de l'expédition, dont le front se rembrunissait déjà.

Le Vendredi, un présage heureux pour de vulgaires esprits ranima l'espérance des matelots. L'équipage de la *Niña* vit une hirondelle de mer et un paille-en-queue, les premiers oiseaux qu'on eût aperçus depuis la Gomera. Le lendemain soir, un météore en forme de rameau igné, un bolide magnifique, parut tomber du ciel, à une distance d'environ quatre lieues. L'équipage en fut épouvanté; le contemplateur de la création s'en émerveillait au contraire. L'expression de son admiration se trahit par un mot sur son journal.

Le dimanche, des nuages et des brumes s'élevèrent des eaux. Colomb remarqua la douceur de la température, la transparence des vagues, l'éclat du ciel plus diaphane, quelque chose de doux et d'une agréable senteur marine. À une certaine distance, le ton de la mer se nuançait de vert. On voyait la plaine azurée se diaprer d'herbes très-vives, qui semblaient fraîchement détachées des rochers.

Tous accueillirent avec joie cet indice de la proximité des terres. Mais le commandant ne partagea point leur erreur, et dit : « Je calcule que la terre ferme est plus loin [1]. » On était poussé par un vent agréable : les courants favorisaient la navigation : l'herbe se montrait à foison ; c'était du goëmon des rochers : et cependant l'équipage restait sombre. Les pilotes ne parlaient pas, mais se regardaient avec une taciturnité sinistre. Ils ne se plaignaient point ; ils semblaient vouloir mutuellement se cacher la cause de leur inquiétude. Le commandant les devina : ils avaient enfin aperçu la variation magnétique. Alors son génie mit à leur portée une explication scientifique de ce phénomène, qui les rassura pour l'instant.

Le 17 septembre, ils atteignaient déjà ces parages où l'influence tropicale se fait délicieusement sentir. « On éprouvait un vrai plaisir à jouir de la beauté des matinées, dit Las Casas : il n'y manquait que le chant des rossignols. Le temps était là comme au mois d'avril en Andalousie. » L'air devenait de plus en plus tempéré.

§ IV.

Vers cette partie du globe qui avoisine les prairies océaniques, une mystérieuse division cosmographique semble s'opérer dans les cieux comme dans les eaux ; quelque chose d'inconnu et d'inéprouvé agit sur l'homme. On a des aspects imposants ; on ressent la lointaine puissance des régions équatoriales et les présages du ciel austral.

Sous ces majestueuses latitudes, l'Océan ne le cède pas à la terre pour la magnificence. Une indicible suavité s'épand dans l'air, dont la pureté diaphane, imbibée de

[1] Journal de Colomb. « Porque la tierra firme hago mas adelante. » — *Domingo, 16 de setiembre.*

lumière, charme le regard qu'elle laisse arriver au loin. Dès le point du jour, les moindres vapeurs se colorent de nuances prismatiques, où domine le rose ; quand les premiers jeux des brises ont balayé cette gaze flottante et mis à nu le vif azur des cieux, le soleil, s'emparant rapidement de l'espace, semble par sa splendeur souveraine se couronner Roi du visible. Ses clartés rayonnent à toutes les hauteurs de l'horizon ; et l'Océan flamboie sous la vaste projection du rayon qu'il réverbère. D'élégantes zébrures plissent onduleusement la surface des eaux en multipliant ses réfractions lumineuses. La mer sereine et d'une transparence éblouissante s'infiltre de clartés et s'en laisse pénétrer mollement. Les nuances les plus fugitives du vert et les décroissances les plus délicates du bleu diversifient les vagues où surnagent, çà et là, de fraîches stries d'ulva et de varech flottant, ou bien des cryptogames pélagiques, parmi lesquels souvent passent des mollusques bizarres, des thétis, des troupes de méduses aux reflets d'améthyste.

L'extrême limpidité de la mer permet d'entrevoir les ébats, les querelles et parfois les migrations des populations sous-marines. Des bandes folâtres ou peureuses d'exaucets, des trigles aux nageoires d'azur s'élancent hors de la surface, s'y replongent, en ressortent volant plus loin, et bondissent jusque sur le tillac, voulant se surpasser l'un l'autre ou se dérober aux escouades de marsouins et de thons, qui, tout en évoluant gracieusement, les guettent au sommet de l'onde. L'œil suit à de certaines profondeurs, tantôt les dorades somptueusement parées d'écailles chatoyantes, tantôt un énorme crabe, un squale armé de sa scie, l'espadon querelleur, des tortues égarées, ou un empereur despotique. Plus souvent escorté de ses opiniâtres pilotes, rôde autour du navire un requin homicide. Par intervalles, la frégate aux larges ailes, les goë-

lands, les damiers fuient à l'horizon; puis reviennent, se balançant sur les flots, y plongent rapidement et remontent avec leur proie dans les airs.

Mais à certains jours, la solitude se fait au loin dans l'Océan; le silence s'étend, et l'immobilité pèse sur l'immensité de la plaine humide. A portée du regard et de l'ouïe, rien ne se meut, rien ne s'entend. L'aspect de ce vaste repos, l'absolu du calme, cette image la plus sensible de la grandeur, évoquent l'infini dans la pensée. Alors s'éclipsent au souvenir la beauté des continents, la superbe hauteur des montagnes, la dignité des fleuves, l'opulence de la végétation, le pittoresque des perspectives et la diversité des phénomènes terrestres. La sublimité de l'Océan fait courber de respect la curiosité de l'homme.

La nuit elle-même, en recouvrant de ses voiles cette majesté, n'efface pas son caractère; seulement à la magnificence de l'éclat succède la puissance de l'infini. A peine l'ardente illumination du couchant vient-elle à s'éteindre, que la mer s'enveloppe d'ombres, s'obscurcit et se tient silencieuse. Son sein, doucement gonflé aux brises vespérales, peu à peu s'apaise. Elle semble se détendre et s'assoupir. Un calme auguste endort et les vents et les eaux. Bientôt dans ses profondeurs l'azur du firmament s'éclaire. Tandis qu'à sa coupole successivement s'allument les lointains soleils dont le Créateur parsema l'espace, l'horizon, jusqu'à sa moyenne hauteur, se pare des prestiges de la lumière zodiacale, si peu connue dans notre Europe.

La transparence et la tiède égalité des couches atmosphériques adoucissent la scintillation des étoiles, qui versent une clarté blanche et calme sur le miroir de la mer endormie. La limpidité de l'air laisse leurs éclatantes cohortes apparaître en nombre infini. Comme un torrent

lumineux, la voie lactée fait ruisseler ses astres dans les abîmes de la voûte céleste, qu'elle scinde en se divisant. De loin en loin, quelque son mystérieux semble traverser l'espace. L'oreille perçoit de vagues murmures ou des bruits soudains et courts; ce sont des bandes éloignées de baleines allant du cercle polaire aux mers de l'équateur, ou bien un formidable cachalot qui erre tristement solitaire et souffle avec violence en lançant ses colonnes d'eau. Tantôt des troupes d'oiseaux fatigués passent invisibles fort au-dessus des navires, et jettent quelque cri interrompu pour mot de ralliement, à travers l'obscurité. De vagues senteurs emportées par les brises, et que la fraîcheur du soir condense, saisissent l'odorat de leur parfum amer et certaines fois balsamique.

Les phénomènes nocturnes de l'Océan ont aussi leur éclat et leur sombre grandeur. A sa brillante réflexion des cieux s'ajoutent les phosphorescences, les illuminations minuscules de tout ce qui se meut parmi les flots. La moindre ride de la surface dégage des étincelles. Sous son cristal verdâtre, des clartés inqualifiées, furtivement errantes, des corps de forme globulaire, passent et roulent à de longues distances, dégageant une lumière fort sensible. Des masses disséminées de polygrastriques, de cyclides et d'orphydines animent chaque couche d'eau. Partout où pointillent de petites lueurs, d'innombrables essaims de mammaria et de néréides arrivent à la superficie, toute peuplée d'animacules phosphorescents. Les jeux incessants des bonites, le passage de quelque grand cétacé, le sillage du navire produisent, par leur choc, de faibles vagues où l'écume est toujours mêlée d'étincelles.

La puissance de fécondation de l'humide, au sein duquel commencèrent la germination et la vie, est encore manifeste à l'éclat de ses molécules. L'auguste incubation de

l'Esprit, qui au commencement était porté sur les eaux, et la grâce du Verbe, par qui tout a été fait, resplendissent souverainement dans l'amplitude des mers.

Depuis l'origine du Monde, ces merveilles se déployaient aux seuls regards des esprits célestes ; pour les habitants de ce globe, elles restaient comme n'étant pas. La poésie de ces vigoureux aspects et l'ampleur de ces harmonies pélagiques n'étaient point encore soupçonnées de la Terre. Enfin les austères beautés et les solennelles grandeurs de l'Océan équinoxial, jusqu'alors inconnues, se dévoilèrent aux yeux de l'homme. Pour la première fois depuis la création, l'intelligence humaine respirait sous ces latitudes, jusque-là domaine exclusif des pétrels, des goëlands, des marsouins et de cétacés gigantesques. Et celui qu'avait daigné choisir la Providence, pour guider sur l'abîme des âmes immortelles, était la plus haute personnification de l'intuition et de l'amour du Créateur. Ni avant ni après ce jour, une plus sainte curiosité et une plus vive compréhension de la nature ne palpitèrent dans ces mouvantes régions.

L'effigie sacrée de notre Rédempteur, arborée au grand mât sur l'étendard de l'expédition que déployait la brise, semblait, conjurant les forces brutales de l'air, sanctifier les éléments en traversant sous les feux du soleil les horizons éclatants, et dans la nuit les vagues phosphorescentes. Chaque soir, des chants à la gloire de Marie, l'étoile de la mer, étaient jetés aux vents de l'Atlantique. Sous les auspices du Verbe, son fervent contemplateur prenait, au nom de la foi, possession de l'immensité. Le Très-Haut lui avait accordé cet honneur de pénétrer le premier en des espaces où l'œil et le regard des mortels n'étaient jamais parvenus.

En abordant ces contrées de la MER TÉNÉBREUSE, objet

de tant d'effroi, alors enveloppées du mystère qu'il devait éclaircir, Christophe Colomb, aiguillonné d'une noble curiosité, désirait, suivant son expression, « connaître les secrets de ce monde ; » son regard plongeait infatigable dans la mer transparente, inondée de cet éclat tropical qui traverse les sommités écumeuses, passe sous la base des lames et pénètre leur sein à de grandes profondeurs. Il tâchait de saisir le caractère de la végétation pélagique, des forêts sous-marines tapissant le fond des régions concaves, inaccessibles à la sonde. De quel revêtement le Créateur avait-il paré l'abîme à ces distances où la lumière du jour, trop de fois brisée par les diverses couches de l'onde, s'épuise et s'éteint dans l'épaisseur de leurs masses ? Quelle sorte d'habitants devaient peupler ces sombres profondeurs ? Quel drame se passait-il dans les basses régions atlantiques, au fond des viscères de l'Océan ? et quelles terribles éventualités ne pouvait-il pas surgir de ces gouffres maintenant endormis ? question formidable devant laquelle eût pâli tout mortel !

L'histoire et la poésie ont également vanté l'intrépide sang-froid de Colomb et l'audace de sa poitrine au triple airain. On a cru à sa passion de la célébrité, à son mépris de la mort, et l'on a pensé lui faire honneur en le nommant « le héros de la gloire. »

C'est là le comble de l'erreur biographique.

Celui qui s'avançait calme et serein au-dessus des abîmes n'eut et ne crut jamais avoir aucun mérite d'intrépidité. En aucune circonstance, il ne fit allusion à son courage ; il savait très-bien à qui attribuer ce qu'il révéla « de force et de magnanimité » dans la conduite de son entreprise. Aspirant avant tout à glorifier le Verbe divin, à proclamer le nom béni du Sauveur sur les rivages qu'il découvrirait, sentant que son œuvre intéressait l'accrois-

sement de la Chrétienté et les rapports futurs des peuples, comprenant qu'il avait été fait par la miséricorde divine Légat de la Providence, et député de l'Apostolat vers les nations inconnues, il puisait en Haut les secrets de sa force. Le protestantisme ne peut le nier : « Colomb se regardait comme placé sous la garde immédiate de la Providence dans son entreprise solennelle[1]. » Vainement l'immensité entr'ouvrait-elle devant sa proue l'espace illimité ; loin de le glacer d'épouvante, cet infini dans lequel il s'engouffrait n'était à son esprit qu'un sujet d'investigations grandioses.

Ayant instinctivement conscience de la sublimité de sa mission, sachant que « ce voyage entrepris au nom de la Très-Sainte Trinité[2] » tournerait à sa gloire et à l'honneur de la religion chrétienne, il ne craignait aucun péril, et tenait pour un rien ses fatigues, ainsi qu'il l'écrivait plus tard au chef suprême de l'Église, le Vicaire de Jésus-Christ[3]. Toutefois, malgré sa confiance, loin de se reposer tranquillement sur les faveurs de « Sa Haute Majesté. » et de s'endormir dans une douce quiétude, sa prudence restait jour et nuit en éveil. Comme il répondait à Dieu et à la Reine des existences qu'ils lui avaient confiées, il ne se déchargeait sur personne du soin de la surveillance. A l'exception des heures pendant lesquelles il s'enfermait régulièrement, pour faire l'oraison ou réciter l'office des

[1] Washington Irving, *Histoire de la vie et des voyages de Christophe Colomb*, liv. III, chap. III.

[2] Christophe Colomb. — « Je partis au nom de la Très-Sainte Trinité et je revins très-promptement avec la preuve dans les mains de tout ce que j'avais annoncé. » — *Prologue de la relation du troisième voyage adressée aux Rois.*

[3] « La cual razon me descansa y hace que yo non tema peligros, etc. » — *Carta del Almirante á Su Santidad.* Febrero, 1502. — Docum. diplom., n° CXLV.

religieux franciscains, suivant son habitude prise à la Rabida, il passait ses jours et ses nuits sur la dunette du château de poupe, surveillant la barre, observant la mer, l'air, les astres, montant parfois dans les hunes afin de voir plus loin, et de mieux juger les régions que sillonnaient les navires.

Isolé par son goût, l'étiquette et le respect, il se livrait à cette contemplation passionnée des œuvres du Créateur, qui fut chez lui, dès l'adolescence, la première jouissance de l esprit, ainsi qu'elle devint dans sa vieillesse la plus suave consolation de son âme. Mieux que tout autre au monde il savait comprendre les indications des grands phénomènes et les muets avertissements de la nature. Il se trouvait dans cette latitude inconnue avant lui, où les influences de l'air et des eaux, complétement nouvelles, déconcertaient la théorie et les instruments de la science nautique. C'est la partie du globe où changent la couleur, l'amertume, la salure, la densité de la mer; où la constance de la température égale seule son aménité, et où les gracieux rafraîchissements de la brise prennent une assiduité aussi commode à la fatigue de l'homme qu'utile à sa sérénité d'esprit. Colomb remarquait « un changement extraordinaire dans le mouvement des corps célestes, dans la température de l'air et dans l'état de la mer. » Interrogeant sans cesse la face inconnue de cette nouvelle nature qu'il découvrait, son génie tâchait de tirer des phénomènes extérieurs quelque révélation sur le caractère des parages qu'il venait se soumettre. Ses yeux sondaient l'horizon; sa subtilité d'odorat questionnait les moindres effluves des senteurs salines qu'apportaient les vents. A tout instant il goûtait l'eau puisée à des hauteurs diverses, pour juger de sa température. Sa sonde jaugeait la profondeur de l'abîme. Il expérimentait la direction et la force des cou-

rants pélagiques : recueillait avidement les herbes, les plantes passant près de son bord : car tout pouvait à sa pénétration devenir un indice. Un petit homard, embarrassé dans les goëmons, fut pris : Colomb le garda précieusement, parce que jamais pareil crustacé n'avait été vu à quatre-vingts lieues des côtes. L'eau de la mer était sensiblement moins salée qu'aux îles Canaries. Des thons se montraient en abondance, et l'équipage de la *Niña* réussit à en harponner un. Ils paraissaient, ainsi que les herbes, venir de l'ouest. Dans sa confiance, Colomb disait sur son journal, en pensant à son divin Maître : « J'espère que ce Dieu puissant, entre les mains de qui sont toutes les victoires, nous fera bientôt trouver une terre [1]. »

Le 18 septembre, l'air était comme au printemps à Séville. La brise régulière poussait joyeusement les navires, qui cherchaient à se devancer l'un l'autre, afin d'apercevoir la terre, et gagner la rente annuelle de dix mille maravédis, promise par la Reine à celui qui le premier l'aurait signalée. Martin Alonzo Pinzon, dont le bâtiment était le meilleur voilier, prit les devants, parce qu'il avait vu quantité d'oiseaux voler au couchant. Il assura le commandant qu'en gouvernant au nord, il allait trouver la terre à quinze lieues. Cependant, malgré l'insistance de tout son monde, Colomb ne consentit pas à se détourner. Cette fermeté parut une orgueilleuse obstination aux marins, déjà inquiets de la longueur de la route. Leur frayeur embrassait avec transport l'espoir d'une terre voisine annoncée par le señor Martin Alonzo, capitaine expérimenté, et de plus leur compatriote. Ce refus occasionna un sourd mécontentement et une secrète irritation dans les trois navires.

[1] « Donde espero en aquel alto Dios en cuyas manos estan todas las victorias que muy presto nos dara tierra. » — *Lunes, 17 de setiembre.*

§ V.

Le 19 septembre il s'éleva des brumes sans vent, ce qui était pour Colomb un signe certain de la proximité de la terre. Il était convaincu du voisinage des îles, mais il ne voulut point louvoyer pour les chercher, son but étant d'arriver tout droit aux Indes. Il écrivit sur son journal : « le temps est bon, et s'il plaît à Dieu tout se verra au retour [1]. »

Le jour suivant le calme s'alterna avec des brises légères et molles. Un vent doux prit le dessus; et il poussait la flottille vers le sud-ouest avec cette constante régularité dont la durée commençait à inquiéter les équipages. On vit beaucoup d'herbes. Trois alcatraz vinrent au navire amiral. On prit à la main un oiseau de rivage.

Le Vendredi, dès le point du jour, des signes favorables apparurent vers l'ouest. Un alcatraz passa près des navires. Une baleine vint s'ébattre à la surface des flots. Les algues, les goëmons frutescents ou raisins du tropique s'étalaient avec une telle abondance que la mer en semblait figée. Le taille-mer éprouvait en les brisant les résistances de cette épaisseur. On était arrivé à ces parages depuis lors désignés sous le nom de « Mer d'herbes, » dont l'étendue occupe une superficie sept fois égale à celle de la France [2].

L'aspect de cette verdure, qui d'abord récréait les yeux, et souriait aux espérances des matelots, car elle paraissait indiquer l'approche des terres, maintenant par son immensité leur devenait une sérieuse alarme. Ils se croyaient

[1] « Porque placiendo á Dios á la vuelta se verla todo. » — *Miercoles, 19 de setiembre.*

[2] A. de Humboldt, *Cosmos*, t. II, p. 346.

parvenus à ces éternels marécages de l'Océan qu'on disait servir de borne au monde, et de tombeau à la curiosité qui les affrontait. Ces familles de plantes assemblées en nombre si infini offraient l'aspect d'un marais incommensurable que le Créateur aurait étendu aux limites de l'Océan, afin d'en interdire l'accès à la témérité des humains. Cette immense et monotone végétation, qui des profondeurs des eaux paraissait s'élever comme une menace et peut-être un avertissement du ciel, faisait pâlir les plus intrépides. Il semblait que ces parages inqualifiables eussent été marqués pour dernier terme à la navigation; que ces herbes salées s'épaississant de plus en plus, une fois les caravelles complétement engagées dans les inflexions de leurs mobiles forêts, le retour serait impossible. Et s'il n'advenait pas qu'on servît de proie aux monstres embusqués sous cette verdure, du moins était-il assuré que, pendant la lutte de la proue contre les vagues herbues, les provisions s'épuiseraient peu à peu, et que la famine avec ses horreurs et l'atrocité de ses conseils serait l'expiation d'une audace maudite. L'esprit des matelots se trouvait involontairement traversé d'affreuses images, suite des récits que faisaient les marins dans leurs veillées d'hiver, tantôt sur les contrées inhabitables du monde au midi, ou sur le géant sous-marin du nord, le Craken, cet épouvantable polype qui d'un bras se cramponnait à la mer Blanche, tandis que de l'autre il fouillait l'Océan Germanique; tantôt sur les friandes syrènes, les moines de mer, les cruels évêques à tête mitrée, et les monstres anonymes, grands et petits, qui entraînent les navires dans les tourbillons. Parmi les officiers, les esprits les plus fermes, sans rien ajouter aux dangers réels, craignaient de voir les quilles donner contre les récifs cachés par cette verdure, et d'échouer, sans faire côte, au milieu de ces prai-

ries d'où il serait impossible de se sauver en canot, car jamais les avirons ne se pourraient dépêtrer de leurs herbes longues et touffues.

Une autre cause, non moins incessante d'inquiétude, travaillait les trois équipages. Plus on avançait, plus le vent d'une extrême douceur semblait pousser régulièrement vers l'ouest. Or jamais, dans les mers connues, il n'y avait eu exemple d'une telle fixité d'impulsion. Ils s'imaginaient que cette constance de direction, si favorable pour les porter vers ces terres incertaines de l'Occident, serait un obstacle insurmontable à leur retour, et qu'ils resteraient à jamais éloignés de la patrie.

Le 22 septembre, on tint la barre à l'ouest-nord-ouest, et l'on fit environ trente lieues. L'herbe, loin d'être épaissie à mesure qu'on avançait, s'éclaircit et disparut presque. On aperçut des damiers et d'autres oiseaux. Cependant l'équipage ne faisait que s'assombrir et que s'irriter. Il n'échappait à une crainte que pour tomber dans un désespoir. Cette constance du vent à pousser vers l'ouest aigrissait ses terreurs. Le commandant avait beau leur donner des assurances et des explications cosmographiques, leur exaspération ne l'écoutait plus; déjà l'on avait cessé de croire en lui; on ne faisait cas ni de ses promesses ni de ses menaces. Le respect de son autorité, la soumission au nom sacré des Rois[1] étaient perdus. Il ne lui restait plus aucun moyen humain d'être obéi et de continuer l'entreprise. Colomb n'eut alors d'autre ressource que d'invoquer Celui qui l'avait toujours assisté. Dans ces conjonctures, un vent opposé se leva soudain, comme pour démentir leurs sinistres appréhensions.

[1] « Perdido el respeto á su autoridad, y aun desacatado el sagrado nombre del Rey, etc. » — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. III, § 1.

En constatant l'opportunité du vent que Dieu lui envoie, Colomb écrivit tout simplement ces mots sur son journal : « Ce vent contraire me fut très-secourable, parce que les gens de mon équipage étaient en grande fermentation, s'imaginant que dans ces mers il ne soufflait pas de vents pour retourner en Espagne[1]. » La révolte étant imminente, sa reconnaissance regarda cet à-propos si heureux comme un bienfait signalé du ciel.

Mais l'apaisement des esprits ne pouvait être de longue durée. Le lendemain, ils étaient retombés dans leurs vagues terreurs. C'était un dimanche. Les algues, les ulvas, les raisins du tropique reparaissaient en couches épaisses. La plaine s'étendait herbeuse dans tout l'espace visible ; la brise poussait lentement vers l'ouest, sans faire onduler les vagues. Le calme prolongé des flots était à son tour devenu suspect. Les murmures croissaient parmi les matelots. Les mécontents disaient qu'on avait atteint ces parages stagnants où les vents perdent leur impulsion et la mer son balancement, car on s'éloignait du séjour des hommes. On allait à une perte inévitable. On se rappelait ces animaux qui s'attachent à la quille des navires et les retiennent jusqu'à ce qu'ils deviennent la proie des monstres domiciliés au plus profond de ces forêts sous-marines. Déjà Colomb venait d'épuiser ses raisonnements ; il n'avait aucun moyen humain de rassurer ces imaginations exaspérées par leurs propres fantômes. Quand au milieu de ses perplexités, tout à coup sans que le vent se fit sentir, la mer devint si grosse que « tous en étaient très-étonnés. » Colomb, remerciant son maître, notre Dieu, écrivit sur son journal ces mots : « Ainsi la grosse mer me fut très-profitable, ce qui n'était pas encore arrivé, excepté du

[1] Journal de Colomb. — Samedi, 22 septembre.

temps des Juifs, quand les Égyptiens partirent d'Égypte à la poursuite de Moïse, qui délivrait les Hébreux de l'esclavage[1]. »

Le 24 septembre, on continua de faire route à l'ouest. Un fou vint sur les vergues. On vit beaucoup de damiers.

Le 25, mardi, on poursuivit avec une faible brise vers l'ouest.

La *Pinta* se trouvait alors si près de la *Santa-Maria* que le commandant s'entretint avec Martin Alonzo Pinzon, au sujet d'une carte qu'il avait envoyée, trois jours avant, à ce dernier dans sa caravelle. Il la lui redemanda; et Pinzon la lui jeta, de son bord, au moyen d'une corde. Sur cette carte étaient figurées par hypothèse quelques îles. Martin Alonzo pensait qu'ils étaient dans ces parages; Colomb lui disait que sans doute, entraînées par les courants au nord-est, les caravelles n'avaient pas fait autant de chemin que le croyaient les pilotes. Cette conversation à haute voix et la réponse du commandant avaient peut-être pour but de rassurer les matelots, qui déjà se plaignaient de la longueur du voyage.

Au coucher du soleil, Martin Alonzo Pinzon, accourant sur la poupe de la *Pinta*, se mit à crier de toute sa poitrine : « Terre ! terre ! Seigneur, je suis le premier qui l'ait vue; constatez mon droit à la rente. » Aussitôt tous ses marins poussèrent des cris de joie, tandis que ceux de la *Niña*, s'accrochant aux haubans, montaient les uns après les autres dans les gabies, et assuraient aussi que c'était bien la terre. Au bruit de ces exclamations, le commandant, tout ému, se laissa tomber à genoux[2]. Sa recon-

[1] « Así que muy necesario me fué la mar alta que no pareció, salvo el tiempo de los Judíos cuando salieron de Egypto contra Moysen que los sacada de captiverio. » — *Domingo*, 23 *de setiembre*.

[2] Las Casas, *Journal de Colomb*, mardi 25 septembre 1492.

naissance devança sa curiosité. Il remercia Dieu avant de vérifier la découverte qui lui paraissait immanquable ; et, dans sa gratitude pleine d'effusion, il entonna le *Gloria in excelsis Deo.* Il devait croire, par toutes ces démonstrations, que c'était en effet la terre confusément aperçue à une distance de vingt-cinq lieues. Mais le jour vint dissiper cette illusion. L'Océan, dans la souveraineté de sa solitude, déroulait sur tous les points de l'horizon ses flots incommensurables. L'abattement fut d'autant plus grand que l'espoir avait été plus vivement excité.

Le 26, mercredi, on suivit à l'ouest jusqu'à midi, et ensuite l'on prit au sud-ouest. La mer était unie comme une rivière, l'air doux et rafraîchissant ; pourtant on fit trente lieues.

Le lendemain, la brise mollit. On vit beaucoup de dorades et un paille-en-queue.

Le 28, on eut du calme ; l'herbe reparut en petite quantité. Les trois caravelles prirent plusieurs dorades.

Le lendemain, comme l'équipage était encore près de s'alarmer de la longueur de la route, des signes fréquents vinrent le reconforter. L'air était doux et embaumé ; l'Océan foisonnait d'herbes marines. A trois reprises, on vit paraître dans l'air trois alcatraz suivis d'une frégate.

Le dimanche 30 septembre, il y eut du calme ; on ne fit, entre le jour et la nuit, que quatorze lieues. Les indices de l'approche des terres se multipliaient.

Cependant le temps changea un peu. La flottille essuya une forte averse, mais le vent restait toujours favorable et modéré. Cette constance de rumb était insupportable à l'équipage. Colomb excepté, tout le monde, ses officiers eux-mêmes, s'épouvantait de la distance déjà parcourue.

Le 1er octobre, au point du jour, le lieutenant de service déclara avec un accent d'effroi qu'il ne put maîtriser,

qu'on avait fait en ce moment cinq cent soixante-dix-huit lieues à l'ouest depuis l'île de Fer. Ce chiffre acheva d'abattre les courages; il était pourtant au-dessous de la vérité. Le compte secret, tenu par Colomb, portait déjà sept cent sept lieues. L'homme de la Providence s'efforçait de ranimer les esprits, de stimuler les pilotes, et ne déguisait point son intime satisfaction du concours que les vents et la mer donnaient à son entreprise.

La brise toujours propice les poussait sur une onde calme et sereine. Christophe Colomb remerciant le Seigneur de sa bonté ne pouvait s'empêcher de jeter sur son journal ces mots : « La mer est toujours bonne. Grâces infinies soient rendues à Dieu [1] ! » La flottille suivait son rumb, et les indices de la terre se multipliaient. Les pilotes voulaient louvoyer, aller à la recherche des îles qui semblaient devoir se trouver dans ses parages. Mais le commandant assuré de leur existence, refusa absolument de se détourner de sa route. Il voulait pousser tout droit aux Indes. « Perdre son temps en chemin, dit-il, aurait été manquer de prudence et de raison. » Les murmures prirent alors un caractère de haine.

§ VI.

Tant de fois déçus par les signes qui semblaient leur promettre la terre, les équipages maintenant n'ajoutaient plus foi à ces trompeuses apparences. Ils tombaient dans une taciturnité, indice du dernier découragement. Les matelots se réunirent d'abord dans l'entrepont de l'Avant par groupes de trois ou quatre, à l'insu des officiers, pour se consoler et soulager leur frayeur en se la confiant;

[1] « La mar llana y buena siempre á Dios muchas gracias sean dadas. » — *Martes, 2 de octubre.*

mais ils ne faisaient que l'accroître, et s'aigrir en se communiquant leurs alarmes. Ces réunions devinrent de jour en jour plus fréquentes et plus nombreuses. Le mécontentement étant général, l'on ne prit plus la peine de le déguiser. On s'excitait presque ouvertement à l'insubordination et à la résistance. Naturellement, en leur qualité d'Espagnols, ils détestaient cet étranger qui avait résolu, disaient-ils, de risquer leur vie avec la sienne pour se faire grand seigneur à leurs dépens. Ils le désignaient entre eux par les surnoms de Génois, de gausseur et de *blagueur* [1], afin de pouvoir parler de lui jusque devant lui, à mots couverts. C'est ainsi d'ordinaire que préludent les révoltes à bord. Les vieux marins jugeaient que la persistance du commandant à s'enfoncer dans l'ouest, qui ne finit pas, était une folie. Ils rappelaient les tristes pressentiments de leur famille, l'effroi de Palos tout entier, l'opposition qu'avaient fait les cosmographes de Salamanque à ce projet de Génois. Ils regrettaient leur confiance dans le Gardien de la Rabida devenu la dupe de cet intrigant hâbleur. Tous s'accordaient à reconnaître que pousser plus loin leur navigation c'était aller à une perte certaine.

Déjà l'on avait démontré au commandant l'imprudence de son obstination ; mais il n'avait tenu aucun compte de ces représentations si sages. Prières et représentations rien n'avait fait sur cette opiniâtreté diabolique. Il entendait leurs murmures, voyait leur tristesse, leur anxiété et n'en continuait pas moins de les pousser à une mort lamentable.

A ce danger, reconnu de tous, n'était-il pas temps d'apporter remède ? Ils avaient déjà trop prouvé peut-être leur obéissance et leur bravoure, en pénétrant jusqu'en ces

[1] « Dandogli del Genovese, *truffatore* e BEFFATORE e che non sapeva dov' egli volesse arrivare. » — Girolamo Benzoni, *la historia del Mondo Nuovo*, lib. I, fogl. 11.

parages que nul n'avait vus avant eux. Devaient-ils par une aveugle soumission travailler à leur propre ruine? Puisque le commandant avec sa ténacité de fer n'avait aucun égard à leurs plaintes, que rien ne touchait son obstination orgueilleuse, ils devaient enfin, cédant à la nécessité, pourvoir eux-mêmes à leur conservation, et lui faire subir cette loi du salut commun qu'il méconnaissait si méchamment.

Était-il juste que cent vingt hommes, la plupart Castillans et vieux chrétiens, périssent par le caprice d'un seul, et qui pis est, un étranger, un Génois? Il n'y avait plus à délibérer, il fallait lui signifier de reprendre la route d'Europe, et sur son refus, le précipiter dans cette mer qu'il se plaisait tant à mirer. C'était là le seul bon conseil et l'unique moyen d'éviter un désastre. Cette rigueur étant imposée par le salut commun ne chargerait la conscience d'aucun d'eux. Elle n'était point un crime, mais une mesure de « prudence, » un sacrifice à la nécessité. On pouvait donc le jeter « prudemment [1] » à la mer. Et il serait facile, au retour, de publier qu'il y était tombé par accident, la nuit, pendant son observation des étoiles. Assurément personne ne songerait à s'enquérir du fait. On ne se souciait guère de ce Génois dans la noble Castille.

Il fut donc convenu que nuitamment on le ferait sauter par dessus le bord, à un moment qui serait ultérieurement fixé. Pour ceci il y eut secrètement accord entre les trois équipages. Nous avons la preuve que pendant cette navigation les nécessités du service mirent plusieurs fois en contact les chaloupiers des trois caravelles [2].

[1] « Potrebbono ACCORTAMENTE gittarlo in mare, e publicar poi, che volendo egli riguardar le stelle e i segni vi era caduto inavvertimente. » — Fernando Colomb, *Histoire de l'Amiral*, chap. XIX.

[2] Notamment le 25 et le 28 septembre.

Cette conspiration promptement ourdie, sous le patronage de l'ignorance et l'affiliation de la peur, se propage de l'Avant des navires jusqu'au château de poupe. Elle comptait à peu près chacun pour complice, quand elle n'avait encore personne pour chef. Les pilotes pensaient tout bas ce que disaient tout haut les maîtres et les mousses.

Les capitaines de la *Pinta* et de *Niña* n'ignoraient point ce qui se tramait contre le commandant ; mais, d'une part, plus instruits et aguerris contre les flots que le reste des marins, ils ne partageaient pas toutes leurs frayeurs ; de l'autre, ils se sentaient en fait, les maîtres de la situation ; car, sauf quelques officiers de la *Santa-Maria*, les trois équipages composés de leurs compatriotes étaient tout à eux. Ils s'abstenaient de toute manifestation personnelle ; néanmoins, sans les encourager ouvertement, ils se gardaient d'empêcher les commentaires du gaillard d'Avant. Plusieurs fois dans leurs rapports avec le commandant, les trois frères Pinzon, l'aîné surtout, par la hauteur de leurs airs et la grossièreté de leurs procédés, lui avaient durement fait sentir son isolement et la force de leur position.

Le Vendredi, 5 octobre, la mer étant magnifique, l'air plein de suavité, la brise toujours bonne, les signes de la proximité de la terre deviennent évidents. Colomb, dans son aimante reconnaissance, s'écrie encore : « Grâces soient rendues à Dieu [1] ! » Un grand nombre d'oiseaux s'agitaient dans l'air et quantité de poissons volants effleuraient les navires. Beaucoup tombèrent sur le tillac de la *Santa-Maria*.

La navigation continuait à être facile. Les trois navires

[1] « A Dios muchas gracias sean dadas. » — *Viernes, 5 de octubre.*

couraient avec émulation. La *Niña*, qui avait la meilleure aire de vent, précédait les autres caravelles.

Le dimanche, 7 octobre, au lever du soleil, un coup de canon parti de son bord annonce la terre, et un pavillon se hisse à son mât de hune. Les équipages étaient pleins d'espérance, pourtant le soir arriva sans qu'on eût rien découvert. Cependant de nombreux oiseaux se dirigeaient du nord au sud-ouest. Colomb savait que les Portugais, en suivant leur vol, avaient découvert plusieurs îles; il se détermina à changer de rumb, à prendre à l'ouest-sud-ouest. Ce changement se fit seulement vers l'entrée de la nuit.

Le jour suivant ils continuèrent leur route par une brise excellente; la mer était unie comme le Guadalquivir à Séville; une senteur balsamique arrivait aux navires sur un air plein de douceur, l'aménité de la température rappelait le climat de l'Andalousie au printemps. Le commandant rendait des actions de grâces au Seigneur[1].

Le lendemain le vent varia un peu, il fallut plusieurs fois changer de cap. Durant toute la nuit on entendit passer des oiseaux.

Le mercredi, 10 octobre, au point du jour, l'aire du vent redevint parfaite. La flottille filait dix mille par heure. On fit cinquante-neuf lieues dans le jour et la nuit. Mais cette rapidité si heureuse ne fit qu'alarmer plus vivement les équipages. Ne voyant pas de terme à leur navigation, malgré la constance des vents propices, ils s'écrièrent tout haut qu'on les menait à leur perte. Leur épouvante fit explosion, ils refusèrent d'aller plus loin et se mirent en pleine révolte.

[1] « Gracias á Dios dice el Amirante: los aires muy dulces como en abril á Sevilla, qués placer estar á elles, tan olorosos son. » — *Lunes, 8 de octubre.*

Ici le commandant se vit dans le plus violent danger qu'ait jamais couru, sur son bord, chef d'escadre.

Plusieurs écrivains ont répété qu'en ce moment Colomb, menacé par son équipage, s'était trouvé contraint de lui promettre de retourner sur ses pas, si dans trois jours l'on n'avait pas aperçu la terre. Nous devons affirmer que ces diverses assertions sont dépourvues de fondement.

Le trop modeste laconisme de Colomb en ce qui touche sa personne, la supériorité de ses aspirations, son dédain des offenses, sa pitié pour la faiblesse humaine lui ont fait omettre tout détail sur cette révolte. Ce grand homme que son esprit d'exactitude portait à inscrire sur son journal les moindres événements du bord, jusqu'à un damier blessé d'un coup de pierre, par un mousse, sur les vergues de la *Santa-Maria* [1], ne daigna pas mentionner les menaces, la fureur, le fer levé sur sa tête. Il indique à peine incidemment les sommations des rebelles; et c'est par les révoltés eux-mêmes, qu'on a su leur révolte.

Qu'il y ait eu attentat contre l'autorité et la vie de Colomb, cela n'est pas douteux; mais que le commandant composant avec les équipages les ait suppliés de naviguer pendant trois jours encore, ceci ne paraît pas croyable. D'abord, pour qui a étudié le caractère de Colomb, ce fait est impossible. Ensuite aucune preuve n'existe de cette prétendue transaction entre le commandant et les équipages rebelles. Ni le fils de Colomb, Las Casas, Pierre Martyr, le curé de los Palacios, Ramusio ni aucun des historiens contemporains ne la rapportent. Oviédo seul parle de l'assurance donnée par Colomb qu'avant trois jours il aurait découvert la terre; mais ce fait n'est point présenté avec le caractère précis d'une capitulation. Oviédo, bien

[1] Journal de Colomb. — Jeudi, 4 octobre 1492.

qu'il ait été trop souvent l'écho des détracteurs de Colomb, sachant la fermeté de cet homme inébranlable, convaincu des merveilles opérées par la Providence en sa faveur, est le premier à douter de la version qu'il donne. Ses paroles l'indiquent assez clairement[1].

Il n'y eut et il ne pouvait y avoir aucune transaction entre Christophe Colomb et les équipages révoltés, pas plus qu'il n'y en a entre l'esprit de Dieu et l'esprit du monde. Néanmoins la rébellion avait été aussi agressive, aussi violente qu'elle pouvait l'être. De l'aveu d'Oviédo, « les trois capitaines et tous les nautoniers étaient délibérés de s'en retourner; et conspirèrent derechef de jeter Colomb en la mer, estimant qu'il les avait déçus. » Déjà ces simples paroles, impliquant la complicité des trois frères Pinzon, montrent que cette révolte n'était pas l'effet d'un mouvement spontané et fortuit.

Voici comment les choses se passèrent.

Martin Alonzo Pinzon, jusque-là soutenu par le souvenir de son voyage à Rome et sa haute appréciation du génie de Colomb, fut contagieusement gagné de l'effroi de l'incommensurable. Sa confiance fléchit; il cessa de combattre les conseils de la peur, et se joignit aux révoltés avec ses deux frères.

Vers la nuit, au moment où, d'après les ordres du commandant, les trois caravelles devaient se trouver rapprochées[2], la *Pinta* et la *Niña* joignirent la *Santa-Maria*,

[1] Nous choisissons pour ce passage la candide traduction de Jean Pouleur, valet de chambre de François I[er]. — « Et il pourrait bien être que Colomb, voyant tous ceux qui allaient avec lui délibérés de s'en retourner, aurait dit que si dans trois jours ils ne voyaient pas la terre, ils s'en retournassent, s'assurant que Dieu la lui montrerait dans le terme qu'il leur donnait. » — Oviedo y Valdez, *Histoire naturelle et générale des Indes*, etc., liv. II, chap. v, folio 14.

[2] Las Casas, *Journal de Colomb*, 7 octobre 1492.

serrèrent ses flancs à babord et à tribord. Aidés par l'équipage rebelle, les frères Pinzon, suivis de leurs hommes armés, s'élancèrent sur le pont du navire amiral, la fureur au front et le fer à la main le sommèrent de faire incontinent mettre le cap sur la Castille. Son propre équipage, ses pilotes, ses gens, même les officiers de la couronne et le neveu germain de sa femme s'étaient joints aux révoltés. Il était « seul contre tous. » Déjà ses arguments, ses persuasions, ses assurances avaient été épuisés précédemment. Contre cette âpreté de résolution et cette sinistre unanimité de violence, il ne lui restait pas même la ressource d'une objection nouvelle ; d'ailleurs la peur n'écoute point et ne raisonne pas. Et cependant il parvint à désarmer la fureur, à calmer l'épouvante, à se soumettre ces esprits irrités que l'instinct de la conservation décidait au crime! Et non-seulement, il ne céda ni à leurs injonctions ni à leurs menaces, mais il osa leur interdire même les protestations et les prières : et en terminant son admonition, leur déclara d'un ton d'autorité « qu'au reste leurs plaintes ne serviraient à rien : qu'il était parti pour se rendre aux Indes, et qu'il entendait poursuivre son voyage, jusqu'à ce qu'il les trouvât par l'assistance de Notre-Seigneur [1]. »

Comment cette exaspération des esprits, cette animosité accrue par le farouche instinct de la conservation, tomba-t-elle soudain devant un étranger, isolé et maudit, dont on n'écoutait plus la parole, dont on avait méconnu le grade, l'autorité, et qui invoquait en vain le nom des Rois? Voilà ce qu'aucun marin, aucun philosophe, aucun homme, pas même Colomb, ne pourrait expliquer humai-

[1] « Y añadia que por demas era quejar pues que el habia venido á las Indias, y que así lo habia de proseguir hasta hallarlas con el ayuda de Nuestro Señor. » — *Miercoles, 10 de octubre.*

nement. Aussi n'attribuait-il pas ce triomphe à la supériorité de son maintien devant la révolte dont il forçait les colères à se courber de respect. Plusieurs mois après ce succès, humainement impossible, il reconnaissait que lorsque « ses matelots et son équipage étaient tous résolus d'un commun accord à s'en retourner, et se révoltaient contre lui, s'oubliant jusqu'aux menaces, ce Dieu éternel lui avait donné la force et la magnanimité dont il avait besoin et l'avait soutenu seul contre tous [1]. »

Cette révolte déchaînée sous les voiles de la nuit fut dissipée avant ses ombres.

§ VII.

Dès l'aube, l'auxiliaire divin qui avait soutenu Colomb contre le débordement de tant de colères et les cruautés de la peur, manifesta sa présence. Malgré la sérénité de l'atmosphère, la douceur des brises embaumées, la vaste mer s'enfla. De larges lames s'élevèrent, poussant les caravelles avec une force encore inéprouvée. Des damiers parurent en grand nombre. Un jonc vert passa tout près des flancs de la *Santa-Maria*. Peu après, l'équipage de la *Pinta* aperçut un roseau et un bâton, puis un second petit bâton qui paraissait travaillé avec du fer, une touffe d'herbe terrestre et une petite planche. La *Niña* eut aussi sa trouvaille : c'était une branche d'arbre, chargée de petits fruits roux. Ces signes soutinrent l'espoir des marins durant tout le cours de la journée. La marche avait été excellente, et l'on marquait vingt-sept lieues.

Le soleil s'abaissa flamboyant dans la mer solitaire. Le

[1] « Los cuales todos á una voz estaban determinados de se volver y alzarse haciendo contra él protestaciones, y el eterno Dios le dió esfuerzo y valor contra todos. » — *Jueves, 14 de hebrero.*

cercle entier de l'horizon offrait à l'œil sa pure ligne d'azur. Nulle vapeur ne permettait l'illusion d'une terre prochaine. Tout à coup, comme par inspiration soudaine, Colomb fit reprendre la première route et ordonna au timonier de mettre franchement la barre à l'ouest.

Puis, quand les caravelles se furent rapprochées, et après qu'on eut, suivant la règle établie à son bord, chanté la prière à la Vierge, le *Salve Regina*, rassemblant les hommes de l'équipage, il leur adressa une touchante allocution, leur rappela les faveurs dont le Seigneur les avait comblés durant la traversée [1], leur donnant sans interruption des temps propices, les ayant amenés ainsi dans ces latitudes où jamais n'avait pénétré aucune voile, les ayant conduits avec une bonté si paternelle sur les espaces redoutés de la MER TÉNÉBREUSE. Il s'efforça d'élever leur cœur à la reconnaissance envers l'auteur de ces bienfaits : ensuite il leur confia qu'ils touchaient au terme de leurs inquiétudes et de leurs espérances. Enfin il leur annonça l'approche de la terre, bien que leurs yeux ne pussent rien découvrir ; et les assura que cette nuit même ils atteindraient le but de leur voyage. En conséquence il leur recommanda de veiller toute la nuit, et les engagea à passer ce temps en prière [2], parce que certainement avant le jour, ils apercevraient quelque île. Il ordonna aux pilotes de service de diminuer les voiles passé minuit, et promit, outre la prime annoncée par la Reine, un pourpoint de velours [3] à celui qui le premier signalerait la terre.

[1] « Egli parlo a tutti in generale, raccontando le gratie che Nostro-Signore haveva lor fatte. » — Fernando Colomb, cap. XXI.

[2] Herrera, *Histoire générale*, etc. Décade I, liv. I, chap. XII.

[3] Las Casas dit un pourpoint de *soie* « jubon de seda, » Fernando Colomb, un pourpoint de *velours* « un guibbon di veluto. » Nous adop-

Le commandant se retira dans sa chambre. Que se passa-t-il en ce moment dans le secret de sa retraite? Se sentant si près de la réalisation de ses espérances, quelle ne dut pas être la ferveur de sa prière! avec quelle tendre effusion ne remercia-t-il pas « sa haute Majesté » de sa protection constante!

Vers dix heures[1], Colomb monta sur la dunette. A peine y arriva-t-il qu'il aperçut au loin une lumière; mais à travers la masse obscure de l'atmosphère, il ne voulut pas affirmer que ce fût la terre. Il appela un officier de la maison du Roi, Pédro Guttierrez, garde meuble de la couronne, et lui demanda de regarder à son tour. Pédro Guttierrez reconnut que c'était bien une lumière. Le commandant appela le commissaire de marine Rodrigo Sanchez de Ségovie pour la lui montrer; mais, pendant le temps que celui-ci mit à monter sur le gaillard d'arrière, la lumière avait disparu. Après un certain intervalle, cette clarté parut une ou deux fois : c'était comme une flamme qui montait et qui baissait alternativement. A ce mouvement sans importance pour le reste des marins, Colomb reconnut, avec précision, le voisinage de la terre.

L'escadrille faisait bonne route.

A minuit, d'après les ordres du commandant, les navires ne gardèrent plus que peu de toile. Ils paraissaient aller assez lentement; cependant un courant les portait fortement à l'ouest. La *Pinta*, bonne marcheuse, se trouvait fort en avant des deux autres caravelles. Sur chaque bord, l'attente était unanime, et l'impatience extrême. Électrisés par la solennelle affirmation du commandant, tous les cœurs palpitaient d'espérance. Nul ne doutait :

tons de préférence l'expression de ce dernier, comme plus naturelle et plus vraisemblable.

[1] « Due hore avanti mezza notte. » — Fernando Colomb, cap. XXI.

aucune paupière ne se ferma. Chacun dévorait l'espace et plongeait dans l'incertitude des ombres son regard avide. Soudain un éclair brille et un coup de canon tonne au large. Les équipages bondissent d'allégresse ; c'était le signal de la Terre ! Un marin de la *Pinta*, nommé Juan Rodriguez Bermejo, l'avait aperçue. L'horloge de la *Santa-Maria* marquait alors deux heures du matin. Au bruit de la détonation, Christophe Colomb, se jetant à genoux et levant au ciel ses deux mains, tandis que des larmes de reconnaissance inondaient ses joues, entonna le *Te Deum laudamus*, et tous les équipages, transportés de joie, répondirent à la voix de leur chef.

Ce ne fut qu'après avoir satisfait au devoir religieux qu'on donna cours à l'allégresse dont étaient débordés les cœurs. Un mouvement indescriptible s'opéra sur-le-champ dans les trois navires. Un commandement de Colomb fit ferler toutes les voiles ; on ne laissa que le tréou, et l'on mit en panne pour attendre le jour. La prudence du chef, qui n'oubliait rien, songeait à mettre la flottille en état de défense ; car on ignorait ce que le retour du soleil ferait apparaître. On fourbissait les armes, on préparait la grande tenue ; les amis, les parents se félicitaient. Tout l'équipage de la *Santa-Maria* se présenta devant le commandant pour lui offrir ses respects, et rendre hommage à son génie.

CHAPITRE VIII.

L'île de San-Salvador. — Sainte-Marie de la Conceptiog. — L'archipel des Lucayes. L'île Fernandine, l'île Isabelle. — Recherche de l'or. — L'île de Cuba. — La mer de Notre-Dame. — Le port Saint. — Amour de Colomb pour la nature. — L'île imaginaire de Babèque. — Découverte d'Hispaniola. — Naufrage de la Santa-Maria. — Hospitalité du roi Guacanagari. — Premier établissement des Européens aux Antilles.

§ I.

Le Vendredi, 12 octobre 1492, aux naissantes lueurs du jour, on vit se dégager promptement des ombres et se dessiner, comme sortant des eaux, une terre efflorescente dont les bocages colorés des premiers feux du soleil exhalaient des parfums inconnus et séduisaient les yeux de leur riante perspective. En avançant, les caravelles reconnurent une île assez étendue, unie et sans apparence de montagnes. D'épaisses forêts bornaient l'horizon; au milieu de clairières reluisait l'eau pure d'un lac. Les ondulations du terrain recouvert d'une vigoureuse végétation encadraient une plage spacieuse vers laquelle on se dirigea.

Dès que les ancres eurent mordu, tout pénétré de recueillement, revêtu du costume de ses dignités, un manteau écarlate flottant sur ses épaules, et tenant déployée l'image de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur l'étendard royal de l'expédition, Colomb descendit dans la chaloupe, suivi de son état-major. Les capitaines de la *Pinta* et de la *Niña*, ayant à la main la bannière de l'entreprise, se pla-

cèrent chacun dans son canot avec un détachement parfaitement armé. En quelques coups impatients d'aviron, les trois embarcations accostèrent la grève.

Christophe Colomb, rayonnant d'enthousiasme, muet de félicité, s'élança sur le rivage avec l'élastique ardeur de la jeunesse. Le bonheur ravivait ses forces. A peine touchait-il cette terre nouvelle qu'il y planta significativement l'étendard de la Croix. Ne pouvant contenir sa reconnaissance, il se prosterna avec adoration devant l'Auteur suprême de la Découverte. Par trois fois inclinant son front, il baisa [1], en l'arrosant de douces larmes, ce sol inconnu où l'avait conduit la divine bonté. Tous ceux qui l'accompagnaient, gagnés par son émotion, s'agenouillant suivirent son exemple; ils élevèrent en l'air un crucifix [2]. Tendant en haut ses mains reconnaissantes, et remerciant du fond de son cœur le Père céleste, Colomb trouva dans l'effusion de son aimante gratitude une admirable prière dont l'histoire a recueilli les premiers accents : « Seigneur! Dieu éternel et tout-puissant qui par ton Verbe sacré as créé le firmament et la terre et la mer! que ton Nom soit béni et glorifié partout, qu'elle soit exaltée ta Majesté qui a daigné permettre que, par ton humble serviteur, ton Nom sacré soit connu et prêché dans cette autre partie du monde [3]!..... »

Sa reconnaissance, sa piété se soulagèrent en expressions sublimes. Puis, se redressant avec majesté et dé-

[1] « Inginocchiati baciorono la terra tre volte piangendo di allegrezza. » — Ramusio, *Delle navigationi e viaggi raccolte*, vol. III, fol. 1.

[2] Robertson, *Histoire de l'Amérique*, t. I, liv. II, p. 120.

[3] P. Claudio Clemente, *Tablas chronologicas de los descubrimientos*. Decad. prim. — Cette prière de Colomb fut répétée ensuite par ordre des souverains de Castille dans les découvertes postérieures. Fernand Cortez, Nuñez de Balboa, Pizarre, etc., durent l'employer officiellement.

ployant dans toute sa largeur l'étendard de la Croix, il offrit à Jésus-Christ les prémices de sa découverte. Afin de rendre gloire à Dieu qui la lui avait montrée, après l'avoir sauvé de tant de périls, il imposa à cette île le nom de SAINT-SAUVEUR [1].

Après quoi, il tira son épée; soudain tous les officiers firent ainsi à son exemple; alors il déclara prendre possession de cette terre, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour la couronne de Castille. Puis il requit le notaire royal, en présence du commissaire de la marine et des capitaines, d'en dresser acte dans la forme prescrite.

La Découverte étant accomplie, les conditions du traité avec les rois signé dans la plaine de Grenade se trouvaient validées par l'événement. En conséquence, les titres de Vice-Roi, de Grand-Amiral, de Gouverneur-Général des Iles et Terre-ferme qu'il découvrirait dans les Indes étaient définitivement acquis à Colomb. Immédiatement tous les assistants, pleins d'admiration et d'enthousiasme, le reconnurent pour Amiral de l'Océan et Vice-Roi des Indes. En cette qualité ils lui prêtèrent serment d'obéissance. Plusieurs d'entre eux lui exprimèrent leur regret de leur conduite; le prièrent d'oublier des menaces inspirées par la peur et promirent un dévouement égal à leur soumission.

L'Amiral ayant déclaré sa prise de possession, commanda aux charpentiers, munis de leur hache, de couper deux tiges d'arbres et d'en former une grande Croix. L'île inconnue qui venait d'être offerte au Sauveur et nommée de son nom San-Salvador [2], s'appelait « Guanahani » dans

[1] « La llamó á gloria de Dios que se le havia mostrado, librando lo de muchos peligros, SAN-SALVADOR. » — Fernando Colon, *Vida del Almirante*, cap. XXV.

[2] Les protestants anglais ne trouvant pas assez beau pour figurer sur

la langue des indigènes. Elle est au centre de la première ligne des îles Lucayes et occupe le milieu dans ce groupe allongé qui forme l'archipel de Bahama. Bien qu'on n'y aperçût aucune habitation, elle était assez peuplée; mais les naturels épouvantés à l'apparition des caravelles, qu'ils prenaient, les uns, pour des monstres sortis de la mer, les autres pour des êtres venus du ciel, s'étaient blottis tout tremblants aux plus épais fourrés des bois.

Pendant que le notaire royal, Rodrigo d'Escovedo, entouré des officiers de la couronne, du commissaire de la flotte, du *Veedor* ou contrôleur de l'armement et des deux capitaines, rédigeait sur son genou le procès-verbal de la prise de possession, les habitants de l'île qui jusque-là s'étaient tenus cachés derrière le feuillage, peu à peu se risquèrent hors de leur retraite. Rassurés par l'expression de sérénité, de grandeur et de bienveillance répandue sur les traits de Colomb, que sa haute stature, son riche costume, l'éclat de ses armes et la déférence de son entourage leur désignait comme le chef de ces êtres mystérieux, ils s'avancèrent à petits pas, les uns après les autres: puis osèrent s'approcher avec tremblement et se prosterner devant ces visiteurs étranges. Ils s'enhardirent successivement jusqu'à les toucher, pour s'assurer qu'ils ne faisaient pas un rêve: palpant leurs vêtements, leurs jambes: s'étonnant surtout de leur barbe. A l'exemple de l'Amiral les Espagnols accueillirent par une bonté souriante ces naïfs enfants des îles, et se prêtèrent complaisamment à leur examen.

Colomb remarqua du premier coup d'œil, qu'ils étaient tous jeunes et différaient des habitants de la côte d'Afrique

leurs cartes marines le nom de SAINT-SAUVEUR, lui ont substitué celui de *chat*; et dans leur atlas hydrographique l'île de Saint-Sauveur s'appelle noblement « l'île du *Chat* » *Cat-island!*

par la couleur de la peau, la forme de la tête, celle des jambes. Leur taille était assez élevée ; leur couleur rappelait les indigènes des Canaries. Ils avaient le front et le crâne très-larges, les yeux bien fendus, les cheveux épais, coupés au-dessous des tempes et longs par derrière ; le menton dépourvu de barbe, les jambes droites ; le torse bien proportionné. Ils marchaient dans une nudité complète ; mais se peignaient les membres de diverses couleurs : ceux-ci en rouge, ceux-là en blanc ; d'autres se barbouillaient tout le corps ; quelques-uns seulement la figure. Certains même, sans doute les élégants et les raffinés du pays, se contentaient de se peindre le nez. Leurs armes consistaient en des bâtons durcis au feu et armés au bout d'une dent de requin ou d'un caillou aigu.

Dès son arrivée dans le Nouveau Monde, comme s'ils eussent deviné son goût des parfums [1], les indigènes offrirent en hommage à Colomb un faisceau d'herbes sèches, odoriférantes.

L'Amiral reconnut à leur subite sympathie qu'on les rendrait aisément chrétiens, en usant de douceur plutôt que d'intimidation. Pour les bien disposer, il leur distribua quelques bonnets coloriés, des verroteries de Venise, des grelots et d'autres bagatelles qui semblaient à ces habitants des bois d'une valeur inestimable. Ils offraient respectueusement tout ce qu'ils possédaient aux Espagnols. Ceux-ci passèrent le reste de la journée à se délasser et se récréer sous ces frais bocages.

Aussitôt que les charpentiers eurent terminé leur travail, Colomb, encore tout ému de reconnaissance, le cœur embrasé d'amour évangélique, fit agrandir le trou qu'avait

[1] *Journal de Colomb*, lundi 15 octobre. — « Unas hojas secas que debe ser cosa muy apreciada entre ellos, porque ya me trujeron en San Salvador dellas en presente. »

creusé la hampe de l'étendard [1] planté sur cette plage conquise à Jésus-Christ. On y dressa la Croix qu'il soutint de ses propres mains, en chantant l'hymne *Vexilla regis prodeunt*. Puis quand le signe sacré fut solidement fixé dans le sol, il entonna le chant de la victoire, le vaillant « *Te Deum laudamus*. »

Colomb ne fit point dresser cette Croix, en ce lieu, simplement pour y laisser sa marque de premier occupant [2]: mais afin de consacrer par ce signe, le but de sa découverte, et d'indiquer déjà, sur cette frontière avancée du Nouveau Monde, qu'il en prenait possession au nom du Rédempteur des hommes, Notre-Seigneur Jésus-Christ [3]. Comme le jour touchait à son déclin, il dit la prière du soir devant l'image de la Croix; ensuite reprenant l'étendard de l'expédition, ce *Labarum* par lequel il avait vaincu l'horreur de la Mer ténébreuse, l'effroi de l'immensité, les caprices des flots et les mutineries des hommes, il retourna sur sa caravelle.

Le lendemain, au point du jour, les naturels entouraient les trois navires, dans des pirogues faites d'une seule pièce creusées en un tronc d'arbre, et d'un travail admirable si l'on songe à leur ignorance du fer. Ils ramaient avec une sorte de pelle à four courte et large nommée pagaie. Ils apportaient des pelotes de coton filé, des javelots, des perroquets apprivoisés, pour faire un commerce d'échange. Tout ce qui venait de ces merveilleux étran-

[1] « Collocata in luogo della bandiera. » — Ramusio, *Delle navigationi e viaggi raccolte*, vol. III, fol. 2.

[2] A l'exemple de Washington Irving, l'école protestante s'est bien gardée de dire un mot de cette érection de Croix.

[3] « Ma per lasciare un segno d'haver preso la possessione in nome di Nostro-Signore Jesu-Christo. — Ramusio, *Delle navigationi e viaggi raccolte*, vol. III, fol. 2.

gers leur semblait précieux; même des morceaux d'écuelles et de verre cassé. Ils donnaient jusqu'à trente livres de coton filé, pour une blanche de Castille (environ deux liards). Mais l'Amiral ne voulant pas qu'on abusât de leur naïveté commerciale, défendit ces échanges disproportionnés.

Le 14 octobre, au point du jour, l'Amiral fit armer la chaloupe de la *Santa-Maria* et les canots des caravelles pour aller reconnaître l'autre côté de l'île. Des peuplades, déjà informées de leur arrivée, accouraient vers eux les appelant, leur apportant de l'eau fraîche, des aliments et rendant grâce à Dieu de cette étonnante visite. Les insulaires s'interpellaient l'un l'autre et stimulaient à grands cris leurs parents qui étaient encore dans les cases. Ils leur disaient : « Venez voir les hommes descendus du ciel. Apportez-leur à boire et à manger, » et aussitôt hommes et femmes accouraient, apportant tous quelque chose. Ils bénissaient Dieu à leur manière, se jetant à terre et levant les mains au ciel. L'Amiral remarqua au milieu de hautes futaies, des jardins potagers facilement arrosés, des vergers délicieux et « des pierres propres à la construction des églises[1]. »

L'Amiral retint à bord sept indigènes qu'il voulait emmener en Castille pour les présenter aux rois, leur apprendre la langue espagnole, les faire chrétiens et les rendre ensuite à leur patrie. Puis il ouvrit ses voiles.

A peine éloigné des bocages de San-Salvador, Colomb se trouva dans le plus heureux embarras. A mesure qu'il avançait, surgissait des flots la riche verdure d'îles nombreuses, qu'on voyait poindre à toutes les lignes de son horizon. L'œil ne pouvait les compter. Les naturels qu'on

[1] *Journal de Colomb.* — Cette remarque faite le 14 octobre 1492, ne fut mentionnée que par occasion le 5 janvier 1493.

gardait à bord en nommèrent plus de cent; et il y en avait encore beaucoup d'autres. Leur apparence invitait également la curiosité.

Ne sachant par où commencer son exploration de cet Archipel, le contemplateur de la Nature se dirigea vers l'île qui lui parut la plus grande, à une distance d'environ sept lieues. L'Amiral la nomma Sainte-Marie de la Conception. En débarquant il en prit possession dans la forme solennelle, c'est-à-dire en y faisant élever une Croix. Cette île à surface plane paraissait très-fertile; par la physionomie, la nudité, la confiance, la douceur, les naturels rappelaient ceux de San-Salvador. Admirant aussi ces miraculeux étrangers, ils les laissaient librement parcourir leur terre, et leur donnaient avec respect tout ce qu'ils demandaient.

L'Amiral se dirigea ensuite sur une autre île, que, par ménagement pour les susceptibilités du Roi, il nomma la Fernandine, même avant d'y atterrir. Ses habitants, semblables à ceux des îles déjà visitées, paraissaient cependant, dit Colomb, « mieux apprivoisés, plus civilisés, même plus rusés[1]: » ils marchandaient au lieu de prendre tout uniment ce qu'on leur offrait en échange. Ils travaillaient le coton, fabriquaient des hamacs, des mantilles et des caleçons pour les femmes mariées. Leurs cases, construites en forme de tente, témoignaient d'une propreté minutieuse.

Pendant que, sous la protection d'un piquet armé, les hommes de corvée faisaient aiguade, Colomb promenait son ravissement au milieu des bois, et admirait avec gratitude cette magnificence. Il cherchait à reconnaître les espèces des plantes qui l'entouraient. Son admiration ne

[1] *Journal de Colomb.* — Mardi, 16 octobre 1492.

pouvait se suffire. La végétation étalait un luxe encombrant; c'était la variété au milieu de l'infinité. L'abondance et l'épaisseur des arbres faisaient que les tiges, les troncs, les pousses confondaient leurs branches et unissaient leurs feuillages dans une si étroite intimité, qu'un même arbre paraissait porter sur certaines branches les feuilles du roseau, et sur d'autres les feuilles du lentisque. Pressés les uns contre les autres, les divers végétaux entrelaçaient et enchevêtraient confusément leurs branchages, au point de produire cette illusion qu'ont depuis lors si souvent éprouvée dans ces contrées les botanistes. Durant les premiers jours, Colomb crut que dans ce pays de merveilles les arbres diversifiaient ainsi leurs produits.

Les indigènes lui ayant fait entendre qu'à quelque distance était une grande île appelée Saometo, dont le Roi portait des vêtements et beaucoup d'or sur sa personne, l'Amiral s'orienta aussitôt pour la découvrir.

Il reconnut une terre féconde, riante et pittoresquement accidentée d'éminences couronnées chacune par de hautes forêts. En traversant la fraîche profondeur de ces bois, les brises en emportaient des parfums étranges, qu'elles dissipaient dans leurs jeux sur les flots. Le contemplateur du Verbe aspirait avec délices ces senteurs inconnues de l'Europe, admirait la transparence des eaux, la douceur de l'air, l'éclat du ciel, et ne savait où aborder. « Mes yeux, dit-il, ne pouvaient se lasser de regarder une verdure si belle et si différente du feuillage de nos arbres... Les fleurs et les arbres de la plage nous envoyaient une odeur si agréable et si embaumée que c'était la chose la plus suave pour l'odorat [1]; » et comme

[1] *Journal de Colomb.* — Vendredi, 19 octobre.

sur tous les points du rivage de nouveaux agréments le sollicitaient, il ne savait auquel donner la préférence pour atterrir.

En débarquant, il reconnut la supériorité de cette île sur celles qu'il avait déjà vues. Elle était remplie de superbes futaies. De grands lacs y entretenaient une fraîcheur délicieuse. L'herbe s'y trouvait alors aussi haute qu'en Andalousie au mois d'avril. A tout moment, des vols bruyants de perroquets, en passant d'une forêt à une autre, obscurcissaient le soleil, tant leurs troupes étaient nombreuses. Les chants et les brillants plumages d'une foule d'oiseaux inconnus en Europe, la pureté de l'air embaumé, le frappaient de surprise. Les productions étranges de cette île, l'aspect si caractéristique de cette nature nouvelle le portèrent à lui donner le nom de la royale associée de sa foi, de ses espérances et de son zèle évangélique. L'île Saometo fut donc appelée l'Isabelle.

A l'approche des étrangers, ses habitants s'enfuirent précipitamment de leurs cases, emportant tous leurs ornements, et n'y laissant que leurs meubles. L'Amiral défendit sévèrement de toucher au moindre de ces objets. Peu à peu, les naturels, voyant qu'on ne les poursuivait pas, s'approchèrent pour faire des échanges. Quelques-uns portaient suspendues à leurs narines de très-petites plaques d'or, qu'ils troquaient volontiers contre des morceaux de verre, de tasses cassées et d'écuelles en terre cuite. L'Amiral passa deux jours dans cette île, attendant l'occasion d'un troc considérable en or, qu'on lui avait fait espérer. Il examinait curieusement le sol et l'opulence de sa végétation. Il dit lui-même : « La diversité des arbres et des fruits dont ils sont chargés, et les parfums dont l'air est embaumé, me remplissaient d'étonnement et

d'admiration, et sembleraient devoir retenir dans ce séjour l'homme qui l'a vu une fois[1]. »

Au milieu de son enchantement, Colomb se désolait de ne pas connaître les noms et les propriétés de ces végétaux si divers. Il ajoute : « J'étais on ne peut plus chagrin de ne pas les connaître, parce que je suis bien certain qu'ils ont tous beaucoup de valeur. » Tel était son déplaisir de cette ignorance, que trois fois il y revient sur son journal, en exprimant les mêmes regrets. « Je crois qu'il y a beaucoup de plantes et beaucoup d'arbres qui sont en Espagne d'un très-grand prix pour les teintures, les médicaments et les épiceries,... mais je ne les connais pas, ce qui me fait la plus grande peine du monde. »

Tout en se promenant au bord d'un lac, l'Amiral aperçut un affreux saurien, armé de griffes, à écailles hérissées, à la tête hideuse ; c'était un léguano (l'iguane d'aspect horrible, quoique inoffensif par ses habitudes). Le voir et l'attaquer fut la même chose pour Colomb ; car il importait d'aguerrir l'intrépidité espagnole contre les formes animales, les produits vivants de ce sol inconnu. L'iguane se précipita dans le lac ; mais, comme l'eau n'était pas très-profonde, il l'y poursuivit et l'y tua à coups de lance. Sa peau, que l'on conserva, avait sept pieds de longueur[2].

§ II.

Cependant, avec son immense désir de connaître les œuvres de Dieu et d'acquérir de l'or, Colomb était confondu par la multitude d'îles, de terres, la masse d'objets nouveaux s'offrant à sa réflexion autant qu'à son enthousiasme. Aussi dut-il se résigner à compter les nouvelles

[1] *Journal de Colomb.* — Dimanche, 21 octobre 1492.

[2] *Journal de Colomb.* — Dimanche, 21 octobre.

terres, sans rien approfondir. « Mon dessein n'est pas de visiter ces pays si en détail, écrivait-il à la Reine, parce que je n'y réussirais pas en cinquante ans : et que je veux au contraire voir et découvrir, le plus que je pourrai, des pays nouveaux[1]. »

Dans ce premier voyage, après avoir découvert ces régions inconnues, il avait moins pour but d'observer la nature que d'acquérir de l'or et d'en composer une masse considérable. Il cherchait l'or, afin d'intéresser l'Espagne à la continuation des découvertes, en montrant la preuve palpable de leur importance. Il cherchait l'or surtout, pour commencer le fond de l'immense trésor qu'il voulait amasser. La délivrance des Lieux Saints, le rachat du tombeau de Jésus-Christ étaient toujours devant ses yeux, comme l'objet de sa suprême ambition. Il voulait donc recueillir, pour les convertir en or, les épiceries, les choses précieuses que produit l'Orient, dont il pensait avoir abordé les frontières. Mais c'est l'or qu'il poursuivait principalement. Partout il s'enquérait diligemment du pays de l'or. La vue de l'or excitait en lui une brûlante convoitise et presque un amoureux désespoir. Jamais peut-être chrétien ne souhaita l'or d'un désir pareil. Ne le trouvant pas aussitôt qu'il l'avait espéré, il s'adressait à Dieu, le suppliait de lui montrer l'or, de lui faire trouver l'or, de lui en indiquer la route et les gisements. A San-Salvador, dès sa prise de possession, sa première question par signes aux indigènes concerne l'or. « Je les examinais attentivement, dit-il, je tâchais de savoir s'il y avait de l'or[2]. » Le lendemain même de sa découverte, son désir de l'or perce déjà. Trois fois il en parle sur son journal, au paragraphe du 13 octobre.

[1] *Journal de Colomb.* — Vendredi, 19 octobre 1492.

[2] *Journal de Colomb.* — Samedi, 13 octobre.

En abordant Sainte-Marie-de-la-Conception, il prend terre près d'une pointe, « pour savoir s'il y avait de l'or. » Il parle d'îles où nécessairement l'or se trouve. « On peut, continue-t-il, y trouver beaucoup de choses que j'ignore, parce que je ne veux pas m'arrêter, afin de visiter et de parcourir beaucoup d'îles, pour trouver de l'or. » Et il ajoute plus loin, avec une candeur enfantine, en parlant de cet or si ardemment désiré : « Je ne puis manquer, par l'aide de Notre-Seigneur, de le trouver là où il naît[1]. »

A la Fernandine, il se préoccupe d'une grande plaque d'or vue aux narines d'un indigène, et gronde ses marins de ne pas l'avoir achetée. Il poursuit sa route en annonçant qu'il s'arrêtera seulement désormais aux lieux où se trouvera de l'or en quantité. Il lui tarde d'atteindre l'île Saometo ; car les indigènes lui ont fait entendre que là est le gisement de l'or.

Arrivé à l'Isabelle, il remarque tout d'abord de petites plaques d'or aux narines des insulaires, et s'y arrête, espérant qu'on lui apportera de l'or en échange des bagatelles d'Europe. Mais ce n'est point là que gisent les veines aurifères ; et il se dirige tout droit vers une île nommée Cuba, « où il y a de l'or[2], des épiceries, de grands navires et des marchands. » D'après les descriptions qu'en font les Indiens, il présume, dit-il, que c'est l'île de Cipango, dont on conte des choses si merveilleuses. « Suivant les sphères que j'ai vues, ainsi que les peintures des mappemondes, elle est située dans ces environs. »

Le 24 octobre, à minuit, l'Amiral leva l'ancre pour se diriger sur Cuba, d'après l'indication des indigènes gardés à bord. On mit le cap à l'ouest-sud-ouest. Il ventait grand frais ; mais au point du jour, le vent tomba, et la pluie

[1] *Journal de Colomb.* — Lundi, 15 octobre 1492.

[2] *Journal de Colomb.* — Mercredi, 24 octobre 1492.

survint. Après midi, le vent recommença à souffler agréablement ; il poussait en poupe la *Santa-Maria*, qui mit dehors toutes ses toiles. On alla ainsi jusqu'au soir. Cette mer semée d'îles étant couverte de bas-fonds où pointent des rochers, l'Amiral resta à la cape durant toute la nuit, qui fut très-pluvieuse. Le lendemain, on reprit la route par une forte brise, et à trois heures de l'après-midi, on reconnut à cinq lieues de distance sept à huit îles, que l'Amiral nomma « les îles de Sable, » à cause du peu de profondeur de la mer dans leurs parages. On s'y ancra pour la nuit.

Le Vendredi, au lever du soleil, on mit le cap au sud-ouest, et l'on continua de naviguer par le travers des îles. Le lendemain, une ronde brise poussa les navires jusqu'au soir : et du milieu des ombres, la terre apparut. Mais les caravelles se tinrent prudemment à distance, à cause de l'obscurité. La pluie tombait à torrents.

§ III.

Le dimanche au point du jour, Colomb vit à l'avant des caravelles, se développer dans toute l'étendue du sud-ouest, une terre dont l'aspect de grandeur annonçait plutôt un continent qu'une île.

Les cimes roses des pics et les contours violets des croupes, se dégageant d'une vapeur diaphane aux premiers feux du soleil, lui rappelèrent, par leurs airs de fière hauteur, les montagnes de la Sicile[1]. Des parfums plus exquis, plus pénétrants, présageaient une plus vaste opulence dans les parures du sol. Le sceau de fécondité sereine qui marque cette terre privilégiée, en excitant sa

[1] *Journal de Colomb*. — Dimanche, 28 octobre.

sagacité, frappait son admiration. A mesure qu'il avançait et pouvait mieux voir se détacher chaque forme, il distinguait une puissance de végétation inconnue encore. Ce n'était plus cette verdure épaisse et touffue, ces plantes aqueuses et ces bocages un peu humides des Lucayes; ici la diversité des attitudes, les pittoresques contrastes et l'ingénieuse combinaison des agroupements surpassaient l'invention humaine.

C'étaient d'abord près du rivage : des cocotiers, des cactus énormes, l'agave karatas, des tribus de palmifères aux formes variées, des fougères arborescentes, l'oxalie à fleurs jaunes, le ketmie acide, oseille géante, élevant à deux mètres ses feuilles carminées, le câprier à grosses siliques, la sensitive hérissée, le mouriller alors en fleurs, le bresillot finement gercé, le mahogon, l'acajou, le calebassier à longues feuilles, le clavalier au tronc offensif, le guanabano, le lapullier à rameaux veloutés, le soyeux galega; et dans les étages supérieurs du terrain, l'orélie cathartique, le gazuma donnant des mûres roses, le goyavier nourrissant, le grenadier sauvage, les cassiers aux énormes gousses, le tronc noir et lustré de l'ébénier, le raisinier allongeant ses grappes sous les éventails du latanier épineux; les branches horizontales du faux cèdre contrastant avec les droites colonnes des palmiers; des stipes lisses et sveltes écartant les feuillages du calaba et s'abritant sous la tenture d'un fromager colossal. Une grande diversité de plantes aromatiques parfumaient l'air. Des lianes hardies s'élançaient d'un arbuste odorant à l'écorce d'un tronc desséché. La tige sarmenteuse du dolic et la bignone aux campanules roses entremêlaient leurs enlacements autour des arbres robustes, tandis que le quamoclite laiteux et la liane-pomme à fruits d'or, sans cesse becquetés des perroquets et des tourterelles, s'aven-

turaient aériennement à toutes les hauteurs. Par de là se révélaient d'autres formes, d'autres productions, d'autres effets que la distance et les fonds de verdure sombre empêchaient de saisir nettement.

Colomb alors dut vraiment regretter de ne rien savoir des noms et des propriétés de toutes ces plantes, de n'en pouvoir contempler que la forme; et de ne connaître aucun des secrets que la bonté divine déposa dans les vertus, l'utilité et les harmonies de ces enfantements du sol.

Cependant on vit une embouchure de fleuve déchargeant avec calme ses eaux limpides et offrant un havre commode. Au moment où les caravelles l'atteignirent, deux canots indigènes allaient sortir; en apercevant les chaloupes des navires qui sondaient la passe, les indigènes prirent la fuite précipitamment et s'allèrent cacher.

On trouva un mouillage excellent. Tout en veillant à l'ancrage, l'Amiral examinait ces bords et sentait redoubler son admiration. S'il venait d'éprouver à distance l'effet des perspectives, maintenant, de tout près, la richesse des détails dévoilait ses prodiges.

Là se découvraient des arbres à façon de pilastres, de cippes, de candélabres et de cierges distribués sous des feuillages à dôme, à parasol et à éventail, au milieu de tentures richement nuancées. Il distinguait parmi des végétaux des feuilles pointues, âpres, lisses, laineuses, arrondies, cylindriques, lancéolées, cordiformes; des spatules, des palmettes aiguës, des cœurs, des flèches, des raquettes, des rameaux à épaisse membrure près de feuillages satinés, ailés, à découpures aériennes tamisant les rayons du jour, des fleurs d'incarnat, d'azur, de topaze délicatement frangées ou serrées en touffes, alignées en faisceau, échelonnées en chute: vrilles, calices, nervures, aigrettes,

dentelures, ombelles de formes et d'aromes complétement inimaginés jusqu'alors.

Le pittoresque des agroupements, la hardiesse des poses, le piquant des contrastes, cette multitude d'objets, ces différences d'organisation, de propriétés, ces fleurs, ces fruits, ces parfums, ces associations fortuites, ces oppositions harmonieuses ainsi offertes tout d'un coup à l'observation auraient écrasé, sous l'immensité du premier aspect, tout homme moins préparé que ne l'était Colomb aux prodiges du Créateur. Car au milieu de cette étourdissante profusion, lui-même le contemplateur du Verbe, trop ému d'admiration pour tenter aucun détail, ne sachant plus comment s'exprimer, gardait le silence de l'accablement et se bornait à dire « qu'il ne vit jamais chose aussi magnifique [1]. »

De son bord il saisissait les deux rives du fleuve, ombragées dans toute leur longueur visible, d'arbres très-beaux, très-verts, très-différents des nôtres, chargés en même temps de fleurs et de fruits et sur lesquels voltigeaient des oiseaux brillants et de petits oiselets au doux ramage. Parmi tant d'espèces de végétaux inconnus, son génie d'observation distingua plusieurs sortes de palmiers différents de ceux qui croissaient en Espagne, aux Canaries et sur la côte d'Afrique.

Pressé de commencer sa recherche de l'or et sa collection des produits du sol, l'Amiral sauta dans la chaloupe, prit possession de cette terre dans la forme accoutumée, y planta une grande Croix, donna à l'île le nom de Juana, et au port celui de Saint-Sauveur « San-Salvador. » Ensuite apercevant deux maisons éloignées, il s'y présenta. Les habitants s'étaient enfuis à son approche. Il n'y trouva

[1] Las Casas, *Journal de Colomb*, 28 octobre.

qu'un chien lâchement timide et muet, gardien inutile de quelques ustensiles de pêche. Il réitéra sa défense de toucher à aucun objet, puis remonta le fleuve à une assez grande distance.

La profonde sérénité de l'azur, la limpidité transparente des eaux, la suavité de l'air, les émanations embaumées, les riches tentures des arbres, les réseaux aériens des lianes bercées par les brises, les insectes brillants, les papillons de feu, les colibris chatoyants, les aras aux plumes éclatantes, le chant des petits oiseaux invisibles sous la feuillée, le coloris des fleurs, la grâce des plantes nouvelles, la vivacité des tons du paysage, ces murmures, ces bruits vagues ou sonores, prolongés à travers l'épaisseur des forêts, la fertilité surmontant l'inculte, la vie, l'organisme sourdant de toutes parts, fourmillant au milieu d'un luxe inouï et se pressant avec une vigueur suffocante, plongeaient son âme dans un enchantement indicible. Il avoue candidement qu'il ne pourra s'arracher de ces lieux qu'avec effort et par l'espérance d'y revenir. Il comprend qu'il foule un sol privilégié de la nature, qu'il touche à la merveille des régions équinoxiales ; et alors que les deux tiers du Globe sont encore inconnus, il déclare que « cette île est la plus belle qu'aient jamais vu les yeux de l'homme [1]. »

Le temps et l'expérience ont sanctionné l'ardente admiration du contemplateur du Verbe. Aujourd'hui, après la complète exploration des espaces de l'Océan, Cuba reste sans rivale. Cette île est encore, suivant l'expression de Colomb, « la plus belle qu'aient jamais vu les yeux de l'homme. » Cuba, la perle des mers, justifie son titre de Reine que lui décernent les Antilles. La douceur et l'éga-

[1] *Journal de Colomb. — Domingo 28 de octubre.*

lité de sa température, son exemption des ouragans ordinaires et de la violence des courants sous-marins, la salubrité de ses côtes, la commodité de ses ports, la pureté de ses eaux, la fraîcheur de ses montagnes plongeant leurs cimes dans un limpide azur, l'opulence de ses produits et la variété de ses perspectives, l'élèvent au-dessus de tout rapprochement. Constant objet de l'admiration du penseur, du poëte, du peintre et du botaniste, elle excite l'opiniâtre convoitise d'une nation voisine, envahissante et inassouvie nonobstant sa possession d'une moitié du Nouveau Continent.

Au milieu de cet infini de choses inexpérimentées, Christophe Colomb s'efforçait de saisir les sublimes reliefs de la Pensée Créatrice; d'apprendre par quelles nouvelles merveilles la science de Dieu daignait se manifester à l'entendement, et de surprendre l'indice de quelque grande loi du globe. Car dès cette époque, il portait en germe tout ce qu'il déploya subséquemment d'observation philosophique et de tendance à la généralisation des faits.

La poésie, l'admiration, les grandes vues de ses inductions ne lui font jamais oublier le côté pratique, utile et commercial des choses. Après sa découverte de plusieurs palmifères, il examine les herbes aussi hautes à la fin d'octobre qu'on les voit en Andalousie au mois de mai, et reconnaît entre leur multitude, dans certaines plantes, les caractères du pourpier et du cresson sauvage. Ayant remarqué l'abondance des herbes qui poussaient presque au bord même de la plage, sur la marge des flots, il en conclut justement qu'en ce lieu la mer devait rester toujours calme. Effectivement, cette côte se trouvait préservée par toute la largeur de l'île, des violences du courant équatorial qui passe entre Cuba et le continent Américain. L'Amiral remarqua un endroit qu'il jugea propre à la for-

mation des nacres à perle. Il s'y trouvait plusieurs coquillages bivalves qui en sont une sorte d'indication. Les Indiens lui apprirent qu'il y avait dans cette île des perles et des mines d'or.

Empressé de découvrir cet or, le 29 octobre, l'Amiral leva l'ancre, et navigua au couchant pour aller à la capitale qu'indiquaient les Indiens. On reconnut bientôt l'embouchure d'un cours d'eau qu'il nomma « le Fleuve de la lune. » Vers le soir on en signala un autre, beaucoup plus large, qu'il nomma « le Fleuve des mers. »

Deux embarcations furent envoyées à terre pour prendre langue; mais toute la population avait pris l'alarme et la fuite en apercevant ces étrangers. Les maisons en forme de tentes militaires, posées çà et là sans régularité, offraient la plus extrême propreté extérieure, accompagnée d'une sorte d'élégance dans leur modeste ameublement. On y trouva des statuettes à figure de femmes et plusieurs masques finement ciselés. Il y avait encore là des chiens honteux et sans voix, inutilement fidèles au domicile. Quelques oiseaux familiers vivaient dans leur taciturne compagnie. De nombreux ustensiles de pêche indiquaient le genre d'industrie de cette peuplade. L'Amiral défendit encore de toucher à aucun objet.

La magnificence qu'admirait ici Colomb ne méritait pas moins son étude. Il remarquait l'indicible beauté des arbres et la saveur des fruits. Ses nuits passées dans la contemplation de cette nature, l'observation de la voûte céleste, étaient charmées par le vagabondage lumineux des lucioles, la douceur de l'air, les émanations odorantes du sol et de l'onde baignant des plantes balsamiques. Il écoutait avec une mélancolique jouissance les petits symphonistes des bocages, le gazouillement des oiselets, les cantilènes à roulades perlées du rossignol variées d'inimitables

trilles, recueillait tous les bruits de cette riche nature, discernant les moindres notes dans l'étendue de cette mélodie, et reconnaissant jusqu'au cri de l'humble grillon [1] qui rappelait aux matelots durant les heures du quart leurs jeux d'enfance au foyer de la patrie lointaine.

Son ravissement religieux et le poétique épanouissement de ses émotions n'arrêtaient ni ne retardaient ses investigations cosmographiques. En savourant la sérénité de ces nuits calmes et embaumées également exemptes de chaleur et de froid, il se demanda pourquoi dans un rayon si peu éloigné des îles Bahama, entre lesquelles la chaleur était très-forte, il rencontrait maintenant une température si modérée. Sa réflexion trouva la cause de cette différence. D'abord il attribua la chaleur des îles Bahama à leur niveau constamment plat et à l'absence de toute montagne, ainsi qu'à la constance des vents tièdes venant de l'est. Il jugeait que le calme de la mer devait favoriser dans ces parages la formation des coquilles à perles.

Le lendemain l'Amiral continuant sa route à l'ouest, reconnut un cap avancé dans les flots, si richement couvert d'arbres palmifères qu'il le nomma « le cap de palmiers. » Les Indiens embarqués sur la *Pinta* dirent au capitaine que, derrière ce cap, coulait un fleuve éloigné de Cuba seulement de quatre journées. Martin Alonzo Pinzon ne doutait pas que la côte qu'ils longeaient ne fût un continent et Cuba une grande capitale. Par suite de son étude du planisphère idéal de Toscanelli, que lui communiqua Colomb et qu'il garda trois jours, Martin Alonzo se croyait arrivé dans les pays qu'il y avait hypothétiquement désignés.

[1] *Journal de Colomb.* — Lundi 29 octobre 1492.

Colomb pensa que cette vaste terre, aux influences si caractérisées, était peut-être le continent asiatique, et qu'il se trouvait à cent lieues environ de Zayto et de Quinsay.

Le Vendredi, 2 novembre, l'Amiral résolut, pour fixer ses doutes, d'envoyer un message au souverain de cette région. Il choisit à cet effet Rodrigo de Jerez qui déjà était allé en Afrique, et le polyglotte Luiz de Torres, juif converti, autrefois attaché à la famille du gouverneur de Murcie en qualité de précepteur; auxquels il adjoignit deux Indiens comme interprètes éventuels. Ces messagers, pourvus de verroteries pour se procurer des vivres sur leur route, devaient aller vers le grand Kan, et lui apprendre l'arrivée dans ses États de l'Amiral chargé d'une lettre et de présents de la part des rois d'Espagne, désireux d'établir avec Son Altesse des relations amicales. Colomb leur donna des instructions très-détaillées sur les remarques à faire dans cette excursion. Pendant leur absence, l'Amiral commanda quelques réparations aux trois navires, mais en ayant la précaution de n'en coucher qu'un seul à la fois sur la côte, pour éviter toute surprise, et en tenir toujours deux prêts à combattre, bien que d'après l'apparence on n'eût guère à redouter les indigènes.

Les messagers revinrent au bout de six jours.

Au lieu du grand Kan et de sa capitale, ils n'avaient trouvé qu'un village de cinquante feux où ils avaient été reçus comme des êtres descendus du ciel. Les plus notables habitants les avaient portés sur leurs bras, à la maison principale, et fait asseoir sur des siéges; tandis qu'ils se mettaient respectueusement à terre pour les entourer, leur baiser les pieds et les mains.

En revenant, les messagers rencontrèrent sur leur route beaucoup de gens, tant hommes que femmes, qui portaient à la main des herbes sèches, renfermées dans une

autre feuille également sèche, roulée en forme de flageolet, et allumée par un bout, tandis que l'autre bout était dans leur bouche et qu'ils le suçaient en aspirant, et faisaient ainsi sortir de leurs lèvres un petit nuage de fumée. Ils désignaient cette sorte de flageolet ou de grand cigare du nom de tabago « tabac, » que nous avons donné à la plante même.

Ces envoyés avaient parcouru des terres parfaitement cultivées, parsemées de hameaux, vu quantité d'arbres, de fleurs, d'herbes balsamiques et d'oiseaux tout à fait inconnus en Espagne, à l'exception des rossignols, des perdrix et des oies qui y abondaient. D'ailleurs, ils n'avaient pas ouï parler du grand Kan; même les interprètes et les habitants n'avaient pu se comprendre à cet égard. Rien n'indiquait non plus chez eux l'existence de mines d'or.

Mais si l'on ne voyait point d'or dans cette fertile contrée, il s'y trouvait des âmes à sauver, des populations pacifiques à conserver, et Colomb augurait bien de leurs dispositions religieuses. Il exprimait aux rois ses espérances en ces termes : « Je tiens pour dit, Sérénissimes Princes, que dès l'instant où des missionnaires parleront leur langue, ils se feront tous chrétiens. J'espère en Notre-Seigneur que Vos Altesses se décideront promptement à y envoyer, afin de réunir à l'Église des peuples si nombreux; et qu'Elles les convertiront aussi certainement qu'Elles ont détruit ceux qui n'ont pas voulu confesser le Père, le Fils et le Saint-Esprit [1] (les Maures et Sarrasins d'Espagne). » Comme dans l'ardeur de sa foi Colomb n'avait nulle horreur de la mort, il ne craignait pas d'en présenter aux rois l'image, que les courtisans écartent d'eux si soigneusement. Il disait donc à Leurs Altesses :

[1] *Journal de Colomb.* — Mardi, 6 novembre 1492.

« Et quand Elles auront terminé leur carrière (puisque nous sommes tous mortels). Elles laisseront leurs royaumes dans la plus grande tranquillité, purs d'hérésie et de mauvais levain. Et Elles seront bien accueillies devant l'Éternel Créateur [1]. » Avec la même simplicité, le Messager de la Providence, laissant courir sa plume, priait Dieu pour Leurs Altesses, demandait « qu'il Lui plût de leur accorder une longue vie, un grand accroissement de royaumes et de principautés, et de continuer à leur donner « la volonté et les dispositions pour étendre la sainte religion chrétienne [2]. »

Puis il annonçait aux Rois qu'il avait mis son vaisseau à flot le jour même; qu'il allait à la recherche de l'or. « Je me dépêche afin de partir jeudi, AU NOM DE DIEU, et aller au sud-est à la recherche de l'or, des épiceries et des terres à découvrir [3]. »

L'Amiral sortit du « fleuve des mers » se dirigeant, d'après l'indication des Indiens, sur l'île nommée Babèque où ils disaient par signes que l'on ramassait de l'or sur la plage, la nuit, aux flambeaux. Pendant dix-huit lieues il longea la côte, sans vouloir s'en approcher. Le lendemain, mardi, il reconnut un cap qu'il appela le cap Cuba.

Le 14 novembre, il s'éloigna à l'est, courant à la découverte de cette Babèque, dont les Indiens ne cessaient de vanter les pierres d'or. Il se trouva porté dans un archipel

[1] « Y despues de sus dias (que todos somos mortales) dejarán sus reinos en muy tranquilo estado, y limpios de heregia y maldad, y serán bien rescebidos delante el Eterno Criador. » — *Martes, 6 de noviembre.*

[2] « Y voluntad y disposicion para acrecentar la santa religion cristiana. » — *Idem, ibidem.*

[3] « Y me despacho para partir el juevese en nombre de Dios e ir al Sueste á buscar del oro y especerias y descobrir la tierra. » — *Martes, 6 de noviembre.*

tout à fait nouveau. L'œil ne pouvait compter ses nombreuses îles. Elles étaient grandes, montueuses, ombragées d'arbres magnifiques. La pureté de l'atmosphère, l'éclat de la mer entrecoupée de ces masses de verdure qui semblaient sortir des flots, ravissaient les regards de Colomb. Il appela cette mer si richement jonchée d'îles, « la mer de Notre-Dame. » La beauté de ces parages le retenait ; il voulait, malgré son urgente soif d'or, parcourir toutes ces îles avec les chaloupes des caravelles, qu'il avait ancrées sur un fond de sable excellent, et fouiller ce groupe dont l'apparence semblait promettre au moins des épiceries et des pierres précieuses.

Le Vendredi 16 novembre, au moment où Colomb sortait de son canot pour prendre possession de la première de ces îles, dans la forme consacrée par sa pieuse habitude, on aperçut, couchés sur une élévation du terrain, deux très-grands madriers, l'un plus long que l'autre, et le plus petit posé sur le plus grand, en forme de Croix, si bien qu'un charpentier n'aurait pu trouver une proportion plus exacte. Tombant aussitôt à genoux, le messager de l'Apostolat remercia son Maître de cette nouvelle bonté. Il révéra cette Croix qui lui avait été providentiellement préparée dans cette île inconnue. Il lui semblait ainsi que Dieu ne l'abandonnait pas ; il était consolé au fond de son cœur en voyant ses désirs prévenus dans ces lieux déserts et sans nom. Après avoir « adoré cette Croix, » figurée par un mystérieux hasard, il donna ses ordres pour qu'on terminât, en le fortifiant, l'assemblage des pièces, et que l'érection du signe sacré eût lieu le surlendemain, dimanche, dans un site des plus apparents et dégarni d'arbres.

En attendant, il examinait les productions de la terre. Il fit chercher, par les gens de l'équipage, des avicules

perlières. On trouva, en effet, nombre de coquilles de nacres, mais dépourvues de perles. On prit plusieurs poissons étranges, entre autres un poisson dur, à groin de cochon, tout écaillé, n'ayant de mou que les yeux et la queue. L'Amiral le fit saler pour l'emporter et le montrer à la Reine, curieuse d'histoire naturelle. Le lendemain, il vit dans une autre île des coris ou cochons d'Inde, des langoustes monstrueuses, quantité d'oiseaux. La forte odeur de musc répandue en certains coins lui fit croire qu'il y avait là des animaux qui le produisent.

Le dimanche 18 novembre, l'Amiral, avec son état-major et la plus grande partie des équipages, partit en grande cérémonie sur les embarcations, pour aller arborer le signe de la Rédemption. Cette Croix, très-haute et très-belle, fut élevée sur un point culminant, et dont les arbres ne dérobaient pas la vue. Les prières d'usage accompagnèrent l'exaltation de la Croix, et la journée entière du dimanche fut consacrée à l'honorer par le repos et la prière.

Le lundi, avant le lever du soleil, les trois navires étaient au large. Mais, contrariés par la houle et les vents, ils firent faible route. L'Amiral se détourna de l'Isabelle, dont il n'était plus qu'à la distance de douze lieues, craignant qu'à sa vue les Indiens de San-Salvador ne cherchassent à s'échapper; car leur île natale n'était pas éloignée de celle-ci de plus de huit lieues. Ils paraissaient d'ailleurs fort satisfaits de leur nouveau genre de vie, commençaient à entendre quelque peu l'espagnol, faisaient le signe de la Croix, s'agenouillaient devant le crucifix[1], récitaient leurs prières en levant les bras au ciel, disaient le *Salve* et l'*Ave Maria* avec une sorte de recueillement, bien persuadés

[1] Y muy presso á cualquiera oracion que nos les digamos que digan y hacen el segnal de la Cruz. » — *Lunes, 12 de noviembre.*

qu'ils accompagnaient des hommes venus du ciel pour chercher de l'or, et qui les ramèneraient dans leur pays. après en avoir trouvé.

Le 20 et le 21 novembre, on continua de naviguer pour aller vers l'île Babèque, dont les trésors faisaient fermenter toutes les imaginations.

Cependant, au milieu des fatigues de cette perquisition. les sujets de mécontentement et d'inquiétude ne manquaient pas à l'Amiral. Sur la *Pinta* et la *Niña*, ses ordres n'étaient jamais obéis ponctuellement. Les deux capitaines se permettaient des observations encore plus inconvenantes par leur ton que par leurs termes. Les trois frères Pinzon, l'aîné surtout, ne pouvaient supporter l'idée qu'un étranger, qui sans leur aide n'aurait pu tenter l'entreprise, tout à coup devenu grand amiral et vice-roi. recueillît, en vertu de ses traités avec la Castille, une part considérable des richesses de ces contrées. L'ambition de Martin Alonzo était excitée par l'envie. Un Indien mis à bord de la *Pinta* comme interprète, ayant vanté au capitaine les magnificences de Babèque. dont il prétendait savoir la route. Martin Alonzo se sépara des deux autres navires, dans la nuit du 21 au 22 novembre. Pourtant le ciel était clair et beau; le vent doux et frais. L'Amiral, voyant la *Pinta* s'éloigner, fit allumer un fanal, qu'on laissa brûler jusqu'au jour; mais le señor Martin Alonzo n'en tint pas compte, et continua de porter à l'est, où il disparut dans les ombres de l'horizon. Cette désertion affligea l'Amiral.

La *Niña*, commandée par Yañez Vincente Pinzon, resta fidèlement à son poste. Yañez Vincente avait le goût de la mer, de l'hydrographie; il possédait mieux que ses frères la théorie du vaisseau et la notion du devoir. Mieux aussi sa propre capacité lui permettait d'apprécier le génie de Colomb.

Le 23 novembre et le jour suivant, l'Amiral, continuant de naviguer, se rapprocha, par « la mer de Notre-Dame, » des côtes de Cuba. Il reconnut plusieurs caps, découvrit des ports précieux pour la sécurité ; et, dans une de ses excursions sur les rivages, trouva des pierres contenant des parcelles d'or ; il les prit pour les montrer à la Reine. Il trouva aussi des sapins prodigieusement hauts et droits, propres à la construction navale. Là furent choisis un mât et une antenne pour la *Niña*.

Le 25, il découvrit un port tel qu'il n'en avait pas encore rencontré. Cent vaisseaux y auraient tenu sans ancres ni amarres. Des montagnes chargées d'arbres à fruits et d'arbres propres à la marine le protégeaient contre tous les vents. Colomb déclarait avec l'effusion de la gratitude que jusqu'à ce jour « il avait plu à Notre-Seigneur de lui montrer toujours une chose meilleure que la précédente, et qu'il était allé de bien en mieux dans toutes ses découvertes[1]. »

Le 26, l'Amiral découvrit de nouveaux paysages et de nouveaux ports, dont s'émerveillaient ses officiers.

Le 27, malgré la parfaite sérénité du ciel et la proximité de cinq ou six ports admirables, il eut le courage de ne pas toucher terre, pour ne pas retarder l'accomplissement de son but principal. Car il avouait, dit Las Casas, qu'il « s'arrêtait toujours plus qu'il ne le voulait, entraîné par le désir de contempler et la jouissance d'admirer la beauté et la fraîcheur de ces pays, de quelque côté qu'il y pénétrât. » Pour se mettre en garde contre lui-même, il resta à louvoyer toute la nuit.

Le lendemain, en longeant la côte au sud-est, les navires entrèrent dans une baie entourée de terres parfai-

[1] Las Casas, *Journal de Colomb*, 25 novembre.

tement labourées, formant une vaste plaine, entrecoupée de mamelons verdoyants, et invisiblement parsemée de hameaux que des colonnes de fumée décelaient au milieu des bouquets d'arbres. Des collines et de hautes montagnes en bornaient le fond. L'Amiral avec son canot sonda le port où se déchargeait, par le côté sud, un fleuve profond, assez large pour le passage d'un grand navire. Cette embouchure, cachée par les mouvements du terrain, formait une surprise; on ne l'apercevait qu'en y touchant.

§ IV.

Dans cette partie de Cuba si rapprochée des montagnes, et sous la pleine influence du midi, la Création semble avoir réuni ses derniers prodiges. Là se découvrent des effets d'ensemble et des perfections de détail que la parole ne rend pas. Chaque pli du terrain varie les décors d'une nature fastueuse, jusqu'à effrayer l'imagination. On dirait qu'une force souterraine fait éjaculer à la surface l'étonnante fécondité dont le Créateur doua les germes confiés à l'humus. L'abondance de la séve circule sous toutes les formes, s'étale en masses de verdure au-dessus du sol qu'elle envahit et dérobe aux regards. L'œil ne peut plus distinguer la terre, tant les produits végétaux la tapissent, l'ornent et l'encombrent. Çà et là des arbres géants, perçant d'épaisses profondeurs de verdure, se dressent, véritables obélisques, du milieu d'impénétrables halliers, et dominent superbement de leur front ces foules végétales fourmillant sous leur ombre, toujours vertes et prospères.

Des arbres moins hardis se disputent plus obstinément l'espace, se pressent, se combattent et se suffoquent par leur multitude. Des faisceaux assujettis par des lianes, des

bouquets d'arbres contrastants, des arbrisseaux pittoresques s'isolent ou s'agroupent sous l'influence de certaines luttes. Des stipes, ornés au sommet de magnifiques panaches ou de frais éventails, penchent languissamment leurs têtes l'un vers l'autre, forment de gracieuses arcades, et simulent des caresses au milieu d'harmonieuses confidences. A leurs pieds des plantes parasites, des lianes sinueuses multiplient leurs enlacements, rampent au loin, cachent le sol sous leur trame fleurie, et descendent les pentes en avalanche de verdure. Des lianes sarmenteuses, qui se plaisent au bord des torrents, s'accrochent par leurs vrilles aux redans des rochers, puis se jettent avec leurs parfums et leurs beautés au fond des précipices. La grâce s'allie au terrible ; l'abîme est caché sous les fleurs. Sans doute Colomb vit en ce lieu s'ajouter aux plantes avec lesquelles il était familiarisé des espèces encore inconnues, car sa contemplation atteignit soudainement l'apogée de l'admiration humaine.

Là sous les larges rubans du palmier vinifère, croît l'oranger sauvage à pommes d'or. Le quiébra, qui résiste au fer, le bananier déroulant ses pans d'épaisse étoffe, la bellonie aux rameaux cylindriques, le sébestier chargé de fleurs, l'érithal aux baies purpurines transpirant l'odeur du jasmin, le juguey aux racines élastiques, l'euphorbe à bractées écarlates, le chinchona, le copal précieux en médecine, la conyse odorante, poussent à l'aventure parmi les caïmitiers aux pommes violettes. Le palmiste, le myrte aromatique simulant par ses feuilles le citronnier, le poivrier à bouclier, la prêle arborescente répandant son parfum de vanille, vivent fortuitement associés à des arbres sans nom, que domine absolu le gigantesque ceiba, véritable monarque de ces solitudes. Là une foule de végétaux secondaires ont aussi leurs agréments et leur utilité.

A travers les inextricables rubans de lianes qui passent d'un arbre à l'autre, et vont des troncs gisant sous l'herbe escalader les cimes les plus hardies, l'anguine voyageuse, la paulinie ailée, charment les yeux, tandis que l'humble scopaire abrite dans ses touffes les amours des colombes, et que la modeste ansérine ambroisiale recèle des parfums qu'elle exhale en mourant sous le pied qui l'écrase sans l' voir remarquée.

Pour toute âme intelligente, cette fortunée région, à l'heure même où nous traçons ces lignes, possède encore d'irrésistibles attraits. Dans ses fleuves diaphanes, l'onde produit des reflets merveilleux, et la mer qui l'entoure a des séductions sans pareilles. La sérénité des cieux, l'éclat de l'azur, la vivacité du jour, les tons chauds du paysage, les doux aromes de l'air, font passer dans les sens une vague excitation que suit une mollesse pleine d'enchantements. Tel est l'effet de l'influence matérielle. Mais si la pensée ose relever dans cet ensemble les traces de la science divine, distinguer les harmonies et les étonnantes combinaisons de cette prodigalité, qui, sans la beauté des fleurs, les chants et les parures des oiseaux, les senteurs balsamiques, serait profuse à épouvanter l'imagination, tant les forces de la nature s'y déploient d'une façon colossale et cyclopéenne, aussitôt la grandeur des émotions correspond à la magnificence des aspects.

Aujourd'hui, familiarisés par trois cents ans d'expérience avec ces productions alors inconnues, nous ne comprenons plus la vivacité d'impressions que devaient exciter tant de types, de variétés et d'essences diverses présentés soudainement à la réflexion. Le poétique et le mystérieux de l'inconnu s'ajoutaient alors au charme de la forme révélée, au piquant et au coloris des choses découvertes. Christophe Colomb considérait dans un saint respect, mêlé

de reconnaissance, cette manifestation toute nouvelle pour l'humanité. Sa contemplation des œuvres du Créateur égalait les chastes ravissements du premier amour; et dans les émotions de cette virginale tendresse, il résumait les impressions de la postérité, par lui déjà saisie de cet opulent héritage, dont le monde ignorait encore l'ouverture. Aucun homme n'éprouva jamais ces jouissances pures de l'esprit, ces électricités intellectuelles qui firent tressaillir le premier contemplateur de l'œuvre de Dieu dévoilée. La sublimité de ces aspects agrandissait la coopération dont l'avait honoré la Providence, rehaussait le caractère de sa mission et l'élevait au-dessus de lui-même.

A l'heure de midi, Christophe Colomb parcourant en canot les bords de ce mouillage, découvrit ce fleuve ravissant d'harmonies, caché comme un secret de beauté, au côté sud du port. Stupéfait de cette inénarrable splendeur, presque épouvanté d'une telle magnificence, haletant d'admiration, il se désolait de n'en pouvoir exprimer la millième partie. Il écrivait aux rois qu'un instant il crut n'avoir jamais la force de s'arracher d'un lieu si enchanteur; et ajoutait, comme pour se justifier :

« L'aménité de ce fleuve, la limpidité de l'eau qui découvre jusqu'au sable du fond, la multitude des palmiers de diverses formes, les plus élevés et les plus gracieux que j'aie jamais aperçus, et une infinité d'autres arbres hauts et verdoyants, le chant des oiseaux, la fraîcheur des campagnes donnent à cette contrée, Princes Sérénissimes, une magnificence si merveilleuse, qu'elle surpasse en charme et en beauté toutes les autres, autant que le jour l'emporte sur la nuit; ce qui me fait dire souvent à mon entourage que quels que soient mes efforts pour adresser un rapport complet à Vos Altesses, ni ma langue ne pourra dire toute la vérité, ni ma plume l'écrire. Il est certain que je de-

meure confondu à l'aspect d'une beauté tellement supérieure que je ne sais comment l'exprimer. Car je vous ai écrit relativement aux autres régions, au sujet de leurs arbres, de leurs fruits, de leurs herbes, de leurs ports et de toutes leurs qualités, autant que je le pouvais et non que je le devais. Mais quant à cette terre, tous affirment qu'il est impossible qu'il y ait au monde une autre région plus belle. Maintenant je me tais, désirant que d'autres la voient qui aimeront à la décrire. D'ailleurs je sens combien peu le mérite d'une telle contrée pourrait être exposé par moi, et combien elle obtiendrait un meilleur sort sous les lèvres ou le style d'un autre [1]. »

Au premier rang des faveurs que Dieu lui avait faites, Colomb mettait le bonheur d'avoir contemplé tant de choses toujours plus admirables l'une que l'autre. Il remerciait aussi Celui qui l'avait choisi pour cette opération, de lui avoir conservé la santé; « car, disait-il, grâces à Notre-Seigneur, pas un seul des gens de mon équipage n'a éprouvé jusqu'à ce jour le moindre mal de tête; pas un seul n'a gardé la chambre pour cause de malaise, si ce n'est un vieux matelot qui avait souffert toute sa vie de la gravelle et qui s'est trouvé guéri [2] après le second jour de notre arrivée dans ce pays. Ce que je dis de l'état sanitaire comprend l'équipage des trois navires [3]. »

[1] « ... *Pero de esta todos afirman ser imposible que haia otra region mas bella. Aora callo deseando que la vean otros que quieran escrivir de ella; pues conosco quan poco puede ser considerado por mi el merito del lugar, y puede ser afortunado en la lengua ó pluma de otro.* » — Fernando Colomb, *Vida del Amirante*, cap. XXIX.

[2] L'homme guéri de la gravelle nous rappelle qu'un certain commandeur de Poincy, guéri de la goutte par son séjour à la Martinique, avait inspiré à Scarron le désir d'essayer des climats coloniaux. — Le duc de Noailles, *Histoire de madame de Maintenon*, t. I, ch. V, p. 162.

[3] « Porque loado Nuestro Señor, hasta hoy de toda mi gente no ha

Avant de pouvoir connaître chacune des productions spéciales, propres à ce sol merveilleux, il conçoit l'importance de sa possession et l'exprime en ces courtes paroles : « Quels seront les bénéfices qu'on pourra retirer de cette contrée, c'est ce que je n'écris pas. Il est certain, Seigneurs Princes, que là où sont de pareilles terres, il doit y avoir une foule de choses profitables..... et c'est plus tard qu'on saura les avantages qu'elles peuvent procurer [1]. »

Ayant intuitivement une claire notion des ressources infinies de cette contrée, de sa prééminence sur toutes les autres, quand il a contemplé ses harmonies, admiré sa splendeur, vanté autant en poëte qu'en naturaliste, et non moins en naturaliste qu'en marin la richesse de sa végétation, la beauté de ses eaux, de ses ports, Colomb affirme que par tout ce qu'il a découvert, il vient d'ouvrir de nouvelles voies aux relations humaines : que la Chrétienté [2] surtout aura de grands rapports à établir avec ces lointaines régions. Alors s'abandonnant à l'épanchement de son intuition, illuminée d'en Haut, il ose donner un conseil et une sorte de précepte aux souverains ses maîtres. Avec une liberté toute chrétienne, il leur déclare qu'ils ne doivent permettre l'accès d'un séjour si fortuné à aucun étranger, à moins que sa pureté de foi ne soit hors de doute ; parce que cette Découverte ayant été faite au Nom de Jésus-Christ, pour la gloire du Rédempteur et la dilatation de l'Église, il n'est pas juste que l'hérésie et l'in-

habido persona que le haya mal la cabeza ni estado en la cama por dolencia, salvo un viejo de dolor de piedra..... Esto que digo es en todos tres navios... » — *Martes, 27 de noviembre.*

[1] *Journal de Colomb.* — Mardi, 27 novembre 1492.

[2] « Digo que terná la cristiandad negociacion en ellas, cuanto mas la España á quien debe estar sujeto todo. » — *Ibidem.*

crédulité jouissent de cette conquête de la foi catholique. Résumant sa pensée, il adresse aux Rois ces paroles : « Et je dis que Vos Altesses ne doivent permettre à aucun étranger de mettre le pied dans ce pays et d'y commercer, s'il n'est chrétien catholique ; à aucun Espagnol d'y aborder, s'il n'est pas véritablement chrétien ; puisque le projet et l'exécution de cette entreprise n'ont eu d'autre but que l'accroissement et la gloire de la religion chrétienne[1]. »

Malgré le laisser aller de la spontanéité, ces paroles inspirées à la vue des magnificences nouvelles, et écrites quarante-six jours après le premier débarquement à l'île de San-Salvador, pendant et même avant l'entier accomplissement de la Découverte, méritent d'être remarquées. Ces paroles comme leur date ont une importance décisive pour bien fixer le caractère réel de l'entreprise de Colomb. Il n'est plus permis de mettre en doute les véritables motifs qui guidaient le messager de la Croix, et de se méprendre sur le but qu'il se proposait. La gloire de Jésus-Christ, l'accroissement de son Église, conséquemment le salut des âmes et la civilisation des peuples, tel était le premier objet des efforts de Christophe Colomb.

Nonobstant la hâte de l'Amiral, les merveilles de cette nature le captivaient sous leur enchantement. « Il lui semblait qu'il se trouvait au milieu d'illusions et de prestiges. » Ce lieu dont la magnificence étonnant l'esprit, imposait le respect et inspirait de saintes pensées, reçut à cause de cela le nom de Port-Saint « Puerto-Santo. » Trois jours durant, il demeura cloué d'admiration au PORT-SAINT, s'extasiant, sans pouvoir rassasier ses yeux.

[1] « Y digo que Vuestras Altezas no deben consentir que aquí trate ni faga pie ninguno extrangero, salvo católicos cristianos, pues esto fué el fin y el comienzo del proposito que fuese por acrecentamiento y gloria de la religion cristiana, etc... » — *Martes, 27 de noviembre.*

Ici son impatiente soif d'or sembla s'étancher dans la sereine suavité de l'atmosphère et les fraîches décorations des forêts dont les parfums délectaient l'odorat. Le contemplateur de la Création parut dominer un instant l'apôtre de la Croix, cet incomparable chercheur d'or, pressé d'ouvrir les placers des terres inconnues, afin d'en extraire le prix d'un rachat ineffable. Il s'oublie dans l'admiration des œuvres du Verbe et ne peut s'arracher aux séductions de tous ces aspects. Bien qu'en indiquant succinctement dans son journal les beautés de cette nature, il taise avec modestie son attendrissement religieux, on devine aisément quelles émotions extatiques enlevaient son cœur. Avec quel bonheur le fils adoptif de la Famille Franciscaine ne disait-il pas son office suivant la règle de l'Ordre Séraphique sous les voûtes de ces forêts éternelles, temple primitif de la nature, entouré des prodiges du Créateur, mêlant sa voix aux graves psalmodies des vents qui parcourent ces solitudes ?

Toutefois un esprit aussi pratique et positif que celui de Colomb ne pouvait consumer, sans immédiate utilité pour son entreprise, le temps accordé à la satisfaction de son âme. Profitant de ce séjour que paraissaient justifier quelques contrariétés atmosphériques, il donnait des soins hygiéniques aux équipages, et envoyait de différents côtés, sous le commandement d'un officier accompagné d'interprètes indiens, des piquets armés reconnaître le pays, se mettre en rapport avec les habitants. Mais ceux-ci prenaient obstinément la fuite. Toutes les battues furent vaines. Seulement les Espagnols réussirent dans un village à s'emparer de quelques femmes avec trois enfants, et à surprendre une embarcation d'indigènes dont ils emmenèrent les rameurs.

Le Vendredi, 30 novembre, Christophe Colomb voulut

avant de quitter le Port-Saint[1] consacrer par le signe de la Rédemption, ce lieu où resplendissait si particulièrement la magnificence du Verbe. Il commanda aux charpentiers des navires de préparer une très-grande Croix. Le 1er décembre cette grande Croix fut portée en grand appareil par les hommes des deux équipages sur la principale hauteur qui dominait l'entrée du port. Elle y fut érigée avec toute la solennité possible et solidement « fixée dans la roche vive. »

Le lendemain le vent étant contraire, Colomb put sanctifier le dimanche près du signe sacré, et prolonger encore pendant tout un jour les chastes voluptés de sa contemplation.

Le lundi l'Amiral fit en chaloupe une reconnaissance de la côte au sud-est, et découvrit un chantier de construction navale indigène en tout point très-bien ordonné. Il s'y trouvait des canots, chacun d'une seule pièce, pouvant contenir plus de cent personnes. Le lendemain, 4 décembre, on leva l'ancre et l'on continua de porter vers l'ouest.

En s'éloignant de Cuba l'Amiral, pour laisser à cette

[1] Le Port-Saint, depuis lors dévasté par le fer et la flamme, s'appelle aujourd'hui *Baracoa.* Son site, toujours admirable, a été l'occasion d'une ville qui porte son nom, mais dont la destination n'est pas moins changée que la perspective. Ce chef-lieu de district sert aujourd'hui de foyer occulte aux traîtres, aux conspirateurs, aux négriers, aux aventuriers de tout acabit à la solde des libérâtres de l'Union. C'est dans ce port, jadis sanctifié, que s'abattent les plus hardis vautours américains, matérialistes au grossier niveau, brutaux despotes, à leur tour esclaves de la multitude. C'est de là qu'ils répandent avec les dollars et la calomnie contre la couronne d'Espagne, les revolvers par lesquels ils espèrent surprendre à l'improviste Cuba, la reine des Antilles. Les pires des hommes convoitent la plus magnifique possession des mers. Que la France y veille !

terre un nom significatif, appela son extrémité orientale Alpha et Oméga, « le commencement et la fin, » parce que là commençaient les Indes du couchant; là finissait l'Orient de l'Asie. C'était le point réciproque du départ et de l'arrivée de l'ancien monde au nouveau.

§ V.

A travers son véhément amour de la création, on chercherait en vain dans Christophe Colomb un penseur élégiaque, un contemplateur stérilement enthousiaste de la nature. Son admiration du paysage, sa difficultueuse étude de la flore et de la faune de ces régions nouvelles, ses remarques du sol qu'il espérait recéler de l'or et des pierreries n'absorbaient pas uniquement sa puissance de méditation. Avec une égale ardeur il s'efforçait de comprendre le caractère de ces peuplades qui se dérobaient soigneusement à son approche. Ne pouvant les voir et les observer, il les approfondissait par l'intuition: disons le mot : il les devinait.

En effet, ses rapports avec les individus et les habitations de ces pays furent, dès le premier contact, ce qu'auraient pu les rendre la plus longue observation et l'expérience de la pratique. Il ne commit jamais d'erreur ou de méprise à l'égard de ces peuples. Il sut s'en faire comprendre, s'en faire aimer, les dominer par l'affabilité, prendre sur leur esprit un grand ascendant personnel. Sa sollicitude de leur salut étant son premier mobile, il saisissait toute occasion de leur inspirer une haute idée des Européens, afin qu'ils désirassent leur ressembler, adopter leurs coutumes. Il voulait, par une magnanimité constante, leur montrer la sublimité de l'Évangile qu'il venait leur annoncer. Sans l'âpre cupidité de ses équipages,

assurément les Indiens n'auraient éprouvé que gratitude et respect pour « les hommes célestes, » ainsi qu'ils les nommaient.

Jamais Colomb ne négligeait aucune circonstance, aucun détail et aucun homme, si petit qu'il pût sembler. Entre l'île de la Conception et l'île Fernandine, rencontrant un indigène, seul sur un canot, il le fit amener à son bord pour le bien traiter; il se trouva précisément que c'était un courrier expédié dans une partie des Lucayes pour y publier l'arrivée des « hommes divins. » Afin de donner créance à cette nouvelle étonnante, il portait avec lui deux pièces de monnaie et des perles de verre. Colomb, de ce fait, conclut que sous peu sa présence serait connue au loin; il importait, avec cette nouvelle, de répandre la bonne renommée des hommes venus du ciel. La prudence, la politique, si bien d'accord avec son inclination naturelle, lui conseillaient la munificence et la douceur envers ces peuples enfants. D'avance Colomb les aimait réellement, en Jésus-Christ: il les aimait le premier, comme le père aime l'enfant qui ne le connaît pas encore: et eux, avec leur simple instinct, lui rendaient confusément quelque chose de son affection. Ils épuisèrent en sa faveur le peu de constance que possédait leur mobilité de caractère. En aucun temps et en aucun lieu les Indiens ne témoignèrent à un Européen la confiance et l'attachement dont ils firent preuve envers lui. Christophe Colomb avait le don de s'en faire aimer et obéir sans contrainte.

L'Amiral remarquant l'absence de toute habitation sur le rivage de la mer et sur le bord des fleuves, malgré le charme des sites et la commodité du séjour, trouvant toutes les cases disposées de telle façon que leurs habitants pussent voir avant d'être vus, en induisit avec sagacité qu'une cause générale les obligeant à la vigilance,

un péril commun les tenait en alerte. Il comprit qu'une race étrangère plus hardie, mieux armée, arrivait en canots sur ces parages pour piller les riverains. Il sut, après avoir d'abord refusé d'y croire, que dans la paix et dans l'abondance de cette riante nature, d'atroces forbans parcouraient la lisière des bocages, non pour dévaliser les cases, mais pour ravir les habitants eux-mêmes; les enlever, les parquer comme des troupeaux, les engraisser et se repaître de leur chair. Cela n'était que trop vrai. Les Caraïbes anthropophages, étrangers à ces îles, distincts des indigènes par le crâne, les traits, la couleur, l'idiome, les peintures tatouées du corps, les armes et le courage aveugle, ayant fait irruption du dehors, désolaient les pacifiques insulaires. Colomb entrevit le plus heureux changement dans la condition de ces peuples, désormais délivrés de leurs oppresseurs, grâce à la protection de la Castille, jouissant des consolations de la foi et mis en possession du salut éternel.

Il bénissait Dieu de l'avoir envoyé pour cette œuvre de miséricorde, et déjà pénétré de son apostolat agissait en précurseur de la Bonne Nouvelle. Avant de pouvoir parler intelligiblement aux indigènes du Rédempteur qu'il brûlait de leur faire adorer, Colomb aimait à proclamer aux quatre vents du ciel, dans la langue de l'Église Catholique, la puissance du Verbe, à faire retentir sur ces rivages le nom du Sauveur bien-aimé. Partout où ses chaloupes accostaient, il plantait des Croix, afin que les Indiens sussent d'avance que ce signe vénérable était celui « des hommes célestes » ou destinés à le devenir. L'École protestante a passé sous silence ces plantations de Croix, et fait sous-entendre qu'en les érigeant l'Amiral voulait seulement laisser une marque ostensible de sa prise de possession. Ici la distinction des choses s'oppose à toute

confusion sur les sentiments et leur but. Nous ne permettrons pas qu'on s'y trompe; car les actes et les intentions ont été nettement expliqués par Colomb lui-même.

Une fois la prise de possession effectuée dans sa forme régulière, l'Amiral plantait encore des Croix, en choisissant les sites les plus apparents et les plus pittoresques. Il avait en cela plus à cœur d'honorer le Rédempteur divin que d'attester sa priorité de découvertes. Autant il aimait à recueillir en son âme son admiration des ouvrages du Verbe, autant il éprouvait le besoin de glorifier devant les hommes le Sauveur de l'humanité. Non-seulement il remerciait Dieu de l'avoir choisi pour découvrir ces nouvelles choses, mais de lui avoir accordé l'honneur d'arborer, le premier, sur ces plages inconnues, la Croix, signe immortel de l'immortalité conquise. Il se considérait dans ces gracieux déserts comme un autre Jean-Baptiste, préparant les sentiers de Celui qui allait venir avec sa grâce sanctifiante sous le symbole eucharistique. Élu de la Providence, Christophe Colomb précédait les nouveaux apôtres, ses frères les Franciscains, ses amis les religieux de Saint-Dominique, que devaient suivre bientôt les saints émules de François Xavier.

L'Amiral s'efforçait d'ouvrir l'entendement des Indiens qu'il avait à bord [1], et les interrogeait fréquemment, nonobstant l'insuccès de ses questions, la confusion de leurs réponses. Il reconnut, dès les premiers jours, leurs dispositions à l'hyperbole et au fantastique. Leurs assertions les plus claires ne méritaient jamais qu'une demi-confiance.

Colomb n'avait pas seulement à se défier des interpré-

[1] Colomb avait en tout vingt Indiens ou Indiennes et trois enfants à bord des caravelles, savoir : sept insulaires, emmenés de San-Salvador ; six hommes, sept femmes et trois enfants, emmenés de Cuba.

tations de ses interprètes, il devait encore se garder contre les assertions des savants et des voyageurs dont il s'était imbu. Il lui fallait se défier de ce qu'il voyait, de ce qu'il entendait et de ce qu'il se rappelait. Sans doute il aurait été plus près du vrai s'il eût osé, contrairement à sa modestie et à la prudence vulgaire, se dégager complétement des errements des cosmographes, qui faisaient alors autorité, pour ne s'en rapporter qu'à ses seuls pressentiments. Un peu de présomption eût épargné à son génie bien des perplexités. Naturellement il ne pouvait expliquer les choses qu'il rencontrait que par celles qu'il savait déjà; dans sa marche l'esprit humain n'atteignant l'inconnu que par le connu. Colomb avait lu les cosmographes, les géographes, les voyageurs, et Marco Polo comme les autres. Entre tous ces livres, le « Tableau du monde, » *Imago Mundi*, du cardinal Pierre d'Ailly, paraît seul avoir acquis sur son esprit un crédit auquel le rang ecclésiastique et l'orthodoxie de l'auteur n'eurent pas moins de part que sa science. Néanmoins, tout en s'autorisant des assertions de certains écrivains, il ne s'y rapportait jamais d'une manière absolue. Il doutait, il conjecturait, il présumait possible, mais sans rien affirmer péremptoirement. Sa pénétration, ses pressentiments, nous dirions volontiers son instinct de révélation, l'empêchaient de tomber dans l'égarement d'un système.

On a souvent répété que l'Amiral s'éloignait de Cuba, persuadé qu'il avait trouvé l'extrémité du continent asiatique. Ceci est encore une de ces erreurs traditionnelles contre Colomb, qui paraît acceptée sans conteste : nous la dissiperons plus loin à l'évidence des faits et des documents. Même le nom générique d'Indes, donné par l'Amiral aux terres découvertes, et celui d'Indiens à leur habitants n'établit rien de contraire à notre opinion. Ce nom

était d'avance destiné par Colomb aux pays qu'il allait découvrir. Voici ce que dit son fils don Fernando : « Comme les Indes passaient dans tout le monde pour être abondantes en or et en toutes sortes de richesse, il voulut donner le même nom aux terres qu'il avait dessein de découvrir, pour obliger la Castille à favoriser son entreprise par l'espérance d'un grand profit[1]. » Sans doute par instant, la physionomie si caractérisée de Cuba l'inclinait à croire qu'il venait d'atteindre l'extrémité du continent asiatique ; mais plus souvent, d'après ses aperceptions spontanées, il pensait avoir abordé les avant-frontières d'un monde totalement nouveau. Au reste, dans ce premier voyage, le contemplateur de la Nature cherchait moins à expliquer qu'à dénombrer les régions rencontrées par ses caravelles.

§ VI.

En se dirigeant sur l'invisible Babèque, l'Amiral aperçut au sud-est une terre que les Indiens lui dirent être Bohio où l'on mangeait les hommes. Ils paraissaient avoir un horrible effroi des gens de *Caniba*[2], qui demeuraient dans cette île ou son voisinage. Ils prétendaient que ces féroces déprédateurs, nourris de chair humaine, avaient une tête de chien et un seul œil, au milieu du front. Quand ils virent, malgré leur description, l'Amiral prendre la route de Bohio, l'épouvante les anéantit, et les stupéfia jusqu'à leur ôter la parole. Poussée par une forte brise, la *Santa-*

[1] Fernando Colomb, chap. VI, édition française, sous ce titre : LA VIE DE CRISTOFLE COLOMB ET LA DÉCOUVERTE qu'il a faite des Indes Occidentales, vulgairement appelées le Nouveau Monde. — *Traduction du provençal Cololendy.* — Paris, chez Claude Barbin, 1681.

[2] De là est dérivé le nom de *cannibale*, équivalent d'anthropophage.

Maria se couvrit de toutes ses toiles. Les courants étaient favorables. On fut rapidement porté vers cette île mystérieuse. Mais la nuit étant survenue, on courut des bordées pour attendre le jour.

Le 6 décembre, l'Amiral entra dans une anse qu'il plaça sous l'invocation de la Vierge. Au sud-ouest de cette anse s'avançait un très-beau cap; en hommage à Marie, la douce Étoile de la mer, il le nomma le Cap de l'Étoile. On vit aussi plusieurs promontoires et des havres auxquels il imposa leurs noms. Il continua de naviguer en vue de la côte; et « à l'heure des vêpres[1] » jeta l'ancre dans un port admirable par la sûreté et la magnificence du site, qu'il nomma Saint-Nicolas en l'honneur du saint dont ce jour était la fête. Colomb déclarait qu'après tout ce qu'il avait dit des ports de Cuba, celui-ci pouvait encore être vanté justement; « mille caraques pourraient y courir des bordées à l'aise. »

Le Vendredi, 7 décembre, on mit à la voile pour suivre la côte au nord-est. On découvrait au loin, dans les terres. de hautes montagnes et sur les plans intermédiaires, des campagnes, des collines dont le port et les teintes rappelaient la Castille. L'Amiral remarqua des arbres qui ressemblaient aux chênes verts, aux yeuses et aux arbousiers d'Espagne. Il trouva la température plus rafraîchie qu'à Cuba. Vers le soir, il entra dans une anse qu'il nomma la Conception. L'Amiral voulant examiner les poissons de ces nouveaux parages, fit mettre dans son canot des filets, et avant qu'il y fût entré, un mulet s'élançant tomba dans

[1] La piété de Colomb, son habitude de dire régulièrement l'office, aux heures fixées par la Règle des Franciscains, lui fait involontairement désigner sur son Journal de bord « *l'heure des Vêpres,* » pour indiquer le moment de l'après-midi qu'il réservait à ce religieux devoir. Cette expression lui est plusieurs fois échappée, sans qu'il s'en doutât.

l'embarcation. Il était tout pareil à ceux des côtes d'Espagne. Les marins prirent des saumons, des sardines, des soles et d'autres poissons semblables à ceux de la Castille. L'aspect général de cette contrée, tant par la culture que par la disposition du paysage, différait de la physionomie tropicale de Cuba, et rappelait vaguement la Castille.

Le 8 décembre, jour de la Conception, une violente pluie accompagnée de vent retint tout le monde à bord. L'Amiral put vaquer librement à sa tendre dévotion pour la Sainte Vierge. La fréquence des averses l'empêchant de pavoiser les navires, il fit, pendant les heures des offices, tirer des salves en l'honneur de Marie, conçue sans péché.

Le lendemain, la pluie persista. L'humidité, la forme des nuages, le ton de l'atmosphère, rappelaient aux Espagnols les effets du mois d'octobre en Andalousie. Les plaines qu'on apercevait retraçaient aussi à leurs souvenirs quelque ressemblance avec la Castille; et à cause de ce doux rapprochement, l'Amiral donna le nom d'île Espagnole, « isla Española, » à cette île dont le nom primitif était multiple pour les indigènes. Les uns l'appelaient *Bohio*, qui signifiait « maison ou vaste demeure; » les autres, en moindre nombre, la nommaient *Haïti*, qui veut dire « haute terre; » la plupart l'appelaient *Quisqueya*, mot exprimant « la grande terre ou *le grand tout*. » Car ces peuples ne connaissaient pas de terre plus étendue.

Les Castillans appelèrent « l'île Espagnole » tantôt « la petite Espagne, » *Hispaniola*, tantôt simplement, par abréviation, l'*Espagnole*.

Le 12 décembre, l'Amiral consacra sa prise de possession de l'île Espagnole par un signe naturel à sa piété. En présence des deux équipages, il fit planter à l'entrée du port, sur une élévation aperçue de fort loin, une très-

grande Croix; non pas simplement pour constater de plus haut les droits de la Castille, et sa prise de possession, mais « PRINCIPALEMENT, dit-il, EN SIGNE DE JÉSUS-CHRIST NOTRE-SEIGNEUR ET EN L'HONNEUR DE LA CHRÉTIENTÉ[1]. »

Depuis six jours, inutilement il avait tenté d'entrer en rapport avec les naturels. Ceux-ci, dont toutes les habitations reculées étaient disposées de manière à voir de loin venir, s'enfuyaient dès qu'approchaient les étrangers. Aussitôt après la cérémonie religieuse, on réussit à s'emparer d'une femme, qui fut amenée à bord de la *Santa-Maria*. « Elle était fort belle et très-jeune, et portait aux narines un anneau d'or, » ce qui était de bon augure. Elle conversa avec les Indiens des caravelles, leur langue lui étant familière. L'Amiral la fit habiller à l'européenne, parer de verroteries de Venise, de grelots, de bagues de laiton, et la renvoya à ses foyers, accompagnée de trois Indiens qui devaient s'aboucher avec les habitants. Mais les trois interprètes, retenus par la peur, n'osèrent pas suivre la jeune femme jusqu'à sa bourgade, et revinrent aux caravelles à trois heures après minuit.

L'Amiral envoya neuf hommes armés, résolus et intelligents, ayant un Indien pour interprète, observer le pays et se mettre en rapport avec les indigènes. Ils trouvèrent à quatre lieues et demie une bourgade déserte. En apercevant les étrangers, les habitants s'étaient enfuis après avoir enfoui dans la terre tout ce qu'ils possédaient. L'interprète indien courut sur leurs traces, leur criant de revenir, que les chrétiens n'étaient point de *Caniba*, mais, au contraire, qu'ils arrivaient du ciel, et donnaient de fort belles choses à ceux qu'ils rencontraient. Peu à peu, les indigènes se rapprochèrent et, au nombre de plus de deux

[1] « Y principalmente por señal de Jesucristo Nuestro Señor, y honra de la cristiandad. » — *Miercoles, 12 de diciembre.*

mille, entourèrent les neuf Espagnols, qu'ils considéraient avec une vénération mêlée d'effroi. Ils tiraient de leurs cases les meilleurs aliments pour les offrir à ces hôtes venus des cieux. Sur ces entrefaites, survint une troupe de gens portant respectueusement sur leurs épaules l'Indienne qui avait reçu les dons de l'Amiral. Une partie de ses joyaux était portée en grande cérémonie devant elle; une foule immense, conduite par le fortuné mari, allait aux caravelles remercier de ses bontés le chef des hommes célestes. L'interprète, ayant cru entendre à bord que l'Amiral désirait un perroquet apprivoisé, exprima son désir; aussitôt ils lui en apportèrent de toutes parts, en pur don, sans vouloir rien accepter en retour.

Les neuf Espagnols revinrent avec ce cortége. Ils remarquèrent dans leur trajet, de magnifiques contrées et des champs en culture plus beaux que la campagne de Cordoue. Bien qu'on fût au milieu de décembre, les arbres étaient verts et chargés de fruits; les herbes hautes et fleuries comme en Castille au mois d'avril. Toutefois, au milieu de ce luxe de la nature, ils n'avaient trouvé aucune apparence d'or.

Le Vendredi, l'Amiral se mit de nouveau à la recherche de l'île de Babèque, tant préconisée des Indiens au sujet de l'or. Mais les contrariétés du vent le portèrent sur l'île de la Tortue, fertile, bien cultivée, et rappelant aussi confusément la terre de Cordoue.

Le 16, l'Amiral, en se rapprochant de l'île Espagnole, rencontra un canot conduit par un seul Indien. Il admira l'audace de l'insulaire, qui, sur ce fragile esquif, affrontait un vent si violent. Il le recueillit à son bord avec sa chétive embarcation, le combla de bontés, lui donna des billes de verre, des grelots, des bagues de laiton, et le fit déposer à terre près de la bourgade, sa résidence. Puis il jeta l'ancre

dans un port voisin, qu'il nomma « Port de la Paix; » et attendit.

Ce qu'avait prévu l'Amiral se réalisa bientôt. L'Indien, étalant ces dons inconnus, attroupa autour de lui ses compatriotes; il leur vantait la munificence des hommes descendus du ciel. Pourtant il n'eut pas la joie de leur apprendre une nouvelle. Déjà l'arrivée des voyageurs célestes avait retenti en ces parages; l'annonce de cet événement se propageait promptement d'une bourgade à l'autre. Plus de cinq cents insulaires accoururent vers l'ancrage. Parmi eux, quelques femmes d'une remarquable beauté portaient aux oreilles et aux narines des feuillets d'un or très-fin, qu'elles donnèrent avec empressement, n'ayant sur elles nulle chose à offrir. L'Amiral recommanda expressément de les traiter tous avec la plus grande affabilité, comme s'ils étaient déjà chrétiens. « parce que ce sont, écrivait-il aux Rois, les meilleures gens du monde, et surtout parce que j'ai une grande espérance en Notre-Seigneur, que Vos Altesses les rendront tous chrétiens[1]. »

D'après Las Casas, en ce moment, « l'Amiral croyait être bien près des lieux où la terre cachait ses plus grandes richesses, et que Notre-Seigneur allait le conduire dans l'endroit où naît l'or[2]. »

Le 18 décembre, dès les premières clartés de l'aube, l'Amiral, fidèle à sa dévotion à la Vierge, fit pavoiser les deux caravelles et saluer par leur artillerie ce jour où

1 « Y sobre todo, que tengo mucha esperanza en Nuestro Señor que Vuestros Altezas los haran todos cristianos. » — *Domingo, 16 de diciembre.*

2 « Y creia el Almirante que estaba muy cerca de la fuente, y que Nuestro Señor le habia de mostrar donde nasce el oro. » — *Lunes, 17 de diciembre.*

la piété des Espagnols commémore l'Annonciation dans l'église de Sainte-Marie-de-l'O[1]. Après « l'heure des Vêpres, » le jeune Roi de la contrée arriva porté dans un palanquin, escorté d'une garde d'honneur de deux cents hommes, et accompagné de deux graves personnages, peut-être ses ministres, et au moins ses conseillers. En ce moment, l'Amiral soupait dans la salle du château de poupe. Le Roi ne voulut point qu'on le prévînt de sa visite. Il entra d'un air aisé dans la salle, alla droit à l'Amiral, le salua courtoisement, s'assit près de lui, et, d'un geste, commanda à ses gardes de se retirer, ce qu'ils firent avec les marques d'un profond respect. Il ne retint que les deux personnages importants, qui s'assirent à ses pieds. L'Amiral le fit servir aussitôt, pensant qu'il s'invitait à souper; mais il ne fit que goûter des lèvres à ce qu'on lui offrait; il parut le faire uniquement pour répondre à la politesse de l'Amiral, et envoya le reste à ses gens. Au sortir de table, sur son signe, l'un de ses officiers lui apporta une ceinture ornée de deux plaques d'or d'un travail délicat. Le jeune Roi l'offrit à l'Amiral, qui, après l'avoir acceptée gracieusement, lui montra la caravelle et le conduisit dans sa chambre. Comme le jeune Roi regardait d'un œil d'envie la courte-pointe du lit, l'Amiral lui en fit don, en y ajoutant un collier de beaux grains d'ambre qu'il avait au cou, des brodequins de couleur rouge, et un flacon d'eau de fleurs d'oranger, espérant, par ces présents, se concilier sa bienveillance et l'attirer plus aisément au christianisme.

L'Amiral lui montra le crucifix, les portraits des souverains d'Espagne, lui parla de leur grandeur, de leur puis-

[1] Cette église, bâtie sur une montagne, près de Ségovie, est dite *Sainte-Marie-de-l'O* à cause des rochers qui l'entourent, dans la forme d'un O tant soit peu ovale.

sance. Mais le monarque et ses conseillers croyaient que les royaumes de ces souverains étaient dans le ciel, et non dans ce monde. Quand le Roi descendit dans le canot pour regagner son palanquin, les honneurs militaires lui furent rendus.

Après son départ, son frère vint à bord d'un air câlin et bassement obséquieux mendier quelques colifichets. On sut de lui que, dans l'idiome du pays, les souverains s'appelaient Caciques. Si l'Amiral ne put obtenir, ce jour-là, beaucoup d'or, il en entendit parler amplement. Un vieil indigène fut jusqu'à l'entretenir d'une certaine « île toute d'or, » et d'autres où ce métal abondait à ce point qu'on n'avait qu'à prendre la peine de le ramasser. On le fondait, on en faisait des barres, etc.

L'Amiral ne voulut point partir sans honorer aussi sur ce rivage l'emblème de la Rédemption. Il fit faire une très-grande Croix et la planta au centre même de la peuplade, pour la familiariser d'avance avec ce signe. Les indigènes s'y prêtèrent avec empressement. Ils s'agenouillèrent devant ce symbole sacré dont ils ignoraient la signification, en tâchant d'imiter les mouvements et les paroles des Espagnols pendant leurs prières. A juger de l'avenir par ces heureuses dispositions, Colomb « espérait en Notre-Seigneur que toutes ces îles se feraient chrétiennes[1]. »

Le lendemain dans la nuit, on mit à la voile pour continuer la reconnaissance de la côte de l'Espagnole.

Le jour suivant, on doubla plusieurs caps et l'on visita d'excellents mouillages.

Le Vendredi 21 décembre, l'Amiral découvrit un port incomparablement supérieur à tous ceux qu'il avait vantés. Il ne fut pas nécessaire en ce lieu d'appeler les indigènes

[1] « Espera en Nuestro Señor el Almirante que todos aquellas islas han de ser cristianas. » — *Martes*, 18 *de diciembre*.

La renommée avait précédé les hommes venus du ciel. A dix heures du soir, un canot chargé de curieux impatients accosta les caravelles. Le lendemain, une grande foule couvrait la plage. Hommes et femmes offraient aux étrangers célestes, les uns, un peu d'or; les autres, une calebasse d'eau fraiche et du pain d'igname agréable au goût. Ils ne semblaient pas posséder grand'chose. « Hommes et femmes étaient nus comme au sortir du sein de leur mère, » dit Colomb, et il recommanda la plus grande décence envers ces simples enfants de la nature.

Des messages réitérés prièrent l'Amiral de vouloir bien visiter une peuplade voisine, avant de quitter ces bords. Comme cette habitation se trouvait sur sa route, l'Amiral s'y rendit. Le Cacique, venu à sa rencontre, l'attendait, entouré des siens, sur un tertre au-dessus de la grève où s'agitait une foule avide de voir. Tous priaient le chef des voyageurs célestes de ne plus s'en aller, de rester parmi eux. Mais les messagers d'un autre Cacique vinrent aussi le supplier de ne point partir sans que leur maître l'eût pu voir. L'Amiral déféra volontiers à sa demande. Le Cacique avait fait préparer de grandes quantités de vivres; il en surchargea les embarcations espagnoles. Ensuite ses sujets voulurent, à leur tour, donner des provisions et des perroquets. Ils demandaient à grands cris que l'Amiral ne s'en allât plus; et le voyant s'embarquer malgré toutes leurs instances, ils le suivirent en canots jusqu'aux caravelles. Colomb les traita avec beaucoup de bienveillance, leur distribua des grains de verre, des anneaux de laiton et des grelots, non point parce qu'ils l'importunaient pour en avoir, dit Las Casas, mais « parce que cela lui parut convenable et qu'il les regardait déjà comme chrétiens. »

On ne saurait douter que l'annonce de ces étrangers

merveilleux ne préoccupât au loin les populations de l'île, car pendant la courte absence de l'Amiral, un autre Cacique de la partie ouest était venu directement aux navires pour le voir. Et la veille, un Cacique résidant à trois lieues du mouillage était venu lui parler de plusieurs morceaux d'or.

Le samedi, 22 décembre, le seigneur supérieur de la contrée, le grand Cacique Guacanagari, jeune et gracieux souverain, dans son désir de voir aussi les hommes venus du ciel, envoya l'un de ses premiers officiers inviter l'Amiral à mener ses vaisseaux près de sa résidence, et lui offrit une ceinture à laquelle pendait, en guise d'aumônière, un masque de bois léger, mais dont les grandes oreilles, la langue et les yeux étaient d'or pur. Cet envoyé ne comprenait guère le parler des Indiens de San-Salvador, et ceux-ci n'entendaient pas davantage son idiome : ce qui fit qu'ils passèrent une partie du jour à s'interpeller inutilement. Il fallut que Colomb, éclaircissant leurs méprises réciproques, devinât dans leurs signes l'objet de ce message. Le lendemain était un dimanche. Bien que l'Amiral, comme l'observe Las Casas, « n'eût pas l'habitude d'appareiller à un tel jour, non par superstition mais à cause de sa piété, » il s'y décida néanmoins, afin de déployer le signe de la Rédemption sur ces rivages, dans ce jour qui appartient au Seigneur, et « par suite de l'espérance qu'il avait conçue que ses habitants se feraient chrétiens. » Dans l'après-midi plus de cent vingt canots chargés de curieux entourèrent les caravelles. Chacun apportait son petit présent.

Le vent ayant manqué, l'Amiral ne put se rendre près du grand Cacique Guacanagari. Il envoya sur les embarcations le notaire royal et quelques officiers le saluer de sa part. Durant ce temps, un Cacique inférieur parut à

bord de la *Santa-Maria*, annonçant que dans cette île se trouvait beaucoup d'or; qu'on venait l'y acheter des pays voisins; qu'on en aurait autant que l'on voudrait. L'Amiral ému à cette nouvelle, transporté d'espérance, remercia son Maître en son cœur; et pourtant comme s'il voulait réprimer cette allégresse quasi mondaine, il fit aussitôt soumission de sa volonté à celle de Dieu, et écrivit avec une édifiante résignation sur son journal : « Que Notre-Seigneur qui tient en ses mains toutes choses, veuille m'assister et m'accorder ce qui sera le plus convenable à son service [1]. »

Une irrésistible curiosité poussait les peuplades riveraines vers les caravelles. Plus de mille personnes étaient venues en canot, apportant chacune quelque don. Et, faute de place, plus de cinq cents s'étaient risquées à la nage, afin de voir aussi ces étrangers célestes. Cinq Caciques avec toute leur famille étaient accourus. L'Amiral fit des cadeaux à tous, parce qu'il jugeait ces petits présents bien employés.

Les nouvelles de l'or se confirmaient de plus en plus. Quelques-uns de ces visiteurs parlaient à Colomb de mines d'or existant dans l'île. Un indigène qui parut vivement attiré vers lui d'une affection spontanée, désigna plusieurs endroits produisant de l'or. Il cita entre autres Cibao (l'Amiral crut qu'il voulait dire Cipango), dont le Cacique avait une bannière d'or pur. Cette contrée encore éloignée, disait-il, était située vers l'est. Colomb pressentait qu'on approchait des mines aurifères. Et pieusement altéré d'or, généreusement affamé de richesses, d'un accent de ferveur il suppliait son Maître de le guider enfin vers ce lieu; et ne pouvait s'empêcher de s'écrier : « Que

[1] « Nuestro Señor que tiene en las manos todas las cosas vea de me remediar y dar como fuere su servicio. » — *Domingo, 23 de diciembre.*

Notre-Seigneur, par sa miséricorde m'aide à trouver cet or[1]. »

Pendant la nuit les embarcations ramenèrent le notaire royal et les officiers envoyés par l'Amiral au grand Cacique de la contrée, le roi Guacanagari. Sur leur route s'étaient empressés une foule de canots avides de contempler les hommes célestes. Conduits à la résidence royale, ils y avaient été reçus en grand apparat. Le Cacique Guacanagari, qui regrettait beaucoup de n'avoir pas vu l'Amiral, lui envoyait, en attendant sa visite, « des perroquets avec plusieurs morceaux d'or. »

§ VII.

Le lundi 24 décembre, avant le jour, l'Amiral sortit du port, par un bon vent de terre : gouvernant à l'est dans la direction des mines d'or indiquées, mais avec l'intention de visiter, en passant, le grand Cacique Guacanagari. Comme le vent mollit bientôt, on fit peu de chemin dans cette journée. Le soir on continua d'aller sans brise sensible. La *Niña* était en arrière à une demi-lieue.

Après onze heures, l'Amiral se sentit fatigué. Pendant deux jours consécutifs et toute la nuit précédente, l'affluence des indigènes, les cadeaux à faire et à recevoir, les échanges à surveiller, les questions à poser aux interprètes, leurs réponses, véritables énigmes à expliquer, les messagers qu'il fallait accueillir, ceux qu'il importait d'expédier, le classement et la conservation des différents produits de ces contrées qu'il voulait emporter en Castille, ses exercices religieux, ses remarques du terrain, du climat, et les soins si multipliés du commandement ne lui

[1] « Nuestro Señor me aderece, por su piedad, que halle este oro! » — *Domingo, 23 de diciembre.*

avaient pas laissé une seule minute de répit. Cédant au besoin du repos, une heure avant minuit il descendit dans sa chambre et se jeta sur son lit, tout habillé. L'Amiral devait être parfaitement tranquille sur la situation du navire. La mer était calme; on se trouvait dans des parages connus que les chaloupes avaient sondés quelques jours auparavant; d'ailleurs un officier surveillait la barre.

Pourtant malgré la défense renouvelée durant le voyage d'abandonner le timon aux novices, même dans la bonace, dès que l'Amiral fut couché, le lieutenant de service en fit autant; une heure après le timonier, livrant le gouvernail à un mousse, gagna son hamac; et les hommes de quart se couchèrent également pour dormir plus à l'aise. Le mousse se sentit à son tour gagné par le sommeil, et la *Santa-Maria* fut insensiblement poussée par les courants vers un banc de sable. De plus d'une lieue, on entendait les brisants; mais si profond était le sommeil de l'équipage, qu'il ne se réveilla qu'à la voix de l'Amiral. Car celui-ci, aux premiers cris du mousse alarmé du choc, s'était précipité hors de sa chambre et s'occupait de remédier au sinistre, avant que personne se doutât qu'on fût échoué. Dans un instant les pilotes furent tous sur le pont avec le maître du navire qui était de quart cette nuit-là.

L'Amiral commanda de mettre à flot le canot amarré en porte-manteau sur l'arrière de la *Santa-Maria*, d'y charger une ancre et d'aller la jeter un peu au large, derrière la poupe. Le maître et ses hommes sautèrent aussitôt dans le canot; mais au lieu d'exécuter la manœuvre, ils s'éloignèrent à toute vitesse, pour s'aller mettre à l'abri sur la *Niña* qui était ancrée à une demi-lieue au vent. Le capitaine de la *Niña* ne voulut pas recevoir à son bord ces lâches déserteurs. Ils furent donc forcés de revenir à la

caravelle; pourtant la chaloupe de la *Niña* l'atteignit encore avant eux. L'Amiral s'apercevant de la trahison de son équipage, voyant que la mer baissait et que déjà la *Santa-Maria* penchait d'un côté, avait essayé de couper le grand mât, pour alléger le navire et tâcher de le remettre à flot; mais il ne lui restait plus assez de bras pour cette opération; on dut renoncer à ce moyen. D'ailleurs la *Santa-Maria* était trop fortement engagée par la quille pour être redressée. Il confia donc à la Providence le corps du navire perdu sans ressource, et passa sur la *Niña* pour y transborder son équipage. La mer enfin brisa sur le corps même du vaisseau, mais sans le défoncer. Les coutures seules s'ouvrirent; la coque resta dans son entier. Colomb activement en prépara le sauvetage. Au point du jour, il dépêcha vers le roi Guacanagari Diégo de Arana et Pédro Guttierrez pour l'informer du sinistre.

Cette nouvelle émut le Roi jusqu'aux larmes. Il envoya sur-le-champ force gens avec des canots pour aider au déchargement du navire; et concerta des mesures pour la conservation des objets qu'on retirerait de la caravelle. Fréquemment il envoyait dire à l'Amiral de ne pas s'attrister, qu'il « lui donnerait tout ce qu'il possédait. » Grâce à la multitude de bras bien dirigés, le sauvetage s'opéra en quelques heures. Guacanagari fit donner à ses hôtes trois grandes maisons afin d'y déposer ce qui leur appartenait; il établit une garde armée pour veiller à cette propriété des étrangers. Il vint lui-même présider à ces dispositions. Telle fut sa surveillance et telle était l'honnêteté de ses sujets, que dans le transport de la cargaison, des munitions et des agrès de la caravelle, il ne fut pas dérobé un bout d'aiguille. Les sympathies des naturels pour le malheur de ce naufrage, l'accueil fait par le souverain de la contrée adoucissaient à Colomb l'amertume de cet acci-

dent. Nulle part en Europe, il n'aurait rencontré une hospitalité plus empressée ou plus cordiale.

Toujours soumis à la Providence, sachant qu'elle tire souvent notre avantage de ce qui nous a paru un malheur, Colomb en rapprochant les diverses circonstances de ce sinistre, arrivé sans faute de sa part; malgré l'absence du vent et des brumes; nonobstant le calme et le bruit des brisants; en dépit de tous ses efforts pour relever le navire, et par la trahison même du maître de la caravelle, qui était son compatriote; en considérant que la *Santa-Maria* était restée intacte comme au départ; que de tout ce que portaient ses flancs rien n'avait été perdu : pas une planche, un bout de corde, pas un clou; pas une poignée de farine, fut amené à penser « que Dieu Notre-Seigneur l'avait fait échouer afin qu'il s'établît dans cet endroit[1]. » En effet, il pouvait laisser dans les États d'un souverain hospitalier une partie de son équipage qui apprendrait la langue des naturels, leur enseignerait la religion chrétienne et ramasserait de l'or pendant son retour en Espagne. D'eux-mêmes plusieurs marins demandaient à rester dans cette île. Le roi Guacanagari était charmé de voir ces hôtes merveilleux se fixer auprès de lui. Comme parfois des forbans anthropophages débarquaient sur cette côte et enlevaient ses sujets pour les manger, il espérait par ces puissants étrangers être débarrassé des Caraïbes. L'Amiral, pour confirmer sa confiance, lui montra les effets des armes espagnoles : les arbalètes, les arcs maures et les ravages que pouvait produire l'artillerie; il voulait tout en lui prouvant combien il serait redoutable aux Caraïbes, lui inspirer le respect que commande la force, afin qu'au besoin la crainte suppléât à la bienveillance. La construc-

[1] « ... Que yo conozco que milagrosamente mandó quedar allí aquella nao Nuestro-Señor... » — *Domingo, 6 de enero.*

tion d'un fortin fut donc résolue. Cet établissement fortuit et presque forcé devenait, au surplus, une preuve de priorité et de possession à l'abri de toute contestation ultérieure de la part des Européens. Colomb prit décidément son parti sur ce malheur.

De jour en jour, les rapports entre l'Amiral et le roi Guacanagari avaient été plus intimes. Le Prince ressentait pour Colomb une admiration pleine de respect et de confiance. Son intelligence surexcitée par une vive curiosité, s'efforçait de s'élever vers ces hôtes mystérieux venus du ciel, de comprendre leur nature et d'adopter leurs usages. Il était d'une gravité pleine d'aisance et de noblesse. Une distinction innée se faisait remarquer dans sa démarche, ses gestes, sa manière d'entrer, de s'asseoir, de sortir, de saluer. Tandis que ses officiers et son peuple, passionnés pour les grelots, qu'ils nommaient *chuq, chuq*, s'extasiaient devant les verroteries et les brimborions contre lesquels ils échangeaient de l'or, du coton, des denrées, lui portait une chemise, préférait des gants à tous les colifichets; et, en retour de masques d'or, de miroirs d'or, de couronnes d'or, demandait une simple aiguière, avec son bassin, pour se laver les mains après le repas, au lieu de les frotter avec des herbes odoriférantes, comme il faisait avant d'avoir vu l'Amiral. Il possédait l'instinct de la hiérarchie, de la dignité et du commandement. La générosité semblait naturelle en lui. Jamais il ne vit l'Amiral sans lui présenter un cadeau. Il donnait en monarque, pour le seul plaisir de donner, pour sa royale satisfaction. L'étiquette de son agreste cour offrait les rudiments d'une civilisation naissante, qui n'était point dépourvue d'élégance et de recherche, au milieu de sa simplicité.

Toutefois le dévouement que Guacanagari témoignait aux Espagnols ne doit pas être confondu avec une admi-

ration générale pour la supériorité des hommes divins. Ce qui l'attirait ainsi, c'était particulièrement la personne de Colomb lui-même. Les sauvages comme les enfants jugent par instinct des choses qu'ils ne peuvent expliquer : les personnes et les sentiments. Ils ne se méprennent point sur ceux qui les aiment. Le naïf souverain de ces contrées se sentait attiré vers la grandeur de Colomb. Une sympathie profonde l'attachait à cet homme divin. C'était sur lui qu'il avait versé des pleurs. Chacune de ses condescendances en faveur des étrangers se rapportait à leur chef.

Un des traits caractéristiques du génie de Colomb et de son rôle providentiel fut, sans contredit, sa soudaine aptitude aux sciences et aux fonctions qui lui étaient le plus étrangères ; étonnante improvisation de spécialité, par laquelle il put accomplir, en perfection, toute chose utile aux intérêts dont il avait le dépôt. Le naufrage de sa caravelle le rendit ingénieur. Il dessina le plan d'un fortin ou petit château fort carré, avec bastion aux angles [1], et en dirigea personnellement les travaux.

L'activité des Espagnols, secondés des sujets de Guacanagari, fit des prodiges. Dix jours après l'échouage de la *Santa-Maria*, déjà ce puissant fortin s'élevait sur la grève : il était construit en terre soutenue par des pieux reliés avec les grandes pièces de la charpente du navire. On avait placé par-dessous une vaste cave, qui devait servir à renfermer les munitions de bouche et de guerre, les marchandises destinées aux échanges. La quantité de ces objets était considérable.

Pour garder ce fortin, sur lequel flottait le pavillon de Castille, Colomb choisit dans l'équipage de la *Santa-Maria*

[1] Oviedo y Valdez, *la Historia natural y general de las Indias*, libr. II, cap. VI.

les hommes qui paraissaient les plus solides, les mieux intentionnés. Il leur adjoignit le bachelier Bernardin de Tapia, maître Juan, « le gentil chirurgien, » le fondeur de métaux et joaillier de Séville, Castillo, le premier maître armurier, qui était mécanicien, un constructeur de navires, un maître calfat, un tonnelier, un tailleur; et les plaça sous le commandement de Diégo de Arana, auquel il délégua tous les pouvoirs qu'il tenait lui-même des Rois. Il lui donna pour lieutenant Pédro Guttierrez, officier de la maison royale, et en cas d'empêchement de celui-ci : Rodrigo de Escovedo, neveu d'un religieux très-estimé en Espagne : Rodrigo Perez. Ce premier noyau de colonie se composait en tout de quarante-deux hommes.

L'autorité ainsi établie, Colomb munit cette avant-garde de l'ancien monde de tout ce qui se trouvait dans la *Santa-Maria;* lui laissa des instruments, des ustensiles de tout genre, du biscuit pour un an, du vin, beaucoup d'armes, d'artillerie, et la chaloupe du vaisseau échoué. L'Amiral remit à ces hommes des graines pour ensemencer les terres; leur confia toutes les marchandises avec lesquelles ils devaient se procurer de l'or, par voie d'échange; puis recommanda, en particulier, les trois officiers au roi Guacanagari.

Colomb laissait donc les Espagnols sur ce sol nouveau dans les meilleures conditions qu'on pût souhaiter : pourvus abondamment de toute chose nécessaire à la vie, à la sûreté et à la défense, entourés de dispositions amicales, sous la protection d'un monarque généreux. Avant de se séparer d'eux, il leur fit la plus touchante allocution que jamais père ait adressée à ses enfants. Il leur donna des conseils admirables de prévoyance et de pénétration. Il leur rappela le but glorieux de la Découverte : la propagation de la Foi : les pria d'étudier la langue des naturels,

de les attirer au christianisme par leurs exemples et leur enseignement. Au nom des Rois, il ordonna l'obéissance passive envers les officiers qu'il avait investis de ses propres pouvoirs. L'Amiral leur recommanda d'avoir les plus grands égards pour le souverain de la contrée, d'éviter toute contestation avec son peuple, de s'observer rigoureusement au sujet des femmes, de ne jamais se séparer, de ne pas marcher isolément, et de coucher toujours dans la citadelle, surtout de ne jamais dépasser les États hospitaliers du Roi qui les avait accueillis.

On ne peut se défendre d'une émotion admirative en recueillant les échos affaiblis de son éloquente exhortation, empreinte d'une solennité presque testamentaire que nous ont transmis les historiographes d'Espagne Herrera et Bautista Muños. Et quand on se rappelle les événements accomplis peu après, on est frappé de la lucidité des prévisions de Colomb; on y reconnaît une supériorité de sollicitude et de pénétration des éventualités qui dépasse le niveau de la prudence humaine.

Le 2 janvier, l'Amiral fit ses derniers adieux au roi Guacanagari. Il lui donna une nouvelle chemise; mit à son cou, un collier en pierreries d'Afrique; sur ses épaules, un manteau d'écarlate; à ses pieds, des brodequins rouges; à son doigt, un anneau d'argent, que celui-ci préférait à l'or, et l'embrassa avec une bonté chrétiennement paternelle, tandis que le naïf Cacique, qui déjà l'aimait avec candeur, ne pouvant contenir sa tristesse, la répandait en larmes.

Le Vendredi 4 janvier, au lever du soleil, la *Niña*, remorquée par sa chaloupe, sortit de la passe et gouverna à l'est, dans la direction d'une montagne élevée, que l'Amiral nomma Monte-Christo. Colomb observait en hydrographe, en naturaliste, en poëte; et son admiration

intarissable pour cette nature si harmonieuse dans son exubérance, se trahit encore sur son journal. Deux jours après, l'Amiral appareilla, continuant à longer dans toute son étendue vers l'est, cette côte dont il faisait le relèvement. On se tenait assez au large, à cause des récifs. D'ailleurs, on avançait peu, ayant presque vent debout. Dans l'après-midi, le matelot en vigie dans la hune signala une voile à l'avant; c'était la *Pinta*, qu'une forte brise d'est poussait vers l'Amiral.

Vainement Martin Alonzo Pinzon espérait-il que l'Océan déroberait sa désertion dans son immensité; la Providence le ramenait à travers l'espace, sous les yeux de son chef, en vue de la petite *Niña*, ce point imperceptible dans l'incommensurable étendue. Contraint par le vent à rejoindre l'Amiral, le capitaine de la *Pinta* le suivit au port de Monte-Christo, et passa sur son bord, cherchant à s'excuser. Les raisons qu'il donna de sa séparation étaient toutes mensongères, et plusieurs même manifestement contradictoires. Cependant Colomb eut l'air de les admettre, de peur d'aggraver le mal; car les deux navires étaient commandés par les Pinzon; la plus grande partie des équipages se composait de leurs parents ou de leurs concitoyens de Palos. A toute occasion, surtout depuis la Découverte, l'aîné des trois frères lui avait fait durement sentir son isolement et sa qualité d'étranger. Il savait de quels excès étaient capables son orgueil et sa grossièreté, irrités par l'envie. Il se contint, ne voulant point, dit Las Casas, « donner lieu aux tentatives de Satan [1], qui cherchait à empêcher ce voyage, ainsi qu'il l'avait fait au commencement. » Il se résigna, et sacrifia son amour-propre, son

[1] Las Casas, *Journal de Colomb*, 6 janvier 1493. — « Por no dar lugar á las malas obras de Satanás que deseaba impedir aquel viage como hasta entonces habia hecho. »

instinct de la justice, sa dignité personnelle, à l'accomplissement d'un devoir plus grand encore que ses droits.

Martin Alonzo Pinzon associant à son crime son équipage, avait passé seize jours à l'embouchure du fleuve « de Grâce, » trafiquant de l'or, contrairement à la défense de l'Amiral. Au moment de son départ, joignant la violence à la rapine, il avait enlevé de force, comme esclaves, quatre hommes et deux jeunes filles. Mais l'Amiral l'obligea de se dessaisir de son inique proie; rassura les Indiens, leur fit des cadeaux, afin d'effacer le souvenir de cette injure, et les remit à terre, pour qu'ils retournassent dans leurs familles. Sordidement occupé d'accaparer de l'or, Martin Alonzo Pinzon, oubliant les soins que tout capitaine de navire doit à son bâtiment, n'avait pas vu que, favorisées par l'immobilité, durant les seize jours de mouillage au fleuve « de Grâce, » les tarières s'étaient multipliées à l'envi dans les bordages et la carène de la *Pinta*, et les avaient percés comme des alvéoles de ruche. Il n'avait pas même songé à se pourvoir d'un mât d'avant, pour remplacer le sien hors d'état de tenir ferme, ce qui l'empêchait de donner toute sa toile au vent favorable.

Malgré son désir de côtoyer l'Espagnole, la conduite des Pinzon démontrait à l'Amiral le besoin de regagner le plus tôt possible la Castille. D'ailleurs, le mauvais état des caravelles l'exigeait impérieusement. Le 7 janvier, on avait dû boucher une voie d'eau dans la calle de la *Niña*.

Le lendemain, près du Rio-d'Oro, ou « fleuve de l'Or, » ainsi désigné parce que ses flots en charrient des parcelles, il aperçut à certaine distance trois lamantins ou *manatis*, qui se montrèrent assez au-dessus de la surface des vagues. Ils lui rappelèrent ceux qu'il avait vus autrefois sur la côte de Guinée, et qui de loin avaient quelque apparence de l'homme. C'étaient les syrènes des anciens; aussi leur

donnait-il ce nom, en ajoutant qu'elles n'étaient point belles comme on les représente.

Le 9, l'Amiral navigua vers l'est-nord-est; il reconnut le cap Roja. L'aspect de la côte était ravissant. D'énormes tortues venaient frayer à terre. Mais il ne pouvait se livrer à son désir d'observer; il lui tardait d'être revenu en Castille, pour ne plus avoir de rapports avec ce Martin Alonzo, et apprendre à la Reine les nouvelles de la Découverte. Une fois sa mission remplie, il était résolu, dit-il, à « ne pas souffrir les méfaits d'hommes sans délicatesse et sans vertu, qui prétendaient insolemment faire prévaloir leur volonté contre celui *qui leur fit tant d'honneur*. »

CHAPITRE IX.

L'Amiral longe la côte d'Hispaniola. — Attaque perfide des insulaires contre les Espagnols. — L'Amiral retourne en Europe. — Navigation difficile, dangers et vœux de l'équipage durant la tempête. — On atteint les Açores. — Le gouverneur portugais veut s'emparer de Colomb et lui enlève traîtreusement la moitié de son équipage. — Colomb recouvre ses hommes et continue sa route. — Nouvelle tempête. — Abordage forcé en Portugal.

§ I.

Le Vendredi 11 janvier, l'Amiral mit donc à la voile. Chemin faisant, il donnait leur nom au cap Beaupré, à la montagne d'Argent, au cap de l'Ange, à la pointe de Fer, au cap Rond, au cap Français et au cap du Beau-Temps. Tout en continuant à ranger les côtes de l'île Espagnole, il s'étonnait de son étendue.

Désirant se procurer des vivres frais, Colomb envoya à terre une embarcation, qui rencontra des hommes armés de flèches, avec lesquels on se mit en rapport. Les marins décidèrent l'un de ces guerriers à les suivre sur la caravelle. C'était un hardi compagnon, complétement nu, le visage fièrement barbouillé de noir. A ses longs cheveux, attachés derrière la tête, s'entremêlaient des plumes d'oiseaux. D'après sa contenance guerrière, le ton résolu de sa voix, et à ses traits hideux, l'Amiral le prit pour un de ces Caraïbes mangeurs d'hommes dont il avait ouï parler. Il lui demanda s'il était de *Caniba;* le guerrier répondit que non, et indiqua le pays de cette race, en montrant le

côté de l'est. Après l'avoir interrogé sans grand profit, il lui fit servir à manger, lui donna quelques colifichets et le renvoya, l'invitant à lui rapporter de l'or, s'il en avait. Au moment où l'embarcation qui le ramenait accosta le rivage, une soixantaine de guerriers s'étaient embusqués derrière les arbres. Aux premiers mots de leur compatriote, ils cachèrent une partie de leurs armes, et s'approchèrent des Espagnols. Ceux-ci leur achetèrent deux arcs et quantité de flèches. Mais après en avoir reçu le prix, au lieu de livrer ces armes, voyant qu'ils n'avaient affaire qu'à sept étrangers, les indigènes coururent prendre des cordes pour les garrotter, les regardant déjà comme leurs captifs. S'apercevant de l'intention, les sept Espagnols fondirent soudain sur la bande, blessèrent l'un des agresseurs à la poitrine, allongèrent à un autre un coup de sabre sur les fesses, et, par l'intrépidité de l'attaque, les frappèrent si fort d'épouvante, qu'ils s'enfuirent en jetant leurs lances. Les sept Espagnols eussent fait un grand carnage, si l'officier commandant l'embarcation n'avait, suivant ses instructions, empêché la poursuite. Colomb s'affligea d'abord de cet accident : il n'aurait pas voulu que son expédition pût coûter une goutte de sang à ces peuples qu'il venait convier à la paix du Seigneur. Mais la réflexion le consola ; car cette déroute d'une soixantaine de guerriers par sept étrangers devait tourner au profit de la petite colonie laissée dans le fortin.

Ces guerriers appartenaient aux Ciguayens, dont les mœurs contrastaient avec la douceur des autres peuplades d'Hispaniola. Exposés aux incursions des Caraïbes, ils avaient contracté quelques habitudes cruelles de leurs ennemis. L'Amiral appela ce lieu « le Golfe des Flèches. » Il y renvoya le lendemain la chaloupe armée en guerre. Les riverains, accompagnés de l'Indien déjà venu à bord de la

Niña, s'approchèrent sans crainte et sans rancune des Espagnols.

Avant de rentrer en Castille, Colomb eût souhaité rencontrer cette race de *Carib* ou de *Caniba*, tant redoutée des pays qu'il avait visités, et apercevoir les mangeurs de chair humaine, ces révoltés contre l'ordre providentiel, qui outrageaient la nature et, par une gourmandise révoltante, allaient voler des hommes, les destinant à leurs repas. Cette abomination lui semblait impossible; pour y croire, il voulait la prendre sur le fait. On lui avait aussi parlé d'une île *Matinino*, qui n'était peuplée que de femmes sans hommes, de femmes armées, qui rappelaient les fabuleuses Amazones. Il était certain de l'existence de cette île; mais les Indiens ne surent pas lui en indiquer le chemin; il pensait devoir la trouver à l'est-sud-est. Et en cela il devinait parfaitement juste[1]. Mais un vent favorable pour retourner en Espagne s'étant levé, et ses gens commençant à s'inquiéter de cette navigation prolongée, il dut reprendre la route de l'Europe, d'autant plus que les deux caravelles faisaient maintenant beaucoup d'eau. Rester n'était pas moins dangereux que partir. Dans cette situation et à cette distance, il n'y avait plus de secours à espérer que de Dieu.

L'homme de la Providence mit le cap sur l'Espagne, au nom de la Sainte Trinité, parce que, dit le vénérable Las Casas, « malgré la grande quantité d'eau que faisaient les caravelles, il espérait que Notre-Seigneur, qui l'avait amené dans sa bonté, daignerait le ramener dans sa miséricorde[2]. »

[1] Les Amazones et leur île existaient réellement en dehors de toute mythologie. Seulement, ces robustes guerrières, n'étaient sans hommes qu'une partie de l'année.

[2] « Pero no obstante la mucha agua que las carabelas hacian confia

Au début, la mer fut assez bonne; on éprouva des variations de vent très-fréquentes. Dans les jours qui suivirent, les flots s'animèrent; on vit quantité de thons; on aperçut aussi des paille-en-queue, des fous, des damiers, des frégates. Cependant la mer était unie, la température douce, et la brise excellente. Colomb en rendait grâces à Dieu.

Le 21 janvier, l'air se rafraîchit considérablement. On vit encore beaucoup d'oiseaux, mais peu de poissons. L'eau de la mer était plus froide. Le lendemain, il y eut un grand calme. Les Indiens s'amusèrent à nager autour des navires. On retrouva des herbes, dont maintenant on ne s'alarmait plus. Les jours suivants, les rumbs furent très-variables. Fréquemment la *Niña* était obligée de diminuer ses voiles pour attendre la *Pinta*, qui allait mal à la bouline, et s'aidait peu de la misaine, à cause de l'avarie de son mât, que Martin Alonzo Pinzon avait négligé de réparer pendant sa désertion au trafic de l'or.

Le ciel perdit bientôt sa transparence. Des changements incessants de vents rendirent les manœuvres continues. On avançait peu; les provisions solides s'épuisaient; il n'y avait plus que des patates, du biscuit et du vin, ce qui soutenait mal les forces au milieu d'une pareille fatigue.

Le Vendredi 25 janvier, après le lever du soleil, survint un grand calme. Les matelots réussirent à prendre un thon et un énorme requin, ce qui fut un heureux renfort pour la cambuse. Durant les jours suivants, on fit faible route; l'air et les flots restaient dans une lourde mollesse. L'Amiral continuait cependant à remercier Dieu de l'état de la mer. Le 4 février, le ciel, toujours plus couvert, devint pluvieux; le temps froid. L'Amiral fit mettre à l'est. On tint ce rumb jusqu'au 8 février, où l'on prit le

en Nuestro Señor que le trujó, le tornara por su piedad y misericordia. » — *Lunes, 14 de enero.*

sud-est quart à l'est. Deux jours après, les pilotes se trouvaient, dans leur pointage, plus près de Castille que l'Amiral de cent cinquante lieues. Le calcul de l'Amiral était juste; tous les pilotes se trompaient, comme le montra l'événement.

Le 12 février, un vent, précurseur de la tempête, frissonna dans les cordages : la journée fut pénible. Le soir, trois fois des éclairs partirent du nord-est; c'était l'annonce de l'ouragan. L'Amiral s'apprêta aussitôt à le bien recevoir. Il fit carguer toutes les toiles, ne conservant qu'une basse voile, diminuée par les ris, surbaissée au grand mât, seulement pour aider à relever la caravelle, que les vagues plongeaient dans leurs sillons. On alla *à arbre sec*, c'est-à-dire à mâts et à cordes. Les flots noircis se mutinaient violemment; l'horizon prenait un aspect formidable; la mer, gonflée et mugissante, creusait d'immenses abîmes en soulevant vers les cieux ses flots, qui s'entrechoquaient incessamment par l'impulsion des vents contraires; les membrures de la *Niña* gémissaient péniblement sous le choc des lames monstrueuses. Toute manœuvre devenant impossible, la caravelle laissa aller au vent. La *Pinta*, que sa mâture avariée empêchait de lutter plus longtemps, se mit à fuir devant le vent. La nuit, l'Amiral, d'après l'ordonnance de Castille, fit mettre trois lanternes, l'une au-dessus de l'autre, au grand mât où était fixé l'étendard royal, pour indiquer à la *Pinta* de ne conserver aucune voile. Afin d'éviter l'abordage des deux caravelles pendant l'obscurité, il fit hisser une lanterne près du fanal, signal auquel répondit Martin Alonzo Pinzon et qu'il maintint jusqu'à ce que la violence de l'ouragan l'eût fait disparaître dans le lointain des vallées écumeuses.

Loin d'amoindrir l'horreur de la tempête, le retour de

la lumière ne fit qu'augmenter sa furie. L'Amiral n'avait pas quitté le pont; il dirigeait personnellement le navire. La persistance de la tempête qui redoublait avait intimidé les marins les plus intrépides. Ils tournaient leurs yeux vers l'Amiral, et celui-ci tournait son cœur vers Dieu, unique ressource dans un péril si imminent. L'homme ne pouvait plus rien. Le chrétien seul restait avec sa foi.

Il proposa aux marins de faire un vœu, de tirer au sort pour savoir lequel d'entre eux irait en pèlerinage à Sainte-Marie de Guadeloupe, portant un cierge du poids de cinq livres. Pour cela, l'on compta un nombre de pois chiches égal à celui des personnes qui se trouvaient à bord, en ayant soin d'en marquer un d'une Croix avec un couteau; on les jeta dans un long bonnet en laine de marin, qui fut bien remué[1]. Tous s'approchèrent, chacun à son rang, suivant les préséances.

C'était à l'Amiral de commencer; il plongea la main dans le bonnet et amena le pois chiche marqué de la Croix. Peu après, sous la terreur du péril croissant, on résolut encore un vœu. Il s'agissait d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de Lorette dans les États pontificaux. Cette fois le sort tomba sur le nommé Pedro de Villa, matelot du Port-Sainte-Marie. Comme il était évidemment hors d'état de suffire à cette dépense, l'Amiral se chargea d'y pourvoir. Un peu plus tard le redoublement de la tempête inspira un troisième vœu. On tira au sort pour aller à l'église de Sainte-Claire, à Moguer, faire célébrer une messe et passer toute une nuit en prières devant le maître-autel. De nouveau ce fut encore l'Amiral qui tira du bonnet la marque de la Croix. Ensuite, on fit le vœu collectif d'aller processionnelle-

[1] « Mandó traer tantos garbanzos cuantas personas en el navío venian, y señalar uno con un cuchillo haciendo una Cruz, y metellos en un bonete bien revueltos. » — *Jueves, 14 de hebrero.*

ment, pieds nus et en chemise, à l'église de Notre-Dame la plus voisine de la première terre où l'on aborderait.

L'abattement des esprits ne peut se rendre. Personne ne doutait que la *Pinta* n'eût péri. Chacun se recommandait en particulier à son patron ou à Dieu ; mais n'osait espérer. Tous se croyaient perdus sans ressource : aucune chance humaine de salut ne restait. La caravelle fatiguait d'autant plus horriblement qu'elle manquait de lest, l'Amiral n'ayant pu atteindre « l'île des Femmes, » où il se proposait de lester et d'arrimer la *Niña*. La consommation des vivres, l'épuisement des barils d'eau et de vin l'allégeaient tellement qu'elle allait en tous sens, comme ne gouvernant plus. L'équipage s'abandonnait au désespoir.

Colomb lui-même sentait presque défaillir sa constance. Son cœur plus agité que la mer tumultueuse, descendant de la confiance au doute, et de la crainte aux angoisses, s'élevait et s'abaissait alternativement comme les flots de l'Atlantique. Il l'a raconté : chaque éclaboussure des vagues qui passait sur ses yeux suffisait pour le troubler. Il attribuait cette faiblesse à l'insuffisance de sa foi et à son manque d'abandon à la divine Providence. — D'un côté, quand il se rappelait les circonstances prodigieuses de sa Découverte, les faveurs que Dieu lui avait faites, en lui accordant un triomphe si grand, lui montrant d'innombrables merveilles, lui faisant découvrir une multitude d'îles, comme s'il eût voulu qu'après tant de contrariétés éprouvées en Castille, toutes ses espérances se trouvassent surpassées, Colomb se rassurait un peu. Quand il descendait au fond de sa conscience et y trouvait, premièrement, son désir de la plus grande gloire de Dieu, il lui semblait impossible que ce Dieu qui l'avait délivré de tout péril dans sa première traversée, alors qu'il devait le plus craindre, et lui

avait assujetti la peur et la révolte, le soutenant « seul contre tous, » aujourd'hui rendit inutiles les constants miracles de sa bonté et le délaissât dans ce péril suprême.— D'autre part, voyant persister la rigueur du ciel malgré ses prières, l'approche de la destruction devenir plus imminente, il se disait que sans doute à cause de ses fautes, Dieu pour le punir voulait lui ôter la satisfaction d'apporter lui-même aux Rois la nouvelle de la Découverte, et le priver de la gloire qui en rejaillirait sur son nom.

Mourir sans avoir révélé les beautés inconnues qui furent dévoilées à son admiration, laisser ainsi dans l'ignorance du Nouveau Monde les nations chrétiennes, et dans l'ignorance du Christ ces peuples nouveaux, était une douleur immense comme sa pensée. Mourir quand il avait touché au rivage de l'or, qu'il savait où gisait la délivrance des Lieux Saints; mourir avec son triomphe de la vérité, cette conquête cosmographique la plus importante de l'humanité, c'était agoniser par l'âme, par le cœur, par l'esprit; c'était périr trois fois en expirant une seule. S'il avait été seul en danger il aurait supporté, dit-il, son malheur avec plus de résignation; il avait si souvent vu la mort de près, qu'il ne l'aurait pas plus redoutée maintenant qu'en d'autres occasions. Ce qui aggravait encore sa douleur, c'était de songer qu'il causait la perte de tant de gens l'ayant suivi, contre leur gré, la plupart, et qui dans leur suprême désespoir, à la dernière heure, le maudissaient, l'accusant de leur sort. Il pensait aussi à ses deux jeunes fils qui faisaient alors leurs études à Cordoue, et allaient devenir orphelins sur une terre étrangère, où ils se trouveraient sans appui, car les Rois ignorant quel service avait rendu leur père ne se souviendraient plus de ces pauvres enfants.

Au milieu des lamentations de l'équipage, des averses,

des coups de lame, des gémissements de la *Niña* à demi noyée, du grincement des poulies, du sanglot des pompes, surmontant l'accablement d'une fatigue si prolongée, Colomb entra dans sa cabine. Là d'une main rapide autant que ferme, malgré l'affreux roulis, à la hâte il traça sur un parchemin [1] le résumé de ses découvertes; l'enveloppa dans une autre feuille sur laquelle il suppliait celui qui lirait ces lignes de le porter à la reine de Castille, promettant, en son nom, une récompense de mille ducats. Il enferma ce pli dans une toile cirée, la scella de son cachet, puis la mit dans un gâteau de cire, qu'il plaça dans une barrique vide, et l'ayant fermée hermétiquement, la fit jeter à la mer. L'équipage ne vit dans cette offrande aux flots que l'accomplissement d'un vœu secret.

De peur que les courants n'entraînassent loin de l'Europe ce message désespéré, il en avait fait deux copies, et placé l'autre exemplaire dans une seconde barrique qu'il attacha solidement à l'Arrière de la caravelle, dans cet espoir que si la *Niña* venait à sombrer, la barrique pourrait surnager et être recueillie un jour.

Cependant, à travers les bourrasques, le vent tourna à l'ouest. La mer sévissait toujours noire et bouleversée.

§ II.

Le Vendredi 15 février, au lever du soleil, on reconnut une terre au nord-est. Cette vue ranima les esprits; pourtant la mer venait toujours grosse du côté du couchant. Les pilotes se croyaient, d'après leur estime, sur les parages de Castille, mais l'Amiral leur annonça les Açores [2].

[1] « Tomó un pergamino y escribó en él todo lo que pude. » — *Jueves, 14 de hebrero.*

[2] « El Almirante por su navegacion se hallaba estar con las islas de

Toutefois la violence de la mer, quoique diminuée, ne leur permettait pas de s'approcher. Ils passèrent toute la journée, toute la nuit et le lendemain à louvoyer pour tâcher de prendre terre; mais en vain. Dans la nuit du samedi au dimanche, le 17 février, l'Amiral qui, malgré une attaque de goutte, était resté depuis le premier souffle de la tempête jusqu'à ce moment, c'est-à-dire pendant quatre jours et quatre nuits exposé à la pluie, au vent, aux coups de mer sans se reposer un instant, et presque sans nourriture, se trouvant comme perclus des jambes, fut obligé de se coucher un peu. Mais, dès l'aube, il reprit le commandement, gouverna au sud-sud-ouest, et enfin à la nuit arriva sur une île que l'obscurité ne permettait pas de distinguer. Il en fit le tour pour chercher un mouillage, et essaya de jeter une ancre; mais la perdit presque aussitôt. Il fallut remettre à la voile et gagner le large de peur d'accident. Enfin le lundi, il parvint à prendre terre. On était à Sainte-Marie, la plus méridionale des Açores, qui appartenait au roi de Portugal.

Les habitants furent d'abord étonnés qu'un si frêle navire, dans un pareil état, eût pu supporter une si longue et si furieuse tempête. Ils s'émerveillèrent encore plus quand on sut d'où arrivait cette petite caravelle. A la nouvelle de la découverte des Indes, ils remercièrent Dieu [1] et manifestèrent une grande joie. Leur imagination ne pouvait se lasser des récits sur ce monde nouveau.

Vers le soir, trois hommes vinrent au rivage, hélèrent la *Niña* qui détacha une embarcation pour les prendre. Ils apportaient à l'Amiral des volailles, du pain frais, et

los Azores, y creia que aquella era una dellas. » — *Viernes*, 15 *de hebrero*.

[1] « Los cuales dieron muchas gracias á Dios, y hicieron muchas alegrias. » — *Lunes*, 18 *de hebrero*.

divers rafraîchissements de la part du gouverneur de l'île, qui devait, disaient-ils, venir le lendemain lui faire visite, apporter de nouvelles provisions, et lui ramener trois matelots qu'il retenait à terre, pour le plaisir d'écouter leurs merveilleux récits. Comme il était déjà tard, Colomb fit coucher à bord ces trois envoyés.

Au point du jour, l'Amiral ne voulant pas différer l'accomplissement du vœu fait par l'équipage, d'aller pieds nus et en chemise à l'église de Notre-Dame, dans la première terre où l'on aborderait, pria les trois messagers qui retournaient à la ville, d'envoyer un prêtre à l'ermitage de Notre-Dame, situé près de la mer, derrière un cap. La moitié de l'équipage se rendit en procession à cette chapelle. Tandis que les Espagnols étaient en prières près de l'autel, la garnison de l'île cerna la chapelle et fit prisonniers ces pauvres pèlerins.

L'Amiral attendait le retour de la chaloupe pour aller avec l'autre moitié de ses hommes à l'ermitage. A onze heures, voyant que rien ne paraissait, il soupçonna qu'on retenait ses marins ou que l'embarcation s'était brisée contre les rochers du cap. De son mouillage on ne pouvait apercevoir la chapelle ; il leva l'ancre aussitôt pour se diriger vers un point d'où il la découvrirait. En effet, on ne tarda pas à voir une troupe de cavaliers qui, mettant pied à terre, entrèrent tout armés dans la chaloupe, et poussèrent vers la caravelle comme pour la prendre à l'abordage. Quand ils furent à portée de la voix, le gouverneur de l'île, qui dirigeait en personne ce coup de main, demanda un sauf-conduit pour sa sûreté personnelle s'il montait à bord. L'Amiral l'accorda ; mais l'astucieux Portugais, ne se fiant point à une parole que lui-même aurait certainement violée en pareil cas, ne quitta pas la chaloupe.

L'Amiral lui demanda pourquoi, contrairement aux lois de l'hospitalité, en violation du droit des gens, il retenait ses matelots, alors que les Portugais se trouvaient dans les États de Castille aussi en sûreté qu'à Lisbonne. Il ajouta que le Roi et la Reine, dont il était grand amiral pour la mer Océane, lui avaient ordonné de traiter avec distinction les vaisseaux portugais qu'il pourrait rencontrer. Il l'assura que, s'il ne lui restituait pas cette partie de son équipage, il n'en continuerait pas moins sa route avec le reste, mais qu'il ferait sévèrement châtier cette odieuse perfidie.

Le Gouverneur répondit d'un ton arrogant qu'ici l'on ne s'inquiétait ni du Roi ni de la Reine de Castille, ni de leurs lettres, et qu'il lui ferait savoir ce que c'était que le Portugal. Quand il eut épuisé sa jactance et lancé toutes ses fanfaronnades, il dit insolemment à l'Amiral qu'il pouvait, si bon lui semblait, retourner au port avec sa caravelle; quant à lui, n'ayant agi qu'en vertu des ordres du Roi son maître, il se sentait tranquille.

L'Amiral dut se borner à fulminer de terribles menaces contre une telle déloyauté. Contraint par l'état de la mer, il fallut retourner au port, qui n'était guère sûr. Son premier soin fut alors de se garer contre toute éventualité fâcheuse. Il arrima d'abord avec précaution toute sa cargaison, se fit un lest provisoire en remplissant d'eau de mer les futailles vides. Il se savait dans un mauvais port, et, de plus, craignait que, durant la nuit, ces perfides ennemis ne lui coupassent ses amarres; ce qui arriva effectivement. Il se vit donc obligé de fuir au milieu des ténèbres, pour chercher dans les secousses de la haute mer un abri contre les haines du rivage. Durant deux jours et une nuit, il fut en butte aux dangers les plus imminents. Car, parmi les hommes qui lui restaient à bord, il ne comptait que

« trois marins ; » le reste se composait d'Indiens et de novices. Heureusement les vagues ne déferlaient sur son navire que d'un seul côté, au lieu de le choquer en tous sens, comme dans les jours précédents. Le cœur toujours élevé vers son divin Maître, l'Amiral lui rendit grâces de cette diminution de péril.

Le Vendredi 22 février, par une résolution subite, Colomb, étant revenu mouiller dans ce port qu'il avait dû abandonner, vit bientôt un homme, agitant son manteau, faire signe à la *Niña* d'attendre. Quelque temps après, la chaloupe, portant deux ecclésiastiques et un notaire, accosta la caravelle. Ils demandaient garantie pour leur sûreté avant de monter à bord. L'Amiral l'ayant accordée, ils montèrent et l'invitèrent à leur montrer les papiers du bord, pour s'assurer qu'il était réellement attaché au service des Rois catholiques. N'ayant pu réussir dans son coup de main, et redoutant les conséquences de cette affaire, le Gouverneur cherchait à se tirer de ce mauvais pas sous un prétexte plausible. L'Amiral, le devinant, consentit à leur montrer ses lettres patentes, et leur donna quelques-uns des objets qu'il rapportait du Nouveau Monde. Les délégués du Gouverneur, paraissant suffisamment édifiés sur sa qualité, lui renvoyèrent avec la chaloupe tous les hommes de l'équipage qu'on avait si déloyalement retenus. Il sut de ses gens que si le Gouverneur était parvenu à s'emparer de sa personne, jamais on ne lui eût rendu la liberté, car tel était l'ordre précis du roi Joam II.

Les ancres furent aussitôt dérapées, et la *Niña* évolua autour de l'île, voulant y faire du bois et charger des pierres comme lest. Mais la violence du ressac empêcha les embarcations d'accoster. Les signes précurseurs du vent du sud, que dans ces parages il est dangereux d'attendre sur ses amarres, décidèrent l'Amiral à continuer

sa route. On filait par une forte brise ; la mer s'était aplanie, et Colomb en remerciait Dieu sur son journal, comme dans son cœur. Pendant deux jours encore, la marche fut passable ; ensuite une succession de vents contraires recommença les fatigues et les périls auxquels on espérait avoir échappé.

§ III.

Le 1er mars, on put suivre un rumb favorable, qui fut continué le lendemain.

Le 3, au coucher du soleil, une bourrasque subite déchira toutes les voiles de la *Niña* qu'elle faillit faire sombrer. Mais la Providence laissa tomber un regard sur son serviteur. « Dieu voulut le délivrer, » dit Las Casas. Dans l'imminence du péril, on fit de nouvelles prières et un vœu nouveau. On tira au sort pour savoir qui d'entre les marins irait en chemise, nu-pieds, à Notre-Dame de la Cinta, dans la province d'Huelva ; et comme à l'ordinaire le sort désigna encore l'Amiral : « Ce qui lui fit juger que Dieu l'accompagnait toujours, mais voulait qu'il s'humiliât et ne s'enorgueillit point des faveurs qu'il lui avait déjà faites [1]. »

En outre, chacun fit également le vœu de jeûner au pain et à l'eau le premier samedi qui suivrait l'arrivée de la caravelle. Il fallut aller au gré des flots, sans conserver de voiles, tant était violente la tempête. Le soir, la tourmente redoubla de fureur. De sinistres éclairs sillonnaient le zénith ; l'eau tombait du ciel à torrent ; les lames frappaient en sens opposés le navire ; tantôt une montagne d'eau le soulevait dans les airs ; tantôt, en se creusant en

[1] Las Casas, *Historia de las Indias*, lib. I, cap. LXXIII.

abîme, les vagues l'entraînaient dans les profondeurs de leurs vallées écumantes, et semblaient devoir l'ensevelir sous leur choc en se rejoignant. Les gémissements des cordages, les craquements des membrures répondaient aux sifflements aigus des vents, aux détonations de la foudre, dont semblait un écho l'immense brisement des lames. Cet aspect était effroyable, et nulle puissance humaine n'aurait surmonté ce péril. « Mais il plut à Notre-Seigneur d'être en aide à l'Amiral et de lui montrer la terre, » dit Las Casas. On l'aperçut vers minuit. Cependant l'épaisseur de l'obscurité empêchait de reconnaître sur quels parages on se trouvait. Malgré la hardiesse de la manœuvre, l'Amiral fit appareiller la grande voile de perroquet n'ayant aucun autre moyen d'aider la *Niña* à se relever un peu au-dessus des vagues sous lesquelles plongeait tout son Avant. L'on tint comme l'on put. « Dieu les conserva jusqu'au jour[1], » au milieu des angoisses et des terreurs de cette nuit horrible, nuit de désespoir et de perdition pour les navires en mer.

L'Amiral arrivait sur les côtes d'Europe vers la fin d'un hiver désastreux, pendant une de ces grandes commotions de la nature qui bouleversent les couches de l'air, renouvellent l'atmosphère, la surface des eaux et font ressentir leur formidable impulsion du pôle à l'équateur. Au dire des marins, jamais hiver n'avait été si fécond en naufrages. Depuis quatre mois régnaient des vents désolateurs. L'Océan Germanique n'était plus navigable; les bâtiments souffraient dans les ports bloqués par la tempête. Vingt-cinq navires espagnols avaient péri sur les côtes de Flandre. Partout les grèves se jonchaient de débris.

[1] Las Casas, Abrégé du journal de Colomb. — « Y asi los guardó Dios hasta el dia. » — *Lunes, 4 de Marzo.*

Au point du jour, à travers l'embrun, sorte de brouillard que produit le fouettement des vagues et l'abondance de l'écume soulevée dans l'air en poussière humide, l'Amiral reconnut le roc élevé de Cintra, près du Tage. La côte du Portugal, d'un abord toujours difficile, par une grosse mer est horriblement dangereuse par la tempête. Aucun avancement des terres, aucune ligne brisée du littoral n'amortit l'impulsion des flots arrivant du large. Les lames accourent sans obstacle avec une violence accrue par la distance, se briser affreusement sur les rochers de la côte. L'Amiral, cependant quoique nul lamaneur ne pût venir à lui, s'efforça d'entrer dans le fleuve, car il n'avait plus d'autre chance de salut que d'y pénétrer. Les rochers de ces bords, en ce moment tout à fait recouverts par la tuméfaction des vagues et leur nappe d'écume frémissante, trompaient l'œil. Une force irrésistible portait la *Niña* contre les écueils des bas-fonds et la repoussait de l'embouchure d'où l'écartaient aussi les flots du fleuve, grossi des pluies et soulevés par des vents contraires. On eût dit qu'une ténébreuse puissance redoublait de fureur pour empêcher d'aborder le malheureux navire, destiné à périr presqu'en vue du port.

A l'aspect de son naufrage imminent, les habitants de la ville de Cascaës, située sur l'embouchure du Tage, coururent à l'église; allumèrent des cierges, firent des prières pendant toute la matinée pour l'âme des marins de la pauvre petite caravelle qui semblait déjà devenue la proie d'une mer impitoyable. Et quand par l'assistance de Dieu. l'Amiral fut entré dans le fleuve, la population entière accourut au rivage, regardant comme un miracle qu'ils eussent été soustraits à une perte inévitable.

CHAPITRE X.

Colomb dans le Tage résiste bravement aux injonctions de l'Amiral Portugais. — Le peuple accourt de Lisbonne voir sa caravelle. — Le roi de Portugal l'invite à sa cour et le comble d'honneurs. — Le conseil de la couronne propose au Roi l'assassinat de Colomb. — Le Roi s'y refuse et l'honore. — La reine de Portugal fait aussi appeler Colomb, voulant entendre ses récits. — Départ de la *Niña* pour l'Espagne.

§ I.

A force de manœuvres, dans l'après-midi, vers trois heures, Colomb atteignit le mouillage de Rastello. Il y jeta l'ancre, remerciant l'auteur de la vie de l'avoir soustrait à une mort immanquable.

Tout aussitôt il dépêcha un messager en Castille pour informer les souverains de son arrivée, puis écrivit au roi de Portugal, en ce moment séquestré dans la charmante habitation du Val-Paradis, par la peste qui avait successivement visité plusieurs de ses résidences, afin d'obtenir la permission d'aller mouiller à Lisbonne, ne se croyant pas en sûreté dans un lieu comme Rastello, hanté de gens capables d'un coup de main contre sa caravelle, que l'on croyait chargée d'or, parce qu'elle revenait des Indes, qu'il avait découvertes. Prévenant les susceptibilités de Joam II, il insinuait adroitement qu'il n'était point allé vers la Guinée; mais à l'extrémité de l'Asie par l'occident.

Cela fait, Colomb rouvrit une lettre tracée rapidement au roulis d'une mer encore agitée, à la hauteur des Açores, et qu'il adressait à l'homme de la cour d'Espagne qui avait le plus spécialement servi son entreprise, en fixant

la résolution de la Reine : le noble Luiz de Santangel. Il y ajouta quelques lignes en post-scriptum pour lui apprendre que la tempête l'avait forcé d'entrer dans la rivière de Lisbonne, ce qu'il regardait comme la chose la plus surprenante. En effet, il avait toute raison de redouter les frontières du monarque irrité qui lui avait dressé des embûches sur mer, à son départ, et dont les agents, en violation des droits les plus saints, avaient tenté de le faire échouer dans le port, à son retour, n'ayant pu l'ensevelir vivant dans le cachot qu'on lui avait préparé. Venir aujourd'hui s'abriter dans ses États, c'était se réfugier dans l'antre du lion ; Colomb se rendait exactement compte de la gravité du péril ; et néanmoins une suprême urgence le forçait à l'encourir. Mais ce Dieu qui l'avait sauvé des conseils de la révolte et des gouffres de l'abîme, veillait sur lui. Aussi tout en constatant ce qu'offrait d'étrange et de mystérieux cette irrésistible nécessité qui l'avait contraint à s'abriter chez son ennemi, ne s'en troublait-il point.

Incontinent il rédigea pour un autre personnage de la cour, le trésorier don Raphaël Sanchez, une relation de son voyage qui peu après fut publiée à Rome. Cette lettre au fond semblable à celle que reçut Luiz de Santangel n'en diffère que par le style. On y retrouve cette candeur, cette sobriété d'images et pourtant cette vivacité de mouvement qui est propre à Colomb. Il la terminait par un élan plein d'expansion fait pour toucher toute âme qui appartient à Jésus-Christ.

« Quoique tout ce que je viens de rapporter, dit-il, « semble extraordinaire et inouï, il y aurait encore des « choses plus grandes si j'eusse eu à ma disposition des « navires suffisants, comme cela était convenable. Ce n'est « pas à mon mérite qu'est due cette grande et vaste en-

« treprise ; elle est due à la sainte foi catholique, à la piété « et à la religion de nos monarques ; car le Seigneur a « accordé aux hommes ce que l'intelligence humaine ne « pouvait ni concevoir, ni atteindre ; parce que Dieu écoute « quelquefois les prières de ses serviteurs qui suivent ses « préceptes, même dans les choses qui paraissent impos- « sibles. C'est ce qui m'est arrivé à moi, qui ai réussi dans « une entreprise que jusqu'à présent aucun mortel n'avait « osé former ; car quoiqu'on eût déjà écrit et parlé de « l'existence de ces îles, tous en parlaient et en écrivaient « par conjectures, et sous la forme du doute ; mais per- « sonne n'assurait les avoir vues, en sorte qu'on les répu- « tait fabuleuses. En conséquence, que le Roi, la Reine, « les Princes et leurs royaumes très-heureux, de concert « avec la Chrétienté, rendent grâces à Notre-Seigneur « Jésus-Christ, qui nous a accordé une semblable victoire « et de si grands succès. Qu'on fasse des processions, « qu'on célèbre des fêtes solennelles ; que les temples se « parent de rameaux et de fleurs ; que Jésus-Christ tres- « saille de joie sur la terre comme il se réjouit dans les « cieux, au prochain salut de tant de peuples, jusqu'à pré- « sent dévoués à la perdition [1] ! Réjouissons-nous égale- « ment, tant à cause de l'exaltation de notre Foi, qu'à « cause de l'accroissement des biens temporels dont non- « seulement l'Espagne, mais toute la Chrétienté recueil- « lera les fruits. »

Le lendemain, Barthélemy Dias, officier sur le vaisseau Amiral de la marine portugaise, le mieux pourvu d'artillerie qu'on eût encore vu, se rendit avec sa chaloupe armée, à

[1] *Epistola Cristoferi Colomb* (cui etas nostra multum debet : de insulis in mari indico nuper inventis, etc.) ad magnificum dom. Raphaelem Sanxis, etc., quam nobilis ac litteratus vir Aliander de Cosco, ab Hispano ydeomate in latinum convertit. — Romæ, 1493.

bord de la *Niña* pour signifier à Colomb de venir présenter ses papiers à son chef et faire sa déclaration aux facteurs royaux. Bien qu'il fût sous les batteries du vaisseau portugais, Colomb répondit que malgré le chétif gabarit de la caravelle, étant sur son bord en qualité d'Amiral du roi et de la reine de Castille, il n'avait aucun compte à rendre à de tels employés, et qu'il n'y irait point. L'officier lui demanda d'envoyer au moins le maître de la caravelle. L'Amiral répliqua qu'envoyer un de ses hommes ou aller lui-même serait la même chose; que personne ne serait tiré de son bord que par la force des armes; que les amiraux de Castille savaient mourir avant que de se rendre ou de livrer contre le droit un de leurs marins. La fermeté de cette attitude intimida l'officier qui, changeant de ton, le pria seulement de lui donner la preuve de sa qualité, pour qu'il en informât son chef. L'Amiral voulut bien lui montrer ses Lettres patentes. A peine le commandant Alvaro de Acunha eut-il reçu le rapport de l'officier, qu'il vint en grande cérémonie au son des timballes, des fifres et des trompettes, faire sa visite à l'Amiral, et se mettre entièrement à sa disposition.

Le bruit de la découverte d'un nouveau monde par un navire qui était ancré dans le Tage, courut rapidement à Lisbonne. Malgré l'état de l'atmosphère, on arrivait en foule de la ville au mouillage de Rastello; une multitude de barques couvrait les flots. L'admiration n'était pas moins vive que la curiosité. On rendait grâces à Dieu de cet événement, qu'une intuition confuse, un pressentiment secret disait être immense. La voix du peuple déclarait que cette gloire était donnée à la Castille, en récompense du zèle de ses Rois pour la religion [1].

[1] « Dando gracias a Nuestro Señor y diciendo que por la gran fé que

Après le peuple, ce fut le tour des grands. Le lendemain, des gens d'importance, les facteurs même du Roi, vinrent à la caravelle pour voir et pour entendre les merveilles de cet autre monde, qu'on avait réputé fabuleux. Les uns déploraient que le Roi n'eût pas accepté les offres de Colomb; les autres avouaient, en bénissant le Seigneur, que ce succès paraissait le prix de la persévérance des pieux souverains de Castille à propager la religion de Jésus-Christ [1].

§ II.

Le Vendredi 8 mars, un message du roi de Portugal vint sanctionner les témoignages spontanément rendus à l'homme de la Providence. Le chef de la nation suivait l'élan de son peuple. Il priait gracieusement l'Amiral, puisque le temps le retenait au mouillage, de vouloir bien venir dans sa retraite, et ordonnait aux Facteurs de lui fournir gratuitement tout ce dont il aurait besoin pour lui, son équipage et son navire. Il avait commandé aux principaux officiers de sa maison d'aller à sa rencontre, et lui avait fait préparer à Sacanben, où il devait coucher, une hospitalité royale. L'Amiral se mit donc en route, accompagné d'un de ses pilotes qui remplissait les fonctions d'aide-de-camp. La persistance de la pluie ne lui permit d'arriver au Val-Paradis que le lendemain soir. Il y fit son entrée au milieu d'un noble cortége.

L'accueil du souverain surpassa encore tous ces honneurs. Joam II le reçut comme un prince du sang; le fit

los reyes de Castilla tenian y deseo de servir á Dios, que su alta magestad los daba todo esto. » — *Miercoles, 6 de marzo.*

[1] « Porque Sus Altezas se trabajaban y ejercitaban en el acrecentamiento de la religion de Cristo. » — *Jueves, 9 de marzo.*

asseoir et couvrir en sa présence, lui montra une haute considération, lui parla avec la plus grande affabilité, et témoigna sa satisfaction du succès de cette entreprise; en ajoutant qu'il en éprouvait d'autant plus de joie que d'après un traité de 1479, conclu avec la Castille, la découverte de ces pays nouveaux et leur conquête lui appartenaient de droit. L'Amiral répondit que n'ayant pas lu ce traité, il n'en pouvait parler utilement; seulement il savait que dans ses instructions il lui était prescrit de n'aller ni vers la mine d'or ni sur les côtes de Guinée, et que cet ordre avait été publié dans tous les ports de l'Andalousie avant son embarquement. Joam II répliqua gracieusement qu'au surplus entre les deux rois et lui cette affaire assurément s'arrangerait, sans qu'il fût besoin d'aucune intervention.

Ensuite le monarque confia son hôte aux soins du plus haut personnage de la cour.

Le dimanche matin, à l'issue de la messe, le Roi reprit son entretien avec Colomb, et lui demanda des particularités de son voyage. Il multipliait ses questions beaucoup plus que la veille; les diversifiait en qualité d'amateur de cosmographie. Et comme en satisfaisant sa curiosité, il reconnaissait la grandeur de l'entreprise, il éprouvait un secret dépit d'avoir laissé échapper ces régions merveilleuses que lui avait offertes Colomb, avant de les proposer à la Castille. Il eut des doutes relativement aux distances et à la route suivie. Il lui semblait qu'on avait empiété sur les droits du Portugal que garantissait la Bulle accordée aux instances de l'infant don Henri. Immédiatement après l'entretien, il réunit son Conseil pour lui exposer le cas.

Tandis qu'à son habitude Colomb passait recueilli les heures du dimanche, entre la méditation et la prière, à quelques pas de lui, dans la salle du Conseil, la question

s'agitait d'anéantir le fruit de ses labeurs, de dérober la notion de ses découvertes, en le mettant à mort.

L'assassinat de Colomb fut proposé au Roi.

Quelque révoltante que soit une telle proposition, quelque impossible qu'elle nous semble dans l'état de nos mœurs, elle fut cependant faite en séance par des courtisans envieux de la gloire étrangère, et jaloux de montrer au Souverain leur dévouement aux rancunes qu'ils lui supposaient. On voudrait pouvoir douter d'une telle infamie. Mais si Colomb eut la générosité de la passer sous silence, si son fils Fernando l'a tue avec charité, les plus grands historiens du Portugal eux-mêmes l'ont constatée, toutefois sans la flétrir de leur jugement.

Un chroniqueur espagnol, Vasconcelos, biographe du roi Joam II, résume naïvement cette séance du Conseil royal : « Dans ces doutes, le Roi voulut entendre ceux du Conseil, pour arrêter le parti à prendre. Quelques discoureurs ignorants en géographie, confondant la position des terres, affirmaient que les pays découverts par Colomb appartenaient au Portugal, et opinaient pour que Colomb fût tué avant de retourner en Castille [1], sans quoi il résulterait de graves inconvénients de l'exécution de son entreprise. Ils jugeaient qu'en pareille occurrence, l'utile l'emportait sur l'honnête; d'ailleurs, tout bien considéré, ne méritait-il pas le dernier châtiment, cet homme qui avait osé se jouer d'un si grand prince ? »

On savait combien le Roi avait désiré entreprendre cette découverte, quelles démarches il avait fait faire auprès de Colomb, à qui de sa main il avait écrit en Espagne; on se souvenait de sa colère, quand il sut son traité avec la Castille, et des ordres donnés aux gouverneurs des îles et

[1] « Que muriesse Colon antes que passasse á Castilla... » — Vasconcelos, *Vida y acciones del rey don Juan el II*, lib. VI, fol. 293, 294.

aux vaisseaux qui le rencontreraient en mer. Les courtisans pensèrent être agréables au monarque en suggérant une occasion favorable à sa vengeance. Ils insinuèrent que Colomb n'était arrivé en Portugal que pour narguer le Roi. Que l'ostentation de ses découvertes devenait un outrage, un crime de lèse-majesté. Un biographe important, Garcia de Resende, rapporte que « le Roi fut sollicité de trouver bon qu'on le tuât là, parce qu'avec sa mort cette découverte ne serait pas poussée plus avant par la Castille[1]. » Le père de l'histoire portugaise, le grand Joam de Barros, constate l'offre que firent quelques gentilshommes « de le tuer eux-mêmes[2], » pour l'empêcher de retourner en Castille. Il résulte des diverses relations portugaises[3] que les courtisans trouvaient un prétexte plausible de s'en défaire impunément, soit en prenant pour une offense sa satisfaction à détailler au Roi l'importance de la découverte, soit en profitant de son extrême vivacité pour le pousser à bout, amener une querelle et se débarrasser de lui.

Mais le Roi craignait Dieu : il repoussa ces offres, dit Barros, « comme Prince catholique ; » d'ailleurs, l'esprit élevé de Joam II, son estime de la science, de la navigation, lui faisaient mieux subir qu'à une intelligence moins haute l'ascendant qu'exerçait l'aspect de Colomb. Sa présence avait effacé les ressentiments du dépit et de la fureur.

[1] « El Rey foy cometido que ouvesse por bem de lho matarem ahi, porque cõ sua morte o descubrimento naõ yria mais avante de Castella. » — Garcia de Resende, *Vida e feitos del Rey dom Joam Segundo*, capit. CLXIII.

[2] « Offereceram-se delles que o queriam matar, e com isto se evitaria ir este homen a Castella. » — João de Barros, *Da Asia*, decada I, liv. III, cap. XI, p. 246.

[3] Dans sa *Chronique* manuscrite du roi Joam II, Ruy de Pina au chapitre LXVI, confirme aussi cette proposition d'assassinat.

Il défendit sévèrement toute tentative contre son hôte, et commanda de le traiter avec les plus grands égards.

D'autres conseillers, moins violents qu'astucieux, reconnaissaient, en principe, qu'il est du devoir des Souverains d'accueillir dans leurs ports quiconque s'y réfugie contre les accidents de mer. Ils opinaient pour laisser aller l'amiral Colomb ; mais voulaient que cette question de découvertes se décidât par les armes ; et qu'avant que la Castille eût préparé une seconde expédition, on prît militairement possession du terrain, ce qui serait facile par l'indication des deux Portugais qu'avait ramenés la caravelle. C'est ce dernier avis qu'adopta Joam II ; et tout aussitôt il combina son expédition en secret.

Le lundi, l'Amiral prit congé du Roi. Le monarque l'accabla de marques d'estime et de distinction. Par son ordre, don Martin de Noroña le reconduisit, entouré de tous les seigneurs de la cour, qui allèrent à une assez grande distance, pour lui faire plus d'honneur.

Sur l'invitation pressante de la Reine, l'Amiral se rendit au monastère de Saint-Antoine, où elle se trouvait alors avec les premières dames de la cour. Elle le combla de ses gracieusetés royales, et se plut à le questionner sur ce Nouveau Monde qu'il voulait amener à la loi de l'Évangile. Sa curiosité ne pouvait se lasser d'entendre. La Reine le retint si longtemps, qu'il était déjà nuit quand il partit pour aller coucher à Llandra.

Le lendemain, au moment de son lever, un écuyer du Roi vint de la part de son maître lui offrir, s'il préférait se rendre par terre en Castille, de l'accompagner jusqu'à la frontière, ayant ordre de lui fournir, aux frais de la couronne, les logements, les chevaux et tout ce dont il aurait besoin. En même temps, il lui amenait en présent une mule des écuries du Roi, et une autre pour le pilote

son aide de camp, auquel il compta vingt ducats d'or. L'Amiral aima mieux revenir par mer, le temps s'étant radouci. Il ne put être à bord de la *Niña* qu'assez tard dans la nuit.

A huit heures du matin, il fit déraper les ancres, et, par la marée haute, avec un vent de nord-nord-ouest, il appareilla pour l'Espagne. La brise mollissait; il avança peu dans la première journée.

CHAPITRE XI.

Arrivée de la *Niña* à Palos. — Réception faite à Colomb. — Arrivée de la *Pinta*. — Fuite précipitée de Martin Alonzo Pinzon. — Colomb accomplit les vœux dont il est chargé. — Son retour à sa cellule. — Son départ pour la cour. — Sa marche triomphale. — Concours des populations sur la route. — Son entrée à Barcelone. — Accueil d'Isabelle. — Retentissement de la Découverte. — Témoignage du Saint-Siége en faveur de Colomb. — Honneurs rendus à son génie. — Du conte de l'œuf. — Préparatifs pour une seconde expédition.

§ I.

Un sentiment de vague inquiétude assombrissait alors la petite ville de Palos. Dans chaque famille, on se préoccupait avec anxiété d'un parent ou d'un ami. Depuis sept mois et douze jours, car les jours se comptaient, on était sans nouvelles de ces enfants du pays, qu'un ordre des Rois avait forcés de suivre ce Génois, grand prometteur, dont plus d'une mère et d'une épouse maudissaient la mémoire pendant leurs insomnies. Qu'étaient-ils devenus? Ni les premiers alcades, ni le courtier maritime Diégo Prieto, qui avait des relations à la cour, n'en pouvaient rien dire. Mutuellement on redoutait de s'avouer ses craintes. On les croyait perdus sans retour, engouffrés dans les abîmes de la MER TÉNÉBREUSE, et l'on n'osait exprimer quel genre épouvantable de fin avaient trouvé ces malheureux, ainsi sacrifiés à l'ambition d'un visionnaire étranger.

Telle était la disposition des esprits, quand, le Vendredi 15 mars, à l'heure de midi, les oisifs du port aperçurent

une caravelle qui, par une faible brise, remontait l'Odiel, et bientôt reconnurent à sa coupe la *Niña*, portant arborés à ses mâts l'enseigne de l'expédition et l'étendard royal de Castille. Une explosion de joie retentit aussitôt d'un bout à l'autre de la petite cité.

En un instant, la nouvelle du retour de l'expédition et de ses découvertes merveilleuses circula du quai dans les maisons. Par un mouvement spontané, toutes les boutiques se fermèrent; on se portait en foule autour de la caravelle. Les cloches sonnèrent à grande volée; on tira le canon; les fenêtres furent parées de fleurs; les rues tendues de draps et de tapis. « Colomb, en débarquant, fut reçu avec les mêmes honneurs qu'on aurait rendus au Roi. Tout le peuple en procession solennelle l'accompagna, lui et sa troupe, à l'église, où ils allèrent remercier Dieu d'avoir couronné d'un si heureux succès le voyage le plus long et le plus important qui eût jamais été entrepris[1]. » Après tant d'alarmes et d'intimes perplexités, quelle ne devait pas être l'ivresse des familles en retrouvant ceux qu'on désespérait de revoir ici-bas!

Quelques heures plus tard, pendant que la ville tout entière, transportée d'une indicible allégresse, offrait ses félicitations et ses hommages à l'Amiral, et, par le carillon de ses cloches, annonçait aux bourgades voisines un événement extraordinaire, on vit arriver près de l'ancrage de la *Niña* une autre caravelle bien connue des habitants, la *Pinta*, que montait Martin Alonzo Pinzon. Au bout de quelques instants, une yole s'en détacha furtivement et redescendit le fleuve; c'était le capitaine qui fuyait.

Poussé par la tempête dans le golfe de Biscaye, Martin Alonzo Pinzon, persuadé qu'avec sa voie d'eau, ses ava-

[1] Robertson, *Histoire de l'Amérique*, t. I, liv. II, p. 143.

ries, son chargement, la pauvre petite *Niña* n'avait pu échapper à la tourmente, venait d'adresser aux Rois une relation de la Découverte qu'il s'attribuait, et demandait l'autorisation d'aller à la cour leur rendre compte de l'expédition. En attendant leur réponse, il venait dans sa ville natale jouir du triomphe qu'il s'était promis. Mais, en voyant flotter le pavillon d'Amiral au grand mât de la *Niña*, il fut saisi de confusion. De peur que son chef ne le fît arrêter et mettre aux fers, suivant son droit, il s'esquiva honteusement, la rage dans le cœur, au bruit du triomphe de celui qu'il espérait supplanter.

Tout l'équipage de la *Pinta* se trouvait au complet : et parmi les hommes laissés à Hispaniola aucun n'était natif de Palos. Colomb pouvait, à bon droit, adresser aux gens de ce port qui l'avaient détesté et maudit, ces paroles du Bon Pasteur : « Je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'aviez donnés[1]. » Aussi la joie des habitants était-elle à son comble. En voyant que l'Amiral leur ramenait tous ceux qu'on lui avait confiés, ils ne savaient comment lui marquer plus profondément leur admiration.

Témoins de l'accueil fait par leurs familles aux marins de Palos, les autres matelots originaires des environs, désireux d'un pareil bonheur, auraient bien voulu partir le soir même pour leurs foyers. Mais les réjouissances, les transports et l'enthousiasme dont il était l'objet, ne pouvaient effacer un instant de l'âme si tendrement pieuse de Colomb l'engagement pris pendant la tourmente vers les parages des Açores. L'Amiral n'accorda point de congé avant l'accomplissement du vœu que la perfidie du gouverneur portugais de l'île Sainte-Marie avait sacrilégement interrompu. On avait promis d'aller dans la première

[1] « *Quia quos dedisti mihi, non perdidi ex eis quemquam.* » — S. Joan. Evang., cap. XVIII.

église, dédiée à Notre-Dame, voisine du lieu où la *Niña* pourrait atterrir. Maintenant le lieu était Palos; l'église, Notre-Dame de la Rabida, au couvent dont le docte Juan Perez de Marchena était Gardien.

Ainsi le généreux Franciscain qui avait célébré la messe solennelle pour l'embarquement, célébra la messe d'actions de grâces pour le retour. La Providence sembla lui avoir ménagé cette satisfaction. La veille on avait remercié Dieu du bienfait de la Découverte; le lendemain on allait remercier la Vierge du salut, l'ancre d'espérance du pauvre matelot. Ce fut une cérémonie profondément touchante. Tous ces navigateurs nu-pieds et en chemise, depuis le mousse jusqu'à l'Amiral, dans le piteux costume du naufragé, sauvé des flots, venant rendre grâces à Marie, l'Étoile de la mer, de les avoir arrachés aux abîmes de l'Océan en courroux, étaient suivis d'une foule qui s'associait de cœur à leurs prières et à leur gratitude.

Maintenant tout matelot se voyait entouré, écouté comme un oracle, sa famille s'enorgueillissait de lui. On se le disputait. Ses parents se réunissaient pour le fêter. Mais l'Amiral, au milieu des honneurs et des louanges, se trouvait à Palos comme un étranger; il n'y avait point de parents. Sa famille était celle de saint François; ses frères de l'Ordre Séraphique l'attendaient à la Rabida; il retourna donc auprès d'eux et reprit possession de la chère cellule que lui réservait le Père Gardien.

On devine aisément le bonheur des deux amis à leur réunion. Cette pensée qu'ils avaient eue d'abord séparément l'un et l'autre, cette espérance qu'ils mirent en fond commun, cette foi patiente qui sut triompher de l'orgueil et des préjugés de la science, étaient récompensées enfin. Ainsi donc le Père Juan Perez de Marchena ne s'était pas trompé! au delà de cette ligne bleue de l'Occident qu'in-

terrogea si souvent son regard, existaient comme il l'avait pressenti, des terres habitables et des peuples à conduire au Sauveur. Le signe de la Rédemption avait été montré aux indigènes; la Croix plantée parmi eux, et saluée de ces naïfs enfants des forêts. Maintenant pourrait s'accomplir le souhait du séraphique François d'Assise. Ce qu'il y eut alors de joie sereine, de satisfaction évangélique et d'intime consolation, dans cette petite communauté de la Rabida, ne saurait se rendre.

Si jamais en aucun congrès diplomatique projet ne se débattit plus important que celui dont, sept ans auparavant, Colomb et le docte Franciscain avaient examiné les bases, dans cet humble monastère; on peut le certifier: jamais ne fut conçue combinaison plus hardie que celle dont, le lendemain de son arrivée, Christophe Colomb dressait le plan au profit de la Castille. Pour l'intérêt de la monarchie espagnole, le travail qu'il traçait ainsi, à la hâte, dans le silence de son étroite cellule, était peut-être encore plus immense et plus immédiatement avantageux que sa Découverte.

Dans cette cellule, Christophe Colomb, complétant la brève dépêche qu'il avait expédiée, du mouillage de Rastello à la cour de Castille, rédigea le résumé de sa Découverte.

De cette cellule, il conseilla aux deux Rois de faire hommage au Saint-Siége [1] des terres nouvellement découvertes, et d'appeler sa bénédiction sur cette entreprise, par une Bulle qui protégerait ses conquêtes.

De cette cellule encore, il indiqua comment, pour éviter des conflits ultérieurs, devrait s'opérer la répartition des terres à découvrir entre les deux puissances maritimes

[1] Fernando Colomb, *Histoire de l'Amiral,* chap. XLII.

qui tentaient, à cette époque, des recherches dans l'Océan.

A cet effet, Colomb imagine de faire attribuer par le Souverain Pontife, pour les découvertes des Castillans dans l'ouest, un espace égal à celui qu'auraient les Portugais dans l'est. Et afin de déterminer les frontières des deux royaumes sur les plaines illimitées de l'Océan, il propose un moyen d'une simplicité divine.

Aussi plein d'assurance que s'il tenait étendu sous ses yeux l'espace entier du Globe, dont plus des deux tiers étaient encore ignorés, il fait avec une sublime audace ou plutôt un calme angélique la section de l'Équateur que nul n'avait franchi; trace à travers l'immensité une démarcation gigantesque; tire d'un pôle à l'autre une ligne idéale, qui partagera la Terre, en passant à une moyenne distance de cent lieues, prise entre les îles du Cap Vert et celles des Açores. Pour opérer cette étonnante séparation géographique, il choisit précisément le seul point de notre planète que la science choisirait de nos jours [1] : la curieuse région de la Ligne sans déclinaison magnétique, où la transparence des eaux, la suavité de l'air, l'éblouissante limpidité de l'atmosphère, l'abondance de la végétation sous-marine, l'éclat tropical des nuits, la phosphorescence des vagues, indiquent dans le mobile empire des ondes une démarcation mystérieuse du Créateur.

Cette colossale dimension était la plus hardie conception qui fut jamais sortie du cerveau humain. Jamais proportion si gigantesque n'était entrée dans un calcul de

[1] Ce qu'offre d'ingénieux, de nouveau, d'important au point de vue de la physique, de la géographie et de la cosmographie cette ligne, *raya*, qu'indiquait Colomb, est relevé avec admiration par Humboldt, notamment dans son *Histoire de la géographie du Nouveau Continent* et dans son Cosmos, *Essai d'une description physique du monde*. Ce fait mérite d'être remarqué.

mesure. Néanmoins Colomb, sans s'étonner, sans hésiter, ne se doutant pas peut-être du prodige de son opération, prend tranquillement ses dimensions, et demande avec simplicité qu'on les envoie à Rome.

Assurément tout ce qu'il exposait dans ses considérations, pour ce partage des régions inexplorées, entre les deux couronnes de Castille et de Portugal, était aussi rationnel que hardi; aussi hardi qu'inconnu du reste des hommes; et par cela même, à cause des obstacles qu'éprouve toujours la nouveauté, devait provoquer des objections, des doutes, partant des résistances. Mais le Messager du Salut avait foi dans l'infaillible sagesse de l'Église, dépositaire des vérités du Verbe. Nous verrons, plus loin, combien la Papauté justifia cette noble confiance.

§ II.

Tous les hommes revenus avec l'Amiral pouvaient se délasser de leurs fatigues, goûter le charme du repos à la suite de tant de travaux et de dangers. Quant à lui que, trois fois sur quatre, le sort avait désigné pour l'expiation de tous, il devait remplir les vœux dont le chargeait une prédilection mystérieuse.

Il dut d'abord aller à Notre-Dame de Guadeloupe, portant un cierge allumé du poids de cinq livres. Dans cette retraite, il éprouva de grandes consolations spirituelles; conversa avec de saints hommes et forma parmi eux des relations qui se continuèrent. Il promit à ces religieux, en souvenir de leurs sympathies, d'imposer le nom de leur monastère à l'une des îles qu'il découvrirait; et leur tint bientôt parole.

Ensuite Colomb revint près de Palos, à Moguer, au couvent de Sainte-Claire auquel naturellement l'affi-

liait le cordon de Saint-François, qu'il portait sous ses habits. Là fut célébrée une messe solennelle d'actions de grâces. Puis, quand arriva le soir, il entra seul dans la chapelle dont les portes se refermèrent sur lui. Il devait y passer toute la nuit en prières. Les vacillantes lueurs de la lampe du sanctuaire se reflétaient sur les cadres des tableaux, les bas-reliefs du chœur et dessinaien tconfusément les guerrières effigies des comtes de Puerto-Carrero, anciens seigneurs du lieu, preux chevaliers de la Croix qui s'illustrèrent contre les Maures. Avec une héréditaire fidélité leur lignée avait pendant des siècles de vaillance combattu le croissant. Le sang des Puerto-Carrero est allié, comme on sait, aux aïeux de la comtesse de Téba, l'Impératrice Eugénie. Les comtes de Puerto-Carrero dormaient leur sommeil dans cette église dont ils étaient les bienfaiteurs. Les statues d'albâtre de leurs femmes et de leurs filles, alignées le long des murs, marquaient la place de leurs sépulcres. Les douteuses clartés du luminaire dans leurs vacillations semblaient par l'agrandissement des ombres imprimer un mouvement fantastique à l'immobile blancheur de ces tombes. Une âme moins fortement trempée que celle de Colomb n'eût pu prier dans la plénitude du calme. Ce fut entre ces funèbres images du néant et des pompes humaines que le messager du Très-Haut, prosterné devant le tabernacle, en présence du Christ vivant dans la sainte Eucharistie, scruta de nouveau son cœur. Le lendemain, après avoir satisfait au devoir, il vit ses anciens amis, l'abbé Sanchez et Cabezudo, qu'il invita à venir le trouver à Palos, et auxquels il montra les Indiens et l'or du Nouveau Monde [1].

L'obligation de Colomb n'était pas encore entièrement

[1] Pleyto, *Probanzas del Almirante. Prim. pregunta.*—Supplemento primero á la Coleccion diplomática.

déliée. Il devait aller à Notre-Dame-de-la-Ceinture, dans la même province d'Huelva. On sait qu'il s'y rendit humblement, pieds nus et en chemise, suivant la teneur du vœu.

Après s'être acquitté, autant qu'il était en lui, des engagements accumulés par le sort sur sa tête, Colomb revint au couvent de son ordre, retrouver son ami, son guide spirituel, le Père Juan Perez de Marchena. Pendant plus de sept mois, il avait été sevré des aliments sacrés de la foi, privé du pain des forts. Il sentait le besoin de raviver son âme, de se rafraîchir par le calme bienfaisant de la Règle, de goûter le repos réparateur du cloître. Dans le sein de son ami, furent déposés des secrets que nul n'a connus. Ce qu'il avait enduré des hommes, ce qu'il avait reçu de Dieu, ses conjectures particulières, qu'il ne confia point au papier, ses doutes cosmographiques, les aperçus indéfinis, ébauches de sa pensée, les hardis corollaires de son intuition, tout fut versé dans ce vaste cœur que recouvrait la bure de saint François. Combien l'épanchement de ces deux âmes si ardemment éprises du beau et de l'impérissable, combien la libre communication de ces deux esprits se réfléchissant l'un l'autre, simples dans leur foi, sublimes dans leur intuition, devaient être féconds en aperceptions supérieures et en aspirations vers ce Verbe divin, notre Rédempteur, de qui dérive tout amour et toute charité parmi nous !

L'Amiral ne put guère passer que sept jours à la Rabida. Il devait se rendre à Séville, pour y attendre les ordres des Rois, et arriva dans cette cité peu avant la dépêche de la cour, datée du 30 mars, qui lui était adressée avec cette suscription significative : « A don Christophe Colomb, notre Amiral de la mer Océane, Vice-Roi et Gouverneur des îles découvertes dans les Indes. »

La missive contenait des félicitations sur son heureux voyage, l'engageait à prendre à Séville les dispositions nécessaires pour une nouvelle expédition sur des proportions plus dignes, et l'invitait à se rendre le plus tôt possible à Barcelone.

Par le retour du messager, Colomb envoya aux Rois un plan détaillé d'organisation pour cet armement, fit à Séville tout ce que lui permettaient les dispositions locales, puis il se mit en route avec les sept Indiens qui avaient résisté aux souffrances de la traversée, et les objets inconnus qu'il rapportait du Nouveau Monde.

Ce ne fut qu'après le départ de Colomb pour Séville que Martin Alonzo Pinzon osa rentrer à Palos. Lui aussi reçut de la cour une réponse ; elle était écrasante pour son orgueil, et complétait par sa sévérité le châtiment de son envie. Ce dernier coup emporta sa dernière espérance. La jalousie haineuse alluma en son sang une fièvre dont il fut rapidement consumé. Homme de mer consommé, le señor Martin Alonzo aurait pu conserver une place glorieuse aux côtés de l'Amiral et s'associer à l'immortalité de sa Découverte, si, pour employer l'expression de Colomb lui-même, il avait su comprendre L'HONNEUR[1] qu'il lui avait fait en l'emmenant avec lui. Pour avoir voulu se trouver le premier, quand il n'était destiné qu'à être le second, il perdit le fruit de ses travaux, le prix de ses dangers, même ce qu'il possédait avant son départ : le bonheur, la considération ; il abrégea sa vie, qu'il avait souillée par la désertion, l'insubordination, la violence, l'imposture et la fraude.

[1] « No mirando la honra quel Almirante les habiá hecho y dado, etc. » — *Martes, 8 de enero.*

§ III.

Cependant, avec la rapidité d'une communication électrique, la renommée avait déjà semé jusqu'aux frontières de l'Espagne l'annonce de l'événement prodigieux qu'on célébrait à Palos, à Séville et à Barcelone. Le bruit de la Découverte allait grandissant d'heure en heure. Et comme l'itinéraire de Colomb l'amenait à la cour en traversant les provinces les plus florissantes et les plus populeuses, un immense concours se formait à son approche ; les peuples de Murcie, de Valence, d'Aragon et de Castille accouraient le long de son passage. Des villages reculés on se portait en masse à sa rencontre. « Tout son voyage fut pour lui un continuel triomphe. Les grands chemins et les campagnes retentissaient des acclamations des peuples qui quittaient tout pour le voir. On sortait au devant de lui de toutes les villes par où il devait passer [1]. » L'encombrement qu'occasionnait son arrivée retardait forcément sa marche. Il était contraint de s'arrêter dans les bourgs et les cités situés sur le parcours de sa route.

Ce cortége, moins pompeux qu'étrange, s'ouvrait par des marins de la *Niña* sous les armes, escortant l'étendard royal de l'expédition, que portait un pilote. Puis venaient des matelots chargés ceux-ci de rames et d'arbres inconnus, d'énormes calebasses, de roseaux gigantesques, de fougères arborescentes ; ceux-là de coton brut, de piment, de cocos, de gingembre ; d'autres de couronnes d'or, de bracelets, de ceintures, de masques d'or, de couronnes de plumes, de conques superbes, de lances, d'épées en bois de fer, d'arcs et de flèches sans acier. On portait des

[1] Charlevoix. — *Histoire de Saint-Domingue*, liv. II, p. 107.

végétaux et des animaux inconnus, quelques-uns vivants, la plupart empaillés : des agoutis, des coris, des guascos, de grands lézards, des serpents à brillante écaille, des carets, des alligators, des flamants roses. L'aspect horrible de deux monstres, attachés sur des pieux, mélangeait d'effroi la curiosité : c'étaient deux iguanes[1]. On les étalait au milieu des cris et des mouvements de quarante sortes de perroquets qui s'agitaient sur leurs perchoirs et jasaient en langue barbare. Venaient ensuite les sept Indiens[2] parés de leurs ornements nationaux, et soigneusement peints en blanc et en rouge. Ils précédaient le petit état-major de l'expédition. Arrivait enfin l'Amiral dans le costume de ses dignités, montant un cheval qu'il maniait avec aisance. Derrière lui, ses trois écuyers s'efforçaient de contenir la foule ardente à se précipiter sur ses pas. A tout instant, étourdis et presque effrayés de la bruyante curiosité qu'ils excitaient, les sept Indiens regardaient leur protecteur l'Amiral, dont le sourire rassurait leur faiblesse.

L'histoire l'a constaté : ce n'était pas surtout pour voir les Indiens et les choses étonnantes, portées à découvert dans leur cortége, que se formait cette affluence ; une curiosité plus noble justifiait cet empressement. Chacun voulait contempler l'Amiral[3], graver dans le souvenir les traits de l'homme favorisé du ciel, qui avait franchi la MER TÉNÉBREUSE, et reculé les bornes de la Terre. Tous les bras

[1] La plus grande de ces iguanes, tuée par Colomb le 21 octobre, avait sept pieds de longueur ; l'autre, tuée par Martin Alonzo Pinzon, le lendemain, 22 octobre, n'avait que quatre pieds de long.

[2] Plusieurs des Indiens de Cuba n'avaient pu résister aux souffrances de cette pénible traversée ; d'autres étaient restés malades à Palos.

[3] Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales*, décade Ire, liv. II, chap. III.

s'agitaient, tous les fronts se découvraient à son approche; c'était une immense salutation. Les mères le montraient à leurs jeunes enfants, et priaient pour lui. Il s'avançait ainsi à petites journées, comblé de marques d'admiration et d'enthousiasme, recevant les applaudissements et les bénédictions des foules. Le Héros chrétien, doucement ému de ces démonstrations, rapportait à Dieu seul ce triomphe. Toutefois, cet empressement incomparable des populations lui était une confirmation de la grandeur de l'œuvre pour laquelle la Providence l'avait daigné choisir.

Dans son enthousiasme, le peuple ayant devancé par cette ovation les ordres des Rois, l'étiquette si rigoureuse de la cour dût fléchir devant cet entraînement unanime. Autant pour satisfaire à l'opinion, que pour rémunérer d'une marque sans pareille un service sans égal, les Rois préparèrent à l'Amiral une réception jusque-là inouïe.

Le 15 avril[1], jour où Colomb devait entrer à Barcelone, une grande partie des habitants allèrent à sa rencontre; l'élite de la jeunesse les précédait à cheval; une députation de la cour, envoyée au devant de lui, l'attendait en dehors des portes de la ville. Comme pour rehausser cette solennité, tout était douceur et lumière dans l'horizon. La nature hâtive de la contrée étalait la précocité de ses riches produits. Le soleil éclatait d'une splendeur sereine. La brise de mer répandait avec sa fraîcheur les parfums des roses et des fleurs d'oranger commençant à s'ouvrir. Dans le palais des Rois, par une nouvelle disposition, la vaste salle des cérémonies avait été agrandie, rendue accessible à la vue du peuple et splendidement décorée. Sous un magnifique dais de brocart d'or étaient élevés deux

[1] Fernando Colomb, *Histoire de l'Amiral*, chap. XLI.

trônes, une banquette en velours frangé d'or, et tout auprès, posé un peu en avant, un riche fauteuil.

Quelques instants avant son arrivée, précédés, suivant le cérémonial d'usage, de leurs hérauts d'armes, des trompettes, des messagers et de leur maison militaire, les deux Rois, le front ceint de leur couronne, revêtus de tous les attributs de la souveraineté, entrèrent et s'assirent chacun sur son trône.

Le Prince royal prit place sur la banquette.

Le fauteuil resta vide.

Les grands officiers des deux maisons royales, les ministres, les conseillers d'État se rangèrent à droite et à gauche, un peu en arrière des trônes. Les dignitaires de l'Aragon d'un côté; les dignitaires de la Castille de l'autre; et plus loin les employés des deux maisons civiles, les chevaliers, les écuyers, les pages, chacun d'après son rang, suivant les préséances. Dans l'enceinte réservée avaient pris place les dames du palais, les prélats, les *ricos hombres*, la noblesse; en dehors de la balustrade se tenaient debout les fournisseurs des deux couronnes et les heureux bourgeois que protégeait quelque familier de la cour.

Au dehors s'entendait le frémissement indescriptible de la multitude; les étroites rues de Barcelone regorgeaient d'une foule impatiente de voir. A tous les balcons ornés de fleurs, de tentures et de femmes, s'agitaient les bouquets, les éventails et les mantilles. De chaque terrasse, même des toits chargés de spectateurs, partaient mille bruits confus, pleins de festivité. Peu à peu, cet immense bourdonnement grandit, se renforce, va croissant et se change en retentissantes acclamations, dont les accents arrivent à l'oreille des Rois.

Les cris animés de la foule et le retour des seigneurs envoyés aux portes de la ville annoncèrent l'arrivée du

cortége. On vit bientôt entrer, entouré des officiers de l'expédition, l'étendard royal, si heureusement ramené de l'autre bord de la MER TÉNÉBREUSE. On admirait ces hommes au teint hâlé qui l'avaient suivi à travers tant de périls. La curiosité couvait du regard les objets inconnus rapportés de ce monde nouveau : les plantes, les animaux vivants ou conservés, surtout les Indiens nus et timides, coloriés de leur plus belle façon.

Colomb parut enfin, aussi simple, aussi modeste dans la magnificence de son costume que lorsqu'il s'éloignait des murs de Santa-Fé. C'était la modestie qui s'ignore et la simplicité qui naît de la grandeur. Mais son cœur était inondé d'une sainte joie, car son front rayonnait d'une sérénité sublime. La splendeur du triomphe semblait, illuminant ses tempes, éclairer d'une auréole les ondes vivement argentées de sa chevelure. Sur ses traits épanouis de bonheur transpirait le sentiment de l'auguste mission qu'il avait accomplie.

En apercevant le Révélateur du Nouveau Monde, par un élan subit, les deux Rois, se dressant sur leur séant[1], firent un mouvement en avant comme pour aller vers lui, et lui tendirent gracieusement les mains. Toujours soumis à l'autorité, Colomb allait en signe d'hommage, pour baiser les mains royales, fléchir le genou, suivant l'étiquette de Castille ; mais Isabelle et Ferdinand ne le souffrirent pas. La Reine confusionnée d'une telle modestie le fit asseoir près d'elle dans le siége qu'on lui avait préparé. « Don Christophe Colomb, dit Isabelle, couvrez-vous devant vos Rois ; asseyez-vous près d'eux. Asseyez-vous, Amiral de l'Océan et Vice-Roi du Nouveau Monde[2]. » Les yeux bril-

[1] « A su llegada se levantan los benignos Reyes. — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, t. I, lib. IV, § 15.

[2] Marquis de Pastoret, *Histoire des découvertes*, Ms., p. 96.

lants de joie, d'attendrissement et d'admiration, la Reine « ne s'assit qu'après que sur son ordre, Colomb se fut couvert comme un grand d'Espagne, et se fut assis le premier dans un fauteuil qu'on avait placé exprès devant le trône [1]. » Quand ils l'eurent obligeamment complimenté, les Rois l'invitèrent à leur faire le récit de sa Découverte.

Inutilement la réception de Colomb à Barcelone a-t-elle été plusieurs fois décrite. Toujours les historiens, négligeant la partie spirituelle et chrétienne de cette solennité, ont presque passé sous silence le discours de Colomb pour cette inauguration du Nouveau Monde, et peut-être ignoré cette première leçon de science comparée qui ait été donnée sur la terre.

Qu'on nous permette donc de réparer cet oubli; et, puisque le texte même de cette allocution ne nous a point été transmis, de rétablir l'ordre des faits et des données générales dont l'exposition occupa cette séance.

Sur l'invitation qui lui était faite, le Révélateur du Nouveau Monde, portant autour de lui son tranquille regard, comme pour prendre à témoin de ses paroles l'assistance entière, après avoir constaté que le vrai caractère de l'expédition dont il revenait était chrétien avant tout, scientifique et politique secondairement; déclara que les faveurs qu'il plaisait à Dieu d'accorder, par son entreprise, à l'Espagne paraissaient la récompense de la piété et du prosélytisme de ses Rois. Il montra le spacieux Océan jusqu'à ce jour interdit à la curiosité des mortels, désormais ouverte aux flottes de l'Espagne, le glorieux étendard de la Castille porté dans l'hémisphère des Antipodes, des terres sans nombre visitées par la Croix. Il fit ensuite le récit

[1] Le P. Ventura de Raulica, *La Femme catholique*, t. II, p. 328.

succinct et méthodique de son voyage, depuis son départ des îles Fortunées jusqu'au moment où il avait quitté ces régions innommées, dont par la grâce divine [1] il était l'inventeur.

Avec l'esprit de classification et d'ordonnance qui lui était propre, il commença par décrire le sol, l'aspect géologique et minéralogique des terres découvertes; les richesses du règne végétal qui l'avaient ébloui; les diverses sortes d'animaux aquatiques et terrestres qu'il avait observées.

A l'appui de cette exposition générale des produits du Nouveau Monde, ayant fait rapprocher de lui les échantillons qu'il en avait rapportés, le Démonstrateur de la Création mit tour à tour, et suivant leur classification, sous les yeux de l'auguste assemblée :

Du succin,— diverses sortes d'ambre,— des fragments de terres colorées, propres à la peinture, — des minerais divers, — des coquillages, des avicules perlières, — des pierres précieuses, — de l'or dans sa gangue, — de l'or en poudre, — de l'or en grains, — de l'or pur, — de l'or travaillé.

De là passant aux végétaux, il étala des gommes,— des résines, — des plantes médicinales, — des herbes aromatiques,— des épiceries,— des bois de teinture,— de marqueterie, — du coton, — du maïs, — des patates, — de la farine de manioc,—des roseaux succulents,—ce tubercule féculeux, devenu l'aliment du pauvre, et qui s'appelle aujourd'hui la pomme de terre.

Ensuite, pour mieux faire ressortir la différence des

[1] « Expuso las singulares mercedes que por su medio concedia Dios á los pios monarcas. El espacioso Océano, cerrado antes á todos los mortales, ya patente á las armadas de España, etc. » —Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, t. I, lib. IV, § 16.

produits de ces nouvelles contrées comparativement à leurs congénères dans le monde anciennement connu, le Révélateur du Globe fit l'exhibition d'animaux étranges : les uns terrestres, les autres amphibies; ceux-là empaillés, ceux-ci embaumés, et les autres vivants.

Dès qu'il eut terminé cette poétique revue des trois règnes de la nature, abordant enfin l'histoire de l'homme, qui en est le couronnement, il appela l'attention sur les sept indigènes présents; signala les différences caractéristiques de leur race; peignit leur état social, la simplicité de leurs mœurs, leur croyance religieuse assez confuse et bornée, mais qui semblait exempte de superstitions idolâtriques, et par cela les disposait à recevoir plus fructueusement l'Évangile.

Le regard lumineux de Colomb, la dignité de son attitude, sa voix persuasive, la poésie de ses images, sa hardiesse de locutions, l'autorité de son geste, relevant la nouveauté des aperçus, s'égalaient à la majesté du sujet et tenait suspendue l'attention. L'expansion de son âme. pénétrée des merveilles de Dieu, se trouvait en intime harmonie avec l'esprit de cette époque et les sentiments particuliers de cette cour guerrière, qui, l'année précédente, avait arboré la Croix sur les tours du mahométisme. L'assemblée écoutait haletante d'un intérêt palpitant cette leçon de géographie descriptive et d'histoire naturelle comparée, que le Démonstrateur de la création donnait ainsi hardiment au milieu des illustrations de l'Espagne. Il n'y eut point d'ennui, point de lassitude durant cette énumération des merveilles du Monde Nouveau.

L'entreprise de la Découverte avait été tentée surtout en vue de la gloire de Dieu, de la propagation du Christianisme, pour faire bénir le nom de Jésus-Christ aux extrémités de la terre. Et comme en terminant son dis-

cours le Révélateur du Globe assurait qu'une multitude infinie d'âmes, jusqu'à ce jour privées de la lumière, entreraient bientôt dans le giron de l'Église, et, grâce à la piété des Rois, participeraient à la Rédemption; comme l'accent de son ardente foi, sa tendre charité faisait passer dans les cœurs cette consolante espérance, le ravissement, la ferveur étant à leur comble, une émotion indescriptible, mêlée d'attendrissement, d'admiration, saisit l'assemblée; l'enthousiasme fit explosion. Soudain par un irrésistible entraînement, la Reine, le Roi, la cour, le peuple, se jetant à genoux, lèvent les mains au ciel, louant Dieu, et versant avec Colomb des larmes de bonheur. Au même instant retentit le chant de la victoire, le triomphal *Te Deum*, entonné par les choristes de la chapelle royale. La grande voix du peuple leur répond; et va se prolongeant au dehors, dans les foules, par toute la cité, au milieu de telles délices que les âmes chrétiennes, suivant le vénérable évêque de Chiapa, en ressentaient un avant-goût des joies du paradis.

Immédiatement après, Colomb, encore rayonnant de sublimité, remué de l'enthousiasme qu'excitait sa présence, environné d'une auréole de respects, s'inclinant, prit congé des Rois et se rendit à la demeure qu'ils lui avaient préparée. Les seigneurs de la cour, les premiers gentilshommes l'accompagnèrent jusqu'à la porte, entourés d'une foule qui ne pouvait se lasser de contempler et d'applaudir le grand homme, visiblement ministre de la Providence.

§ IV.

Le retentissement de l'événement le plus vaste, le plus important pour la science et l'humanité entière qui se fût jamais accompli, se prolongeait sur tout le littoral de l'Eu-

rope, arrivait parmi les peuples du milieu et allait bientôt pénétrer dans l'Orient.

De Lisbonne, de Cadix et de Barcelone, la nouvelle partait avec chaque navire et abordait à sa destination; de telle sorte que, par les gens de Pise et de Livourne, elle arrivait à Florence et à Sienne en même temps que le Sénat de Gênes l'apprenait par le retour de ses ambassadeurs: Francesco Marchesi et Giovanni Antonio Grimaldi. Pierre Martyr d'Anghierra, s'empressa de l'écrire à Milan, au comte Jean Borromée, chevalier de la milice d'or[1]. L'annonce de ce prodige parcourut en peu de temps les États chrétiens, et, de l'Adriatique à la Grande-Bretagne, causa chez tous les marins une sensation difficile à rendre. Le célèbre Sébastien Cabot, qui se trouvait alors à la cour d'Angleterre, avoue que cette découverte y fut considérée comme une œuvre plutôt divine qu'humaine[2]; et le grand navigateur la comprenait ainsi.

Mais ce fut surtout dans la capitale du monde chrétien que cette nouvelle excita la plus profonde sensation.

La Cour de Rome en fut enivrée de joie. Le Souverain Pontife manifesta publiquement son allégresse, et remercia solennellement Dieu d'avoir permis que ces nations, encore assises dans les ombres de la mort, vissent poindre l'aurore du Salut. Les étrangers de marque, les Ambassadeurs présents à cette société de Rome incessamment diverse, composée de gens instruits ou pieux, qui de tous les pays catholiques viennent saluer la Chaire de Saint-Pierre, participèrent à cette félicité.

Comme le Sacré Collége et les hommes de Dieu, le monde savant était dans la félicité des espérances. Les

[1] Petri Martyris, *Opus epistolarum*, lib. VI, epist. CXXXI.

[2] « A thing more divine than human. » — *Memoir on Sebastian Cabot, illustrated*, etc., p. 10. — Hackluyt, *Collection de Voyages*, p. 7.

érudits, les cosmographes de la bibliothèque papale pressentaient des choses infinies à la suite de cette Découverte, qui n'était qu'un commencement. Le grand maître de la littérature classique, l'oracle de ses contemporains, Pomponius Lætus, répandit des larmes[1] de bonheur en apprenant ce prodige. Désormais les Héros des premiers temps, les demi-dieux du paganisme, les expéditions fabuleuses ou historiques de l'antiquité se trouvaient éclipsés. La réalité venait d'effacer la mythologie et de surpasser l'imagination.

Le signe de la Rédemption avait été porté à travers les redoutables espaces de l'Océan ténébreux, MARE TENEBROSUM, au delà de l'incertaine Atlantide, par un homme dont le nom, merveilleusement symbolique du Salut, rappelait la colombe, emblème de l'Esprit Saint, et signifiait Porte-Croix, Christoferens, Christophorus. Et ce Héros était un chrétien modèle. On ne pouvait mettre en doute ses sentiments; car dès le 25 avril, par conséquent dix jours après son triomphe à Barcelone, déjà une copie de sa lettre à Raphaël Sanchez, parvenue à Rome, y était traduite en latin par Aliander de Cosco, et, avec l'autorisation pontificale, imprimée dans les ateliers typographiques d'Eucharius Argentinus. Neuf jours plus tard, le Saint-Père attestait, de sa main, la sublimité du mandat confié par la Providence à « son fils bien-aimé » Christophe Colomb.

Après cette solennelle constatation de sa Découverte, Christophe Colomb eût pu mourir satisfait. Bien qu'il n'eût encore rencontré que des îles, sentinelles avancées d'un continent totalement inconnu, par cela seul le Nou-

[1] « Pre lætitia prosilliisse te, vix que a lachrymis pregaudio temperasse. » — Petri Martyris Anglerii mediolanensis, *Opus epistolarum*, lib. VII, epist. CLIII.

veau-Monde était trouvé; il avait accompli son œuvre. Mais Dieu destinait à son zèle d'autres épreuves et d'autres récompenses.

Une certaine école s'obstine à ne voir dans cette Découverte que le fruit du *Hasard*, et tout au plus l'application d'une idée nouvelle en hydrographie. On réduit le mérite et le prodige de cette invention à un simple changement de route. Les Portugais, dit-on, tentaient d'arriver aux Indes par l'Orient, en suivant la côte Africaine, lorsque Christophe Colomb imagina de les atteindre par l'Occident à travers la masse de l'Atlantique. Il rencontra des îles sur lesquelles il n'avait pas trop le droit de compter et qu'il prit pour l'Asie; donc, il ne trouva pas ce qu'il cherchait; et trouva ce qu'il ne cherchait point.

Nous le demandons au bon sens, ce mouvement des foules, ces étonnements, ces enthousiasmes, ces bénédictions des peuples aux Açores, sur les bords du Tage, en Espagne, comme dans toute la chrétienté, auraient-ils été suscités par un simple changement de route? Assurément on ne savait pas alors en quoi consistait la Découverte, on n'en connaissait encore ni l'étendue, ni le vrai nom, mais les pressentiments des peuples indiquaient déjà la grandeur de l'événement. A l'époque de la découverte des Canaries, des Açores, des îles du Cap Vert, avait-on vu ces tressaillements d'espérance? Les préoccupations actuelles du monde civilisé étaient aussi nouvelles que leur cause; cette curiosité sans exemple dénotait un événement sans pareil.

On sentait qu'il s'agissait des destinées mêmes de l'humanité. L'immensité de l'émotion pronostiquait l'agrandissement des choses, l'accroissement du domaine terrestre. Les foules n'étaient pas transportées de joie parce que l'on avait mis le cap sur l'Asie par l'ouest, au lieu de

porter à l'est; mais par cela qu'un Nouveau Monde était découvert. Et la légende donnée à Colomb pour ses armes en est une preuve officielle. « *Pour la Castille et pour Léon, Nouveau Monde trouva Colomb* [1].

Ceux qui font honneur de la Découverte à la seule sagacité de Colomb, ainsi qu'à la supériorité de sa science ou de son expérience dans la navigation, seraient complétement désavoués par lui-même; car il n'attribua point à son génie ce qu'il n'en reçut pas, et à la science ce qu'elle n'aurait pu lui donner. Il a dit positivement que la science, les mappemondes, les mathématiques, lui avaient été d'un mince appui pour son œuvre [2]. Et cela ressort de chaque fait.

Un de nos vieux voyageurs français, qui avait eu occasion de causer avec des marins faisant partie de ses expéditions, Thevet, dit que « l'Amiral n'était pas très-expérimenté aux choses de la marine. » Dans sa cosmographie, publiée à Milan, en 1556, Jeronimo Girava Terracones jugeait « Christophe Colomb, de Gênes, grand marin et cosmographe médiocre [3]. » M. de Humboldt déclare « Colomb peu familier avec les mathématiques, » l'accuse de « fausses observations faites dans le voisinage des Açores, » parle de son « manque absolu de connaissances en histoire naturelle [4]. » Un membre de l'Académie impériale des sciences trouve « Aristote beaucoup plus avancé

[1] « Por Castilla y por Leon,
« Nuevo Mundo halló Colon. »

[2] Christophe Colomb. — « Yo dije que para la esecucion de la impresa de las Indias no me aprovechó razon, ni matemática, ni mapemundos. » — *Libro de las Profecias*, folio IV.

[3] Santarem, *Recherches historiques, critiques et bibliographiques sur Améric Vespuce*, p. 178.

[4] Humboldt, *Cosmos*, t. II, p. 332, 337.

en géographie que Christophe Colomb [1] » et s'étonne de l'ignorance de ce dernier en matière de cosmographie.

On ne peut donc attribuer à la supériorité scientifique de Colomb l'œuvre de sa Découverte. D'ailleurs, de son temps, plusieurs marins se prétendirent plus habiles que lui, et furent placés bien au-dessus par l'opinion. Puisque ce n'est pas au génie de Colomb qu'on doit rapporter le mérite de son œuvre, à qui revient-il donc?

Nous le dirons sans détour :

La supériorité de Colomb, ce qui distingue son génie, ce qui fait sa grandeur, c'est sa foi.

Évidemment, la foi ne lui eût pas infusé la science nautique, fruit de la pratique et de l'observation. Mais sa foi ayant obtenu la grâce de Dieu, il fit ce que les autres n'auraient pas osé faire. Il justifiait d'avance, par son exemple, ces mémorables paroles de l'illustre Donoso Cortès : « L'homme habitué à converser avec Dieu et à s'exercer dans les contemplations divines, toutes circonstances égales d'ailleurs, surpasse les autres ou par l'intelligence et la force de sa raison, ou par la sûreté de son jugement ou par la pénétration et la finesse de son esprit; mais surtout je n'en sais aucun qui, en circonstances égales, ne l'emporte sur les autres par ce sens pratique et sage qu'on appelle le bon sens [2]. »

Sa contemplation assidue de la Nature ayant persuadé Colomb que la forme sphérique est celle des grands corps de la Création, des astres et des mondes, il partit de ce principe que la Terre était ronde. Son mode de conception de l'œuvre divine se proportionnant à sa notion élevée du

[1] Babinet, *Influence des courants de la mer sur les climats.*

[2] Donoso Cortès, *Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme*, liv. II, chap. VIII.

Créateur; et sa foi au Rédempteur s'égalant à sa croyance au Verbe par qui tout a été ordonné, il trouva bientôt dans sa connaissance des saintes Écritures la confirmation de ses idées cosmographiques. Il fut persuadé que tout ce monde a été fait avec plan et calcul[1]; que nulle part le flambeau du jour n'est destructeur de la vie; qu'il n'y a point de zones inhabitables; que la MER TÉNÉBREUSE ne pouvait séparer à jamais les nations, et priver éternellement certaines races de la connaissance du Verbe. Colomb croyait fermement qu'elles n'étaient pas vaines les paroles du prophète, annonçant que les confins de la terre verraient le Salut, envoyé de Dieu; que les peuples viendraient des régions de l'aquilon et des terres australes au delà des mers[2]. Par conséquent, il n'admettait pas que le Créateur eût livré quelque partie de notre habitation en apanage à des monstres, des brutes invincibles. De sa confiance en Dieu provenaient sa fermeté, sa patience, sa résolution, sa tranquillité d'âme; les moyens d'entreprendre et d'exécuter son œuvre.

Voilà dans leur simplicité les premiers motifs de Colomb; la base sur laquelle il assit sa détermination de Découverte. Les mathématiques n'ont rien à voir ici. Les considérations tirées de la géographie ne vinrent qu'à l'appui de ses déductions théologiques. Pour lui le calcul ne fut que la vérification et la preuve de l'exactitude de sa croyance catholique en fait de cosmographie. La science pure ne pouvait guère lui profiter, puisque son plus capital enseignement n'était qu'une erreur. Elle professait alors que la mer, occupe seulement la septième partie de

[1] Omnia in mensurâ et numero et pondere disposuisti. — SAP. XI, 21.

[2] « Ecce nomen Domini venit de longinquo. » — « Ecce isti de longè venient, et ecce illi ab aquilone et mari, et isti de terra australi. » — *Isaias*, cap. XXX, vers. 27, cap. XLIX, vers. 12.

la terre, tandis qu'elle couvre réellement plus des deux tiers du Globe.

Néanmoins la lucidité de raison, la supériorité de coup d'œil, l'ardeur de la foi ne suffisent pas à expliquer le merveilleux effet de son entreprise.

Nous devons le dire tout nettement : il serait inutile de vouloir expliquer humainement l'œuvre surhumaine de la Découverte. Tous ceux qui ont étudié la vie de Colomb, sans exception aucune, les historiens ses contemporains, les historiographes des Indes qui eurent les documents officiels sous les yeux, ont été amenés à reconnaître dans les circonstances de l'arrivée de cet homme en Espagne, celles qui l'y retinrent, celles qui permirent l'exécution de son entreprise, un arrangement au-dessus des prévisions mortelles.

A moins de nier radicalement toute action providentielle sur l'humanité, on ne saurait méconnaître la main divine par laquelle fut guidé Colomb. Si jamais la puissance supérieure, qui préside au gouvernement des mondes, dut se manifester dans celui-ci, ce fut assurément pour l'événement le plus considérable de notre planète. Lorsqu'on recueille tous les faits et les détails de cette Découverte, on trouve forcément avec Cladera, le savant auteur des *Recherches historiques sur les découvertes des Espagnols dans l'Océan*, qu'il faudrait faire violence à sa raison pour ne pas croire que dans une telle œuvre Colomb tira d'en Haut son premier appui [1]. L'Amiral avoue avec son modeste laconisme que notre Rédempteur lui disposa la

[1] « Y nosotros asombrados violentariamos nuestra consciencia para no creer que para tan gran empresa tuvo influxo celestial ó comercio con el ente superior que gobierno á los mortales. » — Cladera, *Investigaciones historicas sobre los principales descubrimientos de los Españoles en el mar Oceano*, p. 45.

route [1]. Et par cela que dans sa conception, son intime pensée, son but final, l'entreprise de la Découverte se liait essentiellement au triomphe de la Croix sur le croissant et à la délivrance des Lieux Saints, on vit une coïncidence singulière et phénoménale entre certains rapports et même certaines dates de ce voyage.

Le Vendredi, jour de la Rédemption, jour de la conquête de Jérusalem, jour de la reddition de Grenade, semble marquer les principaux incidents de cette expédition chrétienne.

Le Vendredi Colomb ouvre ses voiles.

Le Vendredi se complète l'importante observation de la variation magnétique.

Le Vendredi les premiers signes du Nouveau Monde, les oiseaux du tropique sont aperçus.

Le Vendredi apparaît la Mer d'herbes, ce grand phénomène pélagique.

Le Vendredi 12 octobre, on découvre la Terre.

Le Vendredi, même jour, Colomb pose la première Croix sur ce sol nouveau.

Le Vendredi 19 octobre, il écrit qu'il veut être de retour en Castille au mois d'avril; et c'est au milieu du mois désigné qu'il fait son entrée triomphale à Barcelone.

Le Vendredi 16 novembre, il trouve une Croix toute préparée dans une île déserte de la mer de Notre-Dame.

Le Vendredi 30 novembre, il ordonne d'élever une très-grande Croix au Port-Saint.

Le Vendredi 4 janvier, au lever du soleil, il repart pour l'Espagne.

Le Vendredi, même jour, dans l'après-midi, la Provi-

[1] « Acá me ordeno nuestro Redentor el camino. » *Documentos diplomáticos*, nº CXXXVII.

dence ramène devant lui le capitaine déserteur Martin Alonzo Pinzon.

Le Vendredi 25 janvier. la mer lui donne des vivres frais.

Le Vendredi 15 février, échappé à la plus affreuse tempête, il aperçoit les Açores.

Le Vendredi 22 février, il recouvre son équipage enlevé par les Portugais.

Le Vendredi 8 mars. l'invitation de son ennemi, le roi de Portugal, devient la première attestation de sa gloire.

Le Vendredi 15 mars, il rentre à Palos en triomphe.

Alors seulement Colomb remarqua l'étrange coïncidence du jour de son retour avec celui de son départ et des principales circonstances de son voyage.

Nous citons les dates; on en tirera telle conclusion qu'il plaira. Il n'en reste pas moins ce fait, que durant ce voyage les événements capitaux s'accomplirent le Vendredi.

Si l'on joint à la singularité de cette coïncidence celle du Sort, qui fait venir. trois fois sur quatre, dans la main de l'Amiral la marque de la Croix, et le désigne ainsi du premier coup pour accomplir trois fois directement les vœux de tous. après avoir dit comme Washington Irving : « Il y avait quelque chose de bizarre dans cette persévérance du Hasard à le désigner [1]. » On conviendra que ce Hasard assidu, qui se prête si obligeamment aux intentions. aux sentiments et aux vœux de Colomb, mérita de sa part quelque reconnaissance: et de la nôtre doit obtenir quelque considération.

Lorsque le Messager de la Croix, confessant l'inefficacité du compas et de l'astrolabe pour sa Découverte, déclarait que « notre Rédempteur » lui avait disposé la route.

[1] Washington Irving, *Histoire de la vie et des voyages de Christophe Colomb*, liv. I, chap. IV.

il attestait une vérité bien plus manifeste aujourd'hui qu'à l'heure où la traçait sa plume.

D'abord ce voyage tenté contre les préventions du vulgaire et les données de la science, par une route audacieuse sur une mer redoutée, reste, au premier essai, un modèle de navigation. Colomb, sans le savoir, indiquait aux générations suivantes l'itinéraire le plus sûr et le plus commode. D'après Humboldt, c'est encore celui que suivent aujourd'hui tous les bâtiments à voile destinés aux Antilles. Quelques marins ont conseillé de ne pas gouverner autant au sud pour chercher les vents alisés, de couper le tropique à peu près à vingt degrés à l'ouest du point où le coupent ordinairement les capitaines de navires; ce nouveau système permet d'abréger d'un vingtième la route de Cadix à Cumana, mais offre aussi « la chance de lutter plus longtemps contre les vents variables qui soufflent tantôt du sud, tantôt du sud-ouest[1]. » L'ancien système, l'itinéraire de Colomb, compense la longueur de la route par l'avantage de trouver plus tôt les vents alisés et d'en jouir pendant une plus grande partie de la traversée.

Le retour de Colomb en Europe est peut-être plus étonnant encore que la précision de son premier voyage.

L'Amiral ne suivit point la route déjà parcourue. Il avait une caravelle fort endommagée par la quille; une autre avariée dans la mâture; toutes deux faisaient eau. Il choisit par inspiration la route la plus sûre, celle qui lui faisait éviter les intempéries, les brouillards si communs entre les Açores et le banc de Terre-Neuve, et devait l'exempter des tempêtes trop fréquentes dans le voisinage des Bermudes. Il atteignit sans trop de tâtonnements les parages des vents alisés. Colomb éprouva des temps affreux;

[1] Humboldt, *Voyage aux régions équinoxiales*, t. II, liv. I, p. 8 et 9.

mais ces grandes perturbations de l'atmosphère étaient tout à fait exceptionnelles. Il avait pris la route la plus convenable pour ses caravelles non pontées. Un officieux Hasard le détourna de dangers dont il ne pouvait avoir connaissance. Et la rigueur des tempêtes ne fit que mieux ressortir l'obligeance du Hasard qui le protégeait. Car, avec un navire aussi petit et aussi délabré que l'était la *Niña*, nul ne saurait expliquer sa conservation. Les habitants de Sainte-Marie aux Açores, ceux de Cascaës et de Lisbonne étaient justement stupéfaits de ce qu'une si petite caravelle dans un tel état d'avarie eût soutenu la violence de pareilles tourmentes.

« Tels furent, dit Washington Irving, les dangers et les obstacles dont son retour en Europe fut accompagné. S'il lui en était survenu la dixième partie en allant, ses compagnons, épouvantés et factieux, se seraient soulevés en masse contre l'entreprise, et il n'aurait jamais découvert le Nouveau Monde. »

Mais ce Hasard prévoyant et attentif, auquel il avait affaire, eut bien soin pendant sa première traversée, d'empêcher les obstacles d'être insurmontables, et sut toujours opposer aux plus terribles difficultés des coïncidences propices. Quand on remarque le caractère des compagnons de l'Amiral, ces officiers insolents, malgré la Découverte, son propre équipage qui l'abandonne après avoir laissé échouer son navire, on juge de ce qui fût advenu si le courroux de la MER TÉNÉBREUSE eût ajouté ses périls aux épouvantes de l'imagination.

Heureusement l'officieux Hasard qui précédait les pas de Colomb veillait sur lui, le guidait et l'avertissait avec une constante sollicitude.

Ce Hasard qui lui donne du vent ou des lames quand il en a besoin, qui fait tomber toutes les colères et lui con-

serve son autorité dans l'instant le plus critique, ce Hasard par lequel, sans aucun indice visible, il prédit le moment de la Découverte, ce Hasard qui lui fait désigner en octobre son retour en avril auprès des Rois, ce Hasard qui le protége contre l'envie, la haine, la fureur des flots, qui déjoue les embûches du Portugal, et lui prépare un triomphe à la cour même de son ennemi, ce Hasard assez intelligent et assez fort pour se donner ainsi tous les airs de la Providence, ce Hasard, quel que soit son nom, nous paraît un prodige aussi miraculeux que le plus éclatant miracle.

Dès le premier instant, ce qu'offrait de merveilleux dans sa rectitude le système cosmographique de Colomb était parfaitement apprécié à Rome. On y reconnaissait par instinct le caractère surnaturel de sa mission.

Et cette glorification de Colomb était implicitement une manifestation saisissante de l'infaillibilité de l'Église.

Nous appelons ici l'attention de nos lecteurs sur un fait qui, pour la première fois, va se trouver enfin exposé dans sa réalité, auquel les historiens de Colomb n'ont jamais pris garde; fait pourtant non moins curieux qu'ignoré, non moins ignoré qu'authentique, non moins authentique qu'édifiant, et non moins édifiant que démonstratif de l'autorité vraiment surnaturelle léguée par Jésus-Christ à son Église.

§ V.

Le 25 juillet précédent, pendant qu'au milieu des terreurs de Palos, Christophe Colomb se préparait à franchir l'Atlantique, son illustre compatriote le pape Innocent VIII, visité par la mort, allait rendre compte à Dieu du gouvernement de son Église.

Il eut pour successeur Alexandre VI, assurément l'un des papes les moins dignes que mentionne l'histoire, mais dont, il faut le dire, la calomnie, l'esprit de parti ont violemment exagéré les torts, surtout en confondant la vie privée de l'ancien militaire avec l'existence officielle et régulière qu'il mena depuis son élection à la tiare. Toutefois, tel qu'il était, avec ses qualités et ses défauts, alors communs à la plupart des grands seigneurs de son époque, tant qu'il agit en qualité d'héritier de la primauté de Pierre, il ne commit ni erreur, ni faiblesse; aucun de ses actes n'est défectueux. Comme l'a remarqué de Maistre, son Bullaire est irréprochable. Et par cela que le legs de la puissance spirituelle, contre lequel les portes de l'enfer ne prévaudront pas, semble garanti par la Providence envers les erreurs de la faiblesse humaine, ce fut ce Pontife qui, à raison même de son infirmité, fit mieux resplendir la force indéfectible du Siége des Apôtres.

Suivant le conseil de Christophe Colomb, les Rois Catholiques avaient supplié le Souverain Pontife de leur octroyer, par une Bulle, la donation des terres qu'ils avaient découvertes au couchant et de celles qu'ils espéraient découvrir encore.

Quelles que pussent être les dispositions personnelles d'Alexandre VI pour la cour d'Espagne, la demande ne pouvait être accordée immédiatement; cette affaire exigeait la plus grande prudence. Déjà le Portugal avait obtenu un privilége pour ses découvertes à l'Orient. Il fallait éviter qu'une faveur actuellement consentie à l'Espagne n'occasionnât des conflits, sous les règnes ou dans les siècles suivants; et que l'œuvre de l'Apostolat n'amenât de sanglantes rivalités entre deux nations chrétiennes. Il était besoin d'assigner une limite entre les deux couronnes catholiques.

Là naissait la difficulté.

Où finissait l'Orient? Où commençait l'Occident sur l'espace illimité des mers? Tel était le problème à résoudre.

Jamais plus épineuse difficulté géographique et politique n'avait été soumise à la papauté. D'après les traditions de prudence du Saint-Siége et les temporisations ordinaires de la chancellerie romaine, on aurait dû d'abord saisir d'une telle question des Commissions de cosmographes, en Portugal, en Castille et en Italie, afin de délibérer sur leurs rapports et asseoir une opinion sûre. C'était un délai de deux ans.

Mais évidemment, en formulant leur demande, les deux Rois avaient joint au dossier la copie des notes qu'avait rédigées Colomb dans sa cellule de la Rabida. Et tel était l'intérêt qu'inspirait à Rome cette entreprise chrétienne, telle était la confiance du Saint-Siége dans la sainteté du but et la pureté des sentiments de Christophe Colomb, que sans hésitation et sans délai, comme soudainement éclairée sur l'œuvre et sur l'homme de la Découverte, la Papauté accepte en la proclamant, la vérité de son système cosmographique; reconnaît explicitement la forme sphéroïde de la Terre, sa rotation sur son axe, ayant pour extrémités les deux pôles, et maintient toutes les assertions scientifiques de Colomb. Dans l'état contradictoire de la cosmographie, cette affirmation était d'une hardiesse étonnante.

Alexandre VI ne traite point comme une négociation diplomatique le privilége qu'il va concéder. Il n'obéit ici à aucune propension personnelle; ce n'est pas un acte de condescendance d'un pape espagnol envers des rois espagnols. Il n'y a plus ici ni Espagnol, ni souverain; le Pontife procède uniquement en qualité de Chef de l'Église, avec l'assistance des vénérables cardinaux présents à

Rome [1]. Car il ne s'agit point d'un intérêt international, d'une affaire à régler pour la Castille : mais des intérêts vitaux du Catholicisme, de la conquête des âmes, de l'extension de la science et du royaume de Jésus-Christ.

Comme la demande de la Castille est juste, le Souverain Pontife, avec le consentement du Sacré Collége qui l'entoure, accorde le privilége, par sa bulle du 3 mai 1494.

Le principe posé, il s'agit d'en régler l'application ; de fixer des limites aux expéditions des Castillans : de partager entre eux et les Portugais les parties inconnues du Globe sur lesquelles ces deux puissances feront porter l'Évangile et la civilisation.

C'est ici qu'apparait visiblement la participation de l'Église à la Découverte, et que montre ses effets, la bénédiction intime du pape Innocent VIII sur l'entreprise de son compatriote. Tel qu'il est, son successeur vient d'accepter comme une des obligations pontificales le patronage de la Papauté dans l'invention du Nouveau Monde. Il a foi en Colomb : lui donne pleine créance en des choses inouïes : le dispense de toute preuve : justifie ses calculs invérifiables. C'est uniquement sur Colomb que se fonde, c'est d'après Colomb que s'engage le Souverain Pontife dans le colossal partage du Monde inexploré entre les deux couronnes d'Espagne et de Portugal. Tout ce que le Messager du Salut a proposé est accordé de point en point, comme chose indiquée par la Providence. Le chef de l'Église impose les gigantesques proportions de l'opération géométrique tracée par Colomb. Le Saint-Siége prend sous sa responsabilité l'exactitude de cet arpentage de l'inconnu et de l'incommensurable. Pour assigner aux Portugais et aux Espagnols la limite qui les maintiendrait respectivement dans

[1] Herrera. *Hist. génér. des Indes occid.* Décade I, liv. II, ch. IV.

leurs droits, le Souverain Pontife, avec une hardiesse surhumaine, tire sur la carte encore informe du Globe une ligne qui, partant du pôle boréal, passant à une moyenne de cent lieues à l'ouest des Açores et des îles du cap Vert, va se continuer à travers l'Océan austral jusqu'au pôle Antarctique; décrivant ainsi toute la longueur de la Terre, ô merveille! sans rencontrer dans l'immensité de ce trajet, le moindre lieu habitable, d'où put naître une contestation.

La miraculeuse précision de cette ligne avait en outre pour effet d'assurer à l'Espagne, en récompense de son zèle, la possession exclusive du Nouveau Continent dans son entier. Quelques protestants ont remarqué que le Saint-Siége, par cette démarcation, s'exposait à mettre les deux nations rivales, en présence sur le même point, puisque la ligne passait sur des parallèles et des longitudes que nulle nef n'avait sillonnés; et qu'il était présumable que dans un si vaste prolongement la ligne couperait quelque grande terre. Oui, mais cette ligne a passé miraculeusement dans la seule distance où ne se trouvait point de terre. Là est le prodige!

Remarquez-le :

La démarcation pontificale, part du pôle Arctique, arrive à cette mystérieuse latitude de la ligne sans déclinaison, à la moyenne de cent lieues, tirée entre l'Archipel du Cap Vert et le groupe des Açores, franchit le tropique, coupe l'équateur, avoisine le cap Saint-Roch, sillonne les profondeurs de l'Atlantique, se rapproche de l'île Clerck, passe entre la terre de Sandwich et le groupe des îles Powel, pénètre enfin dans le cercle Antarctique pour s'aller perdre parmi les glaces éternelles du Pôle.

Que l'on prenne la carte moderne la plus perfectionnée, celle du Globe Politique par John Purdy, publiée à

Londres, en 1844[1], ou celle encore plus récente de Johnston, « le Monde Commercial, » admirable planisphère réglé au méridien de Greenwich, édité à Londres, en 1850[2], qu'on tire la moyenne de cent lieues entre les Açores et le Cap Vert, qu'on suive la ligne mystérieuse solennellement tracée, à travers l'inconnu, par le Souverain Pontife; et l'on sera confondu de voir qu'au dessous de l'Europe cette ligne parcoure toute l'étendue de notre planète, jusqu'au pôle Antarctique, sans rencontrer une terre.

Qu'on essaie ensuite de tirer une pareille ligne à tout autre point que celui qu'indiqua le Saint-Siége, et l'on tombera nécessairement sur quelque île ou quelque partie de continent. La ligne tracée par le Saint-Siége avec cette précision prodigieuse comporte quelque chose d'auguste qui fait incliner de respect la science et l'imagination.

Si l'illumination du génie de Colomb, ce regard à portée prophétique, jeté sur la face du Globe avec une telle rectitude, nous confondent, on n'est pas moins saisi d'admiration à l'aspect de cette confiance absolue que lui témoigne la Papauté. On se courbe devant cette hardiesse exceptionnelle qui fait authentiquer et sanctionner, comme choses déjà vérifiées, les intuitions de son génie.

Rome comprenait Colomb.

Or, comprendre c'est égaler. Toutes les sympathies du Saint-Père et du Sacré Collége étaient acquises à Colomb.

Jamais affaire plus grave, plus délicate, commandant plus de lenteurs, ne put être soumise au Pontificat; et pourtant, comme le remarque judicieusement Humboldt, « jamais négociation avec la cour de Rome n'avait été terminée avec une rapidité plus grande. » Ce qui surprend ce

[1] A CHART OF THE WORLD on mercators projection, by John Purdy.— 1844.

[2] Johnston's, *Commercial Chart of the World.* — 1850.

savant universel, ce sont ces deux Bulles « littéralement les mêmes dans la première moitié » rendues « dans l'intervalle de vingt-quatre heures[1]. »

Sa surprise montre combien l'illustre protestant, est étranger au caractère de Colomb. C'est précisément cette distinction de deux Bulles, quand une seule aurait suffi, qui prouve l'estime de la Papauté pour le Révélateur du Globe, et quelle importance elle attachait à son œuvre. Dans la première Bulle, celle du 3 mai, qui est dite Bulle de Concession, le Saint-Siége accorde à l'Espagne les terres découvertes avec les mêmes priviléges et droits que les Papes ont accordé, en 1438 et 1439, aux rois de Portugal. Ceci est la donation faite à l'Espagne sur la demande de ses souverains. Mais le lendemain, 4 mai, en procédant à la séparation de ces deux héritages, pour marque d'honneur, afin de mieux solenniser cette opération unique, sans précédent, sans analogue, le Souverain Pontife consacre par une Bulle particulière la délimitation qu'il vient de fixer, d'après sa pleine confiance en Colomb. Circonstance caractéristique de la pensée qui fit séparer en deux Bulles cette donation : le Pape en parlant de Colomb dans la Bulle de Concession, le 3 mai, s'était borné à le nommer son cher fils, sans le qualifier plus explicitement. Mais dès le lendemain, dans sa Bulle de Répartition, comme s'il eût senti le devoir de donner un témoignage solennel d'estime à ce Messager de la Bonne Nouvelle, le Chef de l'Église caractérise officiellement le Héros qui vient d'agrandir le monde. Il ne se borne pas à l'appeler son fils bien-aimé ; *Dilectum filium :* il le reconnaît pleinement digne de cette mission ; *Virum utique dignum ;* certifie qu'il est très-recommandable à divers titres ; *et plurimum commendandum ;*

[1] Humboldt, *Histoire de la géographie du Nouveau Continent*, t. III, p. 54.

et déclare qu'il était destiné pour une si grande œuvre. *Ac tanto negotio aptum.*

Cette Bulle de Répartition, porte évidemment le caractère d'une bénédiction et d'une récompense divine.

Ce n'est plus ici le style de la chancellerie romaine. Le Saint-Père parle avec sa personnalité propre. Après avoir attesté qu'il connaît les deux souverains pour Rois vraiment catholiques ; qu'il les a toujours connus comme tels[1], et que leur piété est notoire dans toute la chrétienté ; après avoir mentionné leur constance, leurs travaux, leurs dépenses, leurs fatigues, leurs périls, leurs conquêtes de Grenade, leur expulsion des mahométans ; le Souverain Pontife rappelle qu'ils ont joint à ces titres de gloire l'intention de répandre la foi dans des îles et terre ferme inconnues, d'y faire adorer le Rédempteur. Le Chef de l'Église déclare qu'il recommande à Dieu ce saint et louable projet. Il annonce aux Rois que Dieu donnera bonne fin à leurs efforts. Il affirme qu'il octroye ce don de privilége exclusif, non point aux obsessions directes des deux Rois ou d'autres personnes de leur part ; mais qu'il le fait spontanément, de sa propre et pure libéralité, agissant sciemment, avec certitude et dans la plénitude de sa puissance apostolique[2].

Toutefois cette libéralité du Vicaire de Jésus-Christ est, comme la plupart des récompenses divines, soumise à une condition. Le Souverain Pontife ordonne aux deux rois,

[1] « Cognoscentes vos tanquam veros catholicos Reges et Principes, quales semper fuisse novimus, et a vobis præclare gesta, etc. » — *Bulle du 4 mai* 1493. — Coleccion diplomática, n° XVIII.

[2] « Motu proprio, non ad vestram vel alterius pro vobis super hoc « nobis oblatæ petitionis instantiam, sed de nostra mera liberalitate, et « ex certa scientia ac de apostolicæ potestatis plenitudine..., etc... » — Bulle du 4 mai 1493, § VI. — *Ibidem.*

en vertu de la sainte obéissance, d'envoyer des hommes probes et craignant Dieu, instruits, expérimentés et habiles former à la foi catholique et aux bonnes mœurs les habitants de ces contrées [1].

Dans tout l'ensemble de cette Bulle on sent une grandeur, on respire une majesté imposante. Il y a comme un pressentiment des grandeurs futures, une vision de l'accroissement et de la supériorité de l'Espagne dans tout le monde chrétien.

En terminant, le Vicaire de Jésus-Christ, après avoir solennellement confirmé les dons et priviléges qu'il a déclaré faire de plein gré, mû par son propre mouvement et sa libéralité apostolique, rappelle aux deux souverains que la source de tout pouvoir, de tout empire et de tout bien découle de Dieu seul; et leur annonce que si confiant en Lui, ils suivent l'accomplissement de leur dessein de la manière indiquée, Dieu dirigera leurs actions, et que prochainement leurs travaux et leurs efforts auront le succès le plus heureux pour le bonheur et la gloire de toute la chrétienté.

§ VI.

Pendant qu'au loin, dans tous les États chrétiens, le nom de Colomb excitait l'admiration et la louange, sa personne recevait en Espagne des hommages et des honneurs inusités. A toute heure il était admis chez les Souverains. On le traitait avec la plus extrême déférence. La reine Isabelle ne pouvait se lasser de l'interroger et de l'entendre. Elle lui créa des armoiries en lui permettant

[1] « ... Viros probos et Deum timentes doctos, peritos et expertos ad « instruendum incolas et habitatores præfatos in fide catholica et bonis « moribus, etc. » — *Ibid.*, § VII.

d'écarteler dans son blason les armes royales de Castille et de Léon avec les siennes propres. On n'arrêtait aucune idée sur la prochaine expédition sans la lui avoir soumise.

Telle était sa faveur que souvent on voyait le Roi se promener à cheval, ayant à sa droite son fils, l'héritier présomptif du trône, et à sa gauche l'Amiral de l'Océan, honneur dont il n'y avait eu jamais d'exemple. En ce moment, Ferdinand tirait vanité de Colomb, devenu l'objet de l'admiration enthousiaste du peuple et de l'envie des plus puissants.

Après les Rois, le premier Espagnol qui rendit de grands honneurs à Christophe Colomb fut un prince de l'Église, le grand Cardinal d'Espagne, Mendozza.

A son intention il donna un magnifique banquet et lui assigna la place d'honneur, le fit servir sous un dais comme un souverain, à plats couverts, chaque mets qu'on lui présentait étant d'abord essayé devant lui, suivant l'étiquette royale, et le traitant en tout d'après son titre de Vice-Roi. Ce banquet ouvrit la série des fêtes et des invitations que lui firent les plus grands personnages d'Espagne, et devint la règle de l'étiquette, qui dès lors fut respectueusement observée à son égard.

C'est pourtant à ce banquet solennel qu'on a voulu rattacher l'anecdote de l'œuf, ce conte insipide auquel toutefois la mémoire de Colomb a dû, peut-être, sa plus grande popularité en Europe.

L'un des convives, dit-on, lui ayant demandé s'il pensait qu'à son défaut personne n'eût pu découvrir les Indes, pour toute réponse l'Amiral se fit apporter un œuf et proposa de le faire tenir debout sur la table. L'un après l'autre les invités l'essayèrent inutilement; alors il le prit et l'appuyant assez fort pour en briser l'extrémité, le fit tenir d'aplomb sur le bout aplati. Tel est en sub-

stance le fait raconté. Washington Irving n'a pas craint de l'accréditer. Pour le surpasser, sans doute, M. de Lamartine fait exécuter cette farce à la table même du roi Ferdinand[1].

Nous ne perdrons pas notre temps à démontrer l'absurdité de cette historiette par sa choquante invraisemblance. D'abord elle est dépourvue de sens et de sel ; elle ne prouve rien, n'explique pas davantage. On n'en saurait induire aucune conséquence. Elle n'est pas plus une réponse qu'une allusion ; et n'offre, en résumé, qu'une grossière tricherie.

Ce n'était point en cassant par le bout un œuf, quand loyalement il s'agissait de le maintenir par l'équilibre, que l'Amiral démontrait la cause de sa Découverte. Ce n'était point non plus par cette infériorité de goût, ce manque de délicatesse, qu'il prouvait sa supériorité de constance et de génie. Colomb aurait-il expliqué les faveurs dont l'avait comblé la Providence, et justifié le succès de sa théorie, basée sur des errements scientifiques, par un tour de bateleur !... et encore de bateleur maladroit ;... pour ne pas dire déloyal !

Les circonstances de temps et de lieu ne démentent pas moins cette inepte historiette. Qui donc aurait osé, soit à la table des rois, soit à celle du grand Cardinal d'Espagne, risquer une interpellation si saugrenue envers le Vice-Roi des Indes ? qui se fût permis une question aussi désobligeante qu'irrespectueuse ? Et comment l'Amiral aurait-il oublié l'étiquette au point de donner des ordres chez ses augustes hôtes, et demander qu'on lui apportât un œuf ? Ce divertissement était-il compatible avec le nombre et la dignité des convives ?

[1] De Lamartine, *Le Civilisateur*, n° d'octobre 1852, p. 355.

Aucun des historiens espagnols n'a raconté pareille chose. Le seul qui rapporte ce piètre conte, le Milanais Girolamo Benzoni, sans doute, aura mal démêlé ses vieux souvenirs. Très-positivement l'anecdote de l'œuf est d'origine italienne; nous le reconnaissons, et nous avons même tout lieu de penser, que dans son enfance Colomb l'avait à son tour entendue raconter par sa mère. Avec quelque vraisemblance, on l'attribue au célèbre architecte Brunellesco, par qui Sainte-Marie del Fiore éleva sa coupole dans le ciel de Florence. Ici le fait ne paraît pas impossible, tel inepte qu'il soit. Autour d'une joyeuse table de taverne, des artistes florentins, rivaux et envieux, purent en venir à ces questions narquoises, à ces métaphores d'escamotage, où la farce tient lieu de raison et dont peuvent se payer des rapins plus grivois que logiques. A la table d'un franc cabaret, ce tour goguenard se comprend, mais non pas ailleurs. Avant nous, Voltaire disait que ce conte de l'œuf était rapporté du Brunellesco[1]. Nous sommes à ce sujet entièrement de son avis.

Pour la dignité de l'histoire, nous prions nos lecteurs de ne plus répéter cette misérable anecdote; de ne point imputer au Révélateur du Globe une si misérable facétie. Y croire serait d'ailleurs étrangement méconnaître son génie, sa dignité, son élévation, et l'atmosphère de gloire et déférence où respirait alors sa grandeur.

Une satisfaction supérieure à tous les honneurs déjà reçus vint combler d'un intime bonheur le Vice-Roi des Indes. Il eut la joie d'apprendre que son respectable père, conservant toutes ses facultés intellectuelles, jouissait de son triomphe, comme autrefois le patriarche Jacob de l'élévation de son fils Joseph. Lui aussi était alors le premier

[1] Voltaire, *Essai sur les mœurs*, chap, CXLIV.

après le Roi. Colomb, en arrivant, avait envoyé vers son père un homme de confiance lui porter les marques de sa pieuse affection, et lui demander la permission d'attacher à sa fortune son jeune frère Jacques, ouvrier cardeur, à Gênes. Le vieillard consentit avec courage à briser ce dernier lien de famille et à rester sans enfant. Nous avons la preuve que plus d'un an après le second départ du Vice-Roi des Indes, le vieux cardeur habitait encore le quartier de l'Arco [1] qu'il choisit en quittant Savone.

Jacques Colomb, le dernier enfant de Dominique Colomb et de Suzanne Fontanarossa, avait à cause de sa débile enfance commencé tardivement son apprentissage chez Lucchino Cadamartori, maître cardeur à Savone, le 10 septembre 1484, alors âgé de seize ans révolus. Aux termes du contrat, il s'engageait à travailler chez lui honnêtement pendant vingt-deux mois consécutifs, promettant de ne point s'échapper, de ne commettre aucune sorte de larcin [2]. De son côté Lucchino Cadamartori s'obligeait à le nourrir, le loger, à ne pas le renvoyer avant l'expiration de ce terme; et à cette époque il devait lui donner un paletot en fustanelle, une paire de bottines, une culotte de drap, et lui rendre ses chemises avec ses autres vêtements en toile et en laine qu'il gardait comme garantie de sa bonne conduite.

[1] Il servit de témoin dans le testament de Charlotte Vernazza, femme Pizzorno, reçu le 30 septembre 1494, par Me Jean-Baptiste Parissola. — « *Actum Januæ in Burgo sancti Stephani, videlicet prope portam arcus.* »

[2] Anno domini MCCCCLXXXIV, die decimo septembris. — « ..... Promittens non recedere ac servire et furtum non committere, versà vice dictus Lucchinus pascet et non expellet, et quando terminus fuerit finitus, eidem dare diploidem unam fustanei, par unum caligarum cum... gavardinum unum panni blavi, et pitochum unum panni cum suis camixiis et vestibus ab ejus dolso laneis et lineis in pace, etc..... Actum

Au moment dont il s'agit, Jacques Colomb, âgé de vingt-six ans, travaillait comme ouvrier cardeur à Gênes. En recevant la lettre de son frère, il abandonna sans orgueil son métier, pour se trouver au bout de quelques semaines : Aide de camp de l'Amiral de l'Océan, puis administrateur et gouverneur général par intérim. Avec cette facilité ou plutôt ces grâces que répandait la Providence sur la postérité du vieux cardeur, en quittant sa boutique pour se mêler aux grandeurs et aux illustrations de l'Espagne, le modeste Jacques Colomb, désormais appelé don Diego, ne parut nullement déplacé. Il fut mis tout de suite en évidence à côté du Vice-Roi des Indes, comme le prouve une circonstance historique.

Les sept Indiens amenés par Colomb à Barcelone avaient appris de lui les principes du christianisme. Il leur avait inspiré la foi. Ils demandèrent, d'eux-mêmes [1], d'être admis au baptême, qu'on les jugea capables de recevoir. Une grande pompe solennisa ces prémices religieuses des Indes. Le Roi, l'infant don Juan, les premiers personnages de la cour furent les parrains des catéchumènes; Don Diego Colomb se trouva l'un des sept parrains. Il eut, après le Roi et l'Infant, l'une des cinq premières places de la cour, à cette cérémonie. Quant à Christophe Colomb, étant comme le père de tous les Indiens, il ne fut parrain d'aucun d'eux ; car dans l'Église catholique le père ne peut servir de parrain à son fils. La faveur accordée à don Diego Colomb, à l'occasion de ce baptême, montre quelle souveraine influence exerçait alors l'Amiral sur la cour et sur l'opinion.

Saonæ in banco mei notari infrascripti, sito in platea palacii caussarum, etc. Ansaldo Basso.

[1] Herrera, *Hist. des Indes occid.*, décade 1re, liv. II, chap. v.

CHAPITRE XII.

Préparatifs pour une seconde expédition. — Organisation du premier bureau des colonies. — Nomination d'un vicaire apostolique accompagné de douze missionnaires. — Le Père Juan Perez de Marchena, nommé spontanément par la Reine astronome de l'expédition, s'embarque avec son ami sur le navire amiral.

§ I.

Quel homme, après avoir si longtemps enduré les airs de protection ou de pitié de ceux qui l'avaient vu patienter en vain dans les antichambres, se trouvant tout d'un coup, à son tour, recherché, sollicité des grands, n'aurait pas joui de son triomphe et savouré cette revanche sur la fortune? Pourtant l'histoire n'a pu surprendre en Colomb le moindre mouvement de faiblesse. Les écrivains sont unanimes à louer sa modestie, sa constante simplicité. Il souhaitait pouvoir échapper à ces bruyantes louanges, à ces réceptions d'apparat, pour s'en aller à Rome déposer aux pieds du Saint-Siége la relation de ses voyages, et implorer des faveurs spirituelles. Mais le service de la couronne de Castille ne permettait pas cette absence. Le roi Joam II de Portugal, mettant à profit le conseil de ses courtisans, de devancer l'Espagne dans les nouvelles expéditions, s'y préparait clandestinement.

Aussitôt qu'ils eurent reçu certains avis confidentiels sur la cour de Lisbonne, laquelle entretenait de son côté des agents secrets en Espagne, qui l'informaient de ses

projets avant leur mise à jour, les Rois déployèrent une grande activité. Un ecclésiastique mondain, don Juan de Fonseca, archidiacre de Séville, mais bureaucrate par instinct, frère d'hommes considérables, fort en crédit auprès du roi Ferdinand, qu'ils avaient assisté durant les guerres, fut chargé de pourvoir à l'armement de la flotte et d'assurer l'exécution des mesures déjà prescrites par Colomb lors de son passage à Séville. A côté de cet Ordonnateur Général de la marine, on créa une place de Contrôleur Général, à laquelle fut promu Juan de Soria, bureaucrate de race, dont la famille tenait héréditairement les comptes de l'Amirauté de Castille ; puis un emploi de Payeur, qui semblait destiné de droit à François Pinelo, membre de la municipalité de Séville, réputé pour sa probité, jouissant d'une haute estime, et qui avait fait prêter à la Reine cinq millions de maravédis pour cet armement. Cette modeste organisation de bureaux fut le premier germe de la puissante administration coloniale, qui devait devenir le Conseil royal des Indes.

En quelques semaines, un grand travail fut terminé. Dans la seule journée du 23 mai, les Rois revêtirent de leur signature dix-sept ordonnances, cédules et commandements relatifs à l'expédition. On ouvrit un crédit au service des courriers spéciaux de Séville à la cour, tant la correspondance devint active. On mit en adjudication la fourniture des vivres de bord et des munitions transportables. On assura le concours des autorités locales aux mesures arrêtées par l'Amiral, de concert avec don Juan de Fonseca. On organisa le service médical, en nommant médecin en chef de la flotte, le savant docteur Chanca, qui était médecin de l'Infante [1]. On fit défense à tout na-

[1] *Carta mensagera al doctor Chanca, para que vaya á las Indias.* — Registrada en el archivo de Indias en Sevilla.

vire et à toute personne d'aller sans autorisation, avec des marchandises, aux Indes.

On ordonna au gouverneur de Grenade de tirer de l'arsenal de l'Alhambra cinquante paires de cuirasses, autant d'arbalètes et d'espingoles; à l'alcade de Malaga de livrer un pareil nombre d'armes, et au major général de l'artillerie, Rodrigo Narvaez, de fournir des pièces de rempart, de campagne, avec les projectiles et la poudre nécessaires [1]. Fernando de Zafra eut la commission d'enrôler vingt laboureurs, sachant faire des rigoles, creuser des canaux, et vingt cavaliers armés de lances. Ordre de noliser un navire de deux cents tonneaux fut expédié à Juanoto Berardi, riche armateur florentin, établi à Séville, en relation avec tous les ports pour les approvisionnements de mer. Il était désigné familièrement à la cour par son prénom de Jeannot (Juanoto). Il avait pour premier commis un excellent arithméticien, son compatriote, amateur de cosmographie et de belle littérature, lequel, s'il n'amassa pas une grande fortune en dirigeant honnêtement les affaires de son patron, préparait à son insu, par ses relations avec l'Amiral lui-même, les bases d'une renommée qui a dépassé son savoir, son mérite, ses voyages, et peut-être même ses prétentions : on le nommait Amerigo Vespucci.

La Reine fit ensuite adjuger la rente annuelle de dix mille maravédis à l'Amiral, pour avoir le premier aperçu la lumière à l'île de San-Salvador.

Le lendemain 24 mai, la Reine lui fit compter, par François Pinelo, mille doublons d'or pour ses frais d'équipement [2]. Le 26, ordre fut donné de lui fournir, partout

[1] Coleccion diplomática.— *Documentos*, n° XXX et XXXI.

[2] « Mil doblas de oro del dinero librado para gastos de la armada. »— Coleccion diplomática, n° XXXVIII.

où il arriverait, des logements gratuits, ainsi qu'à cinq domestiques de sa suite, et de laisser passer en franchise de tous droits les bagages de sa maison[1].

Deux jours après, l'Amiral Colomb fut nommé Capitaine général de la flotte des Indes. Il était autorisé à nommer lui-même directement à tous les emplois de ce gouvernement nouveau. On lui remit le sceau royal avec autorisation d'en user selon qu'il le jugerait utile. Ensuite les Souverains, par un acte solennel, confirmèrent tous les titres et priviléges qui lui étaient assurés par le traité de Santa-Fé.

Comblé de marques de considération, de témoignages d'admiration et de gratitude, Colomb prit enfin congé de ses Rois. Au sortir de cette audience, il se vit encore reconduit du palais à sa demeure par toute la cour, qui vint derechef, au moment de son départ pour Séville, le complimenter en grande cérémonie.

Ce fut ainsi qu'il s'éloigna de Barcelone, accablé d'honneurs, de félicitations, et emportant les hautes espérances que l'Espagne avait mises en lui.

§ II.

Au milieu de cet unanime triomphe, cependant une voix s'élevait de la foule pour l'exécrer et le maudire : c'était celle d'un matelot de Séville, nommé Juan Rodriguez Bermejo[2], qui le premier, à bord de la *Pinta*, avait crié

[1] Coleccion diplomatica. — *Documentós*, n° XXXIX et n° XL, orig. en el arch. del duque de Veraguas.

[2] Colomb dans ses notes le nomme seulement *Rodrigo*, au lieu de Rodrigues et le dit *de Triana*, parce qu'il l'avait vu ou connu dans ce lieu. Mais la déposition du commis aux vivres de la *Pinta* corroborée de celle de deux marins, établit positivement que ce matelot était né à

Terre dans la nuit du Vendredi 12 octobre 1492, et réclamait la rente de dix mille maravédis. Il conçut un tel dépit de ce qu'elle eût été adjugée à un autre, qu'il passa, dit-on, en Afrique et se fit mahométan, pensant trouver plus de justice chez eux que parmi les chrétiens.

Un historien protestant a trouvé qu'il était peu digne et peu noble à « Colomb d'avoir disputé la récompense à un pauvre matelot[2]. » Par bonheur le désintéressement de Colomb le défend de tout soupçon d'avidité. Il avait le premier aperçu la Terre, puisqu'à dix heures il y avait remarqué la lumière, et annoncé ce que l'obscurité ne permit au matelot d'entrevoir qu'à deux heures du matin. Le fait justifiait suffisamment sa prétention à la prime royale. D'ailleurs, ce titre de rente devenant une preuve officielle de la priorité de la Découverte, l'Amiral ne devait céder son droit à personne.

Le lendemain de son départ, les Rois adressèrent à l'Amiral des instructions générales pour le gouvernement de la colonie qu'il devait fonder. Il est curieux de le noter : ces instructions n'étaient autre chose que la coordination des propres idées de Colomb, et avaient été toutes suggérées par lui seul. On lui donnait ainsi, pour règle de conduite, son propre jugement. Les premières lignes de ce document qui nous est parvenu témoignent une fois de plus les sentiments religieux de la Reine et son appréciation du caractère surhumain de la Découverte. La Reine, pleine d'égards pour le Révélateur du Globe, semblait avoir résigné entre ses mains son autorité souveraine sur ces pays nouveaux. Elle ne décidait rien sans consulter

Molinos, près Séville.—Pleyto, *Probanzas del Fiscal*, suplem. prim. á la coleccion diplomática.

[2] Washington Irving, *Histoire de la vie et des voyages de Christophe Colomb*, t. I, liv. V, chap. VII.

son goût; et quand elle voulait nommer quelqu'un dans le gouvernement des Indes, elle demandait pour lui sa bienveillance à l'Amiral. C'est ainsi qu'elle lui adressa l'un de ses officiers domestiques, Juan Aguado, le priant de lui donner un emploi, et qu'elle lui recommanda des gardes du corps et Sébastien Olano, receveur des droits de la couronne.

Les Rois, ayant reçu de Rome le Bref de nomination d'un vicaire apostolique dans les Indes, en adressèrent l'ampliation au Père Boïl, religieux de Saint-Benoît, très-estimé de Ferdinand pour son tact en diplomatie, le chargeant d'ordonner tout ce qui était nécessaire au service divin. Voulant y pourvoir avec magnificence, Isabelle fit don à la future église des Indes de tout le matériel nécessaire, des vases sacrés et d'un ornement complet tiré de la chapelle royale. Douze religieux, choisis dans différents ordres, devaient accompagner le Vicaire Apostolique.

De la cour partaient des messagers réitérés pour l'Amiral, pour l'Archidiacre Ordonnateur de la marine, afin de hâter le départ. On était arrivé à la fin de juillet; l'Amiral reçut l'hommage solennel du commandant et des capitaines de la flotte; ce dont procès-verbal fut dressé. Il passa la revue du petit corps de cavalerie arrivé de Grenade, qu'on devait embarquer à Cadix. Les chevaux étaient superbes et dignes de l'équipement de leurs cavaliers. L'Ordonnateur et le Contrôleur de la marine, ayant intérêt à ce que l'œil pénétrant de l'Amiral ne perçât point les secrets arrangements faits avec les soumissionnaires des diverses parties de l'armement, se mirent en hostilité ouverte contre lui. Juan de Soria, pour faire parade de vertu aux dépens de Colomb, se montrer intègre et incorruptible, refusait d'inscrire sur les contrôles des équipages

un seul domestique appartenant à l'Amiral, attendu qu'en sa qualité de chef il pouvait, disait-il, donner des ordres à tout le monde. Ses fonctions de contrôleur, son zèle pour la couronne, obérée déjà de tant d'autres dépenses, lui interdisaient de condescendre à ce désir de l'Amiral, qu'il taxait d'exigence ruineuse. Se sentant appuyé par l'ordonnateur Fonseca, favori du roi Ferdinand, il en vint à manquer de respect à l'Amiral, dont la piété souffrait en silence cette indignité.

La conduite de Juan de Soria devint l'objet des conversations de la cour. Le Vicaire Apostolique, sensible à cet outrage, en écrivit à la Reine. Le Père Boïl était alors un des sincères admirateurs de l'élu de la Providence.

Isabelle adressa aussitôt à Colomb une lettre capable de réparer cette offense. Le même jour, 4 août, elle écrivit à l'Archidiacre de Séville, pour lui recommander d'être plein d'égards envers l'Amiral, de lui aplanir toute difficulté, d'empêcher que personne ne le contredît. Elle lui enjoignait de le considérer et de le satisfaire en toute chose, non-seulement au fond, mais encore par la convenance des formes. Elle le chargeait de notifier de sa part à Juan de Soria qu'il eût à se conformer aux désirs de l'Amiral; qu'il se gardât bien de lui faire opposition en quoi que ce fût; et de lui dire qu'elle avait éprouvé un grand chagrin par sa conduite. Le lendemain, ne pouvant contenir son indignation, elle fit écrire une lettre accablante au Contrôleur de la marine; lui signifiant qu'elle entendait que l'Amiral fût considéré, honoré, traité conformément à son titre, et le menaçant d'un châtiment sévère en cas de récidive. Le 18, son ressentiment n'était point calmé. En envoyant à Fonseca des ordres touchant le départ de la flotte, elle le rappelait encore aux égards qu'il devait à l'Amiral, et, en adressant d'autres ordres sur

le même objet à Juan de Soria, elle ne pouvait s'empêcher de réprimander de nouveau la faute passée[1].

Afin de trancher le différend relatif au personnel que pourrait emmener Colomb aux frais de la Castille, la Reine fixa l'état de maison du Grand Amiral à trente personnes, savoir : dix écuyers à pied, portant épée, et vingt domestiques de toute fonction à la solde royale. Isabelle recommandait encore, à la fin de sa lettre, de complaire en toutes choses à l'Amiral, de lui donner toute satisfaction ; parce qu'elle le voulait, que tel était son bon plaisir, et qu'elle aurait un grand ennui s'il arrivait le contraire.

Il était difficile de porter plus loin la bienveillance royale. On ne saurait douter de la sincérité du cœur d'Isabelle. A son admiration de l'homme sublime que lui avait adressé le ciel, comme une visible récompense de sa foi, se joignaient des sympathies délicates, fortifiées de nombreuses conformités de vues, et se mêlait une tendresse presque filiale. De son côté, mieux que tout autre homme, Colomb comprenait l'adorable souveraine, distinguait ce que renfermait de vertu supérieure cette âme virile et virginale qui voilait avec un soin pudique sa poésie, son exquise sensibilité, sous les dehors de la froide raison et la gravité du commandement.

Il est à déplorer que la longue correspondance entre la Reine et l'Amiral, désormais perdue pour le monde, se réduise à quelques fragments de missives officielles, la plupart courtes et de médiocre intérêt. La dernière lettre qu'adressait Isabelle à l'Amiral, au moment de son second voyage, montre avec quelle netteté d'esprit et quelle curiosité scientifique elle suivait la question de la Découverte.

[1] Lettre du 4 août à Fonseca. — Lettre du 5 août à Juan de Soria. — Cédule du 18 août à Juan de Soria. — *Coleccion diplomática*, docum. nos LXIII, LXIV, LXV, LXVI.

Vingt jours avant celui où le ministre de la Providence allait derechef interroger les espaces de l'Océan, la Reine, en lui renvoyant le livre de sa navigation, resté entre ses mains et dont elle avait pris copie, l'assurait que, le Roi et elle exceptés, nul au monde n'en avait lu un mot. Elle lui disait que plus elle le relisait, mieux il lui démontrait combien sa science surpassait celle que posséda jamais un mortel [1]. Elle insistait pour avoir des renseignements hydrographiques et géographiques, qui lui feraient mieux suivre sur la carte la route qu'il avait prise pour aller aux îles et terres qu'il avait rencontrées. Elle demandait qu'il marquât les degrés, mesurât les distances sur une carte, qu'elle le priait de lui envoyer, promettant de la tenir cachée, s'il le souhaitait ainsi. Elle lui conseillait, pour le soulager dans ses observations savantes, d'emmener un bon astronome; et, pensant prévenir ses vœux, elle avait l'ingénieuse adresse de lui désigner, comme d'elle-même, son fidèle ami le Gardien de la Rabida, le Père Juan Perez de Marchena, que par distraction elle nommait Antonio, au lieu de Juan. « Parce qu'il est bon astronome, disait-elle, et qu'il m'a toujours paru en entière conformité de sentiments avec vous [2], » en même temps pour abréger les retards, elle insérait dans son pli un ordre signé en blanc, afin qu'il inscrivît le nom de l'astronome qu'il voudrait choisir.

C'est ici le lieu d'ajouter un mot sur ce docte Franciscain auquel l'érudition protestante a voulu disputer son individualité, ne pouvant contester sa science. On a dit

[1] « Y que habies sabido en ello mas que nunca se penso que pudiera saber ninguno de los nacidos. » — A 5 de setiembre de 1493. — *Documentos diplomáticos*, n° LXXI.

[2] « Porque és un buen astrólogo, y siempre nos parécio que se conformaba con vuestro parecer. » — *Documentos diplomáticos*, n° LXXI.

qu'il n'était pas certain que le Gardien de la Rabida eût accompagné Colomb dans ce second voyage. On s'est plu à supposer que cet Antonio de Marchena n'était pas le même que Juan Perez de Marchena, comme si l'erreur du prénom n'était pas corrigée par les circonstances mêmes de la lettre. L'historiographe royal Muñoz reconnaît l'identité du personnage dont parle la lettre royale avec le Père Juan Perez de Marchena.

Quant à son voyage, il est vrai qu'aucune pièce officielle postérieure à la lettre royale du 5 septembre 1493 ne le mentionne. La relation de la seconde expédition faite par Colomb s'est perdue ; ainsi nous ne tenons de l'Amiral aucun détail sur ce Franciscain cosmographe, son plus intime ami. Nonobstant cette lacune, nous sommes assurés que le Père Juan Perez de Marchena traversa l'Atlantique. Son inclination naturelle, son devoir d'obéir au choix de la Reine, l'espoir de sauver quelques âmes, ne fût-ce que par le baptême des petits enfants, son désir de complaire à Colomb, sa curiosité des œuvres de Dieu, inconnues dans nos latitudes, surtout l'esprit de l'Ordre Séraphique perpétuant la pensée de son bienheureux fondateur, le portaient à cette navigation.

Ces graves probabilités s'appuient d'une tradition constante.

Les annales des Franciscains ont gardé le souvenir de ce voyage du Père Juan Perez de Marchena. Il partit accompagné d'autres religieux de son ordre [1], circonstance dont fait foi la relation officielle du frère hiéronymite Roman Pane, qui s'appelait humblement « le pauvre er-

[1] Waddingus, *Annales Minorum*, t. VII, fol. 279. — « Socium habuit itineris regii favoris auctorem Perezium, additis aliis ejusdem instituti sociis. »

mite[1]. » Un historien de l'ordre des Dominicains, le Frère Juan Melendez, dans sa chronique provinciale du Pérou, rappelle aussi le voyage et la glorieuse primauté qu'eut le Père Juan Perez de Marchena dans l'apparition du sacerdoce aux Indes[2].

L'auteur de l'hagiographie portugaise, George Cardoso, assure que le Père Juan Perez de Marchena fut le premier Prêtre qui posa le pied dans le Nouveau Monde, et par conséquent y célébra les saints mystères[3]. Fortunatus Hubertus, dans sa Chronologie Franciscaine, rapporte que le Père Juan Perez de Marchena suivit Christophe Colomb à son second voyage, et bénit la première Croix avec les prières de l'Église[4]. Le Provincial des Franciscains, dans la Nouvelle Grenade, le Père Pédro Simon, n'est pas moins explicite. Il dit qu'à son second voyage Christophe Colomb avait avec lui son intime ami, le Père Juan Perez, accompagné de quelques religieux de son ordre[5]. Bien que, suivant les préséances, le rang hiérarchique, le Père Boïl, bénédictin, en sa qualité de Vicaire Apostolique, eût dû, ce semble, officier le premier sur ces nouveaux rivages, cet honneur fut dévolu à l'Ordre Séraphique, par cette circonstance que le Père Juan Perez de Marchena se trouvait à bord du navire amiral, tandis que le Père Boïl

[1] *Escritura de fray Roman del orden de San Geronimo.*— Mémoire écrit par le « pauvre Ermite, » d'après les ordres de l'Amiral. « De orden del ilustre señor el Almirante Virrei i governador de las islas i Tierra firme. » (Dans la collection de Barcia, tom. I).

[2] Fr. Juan Melendez, *Tesoros verdaderos de las Indias*, lib. I, cap. I, fol. 4.

[3] George Cardoso, *Agiologio Lusitano*, t. III, p. 40.

[4] Fortunatus Hubertus, *Menologium S. Francisci. Historica prologuia*, p. 67.

[5] Fr. Pedro Simon, *Noticias historiales de las conquistas de Tierra firme en las Indias occidentales*, prim. notic., capit. XV, § 1.

était avec ses religieux sur une caravelle. Nous en avons la preuve écrite et gravée dans l'ouvrage d'un bénédictin, écrit à la louange du Père Boïl. Le livre de dom Honorius Philoponus, à la planche IV, représente la nef du Vicaire Apostolique à quelque distance de celle de l'Amiral [1].

Il était juste que ce Franciscain, qui le premier avait deviné Christophe Colomb, accueilli son infortune, partagé sa théorie, pressenti le Nouveau Monde, prié Dieu et supplié la Reine pour sa Découverte, fût le premier à célébrer les saints mystères dans l'immensité de l'Océan, et le premier à bénir ses rivages inconnus au nom de Jésus-Christ, notre Rédempteur. Et pour cela, un concours singulier de choses s'opère en sa faveur. Sans sollicitation de sa part, il est appelé par la Reine à ce voyage. C'est comme savant qu'il est membre de l'expédition. Par ce titre, il fait partie de l'état-major, est à bord du vaisseau amiral, débarque nécessairement avec lui pour chaque prise de possession, et se trouve ainsi le premier prêtre, le premier religieux qui ait foulé le sol nouveau et joui du bonheur d'y planter la Croix.

[1] Honorius Philoponus, *Nova typis transacta navigatio novi orbis Indiæ occidentalis*, etc., in-folio, 1621.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Colomb du port de Cadix avec dix-sept voiles. — Son arrivée aux Canaries. — Il se propose de consacrer à la Vierge Marie les premières terres qu'il découvrira, et se dirige par une route inconnue sur les Caraïbes. — Le 2 novembre il annonce la terre pour le lendemain. — On la découvre, en effet, le matin au point du jour. — Traces d'anthropophagie. — Le contrôleur Diego Marquez s'égare sur la terre des cannibales. — Vains efforts pour le retrouver. — Son retour fortuit. — Délivrance des captifs faits par les anthropophages. — L'Amiral découvre successivement la Dominique, la Guadeloupe, Montserrat, Antigoa, Sainte-Croix, Sainte-Ursule, les Onze mille Vierges.

§ I.

Une foule d'embarcations sillonnaient incessamment la baie de Cadix. Quatorze caravelles mouillées autour de trois grandes caraques, dont la plus haute, nommée *la Gracieuse-Marie*, portait pavillon d'Amiral, se balançant sur leurs ancres, contenaient dans leurs flancs les premiers éléments d'une colonisation.

Outre des munitions de bouche, des graines, des plants d'arbres, du blé, du seigle, de l'avoine, des légumes pour l'ensemencement des terres, l'Amiral avait fait embarquer des bestiaux, des chevaux destinés à la reproduction; des instruments aratoires, de la chaux, de la brique, du fer, etc.

Sans compter l'état-major, les religieux, les gens de

guerre, les laboureurs, jardiniers, forgerons, maçons, charpentiers, domestiques formant un effectif de cinq cents hommes soldés par la couronne [1], nombre d'individus de tout âge et de tout rang enthousiasmés pour les régions des épices et de l'or, avaient sollicité la faveur d'y aller à leurs propres frais. On n'en put admettre que sept cents, qui furent répartis sur les caravelles. Mais telle était la frénésie de l'or, que plus de trois cents de ces poursuivants de fortune se glissèrent en cachette dans les navires; s'y blottirent entre les ballots et les caisses, ou même à fond de cale. Quel contraste entre la consternation, les larmes qui signalèrent le premier départ de Palos, et l'épanouissement des joies de l'imagination et l'impatience de bonne augure qui maintenant retentissaient autour de la flotte.

Sur *la Gracieuse-Marie* se remarquaient : le bachelier Gil Garcia, alcade-major, Bernal Diaz de Pise, lieutenant des contrôleurs généraux, Sébastien de Olano, receveur des droits royaux, l'astronome Fr. Juan Perez de Marchena, le médecin en chef, docteur Chanca, le commandeur Gallego, le commandeur Arroyo, Juan Aguado, intendant de la chapelle royale: les hidalgos Gaspar Beltram, Pedro Margarit, François de Peñasola, Pedro Novarro et Micer Girao, serviteurs de la Reine: Juan de la Vega, valet de chambre de l'Infant, Melchor Maldonado, parent du cosmographe, Ginès de Corvalan qui s'était signalé dans la guerre des Maures; le métallurgiste officiel Firmin Zedo, l'ingénieur-mécanicien Villacorta et deux interprètes indiens baptisés, dont l'un natif de Guanahani, premier point de la Découverte, avait eu pour parrain le frère de l'Amiral et s'appelait comme lui Diego

[1] Oviedo y Valdez, *la Historia gen. y nat. de las Indias*, lib. II, cap. VIII.

Colomb. Là se trouvait aussi, comme simple passager, l'estimable François de Casaus, plus connu sous le nom de Las Casas. Son fils Barthélemy, que son ardent amour des Indiens devait immortaliser un jour, faisait alors, à Séville, ses premières études [1].

L'Amiral un peu souffrant, mais l'esprit toujours vigoureux, avait auprès de lui son plus jeune frère, don Diego, qu'il emmenait et ses deux fils Diego et Fernando, venus pour lui faire leurs derniers embrassements. Au moment où s'annonça le vent favorable, l'Amiral se trouva tout à coup rétabli; et le 25 septembre, une heure avant le lever du soleil, en présence de ses deux fils qui le contemplaient du rivage [2], de son vaisseau *la Gracieuse-Marie* il donna l'ordre d'appareiller.

La flotte déployant avec ardeur ses voiles le suivit, gouvernant vers les Canaries où l'on devait relâcher. L'Amiral y arriva le premier octobre; boucha la voie d'eau qui s'était déclarée dans l'une des caravelles; repartit le lendemain, à minuit; et le 5 octobre, accosta la Gomera pour faire du bois, de l'eau, et acheter des veaux, des chèvres, des brebis qu'il pensait devoir s'acclimater plus facilement dans les nouvelles terres, que les animaux élevés en Espagne. Il y embarqua huit pourceaux, payés l'un dans l'autre environ à raison de 4 francs 50 centimes, d'où sont provenus tous ceux qui ont peuplé les Antilles et le nouveau Continent [3]. Il prit aussi des poules, des oiseaux

[1] La plupart des historiens confondent, avec son père, le célèbre Barthélemy Las Casas, et le font partir pour l'Espagnole en 1493. Mais à cette époque Barthélemy n'avait pas encore terminé ses études. Ce fut seulement au retour de son père, en 1498, qu'il alla étudier à l'Université de Salamanque le droit civil et canonique.

[2] « Un' hora avanti il levar del sole, essendovi io e mio fratel presente. » — Fernando Colombo, cap. XLV.

[3] Las Casas, *la Historia de las Indias*, lib. I, cap. LXXXIII. — Her-

de basse-cour, des plants et des graines pour le jardinage. Le lundi 7 octobre, chaque capitaine de caravelle reçut une lettre cachetée qu'il ne devait ouvrir que si le mauvais temps le séparait de la flotte. Elle marquait la route à suivre pour arriver directement à l'Espagnole. Immédiatement l'Amiral donna l'ordre d'appareiller, mais le calme le retint pendant sept jours dans les parages des Canaries. Le 13, par une bonne brise de l'est, on perdit de vue les crêtes de l'île de Fer.

Colomb gouverna beaucoup plus avant dans le Sud qu'il ne l'avait fait à son premier voyage. Il voulait arriver chez ces terribles Caraïbes dont on lui avait fait d'effrayantes descriptions, et il en prit directement le chemin. Comme à sa première traversée son navire était l'un des plus mauvais marcheurs, et souvent toute la flotte diminuait les voiles pour l'attendre. L'Amiral avait arboré son pavillon sur ce vaisseau parce qu'on le nommait *la Gracieuse-Marie*. On sait qu'il « était fort dévot à la sainte Vierge [1]. » Colomb avait placé son second voyage sous sa protection spéciale, et résolu de donner son nom aux premières îles qu'il découvrirait. La patronne des marins, l'Étoile de la mer semblait, agréant cet hommage, favoriser sa navigation. Tout était calme et repos pour les équipages. Durant douze jours et douze nuits il n'y eut pas à chercher une nouvelle aire de vent. La plaine herbeuse étendue en épouvantail sur sa première route ne se montra point. Mais le 26 novembre survint un brusque orage; sa violence ne dura que quatre heures. Le feu Saint-Elme parut au haut des mâts. Les matelots s'en réjouirent, étant persuadés que lorsqu'il s'arrêtait sur un

rera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales*, décade Ire, liv. II, ch. VI.

[1] Herrera, *Histoire génér. des voyages*, etc., Déc. Ire, liv. VI, ch. XV.

navire, on ne pouvait plus sombrer [1] malgré la fureur de la tempête.

Cependant on tenait toujours bonne route. Sept jours après l'Amiral, aux variations subites des vents, à la qualité de la pluie, à la couleur des vagues, sentit l'approche de la terre dont nul se doutait encore. Il était si certain de la découvrir, qu'à la nuit il commanda de mettre en panne, et même de préparer les armes à tout événement. En effet, aux premières clartés du jour, le dimanche 3 novembre, on aperçut, à l'avant de la Capitane, une île montagneuse, éloignée d'environ sept lieues et qu'en l'honneur de ce jour l'Amiral nomma *la Dominique.*

Dieu fut remercié solennellement par toute la flotte. La joie était extrême; car tous ces voyageurs novices dans la vie de bord se trouvaient déjà excédés de la contrainte et du régime auxquels ils s'étaient trouvés condamnés, ils soupiraient après la terre. En s'avançant vers cette île, on en découvrit une autre à la droite de *la Gracieuse-Marie.* Elle était couverte de hautes forêts. Un peu plus loin, quatre autres furent signalées. L'Amiral n'ayant pu trouver un port convenable à *la Dominique*, se dirigea sur la seconde île. Il y descendit, tenant la bannière royale de l'expédition, entouré de son état-major; en prit possession au nom de Leurs Altesses dans la forme de droit; et la consacrant à la Vierge, il lui donna le nom de *Gracieuse-Marie* [2]. Le Père Boïl et ses religieux ne se trouvaient pas à bord de l'Amiral, mais étaient embarqués sur un autre navire. En sa qualité d'astronome, l'ami de Colomb, le Franciscain Juan Perez de Marchena, se tenait

[1] « Tenendo per certo che in quelle fortune ov' egli appala, niun possa pericolare. » — Fernando Colombo, cap. XLV.

[2] C'est l'île de *Marie-Galante.* Il lui donna le nom de son vaisseau *Maria-Galanta,* qui se traduit en français par *Gracieuse-Marie.*

[redacted]

près lui, avec l'état-major. Il fut ainsi le premier ministre de Jésus-Christ qui foula le sol du Nouveau Monde. Il dut à cette circonstance de bénir la Croix de bois [1] que, suivant son habitude, l'Amiral faisait élever dans toutes les terres qu'il découvrait, pour exprimer le but de son entreprise, et rendre hommage au Rédempteur.

Le lendemain, l'Amiral porta sur la plus grande île de ce groupe et lui imposa le nom de *Guadeloupe*, en souvenir de Notre-Dame du couvent de la Guadeloupe, en Espagne, et suivant sa promesse aux religieux de ce monastère.

La plus petite des caravelles fut envoyée à la recherche d'un port. Le capitaine ayant rencontré un ancrage, prit terre accompagné de quelques-uns de ses gens, entra dans les maisons d'où les habitants s'étaient enfuis sans prendre le temps d'emmener tous leurs enfants. Il y trouva deux perroquets très-grands, d'une espèce encore inconnue, les guacamayos, quantité de coton filé ou préparé, des provisions de bouche « et surtout quatre ou cinq ossements de jambes et de bras humains [2]. »

L'Amiral se trouvait dans la principale de ces îles Caraïbes vers lesquelles il s'était dirigé en quittant les Canaries. Avec une précision, qui tenait du prodige, il était arrivé en droite ligne au centre de la principauté des Cannibales. Car la Guadeloupe, que ses féroces habitants appelaient *Turuqueira*, était le siége de la confédération des mangeurs d'hommes.

[1] « Ibidem in littore Pater Peretius sanctæ Crucis trophœum primitus erexit. » — Fortunatus Hubertus, *Menologium S. Francisci*, historica proloquia, p. 67.

[2] Docteur Chanca, *Lettre à MM. de la municipalité de Séville.* — Dans la collection de Navarrete, t. I.

§ II.

Dès le lendemain l'Amiral, à la pointe du jour, envoya dans l'intérieur plusieurs détachements, sous la conduite de capitaines, pour se procurer des renseignements sur la population de l'île. Ces détachements se distribuèrent chacun un certain espace, qu'ils fouillèrent en vain, et revinrent sans avoir pu saisir un homme. Ils prirent un petit enfant qu'un indigène, son père, sans doute, tenait par la main, et qu'il lâcha pour fuir plus vite. Ils amenèrent aussi des femmes étrangères, retenues captives dans l'île, ainsi qu'un garçon d'environ quatorze ans. On s'empara de quelques femmes indigènes, mais celles-ci ne vinrent aux caravelles que contraintes par la force.

Ce soir-là, Diego Marquez, contrôleur de la marine, chargé du commandement de l'une des caravelles, étant descendu à terre avec huit hommes sans permission, ne rentra point à bord. Le lendemain ils ne parurent pas. L'Amiral conçut de grandes inquiétudes. On craignit qu'ils n'eussent été tués et mangés par les Caraïbes; car ils avaient parmi eux des marins très-capables et qui par la seule observation des étoiles auraient dû retrouver leur route. L'Amiral envoya de forts piquets à leur recherche, il fit sonner de la trompette, tirer des coups d'arquebuse dans les bois. Après avoir attendu deux jours inutilement, pour réveiller l'esprit de la discipline, il fit semblant d'appareiller, en disant que puisqu'ils avaient débarqué sans sa permission, ils resteraient à leurs risques et périls. Les amis que le contrôleur avait sur la flotte le supplièrent de ne pas abandonner ces malheureux à la férocité des Cannibales. Il parut se laisser toucher et attendit encore. Pendant ce temps l'Amiral fit faire du bois, de l'eau et

laver le linge des équipages, auxquels il permit de venir tour à tour se délasser sur la verdure du rivage. Puis il envoya l'intrépide Alonzo de Ojéda, dont la sagacité lui était connue, battre les alentours, à la tête de quarante hommes. Malgré la rapidité de sa marche à travers d'inextricables forêts, déchargeant par intervalles les arquebuses, sonnant de la trompette, il revint sans avoir découvert aucune trace de leurs compatriotes ni l'ombre d'un indigène.

L'Amiral, de son côté, faisait avec l'état-major de fréquentes incursions, examinant le sol, visitant les habitations désertes des peuplades. Ils y virent quantité de crânes servant d'ustensiles; trouvèrent dans une case le cou d'un homme cuisant dans une sorte de marmite; et, en d'autres demeures, plusieurs têtes humaines et quantité de membres humains suspendus comme approvisionnements.

Ils surent des femmes captives que les hommes de ce bord de l'île étaient partis avec leur chef, au nombre d'environ trois cents, sur dix grands canots pour aller faire leurs provisions d'hommes dans les îles voisines. Ils s'aventuraient même jusqu'à plus de cent lieues, sur ces embarcations, pour enlever des hommes dont la chair paraissait à leur goût un mets délicieux. Ils ne faisaient guère cas de celle des femmes et des enfants. Cependant à l'occasion ils enlevaient les enfants et les femmes; ceux-ci pour les engraisser et les manger quand ils auraient atteint l'adolescence; celles-là pour s'en servir comme d'esclaves ou comme de maîtresses quand leur beauté leur valait cet affreux honneur. S'ils en obtenaient des enfants, ces infortunés n'étaient pas épargnés. Malgré le désespoir de leurs mères ils les privaient de la virilité, et les employaient à divers offices jusqu'à leur puberté, et alors les

tuaient pour leur repas. Les Cannibales les traitaient comme des chapons afin de les mieux engraisser et de leur donner meilleur goût [1]. Ils ne conservaient que les enfants dont la mère était née dans leur île.

Plus de vingt femmes captives suivirent les Espagnols à leurs vaisseaux. Trois jeunes enfants vinrent aussi se réfugier auprès d'eux. Ces malheureux avaient tous trois subi la mutilation. A diverses reprises des captives vinrent demander aux Espagnols de les emmener. Colomb, après les avoir parées de grelots et de verroteries, les fit remettre à terre contre leur gré. Il pensait que l'aspect de ces ornements déciderait quelques insulaires à venir recevoir de tels présents. Mais le lendemain, quand les marins descendirent à terre pour renouveler leur eau, ces prisonnières accoururent tendant vers eux leurs bras dépouillés. Leurs maîtres leur avaient arraché brutalement ces parures. Elles supplièrent ces étrangers de les emmener; aimant mieux s'abandonner à des inconnus, que de rester soumises à la cruauté des Caraïbes.

Au moment où la flotte, après huit jours d'attente, allait lever les ancres, on aperçut Diego Marquez et ses compagnons amenant avec eux dix femmes ou enfants. Ils étaient exténués et dans un délabrement piteux. Les malheureux avaient supporté d'horribles souffrances, aggravées par la crainte d'être abandonnés. Vainement espéraient-ils s'orienter en montant sur les arbres, l'abondance des lianes et l'épaisseur du feuillage ne leur avaient jamais permis de distinguer une étoile. Malgré l'intérêt de cette situation et la commune joie qu'inspirait leur retour, l'Amiral, pour faire un exemple, eut la fermeté de mettre aux arrêts le capitaine, et de priver d'une ra-

[1] Petri Martyris Anglerii, mediolanensis, *Oceaneæ Decadis primæ*, liber secundus.

tion les huit hommes qui avaient débarqué sans permission.

On mit à la voile aussitôt.

Le lendemain, à midi, l'on côtoyait une île assez haute, pittoresquement dessinée, pleine de fraîcheur et d'harmonies; l'Amiral l'appela *Montserrat*, en l'honneur du sanctuaire célèbre de la Vierge, à l'ermitage de ce nom. Mais aucune trace de culture ou de population ne se voyait sur les bords. Les utias, les agoutis, les perroquets et les iguanes en étaient les seuls habitants. Abusant de sa proximité, les Cannibales de la Guadeloupe l'avaient dépeuplée jusqu'à extinction. La race humaine avait disparu de cette île. « Les Caraïbes en avaient mangé tous les habitants[1]. »

Colomb la contemplant avec tristesse passa outre sans s'y arrêter.

Le soir, une autre île se découvrit. L'Amiral la plaçant encore sous le patronage de la sainte Vierge, la nomma *Sainte-Marie de la Rotonde.*

Le lendemain matin une nouvelle île de belle apparence se dessinait à l'horizon. L'Amiral la mit aussi sous la protection de la Vierge et lui imposa le nom de *Sainte-Marie l'ancienne*, qu'elle garde encore sous l'abréviation d'Antigoa.

Le jour suivant, ils abordèrent une île où s'apercevaient des villages et des cultures, « quoique l'Amiral ne l'eût jamais parcourue, il s'y dirigeait fort bien[2], » dit le médecin en chef, frappé de cette étonnante précision de coup d'œil même en des choses inconnues. Sur son indication l'on atteignit l'habitation d'une peuplade qui s'enfuit. On ne put saisir que six femmes et quelques enfants également enlevés des îles voisines.

[1] Fernando Colomb, *Histoire de l'Amiral*, chap. XLVII.

[2] Docteur Chanca, *Lettre à MM. de la municipalité de Séville.*

La chaloupe, en revenant avec sa capture, aperçut le long de la côte un canot portant quatre hommes, deux femmes et un enfant, qui sortait d'une anse cachée parmi les palétuviers. Ces indigènes furent si stupéfaits à l'aspect de la flotte, que pendant plus d'une heure ils restèrent immobiles à deux portées de mousquet, les yeux fixés sur les navires; et comme dans leur surprise, ils ne prenaient pas garde à la chaloupe, celle-ci s'approcha pour leur couper la retraite du côté du rivage. Les Caraïbes s'apercevant tout à coup de la manœuvre, prirent résolûment leurs arcs; quoiqu'ils eussent affaire à plus de vingt-cinq soldats, les femmes aussi bien que les hommes commencèrent l'attaque. Tout d'abord ils percèrent de leurs flèches empoisonnées deux Espagnols. Sans les boucliers et les cuirasses ils eussent fait en un instant beaucoup de mal, tant leurs arcs étaient forts et leurs coups bien ajustés. Voyant cela, l'officier fit pousser la chaloupe sur le canot qu'il chavira. Les Caraïbes n'en continuèrent pas moins, tout en nageant, à tirer leurs flèches quand ils pouvaient, pour quelques secondes, prendre pied sur les bas-fonds. Bref, ils s'échappèrent en plongeant. Les Espagnols ne purent s'emparer que d'un seul de ces féroces insulaires. Encore avait-il fallu l'outre-percer d'un coup de lance dont il mourut à bord.

Le lendemain soir, on reconnut une île que l'Amiral appela *Sainte-Croix*. Le jour suivant, il aperçut une grande terre, suivie de plus de quarante îlots. L'Amiral nomma la principale de ces îles *Sainte-Ursule*, et appela collectivement toutes les autres les *Onze mille Vierges*.

Le lendemain on atteignit une île grande et belle, patrie de la plupart des Indiennes, réfugiées sur les caravelles. Les indigènes la nommaient *Boriquen;* l'Amiral, venant changer ses destinées, lui donna le nom du pré-

curseur du Divin Maître. Il l'appela *Saint-Jean-Baptiste*. Exposés aux incursions des Caraïbes, ses habitants faisaient comme eux usage de l'arc, mais seulement pour se défendre. Leurs cases élégantes, leurs délicieux jardins dénotaient une certaine habileté ; ils ménageaient devant leurs habitations des balcons et des galeries entourés de verdure pour y jouir sous leur fraîcheur de la vue de la mer ; pourtant, ils ignoraient totalement la navigation et ne fabriquaient pas de canots de guerre. La nature déployait, en ce lieu, la plus prodigue magnificence.

L'Amiral se dirigea, dès lors, à toutes voiles sur l'Ile Espagnole, vers le fortin dont la garnison préoccupait sa sollicitude. On aperçut une terre que nul sur la flotte ne connaissait. Quoiqu'il passât le long d'une côte qu'il n'avait jamais approchée, elle semblait lui être familière. Cependant parmi les marins déjà venus à Hispaniola dans le premier voyage, « tous étaient incertains si c'était réellement l'île qu'ils cherchaient. » On n'en alla pas moins, dit le docteur Chanca, « avec la grâce de Dieu et la science de l'Amiral, par une route aussi directe que si nous eussions suivi un chemin connu et frayé. »

CHAPITRE II.

L'Amiral débarque à l'Espagnole, trouve le fortin détruit et la garnison massacrée. — Tout le monde accuse Guacanagari; Colomb seul refuse de le croire complice de ce sanglant désastre. — Intrigue amoureuse de Guacanagari à bord du vaisseau amiral. — Évasion d'une beauté prisonnière. — La flotte contrariée par le vent s'arrête près d'un lieu propre à la fondation d'une ville. — Colomb en dessine le plan, en pose la première pierre, et lui donne le nom d'Isabelle. — Une maladie inconnue atteint les Castillans.

§ I.

Le Vendredi 22 novembre, on atterrit dans le golfe de Samana, celui que l'Amiral avait appelé le « golfe des Flèches; » ainsi que l'avait assuré Colomb, on était à l'Espagnole.

Continuant son exploration de la côte vers le nord, l'Amiral cherchait à reconnaître les qualités du sol, car en laissant sa petite garnison dans le fortin, son intention n'était point d'y fonder une ville. Il avait forcément construit le fortin en ce lieu pour utiliser la charpente du navire échoué, assurer ses gens contre les événements de l'intérieur, par la proximité du rivage et la ressource de la chaloupe; mais dans son esprit, cette station fortifiée n'était qu'un campement. Il avait parfaitement deviné l'incommodité de ce site durant la saison des pluies.

Pendant qu'une chaloupe sondait l'embouchure du *fleuve de l'Or*, éloignée d'environ sept lieues du fortin, on aperçut deux corps humains parmi les herbes du rivage; l'un était serré aux pieds avec une corde d'herbes tressées;

l'autre au cou avec un lacet, les bras liés à deux branches d'arbres en forme de croix. Leur état de putréfaction avancée ne permettait pas de distinguer la race de ces deux victimes. Le lendemain, un peu plus loin, on rencontra deux cadavres, sur l'un desquels on distinguait de la barbe. Il n'y avait plus de doute : c'étaient des Européens.

Cet aspect assombrit les imaginations.

Aussitôt on se dirigea vers le fortin; mais on n'y arriva qu'à la nuit; et quoiqu'on fût en face de son emplacement, il était impossible de rien distinguer. La flotte se tint sur les ancres à une lieue de la terre, par crainte des récifs sur lesquels, l'année précédente, s'était perdue *la Santa-Maria*. Les regards des équipages plongeaient anxieusement à travers les ténèbres. On espérait apercevoir quelque lumière dans le fortin, entendre sonner la retraite ou le couvre-feu. Aucun bruit ne s'éleva de la plage. Surpris de ce silence, l'Amiral fit tirer à poudre deux coups des pièces du plus gros calibre, pour voir s'ils y répondraient, car ils étaient bien approvisionnés en artillerie. Le bruit de la détonnation retentit au loin répercuté par les échos, puis s'éteignit dans la profondeurs des forêts: mais les canons du fortin n'y répondirent pas. On n'entendit aucun mouvement. On ne vit aucune lumière. Tout demeura dans le silence et l'immobilité de la tombe. L'anxiété redoubla sur la flotte.

Cependant, vers minuit, on entendit un bruit de rames; c'était deux Indiens qui demandaient à voir l'Amiral. On leur indiqua son vaisseau; ils l'accostèrent, toutefois sans consentir à monter. Ils voulaient auparavant voir Colomb en personne, ne se fiant à nul autre. L'Amiral vint, et du bastingage leur parla. Mais dans leur défiance ils demandèrent de la lumière pour s'assurer que c'était bien lui. On

les satisfit; ils montèrent sans hésiter, dès qu'ils l'eurent reconnu, et témoignèrent une grande joie de le revoir.

Ils lui apportaient en présent deux masques d'or de la part de Guacanagari, dont l'un d'eux était cousin. Ils parlèrent avec aisance devant tout l'état-major. Aux questions de Colomb sur le sort des Espagnols, laissés chez eux, ils répondirent, avec une singulière naïveté, qu'ils se portaient tous bien, quoiqu'il en fût mort plusieurs de maladie ou dans les combats qu'ils s'étaient livrés entre eux; que d'autres s'en étaient allé vivre dans des quartiers éloignés emmenant chacun quatre ou cinq femmes. Ils dirent aussi que deux rois, Caonabo et Mayreni, avaient fait la guerre à Guacanagari et avaient brûlé ses habitations; qu'il avait été blessé à la jambe; qu'un autre jour il viendrait à bord avec eux. Plusieurs fois dans la séance on leur versa copieusement du vin, et ils repartirent vers trois heures passablement ivres. Il paraît que dans un moment d'épanchement bachique avec l'interprète lucayen, Diego Colomb, l'un d'eux lui avoua que les étrangers étaient tous morts. Lorsque le fidèle Diego Colomb rapporta ce propos à son parrain, le frère de l'Amiral, on refusa d'y croire. On pensa qu'à raison de la différence des idiomes de Guanahani et d'Hispaniola, il avait mal compris cette confidence.

Le lendemain le soleil éclaira la plage déserte. Aucun cri, aucune rame sur les flots; aucun mouvement, aucune forme humaine sur la grève. Tout était morne, silencieux. D'après les récits du premier voyage, on s'attendait à voir une multitude de canots entourer joyeusement la flotte, offrant toutes sortes de produits en échange et même en pur don. Cet éloignement des naturels sembla de mauvais augure. L'Amiral envoya quelques hommes à la résidence de Guacanagari. Ils la trouvèrent réduite en

cendre. Ses palissades avaient été arrachées. On n'aperçut aucun Indien. Ils avaient abandonné ce quartier. Dans leurs maisons se retrouvaient quelques restes de vêtements européens; mais on ne vit rien de vivant.

L'Amiral, accompagné d'une partie de l'état-major, descendit à terre et s'en alla tout droit où devait s'élever le fortin. Hélas! il n'en restait plus que l'emplacement; tout était incendié, démoli, bouleversé. Çà et là des débris de charpente, de futailles, d'emballage, des munitions avariées, des lambeaux souillés gisaient épars au milieu des herbes. L'Amiral, surmontant sa douleur, ordonna de creuser sous les ruines pour découvrir un puits dans lequel il avait prescrit de renfermer l'or et les choses précieuses que l'on recueillerait en son absence. On le découvrit et vida; il ne contenait rien. Durant ce travail, Colomb était allé avec son escorte le long du rivage examiner le terrain en vue de la fondation d'une ville. Ils atteignirent un petit village dont les habitants prirent la fuite à son approche. Dans les maisons abandonnées on trouva quantité d'objets ayant appartenu aux chrétiens, et qu'assurément ils n'avaient pas obtenu par voie d'échange, notamment un joli manteau à la moresque, des bas, des pièces d'étoffe entières et une ancre de caravelle.

Quand l'Amiral revint aux ruines du fortin, quelques Indiens, d'un air candide, y échangeaient de l'or. Ils comprenaient plusieurs mots espagnols; en touchant la chemise ou le pourpoint ils les désignaient par leur nom avec une satisfaction vaniteuse [1]. Ils savaient aussi les noms de tous ceux qui étaient restés avec Diego de Arana. Près de là, ils indiquèrent la sépulture de onze chrétiens, déjà re-

[1] « E toccando il giuppone e la camicia à nostri dicevano camicia, giuppone, dando ad intendere che sapevano come si chiamassero. » — Fernando Colombo, cap. XLVIII.

couverte d'herbes. Ils dirent tous que Caonabo et Mayreni les avaient tués. Ils entremêlaient ce récit de plaintes sur la quantité d'épouses qu'il fallait aux chrétiens.

Peu à peu d'autres Indiens se montrèrent. Un frère de Guacanagari vint, escorté de gardes, présenter ses hommages à l'Amiral, qu'il salua en castillan; il lui dit que les chrétiens étaient tous morts. Son récit sur les causes de ce désastre était, en tout, conforme à ce que les premiers Indiens avaient raconté. Des querelles s'étaient élevées entre les Espagnols, au sujet de l'or et des femmes. L'autorité du commandant Diego de Arana avait été méconnue. Ses deux lieutenants Pedro Guttierez et Escobedo ayant tué un nommé Diego, s'en étaient allés avec neuf révoltés, leurs complices, et les femmes qu'ils forçaient à les suivre, dans les États du Roi des montagnes, surnommé « le Seigneur de la maison d'or, » Caonabo, prince de race caraïbe, guerrier farouche qui les fit mettre à mort immédiatement. D'autres, désertant avec armes et fourniment, après avoir pillé les marchandises destinées aux échanges, s'étaient retirés dans des quartiers éloignés pour troquer l'or à leur aise. D'autres battaient la campagne par groupes de trois ou quatre, entrant dans les maisons des Indiens, mangeant les provisions, prenant leurs femmes, leurs filles, maltraitant les hommes. La protection dont les couvrait le roi Guacanagari faisait patiemment endurer aux indigènes ces outrages. Mais cette tyrannie dépassant toute mesure, ils cherchèrent comment ils pourraient se délivrer de ces étrangers qu'on avait cru venus du ciel, et qui faisaient un enfer de leur existence. Le brave Diego de Arana, seul officier fidèle au drapeau, habitait le fortin avec dix hommes qui s'y retiraient chaque nuit. Par malheur, confiant dans leurs canons et la timidité des naturels, ils ne posaient point de

sentinelles et se livraient tous à la fois au sommeil dans la plus complète sécurité.

Caonabo, de concert avec un Cacique voisin, réunissant une armée nombreuse, traversant avec précaution les forêts, arriva par une marche de nuit autour du fortin. Ils l'investirent sans obstacle ; tout dormait. Au signal de Caonabo, ses guerriers se précipitent sur les remparts, poussant leurs affreux hurlements de guerre ; les escaladent et s'emparent de la place avant que les Espagnols aient eu le temps de saisir leurs armes. Ils sont massacrés. De là, Caonabo fait cerner par ses masses les maisons où les autres Espagnols reposaient avec leurs Indiennes. Le feu est mis à ces inflammables demeures. Huit Espagnols parviennent à s'échapper des flammes, percent les rangs épais d'ennemis qui les entourent comme une palissade vivante, et atteignent le rivage ; mais ils n'ont d'autre ressource que la mer. Les guerriers de Caonabo les poursuivent : leur multitude se déploie, borde au loin le rivage. Quelque temps ils se soutiennent sur les vagues ; enfin épuisés d'efforts ils périssent dans les récifs.

Au bruit de ce tumulte, aux lueurs de l'incendie, Guacanagari eut la générosité d'accourir à la défense de ces indignes hôtes. Mais la rapidité d'exécution du guerrier Caonabo rendait stérile son dévouement. Dans un engagement entre les troupes de l'ami de Colomb et les troupes mieux aguerries du « seigneur de la maison d'or, » Guacanagari, moins habile que brave, fut mis en déroute, et blessé d'un coup de pierre par Caonabo lui-même. Ses troupes avaient plié dès le premier choc ; il se réfugia dans les bois, et le vainqueur incendia sa résidence avant de rentrer sur son territoire.

S'abritant derrière l'autorité d'Oviédo, Washington Irving semble condamner Colomb, en disant, d'après lui,

qu'à l'exception du commandant don Diego de Arana et d'un ou deux autres, les hommes qu'il avait laissés là étaient, pour la plupart, des gens de la dernière classe ou des matelots qui, une fois à terre, ne savaient se conduire ni avec sobriété ni avec retenue.

Oviédo ayant traversé huit fois l'Atlantique, a peut-être eu quelque démêlé avec les marins, et leur en a gardé rancune; il émet au sujet des hommes de mer une opinion singulière et quasi comique [1]; néanmoins, loin de blâmer l'Amiral, il justifie l'opportunité de cet embryon de colonie, le nombre et le choix des hommes dont il le composa. Après avoir dit : « Il choisit les chrétiens qui lui parurent les plus rassis et vaillants, » Oviédo ajoute : « Il leur enseigna fort bien le moyen de se maintenir parmi ces gens sauvages. »

Quant à l'ignorance de ces premiers colons, Oviédo est dans l'erreur aussi bien que Washington Irving.

Car sous l'autorité de Diego de Arana, « l'honnête gentilhomme, » nous trouvons d'abord Pedro Guttierez, officier de la maison du Roi, garde-meuble de la couronne; le notaire royal Escobedo, qui était valet de la garde-robe; le bachelier Bernardin de Tapia; « un homme de bien, maître Juan, gentil chirurgien; » le fondeur de métaux, Castillo, joaillier et orfévre, à Séville; Ribera, constructeur de la marine; un mécanicien armurier, des

[1] « Mais, à vrai dire, sans préjudice d'aucuns mariniers qui sont « hommes de bien, courtois et vertueux, je suis bien d'opinion qu'en la « plupart de ceux qui exercent l'art de la marine, y a une grande faute « de jugement pour les choses de la terre. Car, outre que la plupart « d'entre eux sont de basse condition et mal instruits, ils sont aussi am- « bitieux et adonnés à autres vices, comme à gourmandise, luxure, ra- « pine qu'on ne pourrait souffrir. » — Oviedo, *Hist. natur. et génér. des Indes*, liv. II, chap. XII. — Trad. de Jean Pouleur, valet de chambre de François Ier.

marins hidalgos, tels que François de Henao, François Vergara et François de Godoy, Juan del Barco, Cristobal del Alamo; un maître charpentier, un maître calfat, un maître tonnelier et un maître tailleur. On ne peut donc accepter l'opinion humoriste d'Oviédo, trop facilement adoptée par Washington Irving, sur la grossière incapacité des marins laissés à l'Espagnole. Près de moitié étaient des hommes intelligents et pourvus d'une certaine instruction. Avec un inexcusable aveuglement ils consommèrent leur perte.

L'Amiral leur avait assuré une protection bienfaisante. Par les ressources dont ils disposaient, ils pouvaient suffire à tous les besoins de la vie; d'ailleurs la générosité de Guacanagari y pourvoyait abondamment et satisfaisait jusqu'à leur volupté. En suivant les recommandations de Colomb, ils eussent conservé leur premier ascendant sur l'esprit de ces peuples qui les croyaient immortels. Ils eussent pu les rendre chrétiens, les préparer à se faire les vassaux heureux de la Castille. Toutefois, même après avoir imprudemment détruit le prestige que la conduite de Colomb leur avait conquis, leurs désordres, leur oppression seraient restés encore impunis, s'ils avaient au moins pratiqué la dernière de ses recommandations : celle de ne jamais se séparer [1], ni coucher hors du fortin.

[1] « Ce nonobstant vécurent ainsi cependant qu'ils furent unis et de- « meurèrent ensemble. Mais sitôt qu'ils furent désobéissants à leur ca- « pitaine, et qu'ils entrèrent en pays, petit à petit, écartés et séparés « les uns des autres, furent tous occis et massacrés. — Oviedo y Valdez. *Histoire naturelle et générale des Indes occidentales*, liv. II, chap. XII. Traduction de Jean Pouleur.

§ II

L'Amiral nomma une Commission composée de deux ingénieurs, d'un architecte et d'un constructeur de navires, sous la présidence de Melchor Maldonado, neveu du cosmographe, pour lui faire un rapport topographique sur le lieu le plus opportun à l'établissement d'une ville. Pendant que la Commission étudiait le rivage, qu'elle longeait en chaloupe, un canot monté par deux indigènes l'accosta. Le pilote reconnut dans l'un des Indiens, le frère de Guacanagari. Il venait prier les étrangers de descendre et d'aller voir le Roi, retenu au lit par sa blessure. Maldonado, accompagné des membres de la Commission, prit terre aussitôt, et se rendit à la résidence du monarque, composée d'une cinquantaine de maisons. Ils le trouvèrent étendu dans son hamac, entouré de sept femmes. Il témoigna son regret de ne pas voir l'Amiral; raconta que Caonabo et Mayreni avaient massacré les chrétiens, et l'avaient blessé lui-même. Il montrait sa jambe bandée et paraissait souffrir en y portant la main. Les membres de la Commission crurent à la sincérité de ses paroles. En leur donnant congé, il leur fit présent à chacun d'un bijou d'or, et les chargea de dire à l'Amiral qu'il lui serait reconnaissant de sa visite, puisqu'il était hors d'état d'aller le trouver. Indépendamment de ces instances, le frère de Guacanagari alla faire à l'Amiral une invitation directe.

Le lendemain, après le dîner, l'Amiral ordonna aux dix-sept capitaines des caravelles de se rendre à terre en grande tenue. Il y descendit avec son état-major, dont les riches costumes auraient été remarqués même dans une grande ville. Jamais il ne négligeait rien de ce qui pou-

vait produire un bon effet. Il avait aussi préparé des cadeaux. Ce brillant cortége arriva dans la demeure du Roi qui s'était disposé à le recevoir.

Lorsque Colomb parut, Guacanagari, sans quitter son hamac en filet de coton, fit de sa place les démonstrations les plus gracieuses. En exprimant ses regrets de la mort des chrétiens, ses yeux se remplirent de larmes. Il retraça leur fin déplorable, et n'oublia point les efforts tentés pour les secourir. Il montrait sur plusieurs de ses sujets des cicatrices assez récentes, et les bandes qui enveloppaient sa jambe blessée. Comme le docteur Chanca, médecin en chef de la flotte, avait amené un chirurgien de la marine, Colomb dit au Roi qu'ils étaient tous deux très-habiles à guérir les blessures, et l'invita à montrer la sienne. Il le fit volontiers. Mais le docteur Chanca trouva que le jour n'était pas assez clair dans cet appartement, et qu'il serait mieux en plein air pour bien l'examiner. Alors s'aidant du bras de l'Amiral, le Cacique sortit. Dès qu'il fut assis, le chirurgien enleva les bandes. Guacanagari dit à Colomb que la blessure provenait d'une pierre. Aucune trace de contusion ou de meurtrissure n'était visible. Cependant il semblait en souffrir quand on y portait la main. L'opinion générale des Espagnols fut que le Cacique jouait la comédie.

Le Père Boïl crut sur cet indice que Guacanagari avait été complice du massacre des Espagnols ; il fut d'avis de l'arrêter à l'instant et d'en faire un châtiment exemplaire. Mais Colomb se rappelant les nombreuses marques d'attachement reçus de lui, son habitation incendiée, les cicatrices récentes de ses sujets, la conformité de tous les dires des Indiens qu'on avait interrogés, se refusait à le croire coupable. Le Père Boïl qui, en sa qualité de diplomate, croyait juger les hommes avec profondeur se piqua de voir la confiance

que gardait Colomb malgré cette apparence. L'Amiral lui dit qu'il était au moins prudent de dissimuler jusqu'à ce qu'on eût la preuve irrécusable du crime; et que même, en ce cas, il ne faudrait pas se hâter, de peur d'avoir sur les bras une multitude d'ennemis au débarquement; qu'il valait mieux retarder la punition du forfait et la rendre plus terrible.

Guacanagari fit don à l'Amiral de huit marcs et demi d'or, de pierres de diverses couleurs, d'une couronne d'or, de trois calebasses pleines de poudre d'or et d'un bonnet enrichi de pierreries. L'Amiral lui remit des présents consistant en bagatelles d'Espagne, miroirs de Venise, épingles et sonnettes que le Cacique estimait d'une valeur inappréciable; car les Indiens préféraient le cuivre à l'or.

Au départ de l'Amiral, le Cacique, malgré sa blessure, l'accompagna sur son bord. L'aspect de ces nombreux navires le frappa de surprise. Il n'avait encore vu que deux caravelles médiocres, au premier voyage de Colomb; maintenant il était sur un vaisseau considérable, qui paraissait commander au reste de l'escadre. Les bœufs, les ânes, les moutons, les porcs, les chèvres dont les formes lui étaient inconnues l'étonnèrent. La vue des chevaux andalous le rendit stupéfait. Il aperçut quelques Caraïbes faits prisonniers et dont les chaînes n'avaient point abattu la fierté; il ne pouvait soutenir le regard féroce de ces ennemis indomptables malgré leurs fers.

Son attention fut attirée plus agréablement dans une autre partie du vaisseau.

Parmi les dix Indiennes qui avaient été enlevées aux Caraïbes et qu'on avait installées à bord de *la Gracieuse-Marie*, se faisait remarquer une jeune femme dont la taille élégante et les airs de princesse avaient été distingués de l'équipage qui la surnommait doña Catalina. Gua-

canagari lui adressa quelques paroles de courtoisie royale appuyées d'un regard de tendre sympathie[1]. Malgré la différence de leurs idiomes, ils se comprirent fort bien, et convinrent de leurs faits devant tout le monde, sans que personne s'en doutât.

L'Amiral offrit au Cacique une collation; lui donna des marques de confiance et d'amitié comme autrefois; lui dit qu'il voulait aller habiter auprès de lui et y bâtir des maisons. Guacanagari répondit qu'il en serait charmé; mais que ce lieu était malsain à cause de son extrême humidité. Ce qui était exact.

Colomb lui parlant de Dieu, de Jésus-Christ, l'engageait à se faire chrétien, et voulait lui suspendre au cou une médaille de la sainte Vierge qu'il porterait en attendant qu'il fût baptisé. Mais quand le Cacique sut que c'était un signe de religion des chrétiens, il s'y refusa. Il fallut la persuasive insistance de l'Amiral pour le décider à garder cette image d'un culte contre lequel l'avaient prévenu les moqueries[2] et les brigandages des Espagnols restés dans ses États. Toutefois, malgré son désir de répondre aux témoignages de Colomb, il semblait éprouver une sorte de contrainte, d'embarras qui parut de mauvais présage. Le Père Boïl y trouva la confirmation de ses soupçons; et comme son habitude des affaires politiques lui donnait une sorte d'autorité dans la manière de traiter, il conseilla de nouveau de l'arrêter, maintenant qu'on le tenait à bord; de le déclarer prisonnier. L'Amiral n'y voulut point consentir. Quelque chose d'inexplicable l'assurait de l'innocence de son hôte.

[1] « Conversus in unam quam Catharinam nostri vocabant, oculos « semi fractos conjicere visus, eam blande allocutus est. » — Petri Martyris Anglerii, *Oceaneæ Decadis primæ*, liber secundus.

[2] Fernando Colomb, *Histoire de l'Amiral*, chap. XLIX.

Guacanagari sans comprendre exactement ce dont il s'agissait, voyait bien à l'air froid et sérieux des Espagnols qu'ils n'étaient plus pour lui comme au premier voyage de l'Amiral ; que seul Colomb était toujours bon, toujours vénérable. Il ne se sentait pas à l'aise au milieu de ces intentions hostiles; et voulut retourner chez lui le soir même.

Le jour suivant, les indigènes se montraient en grand nombre sur le rivage. Un messager du Cacique vint demander quand l'Amiral remettrait à la voile; on lui dit que ce serait le lendemain même. Un peu plus tard, le frère de Guacanagari, sous prétexte d'échanger de l'or, vint à bord de *la Gracieuse-Marie*. Évitant la présence de l'interprète Diego Colomb, il parla aux Indiennes, et plus particulièrement à la belle Catalina; auprès de laquelle il s'acquitta d'un message du Roi son frère. Dans la nuit, vers la fin du premier quart, Catalina donna le signal à ses compagnes; elles se glissèrent sans bruit le long des flancs du navire et se laissèrent couler dans la mer, malgré la violence de la houle et les trois grands milles qui les séparaient du rivage. Une torche allumée sur la grève leur indiquait où les attendait l'amour. L'agitation des vagues couvrant le bruit de leur chute, fit sans doute qu'on ne s'aperçut pas tout de suite de leur évasion. Pendant le temps nécessaire pour mettre à la mer les chaloupes, elles avaient tellement pris l'avance, que la rapidité des embarcations ne put les empêcher d'arriver à terre. « On eut toutes les peines du monde à en rattraper plus de quatre avec les barques. Encore ne les prit-on qu'au moment où elles sortaient de l'eau[1]. » La fière beauté, doña Catalina, réussit à gagner le bois.

[1] Docteur Chanca, *Lettre à MM. de la municipalité de Séville.*

Quand il fit jour, l'Amiral envoya demander à Guacanagari la remise des fugitives. L'officier chargé du message ne trouva plus ni le Cacique ni ses sujets; la résidence était déserte et silencieuse. La population avait fui emportant tout ce qu'elle possédait : les provisions, le mobilier, les ustensiles. Cette désertion acheva de confirmer les soupçons sur la complicité de Guacanagari [1]. Colomb seul s'abstint de le condamner.

§ III.

Le président de la Commission topographique annonça qu'elle avait découvert un port très-convenable. Pendant qu'on s'y dirigeait, le temps changea, devint contraire: on avait vent debout. Il en coûta beaucoup plus de fatigues pour faire trente lieues en arrière, qu'on en avait eu pour arriver d'Espagne. Toutefois cette contrariété eut ses avantages. On fut contraint de s'arrêter sur une côte très-poissonneuse, pourvue d'un excellent port, près de deux rivières dont l'eau légère et limpide baignait un sol inépuisablement fécond. A un trait d'arbalète abondaient les pierres propres à la construction. Ce plateau s'adossait à une épaisse forêt, et trouvait dans un groupe de rochers qui dominait le port une fortification naturelle aisée à rendre imprenable. On décida de ne pas aller plus loin. Le docteur Chanca jugeait « ce lieu le mieux situé du monde, » et pensait que la Providence y avait conduit la flotte cherchant un refuge contre le mauvais temps.

C'est là que dans les derniers jours de décembre débarquèrent enfin les hommes et les animaux, également fatigués d'une navigation de près de trois mois, pendant

[1] « Fuisse nostros ejus consensu interemptos suspicionem adauxit. » — Petri Martyris Anglerii, *Oceaneæ Decadis primæ*, lib. II.

laquelle ils avaient également été soumis à une ration exiguë, la prudence l'exigeant ainsi, afin de parer aux éventualités qui retarderaient le débarquement. Ce fut avec d'inexprimables délices que la plupart des Espagnols, étrangers à la mer, prirent possession de la verdure, des ombrages odorants et des fruits inconnus de cette contrée, où sous un feuillage toujours vert les oiseaux faisaient leurs nids comme au printemps dans notre Europe.

On renferma les provisions, les munitions et les bagages dans des maisons de bois qui furent promptement élevées.

Immédiatement, Colomb ayant fait tirer les alignements et déterminé les proportions convenables, posa, au nom de la très-sainte Trinité, la première pierre de la Cité nouvelle qu'il décora du nom tant aimé d'Isabelle.

Dans sa pensée le service de Dieu passant avant tout autre, le premier édifice auquel on mit la main fut l'Église. On en poussa la construction avec une telle activité que le 6 janvier, anniversaire de l'entrée des Rois à Grenade, la grand'messe y fut solennellement célébrée par le vicaire apostolique, assisté du Père Juan Perez de Marchena et des douze religieux qu'avait amenés le Père Boïl.

Trois bâtiments publics seulement furent construits en pierres. Les maisons des particuliers étaient faites de bois, de terre et de chaux. La plupart n'étaient que des barraques en bois. Chacun se prêtait à s'assurer une demeure en propre; de sorte qu'en peu de semaines la Cité d'Isabelle prit l'aspect d'une petite ville. En même temps on semait autour de l'habitation des légumes, des céréales qui poussaient avec une étonnante promptitude. Les Indiens, que rassurait la présence affable de l'Amiral, s'empressaient d'aider les Espagnols dans leurs travaux, et se trouvaient magnifiquement payés par quelques bagatelles d'Europe.

Afin de hâter l'achèvement d'Isabelle, la première Cité des Castillans dans le Nouveau Monde, Colomb se multipliait; était partout à la fois. Cette fatigue incessante mina ses forces: il tomba malade, sans que son esprit perdit rien de son activité. Tandis qu'il veillait à la fondation de la colonie, il s'enquérait des moyens de la conduire à sa prospérité. Il interrogeait fréquemment les naturels sur l'intérieur de l'île, et envoyait une caravelle en faire le tour avec le relèvement des côtes. Il s'assurait que l'Isabelle était le débouché naturel des mines d'or de Cibao, situées à trois journées de marche. La joie de cette nouvelle fut amoindrie par l'invasion d'une maladie quasi épidémique sous laquelle s'affaissa le courage des plus hardis chevaliers de l'expédition.

CHAPITRE III.

Désenchantement des poursuivants de fortune. — Fraude des fournisseurs de la marine à Séville. — Conspiration contre Colomb. — Expédition aux montagnes de l'or. — Construction du fort Saint-Thomas. — Maladies et disette à l'Isabelle. — Refus de travail de la part des hidalgos. — Colomb dompte leur orgueil et par sa fermeté les sauve. — Inimitiés du vicaire apostolique contre l'Amiral.

§ I.

Les gentilshommes espagnols qui s'étaient embarqués avec enthousiasme, alléchés par l'appât de l'or, ignoraient combien est rude la vie du marin. Les rations consistant en salaisons, en biscuit mal préparé, avaient éprouvé durement leur constitution pendant les trois mois qu'ils venaient de passer, emprisonnés sur d'étroits navires. Les fatigues nécessitées par la fondation de l'établissement, la nourriture composée tantôt de végétaux auxquels on n'était pas habitué, tantôt de vivres apportés d'Espagne, mais en grande partie avariés par l'effet de la cupidité des soumissionnaires, de l'inexpérience du transport, surtout des extrêmes alternatives de chaleur et d'humidité se joignant aux influences nouvelles de l'air, du sol et de l'eau, produisirent des fièvres meurtrières.

Comme l'Amiral se trouvait un peu malade au moment de l'embarquement à Cadix, il ne put vérifier lui-même l'installation de tout le matériel : les provisions, les bestiaux, les munitions. Il paraît que le contrôleur de la marine, Juan de Soria, n'avait pas négligé cette circonstance. Quand, au débarquement à l'Isabelle, on fit l'inspection des appro-

visionnements pour les emmagasiner dans les nouvelles constructions; l'Amiral reconnut que la plupart des vivres étaient avariés ou en quantité insuffisante. A cause des bénéfices illicites opérés sur la fourniture des tonneaux à Séville, la meilleure partie du vin avait coulé des futailles mal cerclées. L'effectif des médicaments n'était point en rapport avec l'état dressé par le médecin en chef. Les bestiaux de choix se trouvaient remplacés par d'autres, chétifs, de mauvaise race. Aux magnifiques chevaux qu'avait passés en revue l'Amiral à Séville, on avait substitué de pauvres cavales, après avoir touché le haut prix des premiers [1]. On conçoit maintenant la répugnance instinctive de Colomb pour le contrôleur-général, Juan de Soria, et pourquoi celui-ci fut l'irréconciliable ennemi de l'homme qui le devinait. Ainsi dans la plus ancienne expédition d'une flotte royale, allant au Nouveau Monde, on trouve déjà ces spéculations immorales, ces connivences frauduleuses qu'on a si souvent reprochées à l'administration de la marine.

La fraude des bureaux de Séville aggrava donc la situation de la colonie à ses commencements. Il y eut alors de cruels désenchantements et des découragements amers. Toutefois, les marins, les soldats, les laboureurs plus aguerris aux fatigues ou plus promptement rétablis continuèrent les travaux, si bien qu'avant la fin de janvier bon nombre de maisons se trouvèrent achevées, et l'Amiral fit entourer la cité d'un mur en pierres sèches, à la façon arabe.

Voulant profiter de la saison favorable au retour en Espagne, et comprenant la nécessité d'obtenir sans retard d'autres approvisionnements, l'Amiral se hâta de

[1] Mémoire de l'Amiral don Christophe Colomb, remis par Antonio de Torres aux Rois Catholiques, § 17. — Collection de Navarrete, t. I.

renvoyer la flotte dont il ne retint que cinq navires, destinés tant au service de la colonie qu'à de nouvelles découvertes. Il plaça la flotte sous le commandement d'Antonio de Torres qui monta *la Gracieuse-Marie*. Melchor Maldonado, Juan Aguado et Gines de Gorvalan retournèrent en Espagne. L'Amiral prit le soin de les recommander à la bonté des Rois, en leur adressant un rapport sur l'état de la colonie. Il remit à Antonio de Torres un mémoire que celui-ci devait présenter personnellement aux Rois de sa part, avec des morceaux d'or natif.

Ce document précieux que nous possédons, avec l'annotation marginale des souverains, est le meilleur témoignage de la haute supériorité de Colomb en matière de gouvernement et d'administration publique. On y sent percer, à travers la prudence humaine, cette foi dans la Providence qui était le fond même du caractère de Colomb; le secret de sa sublimité. Aussi l'acquiescement royal vint-il, à chaque paragraphe, confirmer la justesse et la précision du chef de la colonie naissante. On voit que des plus minutieux détails financiers, aux plus grands effets sociaux, rien ne lui échappe. Point d'esprit plus positif, plus exactement pratique, malgré la poétique grandeur de ses vues.

La flotte mit à la voile le 2 février 1494. Par ordre de l'Amiral elle emportait en Espagne les Indiens, hommes, femmes et enfants qu'il avait pris aux îles des Caraïbes, afin qu'une fois chrétiens ils pussent revenir et servir d'interprètes. Les Caraïbes lui paraissaient pouvoir être d'une très-grande utilité sous ce rapport, attendu que, courant par toutes les îles de l'Archipel, ils étaient familiarisés avec les divers idiomes.

Dès que la flotte eut quitté l'Espagnole, un grand découragement s'empara de ces hommes de plaisir, de ces

esprits ardents et légers, étrangers à toute habitude de travail, qui s'étaient attachés à Colomb, croyant ramasser des trésors au milieu des fleurs et des voluptés de ces horizons inconnus. La réalité se montrait à leurs yeux. Plusieurs se confièrent leurs déceptions, leur mécontentement, et cherchèrent à sortir de l'exil volontaire qu'ils s'étaient infligé imprudemment. Le métallurgiste Firmin Zédo, ignorant et bavard, dégoûté du séjour de l'île, la décriait de son mieux. Il laissait entendre qu'elle ne contenait point d'or; que les paillettes brillantes qu'il plaisait à l'Amiral de parer de ce nom n'étaient que des lamelles de mica ou des grains d'une matière qui simulait l'or. Mais que l'or travaillé, donné par les naturels, était le fruit d'épargnes héréditaires; qu'ils s'étaient totalement épuisés dans les précédents échanges, et que désormais on n'en pourrait rien tirer. Sa déclaration achevait le désenchantement. Les mécontents, pour devenir séditieux, n'attendaient plus qu'un chef. Cet agent de désordre se rencontra dans la personne d'un fonctionnaire choisi par les Rois, le lieutenant des payeurs généraux, Bernal Diaz de Pise.

Profitant de la maladie de Colomb, il imagina d'ouvrir une sorte d'enquête sur l'Amiral, de faire certifier, au moyen de nombreux témoignages, qu'il trompait les Rois par un rapport mensonger; qu'il n'y avait que ruine et mort à espérer dans cette île pleine de halliers impénétrables, et habitée d'une race sotte et nue, faite pour un tel pays. Un certain Gaspard Ferris, qui se croyait au-dessus des lois, parce qu'en sa qualité d'Aragonnais il n'était pas justiciable de la reine de Castille [1], fut l'instigateur subalterne le plus actif de la révolte. Bernal Diaz

[1] Oviedo y Valdez, *la Histor. natur. y gener. de las Indias*, libr. II, cap. XIII.

devait pendant la nuit s'emparer des bâtiments avec ceux qui tenaient pour lui. Mais au moment même où s'allait exécuter le complot, l'Amiral, subitement rétabli, fut informé de la machination et en fit saisir le principal auteur, sur lequel on surprit, écrites de sa main, les preuves de son crime avec les noms de ses complices. L'Amiral pouvait à l'instant le faire juger suivant la rigueur des lois; il se borna à s'assurer de sa personne et à l'envoyer en Espagne avec les pièces de la procédure, pour que les Rois fissent eux-mêmes justice. Sa clémence est admirée des historiens. Washington Irving ne peut s'empêcher de dire : « L'Amiral se conduisit avec beaucoup de modération. Plusieurs des complices furent punis suivant le degré de leur culpabilité, mais non pas avec la rigueur que méritait leur faute [1]. »

Pourtant, malgré la miséricordieuse indulgence de Colomb, ce châtiment si légitime par le droit, la justice, la position exceptionnelle où il se trouvait devint la source d'accusations et de rancunes implacables. Ceux-là qui peut-être eussent été victimes de la désertion, devinrent les détracteurs de l'Amiral dont la fermeté tempérée de douceur les sauvait. L'orgueil castillan se révoltait de voir un étranger, un Génois, punir un hidalgo. Ces mécontents se sentaient soutenus à la cour par leurs familles. Colomb, seul étranger, et maintenant absent, leur semblait devoir succomber.

Prévenant de pareils complots, l'Amiral fit aussitôt porter à bord de la principale caravelle les munitions, les armes, l'artillerie des autres navires, et en confia la garde à un équipage dévoué. Puis, laissant le commandement des cinq navires à son frère don Diego, pour occuper les

[1] Washington Irving, *Histoire de la vie et des voyages de Christophe Colomb*, liv. VI, chap. VIII.

mécontents il s'avança vers les montagnes de Cibao. Là, d'après les Indiens, gisaient les mines d'or. Le nom même du roi de ces montagnes était de bon augure : il s'appelait Caonabo, c'est-à-dire « Seigneur de la maison d'or. »

Afin de frapper d'étonnement les Indigènes, dans sa marche, il choisit ce qui restait de plus valide en hommes et chevaux, et partit avec le plus grand ordre, entouré de ses principaux officiers, à la tête de toute sa cavalerie, qu'appuyait un bataillon d'environ quatre cents hommes divisés par sections. Il maintint dans sa petite armée l'ordre le plus scrupuleux, afin d'étonner à distance par l'ensemble de ses mouvements. Mais après avoir franchi les premières ondulations de terrain, qui du rivage de la mer s'élevaient graduellement aux montagnes, ils se trouvèrent à l'entrée d'un étroit et âpre défilé, impraticable à la cavalerie. C'était la seule route qui menât directement à Cibao : la végétation exubérante et les aspérités du sol arrêtèrent tout court le corps expéditionnaire.

Alors, sur une invitation chevaleresque de l'Amiral, quelques gentilshommes connaissant le service des pionniers, organisés par Isabelle, se mirent bravement à l'œuvre, et entraînant les premiers rangs, ouvrirent en quelques heures un libre accès à la troupe. En l'honneur de ce zèle, ce passage fut nommé « le défilé des gentilshommes. »

Une fois cet obstacle franchi, l'armée put du haut de la montagne contempler une plaine majestueuse se prolongeant à perte de vue, arrosée de plusieurs rivières qui serpentaient en répandant la fraîcheur et la vie sur leurs bords où l'opulente végétation des tropiques prodiguait son luxe indescriptible. L'art des indigènes, secondant la nature, avait fait de ce séjour un jardin enchanté, en traçant des parterres, des vergers, des bocages, des

prairies, des châteaux de verdure, entremêlés de légères habitations.

A ce délicieux aspect profondément ému, le contemplateur de la Création arrêta son cheval, et fit faire halte à la colonne, afin d'admirer à l'aise ce tableau, de s'élever à l'Auteur de ces beautés et le bénir publiquement pour les magnificences qu'il lui promettait de découvrir [1]. Il nomma « la plaine royale » *la Vega real*, cette vallée la plus magnifique du monde.

En approchant des habitations, les trompettes sonnaient, les enseignes se déployaient et les tambours battaient la charge. Saisis d'admiration et de frayeur, les indigènes s'empressaient au-devant de ces puissants étrangers pour les contempler respectueusement, leur offrir les fruits, les provisions et l'or dont ils pouvaient disposer, tandis que d'autres frappés d'épouvante prenaient la fuite, ou s'enfermaient dans leurs cabanes, se croyant à l'abri derrière leur clôture en roseaux. L'Amiral défendit de forcer le frêle asile, qui faisait leur sécurité. Il atteignit les rives de l'Yaque, petit fleuve dont à son premier voyage il avait vu l'embouchure, et qu'il avait nommé le *Fleuve de l'Or*. On fit halte sur ses bords riants.

Pendant deux jours, l'étendard royal de Castille fut conduit au milieu de nombreuses peuplades. On atteignit ensuite les redans d'une chaîne de hautes montagnes : c'était le district de Cibao, domaine du « seigneur de la maison d'or. »

Le samedi 15 mars, il fallut encore ouvrir une route praticable à la cavalerie. Le lendemain le corps expéditionnaire s'engagea dans les gorges boisées des montagnes, gravit avec ardeur leurs escarpements. Peu à peu la végé-

[1] « Prendado de su extremada belleza y bendiciendo al criador. » — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. V, § 6.

tation devenait moins abondante. Sur les marges verdoyantes des ruisseaux et des rivières on n'apercevait guère que des pins et des palmistes; ailleurs le sol raboteux n'offrait plus que des ondulations pénibles entrecoupées de rochers. Cependant les Espagnols les considéraient avec joie, parce qu'au fond de tous les ruisseaux ils remarquaient des parcelles d'or décelant le voisinage des mines.

Sur sa route, l'Amiral trouva des plantes inconnues, recueillit de l'ambre, de l'azur et découvrit une veine métallifère annonçant la présence du cuivre. Il résolut de ne pas pousser plus loin l'excursion, mais d'en assurer d'abord les résultats par une forteresse qui protégerait les communications entre les montagnes de Cibao et le port de l'Isabelle. Il choisit un emplacement avantageux sur un plateau de rochers dont l'Yaque aux eaux pures et fraîches formait presque la ceinture, et la défense naturelle. Son lit coulait sur des veines de marbre, de jaspe et de pierres curieuses. L'air était salubre. Ingénieur né, l'Amiral improvisa une forteresse en ce lieu. Du haut des remparts formés de bois et de terre, la vue parcourait une délicieuse savane. Il nomma ce fort Saint-Thomas, à cause de l'incrédulité des Espagnols au sujet de l'or jusqu'à ce qu'ils l'eussent recueilli eux-mêmes au fond des rivières.

Colomb, après avoir fait le tracé de la route qui joindrait l'Isabelle au fort Saint-Thomas, installa dans cette place cinquante-six hommes d'élite et quelques chevaux sous le commandement de Pedro Margarit, chevalier de Saint-Jacques, père de famille, sans fortune, qu'il avait recommandé aux Rois; circonstance à noter, car cet officier ingrat et rebelle devint ensuite une des principales causes des malheurs de la Colonie et des embarras de l'Amiral.

§ II.

Rentré à l'Isabelle, Colomb ne s'était pas encore reposé de ses fatigues quand un message de Pedro Margarit l'avertit que le « seigneur de la maison d'Or, » le Cacique Caonabo, se préparait à l'assiéger. Sans s'inquiéter beaucoup, parce qu'il savait la faiblesse des Indiens, leur terreur des chevaux et des armes à feu, l'Amiral envoya toutefois un renfort de soixante-dix hommes avec un supplément de vivres. Puis il s'occupa de pousser activement l'achèvement de l'Isabelle.

La fécondité du sol semblait incroyable. Les légumes germaient en trois jours et arrivaient à maturité dans trois semaines. Le 30 mars, jour de Pâques, un laboureur offrit à l'Amiral des épis murs du blé semé à la fin de janvier. On était certain d'obtenir deux récoltes par an. Pourtant cette espérance ne pouvait remédier aux maux actuels. La fièvre sévissait. Les ouvriers robustes, accablés de travaux, tombaient dans le découragement, faisaient peu de travail, les hidalgos, enveloppés de leur orgueil, se livraient à d'amers regrets, maudissaient l'Amiral et la Découverte. Ils consommaient sans aucune utilité pour la colonie, les vivres qui diminuaient à vue d'œil. La plupart des viandes étaient gâtées, les médicaments épuisés; il ne restait plus qu'une petite provision de vin. Le blé seul, mieux conservé, offrait quelque ressource; mais il fallait le ménager avec parcimonie.

L'Amiral songeait à évacuer dans l'intérieur de l'île la troupe s'élevant à quatre cents fantassins et seize cavaliers, pour ne laisser à l'Isabelle que les travailleurs et les malades. En attendant, il commença par rationner tous les membres de la colonie, sans exception de rang et de personnes. Il

se soumit le premier à la loi commune. Cette mesure de salut parut insupportable à certaines gens. La provision de farine étant épuisée, on distribua des rations de blé tel qu'il existait en magasin. Chacun fut donc obligé de moudre lui-même avec un moulin à bras sa portion de farine. Or, il n'y avait pas assez de moulins. En outre, les volontaires, les hidalgos, ceux qui, habitués aux aises de la vie, n'étaient venus dans l'île que pour ramasser de l'or, se refusaient à ce labeur. Les malades, les convalescents ne pouvaient s'y livrer; les hommes de corvée obligés de faire seuls cette besogne, par surcroît à leurs travaux, devenaient malades ou feignaient de l'être. Colomb jugeait inique de faire tomber tout le poids de cette calamité sur les pauvres ouvriers. L'établissement d'un moulin public et l'achèvement du canal qu'il voulait faire passer par le milieu de la ville pouvaient seuls remédier à ces inconvénients. Il décréta le travail à ces deux ouvrages d'utilité publique, obligatoire sous des peines sévères. L'urgence justifiait la sévérité, car ce travail collectif et temporaire dispenserait sous peu d'un travail irrégulier quotidien; et, sans efforts, donnerait à tous du pain cuit convenablement. Mais cette mesure révolta l'orgueil castillan. Les employés, les gens de la maison royale, les hidalgos se trouvèrent profondément humiliés d'être contraints au travail manuel. Il leur paraissait naturel que les ouvriers, minés par la continuité des fatigues et l'insuffisance de nourriture, fissent seuls au milieu de cette pénurie générale, le canal, le moulin, les fours, et achevassent au détriment de leur vie les magasins et les édifices publics.

L'âme chrétienne de Colomb, s'élevant au-dessus des considérations de rang et de prérogatives, maintint le principe de l'égalité devant la loi du péril et du salut

commun. Il courba les préjugés du sang sous l'autorité du malheur. Tous les hommes valides, mis en réquisition et dirigés par escouades sur le chantier des travaux, payèrent de leur personne. Le châtiment des récalcitrants assura l'exécution de ses mesures. Aucune considération ne put l'arrêter; et son inflexibilité salutaire fut un grief que les Castillans ne lui pardonnèrent pas. Sauf les ouvriers exténués et les malades que sauvait sa miséricordieuse rigueur, les fonctionnaires de la colonie, les officiers de la cour, les nobles volontaires, le vicaire apostolique lui-même, tous s'étaient déclarés contre lui. Colomb sut aller jusqu'au bout; et l'événement justifia sa sagesse.

Pour soumettre les prétentions de caste survivant à l'égalité des maux, réveiller l'engourdissement des âmes, diminuer les fatigues par leur équitable répartition, il fallait une compassion supérieure aux considérations de personnes, une volonté absolue comme la nécessité même, cette loi qui les maîtrise toutes. L'énergie déployée par l'Amiral sans égard pour les influences, les rangs et les oppositions, sauva la colonie; et l'on sait que la fin justifie les moyens. Toutefois ces moyens furent aussi modérés que le comportaient les circonstances.

A cet égard, d'unanimes témoignages se résument dans celui de l'historiographe royal Herrera : « Il fallut dresser des moulins pour moudre le blé. Mais comme les soldats et gens de travail étaient faibles et malades, il fallut de nécessité que la noblesse y travaillât, ce qui les affligeait autant que la mort..... Cependant l'Amiral, voyant tous ces mécontentements, fut obligé d'user de contrainte afin que son peuple ne pérît pas, faute de travailler aux ouvrages publics [1]. »

[1] Herrera, *Histoire générale des voyages dans les Indes occidentales*, décade I, liv. II, chap. XII.

Colomb posait en principe cette maxime des religieux des premiers siècles : « Celui qui ne travaille pas ne mérite pas de manger. » Aux nobles fainéants et aux égoïstes paresseux, il offrit le choix entre le travail et le retranchement des rations ; à cause de cela, les consommateurs inutiles lui firent une réputation de barbarie que l'appui du vicaire apostolique revêtit d'une apparence de vérité. Cette réputation fut complaisamment agrandie par les bureaux de la marine à Séville ; consolidée par l'entourage et le parentage ulcéré des hidalgos qu'il avait soumis au travail, surtout par le Père Boïl qui n'espérait plus atténuer ses torts qu'en noircissant l'Amiral.

Ici devient nécessaire une courte explication sur le Père Boïl et ses travaux évangéliques.

Le Père Bernard Boïl, Catalan, moine bénédictin de Montserrat, fort accrédité à la cour par son savoir, sa capacité, sa connaissance des affaires, la finesse et les ressources de son esprit, d'ailleurs irréprochable quant à la régularité des mœurs, n'était point venu aux Indes spontanément, mû par sa vocation. Il n'avait pas demandé l'apostolat.

Désigné par les Rois à ce vicariat apostolique, il avait obéi en s'embarquant, comme il serait allé à des négociations de diplomatie dont il avait le goût. Ses choix pour la plupart de ses coopérateurs se ressentaient du manque d'élection divine où il était lui-même. Parmi ceux qu'il emmenait, quelques-uns étaient réellement destinés à évangéliser les idolâtres ; le plus grand nombre faits pour la paisible régularité du cloître se trouvaient sans force, sans efficacité dans leur nouveau genre de vie. Ils n'avaient ni zèle ni facilité pour parler la langue des indigènes et les entretenir de Dieu. Ils n'édifiaient, ne consolaient personne, et ne se consolaient pas eux-mêmes

de leur éloignement; passaient leurs jours à critiquer l'Amiral et à regretter la patrie.

Dès l'arrivée, le Père Boïl jusqu'alors plein de considération pour Colomb, fut en dissentiment avec lui, relativement à la complicité présumée de Guacanagari dans le massacre des Espagnols laissés au fortin. Il l'aurait voulu frapper sur un soupçon, pour montrer la supériorité des Espagnols qui pénétraient dans la pensée sans être dupe des protestations et des apparences. L'Amiral s'était montré plus patient, plus confiant, plus miséricordieux que lui; de là son involontaire éloignement pour Colomb. Deux fois il avait inutilement conseillé des mesures précipitées et violentes contre Guacanagari. Le Père Boïl n'était pas habitué à donner ses avis en pure perte. Le roi Ferdinand, grand politique, prisait fort l'habileté dont il fit preuve lors des affaires du Roussillon. C'est lui-même personnellement qui l'avait désigné pour son poste évangélique. Le Père Boïl, fier du suffrage royal, ayant une grande estime de sa valeur, fut profondément indisposé contre l'Amiral qui semblait plutôt croire à ce sauvage qu'à sa pénétration de diplomate. De là l'inimitié du bénédictin contre Colomb. Ce germe, caché sous des formes polies, perça dès que le danger de manquer de vivres obligea l'Amiral à rationner les colons sans exception aucune. Il se produisit d'une manière affligeante lorsque l'Amiral contraignit aux travaux d'urgence les hidalgos et volontaires qui n'étaient pas à la solde royale.

Le vicaire apostolique censura publiquement une mesure impérieusement imposée par le salut commun. Le Père Boïl taxa Colomb de « cruauté[1]; » et les murmurateurs, les gentilshommes aigris par leur prétendue humi-

[1] Herrera, *Hist. génér. des Indes occid.*, déc. I, liv. II, ch. XII.

liation; s'autorisèrent du vicaire apostolique en contrevenant aux ordres de l'Amiral. Celui-ci, ne pouvant exercer de châtiments corporels, diminuait ou retranchait leur ration comme cela se pratique à bord. C'était le seul moyen de dompter l'insolente paresse. Le Père Boïl, sans croire peut-être aller si loin, inspirait la désobéissance, fomentait la révolte. L'Amiral n'en faisait pas moins exécuter ses ordres. Par suite de cette opposition en plusieurs circonstances, le vicaire apostolique, mésusant de ses pouvoirs spirituels, frappa d'excommunication le Vice-Roi et mit en interdit l'Église [1]. Dans cette extrémité, l'Amiral supprimait complétement la ration, et la colère du vicaire apostolique fléchissait aussitôt.

Tandis que le pieux frère Juan Bergognon, religieux de l'ordre de Saint-François, et le frère Roman Pane, dit le pauvre ermite, de l'ordre de Saint-Jérôme, s'attachaient à étudier la langue de Marcorix qui était l'idiome le plus répandu parmi les divers peuples de l'île, le supérieur de la mission, dégoûté de ces pauvres Indiens, écrivait à la Reine pour reconnaître l'inutilité de son séjour parmi eux à cause des difficultés du langage, et la pressait d'ordonner son retour.

A travers ces contre-temps, les travaux d'urgence s'exécutaient grâce à la fermeté de Colomb. Il fit partir la garnison d'Isabelle pour l'intérieur de l'île afin de la reconnaître complétement, de montrer aux populations l'étendard de la Castille, la force de ses sujets; d'apprendre les gisements de l'or, toutes les richesses, toutes les ressources du sol et ses commodités stratégiques. Cette mesure offrait

[1] « L'Amiral n'en avait rien rabattu d'une conduite qu'il jugeait nécessaire, et il faisait d'abord cesser l'interdit, en retranchant absolument la ration au bénédictin. » — Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. II, p. 125, in-4°.

à la colonie l'avantage d'assurer ses vivres pendant un temps plus long, et d'habituer les soldats à la nourriture des indigènes. L'Amiral envoya donc à Pedro Margarit toute la troupe, sous la conduite d'Ojeda qui devait lui en remettre le commandement pour prendre celui du fort de Saint-Thomas.

CHAPITRE IV.

Division territoriale d'Hispaniola entre les Caciques. — Colomb, se préparant à de nouvelles découvertes, institue un Conseil de gouvernement. — Il part avec trois caravelles. — Il reconnaît la côte sud-ouest de Cuba. — Il découvre la Jamaïque. — Retour à Cuba pour savoir si cette terre est une île ou continent. — Découverte de l'archipel des *Jardins de la Reine*. — Bonheur, dangers et fatigues de cette navigation. — Colomb se dirige sur les îles des Caraïbes, voulant fouiller les repaires des Cannibales et détruire leur marine et leurs chantiers pour les empêcher d'aller dévaster les peuplades pacifiques. — Frappé tout à coup de léthargie, il est ramené comme mort à l'Isabelle. — Arrangement entre la Castille et le Portugal. — Traité de Tordésillas.

§ I.

Afin de suivre aisément les premiers pas des Castillans et les opérations de l'Amiral à l'Espagnole, indiquons brièvement sa division politique et territoriale.

Cinq Rois ou grands Caciques ayant chacun sous ses ordres un certain nombre de Seigneurs ou Caciques subalternes, sorte de grands vassaux, régnaient sur l'île d'Haïti, que l'Amiral nomma l'île Espagnole. Ces cinq Rois étaient Guarionex, Caonabo, Behechio, Guacanagari et Guayacoa.

Guarionex, issu de la race la plus illustre, avait pour États toute la partie nord-est de l'île dans laquelle était comprise la magnifique plaine, en partie cultivée, qui fut appelée la *Vega real* : c'était sur son propre territoire que, sans lui demander permission, l'on avait bâti l'Isabelle.

Guacanagari régnait au nord-est, depuis l'Artibonite jusqu'au delà de Monte-Christo.

Guayacoa occupait la partie orientale la plus exposée aux attaques des Caraïbes. Ses sujets, mieux armés que le reste des indigènes, savaient se défendre courageusement.

Behechio possédait la partie la plus étendue de l'île, celle qui de l'Artibonite s'allonge à l'ouest jusqu'au cap Tiburon, et renferme dans ses limites le lac salé de Xaragua, longtemps sujet de mystérieux récits.

Caonabo, « le Seigneur de la maison d'or, » dominait sur la partie montagneuse, depuis les hauteurs de Cibao jusqu'au littoral du midi. De race caraïbe, sa généalogie était ignorée. Jeté dans l'île par hasard, un amour romanesque l'y avait fixé. Soldat parvenu, il s'était couronné lui-même. Ses talents militaires avaient assuré son pouvoir. Les Rois ses voisins redoutaient son inimitié et recherchaient son alliance.

Au-dessous de lui, chacun de ces Rois ou Grands Caciques comptait des Caciques secondaires, qui étaient Souverains de fait dans leur district particulier. Sauf les peuplades de l'Est, exposées aux incursions des Caraïbes, et les tribus du Roi guerrier Caonabo, les indigènes étaient d'un naturel doux et timide. La beauté du climat, la facilité de vivre sans travail, une apathie héréditaire, une vague propension à la rêverie, leur rendaient insupportable toute fatigue corporelle; d'autant plus que leur régime, presque exclusivement végétal, ne leur permettait guère des labeurs réguliers.

Après avoir fortifié le commandant Pedro Margarit d'instructions admirables[1], comprenant, prévoyant et con-

[1] Cette instruction, en tout point admirable, dont nous avons le texte, document précieux qui figure au n° LXXII de la *Coleccion diplomática*, est cependant l'objet particulier des attaques de la philanthropie protestante.

seillant tout : les lieux à parcourir, les remarques à faire, les moyens d'obtenir des vivres librement, de rendre la justice parmi les naturels, de s'attirer leur affection et de les amener au christianisme, l'Amiral pourvut à la sûreté de la ville restée sans garnison, et prépara la continuation de ses découvertes, ne voulant pas se laisser devancer par le Portugal. Il institua pour agir en son absence un conseil de gouvernement composé du Père Boïl, son détracteur, de Pedro Hernandez, d'Alonzo Sanchez de Carvajal, et de Juan de Luxan, sous la Présidence de son frère don Diego Colomb. Le choix du Père Boïl n'étonnera point, si l'on se rappelle que jamais l'Amiral ne se vengea d'un outrage; qu'il considérait avant tout le bien public; et que malgré son dissentiment avec le vicaire apostolique, il honorait en lui son caractère officiel; d'ailleurs il ne pouvait méconnaître sa capacité, et peut-être était-il habile de lui donner dans ces circonstances une participation officielle aux affaires de la Colonie.

§ II.

L'Amiral choisit parmi les cinq navires restés au port de l'Isabelle, les trois caravelles du moindre tirant d'eau. C'étaient la *Niña*, le *San-Juan*, la *Cardera*, montés par des équipages qui lui étaient connus. La *Niña* avait pour maître, Alonzo Medel, de Palos. Ses pilotes, ses matelots, jusqu'aux mousses étaient de Palos ou des environs. La *Cardera* appartenait à un homme de Palos : Cristobal Perez Niño. Le *San-Juan* avait à la vérité pour maître un marin de Malaga, Alonzo Perez Roldan, mais l'équipage était aussi formé de gens de Palos, de Moguer ou des alentours. Tous ces marins connaissaient de longue date le Gardien de la Rabida. Ils avaient assisté au débarque-

ment triomphal de Colomb et le suivaient avec confiance à la découverte.

L'Amiral mit son pavillon à bord de la *Niña*, ce petit navire qui l'avait ramené en Europe, et changeant son nom, il l'appela la *Santa-Clara*, en souvenir de la première fille de l'Ordre Séraphique. Il menait un état-major peu nombreux, mais choisi : l'astronome Fr. Juan Perez de Marchena; le médecin en chef docteur Chanca; un père de la Merci qu'il installa comme aumônier du bord; le pilote géographe, Juan de la Cosa, le pilote Francisco Niño, le notaire royal Fernando Perez de Luna, Ximenez Roldan, et le fidèle écuyer Diego Mendez. Outre les gens de sa maison, il comptait avec la maistrance, composée d'intrépides marins, douze matelots de première classe.

Le 24 avril l'Amiral sortit du port de l'Isabelle et se dirigea vers l'ouest. Il laissa tomber l'ancre devant les possessions de Guacanagari, pensant que le Cacique viendrait le trouver et renouer leurs anciens rapports. Il le souhaitait d'autant plus que sa munificence hospitalière pouvait être d'un grand secours aux colons menacés de pénurie; mais à la vue des caravelles, Guacanagari s'était enfoncé dans les forêts. Cet éloignement vint de nouveau confirmer la prévention répandue contre lui. Pourtant l'Amiral ne le condamna pas encore. Le Cacique avait peut-être craint qu'on ne lui disputât le trésor de son cœur, cette fière Catalina dont les Espagnols avaient eux-même remarqué la sauvage élégance; et il l'était allé cacher dans la profondeur de ses bois.

L'Amiral remit à la voile le lendemain, par des vents variables. Enfin, après quatre jours d'habiles manœuvres, il doubla le cap que dans son premier voyage il avait nommé Alpha et Oméga. On l'appelle aujourd'hui Maysi.

Ensuite, gouvernant au sud, il pénétra dans le havre admirablement sûr et spacieux de Guantanamo. Ayant pris terre avec l'état-major et l'interprète Diego Colomb, ils tombèrent au milieu des apprêts d'un copieux festin, devant des feux abandonnés; là il y avait abondance de poissons, d'utias et d'iguanes. Les Espagnols se réjouirent de l'à-propos. Ils firent provision de vivres frais. Les indigènes s'étaient cachés à leur approche. Enfin on en vit environ soixante-dix en observation sur un monticule; à force de signes bienveillants on décida l'un d'eux à s'approcher. Comme l'idiome lucayen était mieux compris sur cette côte qu'à Hispaniola, il fut aisé de le rassurer. Bientôt ses compatriotes accoururent empressés et curieux. Ils préparaient pour leur Cacique le premier service d'un repas qu'il devait donner à l'un de ses voisins, et faisaient cuire le poisson afin de le préserver de la corruption pendant la route. Ils prirent gaiement leur parti du pillage de ces vivres, disant que la pêche de la nuit prochaine rétablirait les choses; mais Colomb ne voulant pas profiter gratuitement de leur peine, leur distribua quelques petits objets d'Europe qui les comblèrent de joie. En se quittant les matelots et les indigènes échangèrent des poignées de main [1].

Le lendemain l'Amiral continua sur l'ouest en vue des côtes qu'il observait attentivement. Ses navires étaient suivis d'un nombre infinis d'Indiens en canots qui venaient leur faire offrande de fruits, de pain de cassave, de poissons et de calebasses pleines d'une eau excellente. Comme les autres insulaires, ils les croyaient descendus du ciel. L'Amiral leur distribua des grelots, des clochettes, qu'ils estimaient d'un prix indicible. A ses ques-

[1] « Ita dextris in amicitiam junctis, ad sua quisque proficiscitur. » — Petri Martyris Anglerii, *Oceaneæ Decadis*, liber tertius, fol. 8.

tions sur le pays d'où ils tiraient l'or, ils répondaient en montrant le sud. Colomb s'y dirigea.

Au point du jour, le dimanche, à travers la limpide atmosphère de ces latitudes où la vue atteint une portée immense, il vit poindre les cimes bleues de hautes montagnes : c'était la Jamaïque, où pourtant il n'arriva qu'après tout une journée de navigation. L'île leur parut d'une merveilleuse beauté.

Comme ils s'approchaient du rivage, une flottille de grands canots de guerre, montés de combattants bariolés de peintures, le chef orné de plumes, brandissant leurs armes et poussant des cris de menace, sortit des anses ombreuses pour s'opposer au débarquement. Quelques présents calmèrent cette fureur, et l'on jeta l'ancre dans un port que l'Amiral nomma « la Sainte-Gloire, » tant les harmonies de la nature en rendaient le séjour délicieux, et faisaient éprouver à son ravissement comme une impression des pures jouissances des prédestinés. Ensuite il se dirigea sur un lieu convenable au radoub, une voie d'eau s'étant déclarée dans la *Niña*; une autre flottille fit aussi mine d'en disputer l'entrée. Malgré les clameurs sauvages et les flèches lancées contre ses caravelles, l'Amiral mouilla dans cette anse qu'il nomma le « Bon-Port. » Cependant, ayant besoin de tranquillité pour faire son radoub et sa provision d'eau, il crut utile de montrer aux indigènes qu'on ne les craignait point. Les chaloupes bien armées marchèrent donc vers le rivage. Puis les équipages s'élancèrent à terre et firent une décharge de leurs arbalètes, qui blessèrent sept ou huit des opposants. Un chien se mit de la partie, et compléta la déroute en les mordant par derrière pendant qu'ils fuyaient [1]. Le lendemain les Caciques du voisinage en-

[1] L'incroyable succès obtenu par ce chien venu là de son chef, sans

voyèrent demander la paix; ensuite arrivèrent, chargés de provisions, des canots dont la poupe et la proue étaient enrichies de sculptures coloriées. Ces embarcations, formées d'une seule pièce, atteignaient des proportions colossales. Celle que mesura l'Amiral avait quatre-vingt-seize pieds de long et huit de large. Ici la qualité des vivres était meilleure que dans les autres îles; les fruits avaient plus de saveur, les plantes plus d'arome.

L'Amiral prit possession de cette île dans la forme accoutumée; y érigea la Croix avec les prières d'usage, et la mettant sous la protection de l'apôtre des Espagnes, lui donna le nom de Saint-Jacques. En trois jours, la réparation de la caravelle fut achevée, et Colomb, après avoir suivi la côte dans une longueur de vingt-cinq lieues sans trouver le moindre indice d'or, fit orienter sur Cuba, pour savoir enfin si cette terre était île ou continent; il pensait résoudre la question quand il aurait longé ses côtes encore pendant cinquante ou soixante lieues.

Le 18 mai, il reconnut un cap avancé qu'il nomma Sainte-Croix. La côte, qui jusque-là s'étendait au couchant, formait brusquement un coude immense et se dirigeait au nord. Une tempête telle que jamais Européen n'en avait éprouvé dans ces climats les mit en grand péril. Quand elle fut dissipée, ils se trouvèrent au milieu d'écueils à fleur d'eau, d'îlots et de cayes, entre lesquels ils firent une lieue visiblement guidés par la Providence. Un nombre infini de petites îles, les unes basses et sablonneuses, les autres élevées et verdoyantes, d'un aspect riant, formaient comme un labyrinthe. Ne pouvant leur

intention hostile, et qu'un goût batailleur avait spontanément poussé sur les fuyards, donna l'idée d'employer ces animaux comme auxiliaires dans la guerre contre les Indiens.

donner à chacune un nom particulier, Colomb les appela collectivement *les Jardins de la Reine*. Ses officiers le suppliaient de quitter ces parages, où reculer n'était pas moins difficile qu'avancer. On courait le risque d'échouer à tout instant. Des coups de vent venant de divers côtés forçaient à des manœuvres continuelles. On était doublement en danger, à cause des rochers qui menaçaient les quilles, et des fonds vaseux qui ne retenaient pas les ancres.

Des phénomènes particuliers attiraient l'attention de l'Amiral. Les caprices de l'atmosphère présentaient une fixité périodique bien faite pour surprendre ce grand observateur. Chaque matin le vent venait de l'est, chaque soir de l'ouest; et à l'entrée de la nuit des nuages sinistres arrivaient de l'occident, se développaient sur le zénith, portant dans leurs profondeurs des éclairs suivis de tonnerre. Mais dès que la lune paraissait à l'horizon, ces menaçantes apparences s'évanouissaient bientôt [1]. Cette singularité atmosphérique, ce nombre prodigieux de petites îles, l'inclinaient à croire qu'il était dans l'archipel des cinq mille îlots situé à l'extrémité de l'Inde, dont parlent Marco Polo et Mandeville; et quoique les caravelles eussent touché plus d'une fois, malgré les précautions des pilotes, il ne voulait pas abandonner cette contrée avant de l'avoir parfaitement reconnue.

Il poursuivit donc à travers d'incessants dangers et d'incroyables fatigues l'exploration de ces îles, autant parsemées de beautés que de périls. La plupart étaient inhabitées. Dans la plus grande, que l'Amiral nomma Sainte-Marie, ils trouvèrent des cases dont les habitants s'enfuirent à leur approche, quantité d'oies, de hérons et quatre chiens muets d'aspect ignoble, que les indigène

[1] Fernando Colomb, *Histoire de l'Amiral*, chap. LV.

engraissaient pour leur régal[1]. Une végétation vigoureuse recélait dans ses profondeurs des multitudes d'oiseaux pélagiques : des cormorans, des alcatraz, des canards siffleurs, mêlés aux bandes sautillantes des chevaliers, des sarapicos, aux troupes de flamincos écarlates. Les vols et les cris des perroquets de toute nuance animaient ces solitudes.

L'Amiral passa près d'un mois à sillonner ce dangereux archipel. Durant ces travaux, plusieurs fois on descendit sur la côte de Cuba pour s'informer de la nature de cette grande terre, savoir si elle était une île ou un continent. Puis il alla lui-même à la recherche de ce problème géographique.

Quelques-uns des naturels disaient que Cuba était une île; mais presque tous s'accordaient à reconnaître que son rivage s'étendait à l'infini. Des pêcheurs, interrogés, avaient répondu que le rivage de Cuba s'allongeait sans fin à l'ouest. L'embarras de Colomb s'aggrava tout à coup. Dans cette partie plus occidentale du littoral, l'interprète cessait d'être compris; on était réduit au langage des signes. Cette imparfaite traduction de la pensée induisit l'Amiral dans une erreur presque inévitable. D'un côté, l'on crut comprendre qu'à l'Occident régnait un Cacique appelé Magon ou Mango, vêtu d'une robe; d'autre part, un archer de l'expédition, chassant dans les bois, avait aperçu de loin un homme vêtu de blanc comme l'aumônier de la *Santa-Clara;* ensuite il en vit deux autres, et de plus loin il en avait compté une trentaine[2]. Par prudence,

[1] « Quatuor canes in ea, sed non latrabiles, aspectu fœdissimi quos comedunt uti nos hœdos comperere. » — Petri Martyris Anglerii, *Oceaneæ decadis*, liber tertius, fol. 8, § D.

[2] Vues sous un certain angle, des grues blanches pouvaient produire cette illusion.

il était revenu précipitamment aux navires. L'Amiral avait envoyé aussitôt deux escouades à la découverte; mais l'une de ces patrouilles ne put avancer au delà d'une demi-lieue, à cause de l'impénétrable épaisseur des forêts; et l'autre, qui devait parcourir la plage, apercevant sur le sable de récentes empreintes de griffes monstrueuses[1], se hâta de regagner les navires. Ces circonstances, rapprochées des influences nouvelles de cette température et du récit des voyageurs sur le pays de Mangu ou Mangon, ainsi que des traditions sur le grand Kan, dont l'Océan baignait les États, persuadèrent l'Amiral qu'il touchait à l'extrémité des Indes.

Il continua donc sa navigation au nord-ouest, et recommença ses fatigues en trouvant de nouveaux groupes de petites îles; il reconnut à sa gauche la grande île des Pins. Pensant que de là se répandrait l'Évangile dans les petits archipels, Colomb l'appela Évangelista. Il remarqua la brusque direction de la côte vers le midi; nouvelle circonstance qui vint confirmer ses conjectures par sa conformité avec les écrits des voyageurs. Derechef il apprit des naturels qu'on ne connaissait point les limites de cette côte, bien qu'on l'eût suivie pendant plus de vingt journées. La conformité de ces témoignages et de ces coïncidences changea ses doutes en certitude. Comme il importait, pour déjouer les tentatives du Portugal, de prendre possession le plus tôt possible de la Terre ferme, l'Amiral fit procéder à la constatation authentique de la découverte du continent de Cuba, réputé le commencement des Indes.

A cet effet, le notaire royal de l'expédition dut recueillir les témoignages des hommes de mer, sous forme d'enquête, et en dresser procès-verbal en présence de quatre témoins.

[1] C'étaient, sans doute, des griffes de caïmans ou d'alligators.

En conséquence, le jeudi, 12 juin 1494, Fernand Perez de Luna, le notaire royal, après être allé à bord de chaque caravelle, assisté des sieurs Diego Tristan et Francisco de Moralès, tous deux domiciliés à Séville, Pedro de Terreros, maître d'hôtel, et Lopez de Zuñiga, écuyer tranchant, l'un et l'autre officiers domestiques « du seigneur Amiral, » rédigea son acte à bord de la *Santa-Clara*[1]. Ce procès-verbal constate que les Indiens ont déclaré que la côte s'étend à plus de vingt journées sans qu'on sache où elle s'arrête; que les hommes de mer, pilotes et matelots, ayant consulté leurs cartes, et réfléchi avant que de répondre, tous ont affirmé, sous serment, qu'ils n'avaient jamais ni vu ni ouï dire qu'une île pût offrir trois cent trente-cinq lieues de côtes, du couchant au levant, sans qu'on en vît la fin; et qu'ils ne doutent pas que ce ne soit la Terre ferme.

On comptait dans les trois caravelles cinquante hommes de mer, parmi lesquels des pilotes renommés et des maîtres en cosmographie. Aucun ne put élever à cet égard le moindre doute. Tous savaient les particularités sur lesquelles l'Amiral fondait ses conjectures. Ils étaient intimement persuadés que Cuba formait le commencement des Indes. D'après ces données, Colomb avait conçu l'audacieux itinéraire qui l'eût ramené en Espagne par l'Asie et la Méditerranée.

Dieu seul et les anges savaient alors la forme du nouveau continent, l'immensité de la Mer Pacifique, la distance qui séparait Cuba des côtes de la Chine et de l'Archipel Indien. L'erreur de Colomb, obligée, inévitable et dont il n'aurait pu être exempté que par révélation divine, sert à mettre en relief la fécondité de son génie

[1] *Original en el archivo de Indias en Sevilla*, leg. 6° de Patronato real. — Documentos diplomáticos, n° LXXVI.

et la hardiesse de ses inductions. Dans son plan impraticable brille la première idée de circumnavigation. Sans l'interposition du continent américain, que rien ne pouvait faire pressentir, il serait effectivement arrivé, en continuant de naviguer à l'ouest, à la Chersonèse d'or, la presqu'île de Malaca; serait entré dans les mers fréquentées des Arabes et anciennement connues des marchands romains; il aurait abordé la Taprobane, l'île de Ceylan; aurait poussé par les mers du Gange et du golfe Persique jusqu'à la mer Rouge; ensuite traversé le désert d'Arabie pour aller visiter les Lieux Saints, constant objet de sa sollicitude et de son héroïque ardeur. Puis, s'embarquant à Jaffa, il serait revenu en Espagne [1], mesurant toute l'étendue la Méditerranée. Mais le manque de vivres, le délabrement de ses caravelles, l'accablement de ses équipages, l'obligèrent à revenir sur ses pas [2].

Ils se trouvaient sur des bas-fonds et tellement engagés qu'on dut maintes fois retirer les navires avec des câbles. Colomb ne céda qu'à l'impérieuse nécessité. Ses navires ébranlés par les fréquentes secousses, ses quilles labourées par les coraux en touchant les bas-fonds; ses amarres usées, ses voiles déchirées et à demi pourries, ses provisions consommées, son biscuit avarié, contraignirent sa résolution. Il fallut rebrousser chemin.

Au milieu de ces périls, tout en disputant ses caravelles aux bancs de madrépores, aux labyrinthes de lithophytes, dans lesquels les avait engagées son ardente per-

[1] Andres Bernaldez, *la Historia de los Reyes católicos*, cap. 123. Ms.

[2] Carinæ quassatæ, rudentes vela et reliquum amplustre jam putridæ alimentaque, sed præcipue panis bicoctus corrupta, vertere retro proras præfectum coegerunt. » — Petri Martyris Anglerii, *Oceaneæ Decadis primæ*, lib. III, fol. 9, § c.

quisition des secrets de ce monde, le poëte égalait en lui le naturaliste; et tout en jouissant de ces aspects dangereux, il se délectait aux parfums [1] qui s'épandaient sur les vagues houleuses.

§ III.

Pour dédommagement de ses fatigues durant le cours de cette navigation, le contemplateur de la Création fut ensuite convié aux grands spectacles de la nature. A mesure qu'il retrouvait les eaux profondes et transparentes des côtes de Cuba, des scènes animées vivifiaient les solitudes de l'Océan.

Un jour il vit s'élever à la surface des flots une multitude innombrable de tortues aux larges écailles, qui pareille à une armée en marche suivait une direction unique et comme sous l'ordre d'un chef allait se dirigeant au nord. Cette population s'avançait régulièrement, et couvrait au loin la mer de ses carapaces. Telle était l'affluence de la tribu cuirassée, que ses foules mouvantes retardaient la marche des caravelles [2]. Les proues heurtaient en vain cette épaisse migration. C'était le moment de la ponte. Des abîmes lointains, mystérieusement convoquée sur ces parages, la peuplade des chéloniens allait aborder en même temps la côte méridionale de Cuba, et y déposer dans le sable ses œufs que le soleil devait faire éclore.

Le lendemain, une scène différente remplit l'horizon de

[1] « Usci un' odore come di fiori di grandissima soavita. » — Fernando Colombo, cap. LVII.

[2] « In pelagus incidit testudinibus magnis adeo consensum, quod naves aliquando detardarent. » — Petri Martyris Anglerii, *Oceaneæ Decadis primæ*, lib. III, fol. 9.

mouvements et de cris. Des phalanges d'oiseaux pélagiques traversaient les airs. Des bandes de grues se suivaient. Des vols de corbeaux marins se succédaient par troupes. C'était une caravane aérienne, une migration immense. Ils venaient des archipels de l'île des Pins et des Jardins de la Reine, des îles plus éloignées des Caïmans; et comme s'ils avaient un rendez-vous à jour fixe, ils se dirigeaient en passant par Cuba vers un point inconnu.

Ce passage fut suivi de l'arrivée silencieuse, mais éclatante, des plus légers hôtes de l'air. Des papillons aux ailes richement diaprées se déployèrent dans l'atmosphère en mobile tenture. Cette frêle nation égarait son vol incertain au large dans les airs; sa masse compacte passant au-dessus des navires interceptait les rayons du soleil[1]. Cette multitude se poussant elle-même et chassée par la brise se heurtait contre les mâts, les cordages; et nombre de blessés restaient sur le tillac des caravelles. Leurs nuées se succédaient sans interruption. Mais le soir, le vent d'ouest et les fortes ondées qui le suivaient dispersèrent dans l'espace cette fragile population.

En continuant sa route, il rentra dans les eaux étranges qui avaient tout d'abord alarmé les équipages. Il retrouva la mer épaisse et blanche qu'il avait franchie avant d'arriver à la hauteur d'Évangelista. Les vagues lourdes et sédimenteuses étaient d'un blanc si vif qu'elles éblouissaient la vue[2]. On ne pouvait donner que peu de voiles

[1] « Vennero a navigli tante farfalle, che oscuravan l'aria, e durarono fin a sera, che furon da una grossa pioggia sbandate. » — Fernando Colombo, cap. LVI.

[2] « Erat aqua lactea spissaque ac si farinam toto illo pelago sparsissent. » — Petri Martyris Anglerii, *Oceaneæ Decadis primæ*, lib. III, fol. 9.

et répéter à chaque instant les sondages. A ce phénomène local s'en ajouta bientôt un autre non moins inquiétant pour l'équipage, mais curieux pour un esprit chercheur. C'était la mer noire comme de l'encre, où l'œil ne distinguait rien; tout autre courage que celui de Colomb eût reculé devant cette transition formidable. Aux mouvements réguliers de la mer s'ajoutaient dans le voisinage des côtes des agitations périodiques, chaque soir, par suite des pluies vespérales dont l'abondance enflait les rivières à leur embouchure. Enfin, le 6 juillet on prit terre à l'extrémité du golfe que forme la saillie du cap de la Sainte-Croix. Les équipages débarquèrent, et se délassèrent un peu. Les Indiens de la contrée s'empressèrent de leur apporter des vivres dont ils avaient le plus grand besoin.

Pour remercier Dieu de sa protection signalée à travers des dangers si continus, Colomb fit dresser un autel sous les ombrages les plus voisins, et la messe y fut solennellement célébrée.

Pendant la cérémonie un Cacique âgé, vénérable en dépit de sa nudité, s'approcha, observant avec attention tout ce qui se faisait. Il comprit qu'il s'agissait d'un acte religieux. Après que Colomb eut fini ses actions de grâce, le vieillard le saluant, lui offrit une corbeille de beaux fruits qu'il tenait à la main, et s'asseyant auprès de lui, au moyen de l'interprète Diego dont il entendait l'idiome, lui dit : « Il est juste de rendre grâce à Dieu des biens qu'il nous accorde. Il paraît que c'est votre façon, à vous autres, de lui rendre hommage; c'est bien. Il m'a été dit que tu avais précédemment parcouru avec ta puissance ces contrées qui jusque-là t'étaient inconnues[1], répandant une

[1] Fernando Colomb, *Histoire de l'Amiral*, chap. LVII.

grande frayeur parmi les populations; mais ne t'enorgueillis pas de cela. Rappelle-toi, je te le recommande et t'en prie, qu'au sortir du corps l'âme trouve deux routes : l'une, conduisant à une demeure fétide et ténébreuse, préparée pour ceux qui ont désolé leurs semblables; l'autre, menant à un séjour délicieux et fortuné, disposé pour ceux qui pendant leur vie aimèrent la paix et la maintinrent parmi les hommes. Par conséquent, si tu te crois mortel, et penses que chacun sera rétribué selon ses œuvres, ne fais aucun mal à personne[1]. »

La piété de Christophe Colomb fut émue et consolée par ces paroles. Jusque-là, parmi les indigènes, il n'avait rien vu qui marquât une claire notion de la vie future. L'Amiral bénit Dieu d'avoir accordé cette lumière aux hommes de bon vouloir, relégués en ces régions lointaines. Ce vieux Cacique lui rappelait un de ces justes de la loi primitive, habitant comme Raguel les contrées idolâtres. L'Amiral répondit, par l'organe de l'interprète, qu'il était venu des extrémités de l'Océan dans ce pays, envoyé par ses souverains pour enseigner la véritable religion[2], faire régner la justice, assujettir les inhumains Caraïbes, les forcer à la paix, et protéger les nations pacifiques.

A cette idée, le Cacique ne put retenir des larmes d'attendrissement[3]; puis à son grand ravissement, l'interprète lui raconta la splendeur des monarques d'Espagne. Pénétré de la grandeur de ces hôtes, attiré par la majesté de leur chef, il annonça soudain sa résolution de les suivre.

[1] « Si igitur te mortalem esse, et unicuique pro presentibus operibus futura merita obsignata memineris, neminem infestabis. » — Petri Martyris Anglerii, *Oceaneæ Decadis primæ*, lib. III, fol. 9, § D.

[2] Andres Bernaldez, *Historia de los Reyes católicos*. Ms., cap. cxxx.

[3] « El buen anciano derramaba lagrimas de alegria. » — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. V, § 17.

Oubliant ses années, il voulait traverser les espaces de l'Océan pour aller contempler ces choses dont la description excitait son enthousiasme. Mais sa femme, ses enfants se mirent à ses pieds, le suppliant de ne pas les quitter; il eut pitié de leur désolation et consentit à rester au milieu de son peuple.

Le vieux Cacique avait observé la Nature, voyagé dans les îles voisines et formé des relations à Hispaniola. Il y connaissait plusieurs chefs. Ses excursions l'avaient amené fort avant vers l'occident de Cuba. Ses réponses contribuèrent à confirmer Colomb dans l'idée, partagée de tous ses pilotes, qu'il était sur la frontière d'un continent.

Pendant les quelques jours qu'ils passèrent au bord de ce fleuve qu'on nomma le *Fleuve de la Messe*, les gens de cette tribu les comblèrent de provisions. L'Amiral répara un peu les navires; prit de l'eau, du bois, des vivres frais, du poisson rôti; et le 16 juillet se dirigea sur Hispaniola. Mais au moment où il allait doubler le cap de la Sainte-Croix, une bourrasque soudaine des plus violentes les surprit et faillit les faire sombrer. La promptitude de la manœuvre les sauva seule: en un clin d'œil les marins, montés sur les vergues, avaient plié les voiles. On jeta les plus grosses ancres pour se maintenir. Mais la *Santa-Clara* avait tellement été endommagée par les cayes, qu'elle faisait eau de plusieurs côtés, et que les efforts des calfats et le jeu continu des pompes pouvaient à peine l'empêcher de couler bas. Par surcroît de maux, les vivres manquaient: chaque homme n'avait par jour qu'un biscuit et un coup de vin. L'Amiral voulant partager la pénurie commune se contentait d'une ration de matelot. Le danger fut si grand qu'il écrivait à la Reine, en racontant les travaux de cette navigation: « Fasse Notre-Seigneur que mes fatigues profitent à son saint service et à celui de Vos

Altesses [1]. Quant à ce qui me touche, jamais l'intérêt ne me ferait plus m'exposer à tant de fatigues et de périls; il ne se passe pas de jour que je n'approche à tout moment de la mort. » Les lames déferlaient avec une telle violence, qu'elles enfoncèrent sous l'eau les bordages de la *Santa-Clara*. L'équipage n'espérait plus aucun secours humain pour relever la caravelle malgré le poids des ancres. Dans l'imminence de ce naufrage, Dieu secourut son serviteur, et lui permit de s'abriter en une anse du cap de la Sainte-Croix où les naturels lui apportèrent abondamment du pain de cassave, des poissons cuits, des oiseaux, des agoutis et des fruits de toute sorte.

L'Amiral employa trois jours à reposer les équipages, à réparer les avaries de son navire. Le vent contraire persistant à lui barrer la route d'Hispaniola, il ouvrit ses voiles le 22 juillet, et porta de nouveau sur la Jamaïque, pour en achever la reconnaissance. Là aussi, des orages réguliers l'assaillaient tous les soirs; ses navires et ses hommes en ressentaient une grande fatigue. Recherchant la cause de cette particularité, son esprit investigateur la trouva dans l'abondance des forêts, l'élévation des pitons couronnés d'une végétation impénétrable. Il remarqua que les pluies, autrefois très-régulières aussi aux Canaries, à Madère et aux Açores, y étaient bien diminuées depuis que l'on avait coupé une grande partie de leurs bois.

Le vent ayant passé au nord-est, l'Amiral mit la barre sur l'Espagnole, et porta d'une manière si sûre vers la colonie, que le lendemain, 20 août, il arrivait au cap occidental d'Hispaniola, totalement inconnu et qu'il plaça

[1] « Piaccia a Nostro Signor che ciò sia per suo santo servigio e delle Altezze vostre; perciocche, per quel che á me tocca, io non mi metterei più á tanti travagli e pericoli, etc. » — Fernando Colombo, cap. LVIII.

sous l'invocation de l'archange saint Michel. Le samedi 23, un grand canot, portant un Cacique, aborda les caravelles en disant à haute voix en castillan : « Amiral, Amiral, d'où conjecturez-vous que ce cap doit être d'Hispaniola[1] ? » En effet, il ne le savait pas ; il s'y trouvait cependant, venu en droite ligne, avec cette précision qui tenait du prodige. Son projet était de pousser directement jusqu'aux îles Caraïbes.

En considérant cette race impie, qui depuis des siècles désolait les splendides séjours que la Providence avait préparés pour la paix et le bonheur de ses enfants ; en se rappelant sa violation permanente des lois de l'humanité, sa gourmandise homicide, l'impunité dont s'enorgueillissait sa barbarie, ses coupes réglées parmi les populations pacifiques, qui frémissaient d'horreur à leur seul nom, il résolut d'assujettir cette race entière, de la contraindre à travailler au profit des peuplades inoffensives qu'elle s'était habituée à dévorer ; et, par l'accomplissement de cette justice, d'attirer la reconnaissance des insulaires aux chrétiens, dont ils embrasseraient avec empressement la foi. En attendant que la Reine statuât à l'égard de ces féroces déprédateurs, il voulait au moins, avec ses caravelles et ses embarcations, parcourir l'archipel Caraïbe, fouiller les repaires des mangeurs d'hommes, incendier leurs cases, leurs canots[2], pour les empêcher de poursuivre plus longtemps leurs forfaits. Il espérait les frapper d'impuissance par une croisière qui les obligerait à se séquestrer dans

[1] Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales*. Décade I, liv. II, chap. XV.

[2] « Hoc animo ut iterum cannibalium insulas devastaret canoasque eorum omnes combureret, ne nocere ulterius lupi rapaces finitimis ovibus possint. » — Petri Martyris Anglerii, *Oceaneæ Decadis primæ*, lib. III, fol. 10.

leurs îles et à les cultiver, au lieu d'y transporter, pour l'y engraisser, un bétail d'hommes.

Après avoir essuyé de nouvelles tempêtes, le 24 septembre, l'Amiral reconnut le cap le plus oriental de l'Espagnole et lui donna le nom de l'archange Raphaël. Malgré le délabrement des caravelles, la mer s'étant radoucie, il se dirigeait sur les Caraïbes, dont il lui tardait d'abolir l'empire. Mais Dieu, sans doute, ne voulait pas que son serviteur, messager de la paix, la douce colombe, emblème de la régénération spirituelle, accomplît une mission de châtiment et de punition vengeresse. Dès qu'ils eurent dépassé l'île Mona, portés par un vent favorable vers les repaires des cannibales, la puissance invisible qui l'avait jusque-là soutenu lui fut soudain retirée. Alors Colomb, abandonné aux lois de la nature, en subit les conditions.

Il y avait, ce jour-là même, cinq mois révolus qu'il était parti d'Hispaniola.

Pendant cent cinquante jours consécutifs, son interrogation de la Nature, son investigation des eaux, de l'air, du sol, sa contemplation des œuvres de Dieu, ses rapides élans vers l'Auteur de ces merveilles, ses tentatives pour pénétrer les secrets de ce monde, les efforts de son intelligence pour résoudre les interprétations contradictoires des indigènes et atteindre quelque vérité géographique, sa lutte prolongée contre les éléments, entretenant son âme, son esprit, son corps dans une triple activité, avaient épuisé ses forces. Le sentiment de sa responsabilité, la nécessité de diriger constamment lui-même cette difficultueuse navigation, dont une partie ne fut qu'un long sauvetage, l'avaient emporté sur les besoins de son âge, ses douleurs, fruits de ses labeurs maritimes, le manque de nourriture, la privation absolue de sommeil. Les difficultés semblaient, ainsi que les périls, raviver son énergie. Mais à

ce moment, la mer étant belle, et la brise excellente, sa vigueur s'évanouit tout d'un coup. La nature reprit ses droits.

Chacun de ses organes entra dans un sommeil simultané. Son cerveau comme ses yeux et ses jarrets cédèrent à une fatigue qui dépassait les ressources humaines. L'épuisement étant général, la réparation devait l'être aussi. Il y eut donc suspension absolue des facultés physiques et morales. C'était une léthargie complète. Sans les lentes pulsations du cœur et la flexibilité des membres, on eût cru que cette âme sublime était retournée vers son Créateur.

Dans ces circonstances, les pilotes laissés à leur propre conseil, considérant l'impossibilité de naviguer par le travers des Caraïbes avec des caravelles fracassées, à demi noyées, et presque sans gréement, mirent le cap sur l'Isabelle.

§ IV.

Deux mois avant le départ de Colomb pour son second voyage, le Portugal avait adressé à la Castille une protestation contre les Bulles des 3 et 4 mai 1493, qui, disait-il, portaient atteinte aux droits dont sa couronne avait été précédemment investie [1].

La cour de Castille, craignant de voir s'altérer les bonnes relations existantes avec son allié, voulut examiner attentivement sa réclamation. Le 30 juillet 1494, Isabelle chargea don Guttierre de Tolède, cousin du roi, professeur à l'université de Salamanque, de lui adresser sans retard, à Ségovie, les maîtres en astronomie et en géo-

[1] Ferreras, *Histoire générale d'Espagne*, XI[e] partie, t. VIII, p. 150, in-4.

graphie qu'il jugerait les plus capables, pour conférer avec des pilotes qu'elle avait assemblés [1]. Le grand cardinal d'Espagne écrivit le 26 août suivant au savant lapidaire de Burgos, Jayme Ferrer, qu'il traitait d'ami, d'arriver en toute hâte avec ses cartes et instruments de mathématiques pour une vérification de mesure [2]. Ce lapidaire, homme de foi sincère, naturaliste, voyageur, géographe, fut donc invité à donner son avis sur la contestation élevée entre les deux États.

Cependant le Portugal, tout en s'adressant à la Castille, faisait agir activement auprès des membres influents de la Cour pontificale. Les dernières ressources de son art diplomatique furent mises en jeu pour obtenir du Saint-Siége, sous une forme quelconque, l'infirmation ou le retrait des Bulles accordées à l'Espagne. Mais aux observations motivées par les cosmographes portugais, aux instances et aux sollicitations du roi Joam II, le Pape répondit purement et simplement qu'il avait d'avance prévenu toute contestation, en tirant une ligne de démarcation d'un pôle à l'autre [3], et que sa donation était irrévocable. La cour d'Espagne ayant de son côté dénoncé au Saint-Siége la réclamation du Portugal, le Pape lui fit identiquement la même réponse.

Le Portugal néanmoins ne se tint pas pour battu; il revint à importuner le Saint-Siége, faisant valoir sa primauté dans les découvertes maritimes, ses intentions

[1] « E los mas suficientes destos que os pareciere nos envieis aquí lo mas presto que ser pudiere. » — *Supplemento primero á la coleccion diplomática*, n° XVII.

[2] « Por ende rogamos vos que vista esta letra nuestra partais y vengais aquí á Barcelona y traed con vos el mapamundi y otros instrumentos, etc... » — *Coleccion diplomática*, suite du n° LXVIII.

[3] Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales*. Décade 1re, liv. II, chap. V.

pieuses et diverses considérations tirées des sciences géographiques. Tout fut inutile ; le Pape resta inébranlable. Le Saint-Siége reposait avec une telle sécurité dans la délimitation fixée d'après les données de Christophe-Colomb, qu'il renvoya les ambassadeurs ordinaires et les envoyés extraordinaires des deux couronnes aux Bulles des 3 et 4 mai 1493.

Une circonstance de ce débat négligée jusqu'à présent par les historiens, et qui pourtant fait ressortir tout naturellement le caractère providentiel de la Ligne de Démarcation papale, doit trouver ici sa place.

Il paraît que la reine de Castille elle-même, entrevoyant déjà la possibilité du mariage de l'infante, sa fille aînée, avec l'héritier présomptif de Joam II, pour éviter toute cause de division avec son puissant voisin à qui l'attachaient d'autres liens de parenté, n'était nullement éloignée de consentir à ce que le Saint-Père revisât sa Bulle de Répartition et la modifiât dans un sens plus avantageux au Portugal. Isabelle trouvait tout simple que, sur sa propre demande, le Saint-Siége restreignît un privilége uniquement accordé en sa faveur. Elle y comptait si bien qu'en écrivant à Christophe Colomb, le 5 septembre 1493, elle parlait d'un amendement à la Bulle comme d'une chose déjà obtenue[1]. La reine de Castille joignait ses instances à celles de Joam II. Les deux parties intéressées étant ainsi d'accord, s'attendaient à voir rectifier la prétendue erreur de la Bulle.

Mais lorsque dans sa Bulle de Répartition le Saint-Père déclarait avoir fait sa Donation par l'impulsion spontanée de sa libéralité propre, sans égard pour aucune instance,

[1] « ... Porque si conviniere y os pareciere que aquello es tal negocio cual acá piensan que sera, se enmiende la Bula. » — *Coleccion diplomática*, document. n° LXXI.

et agissant en vertu de sa plénitude apostolique, il attestait une vérité non moins formelle qu'imposante. Aussi respectant lui-même cette Donation incomparable, attribuée en dehors de tout mobile humain, et à laquelle il semblait, le premier, reconnaître le caractère d'une bénédiction divine, le Souverain Pontife demeura immuable dans sa détermination. Il écarta les sollicitations tentées et les modifications proposées par l'Espagne, ainsi qu'il avait écarté les opiniâtres réclamations et les supplications obséquieuses du Portugal. Sa décision resta aussi inflexible qu'un décret céleste. Le Saint-Père avait prononcé en sa qualité de Chef de l'Église; sa parole déjà subsistait dans le temps, irrévocable comme l'accompli et l'indéfectible. Tout ceci est étrange et merveilleux. En telle occurrence le plus grand saint et le plus grand génie s'associant n'eussent pu mieux faire qu'Alexandre VI. Cependant, afin de mettre un terme à ces plaintes, et pour constater l'immutabilité de sa résolution, le Pape donna, le 26 septembre, une Bulle par laquelle tout en confirmant sa Donation au roi d'Espagne, il l'étendait au lieu de la restreindre. Cette Bulle prit son titre de son objet, et fut appelée en diplomatique : la Bulle d'Extension, *Bula de extension*.

Dès lors, le débat resta entre les deux couronnes.

L'obstination du Portugal et la condescendance de l'Espagne, qui tenait à ne pas s'aliéner un allié que de nouveaux liens du sang allaient en rapprocher davantage, firent que d'un commun accord, après avoir usé toutes les finesses diplomatiques, on décida, par un traité signé le 7 juin 1494 dans la ville de Tordésillas, de s'en tenir à la délimitation que fixerait une Commission savante, composée en nombre égal de Castillans et de Portugais, laquelle était chargée de corriger les prétendues erreurs de la

Bulle. Cependant, comme si maintenant elle eût pressenti le danger de toucher à la décision pontificale, Isabelle ne se détermina que tardivement, le 5 juin, deux jours seulement avant la signature du traité, à nommer ses fondés de pouvoirs; tandis que, dès le 8 mars, le Roi de Portugal avait désigné les siens. La Reine nomma pour la Castille : l'Intendant général de la couronne, don Henrique Henriquez; le commandeur de Léon, don Gutierre de Cardenas, et le docteur Maldonado de Talavera, l'ancien vice-président de la savante Junte à Salamanque. Le roi Joam II avait nommé pour le Portugal : don Ruy de Souza, seigneur de Sagres et de Berenguel, son fils don Joam de Souza et le licencié Arias de Almanada [1].

Quel fut le résultat de la condescendance de la Castille envers l'ambition ombrageuse du Portugal, et qu'advint-il du changement apporté à la décision du Saint-Siége?

Ceci mérite d'être constaté :

Quand il sanctionnait au palais de saint Pierre le calcul opéré par Christophe Colomb dans sa cellule de la Rabida, quand il faisait la répartition de l'inconnu et du futur attingent, en fixant pour ligne de Démarcation le tracé qu'avait indiqué le Révélateur du Nouveau-Monde, le Souverain Pontife, sans le dire, donnait magnifiquement à l'Espagne la moitié de ce Globe, le nouveau continent dans l'intégrité de son étendue!

Ne pouvant croire à cette incomparable immensité de munificence, rapetissant dans son esprit la donation du Saint-Siége, consentant à l'amoindrir encore plutôt que de mécontenter un voisin dont on souhaitait l'alliance, la Castille s'inspira de la pensée du Portugal; s'aveuglant

[1] *Capitulacion de la particion del mar Océano, hecha entre los catolicos Reyes D. Fernando y doña Ysabel, y D. Juan Rey de Portugal.* — Coleccion diplomática, docum. LXXV.

et méconnaissant le caractère apostolique et providentiel du privilége dont elle était saisie, elle permit à ses Commissaires de redresser par leurs calculs les erreurs supposées de la Bulle. Les savants portugais, avec un orgueil, et les Castillans, avec une sottise exemplaire, sans plus tenir compte du tracé pontifical que s'il n'eût point existé, ne daignant pas même le nommer ou y faire allusion, convinrent de tirer une autre ligne droite [1], allant du pôle arctique au pôle antarctique, et passant à trois cent soixante-dix lieues au couchant des îles du cap Vert [2]. C'était reculer de deux cent soixante-dix lieues la ligne fixée par le Saint-Père.

Or, dans ce reculement de deux cent soixante-dix lieues, la projection de la ligne nouvelle au lieu d'arriver au Pôle Sud, comme la Démarcation papale, sans couper aucune terre, allait rencontrer le cap Saint-Augustin et toute la partie du nouveau continent qui s'avance à l'est dans l'Atlantique.

Donc :

Pour avoir méconnu l'apostolat de Christophe Colomb, douté de la science inspirée du Saint-Siége, s'être cru plus équitable que le Souverain Pontife envers les droits du Portugal et avoir osé corriger la Bulle, l'Espagne perdit son privilége exclusif sur le Nouveau-Monde; et le vaste empire du Brésil fut acquis au Portugal.

Les historiographes royaux d'Espagne ont été surpris

[1] « Ils demeurèrent d'accord que la ligne de la division des mers s'étendrait jusques à deux cent soixante et dix lieues plus avant vers le ponent. » — Herrera, *Histoire générale des Indes occidentales*. Décade 1re, liv. II, chap. X.

[2] « ... La cual raya ó linea é señal se haya de dar y de derecha, como dicho es, á trescientas setenta leguas de las islas de Cabo Verde, etc. » — *Capitulacion de la particion del mar Océano*, coleccion diplomática, docum., nº LXXV.

de la grandeur de la dotation que lui avait octroyé le Saint-Père, et déploré cette faiblesse de la Commission, qui, sous le prétexte de perfectionnement géographique, consèntit à ce déplacement de ligne. La plus récente histoire d'Espagne[1] publiée en France reconnaît aussi que pour ne pas s'en être uniquement rapportée au Saint-Père, la Castille perdit la magnifique possession du Brésil.

Les Commissaires pleinement satisfaits de leur science, passant sous un silence dédaigneux la Démarcation papale, avaient tiré leurs mesures avec une étroitesse de vue et une sécheresse de mathématicien. Néanmoins leurs prétentieux calculs ne reposaient sur aucune donnée cosmographique; tandis au contraire que la ligne tracée par le Souverain Pontife précisait un emplacement des plus importants sur la surface du Globe, le plus digne de nos études et de nos investigations. Involontairement frappé de cette merveilleuse prévision du Saint-Siége, le grand Humboldt a signalé comme un contraste, l'insignifiance des mesures fixées par la Commission savante qui prétendait faire un partage plus ingénieux ou plus exact que celui d'Alexandre VI. L'illustre protestant dit en parlant des moyens cherchés alors pour déterminer sur terre et sur mer une ligne de Démarcation imaginaire : « L'état de la science et l'imperfection de tous les instruments qui servaient sur mer à mesurer le temps ou l'espace ne permettaient pas encore, en 1493, la solution pratique d'un problème aussi compliqué. Dans cet état de choses, le pape Alexandre VI, en s'arrogeant le droit de partager un hémisphère entre deux puissants empires, rendit, sans le savoir, des services signalés à l'astronomie nautique

[1] Rosseeuw-Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, tom. VI, p. 116.

et à la théorie physique du magnétisme terrestre [1]. »

Remarquant aussi le dédaigneux silence de la Commission au sujet de la ligne de Démarcation pontificale, Humboldt dit plus loin : « Les lignes de Démarcations papales méritaient d'être mentionnées exactement, parce qu'elles ont eu une grande influence sur les efforts tentés pour perfectionner l'astronomie nautique et les méthodes de longitude [2]. »

Les ennemis de l'Église, les détracteurs de la Papauté, tout en lui contestant le droit de cette étonnante Donation, sont obligés de confesser la sagesse de son opération et la grandeur de la rémunération accordée au zèle catholique de l'Espagne. Montesquieu lui-même, appréciant au fond la décision pontificale, parle de « la célèbre ligne de Démarcation, » et suivant son expression de magistrat, trouve qu'ainsi le Pape Alexandre VI « jugea un grand procès [3]. » Après avoir d'abord essayé de taxer d'imprudence la Délimitation décrétée par le Souverain Pontife, Washington Irving est forcé de rendre enfin hommage « à la ligne de Démarcation d'un pôle à l'autre, si sagement tracée par Sa Sainteté [4]. »

De quelque croyance qu'on soit, à quelque point de vue qu'on se place, un fait reste acquis pour tous dans ce débat : Le Saint-Siége montra plus de confiance en Colomb que la Cour de Castille. Le Révélateur du Globe fut mieux jugé par l'Église que par le gouvernement auquel il se

[1] Humboldt, Cosmos, *Essai d'une description physique du Monde*, t. II, p. 340.

[2] Humboldt, Cosmos, *Essai d'une description physique du Monde*, t, II, p. 571, 572.

[3] Montesquieu, *de l'Esprit des lois*, t. II, liv. XXI, chap. XVIII, p. 78.

[4] Washington Irving, *Histoire de Christophe Colomb*, liv. V, ch. IX, p. 370. — Édit. de 1828.

dévouait. Et parce qu'elle osa mettre en doute l'infaillibilité apostolique, parce qu'elle préféra la prudence de l'homme, sa prétendue science à l'autorité souveraine qu'elle avait d'abord invoquée, l'Espagne réduisit elle-même l'immensité de son privilége, et diminua contre son gré son admirable dotation.

Si l'on examine d'un œil impartial les documents de ce conflit entre les deux puissances catholiques, conflit qu'avait su prévenir la suprême sagesse de la Papauté, on ne peut se défendre d'un sentiment de surprise et de respect, en voyant combien les événements sont venus justifier à la fois les prévisions, la certitude et les bénédictions du Saint-Siége. Ici l'Église avait agi à la manière de la Providence, qui dans ses récompenses surpasse toujours l'attente de l'homme. Pour avoir voulu faire mieux qu'elle, l'Espagne perdit la meilleure part du magnifique don qui lui était octroyé. Afin de châtier son orgueil, Dieu n'eût qu'à l'abandonner à elle-même. L'accomplissement de ses propres souhaits fut sa première punition.

CHAPITRE V.

Colomb transporté mourant à l'Isabelle y trouve son second frère don Barthélemy, le géographe, dont il était sans nouvelles depuis plus de huit ans. — Prompt rétablissement de l'Amiral. — Colomb reçoit la première lettre qui soit parvenue de l'Europe dans le Nouveau Monde. — Supplément de mobilier et de provisions choisis pour lui par la Reine. — Excès commis pendant son absence. — Conduite odieuse du commandant Pedro Margarit et du Père Boïl. — Conspiration générale des Caciques. — Fidélité de Guacanagari par attachement pour Colomb. — Il vient trouver l'Amiral et lui dénonce le complot.

§ I.

Ce que la *Santa-Clara* rapportait dans son château de poupe, sous le nom d'Amiral, était un corps immobile, sans conscience de son être. Le 29 septembre, la flottille entra dans le port si désiré. La colonie se réjouit de son retour : cinq mois d'absence avaient fait craindre qu'elle n'eût péri. Enfin, après un sommeil de cinq jours et de cinq nuits, une voix bien connue du cœur de l'Amiral le tira de sa léthargie. En s'éveillant, il se trouva dans les bras de son second frère, don Barthélemy Colomb, dont il n'avait eu aucune nouvelle depuis plus de huit ans. Son autre frère Diego lui prodiguait également ses soins.

L'Amiral se trouva soulagé par cette rencontre inespérée, et son rétablissement commença aussitôt. Pour une nature aussi aimante, aussi pleine d'exquise sensibilité que celle de Colomb, la joie du cœur devait être le remède le plus efficace. La satisfaction de l'amour fraternel fut la plus heureuse médication. La Providence avait ménagé

cette consolante surprise à son serviteur. Il trouvait dans ses deux frères un appui fidèle au moment où la fatigue, les trahisons, les inimitiés librement fomentées pendant son absence lui rendaient si nécessaire leur dévouement.

Nous l'avons dit et nous aurons occasion de le répéter encore : dans la vie prodigieuse de Christophe Colomb, tout est exemple et enseignement; les incidents qui s'y rattachent, hommes et choses, portent aussi leur instruction. Son histoire est l'abrégé de l'humanité entière. Si le tableau de la famille du vieux cardeur génois est un modèle à proposer à tout ménage d'ouvriers, l'image de l'union fraternelle, qui lia l'un à l'autre ses trois fils par des liens inaltérables pendant toute leur vie, n'est pas moins bienfaisante au cœur.

Comme à partir de ce moment les deux frères de Christophe Colomb occupèrent un rôle considérable dans les événements de la colonie, et qu'ils participèrent à la vie politique de l'Amiral, il n'est pas sans intérêt de savoir tout d'abord quels étaient les deux auxiliaires qu'envoyait la Providence à son Messager.

Barthélemy Colomb était parti de Lisbonne dans l'année 1485 pour aller, de la part de son frère, proposer au Roi d'Angleterre la Découverte qu'avait refusé d'entreprendre le Portugal. Le navire qu'il montait fut pris par des pirates, qui dépouillèrent complétement Barthélemy, l'emmenèrent et l'abandonnèrent sur un rivage inconnu. Il lui avait fallu toute son énergie pour sortir de la misère où longtemps il languit, parvenir à refaire sa garde-robe, et accomplir son voyage. Il consuma plusieurs années dans un labeur ingrat, en fabricant des sphères et des cartes pour les marins, avant que de se trouver en état d'atteindre les côtes d'Angleterre. Là, il dut apprendre d'abord la langue du pays, chercher à se créer des moyens d'existence, se

ménager quelques protections, s'instruire des habitudes et du cérémonial de la cour[1]. Ce ne fut que dans le milieu de l'année 1493 qu'il obtint une audience du roi Henri VII. Le monarque goûta ce plan. Pour rendre sa démonstration plus sensible, Barthélemy avait peint une belle mappemonde. Son raisonnement fut si net, si concluant, que le Souverain accueillit immédiatement cette idée, déclara se charger de tous les frais de l'entreprise, et fit avec lui un projet de traité. Barthélemy partit aussitôt pour aller chercher son frère.

Pendant qu'il se rendait en Espagne, en passant par Paris, la nouvelle de la découverte du Nouveau Monde et de la réception triomphale de Colomb parvenait à Londres. Le Roi de France, Charles VIII, accueillit avec honneur le frère de l'homme qui venait d'agrandir la Terre. Ce fut lui-même qui lui apprit cet événement et l'élévation de Colomb au rang d'Amiral et de Vice-Roi. Sachant qu'il allait en Espagne à travers ses États, il lui fit gracieusement accepter cent écus d'or pour le défrayer des dépenses qu'il pourrait faire dans son royaume.

Malgré sa hâte, lorsque Barthélemy arriva à Séville, l'Amiral était déjà reparti pour son second voyage. Il alla prendre ses neveux Diego et Fernando chez sa belle-sœur doña Béatrix Enriquez à Cordoue, où ils étudiaient, les emmena à Valladolid et les présenta à la cour. La Reine trouva les deux enfants bien élevés, complimenta leur oncle sur l'excellente tenue qu'ils avaient déjà, et, pour achever de les former, voulut les garder à la cour. L'allure martiale et chevaleresque de don Barthélemy, sa facilité pour les langues, sa conversation, son expérience plurent beaucoup au roi Ferdinand, excellent juge des

[1] Fernando Colomb, *Histoire de l'Amiral*, chap. x.

qualités du guerrier. On reconnut sa capacité comme marin. La Reine désira l'acquérir à son royaume, autant pour sa propre valeur qu'en vue de complaire à l'Amiral. Barthélemy reçut des lettres de noblesse et le commandement de trois navires, qui devaient ravitailler la colonie. Il mit à la voile aussitôt que l'archidiacre Fonseca en eut terminé l'armement. Mais quand il atteignit l'Espagnole, l'Amiral venait de partir pour son exploration de Cuba. Enfin ils furent réunis. Sa présence dans la colonie était un secours inappréciable pour l'Amiral, revenant exténué par d'inexprimables fatigues.

Entré à la mer peu d'années après son frère, Barthélemy Colomb, ayant navigué maintes fois avec lui, joignait à la théorie la sûreté de la pratique. Largement doué sous le rapport des qualités physiques, l'attrait de sa physionomie, exprimant franchise et joviale humeur, dès qu'elle n'était pas sévère, s'harmonisait avec une haute stature, soutenue d'une vigueur d'athlète. Son extérieur rappelait les héros de bronze sortis du moule antique. D'une intrépidité chevaleresque, très-habile au maniement de toute arme, il savait, par le sentiment de sa force et la mâle tranquillité de son courage, imposer le respect autour de sa personne. On l'eût dit né pour le commandement; il en avait l'assurance, la spontanéité de résolution, la précision de coup d'œil; et si son dévouement ne l'eût pas déterminé à s'éclipser dans la gloire de son frère, il aurait pu s'illustrer par lui-même, pour son propre compte, tant il possédait à un haut degré l'instinct militaire, le génie du marin et la prévoyance de l'administrateur.

L'accident de mer qui le jeta nu dans un pays dont il ignorait la langue, et d'où, à force de courage, de travail pâtient, d'économies faites sur le retranchement de son pain pendant des années, par amour fraternel, il parvint

à sortir, la façon dont il accomplit son message disent assez l'énergie de son caractère.

Sa parole était nette et facile. La vivacité de son style ne manquait pas d'élégance. Chez lui, l'observation suppléait à l'étude. Il parlait le latin, l'italien, le portugais, le danois, l'anglais, l'espagnol. Il possédait l'esprit de l'à-propos, le goût hiérarchique de l'organisation, le tact du gouvernement. Quoiqu'il fût bon catholique et dévoué à la religion, sa piété n'était point tendre et élevée comme celle de Christophe; il ignorait les douceurs de la vie intérieure; ne réprimait pas toujours les brusques saillies de sa franchise et les emportements de sa force envers les hommes de cour, les traîtres, les obstacles que la vanité castillane opposait à l'accomplissement du bien.

Le second frère de l'Amiral, don Diego, ne ressemblait à don Barthélemy que par son dévouement absolu à son frère aîné. Né pendant que ses deux frères, depuis plusieurs années, étaient à la mer, Diego Colomb n'avait point reçu leur constitution robuste. Son enfance maladive exigea de longs ménagements. Les mères s'attachent à leurs enfants par les inquiétudes même qu'elles ont eues et les soins qu'elles ont prodigués. Le petit Diego étant le dernier fils de Dominique Colomb, le seul qui fût toujours resté au foyer, Suzanne Fontanarossa le garda tendrement auprès d'elle aussi longtemps que possible. Sa seizième année était révolue, lorsqu'il entra comme apprenti chez Luchino Cadamartori, maître cardeur à Savone.

A l'époque où l'Amiral revint de son premier voyage, Diego quitta le métier paternel, pour obéir à son frère, qui le mandait près de lui. Avec cette docilité au devoir, ce subit instinct des convenances, effet de cette diversité d'aptitudes qui semblaient attachées comme une bénédiction à la famille du vieux cardeur, Diego, présenté à la cour, se

trouva soudain au niveau de sa nouvelle situation. Sa tendre admiration pour son frère, l'observation de ses exemples et de ses recommandations lui inspiraient ce qu'il devait savoir. Le dévouement de Diego s'ennoblissait du sentiment religieux. Il admirait dans son frère aîné la double prééminence du génie et de la piété. Il le vénérait à cause de ses vertus; car Diego n'ambitionnait ni renommée, ni honneurs, ni richesses. Sa subite élévation n'avait point enflé son cœur, parce que ce cœur appartenait à Dieu. Il restait dans le monde sans l'aimer, par pure obéissance, parce que telle était la volonté de son frère, son supérieur, son chef qu'il regardait comme un second père. Il n'aspirait qu'au service de Dieu, et occupait toujours les divers offices que lui désignait l'Amiral, comme l'emploi que Dieu voulait qu'il remplit.

Son goût le portait à la solitude, à l'étude des lettres qui lui offrit tardivement ses charmes, quand un instant de répit lui permettait d'ouvrir les livres de ses frères. Aux soucis de la haute administration, il aurait préféré le calme de l'obscurité; mais plein de résignation, il mettait son bonheur à servir son frère aîné. Sa gloire à lui c'était son frère; son ambition, son frère. Pour lui-même, il ne souhaitait rien que la vie retirée, inconnue aux hommes et sue de Dieu seul. Il ne paraît pas qu'aucun amour terrestre ait traversé son cœur. Dans le secret de sa demeure il imitait les habitudes régulières de l'Amiral, récitait l'office chaque jour et s'élevait à Dieu. Ce dévouement plein d'abnégation, cette existence volontairement secondaire, multipliant sans efforts les sacrifices, assuraient à l'Amiral une vigilance à toute épreuve, tandis que les qualités vigoureuses de son frère Barthélemy mettaient à ses ordres l'expérience, la prévoyance, la force; en un mot les moyens d'entreprendre et d'exécuter.

§ II.

Outre les nouvelles que don Barthélemy avait apportées d'Espagne, l'Amiral en reçut bientôt de plus récentes par Antonio de Torrez qui arriva, conduisant quatre caravelles, chargées des approvisionnements en subsistances, rafraîchissements, médicaments, vêtements, marchandises qu'il avait demandés, et amenant pour le service de l'hôpital un médecin, un apothicaire; en outre, quelques ouvriers mineurs et jardiniers. Les caravelles apportaient aussi du bétail pour former des troupeaux et divers objets destinés, les uns aux malades, les autres à la maison de l'Amiral.

Délicatement ingénieuse dans sa recherche d'attentions pour le Révélateur du Globe, la Reine, se rappelant ses goûts du beau linge, des parfums, des choses simples, mais choisies, ainsi que les frugales habitudes de son régime, voulut lui composer elle-même un supplément de mobilier et de provisions qu'il trouvât à son gré. Ces petits secrets de ménage, si prosaïques en d'autres circonstances, sont ici d'un doux intérêt. L'amitié de la Reine, l'affectueuse prévoyance de sa sollicitude pour le bien-être de ce grand homme rehaussent chacun de ces vulgaires détails. On n'a jamais raconté ces arrangements d'intérieur calculés entre les deux plus nobles existences de l'humanité. Voici ce qu'envoyait la Reine catholique au grand Amiral de l'Océan.

Pour sa chambre :

Un lit de six matelas couverts de toile de Bretagne; trois paires de drap de toile de Hollande et quatre oreillers de toile fine de Hollande, une riche couverture piquée, un couvre-pieds à franges; puis comme tapisserie, en

souvenir de son amour du paysage, une double tenture représentant des arbres d'Europe, avec deux portières de la même étoffe, répétant le même sujet; un tapis de parquet émaillé de couleurs brillantes, sans doute figurant des fleurs. Deux coffres ou bahuts servant d'armoires et recouverts de housses; quatre couvertures d'apparat brodées à ses armes. Ensuite, dix mains de papier pour sa correspondance, et une certaine quantité de parfums, auxquels furent ajoutées vingt-cinq livres d'eau de roses, et vingt-cinq livres d'eau de fleur d'oranger.

Pour sa table :

Quatre paires de nappes fines, six douzaines de serviettes, six essuie-mains, deux casserolles d'argent, deux vases, une salière et douze cuillères d'argent, quatre candélabres en laiton dorés, douze flambeaux dorés, et trente livres de bougie de cire[1].

Pour son office :

Cent livres de riz avec une livre de safran, assaisonnement obligé de la soupe au riz et du pilau chez les Génois. Cent livres de dattes, deux cents livres de raisins secs, cent livres de sucre blanc, cent livres de miel, cinquante livres de confitures sans pepins, une douzaine de boîtes de diverses conserves; vingt livres de cédrats confits, douze boîtes de confitures de coing, douze pots de sucre rosé, deux jarres d'olives marinées, douze fanègues d'amande, deux cents livres d'huile d'olive, soixante-quinze livres de sain-doux frais. Sachant quelle consommation d'œufs entrait dans son régime, pour qu'il ne fût jamais au dépourvu, la Reine joignit à son envoi cent poules et six coqs. Enfin, pour entretenir l'unique luxe de l'Amiral, la propreté, soixante-quinze livres de beau savon.

[1] Coleccion diplomatica.— *Documentos*, n° LXXVII.

Comme Isabelle n'oubliait jamais personne, et n'ignorait pas d'ailleurs de quels soins paternels l'Amiral couvrait les gens de sa maison, elle lui adressa expressément à leur intention : douze matelas, douze paires de draps de lit, douze couvertures, quatre-vingts chemises, cent vingt paires de souliers, et cent aunes de drap de Vitré, avec six livres de fil fin et trois onces de soie noire pour la confection et la réparation des vêtements [1].

Mais ce qui arrivait le plus droit au cœur de l'Amiral, c'était la satisfaction qu'avaient éprouvée les Monarques. Elle était lisible dans la déférence que lui marquaient les missives royales. Il reconnaissait à l'adoucissement du style la propre pensée de la Reine. Les Souverains lui répondaient dans ces termes d'une correspondance laudative et quasi respectueuse : « Si nous avions été présents, nous eussions pris votre avis [2]. » Ils lui rendaient compte des arrangements avec le Portugal, pour le commerce à la côte d'Afrique, et de la convention signée le 7 juin avec la même puissance, relativement à la Ligne de Démarcation de l'Océan. Ils confirmaient toutes ses nominations aux divers emplois; approuvaient toutes ses demandes, les accordaient, et accompagnaient leurs obligeantes paroles d'une ordonnance intimant à tous ceux qui résidaient aux Indes d'obéir à l'Amiral comme Vice-Roi et comme Gouverneur.

Les ordres donnés à l'archidiacre Juan de Fonseca, l'ordonnateur général de la marine, pour la continuation des envois de tout genre à la colonie, le projet d'établir une correspondance régulière avec Hispaniola, en expédiant chaque mois une caravelle, prouvaient assez l'in-

[1] Coleccion diplomàtica. — *Documentos*, nº LXXVII.

[2] « Ahí estariamos presentes y tomariamos vuestro consejo. » — *Real provision*, 16 de agosto de 1494. — Docum. diplom., nº LXXX.

tention d'y fonder la domination castillane. Dans ses préoccupations sur l'avenir de la colonie, Isabelle ne pouvait oublier la propagation de la Foi catholique, le salut des indigènes, premier objet de la découverte de ces régions. Elle écrivait au Père Boïl pour réveiller son zèle, l'engager à persister dans l'entreprise de la conversion des indigènes; tâchait d'évangéliser l'indolent missionnaire [1], et l'assurait qu'avec de la volonté il surmonterait la difficulté du langage.

Une missive de la Reine, datée du 16 août 1494, était particulièrement faite pour consoler l'Amiral et rafraîchir son âme de ses suaves sympathies.

Cette lettre, la première qui soit parvenue de l'ancien monde au nouveau, est d'une importance intime pour l'histoire de Christophe Colomb. Elle rappelle le but véritable de sa Découverte avec une franchise toute chrétienne. Sous aucun prétexte, on ne saurait ici, comme l'a fait ailleurs spécieusement l'école protestante, suspecter, dans l'expression de ces sentiments religieux, quelque intérêt politique; car déjà, depuis plus d'un an, la Castille, grâce aux bulles pontificales des 3 et 4 mai 1493, était légitimement en possession des terres découvertes et de celles qu'elle pourrait découvrir à l'ouest dans l'Océan. Par conséquent toute démonstration de zèle catholique demeurait superflue. D'ailleurs, cette correspondance administrative n'était point destinée à d'autres yeux que ceux de l'Amiral. Mais le secret débordait du cœur de la pieuse Souveraine, en parlant au Messager de la Croix.

La Reine lui dit d'abord : « Nous avons eu un grand plaisir à apprendre les choses que vous nous avez écrites;

[1] « Animaban los reyes al P. Boil á perseverar en la isla y en el santo propósito no obstante haber él escritó que era inutil su permanencia. » — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. V, § 24.

et pour tout cela nous rendons de vives actions de grâce à Notre-Seigneur. Nous espérons qu'avec son aide cette œuvre, qui est la vôtre, sera cause que notre sainte Foi Catholique recevra une grande extension[1]. »

Ainsi la gloire de Jésus-Christ, l'accroissement de son Église, tel est le premier mot de cette communication royale. Avant tout détail d'intérêt politique ou commercial, il s'agit de la propagation du Catholicisme.

Après avoir, à son insu, constaté le véritable but de Colomb, la Reine atteste également que cette conception est bien l'invention propre et la propriété personnelle de ce Héros. Isabelle, qui avait suivi du regard le développement de cette idée, et pesé les raisons objectées par ses contradicteurs, sans le prévoir, réfutait d'avance, à cette date, les détracteurs futurs de la gloire de l'Amiral. Son précieux témoignage établit, dès le 16 août 1494, que l'idée, le but et le plan de la Découverte furent le fruit d'une inspiration spontanée, mûrie par l'étude; et non point la mise en pratique d'une méditation étrangère, l'exécution d'un odieux plagiat, comme le prétendirent plus tard ses calomniateurs.

La Reine dit : « Et dans tout ceci, l'une des principales satisfactions que nous goûtions est de sentir que cette entreprise a été conçue, mise au jour et exécutée[2] par votre génie, votre habileté, votre labeur. Et il nous paraît que tout ce que, dès les premières ouvertures, vous nous

[1] « Y damos muchas gracias á Nuestro Señor por todo ello, porque esperamos que con su ayuda este negocio vuestro será causa que nuestra santa Fé católica será mucho mas acrecentada. » — *Lettre datée de Ségovie le 16 août 1494, contresignée par Fernand Alvarez.*

[2] « Y una de los principales causas porque esto nos ha placido tanto es por ser inventada, principiada é habida por vuestra mano, trabajo é industria. » — *Documentos diplomáticos*, nº LXXIX.

aviez annoncé devoir arriver, s'est effectué en majeure partie, avec autant de précision que si vous l'eussiez vu s'accomplir avant de nous le dire. »

Isabelle disait à Colomb avec quel plaisir elle relisait ses lettres, lui parlait de ses obligations pour de tels services, et de son désir de le satisfaire dignement. Tout en le remerciant de ses détails, elle en réclamait de plus amples sur ces régions nouvellement ajoutées aux domaines de sa couronne. Sa vive curiosité de la Nature, que stimulait son amour des œuvres de Dieu, s'informait du nombre, de l'étendue, de la distance respective de ces îles, des noms primitifs qu'elles portaient ; la Reine questionnait sur leurs productions diverses, leur température ; car on disputait autour d'elle touchant les climats de ces nouvelles contrées. On allait même jusqu'à prétendre qu'il y régnait chaque année deux hivers et un double printemps [1]. Isabelle souhaitait pouvoir, transportée d'un trait sous ces cieux éclatants, y contempler les magnificences équinoxiales, admirer les splendides décors de cette nature opulente, jusqu'à souffrir de son luxe. Ne pouvant arriver au milieu de ces imposantes scènes, elle voulait au moins qu'on lui envoyât les végétaux, les produits vivants de ces contrées, surtout les variétés d'oiseaux qu'on pourrait transporter : car, disait-elle avec une grâce enfantine, « nous voudrions les voir tous. » On conçoit combien le fervent adorateur du Verbe, le contemplateur transcendant de la Création tressaillait d'une tendre joie à l'expression de cette communauté de sympathie et d'admiration religieuse. Il se représentait sous les féeriques ogives de l'Alhambra, la Reine retirée dans son appartement avec ses deux plus intimes amies, doña Béatrix, marquise de

[1] « Algunos quieren decir si en un año hay allá dos inviernos y dos veranos. »

Moya, compagne de ses jeunes années, et doña Juana de la Torre, choisie pour nourrir de son lait le royal Infant, noble triade qu'animait la vertu et qu'éclairait le génie d'Isabelle. Son cœur les voyait occupées à examiner longuement les derniers échantillons du Nouveau Monde. Il jouissait de leur joie, et partageait à travers l'Atlantique leurs saintes émotions.

§ III.

Toutefois, ces consolations ne pouvaient remédier au mal qui s'était commis pendant son absence.

Le commandant Pedro Margarit, qui possédait dans les instructions de Colomb, pour la colonisation espagnole, tous les éléments possibles de force, de vie, de prospérité, avait trompé l'attente de l'Amiral, trahi l'honneur militaire, et s'était insurgé contre le Conseil de gouvernement. Au lieu de procéder à l'exploration de l'île, il alla camper à dix lieues de l'Isabelle, logeant sa troupe dans les villages des Indiens, où elle vivait sans casernement, dispensée de l'appel, de la retraite, des exercices, affranchie de toute consigne, tandis qu'il courait lui-même à la recherche des plaisirs faciles. Le bruit des vexations incessamment commises contre les Indiens par cette soldatesque effrénée parvint à don Diego Colomb. De l'aveu du Conseil, il écrivit au commandant Margarit, pour lui enjoindre d'exécuter les ordres de l'Amiral. Mais, au lieu d'obtempérer à ces avertissements, Margarit fit une réponse insolente, et se livra de plus belle aux derniers écarts. Il affectait de dédaigner don Diego Colomb, venait quand bon lui semblait à l'Isabelle, ne s'inquiétait pas plus du Conseil que si son épée fût l'unique autorité de l'île. Ses soldats croyaient faire beaucoup d'honneur aux Indiens en leur prenant

leurs femmes, leurs provisions, leur or, et en consommant dans quelques jours des vivres qui leur auraient suffi pour le tiers de l'année.

Cependant, après avoir ruiné les habitants de la Vega Réal, fait maudire le nom espagnol dans la plus riche contrée de l'île, Pedro Margarit, effrayé de sa responsabilité, tenta de prévenir le retour de l'Amiral en s'enfuyant sur les navires qu'avait amenés don Barthélemy. Comme il ne pouvait pas s'en emparer tout seul, il recruta des mécontents et donna promptement de la consistance à son parti en y attirant le vicaire apostolique, le Père Boïl. Une certaine conformité de situation rapprochait ces deux hommes. Ils étaient l'un et l'autre Catalans, ne relevant pas du pouvoir de la Castille. Pedro Margarit avait violé tous ses devoirs de militaire et de chef de corps. Le Père Boïl avait oublié toutes ses obligations de prêtre et de chef de mission. Ces deux murmurateurs mécontents de tout, parce qu'au fond ils l'étaient d'eux-mêmes, grossirent leur faction de ces hidalgos qui ne pouvaient pardonner à l'Amiral de les avoir soumis au travail. Ils diffamaient les Colombs, les déclaraient des parvenus, des étrangers, se plaisant, par cela qu'ils étaient sans naissance, à humilier les vrais gentilshommes.

Le Père Boïl feignait de quitter la colonie par pur dévouement pour elle. Il fallait, sans retard, aller détromper les Rois[1], persuadés que ce pays contenait de l'or, des aromates, des épiceries, tandis qu'il n'engendrait que la fièvre et des maux inconnus en Castille. Ils complotèrent ainsi leur départ, se saisirent de quelques bâtiments à l'ancre

[1] « Ce religieux eût même l'imprudence de publier qu'il voulait aller détromper les Rois catholiques de l'illusion que leur avait fait l'Amiral avec ses prétendues mines d'or. » — Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. II, p. 128, in-4.

dans le port, et s'enfuirent lâchement en vrais déserteurs. Plusieurs religieux, que l'attrait de la nouveauté avait engagé à suivre aux Indes le Père Boïl, ne pouvant se faire à un genre de vie qui ne leur était pas destiné, l'accompagnèrent dans sa honteuse désertion.

La première mission dans le Nouveau Monde fut stérile parce que celui qui la dirigeait n'était pas appelé d'en Haut, il n'avait point consulté Dieu. Il était venu parmi les sauvages sur l'ordre de la Cour, comme à une mission diplomatique. Ce fait, au début de la Découverte, prouve que nul n'est prophète si Dieu ne l'a choisi, que le ministère de l'Évangile n'a pas été réparti à tous indistinctement. L'apostolat ne se confère point par nomination royale. Il faut une vocation spéciale pour une mission spéciale, exigeant des grâces exceptionnelles. Pendant que le Père Boïl n'avait éprouvé qu'ennui, sécheresse et dégoût de ses fonctions; que sans faire aucun bien il avait coopéré au mal, un pauvre moine Franciscain et un religieux de Saint-Jérôme qui étaient venus, eux, entraînés par une vocation véritable, en moins d'un an savaient déjà la langue la plus répandue d'Hispaniola, et éprouvaient la consolation de publier la gloire de Jésus-Christ, les dogmes de l'Église parmi les différentes peuplades, en s'adressant aux chefs, aux Caciques eux-mêmes.

Nous dirons plus : la grâce évangélique n'avait pas été octroyée de Dieu au Père Boïl. L'esprit de force et de vérité qui consacre l'apostolat ne pouvait descendre sur ce Catalan diplomate; car en réalité ce n'est point lui que le Chef de l'Église avait désigné comme son vicaire apostolique. La hardiesse de cette assertion pourra surprendre et sembler téméraire : nous la maintenons cependant. Nous devons à la vérité, à la dignité de l'Église, à la justice de l'histoire, d'éclaircir enfin ce fait singu-

lier, jusqu'à ce jour tenu dans l'obscurité même pour les Espagnols. Nous le ferons, en peu de lignes, pour ne pas ralentir le cours du récit.

Il résulte unanimement des documents et des histoires que le Père Bernard Boïl, Catalan, moine bénédictin, est allé aux Indes en qualité de vicaire apostolique. Ceci est un fait patent, authentique, indubitable, et que nous reconnaissons pleinement. Néanmoins, ce n'était point ce religieux qu'avait nommé le Saint-Siége. Ce fut avec une légèreté coupable et d'une façon quasi frauduleuse qu'à son propre insu, sans nul doute, le Père Boïl se trouva saisi du titre qui ne lui était pas destiné.

Le roi Ferdinand avait en effet, par son ambassadeur, fait présenter à la nomination du Saint-Père, en qualité de vicaire apostolique des Indes, le Père Bernard Boïl[1], bénédictin, fort connu de ses ministres et familier de la cour d'Aragon. Mais sachant l'attachement de Christophe Colomb à l'Ordre Séraphique, la participation des Franciscains à la Découverte, le Chef de l'Église réservait cet honneur à l'humilité d'un disciple de saint François: et il nomma spontanément par bref du 7 juillet 1493, comme vicaire apostolique aux Indes, le « frère Bernard Boyl, provincial des Franciscains en Espagne[2]. » D'ailleurs, pour la première mission dans le Nouveau Monde, il

[1] Par scrupule d'exactitude, nous devons dire qu'à la cour son nom s'écrivait alors *Buil;* mais comme la plupart des historiens royaux l'ont écrit *Boïl*, nous avons dû suivre leur orthographe.—Les Rois catholiques lui écrivaient ainsi : « *Devoto Fray Buil.* »

[2] Voici textuellement l'adresse de la Bulle : *Dilecto filio* Bernardo Boyl *fratri ordinis minorum, Vicario dicti ordinis in Hispaniarum regnis.* — Copie collationnée, prise sur le registre autographe des lettres apostoliques, en l'année Ire du pontificat d'Alexandre VI, page 122. Tirée des archives secrètes du Vatican, et certifiée le 7 février 1851 par le Préfet de la Vaticane.

était surtout besoin d'ardente prédication, de charité active, et non pas seulement d'offices de chœur, de travaux d'érudition ou de finesse de protocoles.

Lorsque l'ampliation de la Bulle arriva en Castille, le Roi pensa qu'il y avait eu à Rome erreur dans la désignation de la personne, à cause de la similitude du nom; que le Pape avait désigné le frère Boyl en voulant nommer le frère Bernard Boïl; et que c'était peut-être une simple inadvertance de chancellerie dans la suscription de la Bulle. D'autant mieux que le nom du titulaire n'était que sur la marge, c'est-à-dire l'adresse de la Bulle, et non dans le corps de la lettre. Cependant l'affaire pressant, on ne crut pas devoir retarder le départ de la flotte pour si peu, ni ajourner l'envoi des missionnaires avant d'avoir éclairci ce malentendu. En conséquence, comme si de rien n'était, le Père Boïl, bénédictin, présenté par le Roi, son protecteur personnel, à l'agrément du Saint-Siége, reçut avis de l'arrivée de la Bulle [1]. Néanmoins, pour épargner un embarras à ses scrupules, l'original de l'ampliation, où se lisait la vraie suscription, ne lui fut pas expédié. Sous le singulier prétexte qu'il ne fallait pas l'exposer aux accidents des routes [2], on le retint au secrétariat de la chambre royale. Nous devons ajouter que depuis longtemps une main prudente a su faire disparaître des archives de la Castille ce document si important. Il n'a pu faire partie de la collection diplomatique publiée par ordre de la Couronne d'Espagne. On ne l'a pas trouvé

[1] Lettres du 25 juillet et du 4 août 1493. — Coleccion diplomática, nos LII, LX.

[2] « El traslado della autorizado vos enviamos, como vereis : la original queda acá por algun peligro que podria haber en el camino. » — *Registrado en el archivo de Indias en Sevilla.* — Coleccion diplomática, n° LII.

dans les papiers de Simancas, où pourtant se voit encore le brouillon de sa lettre d'envoi. Mais l'original de la Bulle s'est conservé à Rome dans les Archives secrètes du Vatican. Il y existe en propre minute; et copie dûment collationnée et certifiée en a été délivrée, pour la première fois, le 7 février 1851[1].

Le frère Bernard Boyl, provincial des Franciscains en Espagne, nommé Vicaire apostolique des Indes, n'eut donc aucune connaissance de sa nomination.

Le frère Bernard Boïl, choisi par le Roi, fut envoyé à la place du frère Bernard Boyl, désigné par le Saint-Père. Aux yeux de Ferdinand, il n'y avait dans la substitution qu'il osait se permettre qu'une rectification d'adresse; il ne voyait en cela de changé qu'une lettre dans le nom et un titre dans la personne. C'était Boïl au lieu de Boyl, et un bénédictin pour un franciscain. A part cette différence d'orthographe et d'habit, c'était toujours un religieux, un homme de mœurs irréprochables; et, au fond, il ne trouvait nul inconvénient à envoyer aux Indes un bénédictin bien connu de la cour, à la place d'un franciscain que probablement l'on n'y connaissait guère.

Mais l'on ne se joue pas de l'esprit de l'Église. Jusqu'à ce jour, l'habileté humaine ne l'a jamais emporté sur la force d'en Haut. La Bulle du Saint-Père ne parvint point à son adresse, et l'on voit ce qui s'ensuivit.

[1] Nous citons le texte du visa de l'archiviste pontifical : — « *Descriptum et recognitum ex autographo regesto litterarum apostolicarum Alexandri P. P. VI, anno I, pag. 122. Quod adversatur in tabulariis secretioribus Vaticanis. In quorum fidem hic me subscripsi et solito signo signavi.* »

« *Dabam ex tabulariis præfatis VII idus februarii, anno* 1851. »

MARINUS MARINI.
Tabularior S. R. E. Præfectus.

S'il fût resté pénétré de l'esprit de sa règle, livré à la prière et à l'étude, ce bénédictin aurait pu édifier sa communauté, tout en servant l'Espagne de son habileté diplomatique ; mais, uniquement investi de par le Roi d'un mandat spirituel, usurpant, quoiqu'à son insu, des pouvoirs qu'avait destinés à l'ordre de Saint-François le souverain Pontife, il n'en reçut point l'assistance invisible qui les eût fécondés ; il n'en posséda point l'efficacité, la puissance. Au contraire, dans ces illégitimes attributions, sortant de sa vocation et de son caractère propre, n'étant pas là où l'Église voulait qu'il fût, il défaillit et tomba au-dessous de lui-même. Tandis que son titre de Vicaire apostolique l'obligeait à l'exemple du courage, de l'abnégation, de la tendre charité et de la constance dans les épreuves, il se montra tiède et lâche ; missionnaire sans vertu ; prêtre sans dignité ; citoyen sans obéissance ; il fit déshonneur à son Ordre, devint l'écho des médisances, le conseiller des conspirateurs ; et enfin joignit honteusement à la défection civile la désertion religieuse.

Le complice du Père Boïl, le commandant Pedro Margarit en abandonnant son poste, n'avait pas même pris la peine de déléguer ses pouvoirs à l'un de ses officiers. Les soldats se trouvant laissés à leur propre conseil se débandèrent, s'en allant par troupes de divers côtés, multipliant les avanies dont ils accablaient les Indiens. Jusque-là les indigènes s'étaient soumis à la force. Mais quand par cette division les Espagnols se furent affaiblis, ils songèrent à recommencer les sanglantes scènes du fortin. A l'exception de Guacanagari qui, toujours retenu par son dévouement pour Colomb, souffrait et faisait souffrir à ses sujets l'entretien ruineux de cent soldats impudemment domiciliés dans ses domaines, parce qu'ils s'y trouvaient bien, les Caciques s'indignèrent

de se voir opprimés de la sorte. Exaspérés de la tyrannie dont ils étaient les malheureux jouets, les habitants de la Véga résolurent de suppléer par le nombre à l'infériorité des armes.

Les Rois de Xaragua, de l'Higuey et de la Vega se liguèrent avec « le Seigneur de la maison d'or » pour exterminer sur tous les points de l'île, à la fois, ces superbes déprédateurs. Guacanagari, suspect à cause de son hospitalité, fut mis en dehors de cette secrète coalition et traité en ennemi. Caonabo, aidé de son beau-frère, l'attaqua brusquement, parvint à lui enlever une de ses femmes et à tuer celle qu'il aimait le plus : la belle doña Catalina qui pour le joindre s'était jetée de *la Gracieuse-Marie* dans les flots agités. Sur divers points de l'île des Castillans furent égorgés. Le cacique Guatiguana en fit massacrer dix qui habitaient les bords de la grande rivière. Puis il incendia la grande case servant d'hôpital aux Espagnols, et dans laquelle se trouvaient alors quarante fiévreux ou convalescents.

Le farouche « Seigneur de la maison d'or, » Caonabo, destructeur du fortin, résolu d'anéantir ces étrangers, fit alliance avec les Ciguayens, cette tribu belliqueuse du nord-ouest qui, exposée aux incursions des Caraïbes, avait contracté l'habitude des armes; et tout d'un coup, avec ses guerriers, se présenta devant le fort de Saint-Thomas, commandé par Ojéda, n'ayant sous ses ordres que cinquante hommes plus ou moins éprouvés par le climat.

Ojéda, dont la bravoure était proverbiale dans la colonie, savait la guerre. Il maintenait strictement la discipline, faisait des rondes de nuit, surveillait ses sentinelles, et, défendu par la profonde ceinture de l'Yaque, restait dans la forteresse observée par l'ennemi, sans redouter l'escalade. Caonabo reconnut l'impossibilité de surprendre

sa vigilance et de tenter un assaut; il essaya d'affamer la garnison; occupa les forêts environnantes; s'empara de toutes les issues, de tous les sentiers qui menaient à la forteresse, embusquant de nombreuses cohortes dans les passages qu'il supposait devoir être suivis pour ravitailler la place. Ojéda diminua les rations, et attendit avec une patience stoïque les effets de l'ennui sur cette troupe que ce campement en plein air, par la fraîcheur des nuits, devait incommoder. Pour ne pas lui laisser les douceurs d'un trop long repos, il faisait, à l'improviste, des sorties dans lesquelles la furie de son attaque causait de grands ravages. Les plus intrépides des insulaires étaient précisément ceux qui tombaient sous la charge des cavaliers Espagnols, car seuls ils essayaient de faire contenance devant les chevaux d'Ojéda.

Le « Seigneur de la maison d'or » tint bon durant trente jours.

Enfin voyant le dégoût et la maladie éclaircir ses rangs, Caonabo opéra sans bruit sa retraite. Ayant échoué sur les bords de l'Yaque, il projetait sa revanche sur l'Isabelle. Se glissant comme un reptile sous les touffes des herbes, caché dans la profondeur des bois, il arriva secrètement aux alentours de la ville, faisant pendant la nuit le tour de son enceinte, et cherchant la partie vulnérable de la place. Afin d'y faire plus à l'aise ses observations, il poussa même l'audace jusqu'à y entrer en plein jour, sous le prétexte qu'il était l'ami des Espagnols. Il put reconnaître qu'elle était dégarnie de troupes, qu'on y voyait plus de malades que de gens en bonne santé; que les soldats disséminés au loin ne pourraient la secourir.

Telles étaient les conséquences de l'inconduite de Pedro Margarit et des diffamations du Père Boïl, telles étaient les critiques conjonctures au milieu desquelles Colomb

revenait dans l'île, alors qu'exténué, il aurait eu besoin d'un complet repos d'esprit et de corps.

Cependant des bruits inquiétants lui arrivaient de différents côtés. Sur ces entrefaites le roi Guacanagari vint à l'Isabelle; il voulait à toute force voir l'Amiral. Il parut à son chevet, se montra profondément affecté de le trouver malade. Il revint sur les tragiques événements du fortin; protesta de nouveau avec larmes qu'il n'avait pu empêcher ce malheur; lui rappela qu'il était son ami, c'est pourquoi les autres Caciques le traitaient en adversaire. Il lui apprit le complot formé pour l'extermination des Espagnols; lui demanda son assistance contre ses voisins devenus ses ennemis; et sentant renaître, en le voyant, sa première affection, lui offrit de le seconder par tous ses moyens.

CHAPITRE VI.

Colomb essaie de rompre la ligue des Caciques. — A l'aide d'un stratagème indien il se rend maître de Caonabo. — L'Amiral déjoue les plans de l'artificieux Caraïbe. — Combat de deux cent vingt Espagnols contre cent mille indigènes. — Colomb organise la perception de l'impôt dans les pays soumis. — La Reine poëte d'Haïti. — Complot de la famine.

§ I.

L'Amiral ne pouvait laisser impunis les assassinats commis par Guatiguana et son forfait contre les quarante malades. D'ailleurs l'hostilité des indigènes était permanente. En ce moment même le capitaine Luiz d'Artiaga se trouvait étroitement bloqué dans la forteresse de la Madeleine. Colomb prévoyant qu'une plus longue mansuétude occasionnerait une plus grande effusion de sang, donna l'ordre d'attaquer à l'improviste le cacique Guatiguana, et simultanément de dégager la forteresse. Les troupes du Cacique furent défaites et dissipées; mais on ne put s'emparer de sa personne. On embarqua les prisonniers sur les navires qu'Antonio de Torres devait ramener en Espagne.

En même temps l'Amiral essaya de rompre la ligue des grands Caciques, en détachant de la coalition Guarionex qui régnait sur le magnifique pays de la Vega. Il le fit appeler; l'assura que le châtiment infligé à Guatiguana était une mesure tout individuelle, et que les méfaits des Espagnols, commis dans son absence, seraient également

punis. Dans cette entrevue l'Amiral acquit un tel ascendant sur Guarionex, qu'il le détermina à donner sa sœur en mariage au Lucayen Diego Colomb, l'interprète baptisé qui servait si fidèlement [1], et à laisser construire au milieu de ses domaines une forteresse qu'il dédia à la Vierge, sous le nom de la Conception. Par là il assurait ses communications avec la contrée des mines d'or, et pouvait réprimer tout soulèvement. Dès ce moment, la coalition affaiblie se réduisait à Caonabo, son beau-frère Behechio, et au Souverain de l'Higuey; et encore ces deux derniers n'oseraient-ils jamais rien entreprendre sans l'appui du « Seigneur de la maison d'or. »

En paralysant l'action de Caonabo la pacification de l'île était assurée. Mais il n'était pas aisé de le relancer dans ses montagnes où le sol épineux lui fournissait une défense naturelle. D'autre part, on ne pouvait rester exposé à ses coups de main. L'Amiral pensa devoir combattre le guerrier Caraïbe par les armes qu'il employait lui-même : la ruse indigène, les stratagèmes indiens. Il communiqua son idée au capitaine Alonzo de Ojéda et le chargea de l'expédition. Il s'agissait d'aller trouver Caonabo dans ses possessions à plus de soixante lieues de distance, de le saisir au milieu de son peuple et l'amener prisonnier à l'Isabelle. Pour cela, on ne pouvait être nombreux; car on eût excité la défiance. Ojéda choisit neuf cavaliers dont le courage et la vigueur avaient fait leurs preuves, et prit le chemin de la Maguana. Il portait au « Seigneur de la

[1] « ... Quo interprete in Cubæ discursu usus fuerat sororem dare in uxorem. » — Petri Martyris Anglerii, *Oceaneæ decadis primæ*, liber quartus, fol. 10, § c. — C'est le mariage dont parle Spotorno, confondant, par une aberration étrange, l'interprète Indien, natif de San Salvador, baptisé à Barcelone, avec son parrain le Génois don Diego Colomb, frère de l'Amiral.

maison d'or » un riche présent de la part de l'Amiral. Celui-ci ne se défiant point de leurs intentions, à cause de leur petit nombre, reçut avec plaisir ce qu'ils lui apportaient.

Précédemment, pendant que Caonabo rôdait autour des murs de l'Isabelle, méditant la destruction de la naissante cité, un bruit inconnu, sonore, aux vibrations pénétrantes, avait frappé ses oreilles le soir aux lueurs du couchant et le matin au lever du soleil. C'était la cloche qui sonnait l'Angelus. Il avait vu qu'aussitôt après, les Espagnols se dirigeaient vers l'église; et croyait que cette voix mystérieuse les faisait obéir. Il aurait donné tout au monde pour la posséder dans ses montagnes. Il en avait manifesté le désir. Ojéda, connaissant cette circonstance, invita le Cacique à venir à l'Isabelle pour faire amitié avec le Guamiquina ou grand chef des Espagnols, et lui fit comprendre que s'il le voulait, le Guamiquina lui ferait don du *Turey* de Biscaye, car c'est ainsi que les insulaires désignaient la cloche. Ils donnaient le nom de *turey* au ciel et aux choses célestes.

Le « Seigneur de la maison d'or » ne put résister à cet appât. Il disposa son départ; mais en amenant avec lui l'élite de ses troupes. Sur l'observation d'Ojéda qu'on ne faisait pas de visites à la tête d'une armée, il répondit fièrement qu'il ne serait pas digne du « Seigneur de la maison d'or » de voyager avec une escorte moindre. Ojéda parut se rendre à ce motif, et l'on se mit en marche. Quand le cortége arriva au fleuve Yaque, Ojéda tira de sa valise des menottes d'acier à facettes, dont l'éclat excita la convoitise du Cacique. Caonabo demanda quel en était l'usage. Ojéda lui répondit que c'étaient des bracelets de cérémonie qui venaient du *Turey* de Biscaye, que les souverains de Castille mettaient dans les grandes occasions, les danses so-

lennelles. Il lui proposa de s'en parer, après s'être baigné dans le fleuve, et de se montrer aux yeux de son armée, monté sur son cheval, comme un roi du *Turey*. L'idée de se faire voir à son peuple dans cet équipage, le transporta de joie. Ne pouvant soupçonner qu'au milieu de son armée il courût quelque risque de la part de dix hommes seulement, il fit par décence éloigner un peu ses troupes, se baigna, puis se parant des brillantes menottes, se laissa monter à cheval, en croupe d'Ojéda, et serrer les pieds et les mains de ces ornements d'acier. Ojéda fit alors caracoler son cheval en élargissant de plus en plus le cercle de ses évolutions; les Indiens reculaient naturellement devant les soubresauts du cheval. Dès qu'il fut sur la lisière de la forêt, Ojéda prit brusquement le galop; son escouade le rejoignit à toute bride; alors les Espagnols, dégaînant leurs sabres, menacèrent Caonabo de le mettre en pièces s'il faisait un mouvement ou poussait un cri. Il fut ainsi contraint de se laisser lier solidement avec des cordes à Ojéda; et aussitôt les cavaliers se précipitèrent à fond de train vers la route de l'Isabelle.

La distance à parcourir était encore plus de cinquante lieues. On devait pour éviter plusieurs villages indiens faire de longs circuits. Il fallait veiller sans interruption sur tous les mouvements du prisonnier. Ils eurent à passer à la nage des rivières et des fleuves; à traverser des marécages, à gravir des montagnes sans route frayée, brisés d'insomnie, de fatigue et mourants de faim. Les chevaux étaient exténués. Enfin ils atteignirent l'Isabelle. Ojéda tenait toujours en croupe son prisonnier garrotté. Ce petit détachement arriva devant l'hôtel du gouvernement, demeure de l'Amiral, auquel il remit sa capture. L'Amiral, charmé du succès de ce coup de main, ordonna de traiter avec égards son prisonnier, lui assignant pour prison sa

propre demeure ; toutefois on eut soin d'ajouter des chaînes aux brillantes menottes qui l'avaient fasciné ; sans cette précaution le Caraïbe n'aurait pas manqué de s'enfuir.

Loin de paraître accablé par un tel accident, le « Seigneur de la maison d'or » faisait des menaces, prenait un ton de hauteur, cherchant à irriter l'orgueil castillan, se vantait d'avoir massacré les Espagnols, détruit leur fortin, et préparé le même sort aux habitants de l'Isabelle. Lorsque l'Amiral entrait dans sa chambre, le Cacique feignait de ne pas l'apercevoir, et ne bougeait point. Si, au contraire, Ojéda venait à paraître, aussitôt il se mettait sur son séant, le saluant avec une respectueuse soumission. Le trait d'audace, exécuté par Ojéda, était si conforme aux stratagèmes de guerre des Caraïbes toujours appuyés sur la ruse et la dissimulation, que « le Seigneur de la maison d'or » éprouvait une admiration involontaire pour son vainqueur. Il trouvait le coup de main héroïque ; et lorsqu'on lui représentait qu'il était le prisonnier de l'Amiral et non pas d'Ojéda, par conséquent, que c'était à l'Amiral et non pas à Ojéda qu'il devait ses respects, il répondait que Ojéda l'avait pris ; et que l'Amiral n'aurait pas osé venir se saisir de lui au milieu de son peuple.

Cependant, l'enlèvement du « Seigneur de la maison d'or, » le grand Caonabo, avait d'abord frappé l'île de stupeur. Au premier instant, il y eut un accablement d'effroi dans toutes les populations.

Le Cacique avait trois frères. L'un d'eux, surtout Manicatex, borgne, mais naturellement propre à la guerre, réunit un corps de cinq mille archers, et envoya des émissaires chez divers Caciques pour former une levée générale contre les Espagnols. Caonabo cherchant à se venger

par un stratagème, se plaignit à l'Amiral de ce que, pendant sa détention, les Caciques voisins de ses États maltraitaient ses sujets; et le pria de vouloir bien les défendre en envoyant quelques soldats sur divers points de son territoire. Il espérait que son frère Manicatex les surprendrait, les ferait prisonniers pour obtenir un échange et le délivrer, et qu'au moins il les massacrerait, ce qui rendrait plus facile l'extermination du reste des étrangers. Mais Colomb eut le soin d'envoyer, au lieu d'hommes isolés, un fort détachement sous les ordres d'Ojéda; ce qui déjoua le plan du Caraïbe.

L'Amiral savait qu'à l'exception de Guacanagari l'île entière allait se lever en armes; il résolut de ne pas rester plus longtemps immobile.

Le 24 mars, bien qu'encore souffrant, il se mit en campagne avec un effectif de deux cents fantassins et de vingt chevaux, suivis de quelques chiens corses. L'inoffensif Guacanagari, à la tête de ses guerriers, l'accompagnait aussi suivant sa promesse. L'Amiral forma en deux corps ce petit nombre de gens, afin de diviser la multitude d'ennemis qu'il aperçut en entrant dans la Véga-Réal et qui s'élevait, dit-on, à plus de cent mille hommes. Manicatex, de son côté, avait habilement séparé ses troupes en cinq corps d'armée, qui devaient occuper les cinq issues de la plaine, s'appuyer et se réunir quand le petit nombre d'Espagnols, marchant contre eux, serait entré dans l'espace laissé libre. Alors se développant, ils auraient cerné et étouffé sous leur multitude cette poignée d'hommes, que les éclaireurs avaient dédaigneusement représentée dans leur rapport par une poignée de grains de maïs.

La manœuvre de l'Amiral dérouta l'habile tactique du guerrier Manicatex. Don Barthélemy Colomb les aborda résolûment avec cent hommes, tandis que l'autre partie

chargeait impétueusement sur la gauche, et que l'intrépide Ojéda se précipitait avec ses vingt chevaux sur le corps d'armée principal. Le choc de la cavalerie rompit toutes les lignes; le feu des arquebuses, les terribles blessures des épées espagnoles rendirent la déroute générale. Les chiens corses la complétèrent par leurs aboiements et leurs morsures. Les Indiens, terrifiés, se jetaient à genoux, demandaient grâce. Un des frères de Caonabo fut pris, et alla partager le sort du « Seigneur de la maison d'or. » Les Espagnols emmenèrent à l'Isabelle bon nombre de prisonniers.

Cette journée assura pour quelque temps la tranquillité générale, en inspirant une telle idée de la puissance des étrangers, que peu après, lorsqu'un Espagnol isolé et sans armes passait dans les pays écartés, les Indiens se prosternaient presque devant lui et s'empressaient de se mettre à ses ordres.

§ II.

L'Amiral continua sa marche victorieuse dans plusieurs parties de l'île, maintenant la discipline militaire parmi ses hommes, rendant la justice aux indigènes que sa présence protégeait d'ailleurs contre toute insulte. Ensuite, pour prendre ses garanties contre toute nouvelle confédération des Caciques, il résolut de construire encore trois forteresses dans les positions les plus importantes de la Véga. Il en dessina le plan et leur donna les noms de Catherine, Espérance et Conception. Celle-ci surtout devait être formidable. A l'exception de Behechio, beau-frère du « Seigneur de la maison d'or, » qui restait tranquille au fond de sa plus lointaine résidence, les grands Caciques avaient fait leur soumission et s'offraient presque d'eux-mêmes à payer

un tribut à la Castille. Ils s'attendaient à une légère taxe en produits végétaux ou en corvées pour les travaux de construction entrepris par les Espagnols.

Mais le trésor de la Castille voulait être indemnisé des frais avancés pour les deux expéditions. L'Amiral devait prouver que le Père Boïl, Firmin Zedo, l'essayeur de métaux, Pedro Margarit, et l'essaim de déserteurs qui les avaient suivis, mentaient contre les faits de la nature, contre l'évidence. Envoyer de l'or était le moyen d'encourager les Rois à poursuivre la découverte des régions inconnues, et d'amasser ainsi le prix du rachat des Lieux saints. Il décréta donc l'impôt suivant : Chaque habitant des districts de Cibao et de la Vega, âgé de plus de quatorze ans, devait, tous les trois mois, payer au receveur des droits royaux une quantité de poudre ou de grains d'or de la capacité d'un grelot de faucon. Seul le borgne Manicatex, frère du « Seigneur de la maison d'or, » était, en outre, obligé de payer, tous les trois mois, une demi calebasse d'or, ce qui représentait une valeur d'environ cent cinquante écus. Dans les provinces qui ne possédaient point de mines d'or, le tribut trimestriel consistait en vingt-cinq livres de coton par individu. Guarionex, Roi de la Vega, offrit de payer ses impôts en céréales au lieu d'or, sous le prétexte que ses sujets ne savaient pas le recueillir dans les rivières de ses États.

Christophe Colomb refusa, et maintint l'impôt en or.

Là-dessus, quelques historiens ont taxé de rigueur et d'imprévoyante avidité la mesure de Colomb. Las Casas, dans son ardeur pour la défense des Indiens, ne pouvait manquer de s'élever contre le premier impôt qu'ils aient eu à supporter. Il fait remarquer les avantages de la proposition de Guarionex, qui allait mettre en culture une plaine fertile sur un espace de cinquante-cinq lieues, et

aurait pu avec une récolte alimenter toute la Castille pendant dix ans. Mais ce n'était point de blé qu'avait besoin la Castille. Le roi Ferdinand demandait de l'or et non pas des grains. Et le prétexte donné par Guarionex, que ses sujets ne savaient pas recueillir l'or dans ses rivières où il roulait, n'était point admissible; de nos jours même, aucun chef d'administration ne s'en contenterait.

L'Amiral était contraint d'obtenir de l'or. L'historiographe royal Herrera comprenait parfaitement les difficultés de cette situation. « Comme l'Amiral, dit-il, était étranger, seul, peu favorisé des ministres des Rois catholiques, il reconnaissait que ce qu'il devait plutôt conserver était les richesses; ainsi il faisait plus d'état de l'or que de tout autre chose. Quant au reste, il faisait les actions d'un véritable chrétien, et craignant Dieu; en sorte qu'il modéra les tributs [1], etc. » En effet, il les réduisit de moitié. On ne fut plus obligé qu'à remplir la moitié du grelot.

Malgré cet allégement de l'impôt, une morne tristesse s'étendait sur la plus grande partie d'Hispaniola.

Les corvées exigées de leurs sujets par les Caciques n'étaient jamais que de courte durée; elles se bornaient à quelques légers droits de chasse et de pêche, à un peu de cassave, de coton, et au service en temps de guerre. La nourriture, presque exclusivement végétale des peuples, ne leur donnait point de vigueur. Ils n'accomplissaient aucun travail pénible, la nature pourvoyant elle-même à leurs principaux besoins. En grande partie, leur temps se passait dans la sieste, les jeux et les danses. Ceux du littoral s'absorbaient dans une contemplation rêveuse et stérile au bord de la mer, tandis que les habitants des vallées et des montagnes de l'intérieur dissipaient les heures sous de délicieux ombra-

[1] Herrera, *Hist. génér. des Indes*. Décade I, liv. II, chap. XVII.

ges, occupés de récits, de chants et de danses diverses[1]. Ils avaient des poëtes voyageurs et galants qui racontaient des aventures de Caraïbes, des histoires de sorciers. Ces troubadours forestiers, grands diseurs de nouvelles, suppléaient par leurs pieds à leur défaut de harpe ou de mandoline. Ils traduisaient dans les divers idiomes de l'île les poésies de la célèbre Anacoana[2], dont le nom signifiait « fleur d'or. »

La Reine Anacoana, la belle, la suave inspirée, l'ingénieuse créatrice des grands ballets et des doux poëmes connus sous le titre d'Areytos, séduite par le courage de l'aventurier Caonabo, qui, de l'aveu de Colomb, possédait beaucoup d'esprit[3], lui avait accordé sa main en prix de sa bravoure. Un prestige d'irrésistible séduction et de souveraineté intellectuelle entourait la renommée d'Anacoana. Son nom symbolique n'arrivait aux Espagnols qu'à travers le mystérieux lointain des forêts de Xaragua, où la Reine adorée s'était retirée auprès du roi Behechio, son frère, depuis l'enlèvement de son vaillant époux, Caonabo, « Seigneur de la maison d'or. » La danse occupait une grande partie de la vie des insulaires. Ces danses, très-modifiées,

[1] Restreints par notre cadre, nous ne pouvons retracer ici les coutumes primitives et le caractère original de ces peuplades. Nos lecteurs qui voudraient avoir la description des mœurs indolentes et poétiques de l'île Espagnole, l'ancienne *Haïti*, trouveront le fidèle tableau de la civilisation des indigènes, *les igneris*, dans l'ouvrage si intéressant de M. Ferdinand Denis, *Ismaël ben Kaïzar*, roman historique où la fiction n'est qu'un charme ajouté au sérieux de la réalité, à la finesse de l'observation et à l'exactitude de la peinture. — ISMAEL BEN KAÏZAR ou *la découverte du Nouveau-Monde*, 1829.

[2] « Quæ in componendis areytis, id est rythmis, vates habebatur inter egregios. » — Petri Martyris Anglerii, *Oceaneæ Decadis primæ*, liber nonus, fol. 63.

[3] Fernando Colomb, *Histoire de l'Amiral*, chap. LXI.

différentes suivant les districts, avaient un caractère national et des noms expressifs. Anacoana venait d'accroître grandement leur importance par le rôle littéraire et scénique qu'elle leur destinait.

Si le travail était pénible pour ces constitutions molles et frêles, participant de l'existence facile des fleurs et des oiseaux, la régularité des labeurs n'était pas moins odieuse à ces peuplades ennemies de toute contrainte, chez lesquelles la paresse n'était ni un vice ni un défaut, mais formait un mode même de l'existence. Les indigènes demandaient naïvement aux Espagnols quand ils comptaient retourner au *Turey*. Cependant, voyant s'élever leurs constructions de pierre, remarquant qu'ils renvoyaient leurs vaisseaux sans se rembarquer, ils comprirent que les étrangers s'étaient établis dans leur pays, et qu'ils seraient obligés de les servir; ils se reconnurent en servitude, et tombèrent dans une profonde mélancolie.

Ne se dissimulant pas leur impuissance à les expulser par les armes, ils imaginèrent, pour s'en défaire, de les livrer à la famine. Comme les Espagnols étaient grands mangeurs, que depuis longtemps ils n'avaient point reçu d'approvisionnements, qu'ils comptaient toujours un assez grand nombre de malades, les indigènes crurent les détruire en les abandonnant à eux-mêmes. Ils cessèrent donc de cultiver la terre; ils en arrachèrent même les arbres à fruits, et se retirèrent dans les montagnes, espérant y trouver dans les racines, les fruits sauvages, les utias, les oiseaux, les poissons des ruisseaux, une nourriture suffisante, eu égard à leur sobriété habituelle.

Ce complot de l'abstention et de l'éloignement s'exécuta sans obstacles, mais aux propres dépens de ceux qui l'avaient conçu. Ils s'étaient retirés sur les hauteurs touffues des montagnes; l'air plus froid et plus humide aug-

mentait leurs besoins. Ils ne pouvaient s'établir nulle part, et passaient les nuits exposés aux inclémences de l'air. Les racines, les fruits spontanés qu'ils rencontraient çà et là ne pouvaient suffire à nourrir ces populations qui fuyaient sans cesse, assiégées par la crainte des Espagnols. Les privations, les fatigues et l'insalubrité de ces forêts, où l'excès de la végétation vicie l'air pendant la nuit par un dégagement trop condensé d'acide carbonique, engendraient des maladies d'une nature épidémique qui éclaircit les rangs de cette émigration, tandis que les Espagnols trouvèrent des ressources dans la pêche, sur les bords de la mer, aux embouchures des fleuves et dans les provisions qui leur arrivèrent tout à coup de la Castille.

CHAPITRE VII.

Les déserteurs de la colonie, appuyés par les bureaux de la marine, vont porter à la cour leurs calomnies contre l'administration de Colomb et de ses frères. — On fait courir le bruit de sa mort. — D. Diego Colomb arrive en Espagne. — L'ordonnateur de la marine lui suscite des tracasseries auxquelles met fin la ferme volonté de la Reine. — L'intérêt que montre Isabelle à l'Amiral et à ses frères devient la source d'une haine implacable contre eux de la part de Fonseca et des bureaux de la marine. — Portrait de l'évêque bureaucrate D. Juan de Fonseca. — Nomination d'un commissaire chargé d'informer sur les plaintes portées contre l'Amiral. — Retour de D. Diego Colomb à l'Espagnole. — Ingratitude d'Aguado, le protégé de Colomb, ses outrages contre l'Amiral, son information sur son administration de l'île. — Première tempête qui ait reçu le nom d'ouragan.

§ 1.

Cependant les nobles déserteurs étaient arrivés à la Cour. Leur justification n'était possible qu'en montrant sous des dehors affreux l'administration de l'Amiral. Pedro Margarit et le père Boïl trouvèrent dans les bureaux de la marine un retentissant écho de leurs exagérations et de leurs calomnies. L'archidiacre Fonseca, le contrôleur Juan de Soria ne manquèrent pas d'appuyer ces plaintes. Les hidalgos embarqués furtivement ne parlaient qu'avec amertume d'Hispaniola, terre de désastres et de déceptions. Ils se présentaient comme échappés à une mort inévitable dans cette île où la riante verdure cachait des miasmes meurtriers pour les Européens; où la famine menaçait ceux qu'avait épargnés la fièvre, et où tous ces

maux étaient aggravés par l'odieuse tyrannie de l'Amiral et de ses frères plus particulièrement.

Ces déserteurs prenaient l'attitude de victimes échappées au despotisme de Colomb, venant se réfugier sous le pouvoir paternel des Rois et demander protection contre l'arbitraire du gouverneur des Indes. Ils colportaient des lettres dictées par la malveillance, dans lesquelles de pauvres gens trop malades pour s'embarquer peignaient leur déplorable situation; ils ajoutaient que l'or de cette île ne se trouvait qu'en paillettes dans quelques ruisseaux, et en trop minime quantité pour qu'il y eût profit à le recueillir. Les richesses d'Hispaniola n'existaient que dans l'imagination du Génois. Non contents d'attaquer son caractère comme chef de gouvernement, ils cherchèrent à porter atteinte à sa probité; ils l'accusaient d'une sorte de connivence pour se procurer de l'or au détriment des droits de la couronne. Déjà leur haine avait fait circuler ce bruit avant leur départ de l'île. Les historiens n'ont pas relevé cette accusation, mais elle résulte pourtant d'un document officiel. Le receveur des droits royaux, Sébastien de Olano, dans une lettre aux Souverains catholiques, répond à cette calomnie que loin de l'avoir autorisé à délivrer des marchandises et à recevoir par échange de l'or en l'absence du délégué des contrôleurs généraux, l'Amiral le lui a, au contraire, expressément défendu [1].

Au milieu de ces aigres récriminations, qui prenait la défense de Colomb? qui rappelait les conjonctures terribles dans lesquelles il avait agi? L'Amiral était étranger, absent; ses ennemis n'éprouvaient aucune contradiction; l'unanimité de leurs plaintes devait obtenir crédit. La spécialité de Firmin Zédo, au sujet des matiè-

[1] Lettre de Sébastien de Olano du 14 février 1495. — *Original en el archivo del Duque de Veragua.* — Docum. diplom., n° LXXXI.

res d'or et d'argent, donnait un grand poids à son assertion que l'île d'Hispaniola ne renfermait point de mines précieuses.

Le témoignage de Pedro Margarit n'était pas moins accablant; car c'était le même Pedro Margarit dont Colomb avait fait valoir les bons services, et pour lequel il avait demandé une récompense aux Rois qui venaient de lui accorder une pension de trente mille maravédis [1].

Le caractère du vicaire apostolique servait de sanction à toutes les calomnies, sans qu'il prît la peine de les reproduire. Sa présence en Espagne, quand on le croyait au poste évangélique auquel il avait eu l'honneur d'être appelé par Ferdinand, indiquait assez la gravité des événements survenus à l'Espagnole. Il arrivait pour détromper les Rois de l'illusion dans laquelle se plaisait à les entretenir l'Amiral. Outre la difficulté de vivre dans un pays où la terre ne pouvait fournir à l'alimentation des Européens, il ne s'y trouvait ni or, ni pierreries; le climat engendrait des maladies inconnues; l'administration déplorable qui avait opprimé les Espagnols était réduite à néant; la colonie n'avait plus de chef. Depuis quatre mois l'on était sans nouvelle aucune de l'Amiral, parti avec trois caravelles pour explorer la terre de Cuba, toute voisine. Ce long silence ne pouvait s'expliquer que par son naufrage dans une mer orageuse et sur des côtes inconnues. Le Vicaire apostolique venait donc exposer aux Rois la situation des choses, et appeler leur paternelle sollicitude sur les malheureux qui languissaient dans les horreurs du besoin et du désespoir.

[1] Cette pension courut à dater du 15 août 1494. — Voir l'annotation marginale des Rois au mémoire de l'amiral don Christophe Colomb, par lui confié, le 30 janvier 1494, à Antonio de Torres. — Dans la collection de Navarrete, t. I. *Second voyage de Christophe Colomb.*

Malgré l'instinctive foi d'Isabelle dans l'excellence de Colomb, le nombre et l'unanimité des accusations qui arrivaient contre lui aux pieds de son trône ne pouvaient manquer d'ébranler un peu sa confiance. Tout en faisant la part de l'orgueil blessé et de ses exagérations, ce concert de plaintes révélait nécessairement quelque faute dans l'administration de l'Amiral. Voulant secourir sans retard les malades, et ne pas abandonner les premiers germes de la colonie [1], le 7 avril, la Reine prescrivit à l'Ordonnateur général de la marine d'expédier, sous le plus bref délai, quatre caravelles à Hispaniola.

Deux jours après, elle passa, avec ce Juanoto Berardi dont Améric Vespuce était le premier commis, un contrat de nolis pour le fret de douze navires complétement armés et approvisionnés, en destination d'Hispaniola. En même temps elle écrivait à l'Ordonnateur général de la marine, pour que le commandeur Diego Carillo partît et avisât à l'Administration de l'île, durant l'absence de l'Amiral dont le long silence faisait craindre qu'il n'eût péri dans son voyage d'exploration [2].

Par suite de la fâcheuse impression produite à la Cour contre l'Amiral, on accueillit, en dérogation de ses droits et de ses priviléges, les propositions de quelques pilotes qui avaient navigué sous lui dans son premier voyage. Ils offraient d'entreprendre des découvertes pour la couronne, sans aucune indemnité de sa part, à leurs risques et dépens personnels [3]. Fonseca appuyait cette proposition.

[1] Cédula de siete de abril 1495. — Coleccion diplomática, nº LXXXII.

[2] « Porque temiendo que algo ha Dios dispuesto del Almirante de las Indias en el camino que fue... » — *Cédula á D. Juan de Fonseca, 9 de abril de* 1495. — Documentos diplomáticos, nº LXXXV.

[3] Real Provision de 10 de abril 1495. *Registrada en el Sello de Corte en Simancas.*

Sur ces entrefaites arrivèrent les caravelles commandées par Torrez. Don Diego Colomb en débarqua avec des échantillons d'or, des objets inconnus; il lui fut aisé de confirmer la Reine dans ses dispositions naturelles pour l'Amiral. Cependant telle avait été la clameur poussée contre le Vice-Roi des Indes, qu'Isabelle voulut prudemment s'enquérir de la cause de cette animadversion. Au lieu d'un juge instructeur elle eut l'attention de choisir, pour lui faire un rapport sur les faits incriminés, un homme de sa maison, Juan Aguado, intendant de la chapelle royale, qui était allé à Hispaniola, et se trouvait l'obligé de Colomb, puisque l'Amiral l'avait recommandé à la Reine à son retour en Castille. En raison de ces circonstances, Isabelle avait lieu de penser que ce choix serait moins que tout autre désagréable au Vice-Roi des Indes. Elle écrivit en conséquence le 12 avril à l'Ordonnateur de la marine pour le prévenir de la nomination d'Aguado, qui prendrait le commandement des quatre caravelles destinées à Hispaniola. Comme les navires ramenés par Torres contenaient un assez grand nombre de prisonniers indiens, rebelles pris les armes à la main, Don Juan de Fonseca reçut ordre de les faire vendre en Andalousie, où l'on en tirerait un meilleur parti que dans les autres provinces de la Castille. En même temps on lui prescrivait de faire partir pour la Cour, Bernal Diaz de Pise, auteur des premiers troubles d'Hispaniola.

Néanmoins, malgré l'expédition de l'ordonnance qui déterminait la vente des prisonniers, suivant l'usage alors pratiqué à l'égard des infidèles et des idolâtres, un scrupule s'éleva dans l'âme d'Isabelle. L'entreprise des Découvertes ayant pour premier objet la conversion des nations qui ignoraient le Christ, la Reine se demanda si elle ne devait pas traiter ces peuples comme de futurs enfants

de l'Église, et s'il n'était pas contraire à l'Évangile de les rendre esclaves? Conséquemment l'Ordonnateur de la marine, que la protection du roi Ferdinand venait de pourvoir de l'évêché de Badajoz, mais qui sans songer beaucoup à ses ouailles suivait son goût exclusif de la bureaucratie, reçut l'ordre de surseoir à la vente des Indiens jusqu'à ce que les Casuistes eussent résolu la question. En attendant leur décision qui se faisait attendre à cause de la division des sentiments, Isabelle commanda de ramener ces prisonniers à Hispaniola où ils seraient tous remis en liberté, à l'exception de neuf d'entre eux que l'Amiral destinait à servir d'interprètes, et qui devaient rester quelque temps en Castille pour y apprendre la langue.

Les preuves de vigilance et d'incorruptibilité qu'avait données, aux dépens de l'Amiral, le Contrôleur de la marine Juan de Soria, furent répétées contre son frère don Diego Colomb, par l'Ordonnateur général Juan de Fonseca. Don Diego rapportait une petite quantité de minerai d'or comme montre ou échantillons, soit pour sa belle-sœur Doña Béatrix Henriquez et ses parents, les Arana de Cordoue; soit afin d'acquitter quelques petites dettes de son frère ou de les faire parvenir à quelqu'un de sa famille à Gènes. Don Juan de Fonseca ne manqua pas cette occasion de déployer son zèle pour les intérêts des Rois. Il fit rigoureusement saisir le peu d'or qu'avait apporté Don Diego. Cette rigide exactitude ne fut point goûtée par la Reine qui savait avec une pénétration merveilleuse sonder les cœurs. Isabelle reconnaissant l'hostilité sous l'apparence du devoir, écrivit personnellement le 5 mai à l'Ordonnateur général, de ne point demander à Don Diego certain or qu'il apportait des Indes; de ne point le gêner quant à son séjour et à sa résidence[1]. Elle lui adressa une seconde

[1] *Coleccion diplomática*, n°s XCIII, XCIV.

lettre, le même jour, pour qu'il eût à complaire en toute chose au frère de l'Amiral, et l'engagea même à écrire à celui-ci en termes agréables qui effaceraient le souvenir de tout mécontentement.

Cette attention de la Reine pour le Vice-Roi des Indes ne fit qu'accroître la haine [1] que lui portait l'Ordonnateur de la marine. Il ne paraît pas qu'il eût suivi avec beaucoup d'empressement les recommandations de sa souveraine, car vingt-cinq jours après elle croyait devoir lui renouveler l'expression de sa volonté. A partir de ce moment, la haine de don Juan de Fonseca contre les Colomb et tout ce qui s'y rattachait ne s'endormit plus. Tantôt sourde et dissimulée, tantôt imprudente et hautaine, elle combina tous les moyens de traverser la vie de l'Amiral, de s'opposer à sa gloire, de le forcer à consumer contre les obstacles qu'elle lui suscita, des années qui eussent suffi à découvrir tout le reste du globe.

Pendant longtemps, en Espagne, le titre épiscopal que portait si indignement don Juan de Fonseca l'a préservé de la sévérité de l'histoire. Les historiographes royaux, redoutant la censure, tout en étant forcés de révéler son aversion et même « sa haine mortelle » contre les Colomb, n'ont pas osé dévoiler sa conduite, et la flétrir de leur jugement. Quant à nous, la dignité ecclésiastique dont il profana le caractère ne saurait arrêter notre plume. Il convient de bien établir, pour l'honneur de l'Episcopat, quelle sorte d'évêque était l'Ordonnateur général de la marine. Il avait le titre d'Évêque ; mais sans être pasteur des âmes. Il s'appelait Évêque, mais sans en remplir les

[1] « Agrióse sin duda mas y mas el obispo por las ordenes que se le dieron á causa del oro detenido á D. Diego Colon, en la ocasion presente significó un odio mortal contra el Almirante..... » — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. VI, § 20.

fonctions; sans se soucier de son troupeau qu'il ne guidait jamais, qu'il ne connaissait même pas. Ne voyant dans l'épiscopat qu'une dignité, appuyée sur des revenus, il échangeait, dès qu'il en trouvait l'occasion, son évêché contre un autre plus lucratif. Troquant l'évêché de Badajoz contre celui de Cordoue; quittant l'évêché de Cordoue pour celui de Palencia; abandonnant celui de Palencia aussitôt que possible, afin de passer à celui de Burgos; puis du siége de Burgos montant à l'archevêché de Rosano; et de la dignité archiépiscopale aspirant bientôt à un titre plus élevé! Cet exemple de faveur, presque unique sous le règne d'Isabelle, toujours si scrupuleuse dans ses présentations pour l'épiscopat, fut le propre ouvrage du roi Ferdinand.

De sa nature, la Reine catholique ne pouvait avoir aucune prédilection pour don Juan de Fonseca. Le corps des Évêques espagnols est d'autant moins solidaire de la conduite de ce membre isolé, que ce prélat n'exista qu'à l'état nominatif. Il n'eut jamais l'autorité des œuvres, des exemples; jamais ses paroles, ses mandements n'édifièrent personne. Il ne monta point dans la chaire évangélique; mais demeura toujours cloué dans son fauteuil d'Ordonnateur général. Et sauf ses prises de possession, pendant lesquelles il recevait les hommages de son nouveau diocèse, d'où il s'éloignait dès le lendemain, on ne le vit exercer aucune fonction pastorale. L'Épiscopat espagnol ne le réclame point parmi ses gloires. L'Église ne revendique pas l'Ordonnateur général de la marine. Nous pouvons donc en pleine liberté dire notre sentiment sur don Juan de Fonseca, l'instigateur de toutes les injustices, de toutes les iniquités qu'eut à subir jusqu'à sa mort l'homme qui avait doublé la Création.

Favori du roi Ferdinand, don Juan de Fonseca sut

inoculer à son esprit sa malveillance. Le Roi, comme on le sait, n'avait voulu contribuer en rien à la Découverte. Il n'y prenait d'autre intérêt que l'espoir de rencontrer les mines d'or des Indes, afin de puiser dans le trésor de la Castille les sommes nécessaires à ses projets de conquête en Europe. Ferdinand, qui ne supportait pas aisément la supériorité, ne pardonna jamais à la gloire. L'évêque don Juan de Fonseca et ses courtisans, car sa faveur lui avait formé une cour, détestaient Colomb. Plusieurs grandes familles jalousaient la subite élévation de cet étranger. L'Ordonnateur général de la marine sut exploiter ces dispositions. Protégé par son titre d'Évêque, Juan de Fonséca se plaisait à desservir les intentions de la Reine, quand elles pouvaient favoriser Colomb. Il était aussi l'ennemi de Juanoto Berardi, le riche armateur de Séville, parce que Berardi, commerçant intelligent et probe, se montrait dévoué à Colomb, et que d'ailleurs l'étendue de ses relations, son crédit sur toutes les places maritimes, ses ressources pour la fourniture des navires et des munitions de bouche obligeaient la Cour d'employer son intermédiare dans toutes les affaires des Indes. Fonseca lui faisait essuyer mille dégoûts, lui suscitait des difficultés, créait des retards; et ensuite, refusait de lui payer ses factures au prix convenu. Il refusait même de lui remettre ces neuf Indiens que leur intelligence avait fait choisir par Colomb pour être interprètes, et qu'il avait confiés aux soins de Juanoto Berardi, dont la ponctualité lui était connue. Une lettre des Rois à Juanoto, datée du 2 juin, contient la preuve de ces mauvais procédés, en même temps qu'elle révèle une certaine gêne en ce qui touche aux affaires de l'Amiral[1]. Un autre document,

[1] *Coleccion diplomática.* — Document., nº xcix.

daté du même jour, montre que Fonseca cherchait, malgré le contrat de nolisation, à envoyer aux Indes des caravelles fournies par d'autres armateurs au détriment de Juanoto Berardi.

§ II.

Grâces aux tracasseries de Fonseca, les caravelles ne purent mettre à la voile qu'à la fin du mois d'août. Juan Aguado, intendant de la chapelle Royale, en avait le commandement.

Il emmenait avec lui : don Diego Colomb qui retournait auprès de son frère, quelques religieux venant remplacer les déserteurs de l'apostolat qui avaient accompagné le Père Boïl, et d'autres que leur manque de vocation faisait soupirer après l'Espagne. Il emmenait aussi l'ingénieur des mines, Pablo Belvis, métallurgiste fort connu, suivi de plusieurs maîtres mineurs et ouvriers fondeurs, pourvus de tous les engins de leur art, ainsi que d'une certaine quantité de mercure, « pour retirer l'or disséminé dans le sable au moyen de l'amalgamation [1]. » On avait songé à faciliter l'exploitation des veines et des sables aurifères. Plusieurs ordres de la Cour, en témoignant de la sollicitude des Rois pour la santé de leurs sujets habitant Hispaniola, montrent implicitement que les accusations portées contre l'Amiral avaient produit une impression durable. Plus d'un mois après la justification apportée par don Diego Colomb, on écrivait à l'Amiral d'accorder des permis de retour à ceux qui avaient besoin de revenir en Espagne pour leurs affaires; et on lui prescrivait de distribuer les rations aux Espagnols tous les cinq jours, sans jamais les supprimer

[1] Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau continent*, t. III, § 2e, p. 238.

disciplinairement, pour quelque cause que ce fût, hors les cas de délit entraînant peine de mort[1].

Aguado avait reçu par le texte de sa lettre de créance, conçue en termes vagues et brefs, un pouvoir discrétionnaire; mais que limitait assurément l'instruction verbale qui en accompagna la remise. La Reine l'avait nommé croyant, par le choix de sa personne, adoucir ce qu'avait de désagréable son office aux yeux de l'Amiral. Aguado, dont Colomb avait vanté l'intelligente activité, était en effet d'un esprit subtil, fort au courant de ses intérêts. Durant ses rapports nécessaires avec l'Ordonnateur général de la marine, il reconnut l'influence de Fonseca sur le Monarque, les dispositions de celui-ci envers l'Amiral, comprit de quel côté il devait s'appuyer pour son avancement : il parut dès lors avoir reçu des instructions opposées à celles qu'il tenait de la Reine; et l'on peut affirmer qu'en débarquant, avant de s'enquérir d'aucun fait, il mettait en application un système trop opposé à ses antécédents, à ses bons rapports avec l'Amiral, trop odieux pour qu'il pût le tenir d'un autre que Fonseca.

Dirigée par des pilotes qu'avait formés Colomb, la flottille arriva heureusement dans le courant d'octobre au port de l'Isabelle. En ce moment l'Amiral combattait dans les États de Caonabo, les frères du Cacique, qui s'étaient révoltés. Aguado, comme s'il eût été le Vice-Roi des Indes, s'attribua toutes les juridictions de la colonie, somma les chefs de service de venir lui rendre compte,

[1] Lettre écrite d'Arevalo le 1er juin 1495. — « ..... É otrosí que no consintias que á ninguno se quiten ni dejen de dar los dichos mantenimientos, habiéndolos, por delito alguno que cometan, ni por otra causa, salvo si los tales delitos fueren tales porque merezcen pena de muerte, que es igual el quitar de los mantenimientos. » — *Registrada en el archivo de Indias en Sevilla.* Documentos diplomáticos, nº xcvii.

en semonça quelques-uns vertement, osa en faire emprisonner quelques autres[1], sans plus tenir compte de don Barthélemy Colomb, nommé par l'Amiral gouverneur de la place, que s'il n'existait pas. Il s'annonçait comme devant connaître de la conduite de l'Amiral et en faire prompte justice.

Don Barthélemy ayant demandé à voir sa lettre de créance, Aguado repoussa avec hauteur cette prétention, disant qu'il ne la montrerait qu'à l'Amiral lui-même. Pourtant le lendemain il la fit proclamer au bruit des trompettes. Après avoir bien éclaboussé de sa vanité les serviteurs de l'Amiral, fulminé contre lui des menaces[2], cherché à le blesser à la fois dans tous ses sentiments, il dit que l'aîné des Colomb prolongeait son absence par frayeur, n'osant comparaître devant son juge; mais qu'il saurait bien le faire venir: et il prenait un piquet de cavalerie pour marcher à sa rencontre, quand sur ces entrefaites Colomb, instruit de l'arrivée du Commissaire royal, lui fit dire qu'il retournait à l'Isabelle.

C'était le moment critique. Aguado triomphait: car il savait la vivacité de l'Amiral, et d'avance était assuré que tant d'insolences comblant la mesure de la patience humaine, il lui serait impossible de ne pas s'emporter: en ce cas, il n'y aurait plus qu'à faire verbaliser, pour établir qu'il avait manqué en sa personne au respect de l'autorité royale. Mais plus l'injure était forte, plus elle brisait les bornes des convenances, plus le serviteur de Dieu éprouvait un secret plaisir à faire le sacrifice de sa volonté. Il se résignait sous l'injustice avec une satisfaction dont ne

[1] Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales*. Décade 1re, liv. II, chap. XVIII.

[2] « Se probasó á palabras descomedidas hasta amenazarle con el castigo de la corte. » — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. V, § 35.

se doutait pas ses ennemis ; d'ailleurs il ne pouvait comme chrétien méconnaître le principe de l'autorité.

Lors donc qu'Aguado s'avança pour montrer sa lettre de créance déjà publiée, l'Amiral l'accueillit en grand apparat, le reçut en grande cérémonie, au son des instruments ; prit cette Lettre, en fit répéter la lecture, et après l'avoir écoutée, assura gracieusement le Commissaire Royal qu'il était tout prêt à faire ce qui lui serait prescrit de la part de ses souverains. Au premier instant un tel calme étonna et confondit Aguado. Pourtant comme cette déférence l'éloignait de son but, il se mit à parler d'un ton arrogant, afin de provoquer au moins par l'inconvenance de ses manières la colère de l'Amiral. Mais à sa stupéfaction, celui-ci « souffrit son insolence avec grande modestie[1]. »

Aguado, confus en lui-même, s'avouant l'inutilité des provocations, n'eut d'autre parti que d'informer contre son ancien protecteur. Il ramassa les témoignages de la lie des colons, des paresseux, des lâches, des soldats mécontents des corvées, refusant de travailler aux édifices publics. Sachant qu'il était arrivé, disaient-ils, « un jeune Amiral qui devait tuer le vieux, » les Indiens eux-mêmes vinrent porter des plaintes contre Colomb, leur unique défenseur, qu'ils rendaient responsable des excès commis par tous les Espagnols. Quelques Caciques s'assemblèrent dans la demeure de Manicatex et résolurent d'exposer leurs griefs à l'envoyé des Rois, le réparateur des maux. En décembre, l'instruction qu'avait commencée Aguado formait un énorme dossier, qui lui parut plus que suffisant pour perdre sans retour les Colomb.

Il songeait à repartir et avait donné des ordres à cet

[1] Herrera, *Histoire des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales*. Décade 1re, liv. II, chap. XVIII.

effet; l'on hâtait fort activement les préparatifs du départ, quand au commencement de janvier, une de ces tempêtes inconnues de l'Europe et qui n'avaient pas de nom dans nos langues, mais que les insulaires appelaient Hurracan [1], éclata sur l'île. C'était une de ces convulsions effrayantes de la nature dont le caractère destructeur rappelle les éruptions précédées de tremblements de terre. De mémoire d'homme [2] on n'avait ouï raconter pareille perturbation. Un combat de Typhons eut lieu dans l'atmosphère. La plus violente des trombes traversa la côte nord-ouest d'Hispaniola, arrachant, déracinant comme des herbes les arbres géants; elle enleva les navires amarrés dans le port, les plongea dans les flots à plusieurs reprises, et les enfouit disloqués au fond des eaux. Dès que cessa ce terrible phénomène des airs, une enflure subite souleva la mer. Ses flots se dressaient mugissants vers le ciel obscurci. Tout à coup, par un raz de marée, ils franchirent l'éternelle barrière imposée à leur courroux, et s'avancèrent dans l'intérieur des terres, inondant les pays plats de la côte. Les Espagnols croyaient que c'était la fin du monde; les Indiens voyaient dans ce chaos le châtiment des crimes de leurs tyrans.

Après que le fléau fut passé, on courut au port. Hélas! des quatre caravelles d'Aguado, des trois autres qui s'y trouvaient à l'ancre, une seule s'y voyait encore... la plus petite, la plus usée, la plus fragile de toutes : la *Niña!* cette caravelle qui avait secouru l'Amiral dans son naufrage de la Navidad, qui l'avait ramené à Palos, qui l'avait

[1] C'est de là qu'est venu le mot d'*Ouragan*.

[2] « Neque enim viventis ullius ætate aut memoriâ majorum extabat similem unquam turbinem qui et grandiores arbores evelleret ad eam insulam ruisse. » — *Petri Martyris Anglerii Oceaneæ decadis primæ, liber quartus*, fol. 12.

ensuite, sous le nom de *Santa-Clara*, conduit à l'exploration de la mer de Cuba, à la découverte de la Jamaïque, de l'archipel des Jardins de la Reine, d'où elle était revenue criblée, ouverte, et qui, menaçant de couler bas dans le port, semblait inévitablement condamnée à être démolie.

CHAPITRE VIII.

Découverte des mines d'or aux bords de l'Ozama. — Départ de Colomb pour la Castille avec les malades, le Cacique Caonabo et trente-deux captifs indiens. — Les courants et les vents contraires les éprouvent longtemps. — Ils abordent la Guadeloupe pour y prendre des vivres. — Dévouement romanesque d'une princesse anthropophage pour le caraïbe Caonabo. — Indifférence et indomptable orgueil du Cacique. — Il meurt à bord ainsi que son frère. — La famine se fait sentir. — Les équipages regardent d'un œil courroucé les Indiens, veulent les jeter à la mer pour augmenter d'autant les rations. — L'Amiral prend leur défense, veille sur eux et prédit le jour où l'on découvrira la terre. — On arrive à Cadix.

§ I.

L'Amiral commanda aussitôt de réparer la *Santa-Clara* et de construire une autre caravelle qui s'appellerait la *Sainte-Croix*: il comprenait l'urgence d'arriver en Castille en même temps que son nouvel accusateur. Pendant la construction du nouveau navire à laquelle on faisait servir les pièces des caravelles détruites que les flots rejetaient, il reçut pour dédommagement de ce sinistre une nouvelle qui devait être plus utile à sa défense que l'exposé de son administration, dirigée par une prudence supérieure et dont l'unique tort fut une trop grande bonté.

Quelques mois avant cet horrible ouragan, le jeune Michel Diaz, de l'Aragon, attaché au service de don Barthélemy Colomb, garçon de cœur et de bonne mine, autant que de violence extrême, s'était querellé avec un de ses compatriotes; en présence de quelques Espagnols ils se battirent au couteau comme des Catalans. L'adversaire de

Michel Diaz tomba baigné dans son sang. Celui-ci, sachant l'inflexibilité de don Barthélemy, n'osa, quoique son domestique, implorer sa merci; il prit la fuite accompagné des témoins du combat. Leur course vagabonde les amena aux bords de l'Ozama, sur le territoire d'une jeune Cacique dont la beauté surprit Michel Diaz. L'Indienne s'éprit de lui soudainement, et bientôt se fit chrétienne pour l'épouser. On la nomma Cathalina.

Craignant que son mari ne se trouvât trop isolé des siens et ne l'abandonnât un jour, elle lui révéla l'existence de mines d'or, situées à sept lieues de là, et l'engagea à attirer ses compatriotes sur son territoire. Diaz entrevit aussitôt dans cette communication le moyen d'obtenir sa grâce. Accompagné de quelques-uns des sujets de sa femme, il résolut d'aller trouver don Barthélemy; il se cacha aux alentours de l'Isabelle, fit appeler un de ses amis, sut que non-seulement le blessé n'était pas mort, mais qu'il se trouvait rétabli; alors il ne craignit plus de se montrer. Don Barthélemy l'accueillit, lui pardonna et le réconcilia avec son adversaire[1]. Cette nouvelle était un appui providentiel pour Colomb.

Il expédia sur-le-champ vers ce lointain district don Barthélemy, escorté d'un détachement d'infanterie et accompagné du métallurgiste Pablo Belvis avec quelques mineurs. Ils passèrent par la Conception, où ils prirent des guides du pays, traversèrent les domaines du Cacique Bonao et arrivèrent à la rivière d'Hayna, sur le bord de laquelle ils trouvèrent des minerais d'or en abondance. Ils en virent aussi dans ses affluents, et en recueillirent des morceaux considérables.

Don Barthélemy rapporta des pépites d'or d'une grande

[1] Oviedo y Valdès, *la Historia natural y general de las Indias*, libr. II, cap. XIII.

valeur. L'Amiral les reçut avec une vive gratitude pour Dieu qui comblait ses désirs, en lui envoyant au moment de son départ le meilleur moyen de confondre ses ennemis, d'encourager les Rois catholiques à continuer les découvertes, et de lui permettre de couronner ses travaux par la conquête ou le rachat du Saint Sépulcre, objet suprême de toute son ambition en ce monde. Suivant ses constantes habitudes de piété, il s'enferma aussitôt dans son oratoire [1], pour remercier librement le Seigneur et lui offrir les prémices de cette nouvelle découverte de l'or. La partie du terrain d'Hayna où l'on avait découvert ces mines fut appelée Saint-Christophe, du nom de la forteresse que l'Amiral ordonna d'y construire.

Avant de partir, l'Amiral voulut régler pendant son absence le régime intérieur de la Colonie. En vertu de ses pouvoirs et priviléges, il nomma pour son lieutenant général son frère don Barthélemy, sous le titre d'Adelantado, par lequel on le désigna toujours depuis lors. Il nomma aussi comme magistrat supérieur de la Colonie François Roldan, autrefois attaché à son service personnel ; homme peu instruit, mais d'un esprit net, plein de discernement et porté à la jurisprudence. L'Amiral l'avait élevé précédemment à la charge de juge en premier ressort, dont il s'était acquitté à la satisfaction générale.

Déjà Christophe Colomb s'était empressé de pourvoir aux premiers besoins spirituels de la Colonie, si tristement négligés par le Père Boïl. Il s'assura que durant son éloignement la Religion catholique serait annoncée aux populations de l'île. Il confia l'honneur de cet apostolat à un Franciscain, le Père Juan Bergognon, auquel

[1] « Lorsqu'on lui portait quelque or ou quelque chose de prix, il s'agenouillait dans son oratoire et rendait grâces à Dieu. » — Herrera, *Histoire des Indes occidentales*. Décade 1re, liv. VI, chap. xv.

il adjoignit le pieux frère Roman Pane, qui possédait le don des langues. Puis, il envoya ce dernier dans les terres du Cacique Guarionex, et le chargea de rédiger un mémoire sur les croyances primitives des indigènes, leur genèse, leur cosmogonie [1]. Malgré son zèle pour la gloire du Sauveur et le salut des âmes, le frère Roman Pane, qui s'appelait humblement le *pauvre ermite*, eut peur un instant, à l'idée de se trouver seul, abandonné parmi des peuplades irritées et fantasques. Il exposa sa frayeur à l'Amiral, le pria de lui permettre de prendre avec lui quelques chrétiens pour le soutenir et le consoler dans son isolement. Colomb l'autorisa de la meilleure grâce du monde à emmener avec lui qui bon lui semblerait [2]; et eut soin en même temps d'établir un poste d'infanterie à portée de la résidence des missionnaires, pour prévenir tout attentat des idôlatres contre leurs personnes.

Bien que la légèreté de leur caractère et la confusion de leurs croyances préservassent les indigènes d'un farouche fanatisme, leurs prêtres nommés *Bohutis*, qui jouaient à la fois le rôle de médecins et de sorciers, avaient intérêt à ce qu'un culte nouveau ne vînt pas anéantir leur métier assez lucratif, et ils auraient pu armer les mains de leurs crédules clients. Dans le fond, la religion des insulaires consistait principalement en une foi grossière au pouvoir de certaines idoles, qu'ils nommaient Zémès. Ces Zémès, tantôt de bois, tantôt de pierre, fort variés dans leurs formes et leurs attributions,

[1] Le Frère Roman Pane déclare lui-même qu'il écrit par son ordre. — « De orden del ilustre señor el Almirante virrei y governador de las islas y tierra firme. » — *Escritura de Fray Roman*, dans la Collection de Barcia, t. I.

[2] « Loqual me concedió y me dijo que llevasse con migo á quien mas quisiese. » — *Escritura de Fray Roman del orden de san Geronimo.*

n'étaient guère que l'équivalent des fétiches des nègres et des manitoux des peaux rouges. Les prêtres ou *Bohutis* ne constituaient pas une corporation à part : ils n'avaient ni dotation, ni priviléges héréditaires ; ils ne dominaient pas les Caciques ; et, de leur côté, les Caciques ne cherchaient point à ébranler leur crédit sur la superstition. Pour déposséder cette religion dépourvue de dogmes formulés, de symboles, ne tenant au sol par aucune racine de la tradition, il eût suffi de la douceur et de la charité de l'Évangile. Malheureusement les violences et les vices des Espagnols altéraient chez ces peuples la juste notion du catholicisme ; et, confondant la religion avec l'homme, ils rendaient le christianisme responsable des crimes de leurs oppresseurs.

§ II.

A la fin de février, les deux Caravelles furent en état de tenir la mer ; on procéda à l'embarquement. Les malades, les mécontents, les Hidalgos désenchantés, au nombre de deux cent vingt-cinq, et trente-deux Indiens, parmi lesquels on remarquait le fier Caonabo, avec un de ses frères, son fils et son neveu [1], furent répartis entre les deux Caravelles. Aguado monta sur le navire neuf, et Colomb sur la pauvre, mais fidèle *Santa-Clara*.

Le 10 mars 1496, les deux navires quittèrent le port et s'avancèrent à l'est pour essayer une nouvelle route. L'expérience des vents qui règnent dans ces parages n'était pas faite encore. On ne savait point alors qu'il fallait gouverner directement au nord, pour rencontrer les

[1] « Entre ellos á Caonabo, que murió en el camino, á un hermano, un hijo y un sobrino del mismo cacique. » — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. V, § 38.

souffles alisés qui favorisent le retour en Europe. Colomb eut à combattre la force des vents, et à se fatiguer par d'incessantes manœuvres. Il passa douze jours luttant ainsi avant que de perdre de vue le Cap oriental d'Hispaniola. Enfin, malgré les vents et les courants contraires, il parvint à gagner la haute mer; mais déjà l'on était au 6 avril. Les vivres et les forces de l'équipage avaient diminué par une consommation de 26 jours. L'Amiral se décida à toucher aux Caraïbes pour s'y ravitailler.

Il prit au midi; et le 10 avril, un mois après son départ, jeta l'ancre devant la Guadeloupe. Il envoya deux chaloupes armées se procurer des provisions qu'on aurait payées avec des bagatelles d'Europe. Mais en un instant la grève se couvrit d'amazones fièrement couronnées de plumes, armées d'arcs, et faisant mine de s'opposer au débarquement. La force des brisants obligea de maintenir les chaloupes à quelque distance; deux Indiens se jetèrent à la nage, et dirent à ces femmes qu'ils ne leur voulaient aucun mal; qu'ils ne demandaient que des vivres, et qu'ils leur donneraient en payement des joyaux du ciel, *Turey*. Ces amazones les renvoyèrent à leurs maris [1] qui se trouvaient de l'autre côté de l'île, vers le nord.

Les chaloupes nagèrent dans cette direction. Elles aperçurent sur le rivage une foule de guerriers d'aspect farouche, aux gestes menaçants qui firent pleuvoir une grêle de traits hors de portée. Voyant que les chaloupes n'en continuaient pas moins d'approcher, ils se cachèrent dans les bocages d'alentour, d'où ils sortirent tout à coup en poussant d'horribles cris, au moment où les Espagnols prenaient terre. Un feu d'arquebuse les fit rentrer au plus épais de la forêt. Ils s'enfuirent abandonnant leurs cases

[1] Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes*, etc., *dans les Indes occidentales*. Décade I, liv. III, chap. I.

ouvertes. On y trouva des vivres, du miel avec de la cire, de magnifiques perroquets et un bras d'homme [1] qui rôtissait devant le feu.

L'Amiral envoya un détachement de quarante hommes reconnaître divers points de l'île. Il revint le lendemain ramenant trois enfants et dix femmes, parmi lesquelles se distinguait la fière épouse d'un Cacique.

Cette beauté robuste, apanagée d'une corpulence des plus largement arrondies, malgré la prospérité de son embonpoint, avait lassé à la course tous ceux qui la poursuivaient. Seul, un jeune Canarien, au service de l'Amiral, et coureur renommé, était parvenu à se maintenir sur la trace de ses pas. Quand elle vit qu'ils avaient distancé le reste de la troupe, cette robuste matrone se retourna tout court, et se rua contre lui à l'improviste; elle l'abattit sous la violence du choc. Se jetant sur lui, l'opprimant de sa masse, elle l'étouffait et lui enfonçait ses ongles aigus dans le cou. Il était mort si ses compagnons, voyant ce péril, n'eussent volé à son aide [2]. Ils saisirent la Caraïbe acharnée sur sa proie, qu'ils ne parvinrent pas sans peine à lui faire lâcher. Toutes ces femmes étaient nues, fort grasses; pour les faire paraître plus grosses elles serraient leurs jambes avec des bandes de coton au-dessous du jarret et à la cheville; elles portaient leurs cheveux, bien lustrés et parfumés d'un jus d'herbes odoriférantes, épars sur les épaules.

Les Espagnols passèrent neuf jours à parcourir l'île, et à réunir des quantités de cassave. Ils firent du bois, de l'eau; puis au moment de mettre à la voile, l'Amiral renvoya à terre les femmes et les enfants qu'il avait chargés de ces bagatelles dont s'affolaient tous les Indiens. Mais la

[1] Fernando Colomb, *Histoire de l'Amiral*, chap. LXII.

[2] Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes*, etc., *dans les Indes occidentales*. Décade Ire, liv. III, chap. I.

femme du Cacique déclara vouloir rester à bord avec sa fille, et aller voir le pays de ces puissants étrangers.

Ce motif n'était qu'un prétexte.

La belliqueuse matrone avait aperçu le « Seigneur de la maison d'or, » le grand Caonabo, orné de ses fers, sur la caravelle où elle était parquée. Comme ils descendaient tous deux de la même origine, qu'ils avaient les mêmes traits, parlaient la même langue, possédaient les mêmes instincts, les mêmes goûts anthropophages, elle fut touchée de son infortune. Cette terrible dame, soudain prise au cœur d'une délicate sollicitude, ne put se décider à laisser ainsi isolé parmi les étrangers dont il était captif, le grand Caonabo, l'époux de la célèbre Anacoana, n'ayant avec lui, ni esclave, ni femme pour le servir[1]. Une horrible sympathie la retenait à ses pieds. Impitoyable pour elle-même dans sa tendresse ; immolant ses devoirs, son avenir à son enthousiasme d'une gloire homicide, elle oublia tout à coup, en un jour, ses enfants, le Cacique son époux, sa tribu, son pays, se consacrant à soulager les ennuis du héros, dont les hauts faits électrisaient son imagination.

§ III.

Le 20 avril on remit à la voile. La lutte contre les vents recommença ; puis on éprouva la bonace ; et au 20 mai l'on était encore au milieu de l'Océan. Aucun des pilotes ne savait dans quelle latitude on se trouvait. La tristesse et le découragement gagnaient les esprits. Déjà l'eau manquait ; les vivres étaient notablement diminués ; il fallut mettre tout le monde à la ration exiguë de six onces de

[1] « Esta quedó en las naves de su voluntad con una hija suya el parecer por amor de Caonabo. » — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. V, § 38.

pain par jour. Comme à son ordinaire l'Amiral donnait l'exemple de l'égalité dans le malheur. L'ignorance de la distance où l'on était encore de la terre aggravait l'inquiétude générale. Les pilotes contestaient entre eux sur le point de la route. Ils se considéraient comme égarés dans l'incommensurable Océan. L'Amiral leur assura alors que l'on était éloigné d'environ cent lieues du méridien des Açores. Ce qui se trouva exact.

Colomb s'occupait surtout des malades. Sa compassion, sa piété lui faisait trouver des consolations pour ces pauvres gens, la plupart déjà souffrants avant de s'embarquer. Tandis que sur la caravelle d'Aguado, les ouvriers, les soldats malades n'obtenaient aucune attention du commissaire royal, ceux qui se trouvaient à bord de la *Santa-Clara* recevaient des soins, des exhortations et des exemples qui relevaient leur moral. Sans doute, le vénérable Père Juan Perez de Marchena, secondant l'Amiral, les assistait, leur offrait les encouragements spirituels dont on sent doublement le prix dans l'infortune.

Cependant les fatigues de la navigation ne faisaient que s'accroître. Au milieu de ce malaise, le dévouement de la Cacique anthropophage ne put distraire son héros, absorbé par le sentiment de sa déchéance. L'Amiral lui avait promis de le ramener à la Maguana, après lui avoir montré les souverains et les grandeurs de la Castille [1]; mais l'humiliation de sa dépendance avait allumé un feu secret dans ses veines. Renfermant dans un silence opiniâtre ses regrets, déguisant sous l'impassibilité de son visage l'amertume de ses chagrins, fatigué du roulis, de l'emprisonnement prolongé sur ces planches battues des vagues. il semblait étranger à ce qui se passait autour de lui.

[1] Andres Bernaldez, — *Historia de los Reyes Católicos*, cap. CXXXI, Ms.

L'ampleur des charmes de sa compatriote ne séduisit point son regard qui resta toujours sombre et hautain. Peu à peu ses forces s'évanouirent; sa fierté seule ne diminua point; et enfin, obstinément immobile, il s'éteignit enveloppé dans la superbe de son taciturne orgueil.

Ainsi le roman de cette princesse anthropophage fut terminé avant la fin de sa navigation. En restant librement parmi les étrangers, elle renonçait à sa famille, à sa patrie, à sa liberté, à sa vie; car elle avait trahi son époux, conséquemment mérité la mort. Elle se sacrifiait à l'honneur d'être l'esclave d'un esclave autrefois couronné; de l'aider à porter ses fers. On ne peut méconnaître la grandeur de ce dévouement. Quelle en fut la récompense? la mort dans l'exil. On respire je ne sais quel parfum de sauvage épopée dans le récit de cet amour de cannibale conçu à première vue, au milieu de l'adversité, parmi les hasards de l'inconnu, et qui se passa dans une langue barbare au milieu de la lutte de l'homme contre les grandes forces de la nature, pendant les angoisses de la terreur et les menaces de la famine sur les abîmes de l'Océan.

Le frère de Caonabo, épuisé, ne lui survécut que peu de jours [1].

L'on avait continué la route. Mais la souffrance s'aggravait d'heure en heure. Des murmures commençaient à se faire entendre. Les Espagnols lançaient des regards tantôt douloureux et tantôt courroucés sur les trente Indiens qui restaient dans les navires. La faim horrible qui domine tout sentiment éveillait la cruauté et conseillait le crime. Il se formait des groupes parmi les Espagnols. Tous proposaient à voix basse de tuer et de manger les Indiens, ou

[1] « Caonabo rex et frater ejus cum ad reges in Hispaniam ducebantur, dolore animi confecti, in itinere moriuntur. » — Petri martyris Anglerii, *Oceaneæ decadis primæ*, liber quartus, fol. 12.

de les jeter à la mer [1] pour se débarrasser de ces bouches inutiles; ce qui donnerait aux rations un supplément journalier de cent quatre-vingts onces de pain. Ce dernier parti semblait prévaloir.

Le 7 juin, la motion de cette cruelle nécessité fut faite publiquement. Mais quand cet atroce conseil de la faim fut connu de l'Amiral, la douceur compatissante qu'il avait montrée jusque-là fit place à l'énergie la plus courageuse. Sa taille se redressa pleine de majesté; il domina le tumulte du désespoir. Dieu lui venant en aide, il fit taire la faim; et signifia fermement à ces hommes égarés par le péril qu'il avait découvert les Indes pour les enfanter à Jésus-Christ Notre Seigneur; que ces Indiens, rachetés au prix du même sang, étaient leurs frères; qu'il les conduisait en Castille pour en faire des enfants de l'Église, des amis de la nation espagnole, et qu'il ne permettrait pas cet abominable forfait. Il leur rappela que la patience dans les souffrances était la vertu des chrétiens, la marque de leur supériorité: et il ajouta qu'au surplus, la peur qui conseillait cette affreuse lâcheté s'inspirait de l'erreur et de l'ignorance, car dans trois jours on serait dans les eaux du cap Saint-Vincent.

A ces mots, vivement les pilotes se récrièrent; d'après leur calcul ils en étaient encore fort loin, et se croyaient près des Açores. L'Amiral leur imposa silence, fit continuer le même rumb; puis, le troisième jour au soir, il commanda de carguer les voiles et de louvoyer pendant la nuit, parce que le lendemain on apercevrait la terre.

[1] « Voleano mangiar gl' Indiani, i quali conducevano; e altri per risparmiar quel poco che lor restava erano di parere, che si gittassero in mare. » — Fernando Colombo, cap. LXIII.

[2] Herrera, *Histoire générale des voyages, etc., dans les Indes occidentales*. Décade Ire, liv. III, chap. I.

Mais ces gens affamés le supplièrent de les laisser arriver au plus vite, disant qu'ils aimaient mieux courir le risque d'échouer sur la première côte, que de mourir assurément de faim en pleine mer. A ce sujet un grand débat s'éleva parmi les pilotes; les uns estimaient que l'on était près des côtes d'Angleterre; les autres, dans les parages de la Galice; ceux-ci près du canal des Flandres. Colomb tint ferme, fit exécuter ses ordres; et le lendemain matin, au point du jour, ils reconnurent en effet le cap Saint-Vincent[1], que leur avait annoncé l'Amiral. Alors pénétrés d'admiration pour sa science, ils le déclarèrent décidément l'homme le plus expert de la navigation qui eût jamais existé.

Revenant sur leurs souvenirs, et se rappelant, à partir de la première Découverte, combien les diverses prédictions de Colomb avaient toujours été justifiées par les événements, la plupart des marins, et même des pilotes, ne furent pas éloignés de penser que l'Amiral appelait peut-être à son aide les secrets de l'art magique; et qu'au moins, dans toutes les grandes circonstances, il était doué d'une inspiration quasi divine[2].

[1] « Avistóla no lejos del cabo de San Vicente. » — Muñoz, *Historia del Nuevo mundo*, lib. V, § 39.

[2] « Di che poi presso alla gente di mare egli fu tenuto per sapientissimo e divino nelle cose della navigazione. » — Fernando Colombo, cap. LXIII.

CHAPITRE IX.

Christophe Colomb, dégoûté du monde, revêt publiquement l'habit des Franciscains. — Sur l'invitation des Rois il se rend à la cour. — A son aspect la Reine oublie toutes les accusations portées contre lui. — Départ de l'infante doña Juana pour les Flandres. — Le lapidaire de Burgos. — Arrivée en Espagne de la princesse Marguerite. — Son mariage avec l'infant don Juan. — Mort imprévue du jeune Prince. — Douleur de la Reine Isabelle. — Mesures prises en faveur des colonies. — Discrédit des Indes dans l'opinion publique. — On est réduit à recruter des colons dans les prisons et les bagnes. — Christophe Colomb refuse une principauté de douze cent cinquante lieues carrées avec le titre de Duc. — Il fonde un majorat. — Outrages concertés contre lui par ses ennemis au moment de son embarquement pour sa troisième expédition.

I.

En entrant dans la baie de Cadix, Colomb aperçut trois navires avec pavillon de partance; ils étaient chargés de vivres et de munitions de guerre, s'apprêtant à appareiller pour Hispaniola sous le commandement de son ancien pilote, Per Alonzo Niño, qui remit aussitôt à l'Amiral les dépêches à son adresse. Après en avoir pris lecture, celui-ci crut devoir modifier un peu les instructions laissées à son frère don Barthélemy.

La flottille mit à la voile, et l'Amiral s'occupa du sort des malades et des pauvres qu'il ramenait. La paternelle sollicitude avec laquelle il n'avait cessé de les traiter durant la traversée, avait dessillé les yeux de ces pauvres gens. Ils s'étaient embarqués prévenus contre lui; ils arrivaient autant pénétrés de reconnaissance pour sa bonté,

qu'indignés des offenses dont le commissaire Aguado s'était rendu coupable envers le Vice-Roi des Indes.

Colomb ne partit point immédiatement pour la Cour, comme on l'a dit d'après Herrera. L'Amiral, ayant informé les Rois de son arrivée, dut attendre leurs ordres. Ce ne fut qu'un mois après qu'ils lui écrivirent d'Almazan [1]. Leur message est daté du 12 juillet 1496.

On voit qu'Aguado avait eu tout le temps de communiquer à l'Ordonnateur général de la marine l'énorme dossier qu'il avait emporté d'Hispaniola, d'y ajouter de vive voix ses commentaires, et de faire circonvenir les Souverains. Il paraît que ses démarches ne furent pas infructueuses. Après avoir écouté maintes fois les plaintes du Père Boïl et de Pedro Margarit, la Reine avait encore pu recueillir les témoignages hostiles du commandeur Arroyo, du commandeur Gallego, de Rodrigo Abarça, de Micer Girao et de Pedro Navarro, tous serviteurs de la maison Royale, auxquels, par conséquent, elle prêtait confiance.

Pendant le mois qui s'écoula entre l'arrivée de Colomb et la réponse des Rois, l'histoire perd de vue l'Amiral. On sait seulement que dégoûté des tromperies, des faiblesses de la Cour, ne comptant plus que sur Dieu, il aurait dès lors voulu se séparer du monde. Sans souci de l'opinion, il avait laissé pousser sa barbe, et portait extérieurement son cordon par-dessus la robe de Saint-François, un peu écourtée. Nous ne sommes nullement éloigné de croire qu'il ait eu la pensée de suivre à la Rabida son vénérable ami, le père Juan Perez de Marchena, qui retournait s'y ensevelir.

A partir de ce moment, il n'est plus question du pauvre moine, noble protecteur de Colomb. Après avoir pres-

[1] Coleccion diplomática. — *Original en el archivo del duque de Veraguas.*

senti le Nouveau Monde, la mission de son Révélateur, et coopéré par ses instances à sa Découverte; après avoir eu la consolation de contempler les merveilles du Créateur dans ces nouvelles régions, d'y offrir le premier le Saint-Sacrifice, d'assister aux grands spectacles de la Nature, il rentrait dans le calme uniforme du monastère, oublié des hommes mais vu de Dieu, qu'il servit fidèlement jusqu'à son dernier jour. Les archives du couvent de la Rabida qui renfermaient d'intéressants détails sur Colomb et le Père gardien Juan Perez, ont été détruits malheureusement pendant les guerres de l'Empire. On sait seulement qu'à l'époque du procès des héritiers de Colomb contre le Fiscal, depuis plusieurs années déjà, le Père Juan Perez de Marchena avait précédé son ami dans l'éternité.

Des écrivains qui ne sauraient comprendre le caractère éminemment chrétien de Colomb, n'ont pu expliquer l'habit religieux dont s'était revêtu l'Amiral, au retour de son second voyage. Washington Irving suppose qu'il se montra sous cet accoutrement pour accomplir quelque vœu fait dans le danger[1]. Mais d'abord il n'éprouva aucune tempête à son retour. On eut des vents contraires parce qu'ils soufflaient vers les Antilles, mais réguliers, alternés par des calmes. Cette supposition est contraire aux faits; le récit d'Oviedo ne permet aucun doute sur la cause du costume qu'il prit: il dit que ce fut par dégoût du monde[2], par la peine qu'il ressentit de l'injustice commise envers lui.

Las Casas, dans son *Histoire des Indes*, dit avoir vu à

[1] Washington Irving, *Histoire de la vie et des voyages de Christophe Colomb*, liv. IX, chap. II.

[2] Oviedo y Valdez, *la Historia natural y general de las Indias*, lib. II, cap. XIII.

Séville l'Amiral vêtu à peu près comme un moine Franciscain [1]. Le curé de Los Palacios rapporte avoir reçu chez lui, à cette époque, l'Amiral ayant le cordon de Saint-François et un vêtement dont la coupe et la nuance rappelaient l'habit des religieux de l'Observance, comme c'était son habitude [2]. M. Alexandre de Humboldt reconnaît que c'était « par dévotion » qu'il se montra « dans les rues de Séville en habit de moine de Saint-François [3]. » C'est donc fort gratuitement que Washington Irving suppose un vœu qu'aucune circonstance ne motivait, et dont aucune relation ne parle.

Cependant la lettre des Souverains arriva. Ils félicitaient l'Amiral sur son heureux voyage, et l'invitaient à se rendre auprès d'eux, dès qu'il serait assez reposé de ses fatigues. Ce message était conçu tout entier en termes bienveillants et honorables. Colomb se rendit aussitôt à Burgos, où se trouvait la Cour. Sur son passage, afin de combattre les préventions que les déserteurs de la colonie inspiraient contre la Découverte, il montrait les raretés qu'il rapportait : des masques d'or, des grains d'or, les Indiens qui l'accompagnaient ; il faisait mettre au cou du parent de Caonabo une chaîne d'or du poids de six cents Castillans.

Quelles qu'eussent été les graves accusations portées contre l'Amiral, dès qu'il parut, la Reine oublia tout ; et ne ressentit plus que l'attraction naturelle, l'intérêt mêlé de respect qu'inspiraient à son âme cet envoyé de la Providence. Son seul aspect était la réfutation de ses ennemis.

[1] Las Casas, *la Historia de las Indias*, lib. I, cap. CII. Ms.

[2] Andres Bernaldez, *Historia de los Reyes católicos*, cap. VII. Ms.

[3] Humboldt, *Histoire de la géographie du Nouveau continent*, t. I, p. 22.

Il ne fut pas plus question des dénonciations du Père Boïl et de celles de Pedro Margarit, que des informations du commissaire royal Juan Aguado.

Colomb exposa dans sa réalité la situation de la colonie. Isabelle sut alors sous quelle dure loi il avait été contraint à ces mesures de salut que l'égoïsme et la vanité taxaient de rigueur cruelle. L'Amiral raconta aux Souverains ses découvertes de l'archipel des Caraïbes, de Cuba, de la Jamaïque ; parla des mines de Cibao et des mines d'Hayna : donna des masques ornés d'or, des ceintures ornées d'or, des bourses remplies de grains d'or des mines de Cibao, et de grains gros comme des fèves, et d'autres même comme des noix qui provenaient des mines découvertes au moment de son départ. Il leur offrit aussi des objets inconnus en Europe : des pierres sacrées, des figurines, des armes, des instruments, des animaux, des plantes, des oiseaux qu'on n'avait point encore vus. Ces produits d'un sol nouveau charmèrent la Reine. Ferdinand fut beaucoup plus sensible aux fragments de minerai d'or. Ils remercièrent Colomb, le comblèrent de paroles gracieuses, et le traitèrent publiquement avec tout l'honneur possible, au grand désappointement de ses ennemis.

Si l'on ne savait la droiture de la Reine, incompatible avec toute dissimulation, on aurait une preuve irrécusable de sa sincérité dans la lettre pleine de bonté royale et de gratitude maternelle qu'elle écrivait à l'Amiral le 18 août, du port de Laredo, pour le remercier de son avis sur la route à tenir par la flotte qui portait en Flandre l'Infante doña Juana, fiancée à l'Archiduc Philippe d'Autriche. On ne saurait trouver dans une correspondance officielle des expressions plus flatteuses, moins recherchées et mieux senties. La Reine le remerciait doublement et pour la sagesse de son avis, toujours de si grands poids, et pour l'in-

génieuse délicatesse de son attention, à laquelle s'ajoutait l'à-propos de l'arrivée de sa lettre, au moment du départ. Isabelle reconnaissait dans cette circonstance ce zèle et cette affection qu'il avait toujours montrés dans toutes les choses de son service[1], et le priait de croire qu'elle recevait ce témoignage comme d'un très-intime et très-féal serviteur à elle.

Après avoir assisté à l'embarquement de sa fille, la Reine ne pouvait se résoudre à s'en séparer. Elle resta deux jours et deux nuits avec elle à bord du vaisseau Amiral[2]. Elle lui avait formé un cortége choisi dans la noblesse des deux royaumes de Castille et d'Aragon. La flotte composée de cent trente voiles, sous les ordres du grand Amiral de Castille, don Frédéric Henriquez, portait une armée d'environ vingt mille hommes. Le 22 août elle appareilla par un bon vent, et quand elle eut disparu dans l'espace, la Reine bien triste revint à Burgos, s'occuper d'autres préparatifs pour recevoir la princesse Marguerite, fille de l'empereur Maximilien III, qui venait épouser le Prince Royal, l'Infant don Juan. Cette flotte magnifique devait l'amener à son retour. On fit d'avance des dispositions splendides.

§ II.

Au milieu de tant de préoccupations maternelles, Colomb ne pouvait, sous peine de messéante importunité, presser la Reine d'ordonner immédiatement un troisième voyage de découvertes. Il lui fallait, comme à l'époque de sa première expédition, attendre silencieusement et

[1] *Carta de la Reina católica al almirante D. Cristobal Colon.* — Archiv. de Simanc., lib. gen. de la Cámara de 1496.

[2] Ferreras, *Histoire générale d'Espagne*, tom. VIII, p. 173, in-4.

contenir de nouveau sa légitime impatience. Pendant l'inaction forcée de son séjour à Burgos, l'Amiral ne put manquer de se trouver en relation promptement intime avec un homme de cette ville, déjà devenu son correspondant sur l'invitation d'Isabelle, avant son retour de l'Espagnole; mais qu'il ne connaissait encore que par sa renommée.

Ce personnage que la Reine invitait à la cour, que le Grand Cardinal d'Espagne honorait du titre d'ami, était un marchand joaillier ayant comptoir en plusieurs lieux et riche boutique à Burgos : il s'appelait Jaime Ferrer. Ses relations illustres en maints pays, ses faciles entrées partout, sa modestie mêlée d'assurance, sa façon de traiter les gens et les affaires prouvent qu'outre son mérite personnel il était de condition [1], et tirait quelque lustre de sa parenté avec son homonyme Jaime Ferrer, l'ancien cosmographe. Si ce marchand joaillier n'avait pas été le plus honnête et le plus fin des lapidaires, il aurait encore pu se recommander diversement à l'attention comme observateur, voyageur, polyglotte, mathématicien, astronome, cosmographe, métallurgiste, érudit, philosophe, poëte et presque théologien. Nous pouvons même ajouter : libre penseur, dans toute l'acception catholique du mot.

Jaime Ferrer, à tort mis en oubli par les historiens de Colomb, offrait en dehors des grands seigneurs et des hautes notabilités politiques, l'une des individualités contemporaines les plus remarquables de l'Espagne. Souvent porté par ses affaires à Gênes, à Venise, dans les Échelles du Levant, en Égypte, en Palestine, en Syrie; fréquentant les bazars du Caire, de Damas, d'Alep et de Bagdad; trafiquant avec des marchands arabes venus en

[1] Son nom même l'indiquait; il s'appelait et signait *Jaime Ferrer de Blanes*. Usuellement on le qualifiait de *mossen* ou MESSIRE.

caravane de la Perse ou du Korassan, et d'autres qui arrivaient de la mer des Indes en passant par la Mecque; il avait acquis sur le continent asiatique des notions plus nettes et plus étendues que celles dont étaient en possession le reste des géographes. Il savait, par exemple, qu'en ce moment aux Indes, où n'avait encore pénétré aucun missionnaire, il existait des chrétiens, descendants de ceux qu'y avait évangélisé l'Apôtre, un instant incrédule, saint Thomas, quatorze cent soixante-deux ans auparavant; et que son corps [1] s'y trouvait glorieusement conservé. Tout en recherchant les gemmes, les émeraudes, les topazes et les saphirs de l'Orient, le noble lapidaire n'enfermait ses espérances ni dans ses précieux écrins, ni dans ses coffres de sequins et de ducats. Il ne se bornait point à la partie purement théorique des sciences. Ses affinités spirituelles autant que son goût de la langue italienne l'avaient rendu l'interprète de la pensée religieuse du Dante. Dans les œuvres du sombre exilé de Florence, il avait recueilli les enseignements catholiques voilés sous les figures ou les allégories du poëte, et composé un ouvrage sous ce titre : SENTENCES CATHOLIQUES DU DIVIN POËTE DANTE [2].

Jaime Ferrer ayant pratiqué les Musulmans, les Juifs, les Schismatiques grecs, les Persans semi-idolâtres, les Tartares, les Éthiopiens, les Indous, avait compris l'incroyable supériorité du Catholicisme sur tous les enseignements de l'homme. Il avait étudié le Globe autant que le com-

[1] Il disait, le 5 août 1495, en parlant de l'apôtre et de la mer des Indes « ... En el SINUS MAGNUS, acerca del cual el glorioso Tomas dejó su sancto cuerpo. » — Nos premiers missionnaires ont en effet trouvé aux Indes des chrétiens qu'ils ont désigné sous le nom de *Chrétiens de saint Thomas*.

[2] Ce livre qui porte pour titre : *Sentencias católicas del divi poeta Danté*, devenu très-rare aujourd'hui, fut imprimé à Barcelone en 1545.

portaient les communications et les enseignements de cette époque, et approfondi l'histoire de l'humanité. En vérité, le lapidaire de Burgos était par anticipation de l'école de Bossuet, de J. de Maistre, de Ventura de Raulica. Les pages qui nous restent de lui ne seraient désavouées d'aucun de ces noms illustres. Une élévation d'esprit proportionnée à une telle variété de savoir ne pouvait passer inaperçue. L'épiscopat d'Espagne estimait fort ce lapidaire que le Grand Chancelier de Castille honorait de son amitié, et en qui tous les cosmographes reconnaissaient un maître. Les connaissances techniques de Jaime Ferrer lui permettaient d'apprécier, mieux que tout autre la sublimité de Colomb, et de reconnaître sa destination providentielle. Sachant l'imperfection de la nautique, l'incertitude de la géographie, l'impuissance du compas pour une telle œuvre, il sentait combien les ressources de la science l'avaient peu servi dans son entreprise. Il appelait hautement la Découverte : une chose plutôt divine qu'humaine. « Mas divina que humana peregrinacion. » Néanmoins la réserve de sa modestie l'aurait, peut-être, toujours empêché d'entrer en rapport personnel avec le vice roi des Indes, si l'ingénieuse Isabelle ne lui en eût gracieusement donné l'ordre, sous l'apparence d'un désir. Ayant reconnu la parenté de ces deux intelligences, elle se plut à leur servir de lien.

On se rappelle qu'à l'époque des réclamations du Portugal contre la Ligne de Démarcation papale, le Grand Cardinal d'Espagne avait pressé son ami le lapidaire, Jaime Ferrer, d'arriver à Barcelone avec ses cartes et instruments de mathématiques. Plus d'un an après, malgré le traité de Tordésillas, la contestation n'étant pas terminée, le lapidaire écrivit, le 27 janvier 1495, à la Reine pour lui communiquer son avis relativement aux moyens géo-

graphiques d'aplanir le différend. La Reine répondit, de Madrid, à l'illustre lapidaire [1], le remerciant de sa lettre qu'elle tenait pour un service rendu à l'État, et l'invitant à venir à la cour au mois de mai suivant.

Dans sa lettre à la Reine, le lapidaire de Burgos avait dit en parlant de Christophe Colomb : « Je crois que, « dans ses hauts et mystérieux desseins, la divine Provi- « dence l'a choisi comme son Mandataire pour cette œu- « vre, qui me semble n'être qu'une introduction et une « préparation aux choses que cette même divine Pro- « vidence se réserve de nous découvrir pour sa gloire, le « salut et le bonheur du monde [2]. »

Le lapidaire de Burgos reçut de la Reine l'accueil dont il était si digne. Le titre de Don paraît lui avoir été alors accordé par Isabelle. Il fut même honorifiquement attaché, en qualité d'écuyer tranchant, *Trinchante*, à la maison du Prince royal, l'infant don Juan [3]. Lorsque don Jaime Ferrer eut eu l'honneur de développer de vive voix ses idées à la Reine, Isabelle lui donna le conseil de les soumettre au grand Amiral de l'Océan. Après être rentré dans son domicile de Burgos, où le marchand de pierreries avait su ménager une studieuse retraite au penseur catholique, le 5 août 1495, don Jaime Ferrer prit la plume.

[1] Lettre de la Reine du 28 février 1495. — *Coleccion diplomática*, docum., n° LXVIII.

[2] « Y creo que la divina Providentia le tenia por Electo por su grande misterio y servicio en este negocio, el cual pienso es dispusicion y preparacion del que para delante la misma divina Providencia mostrará á su gran gloria, salud y bien del mundo. » — *Coleccion diplomática*, docum. n° LXVIII.

[3] Oviedo y Valdez. — *Quincuagenas de los generosos é ilustres é no-menos famosos Reyes*, etc. Ms.



Cette lettre, qu'il nous est d
duire dans son entier, avec sa gra
aperceptions, son style d'une h
lettre prouve une fois de plus
Salomon, rien n'est nouveau sou
préhension humaine; et qu'en eff
sont toujours contemporains entre
le lapidaire de Burgos a pris la
le DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERS
Bossuet.

Après avoir résumé en quelqu
héroïque des époques de Saturne
des conquêtes d'Alexandre le Gran
introduisant chez les peuples les p
la morale à la suite des aigles ro
préparait ainsi les voies à la Bo
Ferrer montre le Rédempteur env
quatre vents du ciel, leur distribu
tuelle du monde. Il rappelle les s
tions, la faim, la soif, la chaleur, le
qui sont destinés à ces hommes
et il rappelle ces paroles de

Le confident posthume de Dante avoue au Révélateur du Globe qu'il contemple dans ce qui s'opère par lui, un grand dessein d'en Haut.

« La divine et infaillible Providence, dit-il, envoya le « grand Thomas d'Occident en Orient pour promulguer « aux Indes notre sainte loi catholique; et vous, Seigneur, il vous a envoyé par le côté opposé, d'Orient en « Occident, afin que, par la divine volonté, vous arriviez « jusqu'à atteindre l'Orient [1], les parties extrêmes de « l'Inde supérieure, pour que les peuples, qui n'ont pas « entendu Thomas, connaissent la loi du salut, et que « s'accomplisse ce mot du prophète : « Leur parole retentira sur toute la terre. » *In omnem terram exivit sonus* « *eorum.*

« Je ne crois point errer en disant, Seigneur, que « vous remplissez un office d'Apôtre, d'AMBASSADEUR DE « DIEU, envoyé par les décrets divins révéler son saint « nom aux régions où la vérité reste inconnue. Il n'eût pas « été inférieur aux convenances, à la dignité et à l'importance de votre mission qu'un Pape ou un Cardinal de « Rome prît en ces contrées une part de vos glorieux « travaux. Mais le poids des grandes affaires retient le « Pape; la sensualité de ses commodes habitudes, le Cardinal; et les empêchent de suivre un pareil chemin [2].

venire post me, tollat crucem suam et sequatur me. » — Lettre de mossen Jaime Ferrer au grand Amiral de l'Océan.

[1] « La divina é infaillible Providencia mandó al gran Tomas de Occidente en Oriente por manifestar en India nuestra sancta y católica « ley; y á vos, Señor, mandó por esta opposita parte de Oriente á Poniente, tanto que por divina voluntad sois legado en Oriente, etc... » — *Coleccion diplomática*, Documentos. — *Appendice* au nº LXIII.

[2] « Pero la gravedad y pesos de sus grandes mantos, y la dulzura de « su delicado vivir les quita gana de seguir tal camino. » — *Ibidem*. Appendice au nº LXIII.

« Pourtant il est très-sûr que, dans un but semblable au « vôtre, Seigneur, le Prince de la milice apostolique vint à « Rome, et que ses coopérateurs, ces vases d'élections ! « s'en allèrent de par le monde s'exténuant, harassés, « leurs sandales usées, leurs tuniques trouées, leurs corps « amaigris par les dangers, les privations, les fatigues des « voyages durant lesquels souvent ils mangèrent un pain « d'amertume [1]. »

Don Jaime Ferrer déclare au Révélateur du Globe qu'il doit s'attendre aussi à des souffrances, à des épreuves, ces marques d'élection et de prédilection céleste.

Sa franchise catholique, sa droiture d'intention, enhardissent le lapidaire de Burgos jusqu'à donner un pieux conseil à l'AMBASSADEUR DE DIEU, et à le mettre en garde contre l'humaine faiblesse. Il lui dit qu'après ces grandes choses, quand parfois il repassera en son esprit les résultats de son glorieux ministère, il ait à s'agenouiller comme le prophète incliné sur sa harpe, et à s'écrier du fond du cœur : « Non pas à nous, Seigneur, non pas à nous, mais à votre seul Nom, donnez la gloire. » *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam* [2]. Cette courageuse recommandation d'humilité nous paraît toute une révélation de l'âme du lapidaire : on reconnaît

[1] On reconnait dans cette censure de la mollesse du cardinalat sous le pontificat d'Alexandre VI, la rigidité d'un pur catholique, la liberté frondeuse d'un large esprit, au milieu d'une foi pleine de soumission. On voit aussi que, fort de son attachement à l'Église, le lapidaire de Burgos ne paraissait guère s'inquiéter de l'Inquisition d'Espagne.

[2] « Y si deste oficio vuestro glorioso el anima vuestra algunas veces « se alza en contemplacion, asentase á los pies del gran profeta, y con « alta voz cantando al son de su arpa, diga : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.* » — Coleccion diplomática. *Appendice* au n° LXIII.

bien à ce trait, le chrétien admirable s'adressant au chrétien qu'il admire.

Don Jaime Ferrer, continuant sa lettre, ajoute : « Seigneur, il est très-sûr que, par leur nature, les choses « temporelles ne sont ni mauvaises ni opposées aux « choses spirituelles, quand on sait en bien user et selon « la fin pour lesquelles Dieu les créa. » Partant de ce principe, il engagea le Révélateur du Globe à poursuivre ses découvertes, et l'assure que les grandes choses matérielles qu'il découvrira tourneront au service de Dieu comme à l'avantage de toute la chrétienté.

C'est seulement après ces considérations morales que le lapidaire de Burgos arrivant à l'objet de sa missive, dit au Vice-Roi des Indes : « La Reine m'a ordonné d'écrire à Votre Seigneurie, etc. » La fin de cette lettre n'est pas indigne de son début ; on sent que son auteur est pénétré d'une vénération quasi religieuse ; qu'il croit parler à un saint, à un apôtre, au Ministre de la Providence.

De ce fragment épistolaire qu'il nous a fallu tronquer, résultent plusieurs remarques à constater ici :

1° Le caractère surhumain du rôle de Christophe Colomb est affirmé par le plus savant cosmographe de cette époque, l'esprit le plus richement cultivé et l'un des plus sincèrement catholiques de l'Espagne.

2° Trois ans avant la Découverte du Nouveau Continent[1], et tandis que le premier essai de circumnavigation tenté par Colomb était encore ignoré en Castille, Jaime Ferrer le considérait déjà comme réalisé.

3° Le lapidaire de Burgos est le premier laïque qui ait

[1] La découverte de la Terre ferme fut faite le 1er août 1498 par don Christophe Colomb ; et don Jaime Ferrer lui avait écrit, pour la première fois, le 5 août 1495.

déclaré, comme une conséquence naturelle de cette entreprise, la jonction de l'Orient avec l'Occident, et la diffusion de l'Évangile sur tout le Globe. Il est également le premier qui ait reconnu la mission confiée au Messager du Salut, d'accomplir les Prophéties concernant les nations lointaines.

N'oublions pas surtout que ce pénétrant esprit, alors que, depuis son triomphe à Barcelone, Colomb n'avait encore rencontré que des honneurs et des hommages, lui promettait déjà, sous le voile de l'allusion, de cruelles épreuves; et lui annonçait qu'il aurait à traîner sa croix à la suite de notre Rédempteur dans l'épineux sentier des souffrances.

Pour la justice historique, aussi bien que pour l'exactitude de la biographie que nous osons esquisser, nous avons cru devoir exhumer d'un oubli séculaire, afin de le présenter à nos lecteurs, ce docte lapidaire qu'avaient méconnu et passé sous silence les écrivains d'une certaine école. Nous trouvons en lui un témoin à décharge pour Colomb contre les accusations rétrospectives de ses ennemis. D'ailleurs, personne parmi ses contemporains ne jugea mieux que lui le Révélateur du Globe et ses influences postérieures. On le peut dire sans hésiter : le Père Juan Perez de Marchena avant, la Reine Isabelle pendant, et Jaime Ferrer après la Découverte, furent les trois intelligences auxquelles il fut donné de comprendre le plus profondément le génie, la vertu et le mandat céleste de Christophe Colomb.

D'après ces circonstances, et les sentiments si hautement avoués de Jaime Ferrer pour Colomb, malgré le silence des historiens, on ne saurait douter que, durant son séjour obligé à Burgos, l'Amiral de l'Océan n'ait eu de consolants rapports avec ce lapidaire, qui se trouvait

à son insu son ami, avant de se déclarer publiquement son admirateur.

§ III.

Dans le commencement de l'automne, le roi Ferdinand revint à Burgos. Il n'y avait plus ni argent, ni vaisseaux, ni équipage pour exécuter l'expédition convenue. Cependant, sur l'ordre d'Isabelle six millions de maravedis furent destinés à l'armement de Colomb.

Le 20 octobre, le pilote Per Alonzo Niño, ramenant d'Hispaniola ses trois caravelles, entra dans le port de Cadix. Au lieu de se rendre immédiatement à la Cour, il s'en alla d'abord voir sa famille à Huelva, se contentant d'écrire qu'il était arrivé avec un chargement d'or. Le roi Ferdinand, très-aise de cette nouvelle, changea aussitôt la destination des six millions affectés à Colomb, les employa de suite à fortifier le Roussillon menacé par les Français; et ordonna de prélever une somme équivalente pour l'Amiral sur l'or qu'avaient apporté les caravelles d'Hispaniola. Ce fut seulement vers la fin de décembre que Per Alonzo Niño présenta aux Souverains les dépêches dont il était chargé. Alors on eut la triste explication de la métaphore employée par le pilote. Ce chargement d'or qu'indiquait sa missive, consistait dans le produit qu'on retirerait de la vente de trois cents prisonniers Indiens qu'il avait à bord. Pour lui c'était de l'or en barre!

Cette déception produisit un déplorable effet sur l'opinion publique. Elle ressemblait à une mystification. Le roi Ferdinand en fut vivement courroucé; la Reine se montra surtout blessée de ce que, malgré ses ordres précédents relatifs à la liberté des Indiens, on en eût amené une telle quantité. Pourtant, en les envoyant en Castille, l'Adelan-

tado n'avait fait que se conformer aux instructions royales concernant les Indiens qui prenaient part au meurtre des Espagnols. L'Amiral fut contristé de l'envoi fait par l'Adelantado, et particulièrement des détails qu'il apprit sur la situation de la Colonie.

Toutes les calomnies des complices du Père Boïl paraissaient ainsi justifiées. Les échantillons de l'or qu'avait montrés l'Amiral n'étaient qu'un vain leurre. Les bureaux de la marine à Séville se réjouissaient de l'humiliation du Génois. Ce mécompte ternit d'une déconsidération profonde le nom de Colonie aux Indes. Les esprits opposés aux choses nouvelles désapprouvèrent hautement les découvertes. A la cour personne ne se gênait plus pour critiquer les colonisations lointaines. On censurait l'Amiral, même en sa présence. Chacun blâmait ses vues, il était, dit-il, « accablé de reproches, » on lui objectait qu'il n'avait jamais lu que les princes de Castille eussent en aucun temps acquis des terres hors de leur pays. Les hommes d'État, les premiers financiers de la Castille prétendaient que les Rois ne couvriraient jamais leurs dépenses; et qu'il n'y avait à recueillir que ruine et malheurs dans des projets si hardis, surtout confiés à des étrangers.

Ces retentissements de l'opinion parvinrent de tous côtés, même de loin, aux oreilles de l'Amiral. Il craignit que la force de ces influences ne dégoutât enfin les Rois de l'entreprise, et ne les fît renoncer à l'expédition projetée. Il exprima son inquiétude à la Reine, qui lui répondit « avec ce grand cœur que tout le monde lui connait[1]. » Isabelle, ferme dans sa foi en Colomb, dans son désir d'accroître la science, de glorifier le divin

[1] Propres paroles de Christophe Colomb.

Rédempteur, d'appeler à l'Évangile les peuples idolâtres, dit à l'Amiral « de ne pas faire la moindre attention à ces propos, parce que sa volonté était de poursuivre cette entreprise et de la soutenir, dût-on n'en retirer que des pierres et des rochers; qu'elle ne s'arrêtait point à la dépense, qu'elle considérait comme bien employé ce qui avait été dépensé, et ce qu'elle dépenserait encore, parce qu'elle croyait que notre sainte foi s'étendrait, que ses royaumes s'augmenteraient, et que ceux qui dénigraient l'entreprise n'étaient pas amis de sa royale couronne [1]. »

Pour l'instant le trésor était épuisé, la flotte absente. On n'avait ni navires, ni équipage, ni munitions [2]. Force était d'attendre que le temps eût donné des ressources.

L'arrivée de la princesse Marguerite resta longtemps incertaine. On savait qu'après une assez rude traversée l'Infante doña Juana avait débarqué heureusement le 11 septembre à Middelbourg. Mais pendant plusieurs mois des vents contraires retinrent les flottes dans les ports des Flandres. L'influence du climat, jointe à l'inclémence de la température, engendrèrent des maladies. La princesse Marguerite attendait à Malines que les rigueurs de l'hiver fussent adoucies. L'état de la mer, autant que celui des équipages fort maltraités du climat, ne permit aux navires de se rallier et de partir qu'en février. Durant ce temps, la tendresse de la Reine était en proie à de vives sollicitudes. Colomb respectait ses alarmes, et attendait le moment de parler utilement des découvertes.

Enfin, dans le mois de mars, on signala le retour de la

[1] Christophe Colomb. — *Relation aux Rois catholiques sur le troisième voyage de l'Amiral.* — Collection de Navarrete, t. I.

[2] « No habia naves, ni gente de mar, ni dinero de que echar mano. » — Muñoz, *Historia del Nuevo-Mundo*, lib. IV, § 3.

flotte. Le roi Ferdinand, accompagné de l'Infant, vint au-devant de la princesse Marguerite qui fut conduite au milieu d'une pompe immense au palais de Burgos. La Reine l'y attendait, entourée de la meilleure partie de sa noblesse et des députés des royaumes de l'Aragon et de Valence. Le 4 avril, dimanche de la Quasimodo, le prince don Juan et la princesse Marguerite reçurent des mains de l'archevêque de Tolède la bénédiction nuptiale[1]. Aux fêtes qui avaient précédé le mariage, succédèrent des réjouissances sans nombre. Pendant vingt jours consécutifs il fut impossible à la Reine de songer aux destinées de la Castille dans le Nouveau-Monde; mais à partir de ce moment elle s'occupa sérieusement de préparer une troisième expédition de découvertes.

§ IV.

Le 23 avril, Isabelle rendit une ordonnance pour l'achat à des prix rationnels et courants de tous les objets destinés aux Indes[2]. Elle rédigea des instructions touchant la population des îles et de la terre ferme. L'Amiral obtint de prendre à la solde royale trois cent trente personnes de divers métiers qui iraient se fixer aux Indes[3]. A la même date, la Reine commanda au trésorier de la factorerie des Indes, de payer les gens à qui l'Amiral ou l'Adelantado avaient délivré l'ordonnancement en forme. Un autre décret portait exemption de tout droit d'entrée sur les marchandises et munitions embarquées par ordre de l'Amiral. Le

[1] Ferreras, *Histoire générale d'Espagne*, t. VIII, p. 183.

[2] *Testimonio legalizado.* — Archiv. del duque de Veraguas, regist. en el sello de Corte en Simanc.

[3] *Cédula autorizando el Almirante.* — Registrada en el archiv. de Indias en Sevilla.

même jour la Reine étendit les pouvoirs précédemment accordés à Colomb, de lever des gens à la solde royale, fixant à cinq cents le nombre des enrôlements. Et pour donner à l'Amiral un nouveau gage de sa sollicitude sur ses intérêts, Isabelle confirma solennellement les privilèges qui lui avaient été consentis dans la ville de Santa-Fé[1].

Toutefois, ce prix d'avance convenu lors de sa première entreprise, ne pouvait plus maintenant satisfaire la générosité d'Isabelle. Elle sentait que les découvertes récentes de vastes îles, d'archipels nombreux, tant de fatigues, de dangers, de services inouïs, méritaient une marque exceptionnelle de gratitude. La Reine offrit donc au Vice-Roi des Indes, comme apanage particulier de son titre, la possession d'une principauté qui lui serait constituée dans l'île Espagnole, au lieu dont il désignerait lui-même la situation. Ce domaine privé aurait une étendue de cinquante lieues de long sur vingt-cinq de large; et, à son choix on l'érigerait en duché ou en marquisat[2].

Sans contredit, cette offre était séduisante. Colomb, père de famille, se serait ainsi vu récompensé dans sa descendance. Ce duché, véritable principauté, représentant une superficie de douze cent cinquante lieues carrées, lui eut permis de fonder une puissante maison pour son second fils, tandis que l'aîné succédait à ses charges et dignités, comme grand Amiral de l'Océan et Vice-Roi des Indes. Mais l'homme de désir, le contemplateur du Verbe, ne laissait aucune prise aux considérations humaines. En

[1] *Coleccion diplomática.* — Documentos, n° CIX.

[2] Les souverains, « non contents d'avoir de nouveau confirmé tout ce qu'ils avaient fait jusque-là en sa faveur, lui offrirent dans l'île Espagnole un terrain à son choix, de cinquante lieues de longueur sur vingt-cinq de largeur, avec le titre de Duc ou de Marquis. » — Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue,* liv. III, p. 160, in-4.

lui l'apôtre l'emportait sur le chef de famille. Il se devait à tous avant de se donner aux siens. Or, projetant dès le commencement de ses entreprises de découvrir l'espace entier du Globe, d'en accomplir le tour, et de délivrer enfin le Saint-Sépulcre, il craignait que l'attachement naturel pour une propriété si vaste, le gouvernement domestique de ce petit État ne pût tenter son cœur de père, retarder ses explorations, ralentir l'accomplissement de ses travaux presque évangéliques, le détourner peut-être de l'incessante vigilance qu'il vouait aux intérêts généraux de la Colonie; et avec un renoncement tout chrétien il refusa la dotation royale.

Jusqu'ici la plupart des historiens avaient admiré ce désintéressement, qui seul suffirait à illustrer un grand homme; mais le véritable motif du refus de Colomb n'avait pas encore été raconté. Ce motif, qu'il renfermait dans le secret de sa modestie, était interprété d'une façon purement mondaine. On a dit qu'il craignait que l'envie des grands contre lui ne fût accrue par cette faveur; que les officiers du fisc ne l'accusassent d'avoir choisi le meilleur terrain de l'île[1] et de sacrifier l'intérêt public à ses avantages particuliers. Ces considérations nous paraissent bien faibles, bien secondaires, sinon puériles, par rapport à la grandeur d'âme de l'Amiral. Nous ne pouvons admettre qu'elles eussent fait hésiter un caractère si supérieur aux caprices de l'opinion; assurément elles n'auraient arrêté ni un cœur avide de richesses, ni un esprit habitué, comme le sien, à rompre les obstacles. La puissance de sa vocation peut seule expliquer son sublime refus.

La Reine, continuant de préparer le gouvernement des Indes et le développement de la Colonie, prescrivit, le

[1] Herrera, *Histoire générale des Indes occidentales*, Décade 1re, liv. III, chap. IX.

6 mai, d'exonérer de tout impôt les chargements destinés aux Indes, ainsi que ceux des Indes pour l'Espagne. Le 9 mai, elle ordonna aux payeurs généraux de rembourser à l'Amiral ce qu'il avait avancé sur leur solde à ceux qui étaient aux Indes. L'intérêt de la Reine pour Colomb était visible dans l'ordonnance royale qu'elle rendit le 2 juin, pour qu'aucune licence ou autorisation ne fût consentie qui pût préjudicier aux droits et priviléges de l'Amiral. Le même jour elle lui accorda diverses faveurs relatives aux droits du huitième et du dixième[1]. Le 19 juin, la Reine transmit à l'Amiral des instructions pour la bonne administration et tutelle des Indes.

Mais ces instructions où se retrouve l'idée fondamentale de la Découverte, et la pensée éminemment chrétienne d'Isabelle étaient données en pure perte. L'Amiral n'avait ni troupe, ni colons, ni équipage, demandant à passer aux Indes. Malgré l'appât de la solde royale et les espérances de l'or, personne ne se présentait pour l'enrôlement. Un témoin oculaire nous explique la cause de cette répugnance unanime, « et parce que ceux qui s'en étaient allés « avec l'Amiral... s'en retournaient malades, défaits et de « si mauvaise couleur qu'ils semblaient plus morts que « vifs, cette terre et pays des Indes fut tellement décriée « qu'on ne trouvait personne qui y voulût venir. » Ce témoin, alors page du roi Ferdinand, ajoute avec naïveté : « Car, à la vérité, j'en ai vu plusieurs de ceux qui lors re- « tournèrent en Castille, si défaits, qu'il m'est avis que si le « Roi m'eût donné ses Indes pour être tel qu'ils étaient, « je ne me fusse délibéré d'y venir[2]. »

[1] *Cédula haciendo varias mercedes al Almirante.* — Coleccion diplomática, nº CXIV.

[2] Oviédo y Valdez, *Histoire naturelle et générale des Indes occidentales*, livre III, chap. IV. — Traduction de Jean Pouleur.

Dans cette extrémité, grâce aux préventions que les ennemis de l'Amiral avaient répandues contre les Indes, on fut réduit à chercher dans les prisons et les galères des recrues pour Hispaniola.

Les Rois publièrent un indult pour tous les sujets coupables de quelque crime ou délit, à la condition de servir à Hispaniola pendant un certain temps. On peut juger de la force des préventions contre cette colonie, puisque les condamnés à mort, en y passant seulement deux ans, étaient graciés ; et qu'une seule année de séjour y rachetait toutes les condamnations et les peines au-dessous du dernier supplice. Ainsi, sauf les cas d'hérésie, de lèse-majesté, d'incendie et de fausse monnaie, tous les escrocs, les parjures, les faussaires, les voleurs, les meurtriers pouvaient en allant à leurs frais à Hispaniola, revenir au bout de ce temps en Castille, pleinement réhabilités[1]. Une lettre patente, adressée à tous les officiers de justice, leur ordonnait de conduire tous les condamnés au bannissement et aux travaux forcés à l'Assistant de Séville, qui avait charge de les consigner et faire remettre à l'Amiral quand il serait prêt pour l'embarquement[2]. En même temps Isabelle ordonna de faire des nolis à des prix modérés. Elle accorda à l'Amiral la faculté de répartir entre les colons les terrains propres à y former des établissements, sous certaines conditions. Ce fut alors que la Reine, instruite des propos du Père Boïl, de Pedro Margarit et des cavaliers aragonnais qui se croyaient indépendants à Hispaniola, parce qu'ils n'étaient pas sujets de la Castille, fit défense à quiconque n'était pas né dans ses États de passer

[1] *Indulto á todos los subditos.* — Registrad. en el sello de Corte en Simancas. — Coleccion diplomatica, n° cxx.

[2] Publicada en el libro de Prágmaticas, recopilada por Ramirez en 1503, fol. 170.

aux Indes occidentales. Il paraissait juste que la Découverte ayant eu lieu aux frais de la Castille, cette couronne en recueillît seule les avantages, à l'exclusion des étrangers [1]. Le public attribua cette mesure aux influences de l'Amiral.

Isabelle confirma la nomination de don Barthélemy Colomb, comme Adelantado des Indes. Toutefois le Roi ayant paru offusqué de cette nomination, qu'il prétendait être trop importante pour que l'Amiral eût pu la faire directement, sans demander l'agrément de ses Souverains, l'ordonnance nommait purement et simplement don Barthélemy Colomb, Adelantado des Indes à la date du 22 juillet, sans mentionner aucunement la nomination antérieurement faite par l'Amiral.

Cependant, malgré les bienveillantes dispositions de la Reine, manifestées dès le mois de juillet 1496, pour une nouvelle entreprise de découvertes, on était arrivé au mois de septembre 1497 sans que les bureaux de la marine à Séville eussent assuré les moyens de cette expédition. Colomb venait de passer un an entier à attendre, à solliciter le payement de la solde arriérée, due à ces hommes, dont la plupart l'avaient desservi et calomnié, mais qu'il plaignait et qu'il protégeait par cela qu'ils avaient souffert. Les plus vifs soucis de l'Amiral ne provenaient pas de ces retards; il s'affligeait surtout de la situation où était laissée la colonie dépourvue même de l'indispensable, et qu'il pressentait tombée dans un état pire qu'on ne l'avait dit; ce qui était vrai.

Bientôt un malheur public vint ajourner encore les préparatifs du départ.

Le prince royal, l'Infant don Juan, héritier présomptif

[1] Oviedo y Valdez, *la Historia natural y general de las Indias*, libro III, capit. VII.

des deux couronnes de Castille et d'Aragon, accompagné de la princesse Marguerite, étant arrivé à Salamanque, la ville les reçut avec enthousiasme, et se signala par des fêtes éblouissantes. Mais le quatrième jour, l'Infant fut atteint d'une fièvre lente, symptôme d'un marasme dont la cause occulte mit en défaut toutes les ressources de l'art. Ses forces s'évanouissaient à vue d'œil. Le 4 octobre, le jeune prince expira, montrant un courage héroïque: le roi Ferdinand ne put arriver près de lui qu'à l'heure de son agonie. Comme dans ce moment la Reine se trouvait absente, et tout occupée des fiançailles de sa fille aînée doña Isabelle, qu'à force d'instances elle avait décidée à épouser le roi de Portugal, on lui cacha ce fatal événement. La douleur des deux royaumes fut indicible tant elle était sincère. Grands et petits portèrent les livrées du deuil pendant quarante jours; des bannières noires furent mises à toutes les portes des villes. L'Espagne sentait comme une seule famille qu'elle perdait un prince accompli. A cette occasion les peuples, pour la dernière fois, se vêtirent de serge blanche suivant l'antique usage[1].

Le dominicain don Diego de Deza, le premier défenseur de Colomb devant la savante Junte, l'ancien précepteur de l'infortuné don Juan, occupait alors le siége épiscopal de Salamanque. Devenu l'ami et resté le père spirituel de son royal élève, il ne quittait pas son chevet; il assista à ses derniers instants. Ce fut dans sa cathédrale qu'on inhuma d'abord l'Infant. Mais l'âme aimante de Diego de Deza s'était affectionnée à son élève avec une tendresse vraiment paternelle. Il avait doué de ses propres qualités le fils de la grande Isabelle, lui avait infusé sa science:

[1] « Grandes y pequeños se vistiéron de xerga blanca, que fué la ultima vez que se usó esta manera de luto en Castilla. » — Gil Gonzalès de Avila, *Historia de Salamanca*, lib. III, cap. XIX.

et il chérissait le Prince comme l'enfant de ses soins, de ses veilles, ayant mis en lui ses complaisances et sa prédilection. Son affliction fut telle qu'il ne pouvait retenir publiquement ses larmes, dont l'abondance l'empêchait de lire le missel, et de célébrer la messe. Il ne put se résoudre à officier dans ce temple sous lequel reposaient les restes humains du fils de son intelligence. On lui donna l'évêché de Palencia.

Quant à la Reine, on sait combien ce coup affreux retentit dans tout son être. De ce jour data la ruine de cette fraîche santé que n'avaient pu altérer les fatigues de la guerre, les travaux du cabinet et les veilles de la cour. Mais Isabelle sut vaincre sa douleur, pour ne point négliger les intérêts de ses peuples.

Cependant, partageant les amertumes qui navraient le cœur de cette Souveraine adorée, et souffrant de sa peine, Christophe Colomb eut le courage de garder le silence jusqu'au 23 décembre. A cette époque, l'Amiral voyant l'impossibilité de vaincre la résistance passive des bureaux de Séville, au dire desquels on ne pouvait approvisionner les navires, à cause des prix excessifs que demandaient les marchands et du peu d'empressement qu'ils montraient à se charger des fournitures, se fit autoriser, concurremment avec l'évêque Fonseca, à fixer le prix des provisions et munitions destinées aux Indes; à chercher des fournisseurs d'après cette taxe; et à défaut de soumissionnaires, d'y pourvoir au mieux[1].

Ainsi après dix huit mois de patience, le grand Amiral de l'Océan, le Vice-Roi des Indes était réduit à courir lui-même les boutiques pour acheter des haricots, des fèves,

[1] *Cédula de 23 de diciembre 1497.* — Coleccion diplomática. *Documentos,* nº CXXIV.

du riz, du vin, du porc salé, des pois chiches, de l'huile; débattre le prix des denrées et s'assurer de la qualité des vivres. Ce rôle étrange et cette fatigue, que son zèle pour le service de Dieu et des Rois lui avaient fait accepter, ne furent pas les moindres de ses sacrifices. Il se souvenait longtemps après du prix auquel il avait obtenu l'approvisionnement de ses navires. Deux fois dans le même Rapport il rappelle avec quelle peine il a « obtenu les provisions en grains, vin et viande[1]. » Un historiographe royal parle aussi de ces peines inexprimables. Toutefois, malgré ses efforts, il ne put avec la somme provisoire qu'il avait reçue armer que deux caravelles. Son pressentiment de la pénurie où languissaient les colons d'Hispaniola le porta à les leur expédier sans retard, sous la conduite du capitaine Pedro Fernandez Coronel, qui partit au commencement de février 1498.

La Reine, donnant une nouvelle marque d'attachement à l'Amiral, prit dans sa maison ses deux fils en qualité de pages.

Il paraît qu'en ce moment, Isabelle insista de nouveau pour faire accepter à Colomb, en apanage, ce petit royaume particulier, de douze cent cinquante lieues carrées, qu'on lui avait offert de créer dans l'île Espagnole. Christophe Colomb maintint le généreux dévoûment de son refus[2]. Cependant, cette attention de la Reine à ses

[1] *Relation aux Rois Catholiques sur le troisième voyage de l'Amiral.* — Collection de Navarrete.

[2] « Pendant que l'Amiral donnait ordre pour son voyage, les Rois Catholiques, qui l'affectionnaient fort à cause de sa grande prévoyance et des fatigues qu'il endurait pour l'accroissement de la religion,... lui accordèrent encore tout de nouveau cinquante lieues de terre dans l'île Espagnole de l'est à l'ouest et de vingt-cinq du nord au sud, avec le titre de Duc ou de Marquis. Mais l'Amiral supplia les Rois de ne lui point

intérêts lui donna l'idée de disposer définitivement pour l'avenir, de l'emploi des rentes et produits qu'assuraient à sa lignée, par droit d'aînesse, ses conventions avec la couronne de Castille.

§ V.

Alors, avec l'assentiment de sa noble protectrice, l'Amiral résolut de fonder un Majorat qui perpétuât dans sa descendance le souvenir de sa Découverte et le produit de ses labeurs. En conséquence, le 22 du mois de février 1498, Christophe Colomb fit par acte authentique son institution de Majorat. Sans entrer dans les détails de ce curieux document, nous en signalerons seulement quelques stipulations qui peignent au naturel le caractère, la vie intime, la foi de l'homme qui doubla le monde.

D'abord cette institution de Majorat, qui va être la capitalisation du fruit de sa constance et de ses travaux, est faite sous l'invocation de la Très-Sainte Trinité.

Car, dit-il, c'est « Elle qui me suscita dans l'esprit l'idée, qu'elle rendit ensuite parfaitement claire, que l'on pouvait arriver d'Espagne aux Indes par l'Occident[1]. »

Puis, il rappelle que ce fut par la grâce de Notre-Seigneur Tout-Puissant, qu'en l'année 1492 il découvrit la terre des Indes et de nombreuses îles; qu'ainsi Notre-Seigneur lui accorda ce triomphe sur l'erreur et l'incrédulité; et par suite, il espère avec certitude qu'avant peu les

faire accepter les cinquante lieues, etc... » — Herrera, *Histoire générale des Indes occidentales*, Décade 1re, liv. III, chap. IX.

[1] « En el nombre de la santissima Trinidad el cual me puso en memoria y despues llego á perfeta inteligencia que podria navigar é ir á las Indias desde España, pasando el mar océano al Poniente... » — INSTITUCION DEL MAYORAZGO. — *Coleccion diplomática*. Docum., nº CXXVI.

droits qui lui ont été consentis sur ces îles et la terre ferme formeront des produits considérables; en conséquence il va fonder un Majorat.

Mais ce Majorat, cet acte solennel et testamentaire dont les effets seront le complément de sa gloire et la récompense durable de ses labeurs dans la personne de ses enfants, avant de le fonder, d'en poser les conditions et charges, avant même de l'énoncer, il le place tel qu'il est encore dans sa pensée sous la protection personnelle du Chef de l'Église. Comme il a travaillé pour la gloire de Jésus-Christ, que sa vie a préparé un grand accroissement à la chrétienté, il confie le respect des droits qu'il va créer et l'intégrité de sa fondation, à la vigilance et à l'autorité du Souverain Pontife. Car ce Majorat est institué « pour le service de Dieu tout puissant[1]. » C'est sous les foudres de l'Église qu'il abrite le maintien de ses suprêmes volontés.

L'institution d'un Majorat trop souvent n'est que la consécration de l'orgueil et des complaisances paternelles pour une postérité vaniteuse. Mais ici l'humilité chrétienne et le sincère dévoûment à l'Église se montrent tout d'abord.

Colomb institue pour héritier son fils aîné, don Diego: et après lui, l'aîné de ses fils: sa succession devant se transmettre ainsi par droit de primogéniture. Il impose à ses héritiers de ne prendre dans leur signature que le simple titre d'Amiral, sans aucune énumération de ses dignités. Le possesseur du Majorat devra signer avec la formule de Colomb lui-même. Or, cette formule, composée d'initiales, était une prière. Car, toujours en la présence de Dieu, au commencement de tout ce qu'il écrivait il

[1] « Porque sea servicio de Dios todo poderoso. » — INSTITUCION DEL MAYORAZGO, § 3. *Coleccion diplomática.*

faisait une Croix, et en signant traçait une prière sous forme de paraphe[1].

Cela dit, il oblige le possesseur du Majorat, « en commémoration du Dieu éternel et tout puissant, » à payer aux pauvres la dîme de ses revenus. Parmi ces pauvres, l'héritier devra comprendre d'abord, et par préférence, les gens nécessiteux de la famille de l'Amiral. Ainsi dans cet acte solennel que le Pape, les Rois catholiques, les Ministres, par conséquent l'Espagne, la République de Gênes et les États du Nouveau-Monde étaient appelés à connaître, il ne rougissait point de la pauvreté de ses parents, lui, qui écrivait : « Je ne suis pas le premier Amiral de ma famille, » et comparait aux faveurs de David les grâces que Dieu lui avait accordées.

Après ces dispositions, Colomb arrive au pieux sujet de sa sollicitude, dernier terme de son ambition sur la terre : le Rachat du Saint Sépulcre.

Il atteste le devoir, pour tout homme qui a des biens, de servir Dieu, soit de sa personne, soit de la fortune qu'il en a reçue. Il rappelle qu'à l'époque où il se remuait pour aller à la découverte des Indes, il avait l'intention de supplier les Rois d'employer tous les bénéfices des Indes à entreprendre la conquête de Jérusalem. Par conséquent, l'héritier du Majorat aura le soin d'amasser de grandes

[1] Son paraphe était formé des initiales suivantes, ainsi disposées :

S.
S. A. S.
X. M. J.
XPO FERENS.

Ces initiales signifiaient : *Servus Supplex Altissimi Salvatoris.—Christus, Maria, Joseph.* — CHRISTO FERENS.

[2] *Lettre de l'Amiral à doña Juana de la Torre*, nourrice du prince royal.

sommes, afin d'aller avec les Rois faire la conquête de Jérusalem : et à leur refus d'y aller seul, accompagné de toutes les forces qu'il pourra réunir[1]. Il recommande, afin d'accroître le trésor destiné à ces dépenses, de placer les économies annuelles sur la banque de Saint-Georges à Gênes. Il espère que Leurs Altesses, voyant tenter cette entreprise, voudront l'aider à l'accomplir.

Après avoir affranchi du joug ottoman les Lieux Saints, Colomb s'occupe d'assurer l'indépendance temporelle du Saint-Siége contre toutes les éventualités de l'avenir. Comme s'il pressentait le Protestantisme qui bientôt allait émerger de l'ombre d'un cloître allemand, il songe à garantir le Souverain Pontife contre ses attaques, et même la dépossession. L'expression ne laisse aucun doute sur la pensée du serviteur de Dieu.

« Item, j'ordonne audit don Diego, ou à celui qui pos-
« sédera ledit Majorat, dans le cas ou à cause de nos pé-
« chés il naîtrait un schisme dans l'Église de Dieu, et que
« par violence quelque personne de quelque rang et na-
« tion que ce soit entreprendrait de la dépouiller de ses
« priviléges et de ses biens, qu'aussitôt, sous peine d'ex-
« hérédation, il se transporte aux pieds du Saint-Père,
« (sauf le cas où celui-ci serait devenu hérétique ; ce que
« Dieu ne permettra pas), et que sa personne et les siens
« se mettent à l'œuvre pour le servir de toutes ses forces,
« c'est-à-dire, avec ses armes, ses revenus, la rente et le
« fond, afin d'étouffer ce schisme, et empêcher que l'Église
« ne soit dépouillée de ses honneurs et de ses posses-
« sions[2]. »

[1] « Para ir con el Rey nuestro señor, se fuere à Jerusalem a le conquistar, ó ir solo con el mar podar que tuviere. » — INSTITUCION DEL MAYORAZGO. — *Coleccion diplomática*, docum nº CXXVI.

[2] « Que si en la Iglesia de Dios, por nuestros pecados naciere alguno

A bien considérer cette sollicitude pour l'existence temporelle du Saint-Siége, on dirait que le Révélateur du Globe avait entrevu l'hérésie qui devait sortir du couvent des Augustins de Wittemberg, et le terrible ébranlement par lequel allaient se détacher de l'unité spirituelle la plupart des États d'Allemagne : le Brandebourg, la Saxe, le Mecklembourg, la Poméranie, le Wurtemberg, la majeure partie de la Suisse, la Prusse, le Danemark, la Norvége, la Suède, l'Angleterre, l'Écosse, etc. Cette immense défection pouvait faire craindre que le schisme ne s'établît à Rome, où en effet il essaya de s'introduire. Dans une telle occurrence, le Majorat eût été d'un puissant secours, car il devait s'élever annuellement à plus de vingt-cinq millions de maravédis.

L'Amiral veut encore que son héritier construise dans la magnifique plaine royale, la *Vega-Real* d'Hispaniola, une église en l'honneur de l'IMMACULÉE CONCEPTION de la Vierge, sous le vocable de SAINTE MARIE DE LA CONCEPTION. Qu'il érige un hôpital des mieux organisés; il lui ordonne de fonder aussi dans la même île une faculté de théologie, composée de quatre chaires spécialement destinées à l'instruction de ceux qui se dévoueront à la conversion des Indiens. Avec obligation à son héritier, quand les revenus du Majorat se seront accrus, d'augmenter le nombre des chaires et les subventions aux ouvriers évangéliques des

« cisma, ó que por tiranía alguna persona de cualquier grado ó estado « que sea ó fuere, le quisiere deposeer de su honra ó bienes, que, so « la pena sobredicha, se ponga á los pies del Santo Padre, salvo si « fuese herético (lo que Dios no querra) la persona ó personas se determinen é pongan por obra de la servir con toda su fuerza é renta, é « hacienda, y en querer librar el dicho cisma, é defender que no sea « despojada la iglesia de su honra y bienes. » — INSTITUCION DEL MAYORAZGO. — *Coleccion diplomática*, Docum. n° CXXVI.

Indes. Il prie le possesseur du Majorat de ne pas avoir du regret de cette dépense[1].

Dans cet acte testamentaire, se réfléchit l'âme entière de Colomb. Par toutes ses dispositions, on voit qu'il veut poursuivre après lui le cours de ses idées constantes; et du fond de sa tombe, atteindre le but réel de sa vie, but si grand à ses yeux, que ses découvertes n'en étaient que le moyen et la préparation.

Ainsi :

Payer la dîme à Dieu dans ses pauvres,

Délivrer le Saint-Sépulcre,

Assurer l'indépendance temporelle du Pape,

Soulager les malades,

Travailler à la conversion des Indiens,

Voilà ce que se proposait le Messager de la Croix : et il exige que son héritier, par conséquent son continuateur, accomplisse cette tâche glorieuse.

Cette seule institution de Majorat nous paraît la meilleure réponse qu'on puisse faire à ceux qui rétrospectivement accusent d'avarice et d'ambition cet illustre chrétien. Le désintéressement est pour lui chose si naturelle, qu'il le suppose chez son héritier; et s'il lui recommande de thésauriser, c'est afin qu'il puisse dépenser plus efficacement au profit de l'Église.

On n'a pas encore assez remarqué ce zèle de la maison du Seigneur, dont était enflammé le serviteur de Dieu.

Aucun laïque se dévoua-t-il jamais à l'Église avec une telle ardeur? Un pareil abandon, une abnégation si entière, tous les sentiments de Colomb n'étaient-ils pas sincèrement ceux d'un Apôtre? Qu'aurait pu faire de plus un

[1] « Y para esto, no haya dolor de gastar todo lo que fuere menester. » — INSTITUCION DEL MAYORAZGO. — *Coleccion diplomática*, Docum., n° CXXVI.

Saint, s'il eût été grand Amiral et Vice-Roi, que de donner ses jours, ses nuits, son repos, ses dangers, ses privations, ses économies, celles de ses enfants à l'Église Catholique; en préparant dans son Majorat une ressource extrême aux nécessités du Souverain Pontife, en cas d'attaque ou de dépossession?

Jamais Chrétien montra-t-il pour le tombeau du Sauveur, la gloire de l'Évangile, la dignité du Pontificat, des préoccupations plus constantes? Jamais homme fit-il un plus complet sacrifice du fruit de ses labeurs? Non-seulement Christophe Colomb assurait à la Papauté le concours de son Majorat et des armes de ses héritiers; mais il allait, au besoin, jusqu'à déposséder, à dépouiller entièrement sa descendance, pour sauvegarder l'indépendance et l'orthodoxie du Saint-Siége!

§ VI.

Malgré l'appui déclaré de la Reine, l'Amiral dut employer les mois de mars, d'avril et une partie de mai, à réunir lui-même les choses nécessaires à la Colonie, ainsi qu'à sa nouvelle expédition. La persistance de son activité parvint à déjouer l'inaction calculée de l'Ordonnateur général, et à surmonter tous les obstacles que lui suscitait la malveillance de ses bureaux; de telle sorte qu'à la fin de mai, dans le port de San-Lucar de Barrameda, on voyait six Caravelles prêtes à appareiller. Mais ce départ, qui était une sorte de triomphe intérieur, exaspérait Juan de Fonseca et ses créatures. Jusqu'alors, l'Amiral n'avait été offensé qu'indirectement ou avec une certaine mesure; on résolut d'essayer de l'injure violente et publique.

Un certain Juif qui avait trouvé avantageux de recevoir le baptême, Jimeno de Bribiesca, déjà devenu officier

payeur, voulant faire rapidement son chemin et s'assurer l'appui de son patron, don Juan de Fonseca, se dévoua à ce rôle.

Dans plusieurs circonstances, ce Jimeno s'était essayé à braver et offenser l'Amiral. Le jour de l'embarquement, il le suivit sur le port, en l'injuriant de la manière la plus révoltante; il paraît même qu'il osa, par comble de bravade, le relancer sur son bord et l'y provoquer de ses outrageuses vociférations. On sait qu'au moment de s'embarquer, Colomb se recommandait plus spécialement à Dieu et à la sainte Vierge, et se disposait à son entreprise par des actes particuliers de piété. Son cœur en cet instant surabondait d'effusion chrétienne. Il se trouvait donc tout prêt au pardon, par conséquent à supporter plus aisément l'injure. Mais aujourd'hui l'outrage était si grief, si odieux, par sa persistance et sa forfanterie, que le vieux marin se rappela ce qu'il devait à son rang d'Amiral. L'impunité cette fois pouvait entraîner des conséquences désastreuses. L'offense avait lieu sous les yeux de toute l'escadre, de la foule encombrant les quais, des criminels, des bandits embarqués; ceux-ci allaient prendre sa patience pour faiblesse et poltronnerie. Au moment du départ il importait, peut-être, au salut des navires et au maintien de la discipline fondée sur le respect de la force, de prouver sur-le-champ que l'âge n'avait point anéanti la vigueur de l'Amiral; et qu'il ne saurait pas moins faire respecter sa personne qu'exécuter ses commandements.

L'ex-juif qui s'acharnait contre lui était l'émissaire de cette coterie de sycophantes qui avait toujours entravé ses entreprises. Il ajoutait sa bassesse personnelle aux indignités de ses patrons. L'excès de son impudence transporta d'une sainte colère l'Amiral. On le raillait, enhardi par sa mansuétude; on le bafouait comme un vieillard impuis-

sant et débile ; il ressaisit soudain les forces de sa jeunesse. Moins usé par ses soixante-deux hivers que par quarante-un ans d'incessante navigation, le patriarche de l'Océan, grandi majestueusement d'indignation, fit un pas vers son insulteur, et levant sa frémissante main l'abattit sur sa face impudente. Le misérable tomba comme assommé. L'Amiral se borna simplement à châtier du pied ce vil aboyeur, qui s'enfuit au milieu des huées, cachant sous son humiliation et ses feintes larmes le secret de sa joie. Car dès ce moment sa fortune était faite.

C'est à tort que les écrivains d'une certaine école se sont plu à considérer le châtiment infligé à Jimeno par l'Amiral, comme l'indice de son caractère emporté ; c'était tout simplement de la police de bord. Colomb ne céda ni à la vivacité ni à l'irritation de l'amour-propre. Il fit ce qu'il avait à faire, suivant les mœurs des gens de mer de son époque, et la nécessité du moment.

Quelle qu'eût été dans cette circonstance l'attitude de Colomb, la prudence la mieux réfléchie n'eût pu le préserver de l'écueil insidieusement préparé sous ses pas, avec une astuce infernale. S'il se bornait à faire chasser Jimeno par ses écuyers, il semblait se défier de ses forces, accuser sa vieillesse ; cette modération le tuait moralement ; il perdait son ascendant personnel sur l'escadre et les malfaiteurs qu'elle transportait. C'est ce que voulaient ses ennemis. S'il réprimait lui-même l'insolence, n'eût-il donné qu'une gourmade, il y avait matière suffisante à l'inculper de voie de fait, de violence corporelle, de rage et de brutalité. Par cela même, toutes les accusations du Père Boïl, de Pedro Margarit et du commissaire Juan Aguado sur sa violence et sa cruauté étaient prouvées sans réplique.

Cet incident, qu'avait fait naître don Juan de Fonseca,

fut amplement commenté à la Cour par ses soins et ceux de ses partisans. Puisque sur le sol même de l'Espagne, dans un port des Rois catholiques, l'Amiral traitait ainsi un de leurs officiers, que ne devait-il pas oser dans ces régions lointaines où son autorité s'exerçait sans contrôle? Jimeno, l'infâme sbire de Fonseca, devint l'objet de la compatissance et de l'intérêt de la Cour. On plaignit, on consola l'insulteur; on l'indemnisa de son désagrément. Et l'offensé fut réprouvé par l'opinion publique. Il n'était plus là pour se défendre. L'Amiral avait levé l'ancre recevant pour adieux l'outrage, et emportant le pressentiment du blâme dont on l'accablerait absent.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE SECOND.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Paris. — Imprimerie de GUSTAVE GRATIOT, 30, rue Mazarine.











